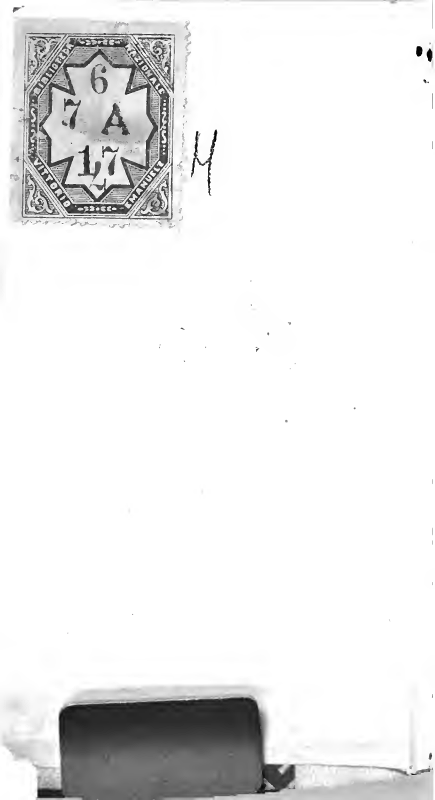
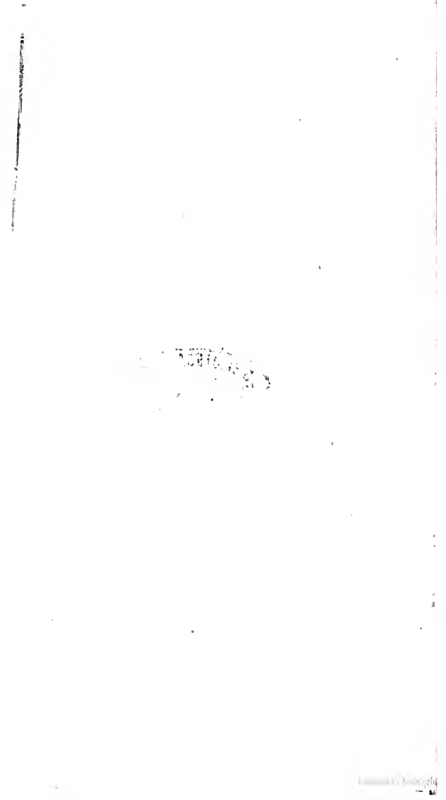



BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
7 A
17





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

SECONDE EDITION.

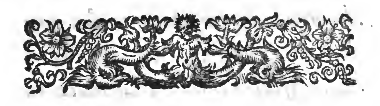


A PARIS,

Chez { EDME MARTIN, au Soleil d'or, ET SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, aux Cicognes. } ruë S. Iacques.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ELOGE

DE FEV MONSIEVR LEDVC DE GVISE,

Par vn homme de grande qualité.

IE donne à la posterité l'eloge d'vn Prince aussi grand par sa vertu que par sa naissance : & bien qu'il soit inutile d'en parler à la teste d'vn Livre, qui fera juger de son mérite; je dois à sa mémoire ce témoignage de la veri-

té, que jamais Homme n'a reçu de plus rares dons du Ciel, ni les a mieux fait connoître à toute la Terre.

Ie ne suivray pas en cette occasion les régles de l'éloquence, mais celle du devoir & ma main exprimera moins les mouvemens de mon esprit, que ceux de mon cœur. I'ay trop de choses à dire à la loüange de ce Prince, pour les bien dire. Et puisqu'il ne s'agit pas ici de paroître sauant, mais de le faire paroître tel qu'il a esté; je seray content du portrait que je vais mettre au jour, puisqu'il sera fort ressemblant.

Ie ne dirai rien à l'avantage de son nom; toutes les Histoires

sont remplies de la gloire de ceux qui l'ont porté. Et sans parler que de sa personne, i'apprendray seulement à ceux qui ne l'ont pas connu, que Henry de Lorraine Duc de Guise, estoit bien fait sans presomption, propre sans affectation, ciuil sans bassesse, braue sans emportement, libéral sans profusion, & adroit sans artifice. Sa franchise égaloit sa valeur; Elle parut auec éclat dans vn combat particulier, où la qualité de son aduersaire ne l'eût pas empeché de treuuer vne excuse, s'il eût esté capable d'en chercher: Il blessa, il fut bleßé: mais il en sortit enfin couuert d'vne gloire immortelle.

Toute la Nobleſſe du Royaume de Naples l'a vû auec eſtonnement luy reſiſter preſque ſeul, & percer l'épée à la main tout ce qui s'oppoſoit aux efforts de ſon courage. L'Hiſtoire vante les actions de Ceſar & d'Alexandre, quand l'vn traverſa vn bras de Mer à la nage, tout couuert des traits de ſes ennemis, & que le dernier attaqua ſur le Granique, vne armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord.

Tout cela me ſemble égalé par le paſſage du Duc de Guiſe, pour ſe jetter dans Naples. Il braua les vens & la mer, & luy quatriéme dans vne felouque mépriſa toute vne flotte ennemie pour

aller secourir ses intimes amis.

Mais si sa valeur estoit infinie, sa bonté ne l'estoit pas moins. Iamais on n'est sorti mal satisfait de sa presence. Il estoit aussi bien que Tite les délices du genre humain; Sa douceur naturelle le faisoit compatir aux malheurs d'autruy; Sa modeste joie en inspiroit à tout le monde. Les parties de diuertissemens, ou l'adresse, la galanterie, & la magnificence se signalent d'ordinaire, m'ont paru languissantes depuis qu'on ne l'y voit plus. Et quoique nous ayons un Maître qui possede toutes ces choses en un degré tres éminent, lorsque de son admirable personne on vient à passer à sa suite, on voit

bien qu'il y manque de ses principaux ornemens.

On ne l'a jamais blâmé que d'vn excez dont le défaut est vn vice : Il aimoit, dit-on, auec vn peu trop d'ardeur. Si la dureté est vne tache à la beauté d'vne ame ; la tendresse en doit augmenter l'éclat & le prix. Il portoit auec vne fierté sans égale les intérests de ceux qui s'attachoient à luy; Son crédit, son bien, son épée, rien ne leur estoit épargné. Mais sur tout il aimoit le Roy auec vne tẽdresse respectueuse au delà de toute expression. Il me confirma dans sa maladie ce que j'en auois déja connu en plusieurs occasions. Le funeste succés qui la

ermina, me fit voir aussi combien ce grand Roy s'y trouuoit sensible ! Ce fut à moy qu'il en laissa voir les glorieuses marques, quand il en apprit la mort : pource qu'il sauoit à quel point je l'avois honoré pendant toute sa vie.

Que reste-t-il donc pour l'honneur de sa memoire ? Il s'est réconcilié avec Dieu : Il a esté plaint du plus grand des Monarques ; regretté de ses amis ; adoré des siens ; pleuré des peuples ; loüé mesme de ses envieux ; & admiré de tous. Il a laißé vn Successeur digne de luy : Et pour comble de felicitez, nous avons lieu de iuger que sa gloire toute

grande qu'elle est parmi les Hommes, l'est encore incomparablement plus dans le Ciel.





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DUC DE GUISE.

LIVRE I.

VNE malheureuſe affaire, qui n'a que trop éclaté, malgré moy, dans toute l'Europe, m'ayant obligé de demander permiſſion à la Reine Mere, alors Regente, de m'en aller à Rome, pour me tirer de l'embarras qu'elle me cauſoit, auſſi préjudiciable à ma reputation, qu'à l'établiſſement de ma fortune: Et la paſſion que j'ay toûjours euë de rendre à la Couronne toutes ſortes de ſervices, comme j'y ſuis engagé par l'honneur, par ma naiſſance, & par mon inclination particuliere, me forcerent d'y ſejourner vn an & plus.

Le Pape Innocent X. ayant pris beaucoup d'amitié pour moy, je crûs de voir ménager ſa tendreſſe, & ſa confiance, pour me rendre, s'il m'eſtoit poſſible, l'inſtrument de ſa reconciliation avec la

France, quoy que veritablement assez foible, pour entreprendre vn si grand ouvrage. Et comme je savois, que Monsieur le Cardinal Mazarin souhaitoit ardemment, de faire avoir vn Chapeau à son frere, qui estoit pour lors Archevesque d'Aix, étant étroitement attaché à ses interests, luy ayant promis amitié, & voüé mes services, je m'étudiai avec soin, de reconnoître par quelle raison le Pape y estoit si peu porté : Et aprés vn long entretien que j'eus vn jour avec luy, sur l'état de toutes les affaires de l'Europe, je le mis insensiblement sur le sujet, qui l'obligeoit à maintenir vne division si préjudiciable à toute la Chrestienté, qu'il ne dépendoit que de luy de finir avec beaucoup de facilité; puisque j'estois assuré, que dés qu'il voudroit faire la premiere démarche, il trouveroit toutes les dispositions à la Cour de bien vivre avec luy.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les François, & qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres, où ils prétendroient quelque grace de luy; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de Monsieur le Cardinal Mazarin, pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doléances; Que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection; Que les Ministres du Roy, qui estoient à Rome, luy perdoient le respect en toutes occasions, le menaçoient, & l'outrageoient en sa personne, & en sa famille : Surquoy il s'échauffa de maniére, & se mit dans vn tel emportement, que je crûs qu'il luy faloit laisser jetter son feu, & le prendre plus de sang froid, avant que de luy répondre. Il fut fort surpris de mon silence, me disant, qu'il voyoit bien que je trouvois ses plaintes si justes, que je n'avois rien à luy repliquer. Je fis deux tours de gallerie,

ſans ouvrir la bouche;& comme il me preſſa de luy parler, tirant avantage de me voir muët, je luy dis, en ſoûriant, que je ne manquois point de raiſons pour combattre les ſiennes;mais que je ne le voyois pas encore en état de les goûter;& qu'elles eſtoient ſi fortes, que j'eſtois certain qu'il s'y rendroit;qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois, & feroit abſolument tout ce qu'on pourroit deſirer de luy, quoy qu'il fuſt preſentement dans vn ſentiment contraire. Il m'aſſura que rien ne ſeroit capable de l'en faire changer, qu'il en avoit pris la reſolution avec trop de fondement. Je ſoûris vne ſeconde fois, luy diſant que je jurerois bien du contraire. A quoy il me répondit bruſquement, qu'il ne ſavoit pas ce qui me pouvoit donner cette eſperance; L'opinion, luy dis-je, que j'avois de ſa prudence, & de ſa ſageſſe, qui aprés vne ſerieuſe reflexion, l'obligeroit à ſe defaire de ſa préoccupition, luy feroit connoître quels eſtoient ſes veritables intereſts, & la conduite qu'il devoit prendre, qu'il ſuivroit infailliblement puiſqu'il le devoit, & qu'il ſe feroit trop de tort d'y manquer: Que je luy demandois pour cela de ne me pas interrompre, & de ne m'écouter patiemment, puiſque ne voulant point l'aigrir, ni le fâcher, j'eſtois reſolu de me retirer, dés que je le verrois dans l'alteration, & remettre mon diſcours à vne autre fois: Que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyât querir, & qu'il ne fût reſolu de me donner vne audiance favorable, & d'ajoûter creance aux choſes que je luy dirois, qui ne luy devoient pas eſtre ſuſpectes, puiſque j'agiſſois ſans commiſſion, par le zéle ſeul que j'avois de voir ſa reünion avec la France, par vne pure reconnoiſſance de toutes les bontez qu'il avoit pour moy, &, ſi j'oſois dire, par l'amitié que j'avois pour ſa perſonne. Il demeura d'accord

des conditions que je luy avois demandées, me promit de prendre confiance en moy, de m'entendre paisiblement: & me remerciant de l'affection que je luy témoignois, me dit en m'embrassant, que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moy, il ne le feroit pour personne du monde; qu'il seroit bien aise que je trouvasse des moyens de le persuader; & que si sa reconciliation avoit à se faire, que ce fût par mon entremise, afin que j'en eusse l'honneur, & que j'en tirasse quelque avantage.

Je luy fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France, & de l'assiette de la Cour; luy fis voir l'impossibilité qu'il y avoit de separer l'interest des François de ceux du premier Ministre; Que n'y ayant point de parti formé en France, il ne se feroit point de creatures dans le Royaume en le choquant: Qu'estant le Dispensateur des graces, tout le monde en dépendoit, & avoit recours à luy; qu'avec toute l'autorité du Saint Siege, il ne pouvoit obliger personne, que la Cour n'en fist les premiers pas; Que la brouïllerie entre eux n'estant point pour vn interest de Religion, qui que ce soit n'y prendroit part, les Religieux, ni les Dévots n'ayant point le pretexte de la conscience à mettre en avant, pour engager des gens dans sa passion, quand ils en auroient la pensée; Que pour les personnes de qualité, elles n'y prendroient aucun interest; qu'elles regarderoient indifferemment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne pas accorder vn Chapeau qui ne luy estoit pas si important, qu'il deust à ce prix refuser l'amitié de la Couronne; Que l'opiniâtreté seyoit mal à vn Pere; Que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de moderation, & qu'il seroit blâmé de toute la Chrestienté, si par vn refus capricieux, il attiroit des suites fâcheuses, dont il seroit responsable, & au-

roit du regret quand il ne seroit peut-estre plus temps d'y remedier ; Que le mesme blasme qu'il s'attireroit, retomberoit sur Monsieur le Cardinal Mazarin, en cas qu'il en vsât mal avec luy, aprés avoir fait cette obligeante démarche ; Qu'il devoit montrer l'exemple à tous les Chrêtiens d'étouffer les sentimens de haine ; & que s'il me vouloit croire sur ce point, je serois caution qu'on luy accorderoit tout ce qu'il pourroit demander, estant assuré que Monsieur le Cardinal Mazarin ne desiroit rien tant que de rentrer dans ses bonnes graces, & de lier vne amitié étroitte avec luy ; Que l'on ne parleroit plus de son élection, que pour la reconnoistre & pour l'approuver ; Que l'on auroit pour luy toute sorte de respect, & de complaisance ; Qu'on desavouëroit tous les discours qui luy avoient esté tenus, peu respectueux, & menaçans ; Que les ordres seroient donnez si pressans & si positifs, à ceux qui negocieroient avec luy, de luy rendre ce qui luy étoit deû, qu'il auroit à l'avenir autant de sujet de s'en louër, qu'il avoit creû jusques icy en avoir de se plaindre.

Il me parut assez radouci, & en quelque façon ébranlé, & m'embrassant il me dit que je l'avois tout consolé ; Que si j'avois esté plûtôt à Rome, j'aurois prevenu l'aigreur, & l'embarras qui estoiẽt survenus ; Qu'il penseroit serieusement à toute nôtre conversation, qu'il me prioit de la recommencer vne autre fois, luy ayant esté fort agreable, & qu'il m'envoyeroit querir pour cela au premier jour qu'il seroit desembarrassé, & qu'à la premiere veuë il me donneroit des lumieres qui me seroient vtiles pour me gouverner: Que cependant il me plaignoit de la question que m'alloient donner les Cardinaux de la faction, & Ministres du Roy, pour savoir le détail de nostre entreveuë ; Que je prisse gar-

de de ne m'y pas trop fier, puiſqu'il eſtoit aſſuré, que la plûpart ne ſouhaitoient pas ſon racommodement, pour ſe rendre neceſſaires, & profiter de la diviſion.

Ces meſmes matieres furent agitées en deux ou trois autres conferences, & j'en revenois chaque fois avec vn peu plus d'eſperance, voyant ralentir l'averſion du Pape, & recevant de luy toûjours quelque réponſe vn peu plus favorable. A la fin m'ayant envoyé chercher vn jour que je le trouvay de bonne humeur, aprés qu'il m'euſt temoigné beaucoup de tendreſſe, & d'amitié, & qu'il ne recevoit point de conſolation égale à celle de me voir, il me dit qu'il l'auroit bien plus ſouvent, & m'envoyeroit querir à toutes les heures qu'il feroit ſans affaires, s'il n'apprehendoit de me faire tort, & que la grande amitié qu'il avoit pour moy, ne fût préjudiciable à mes intereſts, veu la forte haine qu'avoit pour luy Monſieur le Cardinal Mazarin. Je luy repliquay, qu'il ne tenoit qu'à luy de la faire ceſſer, luy alleguant toutes les meſmes raiſons que je luy avois deduites les autres fois. Il les trouva plus fortes, & me parut s'y rendre : Les diſcours que luy avoit tenu Monſieur le Cardinal Grimaldi, & la maniere de negocier de Monſieur de Fontenay, & de Monſieur l'Abbé de Saint Nicolas, luy tenant fort au cœur, luy eſtoient inſupportables ; publians par tout, à ce qu'il diſoit, qu'il eſtoit vn fourbe, & qu'on ne devoit, ni ne pouvoit pas ſe fier à ſa parole ; dont il me fit paroître tant de chagrin, que les larmes luy en vinrent aux yeux de colere. Ce qui toutefois ne me toucha pas fort ſenſiblement, ſachant bien qu'il en répandoit quand il luy plaiſoit, & qu'il eſtoit fort grand Comedien. Je crus neantmoins avoir quelque avantage ſur luy, & luy dis hardiment qu'ayant reconnu ſon foible, j'eſtois

venu à bout de mon dessein; qu'il faloit qu'il se rendît, n'ayant plus de defenses contre moy. Alors je luy demanday si sa passion dominante n'estoit pas la vengeăce, comme celle de toute la nation Italienne; s'il ne m'auroit pas obligation de ruïner à la Cour les personnes dont il ne seroit pas satisfait, de faire desapprouver leur conduite, les faire passer pour gens malicieux, ou peu éclairez, & enfin leur faire oster leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui luy fussent agréables. Il me sauta au col, me promettant que si je pouvois en venir à bout, il n'y avoit rien au monde, qu'il ne fit pour l'amour de moy: Il faut, celuy dis-je, faire l'Archevesque d'Aix Cardinal, assurer que vous l'eussiez fait plûtôt, sans la mechante conduite que l'on a tenuë avec vous; que vous voulez obliger toute la famille Mazarine, & prendre vne étroite liaison avec elle; que vous ne desirez plus traitter avec les Ministres qui ont esté chargez iusques ici des affaires du Roy, & que vous avez reconnu luy estre peu affectionnez; que vous demandez qu'elles soient mises entre les mains de l'Archevesque d'Aix, quand il sera Cardinal, parce qu'estant vostre Creature, il aura soin particulier de maintenir son frere bien vni avec vous; que le Cardrnal Grimaldi, le Marquis de Fontenay, & l'Abbé de Saint Nicolas apprehendant d'estre inutiles, & par consequent peu considerez, ont toûjours brouïllé les choses, dés qu'ils ont vû cette affaire sur le point de se conclure. Donnez moy ordre de donner ces assurances de vostre part, & parlez toûjours à eux, comme si vous n'aviez point changé de sentimens, vous ferez la Promotion durant qu'ils s'engageront à dire que vous n'en ferez rien; vous m'acrediterez par ce moyen, les ruïnerez de reputation, & leur osterez toute creance: Monsieur le Cardinal reconnoissant

qu ils n'ont pas vne veritable amitié pour luy,qu'ils le sacrifient au bien de leurs affaires particulieres, & qu ils n'vsent pas de franchise, luy déguisant vos veritables sentimens, pour se prévaloir de vôtre mesintelligence.Il fit deux tours de gallerie,repassant dans son esprit tout ce que je luy venois de dire ; & me regardant avec satisfaction, s'écria que je l'avois pris par l'endroit qui luy estoit le plus sensible;que je l'obligeois au dernier point;& que ne me pouvant rien refuser,il m'accordoit le Chapeau pour M.l'Archevesque d'Aix ; que j'en donnasse l'avis à son frere;& que je luy mandasse de venir à Rome,où il luy donneroit contentement;que j'écrivisse tout le particulier de nostre conference, & en disse mesmes vne partie à Messieurs le Cardinal Grimaldi,Marquis de Fontenay, & Abbé de Saint Nicolas, qui me traitteroient de ridicule,& me prendroient pour vne dupe, qui ajoûtois trop aisément foy à de belles paroles, faute de le connoître ; & que luy leur parlant toûjours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, & que me flattant legerement, je me laissois abuser, & par-là ils se précipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé aussi-bien que moy,ne manqua pas d'arriver. Je dépéchay vn Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin, pour l'avertir de ce qui se passoit, qui n'y donna pas de creance ; les Ministres luy faisant passer pour incertain : Et aprés m'avoir témoigné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les interests de sa famille, il m'écrivit d'estre en défiance du procedé du Pape, de l'observer de plus prés, & de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le déplaisir qu'il ne me manquât de parole, & que pour le voyage de son frere,il n'en estoit nullement d'avis,

puisqu'il luy seroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner sans estre fait Cardinal. Le sieur Pietre Mazarin prévenu des impressions que l'on luy avoit données, ne put jamais estre persuadé de cette bonne nouvelle, pour la souhaitter trop ardemment, & demeuroit toûjours dans l'inquietude. Mais comme l'on croit aisément ce que l'on desire, Monsieur l'Archévesque d'Aix reçut ma lettre avec plaisir; & comme la vivacité de son esprit ne luy permettoit pas de faire beaucoup de reflexion, il conçut de grandes esperances, & se laissant transporter à la joie, me pria d'assurer le Pape de sa reconnoissance; qu'il se rendroit bien-tôt à ses pieds, & qu'il luy confirmeroit de la part de son frere tous les points dont nous estions convenus, dont il seroit la caution; & qu'aprés avoir reçu vne telle grace de luy, il l'assuroit de luy faire obtenir generalement de la France toutes les choses qu'il en pourroit souhaitter. Cependant je vis à m'assurer de Dona Olympia; ce qui ne fut pas difficile, ayant beaucoup d'habitude avec elle, & gagnée comme elle estoit par l'argent du Comte d'Ognate, qui se voulant faire Cardinal, & ne pouvant s'assurer de la nomination d'Espagne, crut y pouvoir parvenir, s'il perdoit cette occasion, obtenant par vne Promotion de creatures, ce qu'il n'auroit jamais par vne des Couronnes: Ainsi il m'en fit parler, & nous prîmes nos mesures ensemble pour faire vne batterie plus forte, en poussant les affaires de mesme temps, & agissant de concert. Le Cardinal Pensirolle estoit le seul qui nous pouvoit traverser, mais il se chargea de le ménager; Et comme il estoit ennemi declaré de Monsieur le Cardinal Mazarin, je crus que l'entremise du Cardinal Sforse mon parent, & mon ami particulier, m'estoit necessaire. Il souhaittoit de se mettre dans les inte-

rests de France, dont il s'attendoit d'estre traitté suivant & sa naissance, & son merite, & d'en recevoir des pensions, & des benefices considérables: à quoy le Cardinal Grimaldi vray-semblablement s'opposoit de tout son pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir sa place, & qu'il en perdroit vne partie de son credit. Je me chargeai de faire son racommodement avec la Maison Mazarini, à qui il avoit toûjours esté contraire; & de son costé, il concerta mon entreveuë avec le Cardinal Pensirolle, sous pretexte de mes affaires: Et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cede à l'ambition du Pontificat, par l'assurance que je luy donnai de faire lever l'exclusion qu'il craignoit de la France, qui seule pouvoit détruire sa pretention, (ayant le suffrage d'Espagne, & vne forte caballe dans tout le College) il me promit au lieu d'estre contraire d'appuyer celle que j'avois; ce qui applanissoit toutes les difficultez, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de sa Sainteté.

Cette negociation se fit si promptement, & avec tant de secret, qu'elle ne fut point penetrée des Ministres de France, qui demeurans opiniâtres dans leurs pensées, mandoient toûjours à la Cour les choses peu certaines.

Les ayant donc mis en cét état, j'allai voir le Pere Serroni compagnon de l'Archevesque d'Aix, & maintenant Evesque de Mandés, & l obligeai de l'aller trouver pour le faire venir. J'écrivis aussi à Monsieur le Cardinal Mazarin de l'envoyer, luy répondant du bon succés de son voyage; à quoy il ne pouvoit se resoudre, ne se fiant pas à tant de belles apparences & ne pouvant s'assurer de l'esprit du Pape qu'il croyoit fourbe, & dissimulé. Il ne falut pas beaucoup de persuasions pour faire resoudre l'Archevesque d'Aix à se mettre en chemin,

dautant qu'il ne vouloit pas s'arrester sur ce point au conseil de son frere, l'affaire luy tenant trop à cœur, pour laquelle il auroit tout hazardé. Il partit donc aussi-tôt, & m'en donnant avis par vn Courrier, je fus incontinent en rendre compte à sa Sainteté, & m'apperçus de la joie qu'elle en avoit. Dés qu'il fut proche de Rome, elle me commanda d'aller audevant de luy, & de l'entretenir avant qu'il pût voir aucun des Ministres du Roy, pour luy donner parole de sa part de sa promotion, & luy dire que sans s'arrester à tous les discours que l'on luy tiendroit, il ne prît creance qu'en moy seul, qui luy répondois de toutes les assurances que j'étois chargé de luy porter, qui luy furent confirmées à sa premiere audiance, & qu'il auroit esté satisfait il y avoit long-temps, si j'eusse esté de meilleure heure à Rome, ou que personne que moy ne se fût mêlé de ses affaires, estant le meilleur & le plus assuré de ses amis. Il m'en vint aussi-tôt remercier, & me conjurer de presser l'exécution de ce que j'avois si bien commencé. Je ne m'y endormis pas; Et continuant mes instances, il y survint vn embarras par vn Courrier d'Espagne, qui apporta nouvelle, que le Roy Catholique n'approuvoit pas la promotion du Comte d'Ognate. Il demanda vn peu de temps; pour essayer par le credit de ses amis d'applanir cette difficulté, ce que le Pape luy accorda. Et comme l'on apprehenda que ce ne fût luy, qui par adresse l'auroit fait naître, pour se dégager de la parole qu'il m'avoit donnée, sans que l'on luy en pût attribuer le manquement; je luy proposay l'expedient de passer outre en conservant *in petto* l'Espagnol qu'il feroit aprés à son loisir, dés que cét obstacle seroit levé, ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'vn plus agréable sujet. Il voulut absolument y envoyer vn Courrier, afin de ne don-

ner aucun ſujet de ſe plaindre de ſa précipitation. Aprés beaucoup de conteſtation, je fus contraint de ceder à ſa volonté, s'obſtinant à le vouloir abſolument; mais m'aſſurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis. m'aimant trop pour vouloir me commettre mal-à propos, acrediter les Miniſtres de France, qui tireroient de grands avantages de cette remiſe, & s'efforceroient de perſuader que je m'eſtois laiſſé tromper trop legerement, pour ne pas connoiſtre ſes artifices, & que dans ſix ſemaines quelque réponſe qu'il reçut, ou en cas meſme que l'on retinſt malicieuſement ſon Courrier, il me donneroit ſatisfaction. Il falut malgré moy avoir patience; & ce temps eſtant expiré, l'Archeveſque d'Aix m'ayant donné de ſes nouvelles, me pria de l'aller ſommer de ſa parole. J'y fus, & il me la reconfirma ſi poſitivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le Conſiſtoire de jour en jour, la perſonne intereſſée rentrant dans vne plus grande défiance, me dit qu'il ne pouvoit en guerir à moins que le Pape luy mandât luy-meſme poſitivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il ſouhaittoit ſi ardemment. J'allai demander cette grace au Pape, comme neceſſaire à mon repos, & à mon credit; Il m'y fit de grandes difficultez, jamais choſe ſemblable n'ayant eſté prattiquée: Mais luy ayant repreſenté, que s'il m'aimoit comme il le faiſoit paroître, il me le devoit témoigner, en paſſant à ma conſidération par deſſus les formalitez ordinaires; il me le promit, & le fit de la meilleure grace du monde; dont je fus auſſi-tôt en donner avis audit Archeveſque, qui le reçut avec tout le plaiſir que l'on ſe peut imaginer. Et de fait le lendemain matin, qui eſtoit vn Samedi, le Pape demanda à vn Clerc de Chambre, comment ſe portoit l'Arche-

veſque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'àvoit vû : Il luy répondit qu'il eſtoit venu au Palais la veille. A quoy il repliqua qu'il n'importoit pas, & luy commanda de l'aller trouver de ſa part pour apprendre de ſes nouvelles, & luy dire qu'il ſe réjoüit, & qu'il luy mandoit, que ſans plus de remiſe, il y auroit le Lundi ſuivant conſiſtoire. Les perſonnes qui ne le ſouhaittent pas, pour s'eſtre engagées à ſoûtenir qu'il le joüoit auſſi-bien que moy, & qu'il trouveroit quelque nouveau pretexte de tirer de longue, en furent ſenſiblement touchées, & furent le Lundi ſurpriſes, quand elles ſeurent que le Conſiſtoire eſtoit aſſemblé, & que l'Archeveſque d'Aix avoit le Bonnet. Le Pape m'envoya auſſitôt donner cette bonne nouvelle, comme y eſtant le principal intereſsé, dont je le fus remercier l'apreſdinée : Et allant faire mes complimens au nouveau Cardinal, il m'embraſſa mille fois, & me proteſta que toute ſa famille m'avoit auſſi-bien que luy, vne ſi eſſencielle obligation, que je pouvois abſolument compter ſur leur credit, dont je verrois des preuves effectives en toutes ſortes de rencontres, & que ſon frére & luy mettroient le tout pour le tout, pour ma fortune, & pour mes avantages, dont il ſeroit la caution toute ſa vie. Le ſoir il fut *incognito* rendre mille graces à ſa Sainteté, qui luy dit, qu'il n'eſtoit redevable qu'à moy ſeul de ſa promotion, & luy ordonna de m'en venir aſſurer de ſa part, & m'en témoigner ſa reconnoiſſance, dont ſon frére & luy ne devoient jamais perdre la memoire. Il courut auſſi-tôt chez moy, pour s'acquiter de cette commiſſion, ſi tranſporté, & ſi ravi, qu'il ne s'en ſentoit pas ; ce qui ne ſurprendra pas ceux qui ſavent ce que c'eſt à Rome, que de voir deux freres Cardinaux, horſmis dans les Maiſons des Papes, & des Princes Souverains.

Il ne se peut exprimer, en quels termes il me fit ses complimens, ni tout ce qu'il me dit, pour me faire paroistre à quel point il se reconnoissoit mon obligé, de luy avoir procuré contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France, & le credit de son frere n'avoient pû faire, & dont il commençoit de desesperer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de cerémonie estant *incognito*: Et voyant que je le suivois, il se mit à courre, & pour n'avoir pas reconnu vne fontaine qui estoit dans vn petit jardin par où il avoit passé, il se voulut retourner pour me faire des civilitez, & se retirant en arriere, il se laissa tomber dedans, d'où j'aidai à le sortir, sans pouvoir m'empescher de rire. Il s'en alla chez luy se seicher, & se mettre au lit, en ayant grand besoin, & où je croy qu'il ne s'endormit pas profondement, de peur d'attribuer, à son réveil, sa bonne fortune à l'effet d'vn songe.

Le Cardinal d'Aix dépécha dés la nuit vn Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour luy rendre compte de son bonheur; & s'estant chargé de luy faire savoir l'obligation qu'il m'avoit, & la conduite que j'avois tenuë pour venir à bout d'vne entreprise si difficile, je crus luy en devoir laisser le soin, & qu'il estoit de meilleure grace, que sans me faire de feste, je me contentasse de lui écrire vne lettre de compliment, & de conjouïssance. Les réponses vinrent telles que l'on les devoit attendre sur vne nouvelle si agréable.

Le Pape resta fort satisfait des ordres qui furent envoyez sur son sujet, & l'on commença d'agir avec luy d'vne maniere si reconnoissante, si respectueuse & si obligeante, qu'il vid bien que l'on avoit oublié tout le passé, que sa reconciliation avec la France estoit & entiere, & veritable, & que la famille Ma-

zarine estoit si étroittement liée à ses interests, que les deux freres en seroient toûjours les solliciteurs. Il me témoigna m'en savoir beaucoup de gré, & je crus avec raison, que quelque affaire, ou pretentions que je pusse avoir, je pouvois compter sur la protection & l'appuy de la France, aussi-bien que sur la personne de sa Sainteté. Il n'y eut que les Ministres du Roy, qui perdant à Rome, aussi-bien qu'à la Cour, vne partie de leur credit, & de la confiance, picquez au vif, qu'à leur veuë, & contre leur sentiment, vne négociation si importante se fût faite, conçurent vne haine irreconciliable contre moy, d'autant plus dangereuse, que n'osant la faire éclater, ils la tinrent secrette, jusques à ce qu'ils m'en pussent faire ressentir de funestes effets, décriant tous les seruices importans que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu'ils purent, & sans se contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma reputation, ils me cousterent la liberté par vne longue & dure prison, & mirent autant qu'ils purent ma vie en peril, pour ne pas trouver en moy vn témoin irreprochable, d'avoir trop suivi leur passion, y sacrifiant la gloire & les avantages de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de sa famille.

Dans le mesme temps, j'eus lieu de m'éclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, & des espérances que je fondois avec tant de justice, d'avoir la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, des bons offices & sollicitations de Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & de la faveur du Pape, par la surprenante nouvelle que l'on reçût à Rome du soûlevement de Sicile, & ensuite de la revolte de Naples, dont Mazanielle fut le Chef. Je ne m'étendrai pas sur le détail, chose si funeste à l'Espagne, & si extraordinaire; toute

l'Europe en estant suffisamment instruite par tant de relations qui en ont couru par tout, & ne voulant dans ces Memoires parler que des choses qui me regardent, qui m'obligeroient autrement à faire vn trop gros volume, ne prétendant pas faire l'Historien, dont la qualité me seroit aussi fâcheuse, que peu convenable à mon humeur, & à ma condition. Je crus trouver dans ces desordres vn beau champ d acquerir de la gloire, & de contribuer aux avantages de la France, qui a toûjours fait ma principale passion, estant naturellement ambitieux, & zélé, comme je le dois, pour la Couronne dont j'ay l honneur d estre nai Sujet, & persuadé que l'on ne sauroit mieux employer sa vie que pour les interests de sa Patrie, & l abaissement de ses ennemis: Et m'estant le soir retiré avec le Baron de Modene, en qui j avois beaucoup de confiance, & qui estoit alors Gentilhomme de ma chambre, je luy découvris ma pensée, & luy donnai charge de faire chercher le Capitaine Perronne frere de Dominico Perronne, fameux Bandi, & le principal des confidens de Mazanielle, qu il me fit venir le lendemain matin, & que je chargeay d'aller trouver son frere, pour luy persuader qu'au lieu de s'arrester à faire les cruautez que l on exerçoit dans Naples, brûler les maisons & les meubles des Partisans, demander la décharge des Gabelles, il faloit penser à la destruction des Espagnols, naturellement vindicatifs, avec lesquels les revoltez ne rencontreroient jamais de seureté, ni de pardon, & qu'il faloit s'assurer d vn secours étranger, & d'vne puissante protection: Qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus assurée que celle de la France, qui faisoit gloire d'assister tous les opprimez, qui recouroient à elle, sans autre interest que celuy de la reputation qu'elle s'acqueroit par

vne ſi genereuſe action, dont les Catalans étoient de fidéles témoins, auſſi-bien qu'vne grande partie des Princes d'Alemagne: Qu'il ne doutoit point de ſes forces de terre, & de mer, qui la faiſoient craindre & reſpecter par tout le monde: Que je m'offrois de ménager aux Napolitains auprés d'elle toutes les aſſiſtances, & tous les ſecours qu'ils en pourroient deſirer; & de m'aller mettre pour oſtage entre leurs mains: Que de plus je pourrois travailler à la reünion de la Nobleſſe avec le Peuple, ſans quoy tous les efforts que l'on feroit pour la liberté, ſeroient vains, oſtans par-là à leurs ennemis le moyen de ſe maintenir dans vn Royaume, dont elle faiſoit la principale force: Que mon nom, & le ſang dont je ſortois, contribuëroient facilement à vn ſi beau deſſein, m'engageant dans les intereſts de tout le Royaume auſſi étroittement, que ſi j'y avois pris la naiſſance. Il reſta & ſatisfait & perſuadé de mon diſcours, & partit avec beaucoup de joie, pour entreprendre cette importante negociation, auſſi-bien intentionné, qu'inſtruit de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut que ſon frere ayant eſté aſſaſſiné dans ces entrefaites, il ſe trouva ſuſpect, & par conſequent arreſté à ſon arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fâcheux accident; Et y envoyant deux autres perſonnes, elles furent pareillement jettées dans vne priſon, ou bien, comme les Eſpagnols l'ont publié, eurent l'infidelité d'aller remettre entre leurs mains, les Inſtructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne ſervirent qu'à m'animer de plus en plus à vne entrepriſe, qui me parut d'autant plus glorieuſe que j'y voyois, avec la fortune contraire, tant de perils & de difficultez. L'arrivée à Rome de Dom Pepe Ca-

raffe, frere du Duç de Matalonne,& de quelques autres Cavaliers qui s'estoient sauvez des Châteaux de Naples,où ils avoient esté long-temps renfermez & tenus prisonniers avec de grandes rigueurs,& de mauvais traittemens, me donna beaucoup d'esperance, de profiter de leur ressentiment, & ménager avec la Noblesse, que je savois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit,ce que tant d'accidens m'avoient empesché de pouvoir faire avec le Peuple. Les soins que je pris ne me furent pas inutiles; Et l'ayant entierement gagné, il resolut d'hazarder son retour pour s'aboucher avec son frere, & tous ses parens & amis, & leur faire embrasser les moyens de me servir, & de se venger. Mais par l'artifice des Espagnols, l'aversion du Peuple redoublant contre la Noblesse, il en fut malheureusement la victime, aussi-bien que de la haine du Cardinal Filomarini; Et peu de jours apres son arrivée, vid toutes ses esperances & les miennes trompées,ayant esté massacré avec des cruautez inouïes,& son corps déchiré, & traisné par toutes les ruës. Mazanielle ayant reçu vn pareil traittement, la revolte fut appaisée pour peu de temps; Aprés quoy recommençant avec plus de force, & moins d'apparence de finir; j'envoyai vn jeune Capitaine, filleul de Cicio d'Arpaya, Eleu du Peuple de Naples, pour traitter avec luy estant le maistre absolu, & le plus acredité de la ville. Ce malheureux envoyé éprouva le mesme sort des premiers, estant tombé entre les mains des Espagnols, dont la défiance augmentant, pour me voir si acharné à tenter par toutes sortes de voies pour prendre part dans leurs desordres, ils firent si exactement garder les passages, qu'vn valet François du sieur Dessinar Gentilhomme du Comtat, qui s'estoit attaché à moy, durant mon sejour à Rome, garçon

d'esprit & de resolution, que j'envoyois par terre, sous prétexte de les aller servir, comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois dépéchez, & dont j'ignorois les tristes avantures, fut pris auprés de Gayette; & ayant eu l'adresse de se défaire de ses papiers, il y fut conduit, d'où aprés avoir souffert la question ordinaire, & extraordinaire, l'on le relâcha avec ordre, à peine de la vie, de sortir du Royaume: Et son retour m'ayant appris que personne de ceux que j'avois dépéchez, n'avoit pû passer, me fit resoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens, resolus, que je gagnai à force d'argent, s'offrirent à moy de tout hazarder, & cette fortune se lassant de ma perseverance, commença à m'estre moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joie de mes nouvelles, les communiqua à tous ses amis & chefs du Peuple, qui crurent que Naples recouvreroit la liberté tant desirée, par l'assurance que je luy donnois d'estre secouru de la France, en recevant vn ostage tel que moy, & trouvant dans ma personne, vn Chef à la naissance, & au nom de qui tout le monde se soûmettroit sans jalousie; ce qui leur estoit necessaire, la Noblesse du païs estant si glorieuse, que chacun d'eux croyant meriter le commandement, ne voulant jamais obeïr à vn de leur nation, pour ne luy pas donner d'avantage sur les autres. Et comme il faloit leur faire perdre le respect, qu'ils avoient, au plus fort de la sedition, conservé toûjours pour le Roy d'Espagne, je crus que le moyen le plus asseuré de les engager à secouër le joug, & à faire des démarches qui pussent les rendre irréconciliables, estoit la proposition de se mettre en République, qui seroit vn leurre agréable; la Noblesse par là esperant d'avoir la princi-

pale part au Gouvernement à l'exemple de Venise, & le Peuple se persuadant de l'en exclure à l'imitation des Suisses, qu'ainsi les deux partis se flattant dans l'opiuion de rencontrer ce qu'ils desiroient, travailleroient à chasser les Espagnols ; Aprés quoy il seroit aisé de changer la forme du Gouvernement ; sans qu'ils prissent jalousie de la France, que je leur faisois voir les devoir assister par son propre interest, comme elle avoit fait les Hollandois qui en avoient à la fin obtenu la liberté, & l'indépendance : Et que pour reconnoître la passion que j'avois de me sacrifier, & de tout hazarder pour leur service, je ne prétendois d'eux que la mesme autorité pour mes successeurs, & pour moy, que les Princes d'Orange avoient obtenuë dans les Provinces-Unies, & qu'ils ont conservée avec tant d'éclat, d'honneur & de reputation.

Ce titre de Republique que je fus le premier à leur proposer, les ébloüit d'abord, & dés ce jour on n'entendit plus parler d'autre chose dans Naples : Mes offres furent reçuës à bras ouverts, & l'on me fit réponse, que quoy que pour lors les choses y parussent tranquilles, l'on ne tarderoit gueres d'y reprendre les armes, puisque les conditions que le Duc d'Arcos avoit accordées, estoient si desavantageuses à l'Espagne, qu'elles ne pourroient jamais estre approuvées par les Conseils, & que l'on devoit attendre les ressentimens d'vne nation si vindicative, dés que leurs forces seroient arrivées : la facilité du Vice-Roy à tout promettre, n'estant causée que par l'impuissance de pouvoir s'en défendre; & qu'ainsi j'estois prié par tout le Peuple de ménager pour luy la ptotection de la France, & du secours, quand il en auroit besoin, & de me tenir prest pour y venir prendre le commandement des armes à la premiere nouveauté qui y arriveroit,

qui ne pourroit gueres tarder, & dont je ferois supplié par des Deputez qu'il m'envoyeroit exprés. Je fus ravi d'avoir rencontré vne si belle occasion de servir glorieusement le Roy, & de m'estre mis en estat par mon adresse, & par mes soins de luy proposer vn dessein si avantageux, que j'estois seul en estat d'entreprendre & d'executer. Je dépéchai aussi-tôt vn Courrier à la Cour, avec des lettres pour le Roy, la Reine Regente, feu Monsieur le Duc d'Orleans, & Monsieur le Cardinal Mazarin; & chargeant feu mon frere le Chevalier de ce qu'il devoit negocier pour moy, je luy envoyai l'Instruction suivante.

INSTRVCTION

Pour mon frere le Chevalier, sur les choses que je le prie de vouloir traitter pour moy à la Cour.

PREMIEREMENT il represfentera que m'étant rencontré ici dans le temps de la revolte de Naples, j'ay crû qu'il étoit du service du Roy de prendre des habitudes dans ledit lieu, afin d'être plus en état d'y pouvoir servir. Dequoy ayant donné part à Monsieur l'Ambassadeur, & particulierement à Monsieur le Cardinal d'Aix, ils m'ont témoigné non seulement l'approuver, mais mesme m'ont assuré que dans le service que je rendrois à la France, je serois appuyé de ses forces & de son credit, au cas que je pusse ménager quelque chose de considérable.

Secondement, qu'ayant esté assez heureux pour y avoir pris des habitudes telles que je me puis quasi assurer de l infaillibilité du succés; je n'ay pas voulu manquer à en donner avis, pour recevoir les ordres de ce que j'aurai à faire là-dessus, & savoir si l'on voudra m'accorder les choses neces-

faires pour l'execution de cette entreprise.

En troisiéme lieu, que quoy que la disposition soit telle, que tout le monde ait lieu de se flater, & moy peut-estre plus qu'vn autre, d'vn établissement aussi solide qu'avantageux; je ne suis pas capable d'en prendre la pensée, & n'en aurai jamais de pareille, tant que le Roy sera en estat de prétendre avec raison de faire vne si juste conqueste.

En quatriéme lieu, que voyant le Peuple de Naples resolu de se délivrer tout-à-fait de la tyrannie des Espagnols, & de jouïr, à l'exemple de la Hollande, de la liberté qu'il se sera acquise, j'ai crû que la France approuveroit qu'y pouvant prendre la place que tient dans les Provinces-Unies le Prince d'Orange, je travaillasse à l'obtenir, & qu'on m'en donneroit volontiers l'agréement & la permission: puisqu'outre l'avantage que la France recevroit de voir oster à ses ennemis ce fameux Royaume; peut-estre que mes soins & mon adresse me faisant acquerir du credit parmi ses Peuples, je pourrois à la fin les porter, s'ils se lassoient de leur propre gouvernement, à se soûmettre à la Couronne, de laquelle en ce cas j'aurois bien de prétendre & d'esperer la Vice-Royauté.

En dernier lieu, que j'ai d'autant plus de sujet d'esperer l'agréement d'vne telle Commissiō, qu'elle est tellement hazardeuse, que je me puis quasi dire le seul qui voulût en courre le risque, puisqu'il faut s'aller mettre entre les mains de ces Peuples, sans autre asseurance que leur affection, sans avoir de troupes à soy, ni de places de seureté, & sans vouloir de débarquement de troupes étrangeres, qu'alors qu'ils les demanderont & en auront besoin. La confiance que j'ai, que ma personne ne sera pas desagreable aux principaux de leurs Chefs, m'y embarque d'autant plus aisément, que j'espe-

re de la protection de la France, & de l amitié de Monsieur le Cardinal, de n'estre pas abandonnés, & qu'ayant esté quelque temps parmi eux, je pourrai prendre assez de credit, pour pouvoir par aprés y subsister seurement.

Il dira de plus, que les Chefs du Peuple m'ayant envoyé vn homme exprés, pour me porter à prendre cette pensée, j'en attends dans quelques jours vn autre qui vient, auec pouvoir d'ajuster avec moy les conditions; estant resolu dans le temps que la ratification doit venir d'Espagne, de ce qui leur a esté accordé par le Vice-Roy, qu'au cas que l'on fasse refus de leurs articles, de s'en offenser, & se servir de ce pretexte pour reprendre les armes; & se mettre en liberté, ou de ne s'en pas contenter s'ils estoient approuvez, cherchant quelque nouveau sujet de plainte, à quoy toutesfois il y a bien peu d'apparence, ne pouuant pas s'attendre qu'on leur remette le Chasteau Saint-Elme entre les mains, comme l'on leur a fait esperer. Et si l'on s'etonne de la bonne volonté que ces gens témoignent pour moy, sans me connoître, il dira qu'elle vient de quelques amis que j'ay sur les lieux, qui m'y rendent continuellement de bons offices, des soins que j'ay pris ici de caresser & de gagner tous ceux de cette nation, & de plus, de la défiance qu'ils ont de leur present General, Dom Francisco Toralte, & de toute leur Noblesse. Ainsi tout ce dont je le prie de prendre soin, & qui m'est absolument necessaire, est de me ménager la permission d'accepter l'emploi qui m'est offert, vn ordre, en cas que j'en eusse besoin pour la seureté de mon passage, à quelques vaisseaux ou galeres de m'accompagner, assistance de quelque argent, comme de mon côté j'en amasserai le plus qu'il me sera possible; Et je le conjure de supplier Monsieur le Car-

dinal de me faire donner ce secours, & payer de mes pensions, & de quelque somme que le Roy me doit;& l'assurer que dés que l homme que j'attends sera venu, je luy dépécherai en diligence vn Courrier pour luy rendre compte du détail de ces propositions.

De tout ce que dessus, mon frere le Chevalier aura soin de me faire avoir vne prompte resolution; & sur tout je luy commande le secret, non pas tant pour mon interest particulier, ni de peur que cela fît manquer l'affaire, que parce qu'il en coûterois la vie à cent pauvres innocens, que je verrois avec douleur sacrifier à ma mauvaise fortune.

De Rome le 16. Septembre 1647.

HENRY DE LORRAINE Duc de Guise.

J'avois auparavant communiqué aux Ministres du Roy, le particulier de toutes choses, afin qu'ils en écrivissent conformément à ce que j'en mandois; Mais soit qu'ils me dissimulassent leurs sentimens, soit qu'ils me crussent capable de faire renouveller la revolte qui paroissoit assoupie dans Naples, s'ils approuvérent la resolution que j'avois prise, m'y confirmérent, me pressant d y perseverer, & m'assurant que je ne devois pas douter de tous les secours necessaires, puisque c'estoit le plus grand service que l'on pût jamais rendre à la France, de luy faire vne si puissante diversion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Espagne,dont elle sauroit profiter vtilement, trouvant son exaltation dans l'abaissement de ses ennemis, qui se verroient accablez par ses forces (celles qu'ils tiroient d vn si puissant Royaume leur estant ostées, qui fournit plus que tous les autres de ses Estats, d'hommes, d'argent,

d'argent, de vaisseaux, & de galeres;) Et qu'ainsi il ne faloit rien épargner pour les dépoüiller de la Couronne de Naples, & qu'il importoit fort peu par quels moyens; qu'ils me croyoient propre à cette entreprise, & homme, sans consideration du peril, à me sacrifier, & à hazarder toutes choses, pour m'acquerir de la reputation; qu'aussi-bien il faloit donner le temps à la Cour de prendre ses mesures, qui ne risqueroit que ma seule personne, dont la perte luy seroit peu considérable; & en cas que je l'évitasse, & que je pusse y broüiller les affaires, estant impossible de se maintenir sans secours, l'on seroit en estat de ménager les conditions que l'on voudroit, les Napolitains vne fois embarquez, & rendus irréconciliables; & profitant ensuite de mes fatigues, & de mon industrie, l'on auroit le loisir de resoudre, si l'on me devoit laisser continuer cette conqueste, ou m'en retirer; m'y faire avoir quelque établissement, ou bien travailler à ma perte, que l'on auroit toûjours entre les mains.

Monsieur le Cardinal d'Aix, qui estoit le seul en qui je pouvois m'assurer, estant persuadé que tous les autres Ministres avoient beaucoup de haine contre moy, à cause du service que je luy avois rendu, qui leur avoit, comme j'ai déja dit, fait perdre vn peu de credit & de confiance, se chargea d'envoyer à Monsieur son frere, le Memoire que l'on verra cy-aprés, accompagné seulement d'vn billet, se remettant au surplus à l'éclaircissement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais avant que je passe outre, je croi fort important de concerter vne contrarieté qui paroist entre mon instruction, & mon discours, & de me justifier de la principale accusation que l'on a faite contre moy, de n'avoir recherché que de l'argent, com-

me si j'eusse cru estre capable de subsister par mes propres forces, & n'eusse point demandé d'autre secours pour affecter l'indépendance.

Pour le premier point, il m'est fort aisé d'y satisfaire : Demandant à la Cour la permission d'entreprendre vn tel dessein, si j'eusse fait connoître que je n'avois dans Naples de caballe que celle que j'y avois ménagée, & que c'estoit moy qui m'estois offert d'y aller, & non pas ceux de la ville qui m'avoyent envoyé rechercher, j'eusse peu-estre passé pour chimérique, & l'on n'eût point pris de resolution dans vn temps où toute l'Italie croyoit tous les desordres appaisez, dont j'estois seul informé du contraire par mes négociations secrettes : outre que l'on auroit pû faire choix d'vn autre Chef pour cette entreprise, dont je souhaittois avec passion d'estre chargé, pour estre pleine & de dangers, & de gloire, si l'on ne se fût cru forcé de m'en laisser la conduite : Ainsi il estoit & plus à propos, & plus honorable que je fisse passer les réponses que je recevois, pour des recherches, & mes Envoyez pour des Courriers qui m'eussent esté dépéchez, dequoy l'on ne me peut blâmer, puisqu'il faut souvent vser & de dissimulation & d'adresse, auprés des personnes que l'on veut servir, pour les engager, quand l'on apprehende leur irresolution ; & que ne proposant que de hazarder ma personne sans commettre l'autorité du Roy, je me croyois assuré que l'on ne rejetteroit pas ma demande, qui me donneroit lieu d'agir sans contrainte, & de négocier sans estre traversé, & m'accréditeroit auprés des Napolitains, me voyant avec l'agréement & la permission du Roy, en état de les aller servir ; & qu'ensuite j'aurois la commissiõ de tout ce que l'on auroit à traitter avec eux, ne pouvant plus passer par d'autres mains, ni penser à envoyer d'autre

Chef que moy, qui aurois par ce moyen la diſpoſition de toutes choſes. Ce qui eſtant bien conſideré, paſſera dans l'eſprit de tout le monde pour vne adreſſe que l'on ne ſauroit condamner.

Pour le ſecond point, il m'eſt encore plus facile de faire valoir les raiſons qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ai euë, & faire voir que l'on la décrie ſans fondement, & que malicieuſement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir, pour me faire abandonner, & me rendre reſponſable du mauvais ſuccés d'vne entrepriſe, dans laquelle je me ſuis gouverné de maniere, que quand l'on examinera attentivement toutes mes actions, & qu'on lira ſans préoccupation mes Memoires, l'on ſera forcé de demeurer d'accord que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ai fait, & qu'il eſt inouï juſques ici; qu'vn homme ait pû ſeul, ſans s'étonner, ſoûtenir ſi longtemps le faix de tant d'affaires ſi embrouïllées, reſiſter à toutes les forces d'Eſpagne, & à celles de la Nobleſſe d'vn grand Royaume vnies, remedier à tant d'embarras, ſans recevoir aucun ſecours; & celuy que je devois juſtement attendre, m'ayant non ſeulement eſté refuſé; mais n'ayant meſme paru que pour me perdre, & me décrediter, & ſervi qu'à détruire tous mes travaux, rendre inutile tout ce que mon adreſſe & mes ſoins m'avoient fait avancer, & ménager d'avantageux, donner courage à mes ennemis, & à des traiſtres, d'entreprendre ſur ma vie par toutes ſortes de moyens.

Il eſt ſurprenant ſans doute, & toutes les Hiſtoires n'ont jamais rien fait voir de ſemblable, qu'au milieu des aſſaſſinats, du poiſon, & des tumultes, ſans avoir perſonne à qui prendre confiance, non pas meſme à mes domeſtiques, qui ne m'ont pas la pluſpart ſervi, ſuivant mes intentions, ni à ceux

qui s'estoient attachez à suivre ma fortune, qui n'ont pas fait leur devoir; aux Ministres d'vn grand Royaume pour qui je travaillois, qui ont le plus contribué à ma perte : à la Cour dont les ordres m'ont esté retenus, & que l'on avoit prevenuë par des rapports aussi malicieux que peu veritables : & à vn Peuple leger, cruel, seditieux & emporté: J'aye fait la guerre sans poudre, sans munitions, & sans argent, avec des milices nouvelles, & mal armées, sans canon, ni bagage : & qu'enfin j'aye fait vivre vne ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, serrée par la mer d'vne puissante armée, en ayant aux environs vne de terre, forte de cavalerie & d'infanterie, les vivres m'estans coupez de tous costez, tous les elemens contraires, battu continuellement de trois Châteaux : & que nonobstant toutes ces choses j'aye maintenu vn grand Peuple affamé, dans le respect & l'obeïssance, j'aye fait cesser le desordre, les meurtres, les brigandages, & restably l'ordre, la iustice, la police, & le gouvernement, & enfin ramené le repos, & la tranquillité dans vn lieu, où l'on voyoit auparavant mon arrivée, le sang innocent couler incessamment par les ruës, la violence autorisée, les incendies, & les saccagemens non seulement soufferts, mais commandez, & dont les funestes & tragiques avantures ne pouvoient estre veuës saus compassion, sans crainte, & sans horreur.

Si la consideration du salut de beaucoup de testes qui me sont cheres, ne m'obligeoit à taire la plus-part de mes négociations les plus secretres, je découvrirois des choses qui convaincroient mes ennemis, & mes envieux, & paroistrois aux yeux de toute l'Europe, non seulement innocent, mais glorieux, d'avoir par vn miracle aussi nouveau que

surprenant, tiré des forces de ma foiblesse, & persecuté de tout le monde, destitué de toute assistance, conduit par moy seul vne si difficile entreprise, au point, que la conqueste du Royaume de Naples, & par consequent, la perte de la Monarchie d'Espagne, dont il est le plus solide fondement, n'a manqué, que parce que l'on m'en a envié la gloire, & que je n'ai pas eu ce qu'il faudroit pour la prise de la moindre place forte, qui m'auroit esté suffisant pour achever vne action si éclatante, & si extraordinaire, que j'avois entreprise sans aucun interest que celuy d'en avoir l'honneur, aprés quoy je serois mort avec joie, estant assuré que dans tous les siecles à venir ma memoire auroit esté glorieuse. Mais n'ayant point tant d'ambition, que d'amitie & de tendresse pour mes amis, je ne veux point pour me défendre les mettre en quelque danger, & me resous, en ne découvrant que ce que je puis declarer sans leur pouvoir faire courre le danger de la vie, de laisser condamner mon procedé par les gens, qui sans regarder les travaux, l'adresse, & les moyens dont on se sert, ne jugent des choses que par le succés, & n'ont du mépris & d'estime pour les hommes, qu'autant qu'ils ont de malheur, ou de bonne fortune. On me doit aisément pardonner cette digression, que j'ai crû ne pouvoir m'empécher de faire, & où peut-estre le déplaisir de me voir blâmer sans sujet m'a fait arrester trop long-temps, & emporter avec trop de chaleur & de ressentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ai promis de faire entendre : Je dirai que n'ayant pour lors autre grace à prétendre que la permission d'accepter l'offre qui m'estoit faite, la liberté de négocier avec les Napolitains, de m'aller dévouër à leur service, & me sacrifier à leurs interests, & au recouvrement

de leur liberté, je ne demandois que de l'argent, estant la seule chose qui m'estoit necessaire alors pour me rendre considérable parmi eux, & me mettois en état de leur estre vtile, en les assistant: Outre que m'ayant mandé qu'ils n'avoient besoin que d'vn Chef, pour mettre l'ordre parmi eux, & se servir vtilement de toutes les choses qu'ils me disoient, pour m'attirer, avoir en abondance; qu'ils craignoient la domination étrangere; & que je leur aurois donné de la défiance de m'asseurer de ce qu'ils ne demandoient pas; & de ne vouloir pas m'aller jetter parmi eux sans troupes sur qui j'eusse le commandement, & qui fussent indépendantes de leur autorité, & sans estre appuyé d'vne puissante armée, je me fusse apparement rendu suspect de vouloir sous pretexte de les aller défendre les soûmettre à la Couronne: Qu'il faloit avoir leurs armes entre les mains auparavant que rien negocier de leur part, & ayant affaire à des gens irresolus, leur laisser sans qu'ils s'en apperçussent faire des démarches; Qu'estans en quelque façon en paix avec l'Espagne, c'estoit à eux à rallumer la guerre; Qu'il eust parû que la France les eut sollicitez à vn nouveau soûlevement, & que devant recommencer infailliblement, il estoit à propos de l'attendre, afin que leur necessité, & l'appréhension de se perdre, leur ouvrant les yeux, les forçassent à recourir à la seule protection qui leur pouvoit estre vtile, & presente, & que par leurs instances, le Roy eût lieu de faire les conditions qu'il voudroit: Qu'il faloit qu'ils me priassent de traitter pour eux, & que j'aurois perdu leur confiance, si je l'avois fait de moymesme sans attendre leur instruction; Et qu'enfin ayant à contenter tout vn grand Peuple, dont chacun a des sentimens differens, il est delicat, & dangereux de faire des avances, & que bien sou-

vent les affaires se ruïnent pour les vouloir trop précipiter qu'en me donnant patience je verrois le temps les amener insensiblement au point que je souhaittois: Ce qui n'a pas manqué deux mois aprés, non plus que l empressement, avec lequel par leur ordre, j'ai sollicité l'arrivée de l'armée navale, qui produisit si peu d'effet, & les secours que j'ai inutilement recherchez, de troupes, de vivres, de poudre d'artillerie, & d'argent; ce qui se justifiera en son temps.

Il me reste donc, pour démêler quelque confusion qui paroist dans le temps, à vous dire qu'il est vray que Monsieur le Cardinal d Aix, qui fut depuis pourvû du titre de Sainte Cecile, n'estoit pas encore Cardinal quand j'envoyai ma premiere dépéche; Mais outre qu'il le fut fort peu de temps aprés, & long-temps avant mon embarquement, sa promotion estant assurée, & n'ayant voulu couper en deux la négociation que j'avois faite sur son sujet, j'ai crû que c'estoit vne faute bien legére de le qualifier par avance Cardinal, ayant fait voir que ce que j'en fais, n'est pas, ni vne méprise, ni vn manque de memoire.

Je vas reprendre ma narration par le billet qu'il écrivit à Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour luy envoyer le Memoire que je luy avois mis entre les mains.

LETTRE DE MONSIEUR LE CARDINAL de Sainte Cecile.

Les affaires de Naples sont encore dans la revolution, & croit-on communément que les Espagnols ne les ajusteront pas facilement, ni de la maniere qu'ils publient. I'ay reçu sur ce sujet vn Memoire de Monsieur de Guise, que ie vous

envoye, & me remettant sur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'estant à autre fin, je demeurera,

De Rome ce 18. Septembre 1647.

MEMOIRE.

,, LEs Peuples de Naples ne pouvant plus souf-,, frir la tyrannie des Espagnols, apprehendent de se voir rudement châtiez des demonstrations qu'ils ont déja faites pour obtenir le repos & la liberté; & ne voyant plus de seureté dans les conditions qu'on leur propose, sont enfin resolus de secouër entierement le joug, de s'affranchir, & se gouverner par eux-mesmes, en se mettant en République. Mais connoissant que sans vn Chef, de mesme qu'en a vsé la Hollande, & tiré tant d'avantage, il leur est impossible de se maintenir; Ayant jusques ici appris à leurs dépens qu'ils n'en peuvent choisir dans leur païs, assez desinteressé, pour ne se pas laisser corrompre, & qui par la jalousie naturelle de la nation s'attire pour l ordinaire autant d'ennemis que d'envieux: Ils ont pris la resolution de jetter les yeux sur vn étranger qui coure leur fortune, & qui ne trouve de seureté parmi eux que dans la fidélité de ser services. La personne du Duc de Guise, qui par vn cas fortuit se rencontre dans Rome, a paru aux principaux & plus éclairez d'entre eux vn sujet propre à leur rendre vn service si important, d'autant plus que sa naissance le rend exempt de la jalousie que ceux de la nation pourroient avoir d'vn autre: Que personne ne fera difficulté de luy obeïr, & qu'on ne peut soupçonner vn homme de son rang, d'estre capable ni de corruption, ni de lâcheté. A cét effet, luy ayant donné avis de la disposition où ils

ſe trouvent, & mandé qu'ils l'informeront plus «
particuliérement de toutes choſes par vn homme «
exprés qu'il attend de jour à autre, chargé de tous «
les pouvoirs & inſtructions neceſſaires pour trait- «
ter, & faire des conditions avec luy; comme il ne «
veut point s'embarquer en vn ſi grand deſſein, «
quoy qu'vtile aux intereſts de la France, ſans avoir «
la permiſſion du Róy, il offre en cas que la Cour «
l'ait pour agréable, de prendre le riſque de cette «
affaire, & ſe ſacrifiant pour rendre vn ſervice ſi ſi- «
gnalé, employer ſa vie & ſon ſang pour les avan- «
tages de la Couronne; dont en cas d'agrément, il «
eſpere la protection, & d'eſtre aſſiſté de toutes les «
choſes dont il pourroit avoir beſoin, & ſur tout «
vne prompte expedition, qui luy eſt abſolument «
neceſſaire: Les Peuples de Naples deſirant faire «
vn dernier effort dans le mois prochain, qui eſt le «
temps, où la ratification des Articles paſſez avec «
le Vice-Roy arrivera d'Eſpagne, & leur doit eſtre «
délivrée; ou bien eſtre éclaircis de ſon refus. Le «
Duc de Guiſe ſupplie tres-humblement que le «
tout ſe paſſe dans le ſecret, non pas tant dans «
l'appréhenſion que l'éclat fit manquer l'affaire, «
que pour n'avoir pas le déplaiſir de voir ſacrifier à «
ſon malheur vne quantité d'innocens, dont l'eſti- «
me & l'amitié qu'ils ont pour luy, feroient tout «
le crime. «

Je crus aprés avoir fait ces diligences, que je devois en attendant les réponſes de la Cour, embarquer touſiours plus fortement les choſes: & pour cét effet, j'envoyai à Dom Franciſco Toralte Général des armes du Peuple de Naples, pour preſſentir ſi ſon emploi ne choqueroit point mes prétentions, & s'il ne feroit point de difficulté de m'obeir; s'il eſtoit reſolu de pouſſer les affaires à bout, & s'il ne tenoit point quelque liaiſon ſecret-

te, & correſpondance avec les Eſpagnols. Il reçut favorablement la perſonne qui l'alla trouver de ma part, promit le ſecret de cette negociation qu'il obſerva fidelement ; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire ſur la legereté & humeur impétueuſe du Peuple qu'il ſervoit, que dans la deſvnion de la Nobleſſe on ne pouvoit rien faire de bon, à moins que de trouver quelque expédient pour la faire ceſſer. Mais que s'il paroiſſoit vne armée de mer Françoiſe, en eſtat de débarquer du monde, & ſecourir de toutes les choſes qui ſeroient neceſſaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions, & de guerre, & de bouche ; Qu'en ce cas, il croyoit qu'on pouvoit aiſément chaſſer les Eſpagnols, vû la grande haine & la laſſitude que tout le Royaume, tant la Nobleſſe que le Peuple, avoient de leur domination. Que ſi je venois pour Chef de cette entrepriſe, volontiers il recevroit mes ordres, ſachant ce qu'il devoit déférer à mon ſang, & à mon nom, pour qui il avoit touſiours eu beaucoup de reſpect ; Qu'il n'y avoit rien à ménager davantage avec luy ; Qu'il ne faloit ſeulement que s'aſſurer des ſecours, & faire paroître l'armée : Sur tout que l'on ſe gardât bien de parler au ſieur Octavio Marqués, pour eſtre vn homme timide, & irréſolu, & qui tâtant les choſes, maintenoit touſiours vn commerce ſecret avec le Vice-Roy.

Je ne manquai pas non plus d'avoir des conférences particuliéres avec tous les Napolitains qui ſe rencontroient à Rome, les careſſant tout autant qu'il m'eſtoit poſſible, afin que s'ils ne m'eſtoient vtiles à quelque négociation, ils puſſent au moins par le bien qu'ils diroient de moy à ceux de leur nation, par leurs lettres, & par le rapport de ceux qui s'en retourneroient, me faire connoître, &

m'acquerir du crédit, & de l'amitié. J'employois vne partie de la nuit à donner des audiances à tous ceux qui m'en demandoient pour me venir dire des nouvelles, & ne tenois pas mon temps perdu, quand aprés avoir écouté vingt fâcheux j'en rencontrois vn de qui je pouvois tirer quelque lumiere. Monsieur de Fontenay estoit importuné de mille relations fabuleuses, & de cent avis qu'on luy venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de Marinier, qui pour tirer quelque chose de luy, ne vinst luy rendre compte de l'état des desordres ; & tel feignoit d'estre venu exprés, qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on luy debitoit aussi-bien souvent ce qui s'estoit dit le matin à l'antichambre du Pape, à Saint André de Laval, & à la Minerve ; & des gens qui ne savoient les choses qu'aprés avoir passé par vingt bouches differentes, s'écrivoient des lettres, & les dattoient de Naples pour s'acréditer, comme personnes bien informées, & qui avoient de grandes correspondances, bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit commun. Son humeur n'estant pas naturellement ni caressante ni liberale, l'on sortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez luy, pour me venir chercher, & me rendre compte de tout ce qu'on avoit traitté avec luy. De-sorte que parmi tant de bagatelles, j'apprenois quelquefois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher, & je prenois soin de contenter & flater tout le monde, afin de savoir tout, & d'attirer à moy l'inclination generale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis, il y avoit à Rome vn nommé Laurenso Tonti, homme de peu de naissance, mais d'vn esprit adroit, qui s'étant rendu agreable au Comte de Monterey par mille intrigues, & trouvé moyen de gagner sa vie

par son industrie, quittant le travail de ses mains, luy donnoit des avis pour avoir de l'argent, desquels recevant tousiours quelque récompense, il se mit en état de vivre doucement de ce qu'il avoit amassé; & son protecteur n'estant plus dans l'emploi, & retourné en Espagne, il avoit choisi Rome pour vne retraitte douce & assurée, estant vn lieu, où avec vne dépense fort modérée, l'on peut subsister honorablement. Il s'estoit attaché à la suite du Prince Ludovisio, pour avoir vn support, estant neveu du Pape: Et faisant le mestier de Courtisan, il pratiquoit les artifices & les subtilitez qu'il avoit apprises dans Naples, & s'estoit achevé de se perfectionner dans l'échole de la Cour de Rome. Il avoit eu soin de faire pourvoir son beau-frere nommé Augustin de Liéto, jeune homme assez spirituel, & d'vn naturel agissant, & inquiet, d'vne Compagnie dans le bataillon de Calabre, qui luy faisoit porter le titre de Capitaine.

Ces deux hommes ne meritent pas d'estre oubliez, ayant joüé vn rolle assez considerable l'vn & l'autre, dans le cours de toutes les affaires. Le premier cherchant avec soin les moyens de se faire valoir, & quelque nouveauté pour les luy faire naître, estoit l'vn de ces debiteurs de nouvelles qui écrivent à toutes sortes de gens, pour se procurer des réponses, montrent leurs lettres à beaucoup de personnes, & bien souvent les font eux-mesmes, les remplissant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de differentes sortes de gens, qu'ils reduisent & mettent en ordre, & par-là sont bien reçus de tous les Curieux, & des Ministres de tous les Princes, dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la revolte de Mazanielle luy fit ouvrir les yeux, & donna espérance de se faire valoir dans vne conjoncture si importante, & dont tout

le monde avoit curioſité de voir ou pourroit aboutir vne ſi étrange nouvauté. Il employoit ſes heures inutiles à Rippa, grand abord des felouques de Naples, & de Sicile, & de toutes celles qui viennent de dehors : Il flatoit & faiſoit boire les Mariniers, dont il tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le ſoir ſa cour à Monſieur de Fontenay : Et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces deſordres, il venoit enſuite toutes les nuits m'informer de tout ce qu'il apprenoit ; & entretenant ce commerce avec moy, à ce qu il me diſoit à ſon inſceû, crut qu'eſtant plein d'ambition, & d'envie de faire quelque choſe de grand & de conſidérable pour ſervir la France, il tireroit de moy de grandes récompenſes de ſes ſervices, & qu'ainſi il feroit ſa fortune ; ou par mon moyen, ou par celuy de Monſieur de Fontenay.

Il écrivit avec application de tous côtez, afin d'eſtre mieux informé, & de s'acréditer avec plus de fondement, & d'apparence ; Il parvint enfin par ſon adreſſe à ſe rendre neceſſaire, à l'Agent du Peuple de Naples, à Monſieur l'Ambaſſadeur, & à moy. Il me fit eſperer de me faire avoir le commandement de leur armée ; Et je l'aſſurai de mon côté de ma reconnoiſſance, & de faire ſon beaufrere Capitaine de mes Gardes, afin de flater davantage ceux de ce païs, en me mettant entierement entre leurs mains, confiant ma perſonne à vn Napolitain, & leur oſtant le ſoupçon qu'ils pourroient avoir que je vouluſſe employer les François dans les charges les plus conſidérables de ma maiſon ; ce qui m'eſtoit tout-à-fait neceſſaire, pour prendre pied parmi eux, devant avoir cette conduite juſques à tant que m'eſtant autoriſé par mes actions, je puſſe aprés en changer, & la choiſir telle que je la croirois & la plus honnorable, & la

plus ſeure. Je n'y ajoûtois pas neantmoins vne telle creance, que je n'euſſe par d'autres voies, mes correſpondances, & que je ne tentaſſe tout ce qui pouvoit contribuer au deſſein que je m'avois propoſé.

Le Capitaine Auguſtin fut dépéché à Naples, d'où à ſon retour il m'en apporta l'état, veritable, ou fabuleux. Il eſt vrai que le peu d'adreſſe de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance, priſe mal-à-propos, & leur incapacité jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, détruiſirent les fondemens que j'avois faits, & firent perdre tous les avantages aux Peuples, en leur oſtant ceux qu'ils avoient entre les mains, leſquels eſtant bien ménagez, il n'y avoit rien de ſi aiſé que de chaſſer les Eſpagnols, prendre les châteaux de la ville & généralement toutes les forterеſſes du Royaume, ſans donner vn coup d'épée, ni répandre vne goutte de ſang, eſtant dépourvûs de toutes choſes. Ils furent aſſez mal conſeillez, pour donner durant la ſuſpenſion d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres, & autres munitions de guerre, croyant par là témoigner leur reſpect pour le Roy d'Eſpagne, & l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajuſtées avec le Vice-Roy, qui leur eſtoient trop avantageuſes pour leur eſtre confirmées. Ce que toutefois leur perſuadérent quelques-vns de leurs Chefs, que l'on avoit gagnez, ſans que, pour leur malheur, ils en euſſent aucun ſoupçon.

Vincenzo d'Andréa, dont je parlerai aſſez ſouvent, qui a toûjours trahi avec beaucoup d'adreſſe, ayant malicieuſement, pour conſumer plûtôt les bleds que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarente-cinq

onces, & debité au mesme prix que celuy qui n en pesoit que vingt-cinq, & épuisé ainsi le fonds destiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics, qui estoit de plus de cent mille écus, en liberalitez qu'il faisoit aux gens de guerre, & autres Chefs les plus autorisez d'entre eux, ayant la charge de Provediteur general. De-sorte que je n'en trouvai à mon arrivée que fort peu, & point du tout d'argent pour en achepter d'autres.

Le Capitaine Augustin me rapporta donc que par les dernieres reveuës, il se trouvoit cent soixante & dix mille hommes sous les armes fort lestes, resolus, & prompts à exécuter toutes sortes d'entreprises, quelque perilleuses qu'elles pussent estre, & qu'outre cinq ou six cens chevaux déja sur pied, en prenant ceux des carosses, l'on pourroit, en moins de huit jours, en faire cinq ou six mille; Que de ce que l'on avoit conservé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries, argenterie, & argent monnoyé sur les Banques, appartenant à gens suspects, & ennemis, l'on feroit aisément trois ou quatre millions d or: Qu'il y avoit beaucoup de poudres, sans ce que travailloient journellement trois cens ouvriers employez à la poudriere; qu'on avoit des magazins remplis de méches, de balles, & de salpêtre; que l'on avoit fait amasser tout le cuivre, & le métail qu'il y avoit dans la ville, pour fondre de l'artillerie, sans compter quarente piéces de canon qui garnissoient le Tourjon des Carmes, & que l'on avoit mises à toutes les embouchures des ruës, & à toutes les avenuës, par où les ennemis les pouvoient attaquer: Que tout le Royaume estoit soûlevé aussi-bien que la ville, & qu outre des bleds pour cinq mois, resserrez dans les greniers, l'on en tireroit du plat païs, & de

toute la campagne, qui estoit du mesme parti, tant que l'on voudroit, & en si grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer; qu'il n'y avoit point de forces opposées suffisantes pour en fermer les passages, ni en empécher le transport: Que l'on n'avoit que faire d'étrangers, qui ne feroient que donner jalousie aux Napolitains, lesquels par la crainte d'estre soûmis à vne nouvelle autorité, se racommoderoient avec l'Espagne, dans l'opinion qu'ils auroient, qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils prétendoient, & pour laquelle ils étoient si bien resolus de mourir, ils ne fissent que changer de chaînes, qui peut-estre leur seroient encore plus pesantes; Que si l'on parloit de quelque autre domination, il se formeroit beaucoup de cabales differentes qui se réüniroient avec les ennemis & la Noblesse, pour s'opposer à la faction qui se verroient en état de se prévaloir sur les autres; Qu'ils n'avoient besoin que d'vn Chef pour leur apprendre à faire la guerre, & mettre quelque ordre parmi eux; Que si l'on ménageoit bien leurs forces, & tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non seulement chasser les Espagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur païs, & leur oster la Sicile, & la Sardaigne réünies entierement dans les interest de Naples; Que ce ne seroit que l'ouvrage d'vne campagne, & la liberté de la ville, que l'occupation de peu de semaines; Que l'on avoit jetté les yeux sur moy, comme sur vne personne capable d'exécuter de si belles choses; Qu'enfin, l'on me demandoit, non pas pour aller combattre; mais pour vaincre, & triompher, sans peril, & sans peine, & pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes, prenant la défense de leur liberté, & les tirant d'vn esclavage qu'ils avoient souffert si long-temps, avec tant de douleur, & d'impatience.

Connoiſſant la vanité de cette nation, je ne crus pas fortement toutes ces choſes;mais au moins fus-je perſuadé, qu'il y avoit quelque fondement, & que je ne pouvois douter qu vne partie n'en fût veritable, dont je fus toutefois détrompé dans fort peu de temps; Mais ce ne fut qu'aprés m'eſtre engagé de ſorte, que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hazard de cette entrepriſe. Je laiſſe à juger, ſi aprés de telles eſperances, je ne devois pas eſtre bien ſurpris, quand je vis, eſtant ſur les lieux, que l'on manquoit abſolument de tout, & que je ne devois compter que ſur ma ſeule perſonne.

Cependant par le retour de mon Courrier, je reçus des nouvelles de la Cour, & des lettres de Monſieur le Cardinal Mazarin, qui ne ſervirent qu à m'animer, & me rechauffer d'avantage. Il me mandoit que voyant tant de péril dans le deſſein que je propoſois, il n'oſeroit pas me le conſeiller; mais que ſi je voulois le hazarder, le Roy m'en donnoît la permiſſion, & que je ſerois aſſiſté de tout ce qui me ſeroit neceſſaire, que je n'aurois qu à m'adreſſer aux Miniſtres que ſa Majeſté avoit à Rome, & prendre mes meſures avec eux, leur écrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé.

Je ſçus cependant qu'à l arrivée de ma dépéche, je paſſai pour vn viſionnaire; tous les avis de tous coſtez eſtant,que les revolutions de Naples étoient appaiſées, & que les Eſpagnols eſtoient reſolus de ratifier tout ce qui leur avoit eſté demandé, & ce que le Duc d'Arcos avoit accordé, remettant à ſe venger, & pouſſer leurs reſſentimens à vn temps moins dangereux, & où ils pourroient ſe ſatisfaire ſans rien hazarder, qui ſeroit aprés la concluſion de la paix,qui ſe traittoit à Munſter avec beaucoup

de chaleur. Je m'efforçay de ſçavoir par toutes ſortes de moyens, ce qui ſe paſſoit, & ſe diſoit chez l'Ambaſſadeur, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, dont je fus toûjours ponctuellement averti, ſoit par des eſpions que j'avois gagnez, ou par des femmes; & j'appris que ma perſonne leur donnoit plus d'inquietude, que tous les preparatifs d'armemens que l'on faiſoit en France; Et ayant vn jour rencontré au cours le Comte d'Ognate, accompagné de quatre ou cinq Cardinaux, je m'apperçus que les ayant ſaluez, ils me regarderẽt fort attentivement, & leur converſation s'en réchauffa. Le ſoir vne des plus belles voix de Rome que j'allois oüy chanter ſouvent, dont le Cavalier de Liod Maiſtre de chambre du Cardinal Montalte, qui avoit tout credit ſur l'eſprit de ſon Maiſtre, & ſavoit tous ſes ſecrets, étoit éperduëment amoureux, ayant appris de luy le particulier de cét entretient qui m'avoit tant donné de curioſité, vint m'en rendre compte, & m'apprit que toute cette cõpagnie diſcourant ſur les affaires de Naples, qui eſtoient la principale matiere des converſations de Rome, le Cardinal Albornos m'ayant vû paſſer, s'écria, que ſi le Royaume de Naples avoit à ſe perdre pour le Roy leur Maiſtre, ce ſeroit moy ſeul qui leur feroit le mal, eſtant capable de tout entreprendre, & perſonne propre à me rendre le Chef des revoltez, qui n'avoient beſoin que d'vn homme à leur teſte pour leur faire tout oſer, & mettãt quelque ordre parmi eux, leur faire connoître leurs forces, & la foibleſſe des Eſpagnols. Surquoy leur eſtant repliqué par quelqu'vn de la compagnie que je n'eſtois pas à craindre, ne penſant qu'à mon plaiſir, & à mon divertiſſement, il ſe mit à rire: Et leur dit que le Duc d'Oria avoit fait le meſme jugement du Comte de Lavagne, qui la nuit enſuite s'eſtoit rendu maiſtre

de la ville de Genes, & auroit achévé vne entreprise si difficle, s'il ne se fût noyé malheureusement, en allant s'assurer de la derniere galére; Que ie n'avois pas, ni moins de cœur ni moins d'ambition que luy, que j'avois plus de naissance, & sortois d'vn sang toûjours prest à executer de hautes entreprises, & ce qu'il y avoit de plus hazardeux; Qu'enfin selon son sens, si la perte de Naples devoit arriver il ne croyoit pas que ce dût estre par vne autre main ajoûtant que si l'on se garantissoit de moy, il répondroit de la conservation du Royaume; Que la France ne lui donnoit point d'inquietude, qu'il souhaittoit de savoir son armée à voile, & qu'elle arrivât dans le port de Naples devant celle d'Espagne; sa presence par la jalousie de la domination Françoise estant le meilleur & le plus assuré moyen de faire cesser toutes les difficultez que le Peuple apporteroit à son racommodement. Ce qu'il appua de tant de raisons, d'vne politique si rafinée, que tous les assistans en demeurérent d'acord avec luy.

Mes esperances se fortifiérent par cette nouvelle, & je demeurai persuadé qu'vn homme si éclairé ne parloit pas sans raison, & que mon dessein estoit plus facile que je ne me l'estois imaginé, puisqu'uil avoit des connoissances que je ne pouvois pas avoir. Ie me resolus donc de ne plus sortir le soir, & ordonnai à mes Officiers de veiller soigneusement sur tout ce que l'on me donneroit à manger & à boire, étant en danger de l'assassinat, & du poison.

Il vint dans ce méme temps vn Sicilien proposer à Monsieur de Fontenay vne entreprise sur l'isle de Lipari, faisant valoir l'importance du poste, & les facilitez qu'il donnoit à profiter de la reuolte de Sicile, & qu'il ne seroit pas inutile pour assister à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner

sa proposition, se repentant peut-estre de s'estre trop legerement engagé avec moy sur les affaires de Naples, dont il croyoit l'execution trop aisée, qu'il eût mieux aimé en d'aurres mains qu'entre les miennes, s'imaginant que je pourrois prendre le change & m'attacher à vne entreprise presente, plûtôt qu'à vne qui paroissoit plus éloignée. I entrai d'abord en soupçon que cét homme m'estoit envoyé par les Espagnols, qui pouvoient flater de la mesme opinion, qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance pour leur servir d'espion auprés de moy, ou estre employé à quelque autre dessein plus dangereux J écoutay neantmoins tout ce qu'il avoit à me dire, & méprisant les offres qu il faisoit; cette Isle n'estant pas assez bien fortifiée, & estant de trop petite consequence; je luy dis que n'ayant rien davantage à traitter avec moy, qu'il se rendroit suspect auprés des Ministres d Espagne, & hazarderoit trop legerement sa vie, s'il me voyoit davantage.

Peu de jours aprés l'on eut avis de l'arrivée de la flotte d'Espagne, chargée de gens de guerre, & qui portoit la personne de Dom Jüan d Austriche; Le Peuple luy fit vne Deputation, & crut trop legerement qu'il luy apportoit la ratificatiõ des choses que leur avoit accordées le Duc d'Arcos, & que le Roy son pere ne l'avoit envoyé que pour au toriser davantage les promesses de conserver leurs privileges, & d'executer plus ponctuellement tout ce qui leur auroit esté promis de sa part. Mais les réjoüissances que l'on faisoit de sa venuë furẽt bien tôt troublées, quand deux jours aprés, les troupes estant débarquées, le canon des châteaux & de toute l'armée tirant sur la ville, les Espagnols y entrérent furieusement vn flambeau dans vne main, & l'épée dans l'aurre, pour la mettre toute à feu & à

ſang. L'étonnement fut fort grand parmi le peuple de cette ſurpriſe. Mais en eſtant vn peu revenu, chacun courant aux armes, s'oppoſa vigoureuſement à leur effort, leurs ennemis apprehendans de ſe voir accablez par la multitude, ſe contentérent de gagner toutes les hauteurs, & de s'y retrancher, convertiſſant leur attaque en vne défenſive.

Pour lors les Napolitains s'apperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient eſté trahis, & qu'ils s'étoient laiſſez endormir, ayant trop negligé de recourir à la protection de la France, dont le ſecours leur eſtoit neceſſaire dans vne ſi preſſante extrémité. Ils ſe repentirent d'avoir, pour témoigner leur zéle, & leur fidélité à l'Eſpagne, pourvû de vivres & de poudres, les châteaux dont ils auroient beſoin pour ſe défendre, pour leur faire la guerre, & pour abattre leurs maiſons à coups de canon. Ils appelérent cent fois traîtres, ceux qui avoient empéché de faire jouër la mine, que les Polites avoient faite ſous le château Saint Elme, qui leur aſſuroit la priſe de ce poſte, qui comme le plus fort, & le plus élevé de la ville, eſt céluy qui depuis les a plus incommodez. Ils reconnûrent la neceſſité qu'ils avoient d'vn Chef de naiſſance, & de conſidération, commençant à ſe défier de Dom Franciſco Toralte; combien la protection de France leur ſeroit vtile; le beſoin qu'ils auroient de ſon armée navale pour s'oppoſer à celle d'Eſpagne, qui ſe trouvant dans leur port fermoit leur ville, & leur oſtoit la communication de la mer: & ſongeant à tout ce qui leur eſtoit neceſſaire pour leur défenſe, ils ſe trouvérent avec fort peu de bleds, & moins de poudres, & dégarnis de tout ce qu'il faloit pour reſiſter à leurs ennemis. Le déplorable eſtat où ils ſe rencontroient, obligea toutes les Provinces du Royaume

à ſe declarer contre eux , & la Nobleſſe qui eſtoit demeurée juſques-là en repos , ayant pris congé, ſuivant les ordres de Dom Jüan d'Auſtriche , & du Vice-Roy,ſe retira pour aller prendre les armes; & tous les Cavaliers, ſelon leur crédit, & leurs forces travaillérent à faire des levées à leurs dépens , de cavalerie , & d'infanterie , pour former vn corps d'armée , & les venir aſſieger par terre.

Ils ſe reſolurent, eux, qui ne vouloient point de ſecours , & croyoient n'avoir beſoin de perſonnë, d'en demander à tout le monde,& firent publier vn Manifeſte , pour faire voir l'eſtat malheureux où ils eſtoient reduits , & tâchant d'émouvoir à compaſſion toute la Chreſtienté , racontoient pitoyablement leurs avantures , & publioient que malgré leur zéle & leur fidelité pour le ſervice d'Eſpagne, & les paroles qui leur avoient eſté données , & les capitulations qu'on leur avoit accordées, au mépris de leur bonne foy,& trop de confiance,on les avoit attaquez avec vne rigueur , & cruauté inouïe , battant trois jours & trois nuits de ſuite la ville à grands coups de canon,pour la mettre en ruïne , & les égorger tous : Qu'ils conjuroient donc tous les Rois,Princes,Etats,& Républiques d'avoir pitié de leur oppreſſion,& de leur donner du ſecours & des aſſiſtances , pour s'oppoſer à des ennemis ſi dangereux qui vouloient les tyranniſer , & leur aider à ſe tirer de l'eſclavage , & de l'oppreſſion. Ils dépecherent auſſi-tôt à Rome, pour preſſer les Miniſtres du Roy de leur procurer ſa protection , & du ſecours , me conjurérent de les aller trouver , demanderent avec empreſſement,qu'on leur fît venir l'armée navále , & me prierent inſtamment d'eſtre leur ſolliciteur.Il n'i avoit point de jour qu'il n'arrivât quelqu'vn de leur part,pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti eſtoit fort occupé à preſenter

tous ces nouveaux envoyez. J'écrivis vne lettre au Peuple de Naples, à qui je donnai le titre de République Royale, pour les flater, dont je chargeai le Capitaine Augustin, qui fut arresté en passant, par les galeres de Genes; Mais heureusement, ayant sur luy sa Commission de Capitaine dans le bataillon de Calabre, & la faisant voir au Duc de Tursi, il luy persuada qu'il alloit pour se rendre à son devoir & servir à sa Charge, si bien qu'il luy laissa achever son voyage, & porter de mes nouvelles, qui furent reçuës avec vne joie, & vn applaudissement incroyable.

Cependant Messieurs l'Ambassadeur, Cardinaux de la faction, & Ministres du Roy, tinrent vn conseil où je fus appellé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la presente conjoncture; où il fut resolu d'envoyer vn Courrier à la Cour, pour luy donner avis de ce qui se passoit, presser en diligence l'armement & la venuë de l'armée navale, sur laquelle je m'irois embarquer, dés que j'aurois nouvelle de son arrivée à Portolongon: Et pour faire voir que le secours estoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire passer en France vn Carme nommé le Pere de Juliis, pour representer leurs necessitez, & rechercher sa protection & ses secours, nous ayant esté depeché pour ce sujet, croyant que l'on seroit bien-aise de voir toutes ces choses demandées par vn homme de la nation; Qu il faloit sur tout, qu il y eût vn corps suffisant d'infanterie embarqué, pour mettre pied à terre, si l on desiroit des troupes; quantité de munitions de guerre, & d'argent, & conduire aussi quelques vaisseaux chargez de bleds, afin qu'estant en estat de remedier à toutes leurs necessitez, l'on pût ménager avec eux des conditions avantageuses pour la Couronne.

Cependant, l'on se battoit continuellement dans Naples, & le Peuple, croyant ne pas devoir demeurer sur vne simple défensive, songea à reprendre sur ses ennemis quelques-vns des postes qu'ils avoient avancez sur luy. Le malheureux Dom Francisco Toralte, Prince de Masses crut devoir commencer par l'attaque du Convent de Sainte Claire, lieu tres-important, pour estre quasi dans le milieu de la ville. L'amitié que sa femme avoit pour luy, fut cause de sa perte: car le voulant retenir, la plus-part du temps auprés d'elle, de peur des perils qu'il avoit à courre, cela faisoit acroistre les défiances que l'on avoit prises de luy, ne communiquant que rarement avec le Peuple, qui attribuoit cette retraitte, ou à vne negligence de les servir, ou à quelque mauvaise volonté, & intelligence; ce qui causoit des murmures contre sa conduite, & faisoit former des entreprises contre sa vie, que sa presence auroit facilement dissipées. Il fit faire vne mine, qui n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendit responsable du mauvais succés; & l'on ceut qu'il avoit fait oster vne partie de la poudre, pour mettre du sable à la place: La fuite d'Octavio Marqués, fortifia les soupçons que l'on avoit contre luy, estimant qu'elle estoit concertée entre eux. Pensant donc laisser passer la premiére furie de la populace, en se cachant, pour pouvoir estre aprés mieux écouté dans ses justifications; on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on découvrit enfin le lieu de sa retraite, d'où ayant esté tiré, & aussitôt investi de quantité de gens, comme il estoit homme bien fait; de qualité, d'esprit & de merite, & naturellement eloquent, il leur fit vn discours de toute sa conduite, & des services qu'il leur avoit rendus, dans lequel il se vit si favorablement écouté, ayant beaucoup d'amis, & acquis l'estime & l'amitié

l'amitié generale, qu'il avoit quasi procuré sa seureté, attendri, & persuadé tous les assistans ; quand Gennare arrivant, se mit à crier qu'il estoit vn traître, qu'il faloit luy couper la teste, & le traîner par les ruës. Ce qui estant appuyé des voix des Lazares, qui ne demandoient que de semblables occupations, cét arrest aussi injuste que violent, fut executé sur le champ ; on luy coupa la teste, le cœur luy fut arraché, qui fut porté dans vn bassin d'argent à sa femme, & son corps fut impitoyablement traîné par les ruës. Et par les menaces que ces canailles firent, d'aller brûler dans leurs maisons, tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs volontez, ils proclamerent tumultuairement Gennare pour leur General, le recompensant d'vne action si brutale, & si emportée; à quoy le Tourjon des Carmes, dont la garde luy avoit esté commise dés le commencement de la revolte, (pour estre le Capitaine du quartier, ayant sa boutique d'armurier devant la porte) contribua beaucoup à autoriser sa puissance, & lui assuroit vne retraite la plus importante, & la plus considérable de la ville, contre les tumultes, & les attentats que l'on pouvoit faire contre sa personne. Marc Antonio Brancacio homme d'âge, & de reputation, ancien ennemi des Espagnols, dont il avoit esté mal traité sans raison, fut éleu Maistre de Camp general.

Le Capitaine Augustin trouva tous ces changemens à son arrivée, & s'estant adressé à luy, aussi bien qu'à Gennare, pour rendre ma lettre, exposer sa commission, & les offres que je faisois des secours de la France ; Ce vieux Cavalier ne pouvant souffrir la brutalité, & ignorance de Gennare, appuya si fortement l'élection de ma personne, que tout le Peuple y accourut avec vne joie incroyable ; & jettant les yeux sur Nicolo Maria Mannara,

jeune homme d'vn esprit agissant, & qui ne faisoit que de sortir de ses estudes, le choisit pour m'apporter des dépéches du Peuple, accompagné d'Aniello de Falco, ancien Avocat, à qui l'on avoit donné la charge de Général de l'Artillerie, & de quelques autres, qui furent aussi chargez de lettres pour Monsieur le Marquis de Fontenay ; & le Capitaine Augustin revint en diligence, me rapporter tout ce qui avoit esté resolu.

Dans ce temps Vincenzo d'Andrea, confident du Prince de Masse : mais beaucoup plus des Espagnols: pour dissiper les soupçons que l'on avoit pris de luy avec tant de justice, dressa vn ban, que le Peuple de Naples fit publier incontinent, par lequel il estoit défendu à peine de la vie de reconnoistre le Roy d'Espagne, & d obeïr à ses ordres ; & commandement, de ne recevoir que ceux de la République, en qui seule desormais resideroit la souveraineté ; & cachant par ce moyen ses méchantes intentions, se mit en estat de pouvoir plus impunément continuër ses trahisons, qu il ne manqua pas de pratiquer jusques à la fin, quoy qu'il n ait pas évité, plusieurs années aprés le rétablissement des Espagnols, le châtiment que les traîtres reçoivent d'ordinaire au lieu de récompense.

Les Députez estant arrivez, pour me venir offrir le commandement de leurs armes, je ne leur voulus point donner audiance ; mais leur fis dire d'aller rendre leurs dépéches à Monsieur de Fontenay Ambassadeur du Roy, & que je ne leur parlerois point qu en sa presence, afin que je fusse plus autorisé, en n agissant que par les ordres des Ministres de sa Majesté, & qu ainsi ils fussent plus obligez à me procurer des secours, & moy plus en estat de ménager les conditions, sans lesquelles je ne me voulois pas charger de l'exécution de cette entreprise,

Dés qu'il les eut écoutez, & vû les lettres qu'ils avoient à luy rendre, il envoya prier les Cardinaux de Sainte Cecile, Theodoli, & Vrsine, de la faction de France, de venir chez luy, où il tint conseil avec eux, & avec Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, sur vn sujet si considérable. Et ensuite m'ayant mandé par le sieur de Lusarche son Maistre de chambre, que ces Messieurs estoient avec luy, & qu'ils avoient à me communiquer quelque chose d'important au service du Roy, & à mes interests, je m'y rendis, pour savoir ce qu'ils avoient à m'ordonner : Monsieur le Cardinal Mazarin m'ayant mandé que je saurois d'eux les intentions de sa Majesté, & que déferant à leurs sentimens, je me gouvernasse par leurs avis, en vne matiére si delicate. Ils me dirent le sujet de l'arrivée des Députez de Naples, & l'estime que cette République faisoit de moy, de me choisir pour son Général, & défenseur de sa liberté; Que c'estoit vn honneur, qui, quoy qu'il fût bien dû à mon merite, & à ma naissance, ne laisseroit pas d'estre envié de beaucoup de Princes ; Et qu'enfin, outre les services importans que je pourrois rendre à la France dans cét emploi, pour laquelle ils connoissoient mon zéle & mon respect, que j'estois en estat de me voir le plus glorieux homme de mon siecle, par les actions que j'aurois à entreprendre, qui seroient d'autant plus éclatantes, qu'elles seroient & plus extraordinaires, & moins communes. Je leur répondis, que n'estant nay que pour employer ma vie au service de la Couronne, j'estois prest à tout hazarder sans considération des perils où je m'allois précipiter, & où je ne m'exposois pas sans les connoistre ; Que ma perte estoit inévitable, si j'estois abandonné, mais que je me confiois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, en leurs bons offices & entremises, & à l'in-

tereſt que la France avoit de m'aſſiſter dans vn deſ-ſein, où je ne m'engageois que pour y ménager & ſa gloire, & ſon avantage. Chacun à l'envi m aſſura de tous les ſecours qui me ſeroient neceſſaires; & ſur tout Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile me dit qu'il ſeroit caution que je ne manquerois de rien, que ſon frere & luy m'avoient trop d'obli-gation, pour en eſtre jamais ingrats, & que je de-vois prendre en leur amitié vne entiére confiance.

Monſieur de Fontenay envoya pour lors querir les Députez de Naples, qui en entrant vinrent d'a-bord à moy; mais leur ayant montré Meſſieurs les Cardinaux auſquels par reſpect ils devoient pre-miérement faire la reverence, ils s'acquitérent de ce devoir; & de là ſe tournant à moy, me ſaluérent le genouïl à terre, & ne voulant point me parler qu'en cette poſture, j'eus peine à les faire lever, & les y obligeaî, en leur diſant que je ne les écoute-rois pas en cét état. Ils me firent vne harangue pour me repréſenter l'injuſte traittement que la ville de Naples recevoit des Eſpagnols, qu'aprés vn zéle, vne fidelité, & vn reſpect à l'épreuve des rigueurs tyranniques, dont ils avoient toûjours vſé envers les habitans, ils avoient pratiqué avec eux la der-niére infidelité, les ayant attaquez, ſans aucun nouveau ſujet de plainte, en vn temps où ils ſe croyoient dans vne paix bien établie: avoient fait cannoner & battre en ruïne leur ville, avec toute l'artillerie de leurs vaiſſeaux, galeres, & châteaux, & fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumez, pour paſſer tout le Peuple au fil de l'épée, & mettre le feu à toutes les maiſons; Que ce procedé ſi violent, & ſi in-juſte, ayant étouffé toute ſorte de confiance, il eſtoit reſolu de briſer ſes fers, de ſe procurer la li-berté, & de ſe mettre en République, pour établir

la feureté de fon gouvernement: Et qu'ayant befoin d'vn Chef pour fa défenfe, & pour le commandement de fes armes, on leur avoit donné de venir de fa part fe jetter à mes pieds, pour me conjurer de me rendre fon défenfeur, & prendre la mefme autorité dans la ville de Naples, & tout fon Royaume, qu ont eu, & poffedent encore dans les Provinces-Unies du Païs-bas, les Princes d Orange; Qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jetter les yeux fur vn autre que moy, non feulement à caufe de ma reputation, de mon eftime, & de mon merite: mais par vn jufte fentiment de reconnoiffance de toutes les bontez que je luy avois fait paroître, & du zéle avec lequel je m'eftois engagé à le fervir, & à luy ménager tous les fecours qui luy feroient neceffaires, & que par la confidération où j'eftois en France, je ferois comme vn depôt facré qui l obligeroit à l'affifter de toutes fes forces, à prendre fa défenfe, & le recevoir fous fa protection: Mais qu'vn des principaux motifs qui l'avoit porté à me fouhaiter pour leur Général, eftoit, à caufe de ma naiffance, que je tirois d'vn fang qui leur eftoit fi précieux, que l'affection & la memoire en eftoient imprimées dans les cœurs de tous les habitans, auffi-bien que les armes dans tous les edifices publics, dont les fondations eftoient des marques eternelles, & de la pieté, & de la magnificence de mes prédéceffeurs: Qu'ils me croyent trop généreux pour refufer de le venir fecourir, qu'il avoit quantité de bras pour refifter à fes ennemis, mais qu'il avoit befoin d vne tefte pour regler fon defordre, luy apprendre à faire la guerre, & le mettre bien-tôt en état, non pas feulement de fe défendre, mais de chaffer les Efpagnols de fon païs, qu il ne manqueroit point de foldats quand il feroit aguerri, & que je n'en trouverois aucun qui ne fit gloire de mourir quand

il faudroit marcher sous son commandement, répandre son sang pour la défense de sa patrie, & m'acquerir de la reputation.

Ensuite ils me presentérent les lettres qu'ils avoient à me rendre; mais me retirant en arriere, je leur dis que c'estoit à Messieurs les Ambassadeurs, & Ministres du Roy presens, à qui ils se devoient adresser, & qu'ayant l'honneur d'estre nay son sujet, je ne pouvois sans sa permission, & son commandement m'attacher à vn service étranger, & principalement dans vn emploi si considérable, qu'il me devoit engager, non seulement pour le reste de mes jours, mais mesme mes successeurs; qu'ainsi cessant en quelque façon d'estre François, pour m'aller faire Napolitain, ce n'estoit pas à moy à prendre cette resolution, qui n'avois qu'à obeïr aveuglément à ce qui me seroit ordonné de sa part. Monsieur de Fontenay prenant la parole, me dit que je devois accepter les offres qui m'estoient faites, puisque le Roy m'en avoit donné la permission, & qu'il se sentoit obligé, & avoit ordre de me dire, que me sacrifiant pour le service de la République de Naples & pour sa défense, je témoignois ma passion & mon zéle pour la Couronne, à qui je ne pouvois rendre de service plus agréable, plus vtile, & plus important.

Alors me retournant vers les Députez, je leur dis qu'aprés ce congé que l'on me venoit de donner, j'acceptois avec joie l'honneur que me faisoit la République de me choisir pour Général de ses armes, & défenseur de sa liberté: que je conserverois vne eternelle reconnoissance d'vne grace si extraordinaire, & si peu meritée, que j'essairois par mon zéle, & ma fidelité, à suppléer à mon insuffisance, que je ne quitterois jamais les armes, que je ne lui eusse obtenu le repos & la liberté, & que

je m'exposerois à toutes sortes de perils, hazarderois ma vie & verserois jusques à la derniére goute de mon sang, quand il s'agiroit de soûtenir ses interest ou sa gloire. Ensuite je reçus les lettres, que ie croy qu'il est à propos de faire voir ici pour témoigner que je ne veux rien avancer dans ces Memoires dōt je n'aye la iustification entre les mains.

LETTRE DE LA REPUBLIQUE de Naples.

SERENISSIME ALTESSE DUC DE GUISE,

Le tres-fidéle Peuple de Naples, & son Royaume, ayant aux yeux de larmes de sang, supplie vostre Altesse, de vouloir estre son défenseur, comme l'est aujourd'huy en Hollande Monsieur le Prince d'Orange, & de luy procurer les assistances que V. A. luy a offertes de si bonne grace, par l'obligeante lettre que ledit tres-fidéle Peuple a reçuë aujourd huy à bras ouverts, avec la sincerité, fidelité, & teneur d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer continuellement à faire icy des priéres à la bien-heureuse Vierge Nôtre-Dame des Carmes, que bien-tôt nous puissons voir la personne de V. A. & sentir des effets de sa valeur, à laquelle nous baisons les mains auec toute sorte de respect & de soûmission.

De V. Altesse Serenissime.

Le tres devot, & tres-obligé serviteur,
LE PEUPLE DE NAPLES ET SON ROYAUME.

Du Palais du Royal Poste du Tourjon des Carmes, le 24. Octobre 1647

LETTRE DE GENNARE ANNEZE.

SERENISSIME ALTESSE,

Ayant lû l'obligeante lettre de V. A. j'ai resolu avec tous les autres Chefs de ce tres-fidele Peuple de Naples, d'envoyer le sieur Nicolo Maria Mannara nôtre Agent général, avec une instruction, & la presente lettre à V. A. Mais nous trouvant Ambarrassez en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout & par tout à ce qu'il determinera, jugera, suppléera, & fera, tant de nostre particuliere part, qu'au nom de ce tres-fidelle Peuple; & enfin, luy recommandant sa personne de tout nostre cœur, nous sommes en attendant les faveurs & graces de V. A. à laquelle avec toute sorte de respect nous baisons tres-humblement les mains,

De V. A. Serenissime

Tres-humbles, tres-devots, & tres-obligez serviteurs
GENNARE ANNEZE Généralissime & Chef du tres-fidele Peuple de Naples.
DOM GIO LOÜICI DEL FERRO premier Conseiller

Du Palais du Poste Royal du Tourjon des Carmes de Naples, ce 24 Octobre 1647.

Aprés cette lecture, je leur dis qu'estant dévoüé au service du Peuple de Naples, par la charge qu'ils m'avoiēt offert de sa part, & que j'acceptois sous le bon plaisir du Roy, avec autant de joie,

que de reconnoiſſance, & de reſpect, il eſtoit raiſonnable qu'ils me rendiſſent compte de l'état préſent des choſes, & me fiſſent entendre toutes leurs neceſſitez, afin que je commençaſſe à demander de leur part, toutes les aſſiſtances dont ils auroient beſoin, & m'en rendiſſe le ſoliciteur à la Cour, & auprés de Meſſieurs les Miniſtres.

Les Députez me dirent le tragique accident du brave, & trop malheureux Prince de Maſſe, le deſordre, & la confuſion qui regnoit dans la ville, faute d'vne perſonne d'aſſez d'autorité, & de conduite pour y pouuoir remedier; que tout le Royaume à l'abord des Eſpagnols avoit quitté les armes, & abandonnant leur parti, ſuiui celuy des plus forts; qu'ils ne tiroient plus d'aſſiſtance de la campagne, les paſſages leur eſtant coupez de tous côtez, tout le plat païs ennemi, à la reſerve de quelques bourgs, & villages voiſins qui leur paroiſſoient encore affectionnez, mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face, & qu'ils ne doutoieut pas que tout le monde ſe voyant vn Chef de naiſſance & de reputation, ne reprît courage, & laſſé d'vne domination ſi cruelle, & ſi inſupportable, ne fit à leur exemple tous les efforts poſſibles pour s'en affranchir. Qu'ils n'avoient que pour ſix ſemaines ou deux mois de bleds, peu d'eſperance d'en tirer des Provinces, à moins que par ma valeur vn paſſage ne fût ouvert, qui leur en donnâ & la liberté, & le moyen; que quoy que beaucoup de particulier euſſent profité des pillages, chacun ayant mis ſon argent à couvert, ils n'en avoient point pour s'aſſiſter, que celuy des Banques ne ſe pouvoit prendre ſans cauſe vne ſedition dangereuſe, tout le monde, tant amis que ennemis, eſtant interesſé à la conſervation d'vn depôt juſques-là ſacré & inviolable; que de tou-

cher à l'argenterie des Eglises ce seroit attirer la colere du Ciel & l indignation du Saint Siege? Que tous les Cavaliers, & leurs ennemis les plus irritez & les plus à craindre armoient par tout le Royaume, & se mettroient à cheval pour venir contribuer à leur oppression, & se venger des outrages, & indignitez que l on avoit fait aux plus considérables de leurs Corps, d avoir pillé leurs maisons, & cruellement massacré le Prince de Masse, Dom Pepe Caraffe & quelques autres Que la poudre leur manquoit aussi-bien que le moyen d'en faire, faute de salpêtre n en ayant que pour fort peu de temps, estant obligez d en consumer quantité tous les jours, par l'attaque & défense des postes, & les escarmouches continuelles qui se faisoient nuit & jour; Que le Peuple, pour témoigner son zéle, & sa fidélite pour son Roy, avoit innocemment, par le conseil de gens subornez durant la Tréve, rauitaillé les châteaux de vivres & de munitions de guerre; Que la mesme faute s'estoit faite dans tout le Royaume, en munissant toutes les forteresses dégarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le Duc d'Arcos, & s estoit ainsi privé de toutes les choses qu i avoit en abondance, pour se reduire dans la necessité où il estoit; Que les vaisseaux & galéres d'Espagne luy ostoient la communication de la mer, dont il avoit accoûtumé de tirer sa substance; Que pour des hommes il en avoit vn si grand nombre, que pourveu qu'ils fussent bien commandez, & disciplinez, estans & braves, & bien zelez, l on pouvoit entreprendre toutes choses; Qu'à la derniere reveüe, l'on avoit trouvé plus de cent soixante & dix mille hommes bien armes & bien déterminez à mourir pour le salut de la patrie; Que par ce discours, je pouvois mieux juger qu'eux de

ce qui leur estoit necessaire, comme plus capable & plus connoissant ; Et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s abattre , & ne pouvoit se relever que par ma presence ; Qu'ainsi , ils me supplioient de hâter mon voiage le plus qu'il me seroit possible, & presser qu on les secourût, sans quoy ils ne pourroient éviter la desolation de leur ville , & ensuite celle de tout le Royaume.

Cette veritable relation me fit faire quelque reflexion , sur les dangers où je m'allois precipiter : Mais faisant fort peu de cas de ma vie, & estant resolu de la sacrifier pour les interests de la Couronne; je pris la parole , & l'addressant aux Ministres du Roy , leur fis entendre que je n'estois point épouvanté d'apprendre des choses si surprenantes , & si contraires à tout ce qui avoit esté rapporté jusques ici ; Que c estoit à eux de considérer si le Roy vouloit employer ses forces pour vne entreprise si difficile , & qu en ce cas je me chargerois d'en tenter le risque;mais qu ils voyoient aussi-bien que moy, que si j'estois abandonné , c'estoit m'exposer à vne honte eternelle, & à vne perte inévitable; n'estant ni iuste , ni raisonnable que l'on me sacrifiât si legerement , où la reputation de la France se trouvoit si fort engagée. Ils me répondirent tous d'vne voix , que je n'avois rien à craindre ; Que les secours seroient si prompts , & si puissans , que je ne rencontrerois pas dans l'exéeution d'vn si glorieux dessein , la difficulté , ni les périls que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu persuader par mille raisons , je répartis qu'il estoit inutile de les alléguer ; que je n'estois pas personne à me flater legérement ; que je voyois bien ce que j avois à craindre, mais que les hazards & les difficultez , au lieu de me refroidir , ne faisoient que m'animer davantage ; que la confiaace que je prenois en leurs paro-

les, celle que j'avois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, & la passion que j'avois de contribuer, au peril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort, & toutes sortes de difficultez; & que je leur demandois d'en estre les témoins, aussi-bien que de la fidélité, & de la passion avec laquelle je méprisois & ma seureté, & ma personne, & mesme mon honneur, quand il s'agissoit de servir vtilement, Qu'ils devoient demeurer d'accord avec moy, que j'estois peut-estre le seul homme du monde capable de me charger d'vne si hazardeuse commission, dont la seule pensée feroit trembler les plus determinez, & les plus hardis. Ils témoignérent en estre persuadez, & pour avancer & resoudre vne si grande affaire, ils m'assurérent que je n'avois qu'à demander ce que je desirois, & qu'ils avoient l'ordre & le pouvoir de me l'accorder; de quoy je devois faire état, les promesses du Roy estant inviolables, & assurées.

Je demandai l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaisseaux, & de galéres qu'il seroit possible; deux cens mille écus d'argent comptant, en attendant vn plus puissant secours; quatre mille hommes de pied prests à débarquer à ma premiére demande; quinze cens Cavaliers démontez pour mettre à cheval; les selles, brides, & pistolets pour eux; la mesme chose pour armer deux mille chevaux, que je pretendois lever dans le Royaume de Naples; des mousquets, & des piques pour douze mille hommes, douze piece de canon, six vingts milliers de poudre, avec les balles & méches à proportions, & quatre vaisseaux au moins chargez de bled: & qu'avec toutes ces choses je leur répondois du succés de ce grand dessein, & d'oster en fort peu de temps la Couronne de Naples au Roy d'Espa-

gne. Ce qu'ils me promirent de la part du Roy positivement, & que dans fort peu de temps je devois faire état de toutes ces choses.

Aprés quoy, je donnai des lettres à Nicolo Maria Mannara, & Monsieur de Fontenay ses réponses, pour aller rendre compte à la République de l'heureux succés de sa negociation; & je le chargeai de dire que je me préparois à l'aller servir, & que dés que je saurois l'armée navale arrivée à Portolongon, je m'irois embarquer sans perdre de temps, pour luy porter avec moy, tous les secours qui luy estoient necessaires,

Cependant le Tonti, pour faire voir à Monsieur de Fontenay qu'il n'avoit nulle dépendance de moy, mais seulement de luy, & de la France, espérant par cette conduite, ou de s'acréditer davantage, ou que ce Ministre du Roy luy procureroit à la Cour quelque pension plus considerable, & quelque somme d'argent pour luy & pour ses amis, avec lesquels il tenoit correspondance à ce qu'il disoit, avec beaucoup de dépense; Ou bien, pour reconnoître, comme il me le voulut persuader, si les intentions qu'il avoit pour moy, estoient & sincéres, & veritables: Il luy proposa de faire venir sur l'armée quelque personne de reputation, comme Monsieur le Comte d'Harcourt, ou Monsieur le Maréchal de la Meilleraye; afin de laisser à son choix de me confier cette entreprise, ou de la leur remettre entre les mains, s'ils estoient plus agréables que moy: les Napolitains ayant tant de besoin d'estre secourus, que pourveu qu'ils reçussent des assistances, ils s'arresteroient peu à considérer par qui. Mais soit que par le rapport de l'état des choses, il les reconnût trop perilleuses, pour s'imaginer qu'aucun autre que moy, en voulût contre la fortune; soit qu'il crût que j'y fusse

trop engagé,pour souffrir patiemment que l'on mît vn autre en ma place;ne voulant pas se porter legérement à maltraitter & offenser vne personne de ma condition ; Il luy répondit qu'il ne seroit pas raisonnable, aprés les démarches que l on avoit faites pour moy,de changer de sentimens, & prendre vne conduite differente.

Le Tonti vint avec empressement me faire sa cour de cette réponse,& me faire valoir comme vn service signalé, l'artifice dont il s'estoit servi, pour découvrir si l'on marchoit de bon pied sur mon sujet. Ensuite de quoy il me pria , en écrivant à la Cour , de faire valoir les services de son beaufrere, & les siens, & leur ménager des pensions, & quelque somme considerable, pour récompenser ses correspondans , & amis , & attirer par des bien-faits beauçoup de Napolitains dans les interests de la France , luy acquerir des creatures , & luy former vne puissante cabale, pour disposer en temps & lieu les esprits à la servir vtilement, & contribuer à ses avantages.

Pour moy je n'eus plus d'autres pensées que de me tenir en estat de partir,& pourvoir à toutes les choses necessaires,pour m aller embarquer, dés que l armée navale du Roy seroit en estat , & en lieu commode pour me recevoir & me porter à Naples: Et comme je ne pouvois entreprendre ce voiage sans argent , je fis tous mes efforts pour en trouver: J envoyai chercher tous les Banquiers François, pour tirer d'eux les plus grandes sommes que je pourrois,en leur donnant des seuretez , & des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que Monsieur le Duc de Modéne ayant pris le commandement des armes du Roy en Italie , & formé de grands desseins, & des hautes entreprises, en avoit besoin aussi-bien que moy ; si bien que

pour le pouvoir assister à point nommé, les Ministres du Roy leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu'ils pourroient avoir entre les mains. Ce qui m'obligea de recourir à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & à Monsieur de Fontenay pour leur faire donner la permission de traitter avec moy. Les en ayant donc suppliez, ils envoyérent querir le sieur Philippes Valenti, & luy dirent qu'il serviroit vtilement le Roy, & feroit plaisir à Monsieur le Cardinal Mazarin, s'il me comptoit quatre mille pistoles, sur des lettres de change, que je luy donnerois, dont ils l'assuroient du payement, la Cour prenant soin d'y satisfaire, en cas que ma famille tardat à luy donner contentement. Il me tint cette somme preste en or, pour me la donner en partant, de peur que ie n'en dépensasse vne partie avant que de sortir de Rome, & qu'ils ne fussent obligez de m'en faire fournir d'autre, ne pouvant partir sans argent, & la necessité des affaires faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moy, ni retarder mon voiage, sans les ruïner entierement.

Je ne puis m'empécher de dire ici la générosité d'vne femme, quoy que cela soit assez inutile au sujet dont je parle, qui sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise qui n'estoit plus secrette dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreries,& de bijoux, & dix mille écus en billets sur les Banques, dont je la remerciai, estant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez de fatigues, & de peines.

Je me resolus d'envoyer à feu Madame de Guise ma mere; vne procuration générale pour l'administration de tout mon bien; pour l'engager plus puissamment à m'assister, la priant de tout mettre

en vſage, pour me faire tenir la plus grande ſomme qu'elle pourroit, puiſque de ce ſecours dépendoit mon établiſsement, ou ma perte.

J'eſtois tous les jours en de continuelles conférences avec Meſſieurs les Miniſtres de France, & Cardinaux de la faction pour reſoudre auec eux, tout ce que j'avois à faire pour le ſervice & les avantages de la Couronne; mais quoy que je les preſsaſse ſur la conduite que j'avois à tenir, & leur demandaſse qu'elle inſtruction ils avoient à me donner; Si je ne devois pas apres m'eſtre acredité à Naples, ſous prétexte de l'établiſsement de la République, ménager les eſprits, & les porter inſenſiblement à ſe donner au Roy, eſtant impoſſible que la Nobleſse & le Peuple auſſi diviſez d'interéſts, que d'amitié, puſsent jamais ſe réünir ſi bien enſemble, qu'ils formaſsent vn corps de République & ſe gouvernaſsent d'eux meſme, ſans venir vn jour à s'en laſser, & avoir beſoin de ſe choiſir vn Maiſtre (ce païs turbulent & inquiet n'ayant jamais eſté que ſous vn gouvernement Monarchique, & ne pouvant par la jalouſie naturelle qu'ils ont les vns des autres, eſtre jamais en repos, ni en paix; que ſous le commandement d'vn ſeul.) Ils en demeuroient bien d'accord: Mais croyant q'il ſeroit dangereux de conſeiller à des Peuples violens & ſeditieux, vne domination étrangére qu ils avoient toûjours appréhendé; Ils me dirent qu'il faloit leur laiſser le choix, & de leur gouvernemement, & de ſe faire vn Maiſtre; Que le ſeul ſoupçon qu'ils auroient que le Roy eut la penſée de l'eſtre, attireroit leur haine, au lieu de leur amitié, & contribuëroit à les rajuſter avec les Eſpagnols; Que d'alleurs le Pape, ſans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce Royaume, pour en eſtre le Seigneur dominant, pourroit ſe li-

guer avec les Princes d'Italie pous s'y oppoſer, craignant que ſi la France y prenoit vn ſi grand pied, elle ne pût ſonger avec le temps à ſe la ſoûmettre toute entiere : Que ce luy eſtoit vn aſſez grand avantage de dépoüiller la Monarchie d'Eſpagne d'vn ſi beau Royaume, dont elle tiroit ſes principales forces, & que cette perte éleveroit tout autant la France au deſſus d'elle, que pourroit faire vne conqueſte : Que d'ailleurs les perſonnes de ce païs qui ſouhaitoient vn changement, pour profiter des honneurs, & des charges du Royaume, des gouvernemens des places, & des Provinces, qu'ils avoient vû juſques ici à regret entre les mains des étrangers, appréhenderoient de ne pas ameliorer leur condition, & de ſe voir ruïner & appauvrir, pour enrichir d'autres païs, par le tranſport de leurs biens, & de leurs richeſſes ; Et qu'enfin réüniſſant avec les ennemis, tous ceux qui ſeroient du ſentiment contraire, le parti ſeroit tellement affoibli qu'il ne ſe pourroit pas maintenir long-temps ; Que par de ſi puiſſantes raiſons je devois travailler à diſſiper autant que je pourrois, les ſoupçons que l'on pouvoit avoir de ſemblables penſées, & publier que la France n'agiſſoit jamais que par vn principe de généroſité, deſintereſſé, pour ſoulager les opprimez, & procurer la liberté à ceux qui languiſſoient ſous la tyrannie de ſes ennemis; Qu'il faloit les chaſſer de ce Royaume à quelque prix que ce fût : Qu'il importoit fort peu de quels moyens on ſe ſerviroit pour achever vn ſi grand ouvrage, Que le Roy donneroit les mains à quelque reſolution que l'on pût prendre, Qu'il avoit bien conſenti au couronnement du Prince Thomas, dans l'entrepriſe qui s'eſtoit ménagée, durant le ſiege d'Orbitelle, Qu'il luy eſtoit indifférent, qui ſeroit aſſez heureux, pour profiter de

toutes ces revolutions; & qui que ce fût à qui sa fortune fut favorable, il luy donneroit son appui, son alliance, & sa protection, & que par-là, sans se faire des ennemis & des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains que s'ils estoient ses sujets; Qu il n'avoit pas voulu mesme faire verifier la réünion de la Catalogne à sa Couronne, pour ne pas eterniser la guerre, & s'oster les moyens, quand il luy plairoit de donner la paix à la Chrestienté: Qu'ainsi l on n'avoit point d ordre ni d'instruction à me donner; que je devois dans les temps & selon les conjonctures agir, suivant que je le jugerois à propos; que je ne pouvois rendre de service plus important que de mettre Naples en liberté, & que d en faire perdre la Couronne à l'Espagne.

Alors Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me tirant à part dans vne fenestre, pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en Monsieur de Fontenay, qui n'estoit ni son ami, ni le mien; qu'il n'avoit pas le secret de Monsieur le Cardinal son frere, de l'amitié, & de la protection duquel il m assuroit, & que m'estant obligé au point qu'il l'estoit, il vouloit en estre la caution; Que j'entreprisse hardiment mon voiage, & que je ne manquerois de rien: Que je serois secouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche, & de guerre, d'vne puissante armée navale, composée de quantité de bons vaisseaux, & d'vn grand corps de galéres, & qu'enfin la France abandonneroit tout autre dessein pour m'assister de toutes ses forces.

Nous nous separâmes aprés cent embrassades, également satisfaits l'vn de l autre, & il s'en alla faire sa dépéche, dont il espera vn succés aussi favorable, que je crus en devoir attendre de la mien-

ne. A mon retour j'envoye chercher le ſieur de Tilly mon Secretaire pour luy donner mes inſtructions, & l'ordre de faire dreſſer toutes les procurations & pouvoirs neceſſaires pour agir à la Cour, & auprés de mes proches, ſuivant les reſolutions que j'avois priſes, & pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il ſe pourroit amaſſer, comme le ſecours le plus vtile à ſa conſervation de ma vie, & à l'exécution de mes deſſeins; & l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change, que je devois tirer ſur Paris, & pour dire des nouvelles certaines de l'état de toutes mes affaires, & du temps aſſuré de mon départ, voulant auſſi-bien laiſſer arriver les dépéches de Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile les premiéres, afin qu'il trouvât à ſon arrivée à la Cour, les matières diſpoſées pour m'y pouvoir ſervir plus vtilement: Et comme les choſes qu'il devoit traitter, eſtoient trop delicates pour les oſer mettre par écrit, je luy donnai des lettres de créance, que je veux mettre ici, quoy qu'elles ne fuſſent pas fort neceſſaires; mais ſeulement pour montrer que je ſuis ponctuel, & que j'eſtois perſuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontrai pas, quand je fus ſur les lieux.

LETTRE E'CRITE A MADAME la Ducheſſe de Guiſe.

MADAME,

L'eſtime que le Peuple & Royaume de Naples ont témoigné faire de ma perſonne, m'ayant choiſi pour les tirer de l'oppreſſion des Eſpagnols, & commãder leurs armes, avec la meſme autorité que le Prince

d'Orange fait celles des Etats de Hollande, m'obligeant à me tenir prest, pour m'embarquer sur l'armé navale du Roy, & m aller mettre à la teste de cent soixante & dix mille hommes qui m'attendent : I'ai cru, MADAME, *que vous ne desagréeriez pas, que je prisse la liberté de vous rendre compte de cét honneur qui m'est procuré, ne croyant pas pouvoir réüssir dans ce glorieux emploi, si je n'estois assez heureux pour obtenirs vostre benediction. Ie vous la demande tres-instamment, & vous supplie de ne me pas abandonner dans cette rencontre, où je puis acquerir tant de reputation, & m'établir vne si grande fortune. I'ose esperer de la bonté de vostre naturel vne puissante assistance, en ayant vn extrême besoin, & vous devez y considérer que s'il m'en revient quelque avantage, c'est celuy non seulement de toute la Maison, mais le vostre particulier, puisque je suis avec tous les respects imaginablec.*

MADAME,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé fils & serviteur
LE DVC DE GUISE.

De Rome ce 9. Novembre 1647.

Ie vous supplie d'ajoûter vne & entiére créance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui est trop important pour l'oser écrire.

Comme j'estois persuadé que la personne de mon frere le Chevalier ne me seroit pas inutile, son interest m'obligeant d'avoir plus de confiance en luy qu'en tous les autres de ma Maison, dans vne affaire où il devoit prendre part; je luy écrivis la lettre suivante, qui ne seroit pas assez reguliére pour

paroître aux yeux du public ; mais que je ne veux pas oublier, croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches, qu'elle fera voir comme je n'ai oublié, ni méprisé aucun moyen de me mettre en état de ne manquer de rien, & que je me suis aidé de tout ce qui m'estoit possible, pour employer mon bien, aussi bien que ma vie, pour l'exécution de l entremise, dont je m'estois chargé, & qui devoit estre si vtile aux avantages de la Couronne.

LETTRE E'CRITE A MONSIEUR, le Chevalier de Guise.

Cette dépéche ici MON TRES-CHER FRERE, *empéchera que je ne passe, ni pour ridicule, ni pour chimérique, & me fera croire ou vn Prophete, ou vne personne bien informée, puisque l'on voit à présent effectué tout ce que j'écrivois il y a six semaines par le Courrier que je vous envoyai. Enfin, vous apprendrez par les lettres dont Tilly est chargé, & par ce qu'il vous dira, que ce n'est pas sans peine que ma négociation est au point que vous saurez ; & que la députation que le Peuple & Royaume deNaples m'ōt faite, ne m'est pas peu glorieuse : Les interests de la France rencontrāt de tels avantages en l'assiette où j'ai mis les choses, je prétends rendre des services si effectifs, que j'espere que l'on m'assistera puissammēt, suppliez-en, mon frere & vous, Monsieur le Cardinal ; & considérant le besoin extréme que j'ai d'argent, faites les diligences possibles pour m'en faire envoyer. Il faut aussi que toute la famille contribuë à tous mes avantages, qui sont les leurs, & que l'on m'envoye tout ce que l on pourra, & d'argent, & de pierreries ; Voyez à dépoüiller tous mes proches pour vn si bon sujet. Ie n'ai pas loisir d'écrire à mon frere, ni à mes sœurs, faites leur bien mes baise-mains,*

& mes excuses:cette lettre servira pour tous. Ie vous l'adresse, parce que comme les autres doivent demeurer en France, pour l'établissemēt de la famille, je prétends pour vous que vous veniez m'aider de deçà. Ie vous manderay quand il sera temps, tenez la main que pas un de mes gens ne me viēne trouver sans ordre: ie veux être estabii de quelques jours avant que l'on voye arriver tant de François; j'envoyeray bien-tôt querir toute ma Maison, & tout mon équipage. Ie n'attends que l'armée navale pour m'embarquer, & aller à Naples, où je suis attendu, avec plus d'impatience, que n'est des Iuifs la venuë du Messie Si l'on croit au bon hōme Marcheville, je serai plus puissant que le Grand Seigneur, puisqu'il ne sauroit plus mettre cent septante mille hommes ensemble, comme sont les gens en armes qui m'attendent pour m'obeïr. Naples est un beau theatre de gloire, devant aller cōbattre un fils d'Espagne, chasser son armée, prendre trois châteaux, beaucoup de places fortes dans le Royaume, & reprēdre dix postes perdus, & bien fortifiez dans une seule ville. Ie le donne à qui que ce soit d'avoir plus de besogne à faire, ni plus de gloire à acquerir, si je jouë bien mon personnage, quelque difficile qu'il paroisse: l'on me fait croire que j'en viendray à bout peu de temps aprés mon arrivée. Ie vous garderay neantmoins quelque chose à faire & aurez part au gâteau, si vous avez le soin de faire venir bien de l'argēt, car j'en ay de pressans besoins. Adieu, je vous entretiens trop lōg-temps, pour en avoir si peu à faire ma dépêche: Volez ce que vous pourrez attraper, & s'il est possible les gros diamans du bon hōme Chevreuse: ne laissez rien à l'Hostel de Guise: enfin qu'il n'y ait ni serrures, ni cassettes à l'épreuve de vos mains. Ie suis tout à vous, LE DUC DE GUISE.

De Rome ce 29. Octobre, 1647.

Cette lettre ne partit pas de quelque temps, & m estant survenu depuis, les nouvelles que je vais faire savoir, je fus forcé d'y ajoûter cette apostille.

J'ay retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ajuster: & comme Messieurs le Cardinal de Sainte Cicile, & l'Ambassadeur, ont jugé ma personne necessaire à Naples, je suis parti le dixiéme de Novembre. Ce porteur vous dira m'avoir vû embarquer: j'ay tant de hâte, que je ne puis écrire à personne, vous en ferez part à tous vos parens & amis, & vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples, où j'ai besoin d'estre puissamment assisté d'argent; ainsi il en faut soliciter, & amasser de tous costez.

Le Pere Capecé Jacobin arriva des ces entre-faites, pour soliciter mon départ & les secours, mais beaucoup plus encore pour estre connu de moy & en obtenir la charge de mon Confesseur, & de mon Predicateur ordinaire pour se faire par là considérer davantage dans son païs: Et Nicolo Maria Mannara, revint pour faire changer les resolutions qui avoient esté prises sur mon sujet, & demander que sans attendre l armée, les choses estant en estat de perir, si ma personne ne les rétablissoit, & ne redonnoit le cœur aux Napolitains qu'ils avoient entierérement perdu, je me resolusse de partir. Il me rendit en presence de Monsieurs l Ambassadeur, & de tous Messieurs les Ministres du Roy, la lettre suivante.

SERENISSIME SEIGNEVR.

Nous avons reçu aujourd'huy des mains de Nicolo

le commandement de leurs armes ; Que le dessein que j'avois d'attendre l'armée navale pour m'embarquer, n'estoit qu'vn prétexte specieux que je prenois, pour me dédire de l'engagement où je m'estois mis, & de la parole que je leur avois donnée trop legérement de les aller servir, connoissant qu'ils seroient abandonnez, & qu'il y avoit trop peu d'honneur à acquerir, & trop de péril à courre dans cette entreprise ; Que Louigi del Ferro qui avoit pris la qualité d'Ambassadeur de France, leur avoit offert de la part du Roy vn million d'or, cinquante navires de guerre, trente galéres, dix vaisseaux chargez de bled, cinquante piéces de canon, douze mille hommes de pied, & quatre mille chevaux des munitions de guerre pour plus de deux ans ; Que je viendrois me mettre entre leurs mains pour ostage de toutes ces choses, & qu'il se rendroit prisonnier pour en estre caution de sa teste, & leur avoit enfin fait des offres si exhorbitantes, qu'elles en estoient & incroyables, & ridicules ; Qu'ils accusoient Gennare de s'estre trop aisément laissé persuader de tous ces secours chimériques ; Que le Peuple en perdoit l'esperance d'estre assisté, & que les esprits en estoient si fort abbatus, qu'ils estoient prests à mettre bas les armes, n'ayant plus la resolution de se défendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Espagnols ; Et quoy que l'appréhension de leurs vengeances fût extréme, beaucoup se flatoient de s'en pouvoir délivrer, croyant que le châtiment ne tomberoit que sur la teste de leurs Chefs : Qu'il se formoit déja beaucoup de cabales dans la ville, Que l'on voyoit le monde s'atrouper dans toutes les ruës, pour murmurer : Que l'on n'entendoit que des cris & des lamentations, & qu'enfin les esprits estoient pleins de desespoir, & de desolation : Que tout le monde assuroit neant-

moins que dés qu'ils me verroient, ils renouvelleroient de viguëur & de courage, ne doutans pas que ma presence ne fût vn témoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner, pour ne pas exposer vne personne de ma naissance, & de ma considération; Qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience; mais que si l armée ne paroissoit dans ce temps-là, ils se rendroient pour ne vouloir plus se défendre, & chercheroient leur seureté en livrant leurs Chefs.

Cette nouvelle nous surprit tous, connoissant bien l'impossibilité, quelque diligence que l'on pût faire, que l'armée pût précisément arriver dans ce temps. Car outre que l'armement qui s'en faisoit à Toulon, n'estoit pas encore achevé; quand elle auroit esté preste de se mettre à la voile, l'incertitude des vents, & le péril de la navigation dans vne saison si avancée, faisoient, que l'on ne pouvoit pas précisément répondre du temps, ni du jour qu'elle seroit à la veuë de Naples. Le Mannara reconnut bien la verité de ce que nous disions: Mais il nous représenta qu'ayant à faire à vn grand Peuple, turbulent, seditieux, & impatient, il étoit impossible de le gouverner par raison; Qu'il faloit le persuader par quelque chose de present & d'effectif, puisque des gens incredules, & timides, ne se rassuroient pas facilement; Qu'il n'y avoit que ma seule presence qui pût faire de si grands effets, & que dans la joie que l'on en recevroit, il seroit aisé de faire entreprendre toutes choses au Peuple de Naples, & que jusques aux femmes mesme, tout prendroit les armes; Que la haine d'Espagne pouvoit se ralentir, mais non jamais s'éteindre; & que sous mon commandement, il n'y avoit personne qui ne s'exposât à la mort, & qui ne répandît jusques à la derniére goutte de son sang;

pour le salut & la liberté de la Patrie.

Nous resolûmes de dépécher à l'heure mesme vn Courrier, pour faire haster la venuë de l'armée, & je m'offris de partir dés le lendemain pour l'aller attendre à Portolongon, & m'embarquer dés qu'elle paroistroit, ménageant par là le temps de trois ou quatre jours qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fût, & pour m'y aller rendre sur cét avis ; Et que si j'avois quelque autre moyen de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas de hazarder de m'y rendre, pour y ranimer tous les cœurs, & rassurer tous les esprits, puisque j'aimerois autant mourir, que de voir perdre vne si belle conjoncture, qui ne se recouvreroit pas vne autre fois, de faire vn si important & si extraordinaire service à la France.

Le Mannara me répondit que si je voulois prendre vne si belle resolution, il me seroit aisé d'entrer dans Naples sans que les vaisseaux ni les galéres de l'armée d'Espagne pussent empécher mon passage ; Qu'il y avoit des felouques subtiles si legéres, que les galéres, ni les brigantins ne les pouvoient joindre, dont l'on avoit l'expérience ; pas vne de toutes celles qui en avoient esté dépéchées, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, ne s'estant perduë ni en allant, ni en venant ; Que si je voulois m'en servir, il envoyeroit la nuit mesme en faire venir vn nombre suffisant, pour m'embarquer avec toute ma suite, qui seroit arrivé dans trois jours.

Messieurs les Cardinaux commencerent à se regarder l'vn l'autre, incertains de la resolution que je voudrois prendre, pour en voir trop clairement le péril, estant dangereux si l'on évitoit le hazard que les ennemis pouvoient faire courre, de s'exposer aux orages de cette mer, dont la navigation est plus à craindre que d'aucune autre, des costes de la

Méditerranée, & principalement dans le mois de Novembre, qui est le temps où s'élevent dans les plages, dont elle est remplie, les plus furieuses tempestes. Monsieur de Fontenay voyant la necessité de mon passage, & n'osant me conseiller directement, dit, qu'en effet, ces felouques estoient si heureuses, & leurs Mariniers si experimentez qu'il y avoit peu de péril à s'y fier, & que le trajet estoit si court, que prenant bien le temps comme ils le savoient faire, il n'y avoit quasi pas de fortune à courre. Je me mis à rire & le ragardant, luy dis, que s'il avoit envie de me faire tenter l'embarquement il n'en prenoit pas le moyen, qu'il n'avoit qu'à me dire qu'il importoit au service du Roy, que je ne pouvois rien faire de plus agréable, de plus vtile, & de plus avantageux pour la France; & que jamais personne ne s'estoit exposé à vn danger si grand, & si évident, & que je serois prest à l'heure méme de l'entreprendre, puisque je faisois gloire de connoître le péril, & le mépriser, & que la facilité m'ostoit le goust des entreprises. Je luy dis ensuite, que puisqu'il faloit servir le Roy, je ne craignois rien, & que je risquerois tout avec joie; & ordonnai à l'heure mesme à Nicolo Maria Mannara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, & de mander au Peuple de Naples qu'il me verroit bien-tôt dans sa ville les armes à la main pour sa défense, ou que je serois mort en chemin. Alors il se mit à genoux pour me remercier au nom de tout le Peuple, dont j'allois estre le liberateur, & au particulier de Gennare à qui je sauvois la vie, qu'il ne pouvoit conserver que fort peu de jours, à moins que ma personne le garentît du péril où il estoit exposé, & dequoy il estoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardât plus de quinze jours à paroistre, ou que ma venuë fût differée. Monsieur

l'Ambaſſadeur me remercia de la part du Roy du zéle, & de la paſſion qui m'obligeoient à me hazarder de ſi bonne grace pour les intereſts de la Couronne,& m'aſſura de faire valoir ma reſolution autant qu'elle le meritoit, & qu'elle eſtoit extraordinaire ; Meſſieurs les Cardinaux en eſtant aſſez ſurpris, me dirent les choſes du monde les plus obligeantes, & me cajolant ſur l'action qu'ils me voyoient entreprendre ſi gayement, m'aſſurérent que par-là j'effaçois tous les Heros de l'antiquité, & me mettoient au deſſus de ceux de la vieille Rome.

J'appris enſuite du meſme Député que la poudre manquoit dans Naples ; & je me reſolus d'en porter avec moy le plus qu'il me ſeroit poſſible,& luy m'aſſura qu'avec ce ſecours, & ma preſence l'on attendroit patiemment ceux de France,& l'arrivée de ſon armée navale. Je preſſai ſur l heure la dépéche du Courrier qu on avoit reſolu pour la faire venir, eſtant bien juſte que l'embarquement que j'allois faire ſi reſolument, ſur les felouques, avançât plûtôt qu'il ne retardât ſon arrivée, afin de me laiſſer moins de temps en péril,aprés en avoir volontairement couru vn ſi grand.

Durant que le Mannara alloit écrire à Naples, nous nous mîmes en converſation Meſſieurs les Miniſtres de ſa Majeſté,& moy ; & comme ils ne pouvoient ceſſer de me louër, je leur dis, que ſi ce que j allois faire eſtoit vne ſi belle choſe, il eſtoit impoſſible qu'elle ne m'acquît grand crédit, & grande autorité dans l'eſprit des Napolitains, & qu'aprés m'y eſtre établi par d'autres ſervices auſſi importans, que j eſperois de ne guere tarder à leur rendre, je ſerois en état de leur perſuader toutes choſes, & eux de ne contredire en rien mes ſentimens : Qu'alors je pourrois ménager qu'ils ſe don-

nassent au Roy, & que je ferois exécuter si promptement cette resolution, que le Pape, & tous les Princes d Italie, quelque jalousie qu ils en pussent prendre, n auroient pas le temps de s'y opposer. Ils me répondirent, comme ils avoient déja fait à nostre autre conférence, que ni le Roy n'en avoit pas la pensée, ni ne vouloit pas seulement qu'on l'en crût capable; qu'il y avoit trop peu à gagner, & trop à hazarder dans cette proposition; qu'il faloit laisser le choix au Royaume de Naples, & à la fortune, du maistre qu'ils devoient avoir; Que hors l'Espagnol, tout seroit égal à la France, qu'il ne faloit songer qu'à le chasser, (comme ils me l'avoient déja dit) & laisser faire le reste au temps; & au hazard. Je proposai ensuite de faire tomber l'élection, ou sur Monsieur, ou sur feu Monsieur le Duc d'Orleans. Jls me répondirent que le dernier estoit cassé, incommodé des gouttes, & peu portatif; qu'il aimoit le repos, & ne se resoudroit jamais à quitter la France, pour aller regner en vn lieu où la Couronne seroit mal assurée, & luy forcé d'estre toûjours les armes à la main, pour la conserver: Que pour Monsieur, son enfance empécheroit que les Peuples ne pussent penser à luy, pour ne pouvoir estre de plusieurs années en état de les défendre, ni de les gouverner. Je répondis, que son bas âge à mon avis luy estoit favorable, que l élevant dans le païs, il en prendroit les mœurs, & la maniére; & qu'apres il y passeroit plûtôt pour naturel, que pour étranger: Que je pourrois jusques à sa majorité gouverner sous luy; ce qui se feroit fort aisément, & sans répugnance; les Napolitains estant vne fois accoûtumez à vivre sous mon commandemnet, & à recevoir mes ordres: Qu'enfin je m'assurois que s'ils approuvoient cette affaire, de la ménager avec le temps, & de la faire réüssir. Ils me

dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné ſur ce ſujet; Qu'ils n'oſeroient me rien preſcrire, ne ſachant pas les intentions de la Cour; Qu'il ne faloit penſer qu'à mettre le païs en liberté, & luy laiſſer prendre aprés telle forme de gouvernement qu'il voudroit choiſir; & quelque reſolution qu'ils puſſent prendre, qu'elle ſeroit approuvée du Roy, qui les vouloit proteger ſans intereſt. Quelle inſtruction, (leur dis-je) Meſſieurs, avez-vous donc à me donner? Je voudrois avoir de bons ordres, & bien précis, afin de ne point prendre de conduite dont on pût ſe plaindre, & de ſervir le Roy auſſi agréablement, que j'eſpere de le faire vtilement. Faites bien la guerre, me répondirent-ils, chaſſez promptement les Eſpagnols de tout le Royaume de Naples, & pour le reſte, gouvernez-vous ſuivant que vous le jugerez plus à propos, & que vous trouverez de bonnes, ou de mauvaiſes conjonctures. Prenez auſſi-tôt aprés voſtre arrivée, ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, pour vous aſſurer de quelque poſte, qui ouvrant le chemin d'ici à Naples, nous donne le moyen de nous entrecommuniquer aiſément, afin de pouvoir agir de concert, ayant ſouvent des nouvelles les vns des autres. Deux avis ſeulement avons nous à vous donner. Le premier, de ne ſouffrir jamais de déference entre Dom Jüan d'Auſtriche, & vous, quelque choſe que vous ayez à négocier enſemble: & l'autre de ne vous laiſſer jamais perdre le reſpect; le Peuple abuſant ſouvent des bontez que l'on a pour luy; & quand on eſt aſſez malheureux pour tomber dans le mépris, l'on a grand peine à s'en relever; ainſi il ne ſe faut jamais laiſſer tâter, ni ſe commettre trop legérement.

Voilà les ſeules inſtructions que je pûs tirer des Miniſtres du Roy: & n'ayant depuis mon départ

reçu aucuns de ses ordres, l'on m'a à tort voulu blâmer, de m'en estre voulu rendre indépendant, puisque je ne me suis jamais attaché qu'à la pensée de le servir, & de luy plaire; & que malgré tous les embarras qui m'ont esté suscitez son nom, je suis toûjours demeuré ferme dans le respect, & la fidélité; & tout abandonné que j'ai esté, j'ai mieux aimé hazarder & ma liberté, & ma vie, que d'accepter les offres avantageuses que m'ont fait ses ennemis, comme je ferai voir dans la suite de ces Memoires.

Cependant, je me resolus de faire partir le sieur de Tilly, afin d'aller soliciter tous les secours dont j'aurois besoin, & travailler à la négociatïon dont je l'avois chargé, luy promettant de luy dépécher vn Courrier, comme je fis, qui le rejoindroit en chemin, & l assureroit du jour de mon embarquement ne le faisant partir qu'aprés qu'il m'auroit vû à la mer. Je luy ordonnai de passer en Provence, pour envoyer promptement à Rome vn quartier de l'argent que j'avois destiné pour la dépense que j'y faisois, dont j'avois assigné le fonds sur les terres que j'ai dans ce païs, afin de payer toutes les debtes que j'y avois faites, laissant pour assurance la plus grande partie de la maison que j'y avois, avec ordre à mon Maistre-d'hostel de n'en point partir que tout le monde n'y fût satisfait, & de me venir rejoindre aussi-tôt aprés; n'ayant pû sur la somme que je reçus du Valenti, prendre ce qui estoit necessaire pour cela.

Mais quoy que l'arrivée du sieur de Tilly, & tout ce qu'elle produisit ne fut que long-temps aprés que je fus entré dans Naples; pour n'en pas embarrasser la suite de ma narration, je suis d'avis de le mettre ici. Il fut reçu avec joie de ma famille, & avec des assuráces, que je serois assisté de tout ce qui me se-

roit necessaire, & que l'on mettroit le tout pour le tout, pour ne me laisser manquer de rien. Monsieur le Cardinal Mazarin prévenu par les dépeches de Monsieur son frere, le reçut fort agréablement, & aprés avoir loüé, & approuvé mon zéle & ma resolution, luy promit que je ne manquerois d'aucune chose qui me pût estre vtile, & qu'il en prendroit vn soin particulier, & en feroit son affaire propre; que j'aurois des assistances plus promptes, & plus grandes, que je ne les attendois pas; Et enfin il trouva la Cour dans les plus favorables dispositions pour moy, que j'aurois pû desirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race, & le plus glorieux de tous les hommes qui avoient jusques ici porté mon nom, & l'avoient soûtenu avec tant d'honneur, & de reputation. Mais avec toutes ces belles paroles, & toutes ces hautes & grandes esperances qui furent sans effet, je ne laissai pas d'estre aprés mal-heureusement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois sonder la disposition de l'ésprit du Pape, & voir si l'amitié qu'il m'avoit fait paroître estoit assez tendre, & assez solide pour ne l'avoir pas contraire à mes desseins; & si la considération de l'Espagne ne l'empécheroit pas de m'estre favorable en l'obligeant de se mêler d'vne affaire, dont le bon ou mauvais succés dépendroit en partie de la part qu'il y prendroit, par le poids que son autorité dôneroit au parti qu'il voudroit ou traverser ou protéger. J'envoyai lui demander audience, qu'il m'accorda avec plaisir, dans la curiosité qu'il avoit de savoir le particulier de tout ce qui se ménageoit. Je luy rendis vn compte exact de tout ce qui s'estoit traité jusques-là; & luy demandât son sentiment sur la conduite que j'avois à tenir, il me dit, que je me devois laisser emporter

au cours de ma bonne fortune, qu'il souhaitoit de voir solidement établie ; m'avertit qu'ayant beaucoup de choses à craindre, je devois estre dans vne continuelle défiance, & avoir l'œil ouvert, ne méprisant, ni ne negligeant pas jusques aux moindres choses, qui me devoient estre toutes de consequence, puisqu'il ne me pouvoit arriver de malheur qui ne me coûtât la vie; Que je ne devois point faire de fondement sur les Ministres de France, residens dans sa Cour, qui la plûpart n'estoient pas de mes amis, & qui pour se faire valoir voudroient faire croire, que par leurs négociations, & leur adresse, ils seroient les auteurs de tous les bons succez, que je procurerois par mes soins, & au péril de ma vie; Que si je trouvois de la facilité à faire soûlever le Royaume, ils l'attribuëroient à la disposition des esprits, & à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Espagne; qu'ils se persuaderoient mal-à-propos, que tout autre que moy auroit pû faire la mesme chose; qu'élevant par-là leurs esperances, ils feroient leurs efforts pour m'empécher de m'acréditer, & traverseroient l'établissement de mon autorité; qu'ils ménageroient à mon insceu des négociations secrettes, me formeroient cent cabales contrairés, & tâcheroient de maintenir des divisions afin d'en profiter; Qu'ils feroient paroître l'armée, sans m'assister, feroient voir des secours, sans les donner, afin que les Peuples desesperez fussent contraints de se jetter entre les bras de la France, par necessité, & de s'y soûmettre; Que cette pensée que l'on ne manqueroit pas de prendre ruïneroit les affaires, & me précipiteroit, connoissant, comme il faisoit, la disposition des naturels du païs, qui sont cent fois plus ennemis de l'autorité Françoise, que de l'Espagnole, à cause de l'humeur impetueuse & emportée de nostre nation, & que c'étoit de là seul

que pourroient arriver la desolation du Royaume, & le rétablissement des choses dans leur premier état; Que je devois également craindre les deux Couronnes, dont la moins suspecte; seroit celle qui me feroit le plus de mal; Que la division du Peuple, & de la Noblesse, empécheroit tous mes progrés; Que je ne ferois rien à moins que de les reünir; Que ce devoit estre mon seul soin, & ma principale occupation; Que si j'en pouvois venir à bout, la conqueste du Royaume estoit asſurée; Qu'il me répondoit que la Noblesse estoit plus outrée, & souhaitoit plus la liberté que ne faisoit le Peuple, quoy qu'elle dissimulât ses veritables sentimens; Que toute l'Italie s'opposeroit à l'établissement des François, & favoriseroit volontiers celuy d'vn Prince Particulier; Que je devois sur ce plan bâtir mes esperances, & regler ma conduite: Qu'il n'aimoit point les Espagnols au point que l'õ s'imaginoit; Qu'il verroit les choses en Pere commun, sans s'y interesser, ni se declarer d'aucun côté; Que les rigueurs & vexations qu'ils avoient exercées sur tout le Royaume avoient attiré l'indignation du Ciel, dont peut-estre le temps estoit venu d'en ressentir les effets, & en recevoir le châtiment; Que la punition de Dieu, quoy que lente, ne manquoit jamais d arriver; Que je prisse bien garde à tous les piéges qui me seroient tendus de tous costez; Que j en trouverois à tous mes pas; Qu'il faloit les éviter avec prudence; Que j'en avois grand besoin dans vne entreprise, & si delicate, & si glorieuse; Qu'il m'offroit ses prieres, qu'il feroit continuellement pour la conservation d'vne personne qui luy estoit si chere, & pour qui il avoit les mesmes tendresses, qu'vn pere peut avoir pour vn fils bien-aimé: Et me quittant aprés m'avoir donné sa benediction, me dit en m'embrassant, la

larme à l'œil, qu'il luy estoit indifferent desormais, qui luy présenteroit la haquenée, & qu'il la recevroit plus volontiers de ma main, que de pas vne autre.

Je le suppliai de vouloir écouter encore vn mot que j'avois à luy dire, & que je crus necessaire pour mieux reconnoître son intention, & voir ses plus secrettes pensées, luy témoignant la reconnoissance que j'avois de toutes les bontez qu'il m'avoit fait paroître durant mon sejour de Rome; & luy en faisant mille remercîmens, je l'assurai que s'il avoit dessein de profiter des revolutions presentes, & réünir le fief de Naples au Saint Siége, qui luy appartenoit de plein droit, & plus qu'à personne, j'estois si fort dévoüé à son service, que je luy offrois mon entremise, & mes soins, n'en desirant d'autre récompense que la gloire de le servir: A quoy je croyois trouver beaucoup de facilité, dans la disposition où seroit toute la Noblesse, & tous les Peuples du Royaume. Il me remercia de ma bonne volonté, & me dit qu'il estoit trop vieux, & n'avoit pas assez de vie, pour entreprendre vn si grand dessein; Que ce seroit la ruïne de sa famille, & qui laisseroit à ses proches trop d'envie, & vne trop puissante inimitié, pour les pouvoir soûtenir aprés sa mort; Que l'exemple de Paul IV. le rendoit sage; Et qu'enfin il ne vouloit point commencer vn si grand ouvrage, pour le laisser imparfait; Que son ambition estoit assez reglée, pour ne souhaiter pour ses parens qu'vne fortune mediocre, qu'ils pussent conserver: Qu'il m'estoit redevable d'vn offre si obligeante; Qu'il ne vouloit point s'interesser dans tout ce qui se passoit, qu'il verroit sans affectation de parti: Que ses souhaits seroient en ma faveur, & que mes avantages le toucheroient toûjours plus sensiblement que les siens pro-

pres: Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit déja dit, m'embrassa de nouveau ; & me redonna sa benédiction; & luy ayant baisé les pieds, je pris congé de luy, & l'assurai que dés que je serois parti, Monsieur de Fontenay viendroit luy donner part de mon passage à Naples, par la participation, agréement & ordre du Roy, comme il m'avoit promis de le faire & exécuta ponctuellement le lendemaln mon embarquement.

Le soir je coniurai Monsieur l'Ambassadeur, & Messieurs les M nistres du Roy de me donner quelqu'vn, pour estre de sa part auprés de moy & tenir les chiffres. Ils me proposérent le sieur de Cerisantes, faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cét emploi : Et comme je n'avois point de Secretaire & que je pouvois m'en passer, j'en voulus avoir vn de leur main ; Ils jetterent les yeux sur le sieur Fabrani, qui avoit esté autrefois employé dãs le service de Messieurs les Barberins, & principalement de M. le Cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage, & m'a servi jusques au jour de ma prisõ : Il estoit homme d'esprit, mais qui ne parloit point François, & ne l'entendoit que médiocrement ; Ce qui a donné lieu à quelqués plaintes que l'on fit de moy à la Cour, & dont ceux qui ne m aimoient pas ont voulu se prévaloir pour me nuire. Toutes les dépéches que je fis de Naples furẽt toutes en Italien, ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me détacher de la France, & m'en faire voir indépendant, ne voulant pas mesme me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut vn pur effet de necessité, & non pas de mon choix : l'acablement des affaires qui m'occupoient le jour & la nuit, ne me donnoit pas le temps d'écrire de ma main, il faloit me soulager de ce soin sur le sieur de Fabrani, qui ne faisant que prendre

mes ordres , & mes penſées pour les mettre par écrit,ne pouvoit le faire que dans la langue qui luy eſtoit connuë. Et de plus j'eſtois obligé , ayant affaire à des gens défians , de leur montrer toutes mes dépéche , qu'ils n auroient pas entenduë en François Ce qui eſt & ſi innocent ſi convainquant , que je ne dois pas m'arreſter à me juſtifier d'vne accuſation ſi frivole.Ce que je ne touche auſſi qu'en paſſant , pour faire voir que l'on n'a rien oublié pour me rendre de mauvais offices , & qu il faloit que j'en donnaſſe bien peu de lieu par ma conduite puiſque l'on s'eſt attaché à vne choſe de ſi peu d importance.

Les felouques enfin eſtant arrivées , je me préparai ſerieuſement à me mettre en chemin , & fis mes adieux à toutes les perſonnes pour qui j avois du reſpect,& de l'amitié : & Monſieur le Cardinal d'Eſt eſtant auprés de Monſieur le Duc de Modéne ſon frere , ie luy écrivis , pour luy donner part de mes avantutes , & prendre congé de luy;ayant bien de la douleur de ne pouvoir moy-meſme ſatisfaire à ce dévoir , à quoy j'eſtois obligé, non ſeulement à cauſe de la parenté & amitié étroite qui eſtoit entre nous , mais pour luy eſtre redevable d avoir voulu , quoy que je tâchaſſe de m'en défendre de peur de l'incommoder, que je me ſerviſſe toûjours de ſon équipage & de ſes caroſſes , tout le temps que j'ai ſejourné dans Rome. J'écrivis auſſi à Monſieur le Cardinal Grimaldi qui eſtoit à Modéne, la lettre ſuivante.

A MONSIEUR

LE CARDINAL GRIMALDI.

MONSIEUR,

Ie croy que V.E. aura esté bien informée par Monsieur l'Ambassadeur, de la négociation qu'il a traitée avec les Napolitains, & que les Ministres de France ne faisant rien sans sa participation & son approbation, il n'est pas besoin que je luy dise des particularitez qu'elle sait mieux que moy : Toutefois je n'ai pû m'empêcher de luy donner part de mon embarquement pour Naples, & luy demander l'assistance de ses sages conseils dans une entreprise si pleine de difficultez, & de dangers. Les bontez que V.E. m'a témoignées depuis que je suis à Rome, me font esperer toutes choses de sa generosité ; & je suis assuré que pour en estre puissamment secouru en cette occurrence, il suffit qu'elle sache qu'il y va de l'honneur de la France, dont V. E. soûtient glorieusement les interests & la réputation. Si je suis assez heureux pour servir utilement le Roy en cette occurrence, j'envoyeray un exprés à V.E. luy en porter la nouvelle, & la remercier de toutes ses bontez, dont j'esperois luy aller rendre graces moy-mesme, avant que de retourner en France : suppliant V. E. de croire, que je chercheray tous les moyens de luy en témoigner ma reconnoissance, & de faire paroître que je suis plus que personne,

MONSIEUR,

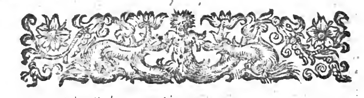
De V. E.

Le tres-humble, & tres-obligé serviteur, LE DUC DE GUISE.

Ma Cour estoit fort grosse de Mariniers Napolitains, & je les envoyois à toutes les heures du jour, pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps se mît au beau & que le vent s'assurât pour me rendre promptement à Naples, dont je mourrois d'impatience; mais je fus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint vn soir donner avis qu'il estoit arrivé vne felouque; l'Impatience de savoir quelque chose de nouveau m'en envoya querir les Mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté vn vieux Avocat nommé Francisco de Pasti, pour traitter quelque chose de la part de la République. Monsieur de Fontenay me fit secret, & de sa venuë, & de sa négociation, je feignis de n'en avoir ni soupçon ni connoissance, & reconnus ce que je devois attendre de luy, qui commançoit par vn procédé si desob'igeant & se cachoit de moy dans des affaires où j'avois vn si notable interest. Francisco de Pasti à son retour m'informa de toutes choses; & je crus que c'estoit par honte, que Monsieur l'Ambassadeur m'avoit fait ce secret, ne voulant pas que je connusse qu'il donnoit trop legérement à tout ce qui luy estoit proposé. L'opinion de quelques-vns de Naples auoient euë, que pour avancer les secours du Roy, il faloit en quelque façon s'y soûmettre, & avoient pour cét effet fait charger ce bon homme d'aller offrir vn tribut tous les ans à la France, qui estoit plus choquer le Pape que d'en prétendre la souveraineté & perdre la considération, pour vne chose déraisonnable que l'on vouloit avoir, quand il étoit question de s'acquerir vn grand Royaume. Cependant, cette offre fut réçuë à bras ouverts, l'on fit mystere de cette affaire, & Monsieur de Fontenay crut, en ajustant ce traitté, avoir rendu vn service à la France d'vne importance extraordinaire, ne se

ſouvenant pas que le Roy Charles VIII. fort ambitieux, & fort éclairé, l'avoit autrefois refuſé, reconnoiſſant bien qu'vn Royaume ne pouvant avoir qu'vn Seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en meſme temps, d'ont l'égalité du pouvoir eſtant incompatible, en détruit l'avantage & la gloire.





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE II.



Es felouques de Naples m'attendant depuis ſept ou huit jours à Fiumicine, pour m'embarquer, les Députez envoyez du Peuple preſſérent extraordinairement mon départ, la ville étant reduite, comme j'ai déja dit à telle extremité, ſi diviſée,& ſi fort abbattuë d'eſperance & de cœur, que la reſolution avoit eſté priſe de ſe remettre en l'obeïſſance des Eſpagnols, & ſe rendre avec leurs Chefs à diſcretion,ſi dans le Samedi 16.du mois de Novembre, l'armée navale du Roy n'y arrivoit, ou qu'ils ne fuſſent ſecourus. La neceſſité que l'on avoit de ma perſonne me donnant lieu de prendre de plus grandes aſſeurances d'eſtre ſoûtenu dans vne telle entrepriſe,de toutes les aſſiſtances neceſſaires: Je fis paroiſtre quelque refroidiſſement d'executer

vn dessein si hazardeux, attendu,comme je l'estois, de toutes les forces de mer d'Espagne, & outre ses galéres & ses vaisseaux, de grande quantité de felouques, & de brigantins. Les Ministres du Roy qui voyoient que du seul passage de ma personne dépendoit la continuation, ou la fin de la revolte de Naples, se servirent de toutes sortes d adresses pour me faire valoir l'importance du service que je rendrois à la Couronne, en me sacrifiant pour ses interests, & la reputation que je pourrois acquerir par vne action si extraordinaire. Et comme ils connoissoient l'estime & l'amitié que j'avois pour la personne de Monsieur le Chevalier d Igbi, qui se trouvoit pour lors à Rome chargé des affaires de la Reine d'Angleterre; ils le jugérent propre à me persuader. Je feignis de me rendre à ses raisons, pourveu que l'on m'assuràt de la part du Roy d envoyer promptement à Naples son armée navale à mes ordres, chargée de tous les secours que j'avois recherchez.

Mes justes demandes m'ayant esté confirmées de la part du Roy, par Monsieur de Fontenay son Ambassadeur, Messieurs les Cardinaux Theodoli, Ursini, de Sainte Cecile,& l Abbé de Saint Nicolas ses Ministres à Rome; Monsieur le Cardinal d'Est Protecteur de France, en estant pour lors absent, & le Cardinal Grimaldi estant à Modéne pour traitter avec le Duc: Je leur donnai parole d'entrer dans Naples d'y rassurer les esprits, & d y maintenir tout le monde les armes à la main, jusques à tant que l'armée fût arrivé, & que rien que ma mort ne pourroit en empécher l'execution; que pour cét effet, je partirois aussi-tôt que je verrois le vent assuré pour mon passage. Et quoy que tous ces Messieurs fussent d'avis que je m'allasse embarquer *incognito*, je jugeai qu'il seroit aisé de m'as-

ſommer par les chemins,les Eſpagnols ne manquant pas d'eſpions pour les avertir de mon départ ; Et ſuppliai Monſieur l'Ambaſſadeur de commander à tous les François qui eſtoient à Rome,de monter à cheval pour m accompagner,trouvant la choſe plus honorable pour moy, & beaucoup plus ſeure, puiſque je ne pourrois eſtre attaqué , que par vn corps conſidérable de troupes,que le Pape ne permettroit pas qu'on aſſemblât dans ſes Eſtats.

Le Mercredi treiziéme de Novembre, ayant eſté averti à mon lever, par les Mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent eſtoit changé, & aſsuré au beau pour quelques jours , j'allai m'en èclaircir moy-meſme , & en rendis compte aprés à Monſieur l'Ambaſsadeur, & luy dis , que je ſerois preſt à partir immediatement aprés le dîner. Je fus entendre la Meſse , & aprés avoir donné ordre , à mon retour chez moy , à tout ce qui m'eſtoit neceſsaire pour vn voiage ſi précipité , quittant , au ſortir de table mes habits de ville, pour en prendre de guerre, je parus le colet de buſle ſur le corps, & déclarai à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attirez chez moy , que je m'en allois à Naples, bien reſolu d'y périr , ou d en chaſser les Eſpagnols. Monſieur l'Ambaſsadeur me vint prendre pour me conduire dans ſon caroſse , juſques à Saint Paul , accompagné de Meſſieurs les Abbez de Saint Nicolas , & de la Feüillade , & ſuivi de tout ce qu'il y avoit de François à Rome à cheval, en faiſant mener en main celuy dont je me devois ſervir. Je paſsai dans cét équipage au travers de la place d Eſpagne , pour faire voir aux Eſpagnols, que quand il eſtoit queſtion de ſervir la Couronne, je faiſois gloire de me declarer leur ennemi. Aprés avoir fait mes priéres devant le Crucifix miraculeux de l'Egliſe de Saint Paul , je pris congé de

Monſieur l'Ambaſſadeur, & montant à cheval, mon Trompette ſonnant, je pris ma marche droit à Fiumicine, où eſtant arrivé ſur les deux heures aprés minuit, je viſitai les felouques qui m'attendoient, dont je choiſis la plus petite, & la plus legere, pour pouvoir plus aiſément me ſauver devant les galéres, & les brigantins des ennemis. J'eſtois accompagné de vingt-deux perſonnes en tout; ce nombre eſtant compoſé des envoyez du Peuple de Naples, de quelques officiers, & de cinq, ou ſix de mes domeſtiques: Et le Capitaine Andréa Portaro qui commandoit la felouque que je montois, m'ayant repreſenté qu'elle ſeroit trop chargée ſi j'avois avec moi vn Valet de chambre, & vn Trompette, je fis embarquer le dernier ſur vn autre bâtiment. Ma petite armée eſtoit compoſée de trois brigantins, & huit felouques, dont quatre eſtoient chargées de ſix milliers de poudres, que j'avois achetez à Palo, port de mer du Duc de Bracciano, pour porter à Naples, eſtant informé que le Peuple n'en avoit plus. J'y portois auſſi avec moy quatre mille piſtoles, qui m'y ont ſervi vtilement, comme l'on verra cy-aprés, & qui eſt le ſeul argent que j'aî pû recevoir de dehors en cinq mois de temps que je me ſuis maintenu ſans aucun ſecours, horſmis deux mille écus qui me furent apportez par le reſte de mes gens que j'avois laiſſé à Rome.

Le Jeudi, environ ſur les quatre heures, je me mis à la voile, avec vn temps favorable, & aſſez frais; donnai à vn Valet de chambre nommé Caillet, mes dépéches pour la Cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vû partir, & que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ ſur le midi, l'on découvrit deux brigantins ſur noſtre route, avec la banniére d'Eſpagne, je leur fis auſſi-tôt

donner la chaſſe, & les ayant obligez de venir à bord, je reconnus qu'ils eſtoient Siciliens, chargez de citrons & d'autres fruits pour Rome: Je n appris d'eux aucune nouvelles pour n'avoir pas touché à Naples, & leur laiſſai faire leur chemin, à condition d'aller rendre compte à Monſieur l'Ambaſſadeur de l'heure, & du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre-heures du ſoir, je découvris l'Iſle de Pons, d'où je vis en meſme temps ſortir deux galéres, qui firent fumée, pour en avertir trois autres qui eſtoient à Terracine; qui répondirent auſſi-tôt à leur ſignal, & toute la coſte venant à eſtre avertie par de ſemblables fumées de mon paſſage, cinq autres galéres ſe tinrent preſtes dans Gayette pour s'y oppoſer. Je fis en meſme temps aſſembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laiſſer aller tout ſeul, avec défenſes de me ſuivre, jugeant que les galéres s'attacheroient à pourſuivre le plus grand corps des felouques, les croyant de conſerve auprés de la mienne, laquelle eſtant ſeule, ſeroit & moins obſervée, & moins ſuivie. Je fis en meſme temps amener la voile, & faiſant force de rames, je gagnai la terre, afin que ſon ombre, la nuit commençant à approcher, couvrant le corps de ma felouque, les galéres qui me ſuivoient en perdiſſent la veuë. Mes Mariniers eſtoient d'avis, quand nous approchâmes de Gayette, de ſe mettre au large; mais je fis mettre le Cap droit à la Tour de Roland, afin que me croyant vne felouque amie, l'on m'attendît, & que je puſſe avant que d'eſtre reconnu des ennemis, & que leur galéres euſſent ſarpé, eſtre déja bien loin. Je paſſai donc ſi prés du château, que nous répondîmes à la ſentinelle que j'étois vn Courrier, expedié au Vice-Roy de Naples; & au lieu d'aller mouïller dans le port, je commen-

çai à m'en écarter ; & pour lors les galeres se mirent en devoir de me suivre : Mais vn vent furieux du Garillant s'estant levé , & donnant dans la bouche du port , les empécha , quelque effort qu'elles pussent faire , d'en sortir. Je voulus me servir de ce vent frais pour mettre à la voile,& pour faire plus de chemin : mais l'ayant pris pardevant , nous fûmes démâtez , & faillîmes à nous perdre. Deux coups de mer nous brisérent deux timons,l'vn aprés l'autre, & ayant mis vne rame pour gouvernail, avec bien du péril , & de la peine , nous achevâmes de passer le Golphe, & avec beaucoup de joie, nous nous vîmes couverts d'vn terrein.

A la pointe du jour,nous nous trouvâmes proche de l'Isle d'Ischia , où mes Mariniers me voulurent persuader de chercher vn abri , pour laisser passer le jour, & entrer plus facilement dans Naples la nuit: mais je resistai à ce sentiment , appréhendant qu'étant découvert , ou par l'infidéliré de quelqu'vn d'eux , ou par quelque autre accident inopiné , je ne tombasse sans combat entre les mains des ennemis.La peur les faisant opiniâtrer en leur sentimēt, je fus contraint de mettre l'épée à la main , & les faire voguer. Aussi-tôt que nous eûmes passé les bouches , nous découvrîmes la ville de Naples , & l'armée d'Espagne,qui estoit devant : Et pour pouvoir mieux resoudre ce que j'aurois à faire,je m'informai soigneusement de tous les postes que tenoient les ennemis , & voulus savoir qui estoit le maistre des terreins qui estoient au dessus , & au dessous de la ville. Je commandai à l'heure mesme d'aller droit à la Capitaine qui portoit l'Etendart, pour faire que l'on m'attendît , & avoir le temps de m'éloigner , avant que les vaisseaux eussent mis leurs barques longues , & les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la Capi-

tane, au lieu de m'en aller droit à la ville, je pris ma route au dessous, vers la tour du Crec, pour empécher que les felouques de Chiaye, & de Sainte Lucie ne me pussent couper chemin: Et pour donner avis à la ville de mon arrivée; j'ordonnai à mes Mariniers, en passant au travers de l'armée d Espagne, de crier qu'ils me portoient, & me levant debout sur la poupe, je commençai à faire signe du chapeau, pour obliger de l'infanterie à sortir, & venir me recevoir à mon débarquement. Je fus aussi-tôt suivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer de bâtiment à rame, & salüé de toute l'artillerie des châteaux, du mole, des vaisseaux, & des galéres. J'abordai terre vne lieuë au dessous de la ville; & donnant les ordres aux mousquetaires qui m'estoient venus recevoir, de faire vn feu continuel sur les bâtimens des ennemis qui pressoient trop, je costoyai Resene, & Portici, & ne voulut point débarquer, que je ne fusse arrivé à la faveur de cette escarmouche, & au bruit de toutes les canonnades des ennemis, à la place de la Cavallerie dans le fauxbourg de Lorette: Où sautant à terre, le Vendredi quinziéme, sur les onze heures, je fus reçu avec vn applaudissement incroyable d'vn nombre infini de peuple, qui me portant en l'air quelque espace de temps, me mirent sur vn beau Coursier qui m'avoit esté préparé, sur lequel je fis mon entrée dans la ville, & allai descendre à l'Eglise de Nostre-Dame des Carmes, pour la remercier du bon succés de mon passage, & reçus de la main du Prieur le Scapulaire.

L'on ne peut exprimer la joie de tout ce Peuple, ni les respects & témoignages d'affection qu'ils me rendirent, qui allérent jusqu'à l adoration, & l idolâtrie, venant brûler de l'encens au nez de mon cheval; & ce qui me parut, & plus extraordinaire

&

& de meilleur augure;Ce fut que parmi cette multitude innombrable de gens amassez pour me voir débarquer,il n'y eut pas vne seule personne de blessée, de plus de mille coups de canon qui furent tirez des châteaux, du port, des vaisseaux, & des galéres. Comme j'achevois d'entendre la Messe, le beau-frere de Gennare Anneze me vint faire vn compliment de sa part, & des excuses de n'estre point venu me recevoir, ne se croyant point en seureté hors du Tourjon des Carmes, où il m'attendoit auec vne impatience extréme. Je m'y rendis aussi-tôt, & le trouvai sur vne petite terrasse à l'entrée de son logement, où par vn compliment assez mal arrangé, il me témoigna autant que son ignorance, & son incapacité luy purent permettre, la joie qu'il avoit de me voir; puisque sans mon arrivée, il devoit le lendemain matin estre livré aux Espagnols, & par consequent au supplice; sa fortune n'en ayant reculé l'execution que de six ou sept mois. Beaucoup de gens estoient accourus, pour assister à cette entreveuë, dont les circonstances pouvoient donner de la curiosité. Je ne fus pas peu surpris de l'aveuglement du Peuple de Naples d'avoir choisi vn homme de cette sorte, pour leur General; la personne m'en parut assez extraordinaire, pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me sera possible, obligé d'en faire ici le portrait.

C'estoit vn petit homme de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncez dans la teste, les cheveux courts,qui luy découvroient de grandes oreilles,la bouche fort fenduë, la barbe raze, qui commençoit à grisonner; le son de sa voix estoit fort gros, & fort enroüé, ne pouvant dire deux paroles de suite sans hésiter,continuellement en inquiétude, & si rempli d'appréhension,que le moindre bruit du

monde le faisoit tressaillir. Il estoit accompagné d'vne vingtaine de Gardes, dont la mine n'estoit pas plus relevée que la sienne. Il avoit vn colet de bufle des manches de velours cramoisi, des chausses d'écarlatte, vn bonnet de toile d'or de mesme couleur sur la teste, qu'il eut assez de peine de m'oster en me saluant, vne ceinture de velous rouge, garnie de trois pistolets de châque costé; il ne portoit point d'épée, mais en recompense il tenoit vn gros mousqueton dans la main. La premiere caresse qu'il me fit, fut de m'oster mon chapeau, & de me faire apporter en sa place dans vn bassin d'argent, vn bonnet tout pareil au sien, & me prenant par la main, me conduisit dans la salle, dont il fit en diligence fermer les portes, défendant à ses gardes de ne laisser entrer personne, de peur qu'on ne vinst l'égorger. Aussi-tôt que nous fûmes assis, je luy presentai la lettre que Monsieur le Marquis de Fontenay m'avoit chargé de luy rendre, & l'assurai, comme il m'avoit esté ordonné, de la protection de la France, de la venuë de son armée navale, & de tous les secours dont les Napolitains pourroient avoir besoin pour se mettre en liberté, & se délivrer de l'oppression des Espagnols. Il me répondit avec plus de satisfaction que d'éloquence, & ayant ouvert la lettre que je luy avois renduë, il la parcourut toute de la veuë, & faisant la mesme chose apres l'avoir tournée de tous les quatre costez, il me la rejetta, en me disant qu'il ne savoit pas lire, & en me priant de luy en dire le contenu.

Sur ces entrefaites, l'on vient heurter à la porte, comme si on eust voulu l'enfoncer; tout le monde courut à l'allarme, & la voix s'estant élevée de dehors que c'estoit Monsieur l'Ambassadeur de France qui me vouloit voir, elle luy fut ouverte; & me preparant à l'aller recevoir, avec la ceremonie deuë

à ſon caractere, je fus ſurpris de voir vn homme ſans chapeau, l'épée à la main, deux gros chapelets d'Ermite au col, qu'il diſoit porter, l'vn pour prier Dieu pour le Roy, & l'autre pour le Peuple; qui ſe couchant tout de ſon long, & jettant ſon épée, vint embraſſer mes jambes, pour me baiſer les pieds. Je le relevai avec aſſez de peine, & demeurai en doute, ſi je devois luy rendre la lettre de Monſieur de Fontenay, qui le traittoit d'Excellence, & d'Ambaſſadeur du Roy, voyant en la perſonne du ſieur Loüigi del Ferro, plûtôt la figure d'vn fol échappé des petites Maiſons, que d'vn Miniſtre d'vne grande Couromme: Mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée, que je n'avois pas encore découverte, veu le grand credit que celuy qui m'avoit chargé de ſa dépéche, m'avoit aſſuré qu'il s'eſtoit acquis parmi le Peuple; je fus obligé de la luy remettre entre les mains, de peur d'eſtre blâmé de n'avoir pas executé ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendîmes vn grand bruit dans la ruë, du tumulte du Peuple, qui demandoit à me voir; pour ſatisfaire à ſa curioſité, je me mis à vne feneſtre, & Gennare m'ayant fait apporter dans deux baſſins, vn ſac de ſequins, & vn autre de monnoye blanche, je les jettai ſur le Peuple, & durant qu'ils ſe battoient pour les ramaſſer, je crus qu'il eſtoit temps de demander à dîner, n'ayant point mangé depuis Rome, à cauſe de la grande bouraſque que j'avois couruë ſur la mer. Gennare me fit des excuſes de la méchante chére qu'il me feroit, n'oſant, de peur d'eſtre empoiſonné, ſe ſervir pour cuiſinier, que de ſa femme, auſſi mal adroite à ce métier, qu'à faire la perſonne de qualité. Elle apporta le premier plat, habillée d'vne robbe de brocard bleu, en broderie d'argent, avec vn gard'enfant, vne chaîne

de pierrerie, vn beau collier de perles, des pendans d oreilles de diamans, toutes dépoüilles de la Duchesse de Matalonne; & en ce superbe équipage, il la faisoit beau voir faire la cuisine, laver les plats, & se divertir l apresdinée à blanchir, & étendre du linge. J'appellai Loüigi del Ferro, comme Ambassadeur, pour venir laver avec nous: Mais Gennare me répondit que je me mocquois, & qu il avoit accoûtumé de la traitter comme vn chien: & comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir aussi-tôt; disant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me servir, à cause de sa qualité: Il me donna à boire à genoux; ce que ne voulant pas souffrir, Gennare me dit qu'il le servoit de mesme, ce que je vis incontinent aprés. Le dîné ne dura gueres, & toutes choses y estoient si mal propres, & de si méchant goust, que sans le pain, la salade, le vin, & le fruit, que je trouvai excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au sortir de table, je demandai que l'on me fît venir le Corps de ville; le Conseil que l'on avoit donné à Gennare, à cause de son incapacité, composé d'vne personne de chaque quartier, nommée exprés par le Peuple; les Officiers généraux, Mestres de Camp, & principaux Capitaines, & généralement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville: afin de m'instruire de l'état de toutes les affaires, & pourvoir sans perdre de temps, à toutes les choses dont l'on pourroit avoir besoin, rémedier à tous les desordres, & me mettre en estat de faire vne vigoureuse défense contre les Espagnols, & donner le temps à l'arrivée de l'armée navale, & au secours que j'avois fait esperer à cette grande ville, de la puissante protection du Roy.

Je trouvai qu'il n'y restoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours; Que le fonds destiné

pour en acheter, avoit esté malicieusement consumé; Que de cent soixante & dix mille hommes que l'on m'avoit fait entendre quand j'estois à Rome, que je trouverois sous les armes, il n'y en avoit pas quatre mille de pied,& trois cens chevaux en estàt de servir, distribuez en corps de regiment, & campagnies particuliéres, sous des Officiers incapables, & sans expérience; Que le reste du Peuple s'estant lassé, ne vouloit plus prendre les armes, & que ce petit nombre occupé à la garde, chacun de son quartier, refusoit de demeurer la nuit dans son poste,à moins que d'estre payé journellement; Qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moy; Qu'il n'y avoit point d'argent; Que la division,& l'inimitié s'estant mise entre Gennare Anneze, & Pepe Palombe, Chef de la Concherie, s'accusant l'vn l'autre de trahison, & d'intelligence avec les Espagnols, & non sans quelque fondement, comme je l'ai reconnu depuis, ils estoient entrez en telle défiance, qu'ils ne songeoient plus qu'à se retrancher, & faire vn exacte garde l'vn contre l'autre,de peur que ceux du quartier de la Concherie, ne tentassent quelque chose contre ceux du Marché; Ce qui tenoit tout le reste de la ville en suspens, & en crainte,que sa ruïne, & son sacagement ne pût estre causé par cette mauvaise intelligence, dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'éclaircissois du méchant estat, ou la ville de Naples estoit réduite, il arriva deux choses assez considérables, & capables de donner de la surprise & de l'étonnemét à tout autre homme que moy, qui ne se fût pas resolu à toutes sortes d extremitez. Vn Boucher, Capitaine du quartier de Porto, nommé Iommo Ropolo, homme seditieux & emporté, enfonça la porte de la chambre où

nous eſtions au Conſeil, & s'approchant de Gennare, & l appellant traître, luy donna de toute ſa force, trois ou quatre coup du plat de la main ſur le col, qu'il avoit découvert, en luy jurant qu'il lui vouloit couper la teſte, dont rien ne l'empéchoit que ma preſence, & le reſpect qu'il me portoit. Gennare ſe jetta à ſes pieds, ſe mit à pleurer, & luy embraſſant les genoux, luy demanda la vie; & ſa femme acourant au bruit, & ſe mettant en meſme poſture devant moy, me conjura de le vouloir conſerver. Je m entremis de cét accommodement, & l ayant fait avec aſſez d'autorité, je renvoyai ledit Tommo Ropolo à ſon quartier, avec aſſurance que je l'irois viſiter le lendemain, comme tous les autres de la ville, luy ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce différent eſtoit-il terminé, & avions nous repris nos places pour continuer le Conſeil, que nous fûmes interrompus de nouveau par vn grand bruit, d'vne grande affluence de peuple avec des cris, & des lamentations, qui nous firent connoiſtre, qu il faloit qu'il fût arrivé quelque étrange malheur; C'eſtoit vn fameux Bandit nommé Jacomo Rouſſe, qui eſtant ſorti de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cens hommes de pied, & trois ou quatre cens chevaux, pour conſerver contre le Corps de la Nobleſſe, le bourg de Saint Anaſtaſe, & quelques autres, au pied de la montagne de Somme, dont la ville tiroit vn grand ſecours de bled, avoit eſté ſi rudement chargé, que la pluſpart de ſes gens avoient eſté taillez en pieces, & aſſez bon nombre demeuré priſonniers; le peu qui ſe retiroit avec luy eſtoient tous bleſſez, & luy de deux coups d'épée, l vn ſur le viſage, & l'autre ſur la teſte. Ce triſte ſpectacle jetta vn tel effroy, que ſi le Peuple n euſt eſté raſſuré

par mon arrivée, il auroit mis les armes bas. Les Duc de Mantalonne, Comte de Converſano, Prince d Ottayano, Dom Ferrante Carraciolo, & les autres Cavaliers ayant pouſſé vertement la déroute juſques dans les faux-bourgs de la ville, le Peuple s'y voyoit reſſerré, ſans eſperance de pouvoir plus tirer de vivres de dehors; ce malheureux combat ayant fait changer de parti à tous les lieux qui tenoient pour luy dans la campagne, & dans tout le reſte du Royaume; juſques à ceux meſme qui le matin eſtant encore en ſa faveur, avoient facilité mon abord, ſans quoy je ne pouvois éviter de tomber entre les mains des ennemis. Je laiſſe à juger par cét eſtat, où je trouvay les choſes à mon arrivée, ſi je n'eus pas beſoin d'vne extraordinaire reſolution, pour ne me pas laiſſer abbatre à tant d'accidens imprevus, ne pouvant faire de fondement que ſur ma ſeule perſonne, eſtant abandonné de tout le monde, & dépourveu generalement de toutes les choſes néceſſaires à la défenſe d'vne place, dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reſte de la journée ſe paſſa dans le Conſeil, qui ſe trouvant à tout heure interrompu par l'arrivée des gens que Gennare avoit envoyez pour ſaccager les maiſons, où l'on luy donnoit avis que l'on pouvoit faire quelque butin, y ayant de l'argenterie cachée, ou quelque meuble de prix, ce qui eſtoit ſa principale occupation, laiſſant au hazard la conduite de toutes les autres affaires, ne finit que bien avant dans la nuit, ſans que je puſſe eſtre plus informé de l'eſtat de la ville, des forces de ſes troupes, ni de ſes neceſſitez, qu'à l'heure meſme de mon arrivée. Ce qui me fit bien juger que je ne pourrois avoir de lumiéres certaines, que celles que je prendrois de moy-meſme, par ma vigilance, & par mes ſoins.

Je passai le reste de la soirée à recevoir des complimens de tous les particuliers de la ville, sans pouvoir reconnoistre qu vne extraordinaire confusion, vne incapacité générale dans tous les Chefs, tant pour les choses de police, que pour celles de la guerre. La haine qu ils portoient aux Espagnols, ne s'expliquoit que par des paroles injurieuses. Mais la lassitude estoit si grande d'avoir esté si longtemps les armes à la main, que personnes ne vouloit plus demeurer la nuit aux postes avancez, à moins que de se faire bien payer; Et ceux qui avoient dequoy, faisoient faire leurs gardes par quelques pauvres miserables, & s'en retournoient coucher chacun chez soy.

Je ne pus reconnoistre qui avoit plus d'autorité dans la ville, les Chefs de chaque quartier y commandant avec indépendance les vns des autres, sans s'estre acquis cét avantage, ni par le merite, ni par la capacité; mais seulement pour avoir parlé plus haut, & fait plus de bruit que les autres: Gennare mesme, tout Général qu'il estoit, n'estoit respecté de personne, mais craint par la suite qu'il s'estoit acquise de toute la lie du Peuple, & principalement du Marché, à qui il donnoit la liberté de piller; Son élection n'ayant point esté faite par le Corps de ville, ni approuvé de personnes des habitans, à ce que chacun disoit en particulier; mais seulement par cinq, ou six cens petits garçons tous pieds nuds, qui rodant par toute la ville avec vn croc de Marinier sur l'épaule, & vne fascine poissée au bout, faisoient des insolences à tous les Bourgeois, & menaçoient de mettre le feu aux maisons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoître. Ces Lazares, car c'estoit le nom que cette canaille s'étoit donné, prirent amitié pour luy, dautant qu'il leur souffroit toute sorte de licence, & jusques au

point mesme de luy perdre impunément le respect à toute heure, & pour l'avoir plus échauffé que tout le reste du peuple, à crier des injures au malheureux Dom Francisque Toralte, dont aprés la mort il fit déchirer le corps impitoyablemét par les ruës. L'on peut juger par-là du fondement que l'on pouvoit faire sur sa personne, & si je n'estoit pas à plaindre, de me trouver dans vn si grand desordre; sans savoir de qui je me devois défier, ou en qui je pouvois prendre confiance.

Comme il estoit déja fort tard, & que j'avois besoin de repos chacun se retira & l'on me fit apporter vn souper d'aussi mauvaise grace, & aussi dégoûtant que le dîner l'avoit esté, il ne dura gueres: & m'estant informé du lieu où l'on m'avoit préparé vn lict, je fus assez surpris, quand j'appris de Gennare qu'il vouloit que je couchasse avec lui. A quoy m'estant opposé autant qu il m'estoit possible, ne voulant point donner l'incommodité à sa femme, en prenant sa place: Il me dit qu'elle coucheroit sur vn matelas devant le feu avec sa sœur, & qu il importoit à sa seureté, qu'il me donnât la moitié de son lict, sans quoy ses ennemis luy viendroient couper la gorge; le respect seul de ma personne le pouvant preserver de ce peril, dont l'apprehension l'avoit si fort préoccupé, qu il se réveilla la nuit vingt fois en sursaut, & m'embrassant, les larmes aux yeux, me conjura de luy sauver la vie, & de le garentir de ceux qui le vouloient assassiner.

Il me conduisit pour me coucher dans sa cuisine, où je trouvai vn lict fort riche, de brocard d'or, & au pied dans vn berceau vn petit esclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite verole: force vaisselle d'argent, & blâche & vermeille dorée, qui estoit en pile au milieu de la place, plusieurs

caſſettes à demi ouvertes, dont ſortoient des chaî-nes, des bracelets, des perles, & autres pierreries, quelques ſacs d'argent, & d autres de ſequins à demi-répandus, des meubles fort riches, & quantité de beaux tableaux jettez confuſément, faiſoient aſſez voir combien il avoit profité dans les pillages des maiſons des perſonnes les plus riches, & les plus qualifiées de la ville; ſans que de toutes ces ri-cheſſes, il ait voulu iamais aſſiſter le Peuple de la moindre ſomme, ſoit pour acheter des munitions de guerre, ou de bouche, ſoit pour payer les trou-pes qui eſtoient ſur pied, ou faire de nouvelles le-vées; ce qui me deſeſpéroit, de me voir manquer de tout,& d'avoir ſi proche vn ſecours ſi conſidera-ble, ſans m'en pouvoir prévaloir. L'on voyoit de l'autre coſté de la cuiſine en grande quantité,toutes les choſes qui y peuvent eſtre néceſſaires, & qui avoient eſté pillées en differens endroits, avec tou-tes ſortes d'armes, le tout dans vne extraordinaire confuſion Les préſens & les contributions qu il re-cevoit tous les jours de toutes ſortes de chaſſes, de gibier, de volailles, de chairs ſalées, & de toutes les choſes que l'on peut manger, en tapiſſoient les murailles.

Ce fut-là le ſuperbe appartement que l'on m'a-voit préparé, pour me regaler, & où me trouvant accablé de ſommeil, je ne penſai qu'à me deshabil-ler promptement pour me mettre au lict. Louïgi del Ferro ne voulut pas ſouffrir que perſonne m'ap-prochât pour me débotter, maintenant qu'il n'ap-partenoit qu à luy de me rendre juſqu'au moindre ſervice; je le refuſai : mais Gennare m'exhortant à le laiſſer faire, s'en fit déchauſſer, pour me mon-trer l'exemple, que ie ſuivis aprés ſans répugnance, & me couchai le plus promptement que je pus: Gennare auſſi-tôt ſe vint mettre auprés de moy, &

mettant vne chandelle ſur le lict, & ſe débandant vne jambe pour la penſer, je luy demandai ſi c'étoit quelque bleſſure ; Il me répondit, qu'eſtant replet naturellement, & chargé d'humeurs, vn Médecin de ſes amis luy avoit ordonné de ſe ſervir d'vn reméde que je ne nomme point, de peur de donner autant de dégoût, qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme ſe paſſa la journée de mon arrivée dans Naples, & la reception que j'y reçus, dont le deſagreable commencement, aprés le prémier accablement du ſommeil, me donna le reſte de la nuit de fort méchantes heures, me faiſant faire beaucoup de reflexions ſur le préſent eſtat de mes affaires, & ſur tous les perils que j'avois à courre ; Et aprés m'eſtre reſolu à toutes ſortes d'évenemens, j'attendis le jour avec vne extréme impatience, afin d'aller travailler à toutes les choſes néceſſaires pour la conſervation de la ville où je m'eſtois jetté, & pour la mienne particuliére, puiſque ma perte, & mon ſalut ne pouvoient plus dépendre que de moy, & que je devois eſtre ſeul, l'artiſan de ma bonne ou mauvaiſe fortune.

Le Samedi au matin, dés que je fus levé, je m'en allai, avec Gennare, entendre la Meſſe en l'Egliſe des Carmes, qui ne manquoit point pour tenir ſon rang de Général du Peuple, de prendre toûjours la droite ſur moy ; Louïgi del Ferro marchant devant nous ſans chapeau, l'épée nuë, & pour paroiſtre mieux à la Françoiſe, avec de grands cheveux : Il avoit vne perruque noire de crin de cheval, pareille aux coëffures que nous donnons aux furies, dans nos balets, & crioit inceſſamment. *Vive le Peuple le Général Gennare, & le Duc de Guiſe* & tranſporté, ou de joïe, ou de folie, il frappoit à grands coups d'épée tout ce qui ſe trouvoit en ſon chemin,

& bleſſa tant de gens, qu'il faillit d'en arriver vne émeute. Je fus contraint, pour m'en défaire, de luy donner vne commiſſion. Je trouvai à la grande porte de l'Egliſe les Religieux des Carmes avec la Croix & l'eau benîte; & le Prieur m'ayant fait vne harangue, on commença à chanter le *Te Deum*, & je fus conduit dans le baluſtre du grand Autel, pour y entendre la Meſſe ſur vn drap de pied qui m'avoit eſté preparé, ou Gennare ſe mit à genoux à ma droite. La Meſſe eſtant achevée, je fus reconduit de la meſme façon, avec vn grand applaudiſſement, & des benedictions de tout le Peuple, juſques hors l'Egliſe, où je trouvai vn cheval que l'on m'avoit amené, pour aller me faire voir par toute la ville, & en viſiter tous les quartiers; & Gennare ayant monté ſur vn courſier noir aſſez vigoureux, il luy voulut donner de l'éperon pour me venir rejoindre, & ſon cheval faiſant vn ſault, le jetta par deſſus les oreilles, tout étendu à mes pieds dont pluſieurs tirerent vn mauvais augure pour luy, qui de peur d'vn pareil accident, ſe fit tout le reſte du chemin, tenir par deux hommes, & mener ſon cheval par la bride. Aprés avoir fait le tour du Marché, où quantité de monde eſtoit accouru pour me voir, j'allai viſiter le quartier de la Concherie, ou je trouvai Pepe Palombe à la teſte de tous ſes gens ſous les armes; Qui m'ayant fait vn grand compliment, me témoigna beaucoup de déplaiſir de n'avoir pû me venir rendre ſes devoirs, n'entrant point dans la maiſon de Gennare, pour qui il avoit vne inimitié extréme; & comme il me témoigna beaucoup d'affection, & d'attachement à ma perſonne, je luy dis que je voulois qu'il fût de mes amis, & prendre vn ſoin particulier de ſa fortune; Je le fis ſur l'heure meſme Meſtre de Camp du Régiment d'infanterie que je voulois lever ſous mon

m, & luy ordonnai de se tenir auprés de moy,
ur porter mes ordres par tout, en qualité de
n Aide de Camp général : Ce que je fis pour le
gner, estant vne des personnes plus considérées,
de plus de suite parmi le Peuple ; comme aussi
ur l'obseruer de plus prés, à cause de la juste
iance qu'on m'auoit dit que je devois avoir de
. Il me fit paroître beaucoup de ressentiment
toutes ces graces, & me protesta qu'il dépen-
oit toute sa vie aveuglement de mes volontez:
n fis l'épreuve sur le champ, en luy commandant
bien vivre avec Gennare, & de se racommoder
ec luy, qui le craignant, comme le plus dan-
reux de ses ennemis, fit paroître vne extréme joie
cette reconciliation ; & pour la rendre plus
urée, la femme de Pepe Palombe estant accou-
ée le jour mesme, je l'obligeai d'en tenir l'en-
nt sur les fonts. Je fis en mesme temps abattre les
tranchemens qu'ils avoient fait faire l'vn contre
utre, & ordonnai que leurs soldats ne seroient
us employez que contre les ennemis, & vi-
oient dans l'intelligence que des freres, & de
ns citoyens doivent maintenir ensemble. Toute
ville témoigna autant de satisfaction de ce ra-
mmodement, que les Espagnols, comme j'ap-
is, en ressentirent de déplaisir. Je visitai ensuite
us les quartiers de la ville, suivi de plus de cin-
ante mille personnes. Vincenzo d'Andrea, Pro-
diteur general, me dit alors qu'il n'estoit pas
isonnable qu'il restât dans cette réjouïssance pu-
ique, des miserables dans la ville, & qu'il faloit
ire ouvrir toutes les prisons ; Ce qui s'exécuta
s que je passai devant la porte de quelqu'vne, &
incipalement à la Vicairie, ancien Palais des
ois de Naples, ou tous les Juges des differens
Tribunaux s'assemblent pour y rendre la Justice,

& où estoit renfermé le plus grand nombre de prisonniers ; Et quelque opposition que Gennare y voulut apporter, je fis délivrer des Cavaliers qu'il vouloit faire mourir, pour satisfaire à la haine qu'il portoit à toute la Noblesse, à qui, je chargeai le Marquis de Monte Sylvano de la Maison de Brancacio, vn vieux Mestre de Camp d'infanterie nommé Bartolomeo Griffo, & quelques autres Gentilshommes, de l'assurer de ma part, que je prendrois vn soin extraordinaire de la conservation de la personne & des biens de tous les particuliers, & que mon intention n'estant que de procurer le repos, & la liberté à tout le Royaume, je m'étudierois principalement à remettre les choses dans l ordre, espérant d'en venir à bout dans peu de temps ; dont ils me firent mille remercîmens, & m'assurérent d'en conserver vne eternelle reconnoissance : Et ne s'étant rien passé de fort considérable dans le reste de ma cavalcade, je ne m'arrêterai pas à conter mille petites particularitez, & dirai seulement trois choses dignes d estre observées.

La premiere, que Gennare témoigna du chagrin, de ce que dans toutes les accalamations publiques, qui furent excessives, l'on ne parla que de moy, sans jamais le nommer, tout le monde affectant de me faire paroître autant de mépris, & d'indifférence pour sa personne, que d amour & de respect pour la mienne, croyant estre à couvert de ses violences, dont desormais ma présence les garantiroit. La seconde, que dans toutes les ruës où je passai, je les trouvai toutes tapissées, les fenestres garnies de femmes qui me jettoient des fleurs, des eaux de senteurs, & des dragées, accompagnant ces témoignages de respect & de joie de mille benédictions. La troisiéme est, que les gens qui sortoient des portes, venoient étendre sous les pieds

: mon cheval, des tapis, & leurs manteaux, & les
mmes avec des cassolettes venoient brûler des
arfums au nez de mon cheval, & les pauvres gens
e l'encens sur des tuilles ; tout le monde generale-
ient me protestant qu'il n'avoit plus rien à crain-
re, puisque j'estois venu à son secours, & que me
:connoissant pour son liberateur, ils estoient tous
:solus de mourir avec moy, & de sacrifier leurs
iens, & leurs vies pour mes interests, & pour ma
ortune. Ces demonstrations d'amitié ont continué
e la mesme sorte, avec les mesmes cerémonies, &
a mesme chaleur, depuis ce jour-là jusque à celuy
e ma prison.

Il estoit assez tard quand j'achevai le tour de la
'ille, & de visiter tous les quartiers, & je m'en
'ins dîner chez Gennare, qui me fit aussi méchante
hére que le jour precedent. En arrivant au Tour-
on des Carmes, je trouvai le Maistre de chambre
le Monsieur le Cardinal Filomarini, qui me vint
aire compliment de sa part, & des excuses de ce
qu'vne legére indisposition l'avoit empéché de me
'enir visiter, dés qu'il avoit seû mon arrivée ; il me
it demander audiance pour l'apresdînée : Et com-
ne je le voulus prévenir, je me mis en sortant de
able, dans vne chaise de velous bleu, en broderie
l'argent, qui avoit esté de la Duchesse de Mata-
onne, & dont la femme de Gennare se servoit, &
n'en allai à l'Archevesché, où je trouvai dans la
our, toute la famille du Cardinal Filomarini, &
ous les plus qualifiez Bourgeois de la ville, qui me
'inrent recevoir, & sa personne qui m'attendoit
ur le haut du degré ; m'ayant donné la main, il
ne conduisit dans vn fort bel appartement, où
ious nous assimes, & tout le monde en estant sorti,
ous ayant laissé seuls dans sa chambre, nous de-
neurâmes vne heure & demie dans vne conférence

ſecrette. Aprés s'eſtre acquitez de pluſieurs complimens de part & d'autre, il me témoigna beaucoup de tendreſſe pour le Peuple, dont il eſperoit la liberté par la puiſſante protection de la France, loüa infiniment le zéle que j'avois, de venir employer ma vie pour vne cauſe ſi juſte; me dit qu'on ne pouvoit aſſez eſtimer ma réſolution d'avoir mépriſé tant de périls que j'avois à courre, & d'avoir tenté vn paſſage ſi hazardeux; Il me raconta toutes les choſes arrivées depuis les premieres revolutions, & blâmant la conduite que les Eſpagnols avoient tenuë, témoigna qu'il croyoit que le Ciel vouloit délivrer vn Royaume ſi beau, & ſi conſiderable que celuy de Naples, de l'oppreſſion ſous laquelle il avoit langui juſques ici qui ne pouvoit pas durer davantage ſans ſon entiére ruïne, & que j'eſtois l'inſtrument, dont Dieu ſe vouloit ſervir, pour achever vn ſi grand, & ſi ſaint ouvrage; Qu'ayant toûjours eu l'affection d'vn vrai pere pour le Peuple de Naples, il prenoit grande part à l'obligation qu'il m'avoit, de venir prendre ſa defenſe, & m'offroit le ſecours de ſes priéres, & tout ce qui pouvoit dépendre de ſon crédit, de ſon induſtrie, & de ſes ſoins. Je le remerciai de tous ſes diſcours ſi obligeans, & les reconnoiſſant plus remplis de diſſimulation, que de verité je réſolus de l'engager inſenſiblement à faire des démarches, qui le rendiſſent irreconciliable avec l'Eſpagne, & l'engageaſſent par neceſſité à lier vne amitié étroite avec moy; les bonnes qualitez que je reconnus en ſa perſonne, ſon eſprit, & ſa prudence, m'obligeant à le ſouhaiter. Je pris le concert avec luy, de faire le lendemain matin dans la grande Egliſe, le ſerment de fidelité au Peuple, en jurant de le ſervir au péril de ma vie, enuers tous, & contre tous, conformement à l'ordre que j'en avois du Roy; Je

l'engageai, quoy qu'il s'en voulût défendre, de benir vne épée que le Peuple me donnoit pour sa défense, comme la marque de son autorité, & du commandement absolu de ses armes, que j'acceptois, & qu'il me remettoit entre les mains. Cette ceremonie estoit assez inutile, hors le dessein que j'avois de broüiller ledit Cardinal avec les Espagnols, qui veritablement ne luy ont jamais pardonné. Comme il estoit fort clair-voyant il reconnut aussi-tôt ma pensée; mais apres vne contestation assez opiniâtrée, il fut contraint de s'y resoudre, luy ayant protesté que sans sa benediction je n'accepterois point le commandement, & qu'il seroit responsable envers le Peuple de mon refus, à qui de plus il importoit que le serment que j'avois à luy faire, se fît publiquement, & entre ses mains, afin qu'il fût le dépositaire de ma parole, & de ma foy.

Je me retirai, apres avoir ajusté avec luy ce que je desirois, & il me vint conduire jusques à ma chaise, & aprés mille témoignages reciproques, & d'estime, & d'amitié, je pris le chemin du Tourjon des Carmes, suivi des Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiélo, & Mathéo Damore Chef du quartier de la Vinare, les quatre personnes plus fidéles que j'ai trouvées dans la ville de Naples, & qui ont eû plus d'attachechement pour moy. En passant dans le Marché, je m'y arrestai, & mis pied à terre, pour parler à vne quantité de peuple qui me vouloient faire entendre leurs necessitez, & me demander quelque reglement sur des differens survenus entre des Officiers, & prendre en mesme temps mes ordres sur la conduite qu'ils avoient à tenir, & sur la maniére de faire leurs gardes, n'y ayant eu rien jusques-là de bien reglé. Je voulus voir aussi, si les retranche-

mens faits entre le Marché,& la Concherie avoient esté abbatus, comme je l'avois ordonné le matin. J'entrai dans le Tourjon où je trouvai Gennare fort embarrassé à faire mettre les fers aux pieds & aux mains à Loüigi del Ferro, pour avoir fait imprimer,& afficher quelques placards sans sa permission; Je luy demandai sa grace, que quelques priéres que je luy pusse faire,il ne me voulut pas accorder,qu'aprés qu il auroit esté deux fois vingt-quatre heures en cét équipage, prisonnier dans sa cave, me disant qu'à moins d'vn pareil châtiment de temps en temps, il estoit impossible de l'empécher de faire des extravagances.

Aprés auoir esté témoin de cette belle execution, comme je retournois dans la salle, l'on me vint auertir que Monsieur le Cardinal me venoit rendre la visite: je fus le receuoir, & nous demeurâmes vne demie-heure en conuersation particuliere; & comme il estoit en inquiétude de ce qui auoit esté resolu dans nostre entreveuë, il tenta de nouueau de me faire changer de sentiment; mais y ayant persisté, & luy ayant allegué les mesmes raisons, il n'osa les contredire dauantage, & se retira fort inquiet de savoir comment ses excuses seroient reçuës du Vice-Roy, qu'il luy envoya faire la nuit, par vn Gentil-homme, qui luy rapporta que l'on estoit fort mal satisfait de luy, & qu'on s'en plaignoit hautement, comme si par l'action qu'il devoit faire le lendemain, il établissoit mon crédit, & moyennoit la confiance entre le Peuple, & moy Dés qu'il fut parti, je m en allai souper, & me couchai, car il estoit déja tard, auec le mesme degoût, & de la mesme maniére que le jour precedent.

A mon leuer le Dimanche au matin, j'eus bien de la joie de voir toutes les personnes qui s'estoient

embarquées avec moy, arrivées en parfaite santé, ne s'estant perdu aucune des felouques, ni des brigantins de ma petite armée, qui apres avoir esté suivie inutilement des galeres des ennemis, apres des fortunes diuerses, & beaucoup d'aventures considerables, abordérent heureusement dans le port, les vnes dés le soir, & les autres la nuit, quoy que chacune en particulier eût pris vne route differente. Ce fut vn extréme satisfaction de se revoir tous ensemble, n'ayant pû savoir des nouvelles les vns des autres auant que d'estre debarquez, ni sortir de l'inquiétude continuelle, où tout le monde avoit esté quatre jours entiers. Toutes choses estant preparées pour s'en aller à l'Eglise, j'envoyai auertir Monsieur le Cardinal, que je montois à cheval pour m'y rendre, les ruës se trouuant toutes tapissées, & bordées des deux côtez du peuple sous les armes, & les fenestres garnies de femmes, tout ce qu'il y avoit dans la ville de l'vn & l'autre sexe estant accouru, & ayant pris des places commodes pour me voir passer. Les gardes de Gennare marchoient devant, & ensuite des Trompettes, suivis d'vne personne choisie par Gennare, qui portoit dans le foureau l'épée que l'on me devoit benir, pour me la mettre entre les mains. Le Général & moy marchions à côté l'vn de l'autre, & luy à la droite; nos Capitaines des gardes derriére nous, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers generaux, de Capitaines des quartiers, de mes domestiques, & de gens considerables nous suivoient à cheval.

En cét état ayant fait tout le chemin depuis le Tourjon des Carmes, jusques à la grande Eglise, avec l'acclamation generale de tout le monde, & toutes les marques d'amour, de respect, & de joie imaginable; je mis pied à terre, & fus reçu de

Monsieur le Cardinal Filomarini à la teste de son Clergé, qui m'ayant fait vn compliment sur l'obligation que la ville m'avoit d'estre venu prendre sa défense, me conduisit au Tresor de l'Eglise, où il me fit baiser le chef de Saint Gennaro, Protecteur de Naples, & me fit voir, avec admiration, le miracle continuël de son sang; qui conservé dans vne phiole, se dissoût à la veuë de sa teste, & se cógéle de nouveau, si-tôt qu'il en est separé; ce que je vis pour lors, & ai vû plusieurs fois depuis, avec beaucoup d'étonnement. De-là j'allai prendre ma place avec Gennare sur vn drap de pied qui nous avoit esté préparé devant le grand Autel: Et Monsieur le Cardinal. s'estant revétu de ses habits Pontificaux, & placé dans son siége Archiepiscopal; Gennare s'en alla se mettre à genoux devant luy, luy présenta l'épée qui devoit estre benîte, qu'il tira hors du foureau; & aprés les cérémonies faites que l'Eglise a accoûtumé de pratiquer dans la benédiction des armes, Gennare la tenant toute nuë à la main, pour faire voir qu'en luy résidoit l'autorité sur le Peuple, aussi-bien dans les matiéres de guerre, que dans celles de la police, se tint debout à son côté droit. Le Maistre des cérémonies s'en vint alors me prendre, & me conduisit aux pieds de Monsiéur le Cardinal, où m'ayant esté présenté le formulaire du serment de fidelité que je devois faire aux Napolitains, de les servir moy & mes descendans, au peril de ma vie, envers tous, & contre tous, & de ne point quiter les armes, que je ne les eusse tirez de la sujétion, en leur procurant le repos, & la liberté; ce que je prononçai à haute voix, tenant la main droite sur le livre des Evangiles: Et aprés vn discours que me fit Monsieur le Cardinal des obligations à quoy m'engageoit mon serment; Gennare luy présenta l'épée, & il me la

remit entre les mains, me disant qu'elle m'étoit donnée pour la défense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, & pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gemi si long-temps. Il finit cette fonctiō, en me proclamant Géneralissime des armes du Peuple, & défenseur de sa liberté; ce qui fut suivi des acclamations, & des cris de joie de tous les assistans, qui en faisant retentir l'Eglise, en portérent par ce bruit la nouvelle par toute la ville, dōt les habitans qui estoient sous les armes, témoignérent leur satisfaction par vne grāde salve, à laquelle répondit toute l'artillerie, qui est la seule fois qu'elle a tirée pendant tout le temps que j'y ay séjourné, faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique, & ayant fait vne reverence à Monsieur le Cardinal, & vne autre au grand Autel, je révins l'épée à la main me mettre à ma place, & la donna à tenir auprés de moy, à celuy qui l'avoit apportée. La Messe fut celebrée pontificalement, & comme je me levay à l'Evangile, on me la presenta de nouveau, & je la tins haute tant qu'il dura, comme par vne espece de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les cerémonies estant achevées, je me retiray au Tourjon des Carmes, de la mesme façon que j'estois venu, horsmis que l'on portoit l'épée nuë devant moy, que Gennare me ceda la droite, & que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla dîner; & Gennare me fit vn aussi méchant repas que de coûtume. Je donnai ordre pour faire assembler sur le soir, le Corps de Ville, tous les Officiers & Capitaines, & le Conseil, qui m'avoient tous envoyé demander vne heure, pour se venir réjoüir avec moy, & conferer de toutes les choses qui estoient necessaires

pour la ſeureté de Naples, & pour remedier à ſes neceſſitez. Aprés avoir eſté rendre graces à Monſieur le Cardinal Filomarini, de la peine qu'il s'étoit donné, j'allai viſiter tous les poſtes que l'on avoit fortifiez contre les ennemis, & ordonnai pour le lendemain, vne reveuë generale de toutes les troupes. De-là, je fus voir tous les magazins, & me fis donner vn état de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre & de bouche. J'employai vne partie de la journée à ces occupations, & voyant qu'il eſtoit tard, je me retirai pour tenir le Conſeil & me trouver à l'heure du rendez-vous que j'avois pris, avec toutes les perſonnes à qui j'avois affaire.

Je donnai la premiére audience au Corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'étant portée, à faute de l'Elû du Peuple, qui n'avoit pas eſté nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaya, dont la charge eſt la meſme que celle de Prevoſt des Marchands, & de Lieutenant Civil ici, en ce qui regarde la police, par le plus ancien des Capitaines des Ottines. Pour réponſe, je leur proteſtai, que j'employerois ma vie pour leurs intereſts, & que je n'abuſerois jamais de l'autorité que j'avois reçuë, dont je me tenois infiniment honoré: Et ayant conferé enſuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres, & de rétablir l'abondance; Ils me répondirent que pour le vin, il y en avoit ſi grande quantité, que le tonneau ſe donnoit pour vne piſtole, que la viande de boucherie, & la chair ſalée, au lieu d'augmenter de prix, avoient baiſſé, & que l'on n'en manqueroit point de long-temps, non plus que de volailles, & toutes ſortes d'autres denrées, qui viendroient en abondance, auſſi-tôt que l'on auroit appris dans la campagne, que je commandois les armes,

ce qui obligeroit tout le païs à se declarer : Que la seule chose qui manquoit, quoy que la plus nécessaire, estoit le bled, dont l'on eût pû recouvrer quantité, si le fonds destiné pour l'achapt, que l'on nomme celuy de la Conservation, n'avoit point esté dissippé : Je leur offris deux mille pistoles, pour les secourir dans ce pressant besoin, que je leur fis compter à l'heure mesme, de l'argent que j'avois apporté avec moy, en attendant que je leur pusse fournir des sommes plus considérables, ou que j'eusse, les armes à la main, ouvert vn passage, pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous resolûmes que le pain se vendroit vn peu plus cher que le bled ne nous auroit coûté, afin que par ce petit gain, nous pussions grossir le fonds que je leur venois de donner, & qu'il valoit mieux n'en pas baisser le prix d'abord, que d'estre par aprés obligé de le haulser. Nos felouques, cependant, nous fournissoient abondamment du poisson, & de toutes sortes d'herbages, de fruits & de legumes, dont la pluspart des habitans se nourrissoient.

Les gens de guerre vinrent ensuite se réjouïr avec moy : Et leur ayant donné ordre de m'apporter le lendemain à mon lever, le nom de tous les Officiers, & la liste de tout ce qu'il y avoit dans la vile de gens sous les armes, desquels je voulois faire faire la reveuë; tous les Capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs postes, & n'en avoient point pour les défendre, en cas que les Espagnols en attaquassent quelqu'vn cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure mesme, & commandai à Aniello de Falco Genéral de l'artillerie d'en faire déliurer deux milliers à Gennare pour la defense du Tourjon, & faisant soigneusement serrer le reste de ce que j'en avois apporté, m'en donner vn état au

jûste,& n'en point distribuer que sur vn ordre signé de ma main,le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien ménager.

Aprés avoir congedié les gens de guerre, je fis appeller ceux du Conseil, & leurs complimens m'ayant esté faits sur le mesme sujet, & y ayant répondu dans le mesme sens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous assimes pour deliberer sur les affaires publiques. Gennare prit sa place auprés de moy, que son inquiétude continuelle faisoit lever incessamment, pour recevoir les avis de quelque butin qu'il y avoit à faire, & serrer le pillage qu'on luy apportoit. Ils apperçut que nous en estions incommodez, estant necessaire de recommencer toûjours les discours qui se tenoient,pour estre de moment en moment interrompu ; Il me pria de ne point prendre garde à luy, sa présence estant fort peu necessaire, se remettant à tout ce que nous résoudrions. L'on commença par le reglement de son autorité, & de la mienne, & il fut conclu que je disposerois souverainement de tout ce qui regarderoit la guerre, & que les Officiers & soldats ne dépendroient que de moy seul ; Qu'il se mêleroit du gouvernement politique, sans neantmoins pouvoir agir que par l'avis du Conseil,qu'il assembleroit sur toutes sortes d'occurences, & auquel je présiderois & tiendrois toûjours le premier lieu, & qu'en cas que je fusse absent, l'on m'avertiroit de toutes les deliberations, qui ne s'exécuteroient que par mon avis, & par ma participation ; Que le pouvoir qu'il avoit dans la ville, n'ayant point esté approuvé du reste du Royaume, ne s'étendroit pas plus loing ; Et que toutes les Declarations, Manifestes, & Bans, qui seroient envoyez dans toutes les provinces, ne se publieroient, & ne se feroient que sous mon nom.

Ensuite

Ensuite, il fut résolu que tous les Officiers & gens de guerre prendroient nouvelle commission de moy, & attendu l'extremité où l on estoit de vivres, je serois supplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il seroit possible, tant de cavalerie que d infanterie, pour assayer de reprendre les faux-bourgs, dont la pluspart estoient occupez par les ennemis, me rendre maistre de la campagne, obliger le païs à se declarer, & ouvrir les passages qui nous estoient coupez, pour avoir la communication avec le reste du Royaume, & principalement avec les Provinces, dont la ville avoit accoûtumé de tirer sa subsistance: Et comme je leur représentai, que ces levées ne se pouvoient faire sans argent, & m'informai d'où nous tirerions les sommes necessaires, Gennare fut convié de nous en donner, tous les deniers publics estant épuisez; & sur son refus, je m'offris d'en faire la dépense, tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes, j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la visite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit dequoy armer quatre ou cinq personnes. Et sur ce qui m'avoit esté representé, que ceux qui gardoient les postes, quoy que ce fût avec assez de commodité, puisque c'estoit chacun dans son quartier, lassez de cette fatigue, qu ils trouvoient insupportable, pour avoir duré trop long-temps, ne vouloient plus faire de fonctions, sans estre payez; Nous résolûmes que l'on chercheroit des expédiens pour remedier à cette necessité, & que ceux qui auroient quelque avis à me donner là-dessus, seroient écoutez; & que de mon costé, je penserois à quelque moyen, pour éviter le malheur dont nous estions menacez, par le refroidissement de la haine que l'on avoit contre les Espagnols, qui ne s'exprimoit

plus que par des paroles, puisque chacun croyoit faire vne courvée, de défendre sa liberté, son bien sa vie,& l'honneur de sa famille.

Je fus aussi supplié d'envoyer vn Manifeste par tout le Royaume, pour assurer que je n'estois venu dans Naples que pour procurer sa liberté, & en chasser les ennemis, avec l'assurance que je leur apportois, de la puissante protection de la France, qui envoyeroit au premier jour vne grande armée navale, avec tous les secours necessaires, qui pour ne point donner de jalousie, ne débarqueroit de troupes que celles qui luy seroient demandée; le Roy n'ayant point de dessein d envahir le Royaume, ni de s'en rendre le maistre, mais seulement de le délivrer d oppression; la France ayant accoûtumé d assister sans intérest, tous ceux, qui se voyant tyrannisez avoient recours à elle, (ce point estant de la derniere consequence pour ôter la défiance que les Espagnols jettoient malicieusément dans tous les esprits, & de la Noblesse, & du Peuple de Naples, qui naturellement sont ennemis de toute domination étrangére) & que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines, que l ordre que j'avois eû de me venir jetter parmi eux, m'attacher par vn serment si solemnel à leur service, qui me dégageant de toute autre obligation, me lioit aussi étroitement à leurs interests, que si j'estois né dans leur païs. Ils me dirent de plus, que pour m'autoriser davantage, & faire que la Noblesse qui voudroit se réünir, eût quelqu'vn à qui s'adresser, leur vanité les empéchant de se pouvoir soûmettre à Gennare, par manque de naissance, il faloit que les graces desormais ne fussent données que par moy seul. Quelqu'vn des plus mutins de l'assemblée, se récriant sur le mot de Noblesse, dit qu'il la faloit toute exterminer, que c'estoit elle qui em

péchoit les vivres, & qui tenoit la campagne, qui aprés s'estre en toutes occasions accommodée avec les Espagnols, pour les opprimer, avoit pris les armes pour achever leur ruïne totale, avoit battu leurs troupes deux jours aupatavant, & fait porter le deuïl à quantité de familles, par la perte de leurs parens, & que le Prince de Montesarchio leur avoit coupé l'eau. Gennare estant revenu prendre sa place sur ce discours, proposa d'aller dans vn Convent où il avoit quatre de ses sœurs, leur couper la teste, pour les luy envoyer, ou du moins qu'il faloit pour se venger de luy, leur faire derniéres violences, & les abandonner au menu peuple. Je représentai que ce n'estoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau, qu'il nous avoit ôtée, mais que je me chargeois de luy faire savoir le péril dont je les avois garenties; que mon autorité ne seroit peut-estre pas suffisante vne autre fois, & qu'il devoit tout appréhender d'vn peuple irrité qu'il ne faloit pas achever de mettre au desespoir, & que faisant donner l'allarme dans le Convent, de tout ce que ces pauvres filles avoient à craindre, elles employeroient tout leur crédit auprés de luy, pour obtenir ce que nous demandions, d'où dépendoit leur honneur, & leur vie, ce qu'il ne leur refuseroit pas, pour peu qu'il eût de tendresse, & d'amitié pour elles.

Ce conseil fut approuvé de tout le monde, & fut suivi du succés que j'en avois attendu; Et sur la haine que je leur vis si grande contre la Noblesse, je leur fis connoître que n'estant fondée que sur le mal qu'ils en avoient reçu, & qu'ils en appréhendoient, ne parler que de leur perte, de les égorger, & les traitter d'ennemis irréconciliables, c'estoit les engager à faire pis, & les réünir inséparablement avec les Espagnols, qui sans leurs forces n'é-

toient pas en état de nous beaucoup nuire, puiſque c eſtoient elles, qui tenoient la campagne, & nous coupoient les vivres, & que ſi nous pouvions vne fois les ſeparer d intereſts, & les attacher aux nôtres, tout le Royaume ſe declareroit pour nous; Aprés quoy il nous ſeroit aiſé, renfermant les Eſpagnols dans leurs forteresses, de les y affamer, & les obliger à ſe rendre; & qu ainſi nous arriverions en peu de temps au but de nos ſouhaits, étant délivrez de toute domination étrangere, & en état de former noſtre République, & la rendre auſſi puiſſante, & auſſi conſiderée que celle de Hollande.

Chacun ſe rendit à mon ſentiment, & me conjura de travailler à vn ſi beau deſſein, & de mander pour cét effet tous les Cavaliers qui ſe récontroient dans la ville, pour les aſſurer de mes bonnes intentions, & les charger de les faire ſavoir à tout le reſte de la Nobleſſe. Je ne voulus pas témoigner la joie que je reſſentois, d'avoir gagné vn point ſi important pour le ſalut public, & pour le mien particulier, de peur de me rendre ſuſpect au peuple, qui s'attachant toûjours au plus mechant parti, ne veut que ce qui luy eſt de plus préjudiciable; & diſſimulant ma ſatisfaction, je repliquai que connoiſſant la naturelle vanité des principaux de leur Nobleſſe, ils ſeroient trop fiers de ſe voir recherchez, feroient trop les neceſſaires, & s'imagineroient que l on ne pouvoit ſe maintenir ſans eux, ce qui leur feroit exiger de nous des conditions inſupportables: Mais que ſi l'on le jugeoit à propos, je leur ferois connoître que ſans moy, leurs biens, leurs familles, & leurs perſonnes eſtoient en vn danger continuël, dont je ferois tous mes efforts pour les preſerver; Que s'ils vouloient ſe rejoindre à nous, je les aſſurois qu'ils trouveroient dans noſtre Republique

vn rang digne de leur naiſſance ; Que l'intéreſt de la Patrie les obligeoit à concourir avec nous, à chaſſer nos ennemis communs ; Qu'ils portoient des fers auſſi bien que le Peuple, qu'il faloit briſer ; Et que quand ils prendroient cette bonne réſolution, ils me trouveroient toûjours les bras ouverts pour les recevoir, & ſacrifier ma vie pour leurs intéreſt, que l'honneur, la raiſon, & l'amour de la Patrie devoient rendre iuſéparables de ceux du Peuple.

L'on remit à ma diſcrétion la conduite de cette importante affaire, & le Conſeil ſe levant, chacun ſe retira, & aprés avoir mal & legérement ſoupé, j allai faire vne dépéche, pour rendre compte à la Cour, & à Meſſieurs les Miniſtres de Rome, de mon arrivée dans Naples, & de tout ce qui s'y eſtoit paſſé depuis ; & ayant fait armer la meſme felouque qui m'avoit apporté, je fis ſortir du port à la faveur de la nuit vn Valet de chambre nommé Bourdeaux, le ſeul de tous mes gens, qui avoit paſſé la mer avec moy, afin de ſuppléer au defaut de mes lettres, & de rendre vn compte exact de toutes choſes dont il avoit eſté le témoin.

Monſieur de Fontenay eſtoit ſi fort préoccupé du récit fabuleux qu'on luy avoit fait des forces du Peuple de Naples, que s'imaginant qu'il ne manquoit ni de vivres, ni de munitions, ni d'argent, ni de troupes, mais ſeulement d'vn Chef qui s autoriſant, & remédiant à la confuſion, pût aprés avoir établi quelque ordre, ſe ſervir vtilement de tous les avantages. Il m'avoit chargé de prendre cinq ou ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, pour ouvrir le paſſage, & rendre libre la communication de Naples à Rome, afin d'entretenir vn commerce plus étroit avec luy. Je crus donc qu'il faloit, en luy faiſant connoître l'état véritable

des choses, luy faire voir l'impossibilité, où je me rencontrois d'exécuter vn si grand dessein, & mesme que je me voyois sur le point de me perdre, si je n'estois puissamment, & promptement secouru. Ce qui m'obligea de luy écrire plus amplement toutes mes nécessitez, afin qu'en estant persuadé, il fût le soliciteur de toutes les choses qui m'estoient nécessaires. Mais soit qu'il déférât davantage aux discours chimériques de quelques Napolitains, ou qu'il eût quelque mauvaise intention contre moy, dont la raison m'estoit inconnuë, ou que par vn desir de se faire valoir, & de faire croire que dans Rome il estoit mieux informé, que je ne l'estois sur les lieux, de ce qui s'y passoit; ou que se flattant de quelques intelligences, & négociations secrettes avec des personnes, qui apostées des Espagnols, sans qu'il s'en apperçût, luy décrioient ma conduite, & luy donnoient ombrage, du crédit que je m'acquerois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moy eût pû faire ce que je faisois, & peut-estre davantage, & que mon autorité venoit moins de mon adresse, & de mes soins, que de la haine irréconciliable des Napolitains contre les Espagnols, sur laquelle, quoy que sur vn fondement faux, il établissoit de grandes espérances pour se rendre nécessaire. Il commença de se plaindre de moy, comme si pour éviter la dépendance, & les ordres que je pourrois recevoir plus fréquens, je ne voulois pas établir, en rendant le chemin libre, entre nous vn commerce plus aisé: Et sans vouloir m'excuser sur la difficulté que la mer, dans vne saison si fâcheuse, apportoit à la navigation, & l'embarras qu'vne armée navale composée de tant de vaisseaux, galéres, & petits bâtimens à rame, donnoit au passage des felouques, que je leur faisois tenter quelquefois dix jours de suite inutilement; il m'accusa de ne

point donner de mes nouvelles, quoy que je n'en perdisse aucune occasion, horsmis dans les momens qui estoient les seuls, dont l'on pouvoit profiter, & dont quelque entreprise de guerre, & parfois mon absence de la ville, m'empéchoient de me servir. Il retint toutes les dépéches que j'écrivis à la Cour, qui luy estoient adressées, tous les ordres, & toutes les lettres que l'on m'en envoyoit, sans que j'en pusse recevoir d'autres en cinq mois, que celles qui m'ont esté apportées par quelques - vns de mes domestiques. Il donna des informations à mon desavantage, dont je m'apperçus à l'arrivée de l'armée navale, par la jalousie que l'on en prit, & les soins que l'on apporta pour m'ôter tout le crédit, & m'empécher d'exécuter, comme j'aurois fait sans peine, des actions si glorieuse, & si avantageuses à la Couronne; s'efforçant de me decrier comme vne personne chimérique, qui se laissant emporter aveuglement à son ambition, ne travailloit que pour son établissement particulier, s'imaginant se pouvoir maintenir de ses propres forces, & n'avoir plus de besoin de protection ni de secours. Il tâcha de persuader les mesmes choses dans Naples, aux personnes les plus factieuses, afin de m'y rendre odieux, prit des mesures avec Gennare, & enfin travailla à ma perte par toutes sortes de moyens, comme si j'eusse esté le plus grand ennemi de la France.

Ces intrigues me furent bien-tôt connuës; car la pluspart des Courriers qu'il envoya, estant soldats de la garnison de Piombin, & comme François, ayans plus d'amitié pour ma personne, que pour la sienne, prirent parti dans les troupes que je levois, & m'apportant leurs paquets, ne les rendoient qu'aprés que je les avois ouverts, & refermez. I'avois d'ailleurs pris soin de gagner toutes

les perſonnes qui approchoient Gennare (juſques à ſa femme meſme, qui m'aſſiſta de temps en temps de quelque peu de ſon argent, & dont j'aurois tiré des ſommes conſidérables, s'il ne ſe fût apperçu qu'on luy en prenoit, ſans pouvoir juger qui c'étoit ;) Et comme il ne ſavoit pas lire, & qu'il faloit de neceſſité qu'il ſe fiât à quelqu'vn ; ceux qui voyoient ſes lettres, venoient auſſi-tôt m'en rendre compte, & par les lumiéres que j'en tirois, il m'étoit aiſé de prendre mes reſolutions.

Quoy que cette journée eût eſté fort fatigante pour tout autre, elle fut & agréable, & ſatisfaiſante pour moy, l'ayant vtilement employée, & avancé en ſi peu de temps des choſes que j'aurois raiſonnablement cru devoir eſtre l'ouvrage de plusieurs jours : Auſſi ſans m'arréter au ſouper, qui ne le méritoit pas, je m'allai mettre au lict, tant pour me repoſer, en ayant quelque beſoin, que pour réver à mon aiſe, à tout ce que j'avois fait, & à ce qui me reſtoit à faire le lendemain ; & ſans l'importune compagnie que malgré moy j'eſtois forcé d'y ſouffrir, j'y euſſe trouvé aſſez de douceur. Je fis reſſouvenir Gennare de la parole qu'il m'avoit donnée de tirer de priſon Loüigi del Ferro ; ce qu'il m'aſſura d'exécuter le lendemain matin. Aprés quoy, luy donnant le bon ſoir, je feignis d'eſtre fort aſſoupi, pour éviter vn entretien auſſi peu plaiſant, & raiſonnable que le ſien.

Le lendemain Lundi dix-huitiéme de Novembre, je me levai de fort bonne heure, & me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aiſe les gens de guerre à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informérent de la quantité, & de l'importance des poſtes (outre les trois châteaux) que les Eſpagnols tenoient dans la ville, du nombre du Régimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'I-

taliens, & Allemans ; de celuy de leur cavalerie ; de la distribution qu'ils en avoient faite ; du nom de leurs Mestres de Camp : de leurs Officiers generaux ; de la maniere de leurs gardes ; des Officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit ; & generalement de toutes les choses qu'il m'estoit important de savoir. Ensuite ils me dirent que nous ne pouvions pas faire état de plus de trois mille cinq cens hommes de pied de faction, & d'environs deux cens, ou deux cens cinquante chevaux ; le reste ayant esté défait au combat qu'ils avoient perdu contre le Corps de la Noblesse, le jour mesme de mon arrivée, & qu'en vne necessité pressante, je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois, tout le peuple estant armé, & propre à combattre dans vn cas imprévû, pourveu que l'occasion ne durât pas. Ils me donnérent le nom des Mestres de Camp, Sergens Majors, & Capitaines, qui estoient occupez à la garde des quartiers, ou à celle de quelque poste avancé ; & comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moy, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son memoire. Je voulus aussi savoir les personnes les plus propres, les plus intelligentes, & les plus accreditées, pour les employer dans les levées que j avois à faire : Et pour ne pas perdre la matinée que j'avois destinée à faire la reveuë de tous les gens de guerre, & de toutes les ruës que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remédier aux defauts que j'y reconnoîtrois, & nous mettre en plus grande seureté ; j allai entendre la Messe, & si-tôt qu'elle fut achevée, me préparant à monter à cheval, j'appris que le Conseil estoit assemblé chez Gennare. Ce qui estant contraire à la résolution qui avoit esté prise, que je présiderois toûjours à ceux qui se tiendroient, tant que je se-

rois dans la ville, j'y courus auſſi-tôt pour m'éclaircir de la raiſon de ce changement, & ſû que c'eſtoit le ſieur de Cériſantes, qui en avoit fait inſtance, pour rendre compte (diſoit-il) de quelque commiſſion, dont Monſieur le Marquis de Fontenai l'avoit chargé, & préſenter des lettres de créance. Aprés les offres qu'il fit au Conſeil de la protection, & des ſecours du Roy, il ſe mit à blâmer ma pareſſe, de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir vn paſſage à faire venir des vivres, & dit, que s'il avoit eſté à ma place, il en auroit déja fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; & comme il ne manquoit pas d'eſprit, ni d'eloquence, il s'en falut peu qu'il ne perſuadât ceux qui l'écoutoient, qu'il eſtoit auſſi grand Capitaine que les Marquïs de Spinola, & Princes d'Orange, & conclut en ſoûtenant effrontément qu'il eſtoit Ambaſſadeur de France, & que comme tel il en avoit le ſecret, & la confiance, & eſtoit chargé ſeul de tous ſes ordres; prétendant par cét artifice avoir la Charge de Meſtre de Camp général, (& me neceſſiter à ne luy pas refuſer, ayant Gennare, le Conſeil, & tout le Peuple pour luy) qu'il croyoit bien ne pouvoit obtenir de moy, qui le connoiſſois de trop peu de naiſſance, de merite, & d'expérience, pour luy donner vn poſte que je prétendois reſerver pour leurrer & attirer à moy quelqu'vn des plus grands Seigneurs du Royaume, qui eût porté les armes, & dont le rang, & la capacité pût m'eſtre vtile, & m'accréditer davantage. C'eſtoit le fils d'vn Miniſtre de Saumur fort ſavant, & principalement dans les belles lettres; Le Marquis du Fors, dont il avoit eſté Précepteur, le fit Lieutenant de la Meſtre de Camp de Navarre, quand il en eût acheté le Regiment; il ſe défit de cette charge aprés ſa mort. C'eſtoit vn homme de cœur,

mais d'vne vanité chimérique. Vn embarras qu'il avoit eû assez mal-à-propos au commencement de la Régence, avec feu Monsieur de Candale, l'obligea à quitter le Royaume; il se retira en Suéde, où la Reine Christine, faisant cas des gens d'esprit, eut quelque bonté pour luy, à cause des beaux vers Latins qu'il faisoit, en quoy peu de gens de ce siécle l'égaloient. Et ayant obtenu d'elle la commission d'vn Régiment qu'il ne mit jamais sur pied, il revint en France avec le titre de Colonnel, & de son Agent: mais ayant appris le peu de cas qu'on en faisoit, & qu'elle en estoit en quelque façon décriée, elle le congédia. Il prit aussi-tôt le chemin de Rome, & voulant persuader que sa disgrace ne venoit que du dessein qu'on avoit reconnu en luy de changer de Religion, il demanda vne pension au Pape, ayant abjuré l'heresie, & luy présentant tous les jours, aussi-bien qu'aux principaux, & plus habiles du Collége des Cardinaux, de belles compositions Latines, il se mit en état de pouvoir prétendre quelque grace. Il voyoit assez souvent Monsieur de Fontenay, & me faisoit sa cour regulièrement, afin que nous luy rendissions de bons offices. Il estoit dans cette occupation quand je fus obligé de passer à Naples; & comme je demandai quelqu'vn à Monsieur l'Ambassadeur, pour tenir les chiffres auprés de moy; n'ayant point pour lors de Sécretaire François, il me chargea de cét homme; faute d'en avoir d'autres à la main qui fussent propres pour cét emploi. La facilité qu'il avoit veuë aux Ministres du Roy, de traiter Louïgi del Ferro d'Ambassadeur, luy persuada, que le meritant d'avantage, l'on ne luy pourroit pas refuser cette qualité, principalement si l'on connoissoit qu'il se fut acquis du crédit, afin de maintenir quelque intrigue cachée, & travailler à me détruire,

ce qu'il avoit peut-estre reconnu que l on desiroit. Ie savois mesme que par les chemins, il s'estoit échappé de dire au sieur d Orillac, l vn de mes Gentils-hommes, qui craignant avec raison, que je n'eusse esté fait prisonnier, ne sachant point de mes nouvelles, que quand ce malheur seroit arrivé, le service du Roy en souffriroit peu, puisqu'il estoit capable de soûtenir tout seul le faix des affaires de Naples, quelque embarrassées qu elles fussent, jusques à l arrivée de l'armée navale.

Ce discours tenu à vn de mes domestiques, fait assez voir le jugement du personnage. Il fut fort surpris quand il me vid arriver dans l'Assemblée; où témoignant trouver fort mauvais que l'on delibérât de quelque affaire à mon insû, l'on me fit de grandes excuses, sur ce qu'on n'avoit pû se défendre de recevoir des lettres du Roy, & d écouter ce que son Ambassadeur avoit à dire au Conseil. Je gourmandai fort Cerisantes, d'avoir osé prendre ce titre, & le menaçai de le châtier sevérement, s il faisoit de sa vie vne effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la Couronne, tournant en ridicule à la veuë de toute l'Europe, vn caractére, qui faisoit représenter aux particuliers la personne des Rois.

Il se retira avec beaucoup de confusion: mais ayant infatué toute l'Assemblée par ses beaux discours, je fus prié d'vne commune voix de le choisir pour Mestre de Camp general. Je le refusai, quelque instance que l'on m'en pût faire, comme trop préjudiciable à ma réputation, dans tous les lieux où il estoit connu, qu il m'estoit aussi important qu'au Peuple, de me ménager, sans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, & trop de sujets de faire des railleries de nous.

Je montai incontinent à cheval, & fut faire la

reveuë que ce cas fortuit m'avoit fait différer, dont je ne revins pas fort satisfait, ne trouvant, comme j'ai déja dits que trois mille cinq cens hommes de pied, ou environ, sous les armes, & quelque deux cens cinquante chevaux, dont la plusparts des Officiers n'avoient jamais vû de guerre, que celle qui estoit allumé dans leur ville, & depuis les premieres révolutions, où la confusion, & le desordre estoient si grands, qu il y avoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le métier. Je visitai aussi tous les postes que l'on y avoit fortifiez, & retranchez : & quoy que naturellement j'aye assez de memoire pour rapporter ce que j'ay vû, il me seroit tout-à-fait impossible d'en faire le récit, puisque je trouvai le tout si surprenant, si irrégulier & si nouveau, que j'avouë avec verité, que je n'y pus rien comprendre. Il y avoit des coupures à la teste de toutes les ruës qui aboutissoient aux lieux où les ennemis s'étoient logez; les retranchemens estoient en quelques endroits de fascines, & de barriques, assez bien terracez, flanquez seulement par les maisons, dont quelquefois les Espagnols tenoient les caves & les greniers, & le Peuple les autres étages : En d'autres endroits la chose estoit differente; il y avoit des gens postez derriére les cheminées, & où les ruës estoient étroites, elles estoient traversées de quelques planches, qui donnoient communication d'vne maison à l'autre, par-dessus les toits; Desorte que les goûtiéres servoient le plus souvent de champ de bataille. Il y avoit seulement la Doüanne, la Porte d'Albe, & deux, ou trois autres postes en assez bon état, le hazard ayant voulu qu il s'y rencontrât quelque Officier, qui avoit porté les armes en Flandres, à Milan, ou en Catalogne.

Mais quand je pense à ce que je vis ce matin-là, j'admire encore comment la ville a pû se défendre

contre les Espanols, & fus persuadé, que s'ils ne l'avoient pas reduite, avant mon arrivée, c'estoit ou par incapacité de la plufpart de leurs Chefs, qui obtiennent leurs Charges auprés des Vice-Rois, sans avoir rien vû, & que l'on avance en fort peu de temps, reformant quantité de personnes, pour avoir le prétexte de leur donner des soldes, jusques au point que du temps du Duc de Medina de las Torés, vne seule Compagnie d'infanterie a eu successivement en vn seul jour, sept Capitaines, ou par l'irrésolution de leurs conseils, ou par l'apprehension qu'ils avoient d'estre accablez par la grande multitude du Peuple, ou bien que manquant de vivres, ils ne voulussent rien entreprendre, jusques à tant que le Printemps donnât la facilité, & la seureté de la navigation, pour en avoir en abondance, de peur d'estre chargez de la nourriture de trop de gens, & consumer par-là, le peu qui leur en restoit pour la conservation de leurs châteaux. Enfin ayant trouvé le Peuple en défense, il m'importe fort peu par quelle de ces raisons, j'ajoûtai à toutes ces bijarres fortifications, tout ce que je pûs m'imaginer, & les mit en estat de n estre pas surprises, à moins que ce ne fût par vne trahison.

Je commençai ma levée par vne Compagnie de trois cens Chasseurs, qui estant les meilleurs tireurs du monde, je les postai sur tous les toits, à toutes les lucarnes, & derriere les cheminées, & principalement dans le clocher du Convent des Filles de Saint Sebastien, qui voyant par revers la porte du Saint Esprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis, & gardé par les Espagnols, assommoient tous les Officiers qui alloient & venoient pour porter quelques ordres, & j'en allois tous les jours à mes heures inutiles en prendre le divertissement; où je demeurois jusques à ce que le canon

du château Saint Elme m'en chassât ; Et vne fois méme Dom Jüan d'Autriche, & le Comte d'Ognate s'y faisant porter en chaise, leurs porteurs furent tuez , & eux contraints de doubler le pas , pour se sauver à pied. Ces gens adroits leur firent vn dommage incroyable , ayant en cinq mois de temps, fait tomber plus de trois mille de leurs Officiers.

Je délivrai des commissions pour cinq Régimens, que je donnai au sieur Perez , qui avoit porté les armes à Milan , & en Catalogne , & qui avoit esté blessé à la défense de la Doüane , qu'il avoit conservée jusques-là, avec beaucoup de reputation , & que j'ay encore maintenant auprés de moy, au sieur Castaldo, au sieur Antonio de Calco , qui avoit esté Lieutenant de Mestre de Camp général dans le service d'Espagne ; au sieur Jüan Dominico , vieux soldat ; & à Pepe Palombe , pour commander mon Régiment. J'en fis aussi vn de Dragon , dont il n'y eut que deux Compagnies de mises sur pied que je donnai à commander à Marco Pisano. Je levai cent Gardes , & trois Compagnies de cavalerie ; le tout à mes dépens : & chargeai Onoffrio Piscani, Carlo Longobardo , & Cicio Batimiello , personnes de confiance , d'aller dans toutes les maisons faire la visite des armes qui s'y rencontreroient , pour m'en venir rendre compte dans le Marché sur les trois heures , où je les devois attendre. Et m'ayant esté rapporté qu'il y avoit vne émeute vers la Vicairie, je m'y rendis aussi-tôt,& trouvai Louïgi del Ferro, qui suivi de quelques enfans , & de canaille qu'il avoit attroupée , avoit fait porter des échelles , & avec des ciseaux de tailleurs de pierre , rompoit les armes de l'Empereur Charle-Quint , qui estoient sur la porte ; sa memoire estant en extréme vénération parmi le peuple, il se soûleva : pour l'appaiser, je le fis prendre & conduire dans vn cul de basse

fosse,les fers aux pieds, & aux mains, ce qui arresta la sédition. Je commandai en mesme temps qu'elles fussent refaites, & defendis à peine de la vie, de faire de semblables insolences, comme aussi de traîner le pourtrait du Roy d'Espagne par les ruës, & le percer de coups de couteaux; pourquoi je cassai le Régiment des Lazares, n'en reservant que la compagnie de Pione, qui les commandoit, qui se rendoit plus obeïssant à mes ordres que tous les autres, & qui estoit celuy qui avoit accompagné Mazanielle dans la premiére révolte, & mesme outragé & pris par la moustache le Duc d'Arcos; & fis donner le fouët par les carrefours à deux de ces fripons, que je rencontrai déchirant à coups de croc, le portrait du Roy Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le respect aux personnes sacrées.

Je sai que l'on m'a voulu rendre de mauvais offices à la Cour, de cette conduite, qui ne peut estre desapprouvée par tous les gens d'honneur; pour avoir fait remettre les armes d'Espagne, & laisser par-là des marques de l'autorité des Espagnols, qui, quelque haine qu'ils ayent pour nostre nation, n'ont point fait abattre ce qui conserve aux principaux endroits de la ville la memoire de la domination Françoise.

Je revins dîner chez Gennare, & m'en allai dans le Marché aussi-tôt aprés, pour y recevoir des nouvelles de ce que j'avois ordonné, où il m'arriva vne aventure assez remarquable, & qui servit à me faire craindre, & m'autoriser davantage. Les personnes à qui j'en avois donné la commission m'apportérent vn état des armes qu'ils avoient trouvées. Vn Boucher nommé Miquel de Santis, homme seditieux & insolent, accompagné de vingt-cinq, ou trente personnes de mesme trempe, qu'il

avoit ordinairement à sa suite, me vint faire effrontément des plaintes de ce qu'on luy avoit perdu le respect, d'avoir fait la visite chez luy, comme chez les autres habitans. Je répondis que c'estoit par mes ordres, & que je ne savois par quelle raison il prétendoit s'en exempter, & quel respect luy pouvoit estre dû. Il me repliqua qu'il estoit Mestre de Camp general. Je voulus savoir depuis quand il exerçoit cette charge, qui l'en avoit pourvû, & s'il avoit jamais porté les armes. Il m'avoüa que non, & qu'il n'avoit nulle experience, mais qu'il avoit pris de luy mesme cette charge; qu'il ne recevoit de commission de personne, & que c'estoit la moindre récompense que les services importans qu'il avoit rendus au Peuple pouvoient mériter, pour avoir chassé la Noblesse de la ville, dont il s'estoit déclaré le persecuteur & l'ennemi. Je luy défendis d'en prendre desormais la qualité, que je reservois pour des personnes plus considerables, se devant contenter de commander en son quartier. Sur quoi m'ayant parlé avec trop peu de respect, & trop d'arrogance, je le menaçai, que s'il ne changeoit de conduite, je le ferois à l'heure mesme attacher à la potence qui estoit plantée dans le Marché. S'estant retiré dans sa troupe, où il se croyoit en seureté, il se mit à murmurer contre moy, disant qu'il n'y avoit que deux jours que j'estois dans Naples, & que j'y voulois déja faire le Maistre, & se vantant d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe frére du Duc de Matalonne, & fait traîner son corps par les ruës, qu'il me feroit le mesme traitement si je le fâchois. J'estois monté sur vn cheval d'Espagne noir fort vigoureux, que je poussai droit à luy, & luy fis passer sur le corps au milieu de ses gens. Jugeant qu'vne personne qui le marchandoit si peu, ne manqueroit pas de le faire pendre, saisi

de frayeur, en se relevant, il se mit à deux genoux, & me demanda la vie, me protestant à l'avenir d'avoir pour moy toute sorte de soûmission, & de déference. Je luy fis grace en l'assurant, que s'il avoit jamais de témerité pareille, je le ferois châtier si severement qu'il serviroit d'exemple. Tous ceux qui furent presens à cette action demeurérent surpris de mon procedé, & de ce que je n'avois pas apprehendé de me commettre au peril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en soûriant, que naturellement je ne craignois point la canaille, & que quand Dieu formoit vne personne de ma condition, il luy imprimoit je ne sai quoi entre les deux yeux, qu'elle n'osoit regarder sans trembler.

Ensuitte, il vint vn Apotiquaire me demander justice, de ce que les soldats qu'il avoit commandez jusques-là, lassez de luy obeïr, avoient de leur autorité particuliere, fait choix d'vn autre Capitaine. Je leur en fis vne grande reprimande, & leur commandai de luy obeïr, comme ils avoient fait par le passé, & sur quelques plaintes qu'ils me firent de sa mauvaise conduite, il me dit imprudemment qu'ils en avoient menti. La colére me prit, & voyant que si je souffrois de pareilles choses, je serois tous les jours exposé à me voir perdre le respect; je luy déchargeai sur la teste vn coup de canne, dont je l'étendis à mes pieds, qu'il me vint baiser, reconnoissant sa faute; & apprehendant quelque chose de pis, il se crut bien-heureux d'en estre quitte à si bon marché, & fort redevable à ma modération. Il m'a toûjours bien & fidélement servi depuis, & ses soldats luy ont obeï sans avoir jamais eû de démêlé avec luy, ce qui me parut assez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus pressante que j'avois alors, estoit de pourvoir à la subsistance de ceux qui

gardoient tous nos postes, qui ne vouloient plus, sans payemment, en avoir la fatigue; aprés avoir revé à cent moyens, je m'arrestai à vn que je crus & le plus prompt, & le plus assuré, qui fut d'ordonner au Maistre de la Monnoye & à tous les Officiers, de me faire apporter chez Gennare vn fourneau, pour éprouver s'ils la faisoient au titre qu'ils estoient obligez par leur Bail que je me fis représenter. Toutes choses estant prestes pour cét effet, sur l'avis qu'ils m'attendoient, je m'y en allai, & ayant reconnu l'abus que ces sortes de gens ne manquent jamais de commettre, je les menaçai de les faire pendre, comme faux monnoyeurs. Ce qu'appréhendant avec raison, aprés m'estre long-temps tenu inflexible aux prieres de tous ceux qui me parloient pour eux, je leur fis valoir pour grande grace de leur pardonner, & ne les point châtier que par la suspension de leurs gages, & de leurs droits, au profit du public, pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la supputation qui se fit de la fabrique, l'on trouva, qu'attendu la quantité de vaisselle d'argent qui avoit esté pillée depuis le temps du soûlevement de Mazanielle, que les proprietaires faisoient convertir en monnoye, l'on pouvoit faire estat tous les jours, l'vn portant l'autre, de la somme de cinq cens écus. J'affectai ce fonds pour le payement des troupes que j'avois dans la ville, lequel se trouva non seulement suffisant, mais servit mesme à celles que depuis ce jour, jusqu'à celuy de ma prison, j'ai toûjours tenuës en campagne, avec le succés qu'on apprendra ensuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile, sans faire quelque action de bruit, & qui me donnât de la reputation, je fis extraordinairement prendre les armes, jusques à deux mille hommes de pied, commandez des meilleurs gens de tous les

quartiers, afin de me servir de l'avis que j'avois reçu de la negligence que les ennemis apportoient à la garde de deux postes considérables, nommez les Mortelles, & Saint Carle. Ils s'y croyoient fort assurez, pour estre couverts du Château Saint Elme, estant entre cette forteresse, & celle du Châteauneuf; & le passage pour cette attaque, nous ayant esté jusques-là interdit, Lantignane, & le Vomero qui sont comme deux faux-bourgs de la ville, ayant iusques à ce jour tenu pour eux: mais m'ayant envoyé assurer qu'ils se déclareroient pour moy, & prendroient les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par écrit au Sergent Major de la Cave, qui commandoit vn Corps de six cens hommes tirez de cette ville-là, dont les habitans sont de tout temps en réputation d estre les meilleurs & les plus hardis soldats de tout le Royaume. Je ne voulus point aller de ce côté-là, pour ne donner aucun soupçon de mon dessein, & empécher que les ennemis n'en pussent estre avertis par leurs espions. Je me tins donc la nuit, aprés souper, dans le Marché, à la teste de mes deux mille hommes, prest à marcher quand il en seroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'vne du côté de la Doüanne, & l'autre du Convent des Religieuses de Sainte Claire, pour les occuper, & divertir leurs forces, se persuadant que je me tenois en estat de renforcer de gens, l'vne des deux, où je verrois plus de facilité, & d'apparence de réüssir. Les Cavayoles cependant s'estoient rendus proche Saint Carle, pour donner aussi-tôt que je ferois le signal, qui devoit estre de trois fuzées; cinq cens Mousquetaires du Vomero, & de Lantignane les devoient soûtenir, & je devois en mesme temps m'y rendre, à la teste de mes deux mille hommes, afin de chasser les Espagnols de tout ce qu'ils tenoient dans la

ville, à la reserve des Châteaux. Ces deux postes forcez me les faisant prendre par derriere dans tous leurs quartiers, dont je pouvois facilement venir à bout, veu l'incapacité de la pluspart de leurs Chefs, l'étonnement & la confusion qui se rencontroit parmi eux d'vne telle surprise. Cent hommes devoient attaquer les premiers, & soûtenus de pareil nombre, devoient avancer plus avant, aussi-tôt que le retranchement qu'ils auroient emporté, auroit esté garni, & en estat de les assurer de ne pouvoir estre coupez; La mesme chose se devoit pratiquer ensuite de poste en poste: & par ce moyen, sans hazarder gueres de monde, j'aurois reüssi dans cette belle entreprise. Le signal se devoit faire sur les quatre heures du matin, & comme i'en attendois le temps avec impatience, celle de mes gens fut si grande, qu'ils commencerent l'attaque, deux heures devant, sans donner temps à ceux qui les devoient soûtenir d'estre arrivez, ni à moy, celuy de pouvoir leur porter du secours. Le grand feu que j'entendis m'avertit aussi-tôt de leur precipitation, je ne perdis point de temps de me mettre en marché, & à peine avois-je fait vn quart d'heure de chemin, quand j'appris par vn Officier qu'on m'avoit dépéché à toute bride, que Saint Carle avoit esté forcé, avec la perte ou la prison de trente-cinq Officiers reformez qui le gardoient. L'esperance que ce bon succez me donnoit, me causa bien de la joye, qui fut bien moderée, vn quart-d'heure apres, quand je sus que mes gens, transportez de trop de chaleur, pour la facilité qu'ils avoient rencontrée, avoient esté plus auant sans regarder s'ils estoient soûtenus, pris les Mortelles, & quelques autres postes fortifiez, & poussé jusques à la Gardiole, & à la Chapelle de Sainte Anne, qui sont proche du Palais du Vice Roy qui en fut tellement épouvanté, qu'il

l'abandonna, & se retira en diligence dans le Château-neuf : De-sorte que si mes ordres eussent esté suivis, & que j'eusse pû arriuer à temps, les Espagnols se pouvoient dire chassez de Naples, n'ayant par hazard en ce temps-là, que pour vingt-quatre heures de vivres dans les Châteaux, dont ie leur coupois la communication. Mes gens se laissant ébloüir à leur bonne fortune, s'abandonnerent au pillage, & entrerent dans les maisons ; Ce que le Regiment de Naples ayant reconnu, & estant reveuu de son desordre, s'en vint sans resistance reprendre les postes que nous avions gagnez, & qui se trouvérent abandonnez;& de trois cens hommes qui furent coupez, ils én tuérent quelques-vns, en firent executer sept ou huit, & le reste leur fut vne fort grande recruë pour l'armement de leurs galéres.

Cét accident me toucha sensiblement, & me fit regretter de n'avoir pas vn Corps de troupes reglées, qui ne m'auroient pas exposé à ce déplaisir, ayant plus d'obeïssance, & connoissant qu'on ne doit jamais s'avancer, sans estre asseuré de sa retraite. Estant piqué au vif de cette disgrace, je me résolus de ne me point retirer que je n'eusse entrepris quelque autre chose;& pour cét effet ayant mis les troupes que j'avois avec moy en bataille dans la place qui est devant le Palais du Cardinal Filomarini, j'en fis deux détachemens ; l'vn pour attaquer vn retranchement qui avoit esté porté par les ennemis jusques à la teste de la ruë qui aboutit à l'Eglise de Sainte Marie la Nove, où ils avoient logé vn de leurs plus considerables Corps d'infanterie;l'autre, pour tâcher de s'élargir vers le fonds du Cedrangulò, où ils avoient gagné tant de terrein qu'ils nous pouvoient aisément prendre par derriére, en deux ou trois lieux de plus importans, où nous

nous estions postez. Ces deux attaques me réüssirent, & les rafraichissant continuellement, je fus assez heureux pour regagner sur eux, en vn quart-d'heure, dans ce dernier endroit tout ce qu'ils avoient pris sur le Peuple en six semaines. Le combat fut plus opiniâtré vers Sainte Marie la Nove; mes gens y furent repoussez par deux fois, & voyant qu'ils relâchoient de la vigueur qu'ils avoient fait paroître d'abord, je fus contraint de leur montrer l'exemple, & suivi de quelques-vns de mes domestiques, & de personnes particuliéres, je chargeai si rudament les ennemis l'épée à la main, que je les poussai jusques dans le Convent, & perçant de maisons en maisons, je regagnai toute vne ruë, & portai vn retranchement jusques à dix pas, quoy qu'ils eussent cinq cens hommes dedans. Je donnai l'ordre à Cérifantes de s'y loger seurement, à quoy il se porta aussi bravement qu'il avoit fait à l'attaque, & le mit si bien en défense, que je l'ai toûjours conservé depuis. Je m'en allai de mesme temps faire ouvrir des canoniéres à droit & à gauche des logis voisins, pour les flanquer, & y loger des mousquetaires; & à peine avois-je fait ouvrir vne muraille, que voulant par curiosité voir la contenance des ennemis, j'y reçus vne mousquetade au dessous de l'œil gauche, qui ne fit que m'éflurer la peau, & brûler vn peu de mes cheveux. Ce coup fut si favorable, qu'il ne servit qu'à m'accréditer parmi le Peuple, & à luy donner plus de tendresse pour moy, puisqu'il n'y eut personne dans la ville, ni homme ni femme qui n'en voulût venir voir la marque, que j'en portai huit ou neuf jours, me donnant mille benédictions, & me conjurant de me ménager davantage, puisqu'ils perdroient tout, en me perdant, & n'espéroient aprés Dieu que de moy seul, leur repos, & leur liberté.

Cette petite action que je n'avois pas mal conduite, fit oublier le mauvais succés que nous avions eû le matin, & voyant que mes levées commençoient à s'avancer, je me resolus à quelques jours de là de me mettre en campagne pour faire entrer des vivres dans la ville, que la necessité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs, & terres auprés de la ville, sur le bruit que j'y commandois, ayant pris les armes pour moy, ce qui fut suivi de la declaration du plat païs de tout le Royaume, hors des places où il y avoit garnison: qui prenant cœur sur la reputation de ma personne, & l'autorité de mon nom, dés qu'ils sûrent mon arrivée, & qu'ils eurent vû les Manifestes que j'avois eû le soin de faire tenir par tout; j envoyai Jacomo Rousse pour assembler mille mousquetaires, & se rendre auprés de moy dés que je le manderois, en qualité de Mestre de Camp des soldats que l'on tireroit des villages voisins, & employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'estoit necessaire, pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier vne défense à peine de la vie, de ne plus sacager aucune maison bourgeoise, sous pretexte de visiter s'il n'y avoit point d'armes cachées, ou de meubles, & d'argent, Vne autre pareillement, que tous ceux qui auroient quelque avis à me donner de trahisons, ou d'entreprises secrettes, eussent à s'adresser à moy, sur l'asseurance d'estre bien récompensez de leurs accusations, en cas qu'ils les pussent justifier; mais au contraire d'estre punis irremissiblement du mesme supplice que mériteroient les crimes, dont ils se feroient les denonciateurs, en cas qu'ils ne les pussent prouver. Cét ordre estoit absolument nécessaire, puisqu auparavant que j'eusse pris l'autorité, vn fripon estoit capable de faire mourir le plus honneste

neste homme; Gennare, sans rien éclaircir davantage, faisant couper la teste, & traîner par les ruës ceux qu'on luy rapportoit avoir quelque intelligence avec les ennemis, quelque méchant dessein contre le Peuple, ou sa personne particuliére: ce qui maintenoit toutes choses dans vne étrange confusion, dans vn païs, où les haines sont violentes; celuy qui avoit vn ennemi, devant appréhender la mort à toute heure, sans avoir le temps de s'en garantir, ni pouvoir estre écouté dans ses justifications.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la poudre, sans quoy l'on ne pouvoit maintenir la guerre; (en attendant que je pusse faire venir les salpêtres de dehors) je fus à la poudriére hors du fauxbourg de Saint Antoine, & commandai aux Entrepreneurs de faire prendre de la terre des étables & écuries, & autres endroits, dont l'on pourroit tirer du salpêtre, pour faire de la poudre en la plus grande quantité qu'il se pourroit, & de n'épargner pour cela ni le travail ni les hommes. Quelque effort que l'on pût faire, jamais je n'en ai pu avoir que quarante-quatre, ou quarante-cinq livres par jour, que je faisois apporter chez moy pour la conserver soigneusement, ne se délivrant que sur des billets signez de ma main, ayant reconnu qu'Aniello de Falco Général de l'artillerie, & les Officiers en faisoient vne trop grande dissipation.

Je me trouvois si fatigué de la méchante chére que me faisoit Gennare, & du giste mal propre qu'il me donnoit tous les jours, que je me résolus; en attendant que j'eusse fait préparer vn Palais, d'aller loger aux Carmes, dans l'appartement reservé pour leur Général, & de me faire servir par mes Officiers, croyant qu'il n'estoit pas ni de la bien-seance, de ma réputation, de vivre plus long-temps sans

maiſon, ni ſans équipage; & la patience que j'avois euë huit jours durant eſtant à bout, je dis ma reſolution à Gennare, qui fit tous ſes efforts pour m'en détourner, mais ce fut inutilement; & le lendemain ving-deuxiéme de Novembre, je le conviai à venir dîner avec moy dans mon nouveau ménage, & luy ayant donné le bon ſoir, je m'en allai coucher chez moy, & dormir à mon aiſe dans vn bon lict que l'on m'auoit préparé; Ce que je n'avois encore pû faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dés que je fus parti de chez luy, il fut averti qu'il y auoit dans les Jeſuites vn coffre caché ſous vn degré, rempli d'argent & de pierreries; ſon avarice l'y fit courir auſſi-tôt, & ayant fait rompre quelque maçonnerie qu'il reconnut eſtre faite de nouveau, il y trouva le coffre dont on luy avoit parlé, & l'ayant fait rompre avec précipitation, il ne le vid rempli, contre ſon attente, que de calices & autres ornemens d'Egliſe. Il crut que le portier luy pourroit donner lumiére de quelque autre cache qui enfermeroit plus de richeſſes. Il l'emmena chez luy, & ſe divertit toute la nuit à le tourmenter & luy donner la queſtion de ſa propre main. Il m'en viut teudre compte le lendemain au matin, dont je luy fis vne grande reprimande, & l'obligeai à le renvoyer auec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes ſervans à l'Egliſe, & l'intimidai ſi fort du châtiment qu'il devoir en attendre de Dieu, qu'eſtant n'aturellement timide, il me promit de ne retomber jamais dans vne pareille faute.

De-là nous fûmes enſemble à la Meſſe, où ayant fait mettre ſur mon drap de pied, vn carreau pour luy auprés du mien, je trouvai que l'on en mettoit vn autre à ma gauche, & m'eſtant in-

formé pour qui c'estoit, il me fut répondu qu'on l'avoit préparé pour l'Ambassadeur de France ; & Cerisantes se disposant à y venir prendre cette place, je renvoyai le carreau dans la Sacristie, & luy dis, que s'il ne se rendoit sage, aprés les leçons que je luy avois faites, je l'envoyerois aux Petites Maisons, ou je le ferois enfermer, ne voulant pas que par son imprudente témérité, l'honneur de la France, ni mon autorité fussent tournez en de ridicules ; A quoy je devois soigneusement prendre garde ; toute l'Europe ayant les yeux ouverts sur moy, pour observer s'il ne se trouveroit point dans ma conduite dequoy ternir l'éclat des actions que j'avois essayé de faire avec tant de peril, & de peine.

J'avois cependant resolu de laisser le Baron de Modéne dans Naples durant mon absence, pour présider à tous les Conseils, estant homme d'esprit, & en qui j'avois confiance, afin d'observer toutes les démarches de Gennare, m'avertir de tout ce qui s'y resoudroit, & voir avec adresse à tourner les esprits, de sorte que toutes les déliberations fussent suivant mes intentions. Il se rendoit agreable à tout le Peuple, & se faisoit considerer & aimer, l'ayant chargé d'y apporter tous ses soins; il avoit mesme pris ascendant sur l'esprit de Gennare. Il se servit de tous ces avantages pour se faire Mestre de Camp general, ne pouvant souffrir que l'on luy préferât Cerisantes, ou par vn zéle de me servir, s'y croyant plus vtile dans cét employ, & ayant l'envie & l'ambition de faire la guerre, & d'acquerir de la réputation les armes à la main ; Ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois destiné, le broüilla depuis auec moy, & m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le Peuple en corps me vint prier avec des instances incroyables,

me croyant faire plaisir par ce choix, de luy vouloir donner cette charge si importante. Je les remerciai de l'affection qu'ils me témoignoient, en prenant confiance de la sorte en vne personne qui avoit suivi ma fortune; & leur dis qu'estant juste de conserver ce poste pour quelqu'vn de leur nation, dont l honneur & l'avantage pourroit attirer dans nostre parti vn des principaux de la Noblesse, de la naissance & capacité duquel nous puissions nous prévaloir;& que par ce moyen assuré, que je reservois tout exprés, je prétendois oster aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur seroit aussi préjudiciable que l'acquisition nous en seroit avantageuse.

Je demeurai ferme dans ce sentiment, que je luy voulus faire approuver par des raisons, où il y avoit peu de replique;mais agissant sous main par la preoccupation où il estoit, & leur faisant persuader que je ne serois pas fâché que l'on me fît violence sur ce sujet, je fus fort étonné l'apresdinée, quand il me vint trouver avec la commission de Mestre de Camp général, signée de Gennare, & de tous les Capitaines des quartiers & Chefs du Peuple, qu'il me dit l'avoir forcé d'accepter, aprés avoir fait en vain tous ses efforts pour s'en défendre. Je fus surpris & touché de cette conduite; & dissimulant le ressentiment que j'en avois, je luy dis que je me réjoüissois de voir l'estime que l'on faisoit de luy, qu'il en seroit plus en estat de me servir : Mais que la conséquence seroit fâcheuse, & tout à fait contre mon autorité, si le Peuple s'accoûtumoit à donner des commissions. Je luy en fit expedier vne ; & pour celle du Peuple, je luy commandai de la reporter & la faire biffer devant luy, comme il fit, fort satisfait par cette adresse d'estre venu à bout de sa prétention.

Le ſieur de Cerisantes ſupportant impatiemment qu'vn autre fût pourveu d'vne charge qu'il avoit prétenduë, aprés quelques heures de chagrin, prit vne autre viſée ; & ayant appris le ſoûlevement d'vne partie de la Calabre, & que ceux du païs m'avoient envoyé demander vn Chef pour leur commander; il crut qu'il y pourroit trouver vn poſte aſſez conſidérable pour le dédommager de celuy duquel il avoit perdu l'eſpérance ; & m'eſtant venu trouver, il m'aborda avec de fort grandes proteſtations d'attachement, de zéle, & de fidélité pour mon ſervice; Il me dit que ſon bonheur & ſa fortune dépendoient de moy, & m'ayant conté vne partie de ſes avantures, de ſes diſgraces, & de ſes voyages, m'apprit qu'vne Dame de qualité en eſtoit cauſe, qu'il aimoit il y avoit long-temps, & dont il eſtoit réciproquement aimé; mais que par faute & de fortune, & de naiſſance, il ne pouvoit eſpérer la ſatisfaction ni l'avantage de l'épouſer : Qu'elle luy avoit donné du temps pour voir ſi par ſes actions, & par ſon mérite, il pourroit aſſez s'élever en dignité, & en biens, pour qu'elle pût, ſans faire tort à ſa réputation, & à ſa Maiſon, ſe marier avec luy ; Que la Fortune luy avoit eſté contraire en cent endroits où il eſtoit allé pour la chercher, & qu'il ſembloit qu'elle l'eût conduit par la main à ma ſuite, puiſque ſi j'avois de la bonne volonté pour luy, il ne dépendoit que de moy de le faire le plus heureux homme du monde.

J'écoutai ce Roman avec aſſez de plaiſir, & luy demandant ce qu'il pouvoit prétendre de moy, il me répondit le Gouvernement des deux Calabres, avec vn titre de Duché, ou de Principauté de quelques-vnes des principales terres que poſſedât dans ces Provinces vn Eſpagnol, ou quelqu'vn de la Nobleſſe, qui nous faiſoit la guerre.

Je repliquai que je ne pouvois l'éloigner de ma personne, qu'il n'en fût arrivé vn autre, pour se charger des chiffres qu'il tenoit auprés de moy; ce qui se pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale, ou bien aprés avoir reçu la réponse d'vne lettre que j'écrirois à Rome pour ce sujet. Ma repartie, quoy que fort raisonnable, ne le satisfit pas, & sortant de ma chambre, en grondant, Louïgi del Ferro arrivant tout à propos, & me demandant ce qu'avoit Cerisantes, je crus me devoir venger d'vn fol par vn autre, & luy dis ce qui s'estoit passé dans nostre conversation. Il partit aussi-tôt de la main, prétendant que s'il s'éloignoit de moy il devoit luy remettre les chiffres de la Cour, nul ne pouvant à son préjudice les garder, puisqu'il estoit Ambassadeur. L'autre, dont le sang estoit déja échauffé, le traittant de fol, & de chimérique, refusa de s'en défaire en sa faveur. Surquoy Louïgi del Fetro luy repartit brusquement qu'il les vouloit avoir, ou bien le voir l'épée à la main. Cerisantes outré de se voir en competence avec luy, s'en vint tout transporté m'en demander justice, se plaignant qu'il luy avoit perdu le respect. Je répondis en riant, qu'outre que ce n'estoit pas vne injure de vouloir faire tirer l'épée à vn homme, quand le discours n'est point accompagné de paroles outrageuses, ou de mépris; je ne savois pas quel respect luy pouvoit estre dû, ni quelle différence il devoit se faire entre eux; Qu'à tout bien considérer, l'avantage estoit tout entier pour Louïgi del Ferro, puisque j'avois eu ordre de le traitter d'Ambassadeur, & luy avois moy-mesme rendu des lettres de Monsieur de Fontenay, qui luy donnoient ce titre; & quo luy ne m'avoit pas esté donné de sa main que pour tenir auprés de moy les chiffres. Il perdit toute patience, & s'é-

cria, en jurant, qu'il estoit Ambassadeur, & que si je ne luy faisois raison de cét outrage qu'il avoit reçu, qu'il se la sauroit bien faire luy-mesme. Ce discours peu respectueux m'obligea de luy ordonner de se retirer dans sa chambre, & commander au Capitaine de mes gardes d'en laisser vn à la porte, avec défense de le laisser communiquer avec personne, que je n'eusse eû des nouvelles des Ministres du Roy, que j'avois laissez à Rome, pour savoir en quelle qualité il avoit esté envoyé avec moy, afin que si c'estoit comme Ambassadeur, l'on luy rendît tous les honneurs qui luy seroient dûs; Mais aussi que s'il ne l'estoit pas, je me ferois tort de souffrir qu'il passât pour tel, & qu'il y alloit trop de l'honneur de la Couronne de voir deux fois de suite, en vn mesme lieu, impunément s'en attribuer le caractére. Aprés estre revenu de son emportement, il m'envoya demander pardon, & conjurer de ne pas écrire à Rome ce qui s'étoit passé, qui ruïneroit entiérement sa fortune. Il me fit pitié, & que je ne le voulus pas perdre; Mais je l'en tins huit jours dans l'inquiétude, pour voir si ce châtiment ne luy donneroit point plus de jugement, & plus de conduite.

Ce soir-là mesme, il arriva vn accident que je n'appris que le lendemain matin à mon réveil; Mais ce qui paroist de plus surprenant, c'est que je reçus deux lettres de deux differens endroits, l'vne le soir, & l'autre le matin; par lesquelles l'on me donnoit avis de prendre garde à moy, que l'on me devoit empoisonner, & que c'estoit Pepe Palombe qui avoit promis aux Espagnols de se charger de cette exécution. En effet, vn jeune homme entrant dans ma cuisine, avant mon souper, fit tout

ce qu'il put pour s'approcher de ma viande ; cette affectation donnant lieu de le soupçonner, l'on l'en fit sortir. Il se mêla parmi la foule de ceux qui me venoient voir souper, & s'approchant du buffet, tenant quelque chose dans sa main, il offrit à vn Officier Napolitain que j'avois pris depuis mon arrivée, vne somme d'argent considérable, s'il vouloit mettre dans mon verre quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans vn petit papier. Vn de mes gardes, par hazard en ayant oüy quelque chose, suivit cét homme, l'arresta au sortir de mon appartement, & le conduisit dans la chambre du Capitaine de mes gardes, auquel il en donna avis, & qui ayant appris la mesme chose de l'Officier, il ne m'en voulut rien dire, avant que d'en avoir entiérement éclairci la verité.

Je m'allai coucher vn peu de temps aprés souper, & durant que j'estois au lict, il luy fit donner la question, & luy confrontant l'Officier, il demeura d'accord de toutes choses, & se trouvant saisi du poison, l'on en fit l'épreuve sur vn chien, qui mourut vn quart-d'heure aprés. Comme l'on le pressa, pour savoir qui le luy avoit donné, il dit que c'estoit l'Aide Major de Pepe Palombe, & celuy qui avoit & son secret, & sa confiance. L'on m'avertit le matin de tout ce que s'estoit passé la nuit: je défendis d'aller si vîte vne autre fois, & presser vne affaire de cette nature sans me l'avoir auparavant communiquée, & avoir reçu mes ordres. Je ne voulus point faire arrester l'homme que ce malheureux avoit accusé, & connoissant le crédit qu'avoit Pepe Palombe dans son quartier, je crus qu'il valoit mieux essayer de le gagner, que de tenter de le perdre, & je résolus d'en vser si obligeamment, que s'il avoit de l'honneur, il en conservât vne eternelle reconnoissance, & me fût à jamais fidéle. Il s'en vint

à mon lever, & l'ayant tiré à part, je luy montrai les deux lettres d'avis que j'avois reçuës, du méchant dessein qu'on m'écrioit qu'il avoit contre moy; & luy faisant raconter par le Capitaine de mes gardes tout ce qui s'estoit passé, il me dit qu'il seroit caution de son ami que l'on accusoit. Je luy témoignai estre persuadé de son innocence, & pour étouffer l'affaire, & l'obliger plus sensiblement, je commandai qu'on fit sortir le prisonnier, & que l'on le laissât aller où il voudroit. La nouvelle (quelque soin que l'on prît de l'empécher) courut aussi-tôt par la ville, que j'avois esté empoisonné, & tout le Peuple s'étant soûlevé s'en vint en foule à la porte du Convent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis aussi-tôt amener vn cheval, & montant dessus, je me resolus d'aller faire le tour de tous les quartiers, pour donner à tout le monde la satisfaction qu'il desiroit si ardemment; Et comme j'entendis quelques-vns dans le Marché qui accusoient Pepe Palombe de cét attentat, & qu'il m'estoit important de le justifier, & faire voir la confiance que j'avois en luy, pour me l'acquerir tout-à-fait, je pris mon chemin vers la Concherie, suivi d'vne multitude incroyable de gens, & le trouvant sur la porte de son logis, je luy dis que n'ayant rien pris le matin, le cœur me faisoit mal, & que je le priois de me faire apporter vn doigt de vin, vne croûte de pain, ou vn morceau de confitures. Il m'en alla querir aussi-tôt, & aprés avoir bû à sa santé, & mangé de ce qu'il m'avoit apporté, je l'embrassai, & luy dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit esté sans necessité, mais pour le disculper auprés du Peuple, & luy témoigner combien j'avois de confiance en luy, l'aimant chérement, & voulant qu'il fût de mes amis. Il me protesta de ne me manquer ja-

mais de fidélité & de conserver vne eternelle memoire d'vne si grande , & si extraordinaire grace.

J'employois toute la journée à visiter les postes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'estoient pas à mon grè & y faisois travailler devant moy; Il ne se faisoit point d'attaque ni le jour ni la nuit, que je n'y courusse aussi-tôt , & les Espagnols étoient étonnez d'apprendre qu'il ne se tiroit pas deux coups de mousquet , que je ne m'y trouvasse à mesme temps , & surpris de me renconter par tout en leur chemin , & bien souvent à leur dam, le renfort que je menois avec moy , les repoussant vigoureusement : de-sorte que dans tout le temps que j'ai demeuré dans Naples , ie ne suis jamais venu aux mains avec eux , sans les avoir battus en toutes sortes de rencontres , & remporté quelque notable avantage. Le Peuple avoit pris tant de créance en moy & j'avois acquis tant d'estime qu'il se croyoit invincible quand je combattois à sa teste ce qui fit que les ennemis ne s'appliquérent qu'à ma perte persuadez , que ma seule personne dépendoit ou la ruine , ou le rétablissement de leurs affaires. Le poison qu'ils m'avoient fait préparer n'ayant pas eû le succés qu'il en espéroient , & la tentative qu ils firent en deux ou trois autres rencontres de m'en donner , n'ayant pas reüssi plus heureusement , ils recoururent à d'autres moyens , pour me faire périr ; Et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les esprits des Napolitains , ils tâchérent de rendre ma conduite suspecte & de me procurer la mort par quelque sedition & tumulte populaire, Un matin que le marché estoit rempli de monde, pour me prier d'accommoder comme je fis , deux de leurs Chefs qui auoieut eû quelque différent

ensemble, vn petit garçon me vint rendre vne lettre qu'il me dit estre d'importance, & ayant disparu dans la presse, sans pouvoir le rencontrer, ni savoir de luy qui la luy avoit donnée, je l'ouvris, & voyant ce qu'elle contenoit, je la lûs tout haut devant le Peuple, & au lieu de me faire soupçonner, elle ne servit qu'à réchauffer leur amitié pour moy & la haine contre les ennemis. Elle estoit du Duc de Siane fils du Régent Capici Lapro; & estant en forme de réponse, elle portoit que Dom Jüan avoit reçu avec vne joye ex- " tréme l'offre que je luy faisois de luy livrer vn " poste, & luy procurer l'entrée de la ville, afin " de la mettre à feu, & à sang, & luy donner lieu " de punir la rebellion de ses habitans; mais que " la bonté du Roy son pere ne luy pouvant faire " autoriser vne si cruelle vengeance, les considé- " rant comme des enfans desobeïssans, qu'il aimoit " tendrement, & qu'il ne vouloit ramener que par " la clemence & la douceur, n'ayant point d'autre " pensée que celle de leur pardonner, il me remer- " cioit de mon affection, dont il estoit persuadé, " & me prioit de la conserver pour vne autre occa- " plut favorable, sachant que je n'avois entrepris " de venir à Naples, que de concert avec luy, & ha- " zardé tant de perils que pour les servir plus vti- " lement en ne donnant point de défiance: Qu'aussi " il m'assuroit que l'argent que j'avois damandé " estoit tout prest, & que l'on me le feroit compter " à Génes, ou en tel autre lieu que je luy ferois sa- " voir; & qu'il s'estoit adressé à luy, comme à vn " homme de qualité, & de mes amis, afin que j'y " pusse prendre plus de confiance. "

Ce grossier artifice ne produisit qu'vn effet tel que je pouvois desirer, & tout-à-fait contraire à leur attente. Tout le Peuple en murmura haut-

„ ment, & deteftant leur malice fe mit à crier, Vive
„ le Duc de Guife noftre défenfeur, pour lequel
„ nous voulons employer nos biens & nos vies, &
„ facrifier celles de nos femmes, & de nos enfans.
Et voulant leur gagner le cœur d'avantage par vn procedé doux & honnefte, j'accordai toutes les graces qui me furent demandées pour des condamnez, & continuai d'en vfer de mefme quelques jours de fuite, ne pouvant me réfoudre à faire mourir perfonne. Mais ces gens accoûtumez au fang, & aux maffacres, vouloient voir des fpectacles fanglans; & connoiffant par les difcours & les murmures, qu'il eftoit temps de me faire craindre, & m'étant dit par les ruës que j'eftois trop bon, de ne point faire faire d'executions, & que fans des exemples, je ne contiendrois jamais dans le devoir, ceux qui eftoient fi habituez aux meurtres & aux brigandages, fept hommes ayant efté pris pour de femblables actions, je les fis tous pendre à la fois, & reconnus que cette juftice fevére avoit efté fort agréable, & que le refpect & l'amitié pour moy en eftoient fortifiez & accrus. Depuis, me faifant paroiftre inflexible, quand je voulois pardonner à quelqu'vn, je me fervois d'vne adreffe que j'ai toûjours pratiquée jufques à la fin. Eftant averti de l'heure que quelque malheureux eftoit conduit au fupplice, je fortois de mon logis, & prenant le chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme par hazard, & me montrant fâché, que ceux qui marchoient devant ne s'eftoient pas détournez, & m'obligeoient, malgré moy, à voir paffer ce miferable, je luy accordois la vie à la priére de fa femme, & de fes enfans, difant qu'il n'eftoit pas raifonnable que fon bonheur l'eût porté en ma préfence, & qu'il mourût, le pardon eftant naturellement inféparable de la veuë du Prince.

Vincenzo d'Andréa ne penſant qu'à ſa trahiſon, travailloit ſecrétement à donner jalouſie à Gennare, de l'autorité que je prenois tous les jours, à quoy il le trouvoit fort diſpoſé, voyant affoiblir ſa conſidération; & venoit inceſſamment me faire des plaintes de ſa brutalité, ignorance, pareſſe & avarice, qui perdroient toutes choſes à la fin, ſi je n'en prenois la conduite : il autoriſoit ſous main les deſordres, & les ſacagemens, & n'oublioit rien pour parvenir à ſes fins. Il ſurvint vn accident qui luy donna bien de la joie, & de l'eſpérance, mais qui n'eut pourtant aucune ſuite fâcheuſe, comme il ſe l'étoit imaginé. Trois Capitaines du Régiment de Sebaſtien de Landi, avec ſon Sergent Major, qui gardoit la porte d'Albe, le poſte le plus jaloux, & le plus conſidérable de tous ceux que nous tenions, donnant l'entrée la plus facile, & la plus dangereuſe de la ville, (comme il s'eſt vû par l'application que les Eſpagnols ont pris depuis à l'acheter de luy, & par où ils ſe ſont enfin rendus les maiſtres de tout, & réduit Naples dans leur obeïſſance, & enſuitte tout le Royaume)me vinrent faire des plaintes de la priſon de leur Meſtre de Camp, & leur ayant demandé ſi les ennemis avoient fait vne ſortie, ou s'il y avoit eû quelque combat, ils me répondirent que non, mais que Gennare l'avoit fait arréter, pour s'eſtre oppoſé au pillage d'vne maiſon, qu'il envoyoit faire dans ſon quartier, au préjudice du ban que j'avois fait publier pour empécher de ſemblables violences : Et m'en eſtant allé au Tourjon des Carmes, fort irrité d'vne action ſi déraiſonnable, je renvoyai le Sergent Major, & deux des Capitaines, pour faire redoubler la garde, & empécher que nos ennemis ne ſe prévaluſſent d'vn pareil accident, & n'emmenai qu'vn des Capitaines avec moy. Je trouvai Gennare avec tous

milles & du sac & desolation de la ville & de tout le Royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Espagnols; Que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, & me retirer d'vn lieu où l'on faisois si peu de cas de moy, & où je n'avois qu'à acquerir de la honte, & de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'estois proposée; Que je ne savois ce que c'estoit de me laisser perdre le respect, connoissois trop ce qui m'estoit dû, & principalement par de la canaille comme luy, & que j'estois fort tenté, avant que de partir, de faire vn exemple sur sa personne, & le faire jetter par les fenestres. Tous les assistans s'y offrirent, & luy se mettant à pleurer, se jetta à mes pieds, qu'il me baisa plus de cent fois, me demandant pardon, & sa femme, & son beau-frere en faisant de mesme, avec cent demonstrations de desespoir, & autant de protestations de me rendre plus d'obeïssance, & de soûmission que la moindre personne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me supplia de reprendre le commandement, n'ayant d'espérance qu'en moy seul, & se croyant absolument perdu si je cessois de prendre la défense de sa liberté. Je me laissai aller à tant de priéres; & m'ayant esté présenté vne canne, je l'acceptai, comme vne marque du commandement, dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empécher que l'on ne le tuât devant moy; tant tout ce qui estoit présent paroissoit animé contre luy. Je renvoyai le Mestre de Camp Landi à sa charge, & luy ordonnai de s'appliquer à l'avenir avec autant de ponctualité, de vigilance, & de zéle qu'il en avoit eû jusques à ce jour-là, dequoy il me donna toutes les paroles & promesses, que son obligation & l'amitié que je luy avois fait paroître l'y engageoient.

Cependant, Pepe Palombe à la teste de ceux de la Concherie ; Mathéo Damore, suivi de toute Lavinare, tous les quartiers voisins, & tout le peuple du Marché s'y estant assemblez sous les armes, demandoient avec des cris élevez, & vn tumulte furieux, que la personne de Gennare leur fût livrée pour luy couper la teste ; & le pendre par vn pied, pour apprendre par son châtiment la deférence que l'on devoit avoir pour moy. Je descendis pour les appaiser ; ce que ma présence fit à l'heure mesme, & ayant calmé leur emportement, par l'assurance que je leur donnai d'estre content, ils m'appellérent cent fois leur Pere, & leur Libérateur, me conjurant avec pleurs de ne les pas abandonner, sans quoy ils ne pourroient se délivrer de l'esclavage, me recommandant la conservation de leurs vies, de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles.

Cét orgueilleux repentant ne se croyant pas en seureté, me pria de le garentir contre le ressentiment de toute la ville. Il vint publiquement se mettre à genoux devant moy, & me demander la vie. Je l'embrassai devant tout le monde, & commandai à tout le Peuple, luy ayant pardonné, & le tenât pour le meilleur, & le plus asseuré de mes amis de l'aimer & le considérer comme auparavant, le prenant sous ma protection, & embrassant les intérests, & sa défense envers tous ; & contre tous, de-sorte que je tirai de l'avantage d'vne affaire, que vray semblablement devoit causer du péril, de l'embarras, & de la peine. Il se retira dans son Tourjon, & je montai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville, & reconnoître si les costes étoient en état, & si les gardes se faisoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En passant auprés du Convent de Saint Laurent, j'enten-

dis du bruit dans vn Palais appartenant à vne personne de qualité. J'envoyai vn Officier de mes gardes, pour reconnoître ce que c'estoit : il me rapporta qu'on le pilloit, & qu'il y avoit rencontré quinze ou seize personnes ; je luy commandai d'en arrester le Chef & de me l'amener, & me l'ayant présenté, je luy demandai s'il n'avoit pas connoissance du ban que j'avois fait publier, par lequel je défendois à peine de la vie de sacager desormais aucune maison; Il me répondit que oui : mais que sur l'avis qu'il y avoit des armes cachées, il estoit allé en faire la perquisition, par vn ordre qu'il avoit signé de Vincenzo d'Andréa, & de moy. Je le fis représenter, & ayant reconnû ma signature contrefaite, j'envoyai querir vn Religieux dans le Convent pour le faire confesser; & aussi-tôt aprés je le fis pendre aux grilles des fenestres. Cette prompte justice m'attira mille benedictions, & intimida si fort tous ceux qui jusques-là impunément faisoient de semblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquai serieusement à ménager quelque intelligence avec la Noblesse, & fis enjoindre à tous les Cavaliers, qu'il y avoit dans la ville, de se rendre auprés de moy le lendemain matin dans les Carmes, pour vne conférence que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquérent pas de s'y trouver, & les caressant tous extraordinairement, je leur dis qu'estant venu à Naples pour tirer tout le Royaume, aussi bien que la ville, de la rude domination des Espagnols, je m'estimois heureux de me voir vtile au service de la Noblesse, & me croyois déja bien payé de tous les périls que j'avois courus, puisque j'avois eû la fortune de sauver les maisons de beaucoup de personnes de condition, & de garentir leurs biens de la fureur du Peuple, plus irrité

contre eux par l'artifice des Eſpagnols, & pour ne pas connoître ce qui leur eſtoit & vtile & néceſſaire;que par aucune averſion particuliére; Que je ſouhaittois de trouver les moyens de les réünir enſemble, puiſqu'ils ne devoient avoir qu'vn meſme intéreſt; que la liberté les devoit toucher également; que je ne pouvois la procurer au Peuple, ſans que la Nobleſſe en profitât; Que ne devant faire qu'vn Corps,elle devoit y tenir le premier lieu,& conſerver le rang & la prérogative, que le Ciel & la Nature luy avoient donnez: Qu'vne perſonne de ma condition ne manqueroit jamais à l'eſtime qui étoit deuë aux gens de qualité; & que je ferois voir par la ſuite de mes actions, que je connoiſſois & ſavois bien faire la difference entre les gens de rien, & les perſonnes de naiſſance; Qu'il n'y avoit pas vn d'entre eux, qui ne ſe dût réjouïr, de voir que l'autorité tomboit entre mes mains,puiſqu'au lieu des violences qu'ils avoient ſouffertes juſques ici, ils ne trouveroient en moy, que civilité, que courtoiſie, & paſſion de les ſervir tous en général & en particulier.

Ce compliment fut reçu d'auſſi bonne grace, qu'il avoit eſté fait de bon cœur, & eſtant accompagné de remercîmens, des favorables effets que ma préſence avoit déja fait reſſentir, garentiſſant tous les Cavaliers de l oppreſſion, du péril, des brigandes, & de l'inſolence du menu peuple. Je repliquai que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté; mais que je m'aſſurois, quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoître la verité de mes ſentimens, que la Nobleſſe avouëroit de m'en eſtre en quelque façon redevable, & que, ſi je ne pouvois attirer leurs perſonnes,au moins eſpérois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié, & leur eſtime,&

que quelque attachement qu'ils puſſent avoir aux Eſpagnols, ne ſeroit plus que par devoir, puiſqu'ils ne pourroient défendre contre mes ſervices, & les ſoins que je prendrois de leur en rendre, en toutes ſortes de rencontres, leurs cœurs & leurs inclinations. Je leur dis enſuite, que j'attendois tous les jours l'armée navale de France qui venoit à mes ordres pourveuë de tous les ſecours neceſſaires pour la ruïne des ennemis dans laquelle apprêhendant qu'ils ne ſe viſſent tous envelopez, je les conjurois d'ouvrir les yeux & de ſonger à leur ſeureté, & à leur avantage; qui leur priois d'y faire de ſerieuſes refléxions, d'informer du véritable état des choſes tout le reſte de la Nobleſſe abſente, & compter entierément ſur moy, pour tout ce qui pourroit les regarder; Qu'au reſte, comme, l'on étoit ſur le point de faire quelque établiſſement dans la forme du Gouuernement, & de travailler à former vne République, ils ne s'en devoient pas laiſſer exclure, ni ſouffrir qu'on la fît ſimplement populaire ce qui leur ſeroit préjudiciable, & à quoy il ſeroit difficile de rémedier enſuite; Que j'en defférerois la réſolution tout autant qu'il me ſeroit poſible, pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne; Qu'ils n'auoient plus affaire à vn Mazanielle, ny à vn Gennare; mais à vn homme qui les conſidéroit, & les aimoit tendrement, & qui préféroit toûjours leurs intéreſts, aux ſiens propres; Et qu'ainſi ils pouvoient, & devoient prendre en moy vne entiére confiance; Que je leur conſeillois d'aſſembler les Siéges, où je leur répondois qu'ils pouvoient ſeurement & librement traiter de leurs affaires, & voir à prendre leurs meſures, ſur les conjonctures préſentes parce que telle choſe pourroit arriver qu'ils n'y ſeroient peut-eſtre plus à temps. J'obſervai ſoignuſement le

viſage de tous en particulier, pour tâcher de penétrer dans leurs penſées les plus ſecrettes; je vis ſur la pluſpart de la gayeté : m'imaginant que quelques-vns avoient eſté ébranlés de mes diſcours, & generalement que tous avoient pour moy quelque ſorte de bonté & d'eſtime; Il n'y eut que le ſeul Prince de la Roque, parent du Cardinal Filomarini, qui me fit aſſez renonnoître par ſa froideur, quoy qu'il me rendiſt tous les reſpects & civilitez imaginables, que je ne devois jamais me fier à luy; de quoy je n'ay eu que trop d'experience dans la ſuite.

Je m'apperceus bien toſt apres dr l'effect de cette conferẽce, qui me tira de nouvelles de beaucoup d endroîts, & qu ayant conſideré à loiſir tout ce que je leur avois fait entendre, me fit ſouhaiter du bien, & déſirer ma conſervation par la pluſpart de ces Meſſieurs, qui reconnurent que d'elle ſeule dépendoit celle de leurs biens, de leurs familles, & de laurs perſonnes. J'envoyay vn compliment à la Princeſſe de Maſſe ſur la perte de ſon mari, qui m avoit touché ſenſiblement, & luy offrir pour ſes enfans, & pour elle, tout ce qui pouvoit dépendre de mon credit, & de mon autorité, m excuſant ſur l'accablement des affaires que j avois entre les mains, ſi je n'allois pas en perſonne luy faire ces civilitez.

J'entendois la Meſſe quelquefois, comme j'ai fait depuis aſſez ſouvent, dans des Convents de Religieuſes, où il y avoit des perſonnes de qualité; & les allant voir toutes à la grille, je les priois de faire à tous leurs proches, toutes ſortes d'offres, & de complimens de ma part, & les chargeois de m avertir de toutes lés choſes que jepouvois faire, pour les obliger & les ſervir; Enfin je n'oubliois rien de tout ce qui dépendoit de moy, pour attirer la

Noblesse, sans laquelle je connoissois que les Espagnols ne pourroient se maintenir & qui jointe avec eux faisoit leurs principales forces, & me pouvoir donner plus d embarras & de peine: Et me trouvant vn jour dans l'vn de ces Convents, je voulut voir la Princesse de Sens & ses filles à qui j offris tout ce qui dépendoit de moi, comme à vne personne animée contre les Espagnols, par la mort de son mari, qui par conséquent s'emploieroit avec plaisir, & application à détacher de leur service & engager avec moy, tout ce qu'elle avoit & de parens & d'amis. Je crus aussi qu il estoit de la Politique de considérer en quelque façon la mémoire de Mazanielle, puisqu il avoit jetté les premiers fondemens de la liberté de Naples; Et envoyant chercher sa veuve qui estoit dans vne extréme nécessité, je pris vn soin particulier de l assister, comme j'ay fait jusques au iour de ma prison; ce qui fut fort agreable à tout le Peuple.

Cependant, le manquement de vivres me forçant de tout hazarder pour en faire venir, ne pouvant plus subsister sans cela; je résolus de me mettre en campagne, & d aller tenter l'entreprise d'Averse, quoy que véritablement avec beaucoup de difficulté & peu d apparence; ie me préparai à marcher le douziéme de Décembre, avec les Régimens de Pepe Palombe, qui commandoit le mien, celuy de Jacomo Rousse composé de mille mousquetaires, deux autres que je donnai depuis au sieur Perez, & de Mallet, & celuy d Antonio de Calco, & les Compagnies d'Onofrio Pisacani, Carlo Longobardo, Batimiello, pouvant bien faire quatre cens mousquetaires, & toute mon infanterre, trois mille cinq cens. ou quatre mille hommes, dont il y en avoit quinze cens qui n'estant pas encore armez, & la pluspart sans épées, n'avoient que des

bâtons brûlez par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cens Lazares, qui portoient de grands bâtons armez de crocs, comme font les Mariniers, avec lesquels ils prétendoient attaquer la cavalerie, & tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello de Falco Général de l'artillerie la commandoit, composée de quatre piéces de canon, avec vn équipage convénable. Il est vrai que n'ayant en tout que quatre cens livres de poudres, je faisois porter, pour l'apparence, quantité de barils remplis de sable, vn Maltois en estant Commissaire. Ma cavalerie estoit composée de la Compagnie de mes gardes, de celle de Cicio Ferlingére Général (commandé par son Lieutenant) n'ayant pû à cause de la goute venir servir, de celle de Gennare, dont Horacio Vassalo estoit Lieutenant, de celle d'Andréa Rama, de Rocco, de Damiane, & du frere Augustin de Liéto, qui pouvoient bien faire cinq, ou six cens chevaux. Le sieur d'Orillac qui estoit à moy, & qui devoit commander ma Compagnie de chevaux légers, faisoit la charge de Lieutenant général, & Philippes Prignani Avocat, estoit Commissaire général, & tout ce Corps devoit estre commandé sous moy, par le Baron de Modéne, en qualité de Mestre de Camp général; & Bernardo Spinto estoit Auditeur général. Toute cette petite armée avoit son rendez-vous dans vne grande esplanade au sortir de la porte Capuane à la teste du faux-bourg de Saint Antoine, & m'attendoit en bataille, pour marcher le douziéme de Décembre sur les deux heures aprés midi : mais vn accident considérable qui survint, me fit différer mon départ jusques au lendemain.

Au sortir de table, comme mes gens achevoient de dîner, je me rendis dans le Marché, & faisant donner des armes à vne Compagnie de cent hom-

mes levez de nouveau, j'eus avis que les ennemis, croyant avec raiſon que mon départ apporteroit quelque deſordre, ſe reſolurent d'attaquer les poſtes de la Doüanne, de l'Iſle de Saint Barthelemi, & les Viſita Pauveri, & ils s'en rendirent les maiſtres, les trouvant dégarnis ; ceux qui les gardoient les ayant abandonnez pour aller dîner chez eux. Dés que j'en eus l'avis, je commandai à la Compagnie qui eſtoit dans le Marché, de s'en aller en diligence, pour s'y oppoſer, & envoyant avertir mes gens de monter à cheval & ſe tenir preſts pour me ſuivre, je pouſſai à toute bride à la porte Capuane, je donnai ordre au Baron de Modéne de détacher cinq cens mouſquetaires ſous le Meſtre de Camp Antonio de Calco, & envoyai commandement aux trois cens Cavayoles qui me reſtoient, en qui j'avois vne entiére confiance, de ſe rendre en diligence auprés de moy, qui me ſervirent avec beaucoup de valeur & de ſuccés en cette occaſion ; & revenant avec la meſme vîteſſe que j'eſtois allé, je marchai droit aux ennemis à la teſte de mes gens, & de quelques autres qui à ce bruit me joignirent, ce qui pouvoit en tout faire quarente chevaux ; la Compagnie qui eſtoit dans le Marché, ne faiſoit que de partir. Ainſi l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux ruës de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort ſpatieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des ſerpens, & quaſi au milieu de la ville, j'y trouvai trois cens Officiers reformez Italiens qui commençoient à ſe mettre en corps, & avoient leur premier rang armé de pertuiſanes ; Je les chargeai vigoureuſement, & les ayant rompus, je les pourſuivis juſques dans la Doüanne, & ayant quitté mon cheval à vn petit pont qu'il y avoit à paſſer, j'entrai pêle-mêle avec eux, & les chaſſai de ce poſte avec vne fort grande tuërie.

Ils voulurent ſe loger dans les ruïnes d'vne des ſalles, que ie leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées eſtant arrivées, ils tentérent vne ſeconde fois de s'y retrencher ; Mais ayant poſté mes gens ; ils furent bruſquement repouſſez. Cependant, le combat s'eſtant réchauffé, la poudre me manqua, & j'envoyai en demander à Gennare qui m'en envoya vn baril, & fus contrains de ſoûtenir à coups de pierre, & d'épée les efforts qu'ils faiſoient contre nous à bons coups de mouſquet, ce qui dura plus d'vne groſſe demieheure : Cependant ſe prévalant de mon mangue de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extrémité je donnai l'ordre au Meſtre de Camp Melonne, avec cinq cens hommes, de reprendre l Iſle de Saint Barthelemi; ce qu'il fit avec fort peu de reſiſtance : & aprés la ſatisfaction à découvert, ſuivi de trois cens l'épée à la main, laiſſant les autres pour la conſervation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyai pour couper les ennemis & eſſayer de s emparer de la Doüanne des farines. Je détachai Antonio de Calco avec deux cens mouſquetaires, pour les chaſſer de Viſita Pauveri. Cependant, je montai dans vne des ſalles, qui nous reſtoit, & faiſant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile, que j'y trouvai en grande quantité, & faiſant rompre vne muraille, je la fis jetter ſur les ennemis, & me ſervant des faſcines poiſſées qui eſtoient reſervées en ce lieu, pour le beſoin que nous en pourrions avoir, & des chemiſes de feu que j avois fait préparer, pour faire tenter le brûlement de quelques vaiſſeaux, ils n'y purent reſiſter, & furent contraints de ſe retirer, leur logement fut brûlé, & par là, je conſervai la ville, qui ſans ma diligence & vigueur, eſtoit perduë, les ennemis

eſtant

estant dedans, & avancez jusques à deux ruës du Marché.

Aprés avoir assuré toutes les choses, je m'en allai à Visita Pauveri, que nous avions repris; & ne me contentant pas de ce bon succés, je fis gagner toute vne ruë, & portai vn retranchement jusques à la Comédie Italienne; & ayant trouvé à la derniére maison, des Espagnols logez au dessus de nous, je me servis de la poudre que j'avois envoyé chercher, qui ne m'arriva qu'en ce temps, pour les faire voler, où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occasion qui dura plus de deux heures, & qui fut vne des plus chaudes, & des plus opiniâtrées qui se soient veuës dans Naples, il n'en mourut de mon costé que deux ou trois, & cinq ou six de blessez, & par l'aveu que les Espagnols m'en ont fait depuis ma prison, il y eut six-vingts Officiers reformez de tuez, ou mis hors de combat, & quasi tous de coups d'épée. Cette action redonna grand cœur à tout le Peuple, dont je fus reçu avec d'extraordinaires applaudissemens.

Les Espagnols picquez au vif de cette malheureuse journée n'en attribuërent l'effet qu'à ma présence; & me croyant ensuite sorti de la ville, ils s'imaginerent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit, & que le Peuple au lieu de penser à sa défense, ne l'emploieroit qu'en des réjouïssances; & remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens, d'autres Officiers reformez, ils tinrent vn Corps considérable prest pour les soûtenir. Sur les onze heures, ils attaquerent fortement la Doüanne. Mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous estoit, la conservation de la ville dépendant de la sienne, comme sa perte, de celle de ce poste; j'a-

vois esté sur les neuf ou dix heures le visiter ; ce qui fit qu'ils trouvérent les gardes exactes & redoublées, & qu'ils furent surpris à peine l'escarmouche commencée, de m'y savoir arrivé, & d'y reconnoître ma présence par les cris de tous nos soldats, de Vive Son Altesse, nostre défenseur. Cette nouvelle leur fit perdre cœur, & les faisant retirer, de peur que la nuit ne leur fût pas plus heureuse que l'avoit esté la journée, ils déchargérent leur chagrin à coup de canon, dont ils se lasserent bien-tôt, pour ne pas consumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur veuë, je fis achever le retranchement de nos bréches, que j'avois fait commencer l'apresdînée, & mis ce poste en état de n'avoir plus à craindre que la trahison : & de fait depuis ce jour-là, ils n'eurent jamais la hardiesse de l'attaquer. Je m'en vins apres me mettre au lict pour me reposer, afin de regler le lendemain matin tout ce qui estoit necessaire pour la défense de la place, durant que j'en serois dehors, & la maniére dont l'on devoit agir pour les Conseils, afin de se mettre en seureté, & que les ennemis ne pussent rien entreprendre dans vn temps, où ils se persuadoient que mon éloignement leur rendroit toutes choses faciles.

Le lendemain treiziéme de Decembre, dés qu'il fut jour, je m'en allay entendre la Messe, & ensuite je montay à cheval pour visiter tous les postes, & quartiers de la ville, & y laisser les ordres necessaires. Je donnai le commandement de la Doüanne au Mestre de Camp Melonne, avec vn Sergent Major sous luy, & des Officiers & soldats pour la garder. Je mis aussi sous son autorité tous les quartiers voisins, comme de l'Isle de Saint Barthelemi, gardée par vn Capitaine, de Porto, & Visita Pau-

veri par vn Sergent Major. Le Meſtre de Camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte Claire ; vn Sergent Major, du fonds du Cédrangulo ; San Dominico Soriano fut Commis au Meſtre de Camp Hannibal Brancacio ; Montoliveto , à vn Sergent Major;La porte d'Albe, & le Convent de Saint Sebaſtien,au Meſtre de Camp Sebaſtien de Landi ; La Foſſe du grain,au Capitaine de Cicio Coſta , Saint Dominique,& Saint Aniello,à deux Capitaines; La porte de Saint Gennare, & faux-bourg des Vierges, au Meſtre de Camp Diégo Paſſero;La porte Nolane, & ſon fauxbourg , au Meſtre de Camp Ioan Dominico ; Celle de Capuane , & fauxbourg S.Antoine, au Meſtre de Camp Caſtaldo ; de Sant Effrémo,Nouo & Sangue de Chriſt , au Meſtre de Camp Dom Bernardin Caſtrocucco; De Poſilippe à vn Sergent Major ; de fore de Grotto, & deux ou trois petites terres , qui ſont comme des eſpeces de fauxbourgs, ſous le commandement du Sergent Major Aléxio , qui depuis la priſe de Chayia fut fait Meſtre de Camp , & y commanda ; du fonds del Cavone au Meſtre de Camp Lombarde ; de la Cellaria, au Capitaine Cimino;de la monnoye, au Capitaine Ignatio Spagnuolo ; de la Vinare , au Capitaine Mathéo Damore ; de la Concieria à Pepe Palombe , & en ſon abſence à ſon Lieutenant ; de la Sauaterie , au Capitaine Pepo Ricco : de Pietra de Peſcé,à Onoffrio Pagano:du Marché, au Capitaine des Gardes de Gennare, ſous luy : De tous les autres quartiers de la ville, à leurs Capitaines particuliers, & la garde de la Vicairia à Graſſulo de Roza , avec celle des Priſonniers, & la charge de Carcerero Major : Leur ayant à tous donné toutes les choſes neceſſaires, & les ordres pour le payement ponctuel de leurs gens,ſur le fonds que j'ai déja dit avoir deſtiné pour cela,

Ainsi les choses reglées pour ce qui regardoit les gens de guerre ; j'envoyai querir le Corps de ville en présence de Gennare,& luy dis que tous les soins que je prenois pour la conservation de la ville, seroient inutiles s il ne songeoit à empécher la nécessité des vivres , & aux moyens de faire couler le Peuple doucement,& sans murmure, jusques à tant que je leur eusse ramené l'abondance; ce que j'espe-rois bien-tôt , ne me mettant en campagne que pour cét effet ; Et que pour ceux du Conseil, je les conjurois d assister Gennare de leurs bons avis,veiller de prés à sa conduite, & ne rien résoudre d importance sans ma participation ; Que cela ne retarderoit point les affaires , puisque je ne m'éloignerois pas si fort , que je ne pusse avoir de leurs nouvelles , & eux de mes réponses , deux fois le jour; Que je me confiois à eux durant mon absence; Que nous devions estre bien vnis, puisque nous n'avions que le mesme intérest ; & que la liberté , que nous souhaitions tous si ardemment , devoit aussi-bien estre l'ouvrage de leur teste, que de mes mains. Je recommandai sur tout, ces choses à Vincenzo d Andrea , aussi-bien que ce qui estoit de sa charge de Provéditeur général , à Tonno Basso , à Aniello Porcio , à Antonio Scaciavento , & à Augustino Mollo , & chargeai ce dernier , en qui j avois vne extréme confiance , de veiller à mes intérests, m'avertir ponctuellement de toutes choses, & s opposer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moy ; ce qui luy estoit aisé , estant vn homme fort agissant, fort éclairé, & fort adroit,qui estoit tout-à-fait bien intentionné pour moy,pour qui il avoit beaucoup de zéle & de fidélité.

Toutes ces précautions nécessaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne pensois , la nuit qui s'approchoit , ne me permit que de venir cou-

cher dans le faux-bourg Saint Antoine pour partir le lendemain quatorziéme de Décembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas neantmoins sans aller auparavant prendre congé & la benediction de Monsieur le Cardinal Filomarini, & visiter les reliques de Saint Gennare. Je donnai la liberté à Cérisantes de sortir de sa chambre, & la permission de me suivre en campagne : Et le soir l'ayant fait appeller, aprés luy avoir fait vne remontrance,& luy avoir conseillé de profiter de tout ce qui luy estoit arrivé, il me dit que ce qui luy donnoit tant d impatience de faire quelque chose pour sa fortune, étoit l'appréhension que l armée navale n'apportât quelqu'vn de confiance, pour estre l homme du Roy auprés de moy, & retirât les chiffres d'entre ses mains; Ce qui luy seroit fort préjudiciable, luy faisant perdre le crédit & la considération; & qu'ainsi s il n'estoit établi auparavant, difficilement le pourroit-il estre par aprés. Il m'ajoûta de plus que j'estois dans le mesme hazard; que l'on ne m'avoit laissé partir de Rome que par pure necessité, faute d'avoir vn homme qu'on pût envoyer, que l'on n'avoit point d'amitié pour moy,que l on craignoit mon élevation,& en avoit-on jalousie,& que je devois me hâter de m'établir aussi-bien que luy, puisque l'armée pourroit apporter quelqu'vn, capable de remplir ma place ; & qu'ainsi je devois me presser de prendre mes mesures, ou bien que j'étois infailliblement perdu aussi-bien que luy. J'avouë que cette comparaison qu'il faisoit toûjours de luy à moy, me paroissoit desagreable, pour n'estre ni juste ni respectueuse. Aussi luy repliquai-je, qu il avoit quelque sujet d'inquiétude, puisqu'il se trouveroit cent personnes capables de tenir le poste qu'il avoit auprés de moy, & qui l accepteroient sans se soucier qu'il le trouvât ou bon, ou

mauvais : Mais que pour moy, j'eſtois de naiſſance à n'eſtre pas deſobligé legérement : que peu de gens dans le monde ſeroient propres à remplir ma place, qui quelque glorieuſe qu'elle fût, eſtoit trop penible, & trop hazardeuſe : Que ſi mon ſejour à Naples eſtoit deſagreable au Roy, & mes ſervices ſuſpects, que ſans me faire tirer l'oreille, je ſerois toûjours preſt à me retirer au moindre ordre que j'en recevrois de ſa Majeſté : mais que ſi ſans cela, quelqu'vn par caprice pretendoit me venir faire des intriques & des cabales, pour me debuſquer par adreſſe, & profiter de ma deſpoüille auſſi bien que de mes travaux & de mon induſtrie, il ne le feroit pas impunément ; & que j'eſtois certain qu'on y penſeroit à deux fois, avant que de ſe reſoudre à s'expoſer à ce peril, à moins que de m'apporter vn commandement, auquel ma fidelité & mon reſpect me feroient toûjours eſtre ſans replique, eſtant incapable d'autre paſſion que celle de ſervir aveuglement mon Maiſtre, & obeïr à ſes volontez. Mais qu'auſſi ſaurois-je bien pouſſer mes reſſentimens contre ceux qui voudroient m'outrager ſans fondement, & ſans raiſon ; & qu'aſſurement, ils ſeroient plus craints & conſiderez que ne ſeroient les ſiens, par ceux qui ſongeroient à le depoſſeder de ſon employ.

Ie laiſse à juger ſi cette réponſe a riẽ de contraire au reſpect & à la fidelité : Mais cependant j'ay ſû que l'on m'en a quaſi voulu faire vn crime, & la prẽdre pour vne menace contre ceux qui viendroient negocier de la part de la Cour, ſoit que mes paroles n'ayent pas eſté fidelement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoiſonner le ſens. Cependant, peu de jours apres la verité de mes ſentimens fut eſclaircie, & mon reſpect bien averé par la conduite que je tins avec l'Abbé Baſqui, auquel je fis toûjours

cent civilitez à cauſe du caractere qu'il avoit d'eſtre envoyé de la part du Roy, quoy que je fuſſe pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues differentes, & ménagoit meſme vne conjuration contre ma vie, ſervant en cela au préjudice de la France les Eſpagnols dont je ſavois parfaitement qu'il eſtoit penſionnaire.

Je fis expédier avanc que de partir des commiſſions à quantité de Bandits qui s'aſſembloient & m'en envoyoient demander, pour faire prendre les armes dans tout le Royaume. (Ce ſont gens propres à faire des ſoûlevemens, dont l'on doit promptement ſe prévaloir, mais qui font tant de deſordres, & de violences, qu'ils cauſent la ruïne de tous les lieux par où ils paſſent, & qu'il faut aprés ſacrifier à la haine publique, & s'acquerir l'amitié générale aux dépens de leurs teſtes, aprés que l'on en a tiré tous les ſervices qu'ils ſont capables de rendre, ne gardant ni foy ni paroles dans leurs capitulations, ſans faire de diſtinction dans leur conduite des villes & terres qui ſe rendent volontairement, ou qui ſe font prendre par force; & il faut en cela, ſuivre l'exemple des peres qui brûlent les verges dont ils ont châtié leurs enfans.) Je fis marcher Paponé ſur le Griglean, avec deux Gentils-hommes nommez les Daretzo, qui ſe rendirent maiſtres de tous les environs, avec vn peu de temps, & aprés beaucoup de tentatives, de Seſſa, & de la Tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le Capitaine Pierre Piedmontois; le ſieur de Laſcaris vers Fondi, dont il s'empara, Marcello Truſſardo, en Calabre: Piétro Creſcentio, du côté de Monte Fuſculo; Le Comte del Vaglie, & Mathéo Criſtiano en terre de Bary.; Marotta, en Baſilicata; Sabato Paſtore, en Puglia; d'autres Bandits en Abruſſo; où ſe déclarérent aprés pluſieurs

perſonnes, que je nommerai, & dont je parlerai en temps & lieu. Politto Paſténa eut le commandemenr vers Salerne ; Paul de Naples, & les Vaſſalles, vers Saint Severin, Nocéra, la Cave, & Avellines & leur renvoyai pour ce ſujet les Cavayoles qui me reſtoient dans Naples, ce qui eſtonna fort les Eſpagnols, de ſe voir attaquez de tous côtez, & amaſſa tant de forces, qu'en moins d'vn mois tout le Royaume fut declaré, & toutes les villes priſes, à la reſerve de celles qui avoient des citadelles & des châteaux, & toute la Nobleſſe fut contrainte de recourir à moy pour avoir des ſauvegardes, & ſe garantir des pillages de leurs terres & de leurs maiſons : A quoy je prenois tous les ſoins imaginables, pour les attirer ; & comme ils eſtoient contraints de les abandonner, je leurs demandois des gens de leurs mains pour veiller à la ſeureté de leurs meubles & de leurs revenus : De ſorte qu'ils ne firent aprés la guerre que fort reſpectueuſement, & s'intereſſérent dans ma conſervation, comme neceſſaire à celle de leurs biens, de leurs enfans, & de l'honneur de leurs femmes, de quoy il y a fort peu d'entre eux qui ne m'en ſoient redevables, & qui n'en ayent conſervé dans leurs cœurs, & de la reconnoiſſance & de l'amitié pour moy, qui leur donnois vne ſi puiſſante protection.

Apres trois héures de marche, j'arrivai à Juliane; lieu fort peuplé, & dont il ſort tous les ans, pour tenir la campagne, vne quantité de Bandits, où je trouvai bien cinq cens bons hommes ſous les armes j'y fis mon quartier général, & envoyai le reſte de mes troupes à Saint Antimo, diſtant d'vne demie-lieuë, & ſcitué ſut vn ruiſſeau, avec ordre de s'y retrancher, comme je fis toutes les avenuës de mon quartier, aprés les avoir bien reconnuës. & retournant à mon logis, je trouvai la Marquiſe d'Ata-

viane personne de qualité qui me vint demander vne sauvegarde, que je luy fis expédier à l'heure mesme, & luy fis donner vn carosse pour s'en retourner, estant venuë à pied par vn mauvais chemin, & vn temps assez fâcheux : Mais comme elle estoit veuve, & embrassée de deux grands enfans, elle me demanda permissiõ de les envoyer à Naples auprés de ses parens avec quelques pierreries, & de l'argent; ce que je luy accordai avec vn passeport pour leur seureté, & elle s'én rétourna fort satisfaire de mes civilitez & bien résoluë à ce qu'elle me promit d'employer tous ses soins à me gagner ses parens & amis.

J'avois ammené auec moy vn Religieux Augustin fort connu de toute la Noblesse pour auoir esté compagnon de Fra. Andrea d'Avallos, pour lors Evesque, frere du Marquis dell'Uüaste, nommé Frere Thomas Sebastien, qui m'estoient fort effectionné, & qui estant homme desprit, pouvoit m'estre vtile dans ma négociation. Il m'avertit qu'il y avoit dans le voisinage vn Cavalier nommé Vincenzo Carafa, homme intelligent, & grand ennemi des Espagnols, qui pourroit aisémẽt traiter avec la Noblesse retirée dans Averse. Je luy donnai ordre de me le faire venir le lẽdemain à mon lever. Ensuite, ayant appris qu'à vne lieuë de là, il y avoit vn grand bourg nommé Saint Cyprian, dont les ennemis avoient tire déja quantité de bleds, & où il en pouvoit rester encore douze ou quinze mille sacs, j'envoyai querir Jacomo Rousse, qui, comme fameux Bandit, savoit mieux le chemin que pas vn autre, & avoit grande créance parmi ces gens. Je luy commandai de prendre son Régiment composé de mille bons hommes & de s'y en aller le lendemin matin à la pointe du jour ce qu'il pouuoit faire aisément sans craindre la cavalerie des ennemis, le païs estant

coupé de fossez, & rempli d'arbres, & qu'ainsi sans s'arrester, ni se laisser amuser par de legéres escarmouches, ni de petits partis, que l'on ne manqueroit pas de détacher à sa suite, il s'y rendît le plus promptement qu'il pourroit, & s'y retranchât afin de le pouvoir garder, jusques à tant que j'en eusse fait porter à Naples tous les bleds. Son imprudence m'engagea le lendemain, faute d'avoir suivi mes ordres, dans vn combat fort hazardeux, mais qui ne servit qu'à me donner de la réputation, & me faire naître vne occasion, que je sus si bien ménager, que ce fut la source de tout le bonheur qui m'est arrivé depuis, & faillit aussi à l'estre de l'irréparable perte des Espagnols.

Le lendemain à mon lever, je vis venir Vincenzo Carafa, auquel pour oster le soupçon que l'on auroit pris de luy, j'avois envoyé quatre de mes gardes, pour me l'amener. Je fus enfermé avec luy vne bonne heure & demie, & ayant sû que la Noblesse estant cent fois plus ennemie des Espagnols que n'estoit le Peuple; souhaitoit plus ardemment de se voir délivrer de leur domination, il m'assura que la haine de la canaille, & l'appréhension de s'y voir soûmis, estoit la seule considération qui la pouvoit retenir, de rechercher tous les moyens de se mettre en liberté. Je luy dis tout ce qui pouvoit luy plaire, & la tirer de cette inquiétude; & estant ravi de connoître mes sentimens, il m'assura que je n'en trouverois pas vn de leur Corps qui ne recourût volontiers à moy, qui ne me souhaitât pour Chef, & qui n'obeît avec joye à tous mes ordres: & aprés mille embrassades, je l'envoyai à Averse, bien instruit & bien intentionné, avec vn passeport, sous prétexte de s'y vouloir retirer avec ceux qui y étoient assemblez, & le fis accompagner de Frere Thomas Sebastien, qui feignit de s'y rendre pour-

informer quelques-vns de ces Messieurs de leurs affaires, dont il luy avoient confié la conduite. Je fis grand fondement sur cette négociation, & en conçus de grandes espérances : Mais l'indiscrétion du zéle de Vincenzo Carafa, pour estre trop emporté, & d'vn naturel trop ardent, fit bien quelque bon effet, mais non tout celuy que j'attendois. Il fut reçû & écouté à bras ouverts ; mais pour s'estre découvert à trop de gens, il se fit arréter, dont j eus beaucoup de déplaisir.

Je ne faisois que de me mettre à table, quand Jacomo Rousse m'envoya dire qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit poussez jusques sous les murailles d'Averse, où il estoit aux mains avec eux, avec assez d'avantage ; & que si je voulois marcher promptement à luy, il m'assuroit de sa prise. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle, que me levant brusquement de table, je la renversai, & faisant à l'heure mesme sonner à cheval, je me résolus de tout hazarder, pour le sauver, & empécher que son Régiment ne fût taillé en piéces, estant le meilleur Corps de mon infanterie. Je luy envoyai l'ordre de se retirer tandis que j attaquerois les troupes, que je jugeai bien que les ennemis envoyeroient au devant de moy, pour m'empécher de l'aller dégager, & pour luy couper la retraitte. Je commandai au Baron de Modéne de faire mettre à la teste de mon quartier, que j avois fait retrancher, deux piéces de canon chargées de cartouches, & de me donner cinq cens mousquetaires pour m'assurer de tous les défilez qui me donneroient lieu de me retirer, & de faire tenir tout le reste de l'infanterie sous les armes, dans le quartier, pour empécher que l'on ne le vînt attaquer, & pour marcher où j en aurois besoin, ne doutant point d'estre poussé, y ayant

H vj

dans Averſe plus de trois mille chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoître les ennemis, tâcher de les amuſer par vne eſcarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager legérement, & me donner le temps de mettre en baatille dans le grand chemin d'Averſe à Naples, bordé de deux grands foſſez, comme ſont la puſpart de ceux de Flandres, la campagne eſtant toute coupée de petits foſſez, & remplie d'arbres fruitiers, entourez de vignes, comme dans quelques endroits du Piedmont, & de la Lombardie. Je laiſſai mon infanterie dans les lieux où je la crus & la plus vtile & la plus neceſſaire. Je fis avancer les troupes du quartier de Saint Antimo, pour empêcher que l'on ne me pût par ce côté-là prendre par derriére. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus prés de luy qu'ils ne les avoit jugez, à cauſe de l'incommodité de la veuë, qu'il avoit courte, fut chargé par vn eſcadron de cavalerie, commandé par le Capitaine Latin, auquel ayant abatu le chapeau d'vn coup de piſtolet, & tournant ſon cheval pour ſe retirer, comme le terrein eſtoit mauvais, il s'abatit, & fut malheureuſement pris ſous lui, & amené priſonnier, quand vn Eſpagnol nommé Dom Diégo de Halamo luy vint donner deux coups d'epée par derriére, dont il le tua de ſang froid, au grand regret de toute la Nobleſſe de Naples, qui eut horreur d'vne ſi vilaine action. Je vis venir la garde fuyant, & qui tombant ſur vn eſcadron qui eſtoit devant moy, le rompit, & le renverſa ſur le mien, qui le culbuta, & je fus ſi rudement choqué, que mon cheval tomba dans vn foſſé, le Capitaine de mes gardes porté par terre, qui y perdit ſon chapeau, & m'eſtant relevé je fus contraint de

fuïr deux mille pas avec tout le reste de ma cavalerie, pour tâcher de prendre du terrein pour me remettre en bataille, estant serré par les deux fossez à costé du chemin : de sorte, que dans le desordre où nous estions, si la déroute eût esté poussée vigoureusement, j'eusse esté mené battant jusques dans les portes de Naples, sans qu'il m'eût esté possible de tourner. Mais voyant les ennemis ralentis dans nostre poursuite, je gagnai la teste des fuyards, & fis tous mes efforts par mes paroles, & à grands coups d'épée, pour ramener mes gens au combat; Le Capitaine Rocco s'enfuit à la teste de sa Compagnie, sans regarder derriére luy, criant qu'il estoit fort blessé, quoy qu'il ne le fût pas, & passant sur le ventre de l'infanterie, qu'il trouva à la teste de mon quartier, il y rentra fort épouvanté, où je le cassai à mon retour, & le fis desarmer, avec toutes les marques d'infamie, que méritoit sa lascheté : Et haussant le bras pour donner de l'épée à vn Officier que je ne pouvois arrester, je reconnus que c'estoit Philippes Prigani, Commissaire general de la cavalerie, qui avoit vn peu de sang à la main, de l'égratignure d'vn clou du pommeau de sa selle, qu il me voulut faire passer pour vn coup d'épée, me disant qu'il l'avoit répandu avec joie pour mon service, comme il feroit en toutes rencontres celuy qui luy restoit, & qu'il avoit vn coup de carabine au travers des reins; je le renvoyai se faire penser dans mon quartier, qui estoit tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant, je m'arrestai tout seul dans le chemin, & criai que ceux qui auroient de l'honneur, tournassent avec moy; trente hommes s'y joignirent, & les ayant mis en escadron, durant que l'on alloit rallier le reste, je chargeai les ennemis que je trouvai en desordre, qui se renversant sur deux es-

cadrons qui soûtenoient le prémier, les rompirent, & je les poussai prés d'vne demie lieuë, jusques à vn petit pont, où je fis faire alte. Les Lazares croyãt qu'il n'y avoit qu'à aller piller, & gagner des chevaux, m'en demanderent la permission, que je leur donnai de bon cœur, à dessein de m'en défaire, comme de gens inutiles & incommodes, leur disant que se jettant dans la campagne ils allassent le plus loin qu'ils pourroient, pour essayer de venir prendre les ennemis par derriére; ce que faisant imprudemment, ma malice me réüssit, car il y en eut bien trois cens d'assommez. J'y joignis le Lieutenant de cavalerie qui commandoit leurs coureurs, & qui faisoit en se retirant l'arriére-garde, & je le fis prisonnier, fort glorieux de s'estre rendu à moy, & d'avoir perdu sa liberté de ma main. Nos fuyards voyant que les ennemis avoient lâché le pied, & que je les avois poussez vertement, s'estant ralliez, commençoient de marcher, reconnoissant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, quand ils firent faire vne décharge sur moy, par trente, ou quarante mousquetaires avancez derriére deux maisons, pour garder le pont, qui tuérent à mes pieds quatorze personnes des trente que j'avois avec moy; le reste épouvanté prit la fuite & m'abandonna moy troisiéme. Le Maltois Commissaire d'artillerie, vn de ceux qui estoient demeurez, fut envoyé par moy, pour faire avancer deux cens mousquetaires, & voyant venir douze ou quinze de mes domestiques avec des fusils, j'allai au devant d'eux, & leur défendant de se montrer, le les fis jetter à droit & à gauche dans les fossez qui bordoient le chemin, leur ordonnant de ne pas tirer, que je ne leur commandasse. Trois escadrons des ennemis défilant l'vn aprés l'autre, passérent le pont, & se remirent en bataille devant moy, dont le Prince de Minoruine se détacha l'é-

pée à la main, menaçoit nos fuyards, les traittant de canailles & de veillaques; & voyant deux de mes estafiers auprés de moy, dont la livrée de velours verd, avec les galons d'or, estoit fort remarquable, vint en abattre vn à l'étrier de mon cheval, d'vn grand coup d'épée sur la teste. Je demandai à Horatio Vasallo, s'il ne connoissoit point vn homme si bien fait, & si vigoureux; se méprenant à la ressemblance, il me dit que c'estoit le Prince de la Torelle, & l'ayant renvoyé pour rallier sa Compagnie, me la ramener, je m'en allai cependant à luy, qui s'estant fait amener vn coursier frais, fort beau, & gris pommelé, monta dessus à dix pas de moy, sentant le sien trop fatigué; je mis alors le pistolet à la main, & luy criay, Prince de la Torelle, en attendant que vos gens s'auançent, & que les miens se rallient, puisque nous nous trouvons tous deux seuls, vn coup de pistolet entre vous & moy, il y a de l'honneur à acquerir de part & d'autre: mais il commença de se retirer sans s'arrester à moy, qui le poussant & l'ayant joint d'assez prés, luy criai bon quartier, rendez vous au Duc de Guise; mais baissant la main à son cheval, il s'en alla de vîtesse devant le mien las & quasi rendu. Je ne voulus pas hazarder mon coup de si loin, ni m'attacher à le poursuivre, pour ne me pas engager mal à propos, & luy criant à moy, fit avancer son escadron, & s'alla remettre à la teste, pour soûtenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans son premier rang quantité de Noblesse, à la beauté de leurs chevaux, & à des justes-au-corps de velours noir qu'ils avoient tous; je tournai à eux, & faisant faire des passades, je les voulus engager à me suivre; dés qu'ils me pressoient je me retirois vingt pas,

& puis tournois à eux faire la mesme chose ; ce procedé à la fin les attira insensiblement dans le recoin du chemin où j'avois logé mes fusiliers, je leur fis alors signe du chapeau de tirer, & que chacun choisît son homme, ce qui reüssit malheureusement pour eux. Dom Emanuel de Vaïs Capitaine de cavalerie fut tué tout roide : le Marquis de Phaihede eut la main droite brisée : le Marquis de Saint Juliani reçut deux coups, l'vn dans le costé, & l'autre dans la teste, dont il mourut trois ou quatre jours aprés; & enfin sept des plus beaux furent portez par terre ; leur escadron s'en ébranla, & s'affoiblissant de ceux qui emportoient les morts, & remenoient les blessez, mes gens ayant repris cœur, je les repoussai vne seconde fois jusques au pont, dont je fus rechassé par leur cavalerie, & quelques mousquetaires, à la teste desquels le Duc d'Andréa se vint mettre, pour leur donner plus de courage, & repassa le pont avec trois escadrons. Mes gens ayant repris l'épouvante aprés la décharge de leurs carabines, m'abandonnerent vne troisiéme fois tout seul dans le chemin, où je me crus en plus de seureté dans l'apprehension qu'ils avoient de mon infanterie. Neantmoins le premier escadron marchant en fort bon ordre pour me charger ; le Duc d'Andrea l'épée à la main poussant devant, leur commanda de faire alte, soit qu'il apprehendât d engager vn combat, soit aussi, comme il me le voulut faire croire à nôtre entreveuë, deux jours apres, qu il ne voulut pas commettre ma personne, ni la remettre en nouveau péril. Dans cette entrefaite, l'infanterie que j avois envoyé querir, estant arrivée, je la fis voir aux ennemis, & la mettant dans les fossez, je pris toute ma cavalerie, par-là vn peu rassurée, & remise en corps, & je marchai à eux ; ils ne tinrent pas pied devant moy, & les ayant renversez, ils repasserent

de nouveau ce pont fatal, où l'eſcarmouche ſe réchauffa, & dura plus d'vn gros quart-d'heure. Dans cette pourſuite le cheval d'vn Officier de cavalerie eſtant tombé, il ſe vid environné de quelque canaille qui le vouloit tuer de mille coups ; mais l'entendant crier quartier, je pouſſai à luy, & faiſant retirer a coups d'épée ceux qui le vouloient maſſacrer ſi cruellement, il ſe rendit à moy avec bien de la joie, & le donnant à vn de mes gardes, je le renvoyai à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage, fut que le Duc d'Andréa s'étoit retiré pour détacher de ſon arriére-garde cinq cens chevaux pour me venir couper, & m'empécher la retraitte. Jamais perſonne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre non pas tant des ennemis, que de mes gens ; qui faiſant leurs décharges derriére moy, me bruſlérent tous les cheveux, & toutes mes plumes ; & la pluſpart aprés ce beau régal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup: de-ſorte que je puis dire que je n'en réchappai que par miracle. Jacomo Rouſſe obeïſſant à l'ordre que je luy envoyai, ſe ſervant de l'avantage des arbres, & des foſſez qu'il y avoit dans la campagne, ſe retira heureuſement en combattant touſiours, ſans perdre qu'environ huit ou dix hommes, & pareil nombre de bleſſez. La cavalerie qui me vouloit couper, ayant trouvé deux cens mouſquetaires à vn paſſage que j'y avois laiſsez exprés, eſtant arreſtée par leur feu, ne penſa qu'à ſe retirer.

Cependant, mes gens prirent vne nouvelle épouvante de leur marche, & s'écriant que nous eſtions coupez, j'eus aſsez de peine à les raſsurer, en leur perſuadant que c'eſtoit ma cavalerie du quartier de Saint Antimo, que j'avois fait avancer pour me favoriſer la retraite, dequoy je me tenois aſsuré, en garniſsant, comme j'avois fait d'abord, tous les

défilez avec de l'infanterie. Quelques-vns s'appercevant que ce corps estoit plus grand que celuy dont je leur parlois; je leur dis que les escadrons qu'ils voyent paroistre, n'avoient point de fonds, & que me servant de l'ombre des arbres & de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commandé de faire ce grand front, pour avoir plus d apparence, & ayant appris que Jacomo Rousse estoit en seureté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne pensai qu'à me retirer : j'en donnai le soin au sieur de Cerisantes qui m'arriva fort heureusement, & faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus résolus, ils empéchérent les ennemis de passer le pont, ayant ordre en cas qu'ils se vissent pressez d'abandonner leurs chevaux, & sautant le fossé de se retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençai donc à marcher à mon quartier, & dés que je vis le pouvoir faire avec seureté, je fis revenir Cerisantes qui me vint rejoindre aprés vne legére escarmourche, sans perdre personne : j eus deux de mes gardes prisonniers, dont l'vn eut la mesme aventure que d Orillac, & l'autre fut assez heureux pour réchaper d vn coup d'épée reçu par derriére, à la porte d'Averse, où je le trouvai encore blessé dans l hôpital, quand quelques jours aprés je m'en rendis le maistre. Cette escarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cens hommes, mais seulement de cinquante ou soixante des ennemis; la mort de d'Orillac estant la seule à plaindre, & gagnant beaucoup plus que je perdois, à celle de tous les autres, puisque je m'estois défait de force gens inutiles & incommodes.

Je rentrai dans mon quartier, avec vn fort grand applaudissement, laissai à la Noblesse beaucoup d'estime & d'amitié pour moy, & n'eus de la fatigue

de cette journée que l'incommodité d'estre fort enroüé, à cause du chaud & de la poussiére, & pour avoir esté obligé de crier, & me tourmenter dans le desordre de mes gens. Je fus fort étonné en arrivant à mon logis de trouver Philippes Prignani en parfaite santé, & luy demandant des nouvelles de sa blessure, il me dit qu'il n'y avoit eû que sa casaque percée, & que le coup de carabine ne l'avoit pas touché ; & comme il s'apperçut que je ne fis pas de cas de luy depuis ce jour-là, il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge, comme aussi ne l'aurois-je pas souffert : ce qui le rendit si fort mon ennemi, qu'il chercha tous les moyens de me nuire, & prenant habitute avec Monsieur de Fontenay, il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'ait rendus, & passant en France tout exprés, où il continua de faire la mesme chose, jusques au retour de l'armée navale, aprés que je fus fait prisonnier, qu'vn malheureux coup de canon luy emportant les deux jambes le punit & de sa lâcheté & de sa malice.

A peine entrois-je dans ma chambre, que la Marquise d'Attaviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient esté arrestez à Naples, & pillez nonobstant mon passeport, & qu'au lieu de le respecter, il avoit esté insolemment déchiré, & foulé aux pieds : Je l'assurai de luy en faire raison, y estant plus interessé qu'elle. Je fis partir à l'heure mesme le Prevost de l'armee pour informer de cette action, avec ordre d'arrester les coupables, faire rendre ce qui avoit esté pris, & relâcher ces Messieurs, & envoyai vn de mes gardes pour les accompagner jusques au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ai déja parlé, s'intituloit toujours Mestre de Camp général, n'ayant aucun poste fixe, & se promenant accompagné de douze ou quinze

coquins, se trouva au fauxbourg de saint Antoine, au passage de ces Messieurs, & craignant autant la Noblesse, qu'il la haïssoit n'en espérant jamais de pardon, à cause du meurtre de Dom Pepe Caraffe, recherchoit tous les moyens de luy nuire, & de l'outrager. Il ne perdit pas cette occasion de se satisfaire, & mon passeport luy estant présenté, il le déchira, & le foula aux pieds, disant qu'il ne recevoit d'ordre de personne; Il fit encore arrester mon Prevost, & sa temerité luy faisant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'assurer que le lendemain il me viendroit rendre compte de son action.

Je fis dés le soir expédier vn passeport au Sergent Major Jean Luïgi Landi, pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec vn Trompette, savoir des nouvelles de d'Orillac, & demander vne tréve pour enterrer les morts, & vne conference de quelque Officier general, pour regler le quartier entre nos troupes; & je chargeai mon Trompette de faire vn compliment & vne plainte au Prince de la Torelle, de m'avoir méprisé, ne croyant pas qu'il y eût assez d'honneur à acquerir avec moy, refusant de faire vn coup de pistolet, quand je l'en avois convié; que l'estime de la belle action que je luy avois vû faire, prevalant sur mon ressentiment, m'obligeoit à luy demander son amitié, estant d'humeur à rechercher toûjours avec soin, celle de toutes les personnes de cœur & de merite, comme luy.

Le matin à mon lever, Frére Thomas Sebastien me rendit compte du malheur de .... qui me toucha sensiblement; il m'apprit la division qui se mettoit parmi toute cette Noblesse, & la disposition où il l'avoit trouvée, qui me parut assez favorable, & me donna lieu d'espérer que j'avois commencé à jetter vne bonne semence, qui estant vn peu culti-

vée produiroit avec le temps vne avantageuse recolte.

Cependant, Jean Luïgi Landi, & le Trompette que j avois envoyez à Averse estant arrivez, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choses dans l état que l'on souhaitoit qu'ils les trouvassent pour me les rapporter : aprés quoy l'on les fit entrer & conduire à la grande Eglise qu'ils virent toute tenduë de deuïl, & avec force luminaires; toute la Noblesse, & tous les Officiers de leurs troupes, la plusspart avec vn manteau de deuïl, y estoient assemblez pour assister au service qu'ils firent faire au sieur d Orillac, avec les mesmes honneurs & cérémonies que celuy d'vn General d'armée. Ils dirent tous à mon Trompette, que par ce qu'ils avoient rendu à sa memoire, ils témoignoient assez la douleur qu'ils avoient euë de son funeste accident, & combien ils avoient desapprouvé la brutale action d'vn Espagnol qui l'avoit tué de sang froid par derriére, aprés avoir esté fait prisonnier & desarmé ; Qu'il me devoit rapporter fidélement ce qu'il avoit vû, & m'assurer qu'ils traitteroient fort civilement tous les François, & principalement ceux de ma suite ; mais qu'ils n en vseroient pas de mesme pour les gens du Peuple, qui les avoient si mal traittez, & leur avoient si fort perdu le respect en toutes sortes de récontres, qu'ils ne méritoient d'autres traittemens que celuy qu'on fait aux chiens enragez: Que pour la tréve ils la feroient volontiers pour deux jours, pour enterrer les morts, quoy qu il y en eût vn assez petit nombre de leur costé, & que ceux du mien fussent indignes qu'on leur donnât la sepulture; mais qu'ils seroient trop incommodez dans la ville, & moy dans mon quartier par la puanteur de tous ces corps; & qu ainsi pour l'intéreſt commun, il estoit à propos de les

couvrir de terre: Que pour la conférence que je demandois, pour l'ajustement du quartier, ils s'assembleroient pour en resoudre, & rendroient la réponse dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la personne du Duc d'Andria, aprés quelque contestation & quelque difference d'opinions, pour conférer avec vn Officier général de ma part, dont ils me priérent de mander le nom le lendemain, & d'envoyer quelqu'vn, pour concerter le temps & le lieu de la conférence, & combien chacun améneroit de gens de son costé.

Durant que toutes ces choses se régloient, je m'en allai entendre la Messe à l'Eglise de Juliane ; & le Curé me vénant recevoir à la teste de tous les habitans sous les armes, & suivis de quelques Prestres, me présenta le dais que je refusai, nonobstant cette ambition démesurée, dont l'on m'a voulu accuser, né l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ai esté dans le Royaume, quoy que l'on me l'ait offert assez souvent. Au retour de la Messe, on m'amena vn espion, qui ayant esté dans le quartier de Sant Antimo, estoit venu dans le mien, où il fut pris, observant attentivement toutes choses, & se trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'Auditeur général, avec ordre, aussi-tôt son procés fait, de le faire pendre sur le grand chemin. Je commandai mes chevaux au sortir de table pour m'aller promener, & me servant de la liberté de la tréve, visiter soigneusement le lieu du combat que nous avions fait la veille: Et comme j'estois à la fenestre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux ; je vis entrer insolemment de mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit ou dix personnes, il me salüa avec assez de peine, & mettant pied à terre pour me venir trouver, il fut fort surpris quand le Capi-

taine de mes gardes, sur le haut du degré, l'arresta de ma part, avec tous ses compagnons, & faisant semblant de se mettre en défense, mes gardes se mirent en état de le tuer. Alors saisi de peur, il se mit à pleurer, & se laissa desarmer avec ceux de sa suite. Je les fit tous mener en prison, & pour luy, il fut mis dans vn cachot, avec les fers aux pieds, & aux mains; je l'envoyai interroger sur l'heure, & luy faisant représenter les piéces de mon passeport qu'il avoit déchirées & foulées aux pieds, il confessa son insolence, & eut recours à demander la vie, que je ne voulus pas luy accorder, le reservant pour faire vn exemple de sa desobeïssance, & peu de respect, & vn sacrifice à la Noblesse, pour m'acquerir leur amitié, en vengeant la mort de Dom Pepe Caraffe, qu'il avoit fait mourir avec tant d'inhumanité, & dont il se vantoit continuellement. Ses camarades confessérent que c'estoit luy seul, contre leurs sentimens, qui avoit fait arrester les enfans de la Marquise d'Attaviane; & que luy représentant le respect que l'on devoit à mon passepport, il leur avoit dit ne m'en devoir aucun, & ne m'en vouloir point rendre, & accompagnant ses discours insolens & injurieux qu'il tenoit contre moy, d'actions pareilles, il prit le passeport, le mit en piéces, & mit les pieds dessus, jurant qu'il traitteroit ma personne de la mesme maniére, s'il la tenoit entre ses mains. Ils luy maintinrent toutes ces choses à la confrontation, aussi-bien que deux valets de la Marquise d'Attaviane, & le Prevost de l'armée qu'il avoit si témérairement fait arrester.

Je fis rendre tout l'argent & pierreries qui avoient esté pris à ces Cavaliers, pardonnant à ces miserables qui n'avoient d'autres crimes, que celuy de s'estre rencontré à la suite. L'avanture qui m'estoit survenuë dans le Marché avec

luy deux jours aprés mon arrivée, l'arrogance de ses discours, avec le mépris & la haine qu'il avoit fait paroître contre moy, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie; & que je tirerois de luy quelque lumiére de ceux qui pourroient avoir de pareilles pensées, & de qui j'aurois à craindre & à me défier. J'ordonnai pour ce sujet qu'on luy donnât la question, qu'il souffrit d'abord avec quelque fermeté, mais elle ne dura gueres; car se sentant pressé des tourmens, il avoüa qu'il avoit résolu de me tuër, & qu'il ne faisoit qu'en épier les occasions; Qu'il avoit déja vne fois manqué son entreprise; Et que la grande aversion qu'il avoit contre moy, ne venoit point de l'amitié qu'il eût pour les Espagnols; mais de la rage qu'il avoit contre toute la Noblesse qu'il eût voulu détruire jusques au dernier, & les mettre en piéces, & déchirer comme il avoit cruellement fait le frere du Duc de Matalonne, n'ayant point d'autre regret de mourir que de n'avoir pû luy en faire autant; Qu'il me considéroit comme leur ami, & leur protecteur, qui ne souffrirois jamais que l'on leur fît quelque violence; Que c'estoit pour cela seul qu'il se vouloit défaire de moy, afin de pouvoir par aprés à leur égard se contenter & se satisfaire. En deux ou trois jours de temps son procés fut achevé, & il fut condamné d'avoir le col coupé, sa teste mise sur vn poteau, & son corps pendu par vn pied, comme on a de coûtume d'en vser avec les assassins & les traîtres. Je fis différer son exécution, pour attendre l'occasion de m'en prévaloir avec la Noblesse, & d'en tirer quelque avantage.

Revenant donc à la réponse qui me fut rapportée d'Averse, elle m'obligea de renvoyer mon Trompette avec ledit Luïgi Landi, pour dire de ma part à Monsieur le Duc D'Andria, que j'avois résolu d'envoye

d'envoyer le Baron de Modéne Mestre de Camp général, pour conférer avec la personne qui devoit estre nommée de leur part, pour leur reglement du quartier entre nos troupes ; Mais ayant appris avec joie, que l'on avoit jetté les yeux sur luy, pour venir faire ce traitté, j'avois crû n'estre pas trop bon moy-mesme, pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je luy laissois le choix, ayant tant de confiance en sa parole, que je me trouverois avec pareil nombre de gens que luy, en quelque lieu qu'il me voulût marquer.

Ma civilité fut fort bien reçuë, & l'on y répondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant que les Espagnols ne rompissent cette entreveuë qui leur donneroit beaucoup de soupçon, s'ils en estoient avertis, & que je croyois fort nécessaire à l'exécution de mes desseins ; j'avois donné l'ordre audit Landi, de convenir du lieu des Capucins d'Averse, également distant de la ville, & de mon quartier ; Que chacun améneroit pour sa seureté cent cinquante chevaux, & deux cens mousquetaires, pour faire garder les avenuës ; Que l'on avanceroit des corps de garde, & des sentinelles de peur d'estre surpris ; Que les troupes de part & d'autre n'approcheroient pas de cinq cens pas du lieu où nous serions ; Que nous viendrions chacun avec nos pistolets, & nos épées, accompagnez de dix personnes, avec vn Aide de Camp pour porter les ordres à nos gens, quand il seroit nécessaire de les faire avancer, ou reculer, suivant que nous le jugerions à propos ; Que l'on n'améneroit de chaque parti qu'vne douzaine de laquais ou d'estafiers pour tenir les chevaux ; Et que nous nous rendrions le dix-huitiéme du mois de Decembre sur les deux heures aprés midi, au lieu destiné. Beaucoup de Cavaliers ayant curiosité de me voir, voulurent accompagner

le Duc d'Andria, & aprés bien des contestations, le sort tomba sur Dom Fabricio Spinelli, Dom Scipion Pignatelli, Dom Carlo Caëttano, Carlo Marullo Chevalier de Malte, Dom Cesare de la Marra, Josep Papaletre Capitaine de cavalerie, Jüan Jacobo Affati, Baron de Canosa, Dom Francisco de Tassis, vn Cavalier Espagnol, & l'Aide de Camp Battimiello, Pour moy je menai de mon costé, le Baron de Modéne Mestre de Camp général, le sieur de Cerisantes, le sieur de Taillade, Augustin de Lieto Capitaine de mes gardes, Antonio Tonti Gentilhomme Romain, le sieur Dessinar Gentil-homme du Comtat, Onoffrio Pissacani, Jomo Sant-Apollina mon Escuyer, Cicio Battimiello, Aniello de Falco Général de l'artillerie, & Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon Adjudant général.

Le jour estant venu, où tout ce que je souhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'estoit arrivé, de pouvoir moy-mesme tâter les sentimens de la Noblesse, & d'employer de vive voix toute l'adresse que je pourrois pour l'attirer à moy ; je m'y préparai avec autant de joie que d'espoir, que cette conférence ne pourroit que produire vn bon effet: puisque, ou je la gagnerois par mes civilitez, & par mes raisons, ou je la rendrois suspecte aux Espagnols, qui par leur défiance, & mauvais traittemens la forceroient avec le temps de recourir à moy, & se venir jetter entre mes bras. J'envoyai querir les deux Officiers que j'avois pris à la derniere escarmouche; & que j'avois fort bien traittez ; je leur proposai aprés avoir loüé leur valeur, & témoigné de l'estime pour eux, de prendre employ, les tentant par les avantages que je leur ferois : mais m'ayant répondu que la fidelité des Bourguignons estoit inébranlable, & qu'ils vou-

loient mourir pour le ſervice du Roy, duquel ils eſtoient nais ſujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en eſtimois davantage; Qu'il eſtoit juſte qu'ayant eſté pris de ma main, ils ſe prévaluſſent de ma courtoiſie, qu'ils eſtoient libres, & qu'ils pouvoient s'en retourner; & leur faiſant rendre leurs armes, & leurs chevaux, & donner quelque argent, je les fis accompagner par vn Trompette pour me rapporter quand le Duc d'Andria monteroit à cheval pour me trouver auſſi-tôt que luy à noſtre rendez-vous, & le diſpoſer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner, d'en vſer honneſtement avec les priſonniers de guerre. Ces deux-ci ne ſe pouvant aſſez louër de ma bonté, en dirent tant de choſes, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, & preſtes à ſe débander pour me venir ſervir.

Cependant, j'envoyai reconnoître tous les environs des Capucins, de peur de quelque embuſcade, & viſiter exactement tout leur Convent; je fis mettre toutes mes troupes ſous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie, à la teſte de mon quartier, ſaiſir tous les paſſages pour favoriſer ma retraitte, & me tins preſt à marcher, avec le nombre dont nous eſtions convenus, aux premiéres nouvelles que je recevrois. Je ne tardai guéres d'en avoir, & marchant juſques à mille pas du lieu de noſtre conférence, je fis faire alte, & envoyai reconnoître ces Meſſieurs, qui ayant fait le meſme de leur coſté, & nous eſtant aſſurez de la bonne foy les vns des autres, nous nous avançâmes, & nous trouvâmes en meſme temps en préſence, l'eſcorte eſtant demeurée à la diſtance dont nous eſtions convenus.

Le Duc d'Andria venant à moy, mit pied à

terre, à trente pas, & descendant de cheval je courus à luy les bras ouverts, & aprés beaucoup d'embrassades & de témoignages d'amitié & d'estime, il me présenta tous ces Messieurs qui l'accompagnoient; comme aussi je le fis saluër par tous ceux de ma suite. Aprés quoy, il me témoigna la joie qu'il avoit d'avoir esté choisi pour cette conférence & l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d'y envoyer quelqu'vn de ma part, d'y avoir voulu venir en personne, qui estoit vn honneur qu'il recevoit comme il le devoit, & dont il conserveroit toute sa vie & la mémoire, & la reconnoissance. Je luy répondis que sachant & son mérite & sa naissance, je ne pouvois ni ne devois faire moins, estant trop bien informé de la grandeur & antiquité de la Maison des Caraffes, dont il estoit le Chef, & en soûtenoit sa dignité par sa vertu & son courage, & mille autres bonnes qualitez personnelles qui luy acqueroient vne si générale estime; Que je souhaitois passionnément son amitié, & estois venu exprés pour la luy demander. Il ajoûta que la curiosité qu'il avoit de me connoître, avoit esté satisfaite il y avoit deux jours, m'estant fait voir de si prés l'épée à la main qu'il avoit aisément pû remarquer tous les traits de mon visage; Qu'il y avoit eû & honneur à acquerir & satisfaction à m'approcher; Mais que j'estois vn si dangereux ennemi, que cette curiosité n'estoit ni facile à contenter, ni sans vn péril extréme; Qu'au reste il m'avoit vû faire des choses si extraordinaires, qu'il n'avoit pas esté nécessaire de demander mon nom, puisque toute la Noblesse avoit jugé avec luy, qu'il faloit nécessairement que ce fût moy, n'y ayant point d'autre personne dans le monde, capable de soûtenir tout seul vn combat dans vn chemin, abandonné, comme il m'avoit vû, trois fois de toutes mes troupes

épouvantées, sans que l'on pût reconnoître en moy d'autres sentimens que d'vne extréme fierté contre vn grand corps de cavalerie que j'avois sur les bras, & de chagrin de n'estre pas suivi ; & que si j'eusse esté à la teste de gens assez braves pour m'accompagner dans les dangers, où je les menerois, qu'il ne croyoit pas que je pusse rien trouver de difficile, ni qu'il y eût de puissance capable de resister à ma valeur ; Qu'il avoit vû avec quelque déplaisir qu'elle estoit si mal secondée, qu'il m'en avoit mesme donné des marques de tendresse, & de vénération, en ne me voulant voir ni mort ni prisonnier, lorsqu'ayant reconnu que je ne pouvois éviter ou l'vn ou l'autre, j'avois pû remarquer qu'il s'estoit venu mettre à la teste de ses troupes, & leur avoit commandé de faire alte, pour empécher qu'ils ne s'attachassent si vertement à ma poursuite.

A ce discours si galant, je repartis que l'estime que je faisois de tous les Cavaliers Napolitains avoit failli à me coûter cher, puisque c'estoit plûtôt l'envie de me faire aimer & considérer d'eux, qui m'avoit donné du cœur, & de la hardiesse, que le sang que j'avois hérité de mes ancestres, & que j'aurois eû honte la premiére fois que je paroissois devant eux d'avoir plûtôt fait remarquer ma taille, que mon visage ; Que l'exemple de ce que je leur voyois faire de si bonne grace, m'engageoit à les imiter, pour faire naître par la sympathie, quelque sorte d'inclination pour moy ; Que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoissance que j'en desirois conserver toute ma vie, quoy que je ne fusse pas en fort grand péril, estant soûtenu par de l'infanterie, comme je l'avois à mon grand regret fait voir, aux dépens

de quelques-vns de ſes camarades. A quoy m'ayant reparti qu'il me voyoit avec douleur à la teſte d'vn nombre de canaille indigne d'avoir vn Chef tel que moy, dont les vertus égaloient la naiſſance, & que je mériterois d'eſtre mieux accompagné ; Je luy répondis avec vn grand ſoûpir qu'il ſeroit aiſé, s'il vouloit, avec toute la Nobleſſe, ſe reſoudre à me voir combattre pour leur liberté, & employer mon ſang, & ma vie, pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop peſans pour eſtre ſoufferts plus longtemps ; Les perſonnes de leur cœur & de leur qualité n'eſtant pas nées pour mourir eſclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages & les prérogatives, à quoy le Ciel les avoit deſtinées, en leur donnant vne naiſſance ſi illuſtre. Il me repartit qu'ils s'eſtimoient glorieux d'employer leurs vies pour le ſervice d'vn Roy, dont ils eſtoient nais les Sujets ; Que leur fidelité leur rendoit douce la domination de leur Maiſtre;& que jamais vn joug n'eſtoit peſant, que l'on portoit avec plaiſir, & ſans contrainte;& qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à châtier vne troupe d'infames revôltez, qui vouloient ébranler vne Couronne, de laquelle l'honneur & le devoir engageoient tous les Cavaliers d'eſtre le ſoûtien ; & que comme il en eſtoit le plus zélé,il prétendoit auſſi donner l'exemple à tous les autres.

Je vis que nous nous engagions trop avant pour parler en public, & croyant qu'en particulier je découvris plus aiſément ſes ſentimens, faiſant ſigne à ceux de ma ſuite d'entretenir ſes camarades, je luy propoſai d'entrer dans l'Egliſe, où ayant fait noſtre priére, nous nous aſsîmes ſur vn banc, & commençâmes vne converſation plus libre & plus importante. Il me dit regreter avec des larmes de ſang, de voir qu'vne perſonne pour qui il avoit déja le

cœur attendri, par des sentimens d'affection, d'estime, & de respect, d'vn sang si illustre, & mesme de celuy de leurs anciens Rois, qui l obligeoit d'avoir vne particuliére veneration pour moy, dont les ancestres avoient soûtenu la Religion Catholique en France, & qui s'estoient acquis par tant de belles & grandes actions, l'admiration de toute l'Europe; & qu'en ayant herité les hautes vertus, pouvois non seulement les imiter, mais les surpasser par tous les talens, dont le Ciel m'avoit si avantageusement partagé, fût exposée à tant de périls, pour soûtenir les interests d'vn Peuple revolté, cruel, ingrat, traître, & leger, qui ne recompensoit les services que l'on luy rendoit que par des massacres, & des cruautez, dont le Prince de Masse estoit vn assez malheureux exemple; fût venuë en vne felouque au travers d'vne puissante armée, méprisant la tempeste, & les fortunes de la mer, dans vne saison si dangereuse, poursuivie de tant de galéres, & tant de differens bâtimens à rame, préparez à sa perte, s'exposer dans vn lieu où il n'y avoit qu à hazarder sa réputation, & sa vie, pour chercher vne mort aussi assurée, que pleine de honte & d'infamies, sans estre appuyée d vne armée navale, abandonnée de tout secours hors de celuy de sa vertu, & de son courage, sans avoir vn homme à qui se fier, ni capable de le soulager, & exécuter ses hautes entreprises; avec des puissances en teste si considérables, que la seule pensée seroit capable de faire trembler les plus determinez, & dont le risque avoit plus d'air d'vne action d'vn desesperé, que de celle d vn Prince généreux, brave & ambitieux; Qu'il n'y pouvoit penser sans douleur; Qu il me conjuroit d'y vouloir faire vne serieuse reflexion, & considérer sans préoccupation ce que j'avois à

espérer & à craindre. Il me dit de plus, qu'il voyoit bien que je me flattois de l'espérance de pouvoir attirer tous les Cavaliers dans mon parti, à quoy je ne devois pas m'attendre; Qu'il estoit vray qu'il n'y en avoit pas vn qui n'eust pour moy beaucoup d'estime, de respect & d'amitié, & qui ne crût m'estre redevable de la cessation de l'incendie, & sacagement de leurs maisons, de se voir depuis mon arrivée garenti des insolences & outrages du menu peuple, & qui n'attribuât à mes soins & à ma protection la conservation des biens qui leur restoient, des personnes de leurs proches, & de l honneur de leurs familles, dont ils ne seroient jamais ingrats: Mais qu'à bien considérer, je n'avois nul intérest dans cette affaire, puisque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du Peuple que je servois, & dont je n'estois pas le maistre, puisque Gennare en estoit le Chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoistre; Qu'il me croyoit trop généreux pour avoir le dessein de leur conseiller, & qu'ils avoient trop de vanité & de gloire, pour se soûmettre à des canailles, qu'ils avoient tousiours tenu sous leurs pieds; Que ce ne seroit pas se mettre en liberté, mais se rendre esclaves d vn menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur & ressentiment les mains encore degoutantes du sang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit esté aussi assurée que prompte, si ma venuë, ma vigueur, & ma conduite n'en avoient retardé l'exécution, par le courage & la résolution que je faisois voir à soûtenir vn si méchant parti; Que leur honneur, & leur naissance les rendant les soûtiens de la Couronne de Naples, les obligeoient à pousser jusqu'au bout leur fidélité; Que je pouvois juger de leur zéle, ayant fait vn corps d'armée à leurs dépens, & fai-

ſans la guerre ſans crainte d'expoſer à la rage des revoltez leurs biens & leurs familles: Qu'ils faiſoient gloire d'employer juſqu'au dernier ſol, & répandre juſqu'à la derniére goutte de leur ſang pour conſerver cette Couronne au Roy leur Maître; quoy qu à m'en parler franchement, ils n'eſpéraſſent pas d'en tirer d'autre récompenſe, que celle d'auoir ſatisfait à leur devoir, & qu'il eſtoit & beau & généreux de tout ſacrifier, aprés avoir eſté ſi mal traittez & ſi peu conſiderez qu'ils avoient eſté juſques ici des Eſpagnols; ne s'attendant pas meſme d'eſtre remerciez de ce qu'ils faiſoient de ſi bon cœur, & qui leur coûteroit leur ruine totale; mais qu'ils ſe contenteroit de faire voir à toute l'Europe, qu'ils avoient ſans ordre conſumé tous leurs biens, & hazardé leurs perſonnes pour ſauver vn Etat qu'ils pouvoient laiſſer perdre ſans crime, en ne s'oppoſant point au cours des choſes, & ne s'appliquant qu'à la défenſe de leurs terres, & à la conſervation de leur fortune Et qu'enfin ils me voyent auec déplaiſir à toutes les heures du jour en danger de la vie, ayant à craindre le poiſon, l'aſſaſſinant, & la trahiſon; Que je ne pouvois pas ſeul reſiſter à tant d'oppoſitions que je verrois naître tous les jours; Que je ne devois faire aucun fondement ſur des gens ſans-cœur & ſans honneur, qui m'abandonneroient comme ils avoient fait deux jours auparavant dans toutes les occaſions de guerre; Qu'il faloit aſſurément que l'on m'eût fait dans Rome vn état fabuleux des forces du Peuple, puiſque j'eſtois venu le ſeruir; mais qu'ils ne doutoient pas, qu'ayans reconnu les artifices malicieux, dont l'on auoit vſé pour m'engager, je ne me fuſſe déja repenti plus de cent fois de m'eſtre ſi legérement ietté parmi vne ſi infame canaille; Que je devois conſiderer qu'au moindre

mauvais succés, dont suivant sa coûtume, elle me voudroit rendre responsable, ou à la premiére sedition qu'exciteroit quelque fol, ou quelque emporté, dont le crédit viendroit de crier plus haut que les autres, l'on me couperoit la teste, & me traineroit-on par les ruës; Qu'il savoit déja qu'en deux ou trois rencontres, l'on m'avoit perdu le respect, & que si j'y avois remédié avec hardiesse & résolution, je n'aurois pas toûjours la mesme fortune, quoy que j'eusse toûjours le mesme cœur, & que pour peu qu'elle me manquât, je perdrois infailliblement la réputation & la vie; Qu'il étoit venu exprés pour me représenter toutes ces choses, de la part de la Noblesse, & m'offrir en cas que je voulusse me retirer à Rome de m'accompagner en corps, jusques-là: Que comme mon serviteur il me conseilloit de prendre cette résolution, puisque je ne pouvois, ni ne devois me mettre dans l'esprit la pensée d'aucun établissement de fortune par le Peuple, qui n'est capable que de faire des tumultes, & exciter des séditions; Les révolutions des Monarchies, ni les changemens de dominations, ne se faisant que par la Noblesse, qui ne pouvoit jamais m'estre favorable dans les esperances dont je me serois peut-estre flatté, la dépendance & l'attachement que j'avois avec le Peuple, l'empéchant de pouvoir se réünir à moy, qui ne croirois pas aussi bien luy avoir obligation de mon établissement, dont le Peuple auroit jetté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conseils qu'ils me donnoit, aussi-bien de la part de toute la Noblesse, que de la sienne particuliére, que je n'étois pas en volonté de suivre, ne le pouvant ni avec bien-seance, ni avec honneur: Je luy dis mesme que je croyois qu'il avoit assez bonne opinion de

moy, pour ne s'y estre pas attendu ; Que je n'avois pes tenté vn passage si hazardeux, pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquise, en faisant passer pour vne action d'imprudence, ce que j'avois entrepris de si bonne grace, & avec tant de résolution ; Que je n'avois rien vû dans Naples qui m'eût surpris ; Que j'avois prévû tous les périls où je me voyois exposé, & m'estois mesme imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas; Que la réputation ne s'acqueroit pas sans danger ; Que la passion que j'avois de servir la Couronne, dont j'avois l'honneur d'estre nay sujet, m'avoit fait résoudre à tout ; Que je considérois de sang froid tous les bons & mauvais succez de la Fortune, & cherchois tous les moyens d'avancer les vns, & remedier aux autres ; Et que mettant dans vne balance d'vn costé l'honneur, & la gloire que j'avois à acquerir, & de l'autre, toutes les sortes de risques que j'avois à courre, je me sentois tellement animé & confirmé dans mes desseins, que rien au monde ne seroit capable de m'en faire perdre la pensée ; Que je ne m'estois point engagé si legérement, qu'il pouvoit croire ; Que si l'on m'avoit vû passer tout seul dans vne felouque au travers de l'armée d'Espagne, & mépriser tous les perils, que tout autre que moy auroit pû craindre avec raison, que ce n'estoit point que je crusse comme vn Chevalier errant fabuleux, défendre vn Peuple contre de si grandes puissances de terre, & de mer, que j'avois à combattre, ni faire tout seul la conqueste d'vn grand Royaume ; mais qu'ayant appris que tout le Monde avoit perdu cœur dans Naples, j'avois crû m'y devoir jetter, pour les animer, & leur en faire reprendre, & donner temps à l'armée navale de France d'arriver, avec tous les secours qui me seroient nécessaires, non seulement pour la conser-

vation de la ville, mais pour chasser les Espagnols de tout le Royaume, dequoy j'espérois de venir bien-tôt à bout. En effet j'ai pourveu, luy dis-je, à toutes choses; Il vient vne puissante armée à mes ordres, qui est présentement à la voile, & dont le vent seul peut retarder l'arrivée; vous la verrez bien-tôt venir brûler & couler à fond la flotte d'Espagne; elle est équipée de tout ce qui peut estre nécessaire, au lieu que je sai que l'autre est entiérement desarmée; Elle me conduit des vaisseaux chargez de bled, m'apporte des munitions de guerre, de l'artillerie & de l'argent; Il y a dessus, vn grand corps d'infanterie, pour me débarquer, en tel nombre que je croirai en avoir besoin, & quantité de cavaliers démontez, que quand j'aurai vne fois mis à cheval, rien ne me peut empécher d'estre maistre de la campagne. Je suis bien aise de vous donner cét avis, & à toute vostre Noblesse, pour vous faire voir que je ne suis point chimérique, & que sans me flatter, je puis me vanter de faire bien-tôt la loy, & non pas de la recevoir. Je plains son aveuglement, de ne pas penser à elle, & je crains bien que si elle n'euvre les yeux pour chercher sa seureté, elle ne se trouve irréparablement enveloppée dans la ruïne des Espagnols. Ne croyez point que j'aye dessein de vous faire faire de fausses démarches, je vous aime trop pour vous précipiter; Je veux que vous fassiez des refléxions, mais que vous ne resolviez ni n'exécutiez rien, que vous n'ayez vérifié tout ce que je vous dis. Si vous estes vnis avec les Espagnols, les forces de France jointes au Peuple, se déclareront contre vous; L'on pourra songer à l'établissement d'vne République Populaire, vous en aurez regret, & en estant vne fois exclus, vous ne pourrez pas y reprendre le rang & l'authorité qui raisonnablement vous y sont acquis. Vous me direz que

l'execution de ce projet est difficile, tant que vous y serez opposez : j'en demeure d'accord, & que mesme vous l'empécherez ; mais ce ne pourra estre que par vne grande effusion de sang, par la destruction de toutes vos familles, par la ruïne de vos biens, & par la désolation de tout le Royaume, que vous aurez rendu le theâtre de la guerre, peut-estre pour plusieurs années ; au lieu que réünissant tous les corps de cét Etat dans vn mesme intérest, comme naturellement ils n'en doivent point avoir de séparez, la liberté, & l'affranchissement de la cruelle domination d'Espagne, n'est qu'vn ouvrage de peu de semaines: Et comme vous en devez profiter plus avantageusement que le Peuple, il est bien juste que vous preniez vostre part de la peine & du travail, & il ne seroit pas honorable que vous luy en laissassiez toute la gloire, & voulussiez en avoir le profit. Ce seroit moy seul qui en ce cas la pourroit prétendre, ayant le commandement de leurs armes entre les mains ; Mais je la veux bien partager avec vous, afin d'en faire de mesme des avantages de la Fortune qui la doivent suivre. Ne croyez pas que je veuïlle par là vous conseiller de vous venir mettre à ses pieds ; je hai trop la canaille, & aime trop les gens de qualité, pour estre capable d'vne pensée pareille. Si l'autorité de Gennare vous choque, vous en serez bien-tôt défait, car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à Naples, je la luy osterai, & vous la saurez bien-tôt toute entiére entre mes mains ; je vous promets que je n'y serai pas huit jours, que vous ne m'y sachiez le maistre, & que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens ; les choses y sont si bien disposées, que personne n'est plus en état de s'y opposer ; Je m'y suis fait aimer des honnestes gens, & si fort craindre de la populace, que je suis plus absolu que vous n'y

avez vû autrefois Mazanielle. Quand les affaires seront en ce point, & que vous voudrez venir à moy, vous me trouverez toûjours vous attendant les bras ouverts, pour vous recevoir, prest à vous rendre toutes sortes de services, & de marques d'estime, & d'amitié; & pour vous en oster toute répugnance, sachez que je suis ennemi du desordre, de l'insolence, & du tumulte; Que je les ferai cesser, rétablirai la justice & le repos, ferai rendre le respect qui se doit aux personnes de qualité, & mettrai la canaille dans le mépris, la sujetion & la dépendance qu'elle en doit avoir, & dans laquelle elle a toûjours esté avant les révolutions. Je punirai tous les incendaires, & tous ces gens accoûtumez à sacager les maisons, j'immolerai au ressentiment des proches, tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang des Cavaliers: & pour commencer, je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui massacra si cruellement le pauvre Dom Pepe Caraffe; je vous le veux sacrifier, & à toute vostre parenté, & avant qu'il soit six jours, vous verrez sa teste sur vn poteau à la porte d'Averse, & son corps pendu par vn pied à vn arbre du grand chemin. Ce sont là les marques que je veux vous donner de mon credit & de ma puissance, aussi-bien que de l'amitié que j'ai pour toute la Noblesse, & du dessein que j'ai de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer, en luy rendant toute sorte de service; espérant aussi, qu'aprés avoir vû toutes ces choses, plus pour son interest, que pour le mien, elle songera à prendre de bonnes mesures, & se garentissant d'estre envelopée dans la ruïne des Espagnols, travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter, & en tirer des avvntages.

Je luy dis ensuite, que je loüois son zéle & sa fidelité pour l'Espagne, qui seroit infailliblement

payée d'ingratitude, & qu'elle se devoit assurer que tous les services qu'elle rendoit estoient autant de crimes, puisque la Politique rafinée de ses Ministres feroit résoudre la perte des personnes qu'ils ne pourroient récompenser suivant leurs mérites, & dont aprés ils craindroient le ressentiment, qu'attireroient avec raison leur mépris & leur ingratitude ; Qu'il estoit plus aisé de causer la perte d'vn Royaume que de le conserver, & le maintenir, contre les decrets du Ciel & des révolutions générales, & qu'ils ne voudroient pas se mettre dans le péril de dépendre des caprices de la Noblesse, qui pourroit, quand il luy plairoit, leur oster vne Couronne, qu'elle auroit soustenuë avec tant de générosité & de courage ; Qu'ils savoient bien qu'il n'y avoit pas vn Cavalier qui n'eût le poignard dans le sein, & qui ne fût outré des injures & mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits ; Qu'ils ne compteroient pas à obligation la dépense d'avoir armé pour eux, & d'avoir assemblé vn corps de troupes si considérable, qui les avoit jusques ici garentis d'estre chassez, & avoit conservé toutes leurs places ; Qu'ils attribuëroiét cette résolution à la haine conçuë contre le menu peuple, & à la vengeance que l'on vouloit faire de leur insolence, des sacagemens de leurs maisons, & au ressentiment du sang de leurs proches qu'il avoit répandu si barbarement : Qu'enfin le Conseil d'Espagne craignoit tout, & ne s'obligeoit de rien, châtioit, & ne récompensoit jamais, tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faisoit ombrage, appréhendoit vne révolution, & ne songeoit qu'à perdre ceux qu'il voyoit capables de la faire ; & dans sa défiance naturelle s'appliquoit à prévenir ceux qu'il croyoit en état de faire du mal quand ils voudroient : Qu'avec douleur je voyois tous les Cavaliers dans ce péril, & luy,

pour estre le plus puissant, & le plus considérable, dans vn plus grand que tous les autres ; Qu'il devoit s'imaginer qu'il se rendroit coupable à faire de belles & généreuses actions ; & qu'enfin sa perte étoit inévitable, aussi-bien que de tous ses compagnons, puisque dans celle des Espagnols ils seroient misérablement envelopez ; & qu'ils périroient certainement, s'ils remettoient leurs affaires & rétablissoienr leur autorité, ne se pouvant garantir de leur sevérité ni de leur défiance ; Qu'il ne se faisoit point avec eux de fautes legéres ; Qu'ils appelloient trahison, & entreprises tout ce qui leur donnoit du soupçon ; qu'ils en prenoient sans fondement ; Qu'ils seroient plus coupables à leur egard, que ceux du peuple qui s'estoient révoltez, en s'opposant à leurs insolences, & prenant le soin d'étouffer, comme ils faisoient, les séditions générales de tout le Royaume, & empéchant le bouleversement de l'Etat ; Qu'ils connoissoient trop leur dissimulation, pour y devoir prendre confiance ; Et qu'aprés beaucoup de belles paroles & de specieuses apparences, le temps viendroit qu'ils ressentiroient les effets de leurs cruelles maximes, sans pouvoir s'en parer.

Il goûta toutes mes raisons, & fut contraint d'en demeurer d'accord ; Il me repartit qu'il avoit bien consideré tout ce que je luy représentois si judicieusement, mais qu'il continueroit, comme il avoit commencé, & que jusques à la mort, il vouloit satisfaire à ses obligations. La premiére que vous ayez, luy dis-je, est de conserver vostre païs, & le garentir d'vne ruïne totale, & toute vostre Noblesse, & vostre famille particuliére, de périr misérablement ; Et vous serez à jamais blâmable, si ayant pû prévenir tant de maux, dont vous estes menacez, vous attirez par opiniâtreté, la famine, la guer-

re, les incendies, les meurtres, & les ſacagemens, & vous vous rendez le deſtructeur de voſtre patrie, en pouvant en eſtre le conſervateur. Ce n'eſt point vous qui avez commencé le ſoûlévement de l'Etat, mais qui ne pouvant appaiſer, vous en ſervirez, pour luy procurer le repos, & la liberté : les Eſpagnols ſeront les ſeuls coupables de cette révolution, leur mauvaiſe & violente conduite ayant attiré la haine générale des peuples, & leur négligence, & leur foibleſſe leur oſtant les moyens de ſe garantir de leurs reſſentimens. Ainſi vous ne les abandonnerez point, qu'aprés qu'ils ſe ſont abandonnez eux-meſmes, & vous autres Meſſieurs les premiers, à la violence & barbarie d'vne populace deſeſpérée. Eſtes-vous obligez de faire l'impoſſible pour des gens qui ſe ſont laiſſez accabler faute de prévoir, & de ſe précautionner contre vn malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu ſe procurer, puiſqu'aprés tant d'avis reïterez, ils n'ont pas changé de conduite ? Pouvez-vous maintenir toûjours à vos dépens les troupes que vous avez levées dans vne guerre, qui ſelon toute apparence, doit eſtre de longue durée ? Vous ſerez épuiſez dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du revenu de vos terres, & je ne pourrai pas toujours empécher que l'on ne les ruïne, & que vos maiſons ne ſoient razées, quand vous vous ſerez opiniâtrez contre toute raiſon, & au préjudice de vos intéreſts propres à demeurer les armes à la main contre moy. Quand la néceſſité vous forcera de les mettre bas, vous ſerez ruïnez, & n'aurez plus de conſidération dans aucun parti, n'eſtant plus en eſtat ni de favoriſer, ni de nuire. Prévenez par voſtre prudence cét inconvenient inévitable, qui vous feroit perdre le crédit & la réputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moy, il ne ſeroit pas honneſte pour vous,

de le faire si legérement, ni raisonnable à moy, de vous le proposer, preñant vn soin particulier de vôtre honneur; il faut que vous ayez auparavant vû ce que je vous ai promis: Mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres, pour songer à leur conservation, & vous donner le temps de voir le cours des choses, & prendre avantageusement vostre parti. J'aurai grand sujet de me louër de vous; & les Espagnols n'en auront aucun de se plaindre, leur faisant connoître que vous avez fait pour eux tout ce qui vous estoit possible, que vous avez levé & entretenu des troupes à vos dépens; que faute d'argent, vous ne pouvez plus tenir ensemble; Que vous allez essayer d'en amasser d autre, & tâcher de conserver le peu de bien qui vous reste, ayant mangé le surplus dans leurs intérests. Je vous donnerai non seulement des sauvegardes, mais le commandement de vos terres, aux persoñnes que vous me nommerez, la constellation qui domine, faisant que le moindre petit village veut avoir vn Chef & faire la guerre. J'empécherai que l on ne parle de l'établissement d'vne République, jusques à tant que vous puissiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement, & dire vostre sentiment sur la forme de son établissement.

Le mien, & celuy de toute la Noblesse, me dit-il, est que la République ne nous estant pas propre, nous ne pouvons, ni ne voulons jamais en ouïr parler; nous ne souffrirons jamais que le Peuple partage l'autorité avec nous, & nous sommes d vn génie si agissant, & naturellement si glorieux, qu'il nous est impossible, sans nous entremanger les vns les autres, de nous voir beaucoup dans vne égalité de puissance: Il en arriveroit infailliblement des divisions, des haines, & des jalousies, qui feroient absolument ruïner & perdre le païs. Nous sommes

nais pour l'Etat Monarchique, nous ne ſaurions nous paſſer d vn Roy; Il faut qu'vne autorité ſupréme nous tienne en paix & en repos, en appaiſant nos diſſenſions, & nos inimitiez, à quoy nous portent le naturel, & l'éducation que nous avons euë; & cela ſuppoſé, il faut de neceſſité, que nous nous réſolvions à perdre & les biens, & la vie pour nous conſerver ſous la domination de noſtre Roy, quelque rude qu'elle ſoit; nous y ſommes accoûtumez, & nous croyons que celle de France ne nous ſeroit pas plus douce; nous ne gagnerions rien à ce changement, & peut-eſtre y pourrions nous perdre; nous verrions tout de meſme noſtre nation ſoûmiſe à des étrangers, nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places & de nos Provinces entre leurs mains, nos biens & nos richeſſes paſſeroient, à l'ordinaire, dans vn autre païs, que nous enrichirions en nous appauvriſſant, & nous ſerions toûjours forcez de faire la cour, & fléchir le genoüil devant vn Vice-Roy, qui ne ſeroit pas nay plus que nous autres. Par-là, vous voyez bien que ce ne ſeroit pas amender noſtre condition, & de plus, l'humeur Eſpagnole eſt plus ſortable à la noſtre, la Françoiſe eſtant & trop enjoüée, & trop galante, pour des gens ſérieux & jaloux, comme nous le ſommes naturellement.

Je luy repartis qu'à tort il prenoit ombrage de la France, qui prétendoit contribuer de ſes forces, & de ſes aſſiſtances, à mettre le Royaume de Naples en liberté, & le tirer de captivité, & d eſclavage, ſans autre intéreſt que la gloire de ſecourir des opprimez, cõme elle avoit fait les Princes d Allemagne, qui avoient eû recours à ſa protection, & l'avantage de faire perdre à ſes ennemis vne Couronne, dont ils tiroient leurs principales forces, pour reſiſter à ſes armes victorieuſes: Que le Roy connoiſſoit

ttop ſes véritables intéreſts, pour ſonger à leur domination, qui luy attireroit peût eſtre leur haine, & aſſeurémẽt la jalouſie de tous les Princes d'Italie, qui ſeroient par-là engagez à ſe liguer enſemble contre luy, & qu'ainſi il ſe procureroit beaucoup de fâcheux embarras, ſans ſe prévaloir d'aucune choſe; qu'au contraire il gagneroit les cœurs de tout le monde, tant de la Nobleſſe que du Peuple, à chaſſer leurs ennemis communs, & leur laiſſant aprés le choix & la liberté de ſe faire vn maiſtre tel qu'ils voudroient, en cas qu'ils ne s'en puſſent paſſer, lequel ſeroit obligé de recourir à luy pour ſe maintenir; & qu'ainſi l'intéreſt commun vniroit toûjours leurs forces de mer, qui ſeroient en eſtat d'opprimer celles des Eſpagnols, d'autant plus affoiblies, que celles de France ſe verroient accruës; & que pour oſter à tout le Royaume l'inquiétude qu'il pourroit avoir d'vn ſi puiſſant ſecours, ſon armée ſe tiendroit preſte pour entreprendre tout ce que je jugerois à propos, ſans débarquer aucune choſe, ni vn ſeul homme, que quand je le demanderois; & que c'eſtoit là l'ordre, que j'avois eû charge particuliére de leur faire entendre: Et qu'ainſi il avoit ſujet, avec tous ſes amis, d'avoir l'eſprit en repos, & d'eſtre perſuadez que s'il avoit à changer de maiſtre, ils n'en auroiẽt jamais vn que de leur choix; Qu'ils pouvoient en prendre vn parmi eux, s'ils trouvoient quelqu'vn à qui le reſte de la Nobleſſe déferât aſſez, pour luy vouloir obeïr ſans répugnance; Que s'ils vouloient vn étranger, nous avions en France deux Princes, l'vn oncle du Roy, Prince fort ſage, & fort modéré, & qui aimant le repos, penſeroit à le leur conſerver avec application; L'autre ſon frere, encore enfant, d'vn eſprit fort vif, & qui donnoit de grandes eſpérances, qui pouvant eſtre élevé parmi eux, & prendre

les humeurs, & les maniéres de se gouverner, du païs, l'on pouvoit dire, qu'ils se formeroient vn Roy à leur mode, qui n'estoit pas vn petit avantage. Que si quelque raison particuliére les empéchoit de s'arréter aux choix de l'vn de ces deux Princes; que l'Italie leur pouvoit fournir d'assez bon sujets, ou bien le reste de l'Europe, & qu'enfin quel que fût celuy qu'ils éleveroient sur leur Thrône, la France le reconnoîtroit, l'approuveroit, & l'assisteroit pour se maintenir.

Il me dit qu'il ne faloit pas se mettre en peine de leur chercher vn maistre, puisqu'ils en avoient vn, qu'ils espéroient de se conserver, & n'épargneroient rien pour cela: Mais quand quelques-vns du Corps de la Noblesse se laisseroient ébranler à tous mes raisonnemens, qu'il m'avoüoit estre fort bons, fort véritables, & fort puissans, il ne vouloit pas estre le premier à faire vne semblable démarche, & qu'il vouloit auparavant que tout le monde vît qu'il y seroit forcé par vne necessité indispensable, pour n'estre pas en estat de faire autrement; Et que s'il faloit songer à se soûmettre à quelqu'vn, ils ne pouvoient jamais le prendre parmi eux, chacun en ce cas y ayant prétention, non pas pour croire le mériter, mais pour ne pas céder à son compagnon, dont il ne souffriroit jamais lélevation. Que pour les deux Princes que je proposois, ils ne leur étoient pas propres: le premier pour estre incommodé des gouttes, & peu agissant, & qu'ils auroient besoin d'vn Prince vigilant, brave, & vigoureux, pour défendre la liberté qu'il leur auroit acquise: L'autre, qu'outre qu'il estoit trop jeune pour les gouverner, le Roy son frére n'ayant point d'enfans, ou luy venant à en manquer, par la mort de l'vn, ou de l'autre, ils seroient réünis à la Couronne de France; qui estoit tout ce qu'ils craignoient

gagé par-là d'employer tous mes ſoins pour la remettre dans ſon premier éclat, les peuples dans l'abaiſſement, & dans la dépendance où la nature les avoit mis, & où la raiſon les devoit faire demeurer; Que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, & à en punir ſevérement, & exemplairement les auteurs; Qu'enfin je ne voulois rien de glorieux, ni d'éclatât, luy dis-je, que par les mains du Duc d'Andria, à qui ſeul j'en voulois eſtre redevable, afin que ſi jamais je tenois le premier lieu dans ſon païs, il y tinſt la ſeconde place, partageant la fortune avec moy, & avec ſes amis, tous les biens, honneurs, charges, & gouvernemens du Royaume.

Il me remercia de ſes bon ſentimens, & m'aſſura qu'il ne ſouhaittoit, ni ne croyoit pas que les choſes puſſent à la fin venir à ce point, eſtant perſuadé que je ne ſerois jamais en état d'avoir des forces ſuffiſantes, pour chaſſer les Eſpagnols, & qu'il croyoit que la Nobleſſe en avoit aſſez, auſſibien que de cœur, & de fidelité, pour conſerver au Roy leur maiſtre, vne Couronne qu'il avoit héritée de ſes péres, & à laquelle le Ciel & leur devoir les avoient ſoûmis.

Je le priai, dans la diſpoſition où j'eſtois de ne rien oblier pour leur rendre toutes ſortes de ſervices, de m'avertir de leur réſolution, en cas que la néceſſité les obligeât d'en prendre quelqu'vne : Et moy je m'engageai à luy faire ſavoir l'arrivée de l'armée navale de France, & des ſecoûrs que j'en attendois; & lors que j'aurois oſté l'autorité à Gennare & à tous les Chefs du Peuple, dont les perſonnes leur eſtoient ſi odieuſes, pour prendre ſeul la conduite de toutes les affaires, afin de leur faire perdre tous les ſcrupules qui pouvoient les empécher de penſer à leurs intéreſts : Et aprés mille proteſtations d'ami-

tié, & autant d'embrassades, nous sortîmes de l'Eglise; pour aller réjoindre la compagnie, où nous recommençâmes vne conversation publique, moins serieuse & plus galante.

Je luy demandai en présence de tous ces Messieurs, si ce n'estoit pas le Prince de la Torelle qui estoit le brave Cavalier que j'avois vû dans l'escarmouche, il y avoit deux jours, faire de si belles actions, qui m'avoient fait naître beaucoup d estime pour luy; mais de qui neantmoins je croyois avoir quelque sujet de me plaindre, de m'avoir refusé de faire vn coup de pistolet avec moy, quand je l'en avois convié, comme s'il se fût imaginé qu'il n'y eût pas eû assez d'honneur à acquerir dans cette rencontre. Il me répondit que c'estoit le Prince de Minorvine, qui l'avoit prié de me faire des complimens de sa part, & des excuses de n'avoir pas accepté vn combat qui luy eût esté si glorieux; mais qu'outre qu'il avoit déja tiré ses deux coups de pistolets l'appréhension de m'engager par l'approche de ses troupes qu'il ne pouvoit pas retenir, & la lâcheté der miénnes, qui au lieu d'en soûtenir le choc, auroient pris la fuite infailliblement, & m'auroient abandonné, comme il leur avoit déja vû faire, l'avoient forcé de refuser l'honneur que je luy proposois, dont il se sentoit si fort obligé, qu il n'en perdroit jamais la mémoire, & en feroit mon seruiteur toute sa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnoissance que le méritoit sa galanterie, & le conjurai de luy témoigner de ma part que je luy en estoit fort redevable, & que je croyois avoir évité vn grand péril, estant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec vne personne de sa valeur.

Dom Fabricio Spinelli reconnut parmi mes chevaux vn coursier gris qu'il estimoit fort, & qui avoit

esté

esté pris par des gens du Peuple, dans l'vne de ses maisons, je voulus le luy rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, témoignant estre bien-aise qu il fût entre mes mains; Et Monsieur le Duc d'Andria me dit que les Espagnols estans naturellement défians, auroient pris de luy quelque soupçon, s'il avoit reçû de moy vne pareille courtoisie. Il trouva qu'vn fort beau coursier bay que j'avois, luy auroit esté fort propre pour achever vn attelage de carosse qu'il avoit de chevaux de mesme taille, & de mesme poil; & s'estant informé s'il estoit à quelqu'vn de ma suite qui s'en voulût defaire, je luy répondis que non, & qu'il me feroit beaucoup de grace de le recevoir de moy. Il le refusa pour la mesme raison que son camarade avoit fait l'autre: & luy en ayant loüé vn gris pommelé de son haras, sur lequel il estoit venu, il me pressa fort de l'accepter de sa main, je l'en remerciai, & ne voulus pas luy proposer de le troquer avec le mien, ce qu'il auroit fait fort volontiers, dans la pensée qui me vint de le lui envoyer le lendemain, comme je fis, par vn Trompette, aussi-bien que celuy de Dom Fabricio Spinelli, qui me les renvoyérent, en me mandant que je les traittois assez mal, pour estre mes serviteurs, & mes amis, puisqu'il y avoit bien autant de malice, que de generosité, dans le present que je leur voulois faire, & qu'il sembloit que je travaillois à les rendre suspects, afin de les forcer, par le péril où je les exposois, de venir chercher leur seureté auprés de moy.

Nous tînmes de part & d'autre force discours obligeans, aprés lesquels la nuit qui s'approchoit, nous força de nous separer; & je reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination & dans leur amitié par cette entreveuë, qui produiroit avec le temps de bons effets. Et quoy que le

principal sujet eût esté d'ajuster le quartier entre nos troupes : je ne voulus pas malicieusement en dire vn mot, pour faire naître plus de jalousie aux Espagnols,d vne conférence si longue, & si secrette, où l on n'auroit point traitté du sujet qui l'avoit fait demander : ce qui réüssit à point nommé, comme je me l'estois imaginé : Et ces Messieurs s'en retournérent tellement satisfaits de ma personne,qu'ils en parlérent à tout le reste de la Noblesse dans des termes si obligeans, & si affectionnez, que l on ne douta point que je ne leur eusse gagné le cœur.

A mon retour j'appris avec bien de joie, l'arrivée de l armée navale de France, qui fut d'autant plus grande, que le bruit avoit couru, que la-mesme tempeste,dont j'avois vû se briser devant moy dans le port de Naples deux vaisseaux d'Espagne, le jour mesme que j'en estois parti, l'avoit separée, & fait périr vne partie de leurs navires. Le Peuple fut ravi de la voir paroître, & les Espagnols fort surpris qui ne s y attendoient pas, croyant d'abord que ce fût vn secours qui leur devoit venir, & qu'ils espéroient de jour en jour. La flotte d'Espagne estoit sur le fer, tous les vaisseaux démastez, & n'ayant personne dessus : De sorte que la nostre qui venoit avec vn vent frais, la pouvoit sans nul péril brûler, & prendre quasi toute, sans qu il s'en pût échaper que fort peu de vaisseaux,lesquels auroient esté rendus inutiles, n'osant pas tenir la mer devant vne armée puissante & victorieuse,comme l'auroit esté la nostre. Je ne sai par quelle raison ce coup si important,& si facile ne fut pas entrepris,dont les Espagnols ne se seroient jamais relevez ; Mais au moins puis-je dire, qu'ils m ont avoüé dans ma prison, qu'ils n ont jamais esté si prés de leur perte, qu ils n auroient jamais pû éviter,si on l'eût voulu. Tous

ceux qui montoient l'armée sont demeurez d'accord de cette verité, sans que personne puisse donner ni de raison, ni d'excuse, de cette faute, ni savoir à quoy l'attribuer.

Le lendemain matin à mon lever, l'Abbé Basqui me vint trouver, & m'ayant rendu toutes les dépéches dont il estoit chargé pour moy, lesquelles m'assuroient de la satisfaction que l'on avoit reçuë à la Cour de la nouvelle de mon passage, & que pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au Peuple de Naples, de la protection, & puissant secours de la France, l'armée estoit venuë pour fournir tous ceux que l'on pourroit desirer, & débarquer tout ce que l'on auroit besoin, & d hommes & de munitions ; il me presenta ensuite l'état de toutes les choses qu'elle portoit : Et venant au détail, je luy demandai de combien d'argent nous pourrions estre secourus, & qu'il faloit faire débarquer vn homme qui en fût chargé de la part du Roy, pour le distribuer suivant mes ordres, l'assurant qu'il seroit ménagé avec toute sorte d'œconomie, & que je ne souffrirois point qu'on fit de depense inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cens mille francs ; Mais que n'ayant pû toucher à Génes, pour y recevoir cette somme, elle n'estoit qu'en lettres de change, qu'il faloit que je la fisse trouver dans Naples sur mon crédit, & que le remboursement en seroit fait ponctuellement à Génes à lettre veuë. Je luy répondis que ce qu'il me proposoit estoit inutile, puisque dás vne ville, où le desordre avoit regné si long-temps tout le monde avoit caché son argent, & mis à couvert, & que s'il m'avoit esté possible d'y en trouver, je m'en serois servi vtilement, l'armée m'auroit trouvé en vn autre état que je n'estois pas: mais qu'il faloit renvoyer promptement quelques vaisseaux, pour nous en rapporter, puisque c'estoit la chose

qui nous estoit la plus necessaire, & dont nous manquions davantage. Ensuite, je luy demandai si l on nous avoit fait venir du bled: il me dit que non, mais que l'on avoit laissé l'ordre d'en faire charger des vaisseaux en Prouence, qui arriveroient bien-tôt, & que nous n en manquerions point. Je m'informai de ce que l on nous pourroit débarquer d'infanterie, il me dit tel nombre que je demanderois : je proposai que l'on me donnât, six mille hommes, il trouva que c'estoit trop ; je me réduisis à quatre mille, & puis à trois, à deux mille cinq cens, & à deux mille ; enfin je me restreignis à dix-huit cens, qui fut ce dont il convint, & que l'on pouvoit mettre à terre sans desarmer les vaisseaux. Je m'estois attendu à quantité de Cavaliers démontez, mais il me falut contenter de la Compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois esté celle de Monsieur le Duc de Brezé, & celle de Monsieur de Manicamp, n'ayant point d'autres gens à me donner, propres à monter à chaval. J'avois pretendu quatre-vingts milliers de poudre, mais je me contentai de quarente, qui me furent promis avec des balles & mesches à proportion, J'avois demandé des mousquets & des picques en quantité, pour armer de l'infanterie, des selles, brides, & pistolets, pour faire deux mille chevaux, & me serois reduit à la moitié; Mais soit qu'on n'eût pas eû le temps d'en charger sur l'armée, ou qu'on l'eût oublié, l'on me dit n'en avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de me débarquer dix piéces de canon, & que je n'avois pout cét effet qu'à faire des pontons, & les faire trouver, pour les recevoir, à la pointe de Posilippe. Ensuitte, ayant instruit l'Abbé Basqui de l'état de toutes les choses qui s'estoient passées depuis mon arrivée, luy ayant rendu compte de toutes mes négociations avec la Noblesse, dont la réünion nous estoit si necessaire,

& que je tenois infaillible, dés qu'ils apprendroient que j'avois de si puissans secours en main, & que l'armée navale estoit à mes ordres ; Il me dit que l'armée & tous les secours estoient envoyez au Peuple de Naples, & devoient obeïr à celuy qui luy commandoit, & qui avoit la principale autorité dans la ville. Je luy repliquai que c'estoit moy, puisque les secours, & le commandement de l'armée estant choses qui regardoient la guerre, le Peuple m'ayant donné le mesme commandement de ses armes, qu'à Monsieur le Prince d'Orange en Hollande, de celles des Estats, & de plus le titre de Défenseur de sa liberté, la disposition de toutes les choses qui regardoient la guerre m'appartenoit, & ne dépendoit que de moy seul. Il me repartit que Gennare en estoit le Chef, & le Généralissime, & la France ayant crû qu'il av[illegible] l'absolu pouvoir dans la ville, il ne pouvoit s'empécher de s'adresser à luy. Je luy fis connoître son incapacité, son manque d'expérience, & son peu de credit ; Qu'il ne se mêloit quasi plus rien ; qu'il n'y avoit pas mesme de seureté de se fier à luy, tenant toûjours quelque commerce secret avec les ennemis, & se laissant gouverner par des gens suspects d'intelligence avec eux ; & qu'enfin j'avois acquis l'estime & la confiance de tout le peuple, dont je disposois comme il me plaisoit. Quand vous aurez fait voir, me dit-il, vostre autorité absoluë dans la ville, que vous en estes le maistre, & que l'on n'obeït qu'à vos ordres, l'on ne s'adressera plus qu'à vous : Mais jusques-là, je ne puis m'empécher de traiter de la part du Roy, avec celuy qui a paru jusqu'ici avoir le principal commandement. Je luy promis qu'il en seroit éclairci le lendemain, & que s'en retournant coucher sur l'armée navale, je luy en manderois des nouvelles, par vn Gentil-homme que j'envoyerois à ceux qui

avoient l'honneur de la commander, pour leur faire compliment sur leur arrivée, les informer de l'état de toutes les affaires, leur demander les secours dont nous estions convenus, & dont j'aurois besoin, remettant de le faire jusques à tant que je le pusse au nom de tout le Peuple, & au mien, comme en estant le Chef, ayant dépoüillé Gennare de son autorité, & que pour cét effet, je m'en retournerois à Naples dés que j'aurois dîné.

Je commandai aussi-tôt à Pepe Palombe, Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, & Cicio Battimiello de s'y rendre avec leurs Compagnies, comme gens de confiance, & qui m'estoient nécessaires pour l'exécution du dessein que je venois de prendre : & laissant toutes les troupes sous le commandement du Baron de Modéne, je luy ordonnai de continuer le blocus d'Averse, en se conservant dans les quartiers que j'avois pris de Julianne, & Saint Antimo, & le chargeai de me faire savoir tout ce qui se passeroit de nouveau, & de ne rien entreprendre sans mes ordres, que je luy envoyerois ponctuellement tous les jours. En sortant de table je montai àcheval pour aller à Naples, où je fus reçu avec des applaudissemens extraordinaires, mon crédit & ma réputation y estant augmentez par le bruit des choses qui s'estoient passées dans l'escarmouche d'Averse, & par le transport de joie où je trouvai toute la ville, de l'arrivée de l'armée navale, & de voir l'exécution des paroles que j'avois données de la part du Roy, d'vn puissant & prompt secours. Gennare ne se sentant pas d'aise ; non seulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'esperance qu'il avoit de rétablir son autorité, par l'appui & les secours que l'Abbé Basqui luy avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous desunir & mettre du desordre dans la ville, faisant en

cela meriter d'espion, & de pensionnaire d'Espagne, tel qu'il estoit, quoy qu'il fût chargé, en qualité d'Agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener vn cheval frais, & m'en allai aussi-tôt visiter tous les postes, pour voir en quel état ils étoient & me faire rendre compte de tout ce qui se seroit passé dans mon absence.

A mon retour je commandai à Pepe Palombe, & à Mathco d'Amore se tenir le lendemain matin à neuf heures sous les armes dans leur quartier, & à Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello, le Capitaine Cimino, Ignatio Spagnuolo, & Grassullo de Rosa, d'estre en bataille à la mesme heure à la teste de leurs Compagnies, dans le Marché. Le Conseil m'ayant informé de tout ce qui estoit survenu durant que j'estois hors de la ville, je le priai de venir le lendemain matin entre huit & neuf me trouver, pour luy communiquer vne affaire d'vne extréme consequence: & Vincenzo d'Andréa m'estant venu trouver & m'entretenir à son ordinaire, de l'ignorance & brutalité de Gennare qui perdoit tout, & causeroit la ruïne totale du Peuple, si par charité je ne voulois prendre l autorité toute entiére, & me charger de la conduite de toutes choses; aprés m'en estre fait presser fort longtemps, je feignis de me laisser persuader, & d'en prendre la résolution, par la deference que j avois à ses sentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer vn dessein dont il croiroit estre l'auteur, & m'avoir donné les premieres lumiéres: je luy donnai le bon soir, & luy dis de ne manquer pas de se rendre le lendemain matin de bonne heure auprés de moy, qui aurois grand besoin & de ses bons avis, & de son crédit pour exécuter ce que j avois entrepris, & à quoy il m'avoit fait résoudre; Et aprés avoir soupé, je m'allai mettre au lict pour

me reposer, & attendre le lendemain, qui devoit estre, & la plus belle, & la plus glorieuse journée de ma vie, comme l'on le verra par ce que je fis, qui me reüssit heureusement, & par l'établissement solide de ma souveraine autorité, que j'ai conservée jusques au jour de ma prison, avec vn respect, & vne soûmission plus grande des Peuples de Naples, qu'ils n'ont jamais eüe pour la personne de de leurs Rois.





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE III.

IE me levai le vingtiéme de Décembre à la pointe du jour, & m'en allai entendre la Messe, & de-là m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conférâmes des moyens que j'aurois à tenir, pour finir vne si grande, & si importante entreprise que celle que j'avois résolu d'exécuter. Le Conseil se rendit auprés de moy, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance, & brutailité de Gennare perdoit absolument toutes choses; qu'il ne pensoit qu'à piller, & faire saccager toute la ville; Qu'il estoit temps de faire cesser tous ces desordres, & qu'ayant des secours, & des moyens en main pour travailler serieusement à l'établissement du repos, & de la liberté il s'y faloit appliquer de tout son pouuoir, & régler

les choses de façon, que par la police, & le bon gouvernement que nous ferions observer dans la ville, nous commençassions à nous mettre en crédit, & acquerir quelque réputation dans toute l'Italie, qui nous estoit necessaire, afin que l'on vît, que ne faisant plus les choses tumultuairement, mais avec ordre & bonne conduite, nous fussions considérez comme personnes capables de pousser à bout vn si glorieux & si grand dessen que celuy de tirer le Royaume de Naples de la domination des Espagnols; Que nous ne pourrions les chasser, sans nous réünir avec la Noblesse, qui seule les pouvoit maintenir, en s'opposant par leurs forces, & par leur crédit, à tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux; Qu'ayant remarqué que tous les Cavaliers avoient pour moy de fort bons sentimens, & y prenoient confiance, & que la principale raison qui les pouvoit empécher de se déclarer, estoit l'aversion de se soûmettre à Gennare, & aux autres personnes du Peuple pour qui ils avoient tant de haine, & de mépris, que l'on ne les surmonteroit jamais par aucun moyen; Qu'il faloit lever cét obstacle, aprés quoy nous trouverions tout facile, remettant l'autorité entre les mains d'vne personne pour qui ils eussent de l'estime, du respect, & de l'affection, & qui leur pût oster l'apprehension d'estre sujets à l'avenir aux insultes, & violences du menu Peuple: Que je me trouvois en cét état, & que toutes ces puissantes considérations me faisoient résoudre à prendre la conduite de toutes le affaires, à me charger seul du faix du gouvernement, quoy que je connusse les fatigues & les périls à quoy il m'exposoit; mais qu'estant le seul moyen de tirer le Royaume de la tyrannie d'Espagne, j'y travaillerois autrement sans succés, & que par l'a-

mour que j'avois pour les Napolitains, j'estois resolu de me sacrifier, & de mettre ma vie au hazard de la guerre, du poison, des assassinats, des tumultes, & des séditions, à quoy m'exposeroit l'envie de beaucoup de gens, & la rage de ceux que je voudrois tenir dans le respect & dans la crainte, en les empéchant de continuer les brigandages, & les insolences qu'ils avoient coûtume de pratiquer, pour donner à tout le monde le repos & la liberté.

Sur quoy je les priai de me dire sans contrainte, & sans aucune considération leur avis, estant resolu d'acquiescer à leurs sentimens, quels qu'ils pussent estre. Ils furent tous conformes, & approuvérent non seulement ma resolution, mais me prierent tous d'vne voix, de ne pas differer plus long-temps de la mettre en execution; qu'étans en état de se perdre, & ne se pouvans sauver sans cét expedient, ils estoient tous resolus, avec tout le Peuple, dont ils me répondoient des intentions, d'employer leur sang, & leurs vies pour l'établissement & la conservation de mon autorité.

Voyant vne si belle disposition, je commandai à tous les Officiers de se rendre à la teste de leurs soldats dans le Marché, & à tous les Capitaines des quartiers d'y faire assembler tout le Peuple, & d'y aller attendre mes ordres; Je chargeai les sieurs Antonio Scaciavento, & Augustino Mollo, de s'en aller de la part de tout le Peuple, & de la mienne particuliere, trouver Gennare, pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit prises jusques-là de maintenir la ville, & la conserver en si bon état, & garantie de retomber sous la cruelle & violente domination des Espagnols: Mais comme il estoit tẽps d'établir quelque ordre dans Naples, & d'ache-

ver ce que l'on avoit si heureusement commencé, la Nature ne luy ayant pas donné les lumiéres, ni la capacité necessaire pour soûtenir des affaires d'vn si grand poids, tout le monde m'avoit generalement prié de m'en charger; Qu'il étoit temps qu'il pensât à se reposer, aprés avoir si long-temps, & si vtilement travaillé; Que pour sa recompense, l'on luy offroit le gouvernement du Château neuf quand nous en serions les maistres, vn titre de Duché ou de Principauté de la plus belle des terres que l'on confisqueroit sur les ennemis, & cinquante mille écus de rente, pour luy, & pour les siens; Que l'on ne feroit rien sans ses avis; Qu'il auroit la seconde place dans le Gouvernement & dans les Conseils, ausquels il présideroit en mon absence; Qu'attendu le nombre d'ennemis qu'il estoit fait dans le temps de son administration, l'on luy permettroit d'avoir des gardes, & de les mener avec luy pour sa seureté; Et qu'enfin s'il considéroit serieusement les offres que l'on luy faisoit, il devoit se louër de la reconnoissance que l'on avoit de ses services, s'estimer heureux de voir sa fortune si bien établie, & se voir décharger avec plaisir du tracas des affaires, dont aussi-bien il n'estoit pas capable, & se réjouïr de se voir garenti de tant de périls & d'accidens fâcheux qui l avoient menacé jusques ici, en se dépouillant de bonne grace entre mes mains de l'autorité que le Peuple pour de tres-importantes raisons ne pouvoit ni ne devoit pas laisser plus long-temps entre les siennes; Et que s il ne prenoit volontairement ce parti, l'on le contraindroit à le suivre par toutes sortes de moyens, & que ce seroit avec bien du deplaisir, que l'on se verroit forcé de recourir à des voies de fait, & de violence, & travailler à sa perte; comme à celle d'vn ennemi, & d'vn perturbateur du repos public.

Ces deux Messieurs luy representérent toutes ces choses avec beaucoup d'efficace, & d'éloquence, estans de fort habiles gens : Mais luy, qui d'vn naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuses, qu'il avoit mesme recherchées plusieurs fois ; se croyant appuyé de l'armée de France, & animé par la conférence qu'il avoit euë avec l'Abbé Basqui, répondit insolemment qu'il vouloit demeurer le maistre, & sauroit fort bien maintenir son pouvoir & son autorité. L'on me rapporta cette réponse ; & je montai aussi-tôt à cheval suivi de mes domestiques, & des François que j'avois auprés de moy, dont le nombre estoit déja accru des sieurs de Mallet & Villepreux Capitaines dans le Régiment de la Motte, personnes de merite & de valeur, qui de la garnison de Portolongonne estoient venus avec des lettres de Monsieur de Fontenay pour prendre employ ; des Sieurs de Beauvais, d'Apremont, de la Serre, & Chevalier de la Viselette, dont les vns estoient venus de Rome, & les autres de Venise, & quelques autres, que l'envie de servir dans la guerre que nous allions faire, & de suivre ma fortune, avoit attirez, & accompagné de Vincenzo d'Andréa, & des principaux du Conseil, je m'en vins dans le Marché : où ayant fait faire silence, je déduisis toutes les raisons que j'avois déja alleguées, & demandai ensuite que l'on desiroit qui commandât dans Naples, de Gennare, ou de moy. L'on me répondit par de grands cris, que l'on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennare, homme brutal & incapable ; Que l'on vouloit vivre & mourir sous le mien, m'ayant de trop essencielles obligations, & ne croyant obtenir que de moy seul, le repos, & la liberté. Ce qui fut suivi d'vn applaudissement general en ma faveur, & d'vn cri vniversel de Vive

le Duc de Guiſe noſtre Roy, nous n'en voulons point d'autre que luy, & n en reconnoîtrons jamais d'autre.

J appaiſai tout ce bruit, & leur dis que mon ambition eſtoit plus réglée; Qu il n'eſtoit pas temps de ſe faire vn maiſtre; qu'il faloit auparavant chaſſer les Eſpagnols; Qu vne réſolution ſi précipitée cauſeroit infailliblement & leur perte, & la mienne m'attireroit l'envie de toute l'Europe,& nous priveroit de tous les ſecours que nous devions attendre,& qui nous eſtoient ſi néceſſaires;Et que plûtôt que d'y conſentir, je me rembarquerois ſur l'armée, & me retirerois; Que je ne ſongeois qu'à les ſervir, & me ſacrifier pour les tirer de l'eſclavage, ſans prétendre d'autre récompenſe que celle, que je tirerois d vne ſi belle & grande action; & fort ſatisfait de leur amitié pour moy, j'allai dans la Concerie, Lavinare, & generalement dans tous les autres quartiers de la ville,où tout ſe paſſa de la meſme façon, & d'vne maniére encore plus obligeante.

Ce grand tour qu il me falut faire, ne me permit que de me rẽdre fort tard dans le Convent de Saint Laurent,où ſe font toutes les délibératiõs qui concernent les affaires du Royaume; J y fis auſſi-tôt ſonner la cloche, pour y aſſembler tous les Corps de Ville,des Capitaines des Otines, de ceux de la Milice,& du Conſeil, S'y eſtant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir, non pas pour leur demander l'autorité & commandement abſolu que le Peuple m'avoit deferé tout d vne voix,Mais pour les avertir, que l'ayant accepté, ils euſſent à le faire entendre à tous les particuliers,leur défendre à peine de la vie de plus recevoir,ni reconnoître d'autres ordres que les miens;Que je protégerois,& traitterois comme vn bon pere, tous ceux qui ſe rangeroient dans le devoir,& m'obeïroient de bon cœur;

Mais aussi que je ferois punir tous ceux, qui à l'avenir ne me rendroient pas toute sorte de respect, & de déférence.

Aprés quoy, je les congédiai, & m'ayant esté rapporté que Gennare incitoit vne grande émeûte parmi le menu peuple, luy persuadant que je n'avois pris le commandement à la veuë de l'armée, que pour remettre la ville entre les mains de la Frãce, & que sous prétexte de procurer la liberté, je leur allois seulement faire changer de fers, & leur en faire porter de plus rudes, & de plus pesans que ceux dans lesquels les Espagnols les avoient retenus jusques-ici, & fait souffrir vne si cruelle tyrannie. La nuit estant trop avancée, pour aller appaiser ce tumulte, estant accompagné d'ordinaire de l'insolence & du desordre, je remis cette affaire au lendemain, & mandai à Gennare qu'il prît vne bonne résolution; quo j'irois sur les dix heures à la Messe aux Carmes, & que si il ne se dépoüilloit de son autorité entre mes mains, que je luy ferois couper la teste, la mettre sur l'epitafe du Marché, & ferois pendre à vne potence qui estoit plantée au milieu, son corps par vn pied: Et me mettant au lit pour me reposer, j'attendis le jour avec vne extréme impatience pour achever ce que j avois si heureusement commencé.

Cependant il fit force allées & venuës, & quantité de cabales, que je dissipai neantmoins avec assez de facilité. Le matin je me levai de fort bonne heure, force Cavaliers me vinrent faire leur cour, & les gens les plus importans de Naples, entre autres Mazillo Caraciolo, Marco Antonio Brancacio, & Bartholeméo Griffo, que je résolus de faire Mestre de Camp du Régiment de mes gardes, pour estre homme de qualité, vieux soldat de beaucoup de mérite, & d'experience, & l'autre Mestre de Camp général, pour estre vne personne de

naiſſance, de beaucoup de capacité, qui avoit porté les armes toute ſa vie avec beaucoup de reputation, & qui eſtoit ennemi irréconciliable des Eſpagnols, de qui il avoit eſté forr mal traitté. Le Peuple neantmoins ayant pris ombrage de leurs perſonnes, ce projet n'eut point de ſuite, voulant déférer quelque choſe à leur averſion. Mais je tins toûjours auprés de moy le vieux Marco Antonio Brancacio, dont je ſuivis les conſeils en toutes les importantes occaſions, m'en eſtant toûjours bien trouvé, & ayant tiré beaucoup d'avantage de la confiance que j'avois en luy.

Je deſcendis ſur les huit heures à la Meſſe, & aprés l'avoir entenduë, je haranguai le Peuple, qui m'écouta favorablement, & que je trouvai par ſes réponſes,& par les meſmes cris & acclamations que le jour precedent, plus rechauffé, plus affectionné pour moy, & plus réſolu de me vouloir pour ſon Roy, dont je les diſſuadai par les meſmes raiſons, luy diſant réſolument que je me retirerois & l'abandonnerois s'il vouloit perſiſter dans cette penſée. Je montai à cheval pour m'en aller à Saint Auguſtin ſuivi de plus de vingt mille perſonnes, où j'appris que le Corps de ville,& le Conſeil eſtoient aſſemblez, eſtant le lieu ordinaire où ils ont accoûtumé de faire leurs délibérations, & m'eſtant arreſté ſous les feneſtres de la ſalle où ils eſtoient au Conſeil, j'envoyai le Capitaine de mes gardes, pour ſavoir ce qu'ils faiſoient,& leur mandai qu'il eſtoit fort inutile aprés leur avoir fait entendre ma volonté, qu'ils s'imaginaſſent avoir quelque choſe à réſoudre; Que tout le Peuple m'avoit reconnû, & que par les acclamations générales, ils entendoient quelle eſtoit ſa volonté; Que s'ils penſoient y apporter ou quelque difficulté, ou quelque moderation, je n'avois qu'à le laiſſer aller, ayant

assez de peine à le retenir,& qu'il les jetteroit tous par les fenestres. Ils me demandérent vn peu de patience, & que je serois fort satisfait de leur zéle & de leur obeïssance ; & vn moment aprés, ils m'apportérent vn résultat de leur assemblée, signé de tous les assistans, par où ils me declaroient pour cinq ans, Duc de la Republique, avec vn pouvoir absolu & souverain;ce qui fut approuvé par le consentement & les cris de tout le Peuple.

Apres quoy je m'en allai dans le Marché, où je trouvai cinq ou six mille hommes sur les armes, mutinez,& faisant vn étrange tumulte. Je m'avançai vers eux, pour savoir qui les obligeoit à cette émeûte; ils me répondirent que Gennare leur avoit fait entendre, que je n'avois pris l'autorité, que pour les remettre entre les mains de la France, & que je prenois possession du Royaume au nom du Roy, faisant état de faire debarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée, pour leur livrer la ville; à quoy ils ne consentiroient jamais, souhaittans vne entiere liberté, & de voir leur Royaume independant de tout autre ; Qu'autrement ils se verroient toûjours sujets d'vne autre nation, ce qu'ils ne vouloient plus souffrir, estant le principal motif qui les avoit obligez de prendre les armes, pour chasser les Espagnols, & se rendre libres ; ce qu'ils n'obtiendroient pas, s'ils estoient soûmis aux François, dont la domination leur seroit également rude & insupportable;Qu'ils en vouloient bien les secours & la protection, mais non pas la sujétion ; Et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance, ils avoient crû l'obtenir sans autre intérest que celuy de l'affoiblissement & de la ruine de leurs ennemis. Je tâchai à les détromper, & leur faire perdre cette erreur, prise sans aucun fondement, les assurant que la France n'avoit point de pareilles

intentions ; que j'en estois suffisamment instruit, ayant eû charge, comme j'avois déja fait, de leur donner parole du contraire, & que l'on ne donnoit point de commission à des personnes comme moy, pour les desavouër, & leur faire recevoir le démenti des choses que l'on leur avoit commandé d'avancer de la part d'vne Couronne, si exacte à exécuter tout ce qu'elle promettoit positivement, & si religieuse à l'observation de sa foy ; Que j'en estois vne caution à laquelle il devoit ajoûter toute créance, & que je n'aurois jamais accepté le titre de Défenseur de leur liberté, pour aider à la leur faire perdre, au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me répondit que l'on n'auroit point de soupçon ni de défiance de moy, si je n'estois nai François, mais que l'on avoit sujet de tout craindre d'vne personne qui estant de la Nation prefereroit toûjours ses interests à toute autre chose. Je leur répondis que ce n'estoit point son interest, mais que je n'en avois point d'autre que le leur; mon serment fait si solemnellement, quand j'avois accepté le commandement de leurs armes, m'ayant dispensé de tout autre, & me faisant cesser d'estre François, pour me rendre Napolitain, dequoy ils ne devoient pas douter, ne l'ayant fait que par la permission & l'ordre de mon Roy, qui par là me dispensoit de ce que je luy devois, en approuvant que je m'engageasse dans leur service. Vn des plus mutins s'opiniâtrant à me dire que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie, & où j'avois pris la naissance ; je luy repartis que j'estois nai dans la felouque qui m'avoit apporté, & que je ne connoissois rien au delà. Cette réponse à quoy ils ne s'attendoient pas, les surprit si agréablement, & fut reçuë avec tant de plaisir, qu'ils en firent vne grande salve, & s'écriérent tous ensemble, qu'ils vouloient

vivre & mourir avec moy, & se resolvoient à n'avoir jamais d'autre Maistre.

De là je marchai à l'Eglise des Carmes, où je trouvai Gennare qui étonné de ma bonne fortune, & se croyant sans support, & sans appui, m'attendoit à la porte de l'Eglise, bien informé de ce qui s'estoit passé à Saint Laurent, à Saint Augustin, & au Marché. Il se mit à genoux devant moy, me demanda pardon, me pria de luy accorder tous les avantages que je luy avois envoyé offrir la veille, & jettant sa canne à mes pieds, que je luy ordonnai de reprendre en qualité de mon Lieutenant, me fit vne renonciation de son pouvoir pardevant Notaires, que nous signâmes tous deux sur le balustre du grand Autel, & fîmes signer comme témoins aux principaux des assistans, aprés quoy l'on chanta le *Te Deum*, & nous entendîmes la Messe ensemble; je luy fis aussi dresser vn acte qu'il me demanda de toutes les graces & avantages que je luy avois accordez, & ensuite de mille acclamations & cris de joye, je rentrai dans le Convent, & le menai dîner avec moy dans mon appartement. A l'issuë duquel, Mazillo Caraciolo m'estant venu representer que le haras du Roy estoit entierement ruiné; je luy donnai l'ordre nécessaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient esté prises, & je fus si ponctuellement obeï, qu'il s'en trouva fort peu de perduës; & pour en prendre soin avec plus d'autorité, je luy fis expédier les provisions de Grand Escuyer du Royaume, charge possedée de temps immémorial par ceux de sa Maison, & qui avoit esté exercée par le Marquis de Saint Erme, son oncle; ce qui l'obligea depuis à plus d'assiduité auprés de ma personne. J'envoyai aussi-tôt chercher Augustino Mollo Avocat fameux, & grand

ami de toute la Noblesse, pour avoir eû entre les mains les affaires des principaux, & luy donnai ordre de les avertir de tous ces bons évenemens, de l'arrivée de l'armée, & de la satisfaction qu ils devoient avoir, de n'avoir plus à s'adresser qu à moy qui avois l'autorité absoluë, & me pouvois dire le maistre; aprés quoy ils n'avoient plus à crandre les insolences de la canaille, ayant en moy vn Protecteur puissant, & fort affectionné à leurs intérests. Je fis ensuite écrire par tout le Royaume, & dresser des Manifestes que j'envoyai par toutes les Provinces, avec tant de succés, que peu de temps aprés toutes les villes generalement, à la reserve des forteresses, m'envoyérent assurer de leurs obeïssances & témoignérent vne extréme joie de n'avoir plus à reconnoître que mon autorité, que je pris tous les soins imaginables de rendre juste & agréable, ne m'étudiant qu'à obliger tout le monde, & m acquerir l'estime & l'amitié generale, à quoy je réüssis heureusement.

J'avois fait preparer vn grand regal composé de toutes sortes de rafraichissemens, & de toutes les choses qui se pouvoient trouver dans vne ville grande, riche, & superbe, mais qui souffroit depuis plusieurs mois les incommoditez des revoltes & de la guerre, dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roy, & leur rendre compte de mesme temps, de l'état, & disposition où se trouvoit Naples, de la renonciation que Gennare m'avoit faite de son autorite, de l'établissement de la mienne, du consentement general de tout le Peuple, & du titre qui m'avoit esté donné de Duc de la République, joint à celuy de Défenseur de sa liberté, & de Généralissime de ses armes; Et que par-là, je n'avois plus de lieu de douter que l'armée ne fût à

mes ordres, puisque l'Abbé Basqui m'avoit assuré qu'elle avoit ceux du Roy, de n en recevoir que de la personne qui seroit le Chef du Peuple, & le maître absolu de la ville; Que ce discours m'avoit obligé de tenter, ce que j'avois fait si heureusement, & d'établir ma puissance pour l'abaissement de celle de Gennare.

Le sieur de Taillade à qui j'avois donné cette commission, devoit aussi faire mes complimens aux Generaux, & à tous les Officiers particuliers, & faire instance de ma part, que l'on me débarquât tous les secours dont j'estois convenu deux ou trois jours auparavant, avec ledit Abbé Basqui; Mais je fus contraint de différer son départ par l'éloignement de l'armée qui s'estoit retirée de la veuë de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaisseaux des ennemis, qui estoient moüillez sous Castelamare; leurs Chefs voulant effacer par cette petite action, la honte qu'ils avoient euë de n'avoir pas à leur abord, pris ou fait périr toute la flotte d'Espagne, comme ils l'avoient pû facilement, & sans rien hazarder s'ils eussent voulu; ce qui auroit terminé toutes les affaires, & forcé le Vice-Roy, & tous les Espagnols de se rendre à discrétion, estant dépourveus generalement de toutes choses, & ne pouvant aprés vne perte si considérable recevoir aucun secours de dehors. Ils firent donc embarquer ce qu'ils purent de gens, sur leurs vaisseaux, qui levant l'ancre se mirent à la voile, pour aller livrer à ceux de France, vn combat qu'ils n'avoient pas voulu gagner lors qu'ils n'estoient pas en état de leur resister, ni de se défendre: En effet la bataille navale se donna, qui dura cinq où six heures; Mais l'avantage de part ou d'autre fut si peu considérable, le tout s'estant passé à se canonner sans venir à l'abord, que je ne m'arresterai pas à en faire le récit; le dé-

tail en ayant esté sû, & ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choses qui me regardent. Les Espagnols s'en revinrent vne partie se mettre à couvert sous le Château de l'Oeuf, & l'autre s'en alla moüiller dans le port de Bayes.

Dés que l'armée du Roy parut à nostre veuë, j'envoyai le sieur de Taillade s'acquiter de la commission que je luy avois donnée, & demander de ma part les quarente miliers de poudre que l'on m'avoit promis, & les autres munitions de guerre, avec le debarquement des dix-huit cens hommes de pied, des gardes de la Reine Mére, & du sieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait esperer; & pour recevoir les dix pieces de canon qui m'estoient promises, j'avois fait faire à la pointe de Posilippe des pontons. Toutes ces choses luy furent accordées, mais ne s'exécutérent pas; Je luy avois donné charge en mesme temps, de prier tous les Généraux, & les principaux Officiers de l'armée, de venir mettre pied à terre au mesme endroit, où je prétendois leur donner à dîner, pour conférer avec eux de toutes les choses que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Espagnols, qui n'ayant pas de forces suffisantes pour garnir tous leurs postes & leurs vaisseaux seroient contraints de se desarmer, ou en terre ou en mer, ou d'estre si foibles aux deux endroits, s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il faloit de nécessité qu'ils perdissent vn combat, & tout ce qu'ils tenoient dans la ville, si l'armée & moy venions aux mains avec eux en mesme temps; Mais comme c'est à la mer à régler la terre, les actions qui s'y font, dépendant du vent, j'attendrois le signal qui me seroit fait de l'armée, & me tiendrois prests à donner dés que je la verrois s'appareiller au combat.

Le sieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles, & de promesses, de tout ce que je luy avois ordonné de demander de ma part, & l'Abbe Basqui me vint trouver, accompagné du Pere de Juliis, pour régler plus particuliérement avec moy toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conference me devoit estre d'vne entiére satisfaction; mais je reconnûs qu'il ne vouloit que chercher des pretextes de se plaindre de moy, & que l'on n'avoit point d intention de me donner du secours. Il m offrit le débarquement des troupes, que je souhaitois passionnément; Mais ayant demandé de l'argent, sans quoy elles m'auroient esté non seulement inutiles, mais tout-à-fait préjudiciables, & ruïneuses, il me répondit qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change sur Génes ne pouvant pas estre si-tôt acquitées. Je luy dis que si les troupes mettoiét pied à terre sans que j'eusse de l'argent pour les payer, il me seroit impossible de les faire vivre avec ordre, & que s imaginát estre en vn païs de conqueste, & en vne guerre nouvelle, je ne pourrois les empécher de piller ni de vivre licencieusement; les soldats ne se réprimant que par le châtiment, que l on ne peut faire quād ils ne sont pas payez; & qu'ainsi leur insolēce, & leur déréglement attireroit non seulemēt la haine du païs contre la Nation Françoise; mais qu'ayant mesme affaire à vn Peuple cruel & emporté, qui se voyant maltraitté, par ceux dont il esperoit du secours, ne manqueroit pas de les égorger tous, & moy avec eux, & que ce seroit vn assuré moyen de rétablir les affaires d'Espagne. Pour remédier à cét inconvenient, je luy dis que je savois que l'on joüoit grand jeu sur l'armée, & qu'il y avoit beaucoup d'argent, & qu'il seroit aisé en bourssillant, d'amasser deux mille pistoles, dequoy je me contenterois,

en attendant de plus grandes sommes ; & qu'ayant dequoy payer les gens que je demandois, pour huit ou dix jours, je me ferois fort dans ce temps de chasser les Espagnols de toute la ville, & mesme d'emporter quelqu'vn des trois châteaux, & donnerois le moyen à nostre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces, de trouver leur flotte desarmée & de la prendre toute, ou de la brûler. Il me répondit que l'armement s'estant fait si à la haste, tout le monde estoit si dépourveu d'argent, qu'il ne pourroit pas seulement me fournir cent pistoles. Sur quoy je luy repliquai, que cela estant, il ne faloit pas songer à me donner des troupes, dont je me passerois fort bien, & coulerois le temps jusques à ce qu'il eût fait venir de l'argent, sans quoy, au lieu de profiter de leur débarquement, je ferois perdre la réputation à la France, & il m'en coûteroit infailliblement la vie, & nous procurerions aux ennemis des avantages, qu'ils n'estoient pas en estat d'espérer.

L'on a pris de cette réponse, le prétexte de se plaindre de moy, & de dire, que j'avois refusé les secours que l'on m'avoit voulu donner, pour vouloir estre indépendant de la France, & croire me pouvoir maintenir sans elle. Mais je laisse à juger à ceux qui considéreront ces choses ici sans passion, si ma conduite est plus blâmable, que la maniére d'agir que l'on a tenuë avec moy.

Je demandai ensuite de la poudre, l'on me promit de m'en donner ; & envoyant des felouques pour la querir, l'on les chargea de trente-six barils, trente qui furent envoyez à Gennare pour la munition du Tourjon des Carmes, & seulemens six pour moy, me faisant espérer le reste des quarente milliers que je n'ai jamais vû, n'en ayant pû tirer davantage. Pour l'artillerie, mes pontons ne se trouvérent pas assez

assez bien faits au gré des Officiers de l'armée, qui dirent ne pouvoir l'hazarder, qu'ils ne fussent racommodez ; ce que je fis faire inutilement. Pour des méches, & des balles, l'on ne parla point de m'en donner.

L'Abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée, pour m'aboucher avec les Généraux ; Mais outre que je ne pouvois ni avec honneur, ni avec bien seance, m'y rendre, vn Gouverneur ne sortant iamais de sa place assiegée, estant chargé de la seureté de la ville, du commandement des armes, & de l'autorité sur tout le Royaume, il n'eût esté ni honneste, ni raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fût perduë, durant qu'vn vent contraire m'auroit empéché de venir remedier au desordre qu'auroit causé mon absence ; le respect seul de ma personne, & ma presence y maintenant dans l'ordre, & le devoir, vn peuple turbulent & seditieux. Quand je n'aurois pas eû toutes ces raisons, il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader, mais à me donner de l'ombrage, & de la défiãce: De-sorte que je m'apperçus qu'il n'avoit point d'autre fin, que celle de me rendre de méchans offices, en publiant comme il fit, à son retour, que non seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes; Mais mesme que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ni de commerce avec les Officiers de l'armée, & eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le Pere de Iuliis, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre, & le dessein de m'arrester. Ledit Pere, par la mesme instigation, dit qu'il avoit reconnû que j'avois pensée, au dîner que je voulois donner à Posilippe, de retenir les Officiers qui débarqueroient pour ostages, jusques à tant que l'on m'eût donné toutes les assistances que j'a-

vois demandées, & que l'on m'avoit promises ; Ce qui fut vn artifice, pour empécher que nous ne pussions avoir de communication ensemble, où nous eussions pû nous éclaircir de toutes les fourberies de ce galand homme, que je verifiai par-là, comme j'en estois déja suffisamment informé, qu'il estoit vn espion, & pensionnaire d'Espagne : je croi qu'il n'y a personne, qui considérant attentivement sa conduite, n'en soit persuadé aussi-bien que moy, & qui ne le juge plûtôt vn Agent d'Espagne, que de France. I'en eus encore des preuves plus essenciel-les. Car la Noblesse ayant envoyé savoir de moy, si l'armée en dependoit, dans la résolution, en ce cas, de se déclarer, je luy fis part de cette bonne nouvelle ; & dés le soir mesme, il fut trouver Gennare, pour l'assurer qu'elle n'avoit ordre que de luy obeïr ; ce qu'il publia dés le lendemain, afin de rompre mes desseins, & de rengager tous les Cavaliers dans le service d'Espagne, plûtôt que de se voir soûmis à l'insolence & brutalité de Gennare.

Il arriva vne chose, qui faillit à me desespérer, & me faire perdre patience. Deux vaisseaux chargez de bled, qui venoient aux Espagnols, furent pris par l'armée, à nostre veuë : I'en eus vne extréme joie, me persuadant que le Ciel nous les avoit envoyez miraculeusement pour nous tirer de la nécessité : mais l'on les fit passer à Portolongone, nous donnans de méchantes excuses, & nous faisant espérer leur retour de jour en jour. La malice fut poussée plus loin, car l'Abbé Basqui me disant, que l'armée manquoit de biscuit, & qu'il me prioit de l'en pourvoir, en attendant qu'il luy en pût venir de Provence, & de mesme temps beaucoup de bleds pour nous ; il ne m'en restoit qu'environ pour trois semaines, j'en fis biscoter la moitié : aprés

quoy, m'ayant consumé vne partie de mes vivres, & rendu inutile ; il me laissa mon biscuit, me disant qu'vn vaisseau en avoit apporté à l'armée, & qu'elle n'en avoit plus de besoin.

Il me fit ensuite vne proposition assez ridicule, qui fut de faire donner la protection du Royaume de Naples à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile. A quoy je luy répondis que j'estois trop serviteur de Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour consentir à vne chose si fort contre sa réputation, qui le rendroit la risée & la fable de Rome, le faisant Protecteur d'vne République, qui ne pouvoit passer que pour chimérique, puisqu'elle n'estoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussi cette judicieuse reponse, & s'en servit pour débiter, que non seulement j'estois ennemi de la France, mais mesme de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec luy, pour me rendre vn piége, que je reconnus dabord, & évitai. Ce fut que pour faire voir l'entier établissement de mon autorité, je devois faire battre monnoye, & ne souffrir que celle du Roy d'Espagne eût aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je témoignai approuver cét avis; & de fait, j'en fis fabriquer d'argent & de cuivre; mais avec cette précaution, que quand j'en faisois faire pour mille écus, il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la République, le reste estoit à la marque d'Espagne, mais dattée de l'année precedente. De quoy l'on se voulut servir pour me nuire ; mais j'appaisai par mes raisons vn petit tumulte que l'on excita sur ce sujet, & crus qu'il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en état de mourir de faim.

L'on me voulut faire vn nouvel embarras dont je me tirai avec vigueur, & résolution. Gennare s'en vint à la teste de quantité de gens de la populace, me demander tumultuairement la grace de Miguel de Santis, estant vne personne fort aimée de toute la ville, pour l'agréable service qu'il luy avoit rendu dans les premieres seditions, d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, & fait traîner son corps par les ruës, me representant que si je le faisois mourir, l'on croiroit que je le sacrifiois au ressentiment de la Noblesse, pour qui je témoignerois par là trop d'inclination : ce qui mettroit le Peuple au desespoir. Je luy répondis que son supplice importoit à la conservation de mon autorité, sa temerité & son insolence ayant esté trop excessives & trop publiques, pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je luy pardonnasse ; & que si je refusois vne priére qu'ils avoient si à cœur, il arriveroit vne générale sedition Je luy repartis que je n'estois pas d'humeur à souffrir que l'on me fît faire les choses par force : que la consequence en seroit trop dangereuse ; que je voulois accoûtumer le peuple à me porter plus de respect, & à me venir demander à genoux, les graces que l'on desiroit obtenir de moy, & non pas s'imaginer de me faire, par la crainte, condescendre à leur volonté ; Que ce procedé si peu soûmis avanceroit sa mort, contre mon intention, puisque si l'on s'y fût pris d'vne maniere plus raisonnable, & plus pleine de déférence, je luy aurois accordé la vie ; Que je ne craignois point les tumultes, ayant assez de crédit, & de résolution pour les appaiser, contenir la ville dans le devoir, & faire punir ceux qui voudroient s'émouvoir, & que si j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bien-tôt les potences du Marché, garnies des plus emportez, &

des plus mutins ; Qu'ils apprissent à connoître mieux mon humeur & la façon dont il faloit agir avec moy : Et appellant vn de mes gardes, je luy commandai devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito Auditeur général, de faire confesser Miguel de Santis, & de l'aller faire exécuter à l'heure mesme, sur le chemin d'averse, d'y faire planter vn poteau, sur lequel on mettroit sa teste, & attacher à vn arbre son corps par vn pied, avec vn écriteau, que je l'avois fait mourir comme personne seditieuse, & sanguinaire, desobeïssant à mes ordres, & méprisant mon autorité. Ce qui fut fait ponctuellement, à la grande satisfaction de la Noblesse, dont l'amitié pour moy redoubla beaucoup, voyant la ponctualité que j'apportois à l'execution de mes paroles, & le soin que je prenois de les venger, & de les satisfaire. Aprés quoy, congédiant ceux qui m'estoient venu haranguer, avec tant d'effronterie & d'imprudence, je m'allai promener par toute la ville, pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites, & j'y trouvai les mesmes marques de respect, & d'amour qu'à l'ordinaire, sans que personne osât se plaindre, ni ouvrir la bouche sur ce sujet.

Vn soir l'Abbé Basqui fut trouver Gennare, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de luy & de son intercession ; & consultant avec luy les moyens de me perdre, il luy promit en ce cas l'assistance de la France, & le rétablissement de son autorité. Ils n'admirerent dans cette conference secrette, que Tonno Basso, & quelques autres leurs adhérans, avec le Docteur Francisco de Pati, homme qui ne leur estoit point suspect, pour avoir concerté à Rome, à mon insçû, deux jours auparavant mon départ, avec Monsieur de Fontenay, de rendre

le Royaume de Naples tributaire à la Couronne de France, & avoir tenu depuis vn commerce secret avec luy.

Sur les cinq heures du matin, ledit Francisco de Pati me vint trouver, & me demandant audiance, se mit à genoux à la ruelle de mon lict, & me rendit compte de tout le détail de ce qui s'estoit passé entre l'Abbé Basqui & Gennare, ce qu'il avoit négocié avec Monsieur de Fontenay, & generalement tous les secrets de leur correspondance, dont il me promit desormais de m'avertir ponctuellement, me demandant pour recompense de cét important service vne charge de President en la Chambre des Comptes. Et l'Abbé Basqui m'estant venu trouver le matin à mon lever, je luy dis estre fort surpris de sa conduite, & que s'il estoit payé des Espagnols, & avoit dessein de les servir, il n'en pourroit pas tenir vne autre. Ce discours l'étonna & fit changer de couleur; Jl commença d'entrer dans de grandes justifications, & me fit mille protestations, & d'amitié & de service; à quoy je luy repartis, qu'il ne m'éblouïroit pas par ses beaux discours; Que je le croyois fort habile, mais qu'il ne l'estoit pas assez, & avoit la physionomie trop épaisse pour me dupper; Que je croyois qu'il avoit fort lû Machiavel; mais que quand je voudrois jouër d'esprit, j'aurois vne politique si rafinée, que j'y ferois en deux heures de commentaires, qu'il n'entendoit pas en dix ans d'étude. Il me dit ne comprendre rien en tous ces discours, & je les luy voulus expliquer, en luy declarant que je savois ses intrigues les plus secrettes, ses négociations avec Gennare, les desseins pris avec luy contre mon autorité, ma liberté & ma vie. Ce qu'il voulut nier effrontément. Mais il fut tout-à-fait embarrassé, quand je luy racontai par le menu, le détail de tout

ce qui s'estoit passé, & les moyens dont ils se pretendoient servir pour executer leurs intentions; je luy nommai mesme toutes les personnes qui avoient connoissance de ce complot. Il me parut fort inquieté, & se retranchant sur la negative, il perdit toute contenance, quand je luy découvris que je tenois toutes ces choses de Francisco de Pati, & luy dis la recompense que je luy avois accordée, pour vn service si signalé, & que s'il vouloit, je le ferois venir pour les luy soûtenir. Il perdit la parole, & saisi de frayeur, crut que c'estoit fait de sa vie; mais je le rassurai, en luy jurant que j'avois tant de respect pour le caractere qu'il avoit d'Agent du Roy, que quelque chose qu'il eût entrepris contre moy, au lieu d'en avoir du ressentiment, il ne trouveroit en moy que des caresses, & vn dessein de se servir; Que je voulois par mon procedé luy faire avouër, que j'avois pour la France plus de zele, plus de passion & de fidelité, que luy; puisqu'il ne travailloit qu'au rétablissement des Espagnols, en cherchant tous les moyens de faire manquer vne entreprise si avantageuse à la Couronne, & ménageant la perte du serviteur le plus passionné, le plus fidele, & le plus desinteressé qu'elle auroit jamais; & que moy, malgré tous ces artifices & sa mechanceté, je demeurerois dans le respect, & ne songerois qu'à sacrifier ma vie pour sa gloire, & ses avantages; Que j'estois asseuré qu'il seroit desavoüé d'vn si infâme procedé: Que ce n'estoit point par ordre de la Cour, qu'il agissoit de la sorte; & qu'il n'estoit pas besoin de recourir à de si étranges moyens, pour ruiner ma fortune, & s'opposer à mon établissement; puisque, si ma personne donnoit quelque ombrage à la Cour, & que l'on ne voulût pas que je demeurasse davantage à Naples; au premier ordre que je

verrois ſigné du Roy, ou au moindre billet que je recevrois de la main de Monſieur le Cardinal Mazarin, je partirois ſans répugnance, & irois rendre compte de mes actions; préférant la gloire d'obeïr & de ſatisfaire à mon devoir, au plus grand & plus ſolide établiſſement que je puſſe tenir de la fortune. Il fut ſurpris de me voir dans vne telle ſoûmiſſion, pour n'avoir aucun prétexte de me nuire: mais je croy qu'aprés en avoir ſi mal vſé avec moy, il n'eut garde de témoigner la verité de ma conduite; qu'au contraire, il me rendit tous les plus méchans offices qu'il luy fut poſſible, afin de m'empêcher d'eſtre ſecouru, & d'avancer par vn abandon général, la perte d vn homme qu il avoit trop offenſé, pour luy pouvoir pardonner, & qui ſeroit toûjours vn témoin irréprochable de la perfidie qu il avoit euë pour la France.

Depuis cette converſation il ſéjourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement, ſuivant ces deſſeins, comme l on le verra par la ſuite de ce diſcours. Il tâcha de me faire tuër par vne émotion populaire; en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea, & les autres perſonnes de ſa cabale, me voulut faire paſſer pour le Tyran de Naples, plûtôt que pour le Reſtaurateur de ſa liberté: & en cas qu'il n y pût réüſſir par cette voie, qu'il croyoit plus honneſte, pour ne pas paroître avoir de part à vn accident que l'on n'attribuëroit qu'à la ſedition d'vne populace emportée, & tumultueuſe, il réſolut en levant le maſque, de me faire poignarder, par vne conjuration qu'il forma de dix-ſept perſonnes, dont les Chefs eſtoient Tonno Baſſo, Saluator de Gennaro, & Piétro Damico, leur perſuadant qu'eſtant ennemi de la France, j'eſtois cauſe que le Peuple n'en recevoit aucun ſecours, qui leur fourniroit toutes les choſes en

abondance, dont il pourroit avoir besoin, dés que je serois mort;& qu'autrement l'armée avoit ordre de se retirer, & de les abandonner. J'eus quelque soupçon de tout ce complot,& je jettai deux hommes, parmi ces gens, suspects, qui paroissant fort mal satisfait, & fort animez contre moy, furent reçus dans toutes leurs assemblées, & m'avertissoient ponctuellement de toutes les résolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dés ce soir assembler quantité de peuple dans le Marché sous les armes, & entrer beaucoup de monde dans le Convent des Carmes où je logeois, & je fus surpris durant que nous estions l'Abbé Basqui & moy en conference, de voir arriver le Corps de Ville & le Conseil,qui demãdoient à me parler d'vne affaire de la derniére consequence, pour le bien public; Vincenzo d'Andrea s'y rencontrant comme par hazard, Tonno Basso fut celuy qui me porta la parole, homme éloquent & d'vn esprit fort chaud,& fort emporté. Il me dit que le Peuple estoit satisfait de ma conduite, & avoit beaucoup de reconnoissance des grands services que je luy avois rendus; Mais que l'établissement de la République estant si necessaire; il me prioit d'en vouloir jetter les premiers fondemens; Que j'y conserverois la qualité de Duc, & de Général de ses armes, avec le titre de Défenseur de la liberté, que j'avois si bien merité; Mais qu'il estoit temps de former vn Sénat, sans l'avis & délibération duquel il ne se devoit ni rien ménager ni rien entreprendre; & que de voir en ma seule personne toute l'autorité,cela sentoit trop son Tyran, ou son Roy; Que ce soupçon m'attiroit la haine de tout le monde, puisqu'il paroîtroit que j'aurois plus de dessein d'opprimer la ville, & le Royaume, que de les tirer de captiuité.

Ce discours captieux me surprit, mais ne m'étonna pas, & me fit rappeller en vn moment toutes les lumiéres d'esprit que je pouvois avoir, qui furent redoublées par la necessité où je me vis, de me tirer d'vn pas si glissant & si dangereux, y ayant de tous les deux costez beaucoup à craindre; puisque si je refusois la demande que l'on me faisoit avec tant d'instance, je ne pouvois éviter la mort, comme vn Tyran que je me déclarerois vouloir estre, ou si j'accordois ce que l on desiroit de moy, je ne serois plus qu'vn fantôme, sans crédit, & sans pouvoir. Chacun jetta les yeux sur moy, attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois, ne croyant pas que sans estre preparé, je pusse en choisir vn qui me fût avantageux, ni éviter vn péril évident, & quasi égal, de quelque costé que je voulusse pencher. Je leur répondis en riant; Que je m'estimois extrémement heureux, de ce que les services que j'avois essayé de rendre au Peuple jusques ici, eussent esté reçus agréablement, & que j'eusse eû l avantage de luy plaire; mais que ma joie se redoubloit en voyant la passion avec laquelle il souhaitoit de se mettre en République, se devant souvenir que j'estois le premier qui avoit proposé cette maniére de gouvernement, & que je desirois ardemment, puisque je luy en avois fait venir la pensée, comme la résolution la plus avantageuse que nous pussions jamais prendre; Que j'avois plus d'envie que personne du monde de la voir mettre en exécution, puisque de son établissement dépendoit & le repos, & la liberté du païs; Qu'il faloit y penser, & y travailler sérieusement; Mais que toute l'Europe, & Rome principalement, ayant les yeux sur nostre conduite, il faloit la prendre, & si juste, & si raisonnable, que l'on ne pût pas nous tourner en

ridicules, les affaires dépendant de la réputation, qu'il faloit ménager de sorte, que nous ne fissions rien dont les ennemis pussent tirer quelque avantage, qui observoient soigneusement toutes nos démarches, afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions, qui ne pourroient estre légéres ; nôtre salut ou nostre perte dépendant de la bonne ou mauvaise maniére de nous gouverner ; Qu'il y avoit beaucoup de sortes de Républiques, & que nous devions bien considerer, avant que de choisir, celle qui nous seroit la plus avantageuse, & plus sortable à l'humeur & à la disposition du païs; Que la Populaire avoit ses douceurs, mais aussi qu'elle avoit ses inconveniens ; Que toute la ville, & tous les peuples y auroient assurément plus de penchant ; Que Naples estant vn Royaume rempli de Noblesse, brave, & généreuse, qui avoit jûsqu'ici eû tant de part au gouvernement, je croyois fort dangereux de les en exclurre, puisque le desespoir réünissant inséparablement les Cavaliers aux interests des Espagnols, nous aurions bien de la peine à resister à ces deux puissances jointes ensemble ; Que le nombre en estant si grand, nous ne pourrions pas aisément, ni les chasser tous, ni les exterminer ; Qu'il n'y en avoit pas vn qui n'eût ses habitudes, & sa suite, & qu'ainsi ils nous formeroient des divisions dangereuses parmi nous, & feroient naître de si grands embarras, qu'il faudroit des siécles entiers pour les surmonter ; Que des gens desespérez estoient à craindre, qui n'ayant plus rien à ménager, mettroient tout en vsage, pour conseruer leurs biens, leurs vies, leur honneur, & leur rang : Que nous aurions à combatre vn hydre renaissant ; Que je ne voyois pas quelle raison nous pouvoit obliger à nous jetter dans des périls si difficiles à

ſurmonter, que j'oſois meſme aſſurer d'eſtre impoſſibles, nous attirant Rome ſur les bras, que nous avions à ménager ſerieuſement, puiſque dans vn Etat, dont le Pape eſtoit le Seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire vne ſubverſion generale, ſans ſa participation & ſon conſentement, que nous n'obtiendrons jamais, rencontrant tant d'oppoſitions dans le crédit de quelques-vns de nos Cavaliers, qui eſtoient liez de ſang & de parenté avec les Cardinaux les plus accreditez, & les principaux Seigneurs de cette Cour; Que cette ſorte de République ne nous pouvoit jamais eſtre propre, eſtant bien plus raiſonnable d'affoiblir les Eſpagnols, que de les fortifier de ceux, dont la valeur & la conſideration faiſoit toute leur puiſſance, & n'eſtant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penſeroient quand ils y verroient leur ſeureté, qu'à travailler conjointement avec nous, à chercher le repos, & la liberté, & employer contre ceux qui nous opprimoient également, leur ſang & leur vie, pour tirer la patrie de l'oppreſſion, ſous laquelle elle languiſſoit depuis tant d'années. Qu'ainſi je croyois que nous devions penſer à regagner toute noſtre Nobleſſe en luy faiſant connoître qu'elle pouvoit trouver avec nous & ſon repos & ſon avantage.

Chacun applaudit à mes raiſons, & demeura d'accord qu'il ne les faloit pas exclure du Gouvernement; Et qu'vne République populaire ne pouvant s'établir que tres-difficilement ne feroit qu'avancer noſtre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconvéniens à la compoſer purement des Nobles, qui tyranniſeroient le Peuple, ayant la memoire trop fraîche des outrages qu'ils en avoient reçus, & dont ils leur voyoient encore les mains teintes du ſang de leurs proches;

Qu'ils n'oublieroient pas l'incendie de leurs maisons, le saccagement de leurs biens, & la ruïne entiére de leurs terres; & qu'ils employeroient le crédit & l'autorité qu'ils auroient acquise, à venger leur passion particuliére; Que les Espagnols y pourroient rencontrer leur perte; mais que le Peuple n'y trouveroit que des fers, au lieu de la liberté qu'il recherchoit, & se verroit traitté plus cruellement qu'il n'avoit esté jusques-ici par les ennemis pour qui il avoit pris tant d horreur, & tant d'aversion. Tout le monde s'écria tout d'vne voix que ce seroit empirer son mal, au lieu de le soulager, & qu'il n'estoit pas question d'en parler davantage; Mais qu'il faloit s'arréter au choix d'vne République mixte, où le Peuple & la Noblesse eussent vne égale autorité. Je leur répondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultez, puisque nous ne pouvions pas prendre seuls la résolution de l'établir, sans consulter auparavant tous les Nobles, les détacher d'avec les Espagnols, & les réünir avec nous, n'estant pas juste que le Ciel leur ayant donné de si grands avantages sur le Peuple, ce mesme Peuple leur voulût faire la loy, & formât sans eux, vne maniére de gouvernement, où ils devoient avoir la meilleure part: Et qu ainsi, auparavant que de rien conclurre, l'on devoit leur donner avis de la résolution que l'on estoit sur le point de prendre, afin que leur interest les obligeât à venir dire leurs sentimens dans vne affaire, où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dit, que comme Duc de la République, je devois leur écrire à tous de se rendre auprés de moy, pour délibérer sur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, & voir ensemble les moyens les plus promts, & les plus assurez de donner à tout le païs le repos & la liberté. Je suis

preſt, leur dis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez ſur ce ſujet:Mais je prévois de cette réſolution, des ſuites fâcheuſes, qui pourroient vous donner du déplaiſir, & que je me ſens obligé de vous repreſenter, afin que vous n'ayez pas à me reprocher que je vous aye jettez dans les inconveniens, dont j'aurois bien de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de vanité à la Nobleſſe, ſi nous avons recours à elle, comme nous eſtant néceſſaire; tous ceux de ce Corps croiront que nous reconnoiſſons noſtre foibleſſe, & que nous ne nous ſentons pas capables de reſiſter à nos ennemis, à moins que de nous voir ſoûtenus de leur valeur, & de leur autorité; & ſe perſuadant nous eſtre néceſſaires, ils nous tiendront le pied ſur la gorge, & exigeront de nous des conditions que nous ne pourrons ni ne devrons leur accorder avec honneur, & le refus que nous leur en ferons, les aigriſſant contre nous, les réünira plus étroitement avec nos ennemis, s'imaginant que nous ſommes ſur le point de nous perdre.

Mon ſentiment ſeroit donc de faire publier vn Manifeſte, par lequel je déclarerois qu'ayant eſté élû Duc de la République, j'attends les bras ouverts tous ceux qui voudront avoir recours à moy; Que ce titre, auſſi-bien que celuy de Défenſeur de la liberté, m'engage auſſi étroitement dans les intéreſts de la Nobleſſe que dans ceux du Peuple; Que je les conſidére également, ſachant bien neantmoins faire la difference, que l'ordre du Ciel & la naiſſance apportent entre les perſonnes; Que je ſuis comme vn bon pere, qui aimant tendrement tous ſes enfans, fait la diſtinction d'avec les autres, de celuy à qui appartient le droit d'aîneſſe: Et qu'ainſi je convie tout le monde à recourir à moy, réſolu de traitter chacun ſelon ſes mérites, & don-

ner dans l'établiſſement que je prétends faire d'vne République, le rang & l'avantage, que la vertu & le ſang doivent regler entre les perſonnes ; ainſi je ferai les conditions à ceux qui ſe préſenteront, au lieu de les recevoir d'eux : Et comme il y a de trois ſortes de Nobleſſe dans le Royaume, il faut auſſi ſe gouverner de differentes maniéres. Il y a des Cavaliers, qui ont bien vécu avec noſtre ville, & avec leurs ſujets, & qui ſe ſont fait aimer & eſtimer géneralement par leur ſage conduite ; à ceux-là, l'on ne leur ſauroit faire trop d'avantages, & de trop bons traittemens. Il y en a d'autres qui ſe ſont fait aimer dans Naples, & qui ont tyranniſé leurs ſujets ; il les faut obliger à changer de conduite, les raccommoder avec leurs vaſſaux, de peur de les perdre en gagnant leurs maiſtres, & entremettant mon autorité, pour les obliger de bien vivre enſemble, m'engager à faire executer ponctuellement ce qui m'aura eſté promis de part & d'autre. Ceux qui reſtent, qui ſont également haïs dans leurs terres & dans la ville, ayant toûjours eû vne conduite violente & emportée, ne doivent pas eſtre exclus de toute eſperance de pardon, ce qui par néceſſité les rendroit inſéparables de nos ennemis ; Mais l'on les doit obliger à s'éloigner pour quelque temps, leur laiſſant la joüiſſance de leurs biens, & ne les rappeller qu'aprés avoir ſouffert vne eſpéce de banniſſement pour l'expiation de leur faute, qui ſera ou plus ou moins long, ſuivant l'apparence qu'il y aura de leur amendement.

L'on applaudit à tout ce raiſonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui ſeroit poſſible. Je me chargeai d'y ſatisfaire, repréſentant neantmoins qu'il faloit vn peu de loiſir ; la précipitation gâtant plûtôt, qu'elle n'avance les affaires de cette nature. Tonno Baſſo,

aprés avoir approuvé mes raisons, comme les autres, me dit qu'il n'y avoit rien de si juste, ni de si raisonnable que ce que je venois de leur déduire; Mais que comme l'établissement de la République devoit de necessité tirer de longue, il croyoit à propos cependant, de commencer à former vn Sénat. Je me mis à soûrire de ce discours, & luy fis connoître que le Sénat estant le corps de la République, l'établissement de l'vn n'estoit autre chose que celuy de l autre; Qu'il faloit voir auparavant, de quelle façon l'on le devoit régler, quel nombre l'on fixeroit de Sénateurs, combien il y en devoit avoir de chaque Province, si chaque ville du Royaume en devoit avoir vn, combien de voix devoit avoir la ville de Naples, & enfin mille choses qui ne se pouvoient pas régler sur le champ; Et puis, qu il sçavoit bien que pour mettre vne imposition legére sur le Royaume, il faloit les vœux des Communautez des Provinces, & du Baronnage; Que celuy de Naples estoit composé de cinq siéges de la Noblesse, & de trente-deux Ottines du Peuple, sans quoy il estoit imparfait; Qu'a plus forte raison pour déliberer sur vne affaire de cette importance, il faloit de nécessité faire cette assemblée générale qui nous estoit absolument impossible.

Il en demeura d accord, & me proposa de faire en attendant des Vice-Senateurs. Je luy dis qu'il avoit esté jusques-ici inouï que l'on eût commis des gens à l'exercice des Charges qui n avoient jamais esté en nature; Mais que je reconnoissois que me jugeant incapable de gouverner sans Conseil, tout son discours n'alloit qu'à m'en établir vn; en quoy il m'obligeoit sensiblement, n'aimant pas à me rendre grand des évenemens, & estant bien-aise d avoir des gens sur qui me soulager, & qui fussent capables de me donner des bons avis; Qu'il faloit

voir de combien le corps en seroit composé, & qui auroit à les nommer, & que n'ayant pas à disputer des noms, ils prendroient s'ils vouloient celuy de Vice-Senateurs; Qu'encore estoit-il à craindre que le Royaume ne voulut pas deferer à l'autorité de ceux qui ne seroient nommez que par la Ville, & sans sa participation, & que Naples ne perdît la prérogative d'en estre le Chef, chaque ville prétendant en son particulier, faire vne Republique independante, & qui ne fut simplement que son alliée. Ce que je ne disois pas sans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres, que je leur fis voir, signées l'vne, la Republique de Saint Severin; & l'autre, la Republique de la Cave.

Tout le monde commença à murmurer, & trouver que j'avois grande raison; mais Tonno Basso s'échauffant, & s'obstinant dans son opinion, je luy demandai encore vne fois, qui devoient estre ces Vice-Senateurs, ou qui les devoit nommer. Il me répondit avec chagrin que ce devoient estre eux qui representeroient le corps du Senat, qui devoient faire cette nomination. Je luy répondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fut le Corps de Ville, & les Capitaines d'Ottines. Il repartit avec emportement que le Corps de Ville ne devoit point se mêler de choses pareilles, son autorité ne s'étendant qu'à régler les vivres, & à pourvoir à l'ahondance. Je m'étonne, luy dis-je, que vous contestiez la puissance de ceux qui vous l'ont donnée : vous avez esté nommé pour assister & servir de Conseil à Gennare, à cause de son incapacité; son employ estant cessé, le vostre l'est mesme : il s'agit de matiere plus importante, & il est à propos de savoir, si les Ottines ne veulent point faire de nouvelles nominations, ou en confirmant celles de vos personnes, vous destiner pour les emplois dont il est question,

La dispute s'échauffa entre le Conseil & le Corps de Ville; Ils se prirent de paroles avec tant d'aigreur, que sans l'interposition de mon autorité ils seroient infailliblement venus aux mains. Ils me prierent de terminer leur differend, & de régler ce qui estoit de leurs prétentions. Je répondis que je ne me sentois pas capable de prononcer sur vne matiere si importante; Mais que ne voulant point desobliger personne, il faloit que d'vn costé le Corps de Ville, & les Ottines, & de l'autre ceux qui pretendoient former celuy du Conseil, donnassent leurs raisons par écrit aux quatre plus habiles Jurisconsultes de la ville, qui sachant les coutûmes du païs, & ce qui s'y estoit pratiqué avant qu'il fût en Royaume, ou dans le temps de quelques révolutions, comme celle qui estoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'Inquisition, me fissent entendre leurs sentimens, apres avoir bien étudié la matiére, & que j'en déciderois avec connoissance de cause, puisqu'ils avoient les vns & les autres la bonté de s'en rapporter à moy; dont ils demeurérent d'accord: & je nommai pour cét effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Augustino Mollo, & Aniello Portio; Et je leur demandai entre les mains de qui, cependant, devoit demeurer l'autorité; Entre les vostres, me répondirent-ils. De qui dois-je donc prendre conseil, car je ne veux point gouverner, sans recevoir les avis de quelqu'vn, ne m'en sentant pas capable. Vous n'en avez pas besoin, se recriérent-ils; car vous en savez plus que nous. Je m'en excusai; leur disant, qu'ayant affaire à vn Peuple soupçonneux & difficile à contenter, je ne voulois pas m'exposer à luy déplaire, ni souffrir qu'il prît jalousie de mon autorité; que je ne pourrois aussi-bien seul resister à l'accablement de tant d'affaires; que je n'estois venu me jetter parmi eux que

pour les servir, sans avoir l'ambition de les commãder, qu'autant de temps qu ils le voudroient, & de maniére qu'ils l'ordonneroient, & que plûtôt que de me voir dans de continuelles inqnietudes, & d'estre toûjours en peine par les ombrages que l'on pourroit prendre de moy à toute heure, sans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer: Que je demandois mon congé, durant que l'armée estoit en état de me rembarquer. La voix s'éleva par toute la chambre, en suite dans les salles, & de là dans le Marché; Que le Peuple estoit perdu, si je l'abandonnois, qu'il n'avoit de confiance ni d'espérance qu'en moy seul; Qu'il ne desiroit point que j'eusse de conseil de personne, que je n'en avois que faire; Et qu'enfin il n'obeïroit qu'à moy seul; Qu'il vouloit que je commandasse souverainement, me reconnoissant pour son Maistre.

J'appaisai cette émeute en déférant à la volonté tant de gens; Et pour estre mieux éclairci de leurs sentimens, j'ordonnai que tout le monde s'assemblât le lendemain matin, chacun dans son quartier, où j'irois les apprendre.

L'Abbé Basqui, au sortir de chez moy, s'entretint avec les conjurez, qui enragez de n'avoir pas réüssi dans leur dessein, & de voir avec quelle adresse j'avois évité vn piége si dangereux, qu'ils m'avoient tendu, & que mon autorité en estoit mieux affermie, & eux entiérement exclus de la part qu'ils prétendoient dans le gouvernement, & s'allérent assembler dans vne Eglise, pour resoudre de me poignarder: Mais n'ayant pû demeurer d'accord, ni du temps, ni du lieu de l'exécution de leurs entreprises, ils remirent à en conferer la nuit suivante. Et le lendemain matin l'Abbé Basqui m'estant venu dire adieu, pour s'en retourner sur l'armée, afin d'attendre le succés de la conspiration qu'il m'avoit

préparée, ne croyant pas de feureté pour luy de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empécher qu'il ne fût déchiré par le Peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet, & à s'éventer,& luy reconnu pour en estre l'auteur; Je le retins pour estre le témoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allai dans tous les quartiers, où ayant exposé à tout le monde, ce qui estoit arrivé le soir, & demandant le sentiment public,il fut fort surpris de voir que tout d vne voix, l'on me declara que l'on voulois que je fusse le maistre absolu, que j'agisse souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre, & traîner par les ruës ceux qui s'y voudroient opposer.Ce qui fut suivi d'vne acclamation generale, que l'on ne reconnoîtroit jamais d'autre autorité que la mienne; Que c'estoit trop peu pour ce qu'ils me devoient,que de me faire Duc de leur Republique; qu'ils vouloient que je fusse leur Roy. A quoy je m'opposai par les mesmes raisons que j'avois fais les deux autresfois, les menaçant de les abandonner, & m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniâtroient dans vne pensée si peu raisonnable, & si hors de saison. Et m'appellant leur Pere, & leur Liberateur, le Conservateur de leurs biens, de leur vie, & de l'honneur de leurs familles, me protestérent avec les témoignages d'vn respect & d'vn amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre, & mourir avec moy, & qu'ils n'épargneroient ni leur sang, ni mesme la vie de leurs femmes, & de leurs enfans, aussi bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obeïr, ou du moindre de mes intérests.

L'Abbé Basqui s'étonna du grand crédit que j'avois acquis en si peu de temps,& de voir que toutes les ruës avoient esté en vn moment tapissées sur

mon passage ; Que l'on me jettoit des eaux de senteur, des fleurs, & des confitures des fenêtres ; Que l'on étendoit des manteaux, & des tapis sous les pieds de mon cheval, & que l'on venoit brûler devant moi du parfum & de l'encens, & qu'il n'y avoit ni femmes, ni enfans, aussi-bien que les hommes, qui ne me donnasse mille benedictions, & des témoignages d'amitié, que l'on reconnoissoit aisément venir du fond du cœur, sans aucune flaterie ni dissimulation. Et m'ayant dit qu'il n'auroit jamais crû ce qu'il avoit vû ; je le priai d'en rendre vn fidéle compte, & de me faire entendre quelles estoient les intentions de la Cour ; Que je tournois les esprits du peuple comme il me plaisoit, Et que je me ferois fort avec vn peu de temps, par mon adresse, & mes soins, de faire tomber la Couronne de Naples entre les mains du Roy ; ou s'il ne l'agréoit pas pour luy, de la mettre sur la teste de Monsieur, ou de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & que je le conjurois de me parler librement sur vn point si important, puisque je n'avois, ni n'aurois jamais d'autre intention que de faire réüssir celles de la France quelles qu'elles pussent estre. Il m'assura n'avoir aucune instruction particuliere sur ce sujet, & que tout ce qu'il pouvoit savoir, estoit que le Roy ne desiroit autre chose que de voir chasser les Espagnols de Naples ; Et que pourveu qu'ils perdissent le Royaume, il luy estoit indifférent à qui il tombât, puisqu'il en tireroit toûjours vn assez grand avantage. Je ne sai s'il n'estoit pas plus instruit de ce que la France pouvoit desirer, ou qu'il ne s'en voulût pas expliquer avec moy, pour avoir toûjours sujet de se plaindre de ma conduite ; Mais il est constant, que ni de lui, ni des Ministres résidens à Rome, je n'ai jamais pû apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernasse. Ainsi l'on n'a pû, ni dû me blâmer

avec justice de ma maniere d'agir, ne m'ayant jamais esté rien commandé.

La peur qu il eut que je ne pusse avoir quelque commerce avec les Officiers de l'armée, & leur donner des informations particulieres de toutes choses, l obligea à apporter tous ses soins pour empécher que le Gentilhomme que Monsieur le Duc de Richelieu m envoyoit, pour me faire compliment, ne débarquât, & faire en sorte que l'on le fit passer & garder soigneusement sur vn autre navire, de peur qu'il ne retournât dans le bord de l'Admiral, que lors que l'armée seroit sur le point de se mettre à la voile. Par où l'on peut voir, que si je n'ai pû avoir de commerce avec ses Officiers, ce que je souhaittois ardemment, il n'a pas tenu à moy.

L'on me fit savoir de l'armée, que faute d'eau elle seroit contrainte de se retirer, si je n y remediois, je leur envoyai aussi-tôt dix-huit felouques pour en faire : mais ce nombre n'ayant pas esté jugé suffisant, sous ce méchant pretexte, elle se mit à la voile, & reprit le chemin de Portolongone, sans avoir fait autre chose, que m'exposer à mille perils, dont je puis dire, ne m'estre garanti que par vn pur miracle : Et si je n'eusse établi vne créance extraordinaire parmi le Peuple, je devois cent fois estre déchirè, se voyant privé de tous les secours que je luy avois fait esperer, avec tant d'apparence, dont j'étois le garand, & la caution, & n'ayant que ma seule personne pour les assister.

Cette puissante armée ne voulut point contribuer à la ruïne de l'Espagne, qui estoit infaillible, en prenant, ou bruslant toute sa flotte qu'elle trouva sur le fer, & toute desarmée, & desarborée à son abord; me consuma la moitié de mes vivres inutilement, & si j'ose dire avec malice, prit deux vais-

ſeaux de bled à ma veuë,& les envoya à Portolongone; me refuſa le peu d'argent que je demandois pour faire ſubſiſter les troupes dont je preſſois avec tant d'inſtance le débarquement ; ne me donna de poudre que ſix barils,& je n en tirai d'aſſiſtance que de l arrivée des ſieurs Chevalier de Fourbin, Baron de la Garde, Chevalier de Gent, Souïllac, de Glandeveze, Baron Durand, Saint Maximin, depuis Mareſchal des logis de mes gardes, & Beauregard Officier d'Artillerie,encore firent-ils tous les efforts poſſibles pour les empécher de me venir trouver. Je laiſſe à juger ſi tout autre que moi ſe voyant ſi malheureuſement abandonné, n'auroit pas perdu le courage, auſſi-bien que l'eſperance ; Et ſi je n'eus pas beſoin d'vne extréme reſolution, pour reſiſter à vne ſi mauvaiſe fortune, & de beaucoup d'adreſſe pour me parer des périls où j'eſtois expoſé avec tant d'apparence. Neantmoins renouvellant de vigueur dans ce déplorable état, voyant que tout rouloit ſur ma perſonne, je m'employai avec tant d'ardeur, & de ſoins, que non ſeulement j évitai ma perte,mais faillis ſeul à cauſer celle des Eſpagnols,comme l'on le verra, ſi l on veut lire attentivement la ſuite de ces Mémoires, qui quoy que veritables, ſeront trouvez ſi extraordinaires, qu'ils paroîtront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le Corps de Ville, & ceux qui avoient juſques-là compoſé celuy du Conſeil,& leur dis que je ſavois qu'il y en avoit parmi eux qui avoient conjuré contre ma vie, & s'eſtoient aſſemblez la nuit,dans vne Egliſe,pour déliberer ſur cèt attentat ; Que comme je n aimois pas à m'enſanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur, pourveu qu'ils vouluſſent s'en repentir, & prendre à l'avenir vne conduite différente ; Mais que s'ils vouloient perſiſter opiniâtrément

dans ce méchant deſſein, que je leur ferois ſentir des effets de ma rigueur & de ma juſtice, aprés avoir refuſé ceux de ma clemence, & de ma bonté, avec l'aſſurance que je leur donnois de perdre non ſeulement la memoire d'vne ſi deteſtable penſée, mais de ne les pas moins aimer & conſidérer à l'avenir. Tous les aſſiſtans furent ſurpris de cette modération, les coupables ne s'en ébranlérent pas trop, & les autres me priérent de les déclarer, & de les punir ſevérement, eſtans indignes de pardon; Et que ſi ma bonté m'empéchoit de les vouloir châtier, je laiſſaſſe le ſoin au Peuple d'en faire l exécution, qui ſeroit aſſez rude pour donner de la terreur à toutes les perſonnes capables de ſemblables perfidies, devant cét exemple au public, qui m'en conjuroit à genoux. Ie répondis, que ſi les complices de cette action ſi noire avoient quelques reſtes d honneur, ils ſeroient touchez de ma douceur, & me ſeroient à l'avenir & affectionnez & fidéles; Mais que s'ils perſevéroient dans leur mauvais deſſein, mettant à bout ma patience; je les ferois punir comme ils le méritoient. La nuit ſuivante ils ſe raſſemblérent dans vne autre Egliſe, pour délibérer vne ſeconde fois ſur l'exécution de leur entrepriſe. Je renvoyai querir le lendemain matin les meſmes perſonnes, & leur dis encore les meſmes choſes que j'avois fait le jour précedent, & que je me laſſois de leur ingratitude, & qu'aprés leur avoir pardonné deux fois, s'ils retomboient la troiſiéme dans la meſme faute, rien au monde ne ſeroit capable de les ſouſtraire à ma juſte vengeance. Ils ne changérent point de ſentiment: mais s'eſtant contentez de changer de lieu pour s'aſſembler, comme j'en fus averti, j'envoyai à meſme temps les Officiers de mes gardes, ſe ſaiſir de leurs perſonnes, & deux des dix-ſept qu'ils eſtoient, ayant demandé de

de m'estre amenez pour prendre l'indulte,& me declarer toute la conspiration, j ordonnai qu'on les conduisist chez moy, où se jettans à mes pieds, ils me demandérent la vie, & me rendirent compte de tout ce qu'ils savoient.

J'appris de leur bouche, que l'Abbé Basqui leur ayant fait entendre que j'estois ennemi de la Couronne de France, j'avois passé à Naples contre ses ordres, & sans sa participation, & que j'estois la cause que le Peuple ne recevoit aucun secours; Que l'armée navale par cette seule raison n'avoit débarqué ni troupes, ni munitions, ni artillerie, & avoit fait passer à Portolongone, les deux vaisseaux chargez de bled qu'ils avoient pris à la veuë de la ville : Qu'il y en avoit encore d'autres arrivez de Provence, tout prests à leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes sortes de secours, dés qu'ils auroient défait la France d'vn rebelle, & d'vn ennemi, & leur ville d'vn Tyran, qui sous le prétexte de leur procurer le repos, & la liberté, ne travailloit qu'à s'accréditer parmi eux, pour pouvoir par aprés les opprimer plus à son aise,& vsurper la souveraine autorité : Que l'envie de se voir assistez à chasser les Espagnols, les avoit fait résoudre d'oster le seul obstacle qui les privoit de l'assistance, & de la protection de la France; Que le desespoir de se voir abandonnéz, & l'assurance de recevoir en abondance toutes sortes de secours, leur avoient fait jurer à tous ma perte,& prendre le dessein de me poignarder; Qu'ils estoient dix-sept de ce complot; mais que Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Piétro d'Amico estoient les plus animez, & les Chefs de cette entreprise; Qu'il y avoit encore vn Prestre appellé Camillo Todino, & vn Greffier, nommé Caldedino, & me déclarérent ensuite tous les autres dont j'ai perdu la memoire, pour y avoir

trop de temps ; que pour eux ils auoient eû toûjours horreur de cette affection, avoient dissimulé leurs véritables sentimens pour découvrir ceux des autres & venir par aprés m'en rendre compte, & que je savois bien leur avoir ordonné de feindre d'estre mal satisfaits de moy & se mêler parmi tous les gens qu'ils connoîtroient suspects, & mal intentionnez. Je ne leur pardonnai seulement; mais leur témoignai que je lur avois obligation de me tirer d'vn si grand péril & que je m'en souviendrois en temps & lieu pour payer le service qu'ils me rendoient. Je leur fis aussi-tôt apporter du papier & leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient déclaret, & de le signer, aprés quoy je les fis remener prisonniers dans la Vicairie, & envoyant chercher l'Auditeur général je luy commandai de s'en aller interroger les coupables & de les confronter auec ces deux qui s'estoient indultez, les faisant appliquer à la question seulement par forme suivant la coûtume du païs, afin que leurs temoignages eussent plus de force à la confrontation. Tous les complices estant présentez devant eux, n'eurent aucune cause de récuration à alléguer &, la conscience leur reprochant leur crime, ils ne le niérent pas, ni ne le confesserent pas aussi entiérement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'estoit passé & voyant la conséquence de l'affaire & que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France dans leurs confessions, & d'attribuer à ses ordres ce qui ne procedoit que la malice & de la perfidie de l'Abbé Barqui; jordonnai à l'Auditeur général de faire donner aux Chefs de la conspiration la question ordinaire & extraordinaire, & quand ils voudroient commencer à parler de faire sortir le greffier, & les autres Officiers de la Justice, afin d'écrire de sa main leurs dépositions

tions, pour les pouvoir tenir ſecrettes, & empécher le Peuple d'entrer en connoiſſance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France, qui produiroit quelque méchant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, ſi contraire aux coûtumes & à l'humeur du païs, & dont le ſeul Abbé Baſqui eſtoit l'auteur, eſtant capable, & accoûtumé à de ſemblables infamies, & entreprenant celle-ci, pour ſervir vtilement l'Eſpagne, à deſſein de décrier la France dans l'eſprit des Napolitains, en la faiſant ſoupçonner d'autoriſer vn aſſaſſinat, à quoy elle n'avoit nulle part. Tonno Baſſo parut d'abord aſſez conſtant à la queſtion ; mais preſſé par la violence des tourmens, & plus encore par les remords de ſa conſcience, il confirma de point en point la dépoſition des deux perſonnes à qui j'avois fait grace, & y ajoûta encore beaucoup de circonſtances fort conſidérables, & entre autres, que l'on trouveroit dans vn des Convents des Iacobins, dans la chambre d'vn Docteur, qu'il nomma, vn Manifeſte qu'il avoit dreſſé pour faire publier auſſi-toſt que j'aurois eſté poignardé, afin de juſtifier ſon action, & la faire voir néceſſaire, n'eſtant entrepriſe, que pour le ſervice de la France, & pour les avantages du païs, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les ſecours qui luy eſtoient néceſſaires pour acquerir la liberté & le repos, & l'affranchir de l'oppreſſion des Eſpagnols ; Et que n'agiſſant que par le zéle qu'il avoit pour la patrie, ſon action n'auroit rien que de glorieux ; oſtant la vie à vn Tyran, & au perturbateur du repos public, pour tirer des fers tous les habitans de ſa ville & de ſon païs. J'envoyai auſſi-tôt chercher ce Maniſeſte qui me fut apporté, & que je trouvai dans les meſmes termes, & les meſmes ſentimens qu'il avoit dit. Les autres conjurez ſe trouvérent tous conformes

dans leurs dépositions, & leur procés estant achevé, pour ne pas répandre tant de sang, je me contentai d'exposer à la rigueur de la Justice les trois Chefs, faisant retenir les autres dans la prison, jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir, & les envoyer seurement par mer hors du Royaume. Les femmes & les parens des condamnez vinrent échevelées, & se déchirant le visage avec les ongles, pour m'émouvoir à compassion, suivant la coûtume du païs, se jetter à mes pieds, & me demander leurs graces; ce que je leur refusai, & n'aurois pas pû leur faire, quand je l'eusse voulu, tant le peuple estoit animé contre eux: & aprés des efforts redoublez deux ou trois jours de suite, sans rien obtenir, elles me priérent qu'au moins l'exécution ne s'en fît pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder, & m'en fis presser fort long-temps, quoy que je l'eusse résolu, pour empécher qu'ils ne parlassent à la mort, & comme ils estoient abusez, ils ne déclarassent que j estois ennemi de la France, que j'estois cause qu'elle ne donnoit pas de secours, & que c'estoit pour son service, & par sa participation qu'ils avoient entrepris de me poignarder; ce que je savois bien estre faux, & que je ne voulois pas, ni qu'on pût croire, ni mesme le soupçonner. Aussi-tôt qu'ils eurent les testes coupées, on les porta sur l'épitaphe du Marché, & leurs corps y furent pendus tout nuds par vn pied, supplice ordinaire des traîtres, & l'on y mit des inscriptions, qui portoient qu'on les avoit fait exécuter comme assassins, perturbateurs du repos public, & gens qui avoient conspiré contre moy. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le Peuple, & luy donna bien de la joie, de me voir délivré d'vn si grand péril, & par l'horreur & l'appréhension qu'il en conçut, il redoubla

pour moy & sa tendresse, & son amitié.

Ensuite je dépéchai à la Cour le sieur de Tallade, pour rendre compte de toutes les négociations que j'avois achevées ; de la scituation où j'avois mis toutes les affaires; de la demande que j'avois faite de tous les secours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois esté entiérement refusé ; de la méchante conduite de l'Abbé Basqui ; des preuves évidentes que j'avois, qu'au lieu de servir la France, il n'avoit fait qu'appuyer les intérests d'Espagne, travailler à ma ruïne particuliére, aussi-bien qu'à celle de Naples, & de tout le païs ; des émeûtes qu'il m'avoit suscitées pour me faire périr, des artifices dont il s'estoit servi, pour y parvenir; de la proposition ridicule qc'il m'avoit faite, touchant Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile; de l'empéchement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la Noblesse; & enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder ; des sujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce & correspondance avec les Officiers de l'armée, dont l'on me vouloit malicieusement rejetter la faute, du manquement qu'elle avoit fait à son arrivée de ne pas faire périr toute la flotte d'Espagne ; ce qui se pouvoit avec autant de facilité, que peu de péril ; Et finalement de m'avoir abandonné aprés m'avoir fait consumer la moitié de mes vivres, sans me vouloir donner vn grain de bled, de la charge de deux vaisseaux qu'ils avoient pris à ma veuë sur les ennemis ; ce qui auroit mis le Peuple dans le dernier desespoir, & m'auroit fait massacrer malheureusement, si je ne m'estois par mes soins acquis vn si grand crédit, que je pouvois assurer de maintenir les affaires sans déperir jusques au retour de l'armée: Que je conjurois Monsieur le Cardinal Mazarin, sur l'amitié & pro-

tection de qui je faisois vn solide fondement, de me renvoyer promptement vn puissant secours de nitds, d'hommes, d'argent, d'artillerie, & de munitions de guerre, sans quoy il me seroit impossible de me soûtenir plus long-temps; Mais aussi que les recevant, j'assurois de rendre au Roy des services plus importans que ceux que l'on attendoit de moy & de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la Couronne de Naples. Je luy donnai des instructions fort précises de tout ce qu'il avoit à traitter de ma part avec mondit Sieur le Cardinal, & avec mes proches, que je luy donnois charge de presser de me secourir d'argent, le plus promptement, & en la plus grande somme qu'ils pourroient, puisque de là dépendoit ou mon salut, ou ma perte. Je le chargeai sur tout, de m'obtenir de Monsieur le Cardinal Mazarin des instructions de la maniére dont j'avois à me gouverner, afin de ne point manquer en suivant ses ordres, & de témoigner par bon obeïssance aveugle, la fidélité, le respect, & le zéle que j'aurois toûjours pour la Couronne de France. Je les fis partir en diligence, & luy ordonnai de passer à Rome, de communiquer toutes choses à Monsieur de Fontenay, & de luy rendre les lettres dont je l'avois chargé pour luy.

Durant les festes de Noël, tous les Bandits que j'ai déja nommez, s'animans par l'espérance que je leur avois donnée de la prise d'Aversé, & par la présence de l'armée, firent la guerre avec plus de hardiesse, & de succés. Les Espagnols attribuoient à ma vigilance, & à mes soins, tout ce qui leur arrivoit de desavantageux, & crurent que ma conduite avoit plus de part en ma bonne fortune, que le hazard.

Le Prince de Montesarchio incommodé de la fiévre quarte, s'en estant allé chez luy pour se faire

traitter quelques jours auparavant ; Ils le soupçonnérent d abord d'intelligence avec moy, qui neantmoins n'estoit autre que la reconnoissance qu'il m'avoit témoignée d'avoir garenti ses sœurs de la fureur du Peuple, & de laisser en seureté dans sa maison. Leurs ombrages s'accrûrent, quand estant obligé de se retirer en Poüilles pour quelques affaires particuliéres, de peur que sa maison ne fût pillée dans son absence, j'envoyai vne commission à vn de ses gens, pour y commander de ma part, aussi-bien que toutes les milices de ses terres. Ce fut vn procédé que j'observai tout autant qu'il me fut possible avec toute la Noblesse, pour mettre leurs biens à couvert, me faire aimer d'eux par cette protection, & redoubler la défiance des Espagnols, dont j'espérois d heureuses suites.

J'appris aussi que Polito Pasténa s'estoit emparé de Salerne, & marchoit pour attaquer Scafatta, dont la prise m'estoit d'vne extréme importance, me rendant maistre de la riviére de Sarne, & de dix-sept moulins, qui faisoient subsister les ennemis dans les Châteaux, & dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eûs aussi avis que Paul de Naples s'estoit rendu maistre d'Avelline, & se fortifioit de gens pour faire de plus considérables entreprises. Paponi, qui n'avoit fait jusques ici que de courir la campagne, & faire des brigandages sur le bord du Garillan, accompagné des sieurs Daretze, avoit pris la ville de Sessa, Itri, & la Tour de Suerlonga, poste assez cõsidérable, pour estre sur le bord de la mer. Le sieur de Lascaris neveu du Grand Maistre de Malte ; que j'avois envoyé servir auprés de luy, s'empara de la ville de Fondi ; Et ce petit Corps d'armée se rendit assez considérable, pour devenir maistre de la campagne, & bloquer de telle sorte la ville & château de

Gayette, qu'il luy ostât la communication du reste du Royaume, & l'empéchat de pouvoir plus recevoir de secours par terre. Piétro Crescentio, avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez, attaqua la ville de Montefusculo, capitale de la Province qui porte le mesme nom, & résidence d'vn Président, qui est le titre qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces, qu'il obligea d'en sortir, la prenant en fort peu de temps, ses troupes s'allant grossissant de jour en jour.

Dns la Pouïlle, Sabatto Pastore me donna avis qu'il estoit assez fort; ne trouvant rien qui luy resistât à la campagne, pour y exécuter quelque dessein considérable; & je luy envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia, lieu fameux par la foire qui vaut six cens mille écus de rente, qui ne consiste qu'au péage des bestiaux qui paissent l'hyver dans les plaines de la Poüille, & vont l'esté chercher des pasturages dans les montagnes de l'Abbrusse, dont il s'empara en fort peu de jours, & ensuite des villes de Lusciéra & de Troya.

Dans vne partie de la Calabre, Trussardo s'estant fortifié commença de s'y faire craindre, & prit quelques lieux importans, qui avoient fait difficulté de se déclarer dans nostre parti. Dans vne autre partie de la mesme Province, il me fut demandé vn Chef, & quelque Officier François avec luy: j'y envoyai vn jeune Avocat nommé Paris, personne de résolution & de vigueur, accompagné du sieur de la Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres qui combattoient ailleurs sous mes commissions. Dans la Basilicatte, & la terre de Barri, le Comte del Vaillé, & Mathéo Christiano assemblant du monde, chacun de son costé, firent des prises assez considérables, & entre autres d'Altamura Matéra, Gravina, Cassano, Bitento, & autres lieux.

Les Bandits commencerent auſſi à remuer dans l'Abbruſſe, & beaucoup de gens m'envoyérent demander des commiſſions. Les ſuccez des nos armes n'y furent pas plus malheureux ; Mais comme ils n'arriuerent pas ſi-tôt, je remets à en parler en ſon temps.

Les Eſpagnols recevant tous les jours de ſi mauvaiſes nouvelles, commencerent à apprehender leur perte ſerieuſement, voyant que toutes choſes me réüſſiſſoient avec tant fortune, que je venois à bout de toutes mes entrepriſes, & croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la Nobleſſe, avec laquelle ils ſoupçonnoient que j'avois d'étroites intelligences, & pris de grandes meſures. Ce qui les confirma dans cette opinion, fut que le Duc de Vairanne levant le maſque, m'envoya demander la commiſſion de Meſtre de Camp general, dans la terre de Labour, ſur les confins de l'Etat Eccleſiaſtique. Le Duc de Vietry, dont les terres ſont proche de Salerne, ne crut pas les pouvoir conſerver ſans ſe rendre auprés de moy : Il arriva dans ce temps à Naples pour me venir aſſurer de ſon obeïſſance, & de ſes ſervices. Beaucoup de perſonnes de haute naiſſance, & des plus riches du Royaume, deſquelles il ſeroit trop ennuyeux de particulariſer ici les noms, s'eſtant retirées dans la ville de Benevent, m'envoyérent exprés faire compliment en des termes fort obligeans ; dequoy les Eſpagnols furent ſenſiblement touchez.

Je crus de mon coſté ne devoir pas demeurer les bras croiſez ; & aſſemblant de troupes dans la ville, que je fis joindre par les milices de Nocéra, & de la Cave, j'envoyai attaquer la Tour du Grec, que les ennemis avoient regagnée ſur nous, qui fut priſe en vingt-quatre heures, & de-là je fis aſſiéger la Tour de l'Annonciate, donnant le com-

mandement de ce siége au Mestre de Camp Melloni. Les Espagnols enuoyant à leur secours la galére de Saint François de Borgia, les forçats qui étoient dessus se revoltérent, prirent prisonnier le Capitaine, & la firent échouër en terre, au mesme endroit, où trois jours auparauant, celle de Sainte Therese avoit fait la mesme chose. La place dura trois jours, & m'ennuyant de sa résistance, je me résolus d'y aller en personne; Mais je trouuai à mon arrivée, que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée, & s'estoient retirez. Aprés la prise de l'Annonciate, je fis revenir les troupes qui l'avoient assiegée, pour le faire partir le lendemain, & tâcher de prendre Castellamare, lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres, n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capouë, & Gayette en estant si dépourveuë, qu'ils ne pouvoient recevoir aucune assistance de ce côté-là. Et comme le Melloni m'estoit necessaire dans Naples, où il faisoit la charge de Mestre de Camp general, estant le plus ancien de nos Officiers, je donnai cét emploi au sieur de Cérisantes, m'ayant esté demandé vn Chef François. Il prit possession du commandement de ce petit Corps, qui estant en bataille prest à marcher, se mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour appaiser ce desordre; mais les soldats luy perdirent le respect, le menaçant de le tuer, s'il les pressoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remede, j'y courus aussi-tôt, & vis qu'à mon abord, tous ces revoltez souffloient leurs meches, & les compassoient, se preparant à tirer sur moy, en me presentant leurs mousquets; je leur demandai fierement; qui estoient ceux qui ne se fioient pas à ma parole, & ne vouloient pas m'obeïr: Vn insolent me répondit, C'est moy, & generalement tous les autres: Je poussai mon cheval droit à luy, & met-

tant l'épée à la main, luy passant au travers du corps, je le tuai tout roide. Y en a-t-il d'autres, m'écriai-je, qui veüillent mourir de la main. Vn de ses camarades me dit que c'estoit luy : Vous ne le meritez pas, luy répondis-je, mais vous mourrez de celle d'vn bourreau ; & le prenant par le collet, je le fis desarmer, & le faisant confesser par vn Aumônier du Régiment, je le fis pendre à l'instant à vn arbre. Tout le reste étonné de ma résolution mit les armes bas, & me demãda pardon. Alors je leur commandai de marcher, & leur faisant voir de l'argent, que j'avois fait apporter pour leur donner, je leur dis que pour les punir de leur revolse, ils n'en recevroient de trois jours. Aprés quoy, les ayant accompagnez vn quart de lieuë, je m'en revins dans la ville, d'où je détachai quelques gens, pour s'aller saisir de la Cerra, passage qui nous estoit d'vne extraordinaire conséquence : Et ordonnai à Paul de Naples, d'aller attaquer la ville de Nola ; Elle se rendit en fort peu de jours, & voulut envoyer faire la capitulation avec moy, que ledit Paul de Naples n'observa pas, dont il fut puni quelque temps aprés, aussi-bien que de tous ses autres crimes.

Gennare & Vincenzo d'Andréa s'estant railliez ensemble, se servirent de cette favorable conjoncture pour me susciter vn embarras des plus dangereux qui me soit survenu, dans tout le temps que j'ai esté dans Naples, dont me démêlant avec vigueur & adresse, j'en tirai de l'avantage, & de l'accroissement en mon crédit, & en ma réputation. Ils fomentérent sous main, l'aversion de la canaille avec les bons Bourgeois & Peuple civil, qui à cause du mal qu'ils avoient souffert de leurs insolences, avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obligez. Ces gens, dont le Bourg des Vierges estoit rempli, s'appelloient les Capes-Négres, & le menu peuple

avoit pris le nom de Lazares, dés le commencement des révolutions, comme les revoltez de Flandres, celuy de Gueux; ceux de Guyenne, de Croquans; de Normandie, de Pieds-nuds; & de Sabotiers, ceux de Beausse & de Soulongne. Ces Lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle & la plus glorieuse journée de ma vie, enflez de tous nos bons succez, demander les étrennes dans le faux-bourg des Vierges, peuplé de trente, ou quarente mille personnes, aux Capes-Negres, avec beaucoup d'insolence; vn Gentilhomme leur ayant répondu que leurs pilleries les avoient mis hors d'état de leur pouvoir faire des libéralitez; vn de ces coquins luy repartit qu'il luy donneroit quelque chose, ou qu'il luy arracheroit la moustache, & s'en estant mis en devoir, ce Gentilhomme le tua d'vn coup de poignard, & se retira dans sa maison. Ces Lazares animez par la mort de leur compagnon, envoyérent aussi-tôt chercher du secours dans le Marché, & dans les autres quartiers, dont il y courut bien trois ou quatre mille hommes, & il s'y commença vne batterie, qui fut suivie d'vne escarmouche furieuse, desavantageuse neantmoins à la canaille, qui outre le Corps qu'elle avoit en teste dans la ruë, estoit arquebusée des fenestres. Cette nouvelle m'estant rapportée comme je sortois de table; mon premier soin fut d'envoyer renforcer tous nos postes, & en redoubler les Gardes, de peur que les Espagnols ne perdissent pas vne si belle occasion qu'ils avoient de profiter de ce desordre, pour en attaquer quelqu'vn. Je commandai à Onoffrio Pisacani d'y marcher avec sa Compagnie, pour tâcher d'apporter quelque remede à ce fâcheux accident. J'y courus aussi-tôt suivi de mes gardes, & de trois ou quatre de mes gens, ayant distribué tous les autres dans tous les postes pour avoir l'œil sur tout

ce qui s'y passeroit & m'en venir donner avis. Je menai avec moy Mazillo Caracciolo, mon grand Escuyer, qui me pouvoit servir vtilement, estant personne sage, aimé & accredité dans toute la Bourgeoisie, & capable de negocier quelque chose avec celle de ce fauxbourg, & la Noblesse qui y demeure. J'avois ce jour-là vn habit à l'Italienne le seul que j'aye fait faire dans tout le temps de mon sejour, qui faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, estoit de gros de Naples vert en broderie d'or, & qui pour estre fort brillant & remarquable, me fut necessaire pour me faire reconnoître de loin. A mon arrivée je trouvai Onofrio Pisacani blessé d'vne arquebusade à la main, qui m'avertit qu'il y avoit dans le fauxbourg vne étrange confusion, & avoit prudemment fait fermer la porte de la ville, pour empécher le grand concours de gens qui y accouroient de tous costez, qui auroient accrû le desordre, & rendu plus difficile à s'appaiser. Je fis signe de la main à tout le Peuple que je trouvai amassé de m'écouter; & pour faire cesser la division, je défendis sur peine de la vie, de prononcer de toute la journée, les noms de Lazares, & des Capes-Negres, de parler de trahison, ni d'appeller personne rebelle, qui n'auroient fait qu'alterer davantage les esprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins tiraillant vn Chirurgien, qui malheureusement pour luy, à cause de sa profession, se trouvoit habillé de noir, & l'appellant traître, rebelle, & Cape-Negre, le vouloient assommer devant moy. Il se jetta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand vn Boucher s'en vint avec vn grand coûteau, pour luy couper la gorge: je luy déchargeai vn coup de canne que je luy cassai sur la teste, & l'étendis à mes pieds. Vn autre s'écriant que le

Peuple souffriroit pas d'estre traité de la sorte, je luy fis passer mon cheval sur le vētre,& les ayane envoyez tous d eux prisonniers je les menaçai de les faire prendre avant la nuit. L'on me donna vne autre canne que je rompis sur d'autres mutins, & en fis de mesme jusques à la quatriéme; ce qui fit que le tumulte s'appaisa, tous ces Lazares me demandant pardon à genoux. Ensuite faisant ouvrir la porte de la ville, &y laissant mes gardes pour la garder, je n'en pris que six avec moy pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le Pére Capecé,& deux ou trois Gentilshomme, & entrans dans le faux bourg je trouvai les Lazares aux mains, avec les Capes-Negres, & y ayant bien deux ou trois mille hommes de chaque costé, ie criai à ceux du Peuple de s'ovurir & passant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis,faisant signe du chapeau qu'ils s'arrétassent, & cessassent de tirer: Ce qui fut fait à l heure mesme & avec vn si grand respect que sans plus autre d'actes d'hostilité, ils écoutérent avec beacoup d attention, ce que j avois à leur commander Et pour lors prenant la parole, je leur dis que je voyois avec vne extréme douleur que tous les soins que je prenois de réünir le peuple civil auec le menu Peuple, estoient inutiles par la haine qui se rallumoit entre eux à la moindre occasion, dans vn temps où ne devant avoir quvn mesme interest, ils ne devoient aussi avoir qu'vne mesme pensée;Que l oppression qu ils avoient soufferte des Espagnols, leur estant commune, ils devoient tous faire les mesmes souhaits pour s'en délivrer, & contribuer tous leurs soins avec moy pour se mettre en liberté; mais que leurs partialitez estant le plus grand obstacle que j'y rencontrasse ils devoient s'appliquer à les faire cesser; ce que javois essayé jusques ici vainement de leur

persuader, leur représentant ce qui estoit de leurs intérests, ausquels ils devoient sacrifier leurs animositez, s'ils avoient de l'amour pour leur patrie; Et qu'enfin voyant mes raisons, & mes exhortations si peu considerées, je serois forcé de recourir à des remédes plus violens pour les contenir dans le devoir; & que j'estois tellement touché de ce dernier desordre, que j'employerois toute sorte de rigueur pour empécher, par vn grand exemple, qu'il n'en arrivât à l'avenir d'aussi dangereux que celuy-ci, dont les ennemis n'auroient pas manqué de profiter, sans la précaution que j'y avois apportée. Je commandai que l'on fit planter deux rouës, & quatre potences, dans le milieu du fauxbourg, pour donner de la terreur par les supplices des coupables de cette émeûte. J'ordonnai en mesme temps à tous les Capes-Negres de se retirer dans le Convent de Sancta Maria de la Sanita; & à Mazillo Caracciolo, & au Pere Capecé mon Confesseur, de s'en aller avec eux pour s'instruire du particulier de tout ce qui s'y estoit passé, & des auteurs de cét embarras, pour venir m'en rendre compte, aprés quoy je les irois trouver, pour leur faire entendre mes volontez. Ils m'obeïrent aussi-tôt, & marchérent vers le lieu, où je leur avois commandé de se rendre, aprés leur avoir défendu aux vns & aux autres sur peine de la vie, de faire aucun acte d hostilité: Et de-là, me tournant vers le Peuple, je luy fis vne sevére reprimende, d'avoir au lieu de recourir à moy pour me demander justice, eû la pensée de se la faire soy-mesme, & mettre toute la ville au hazard de retomber entre les mains des Espagnols, si je ne me fusse précautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entreprendre, durant que tout le monde estoit occupé à venger ses passions par-

ticuliéres, abandonnant la defenſe publique, pour contenter leurs animoſitèz ; Et ayant commandé qu'on me remiſt entre les mains, pour les faire châtier, ceux qui avoient commencé le tumulte, il ſe trouva qu'ils avoient eſté tuez, & qu'ainſi le hazard en avoit fait la punition. J'envoai l'ordre à Anielo Porcio Auditeur general de venir informer de part & d'autre de tout ce qui eſtoit ſurvenu, pour ordonner aprés tout ce que je jugerois eſtre néceſſaire. Ie fis rouvrir la porte de la ville, & fis rentrer le Peuple, enjoignant à tout le monde, de ſe retirer chacun chez ſoy, & de mettre bas les armes; ce qui fut fait à l'heure meſme, & faiſant refermer la porte de la ville, j'y fis demeurer mes gardes avec défenſes expreſſes de laiſſer rentrer perſonne dans le fauxbourg.

Mazillo Catacciolo, & le Pere Capecé vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des Capes-Negres, que j'allai trouver moy-meſme auſſi-tôt, pour leur faire vne reprimende; differente de celle que j'avois faite au Peuple, leur diſant que j'avois eſté fort ſurpris de leur emportement, m'attendant de trouver plus de ſageſſe en d'honneſtes gens, dont la pluſpart eſtoient Gentilshommes; Que connoiſſant l'inſolence des Lazares, ils ne ſe devoient pas commettre avec eux; & qu'eſtant la pluſpart des enfans, ils les devoient mépriſer & n'entrer pas en diſcours avec eux; Qu'il faloit ſe retirer dans leurs maiſons; & m'envoyer avertir de leur tumulte, ſans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas; Que j'y ſerois auſſi-tôt accouru, leur en aurois fait juſtice, & donner le fouët dans les fauxbourgs, aux plus mutins de cette petite canaille; Que je les priois, pour l'amour de moy, d'eſtre plus ſage vne autre fois; Que j'aurois vn ſoin particulier de les proteger & garantir de

toutes les insultes que l'on leur voudroit faire à l'avenir; Que s'il y en avoit parmi eux, d'affectionnez au Roy d'Espagne, ils devoient mieux dissimuler leurs sentimens, lesquels estans inutiles à son service, ne feroient que les mettre en péril, hazarder l'honneur de leur famille, & attirer le pillage de leurs maisons, dequoy je les mettrois à couvert, pourveu que par vn zéle trop indiscret, ils ne donnassent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, & m'osteroient les moyens de les servir, comme j'en avois l'intention; Et qu'aprés tout, la conservation de ma personne estant nécessaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y intéresser à bon escient, & non pas m'exposer tous les jours à de nouveaux périls, puisque leurs vies, leur repos, & leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçu, depuis mon arrivée, de si grandes preuves en tant de rencontres différentes.

Ils m'écoutérent avec autant de patience que de soûmission, & me protestérent de ne jamais perdre la memoire des obligations qu'ils m'avoient, & que me devant toutes choses, ils employeroient tout ce qu'ils avoient au monde, pour le salut & la conservation de ma personne, pour qui ils feroient des vœux & des priéres continuelles. En effet, quoy que la plupart d'eux s'intéressassent au rétablissement des affaires des Espagnols, ayant la plus grande partie de leurs biens sur les Gabelles, & qu'ils eussent vne haine mortelle contre la populace, qui en avoit recherché avec tant d'ardeur la suppression, & les avoit outragez en toute maniére; ils eurent tant de ressentiment de la façon obligeante, dont j'vsois à leur égard, qu'ils ne se contentérent pas seulement de prier Dieu pour moy avec toute leur famille; mais croyant que leur perte estoit in-

ſéparable de la mienne,ils veillérent ſoigneuſemeut à ma ſeureté, en me découvrant toutes les conjurations qu'on pouvoit faire contre ma vie,& m'avertiſſant de toutes les entrepriſes des Eſpagnols,dans leſquelles j'aurois pû courir quelque fortune. Je les aſſurai qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux, & y demeurer ſans aucune crainte, puiſque je me chargeois de leur défenſe, & de leur protection.

Je remontai auſſi-tôt à cheval, & fis tout le tour du fauxbourg, pour y laiſſer toutes choſes en aſſurance & en repos, & pouſſant mon cheval à toute bride, vers vne ruë, où j'avois ouï tirer vn coup de mouſquet, j'y rencõtrai vne Damoiſelle fort éplorée,qui ſe jettant à genoux devant moy,me demanda juſtice de la mort de ſon frere, qu'vn ſoldat d'vne Compagnie que je rencontrai dans cette ruë, venoit de tuër d'vne mouſquetade à la feneſtre de ſon logis. Je m'adreſſai au Capitaine pour ſavoir celuy qui avoit tiré nonobſtant la défenſe que j'en avois faite, le coup eſtant parti d'auprés de luy ; ce que m'ayant répondu ne pas ſavior, le ſaiſiſſant au baudrier, je le fis deſarmer, & le mis entre les mains de deux de mes gardes, luy diſant que ſa vie me répondroit de l'action de ſon ſoldat, & commandant au Pére Capecé mon Confeſſeur, de mettre pied à terre pour le confeſſer, j'envoyai querir le Bourreau, que j'avois fait venir dans le fauxbourg, pour retenir par la terreur que donneroit ſa préſence, tout le monde dans le reſpect & le devoir. Le Capitalne effrayé, me demandant la vie, m'aſſura qu'il me livreroit le ſoldat coupable; ce qu'il fit à l'inſtant, & les autres ayant témoigné la verité de la choſe, je luy fis rendre ſes armes, & luy commandai dés que l'exécution ſeroit faite, à laquelle je voulois qu'il aſſiſtât, de s'en retourner

avec sa Compagnie dans la ville. Le criminel ayant esté confessé, & pendu par mon ordre aux grilles des fenestres du mort, la perte fut vengée sur l heure, & sa sœur consolée, autant qu'elle le put estre, d'vne si prompte justice.

J'achevai ensuite la visite de tout le fauxbourg; & entendant du bruit dans vne maison d'vne ruë écartée, je m'y rendis en diligence, & trouvai le Sergent Major Gennaro Griffo, fils du vieux Mestre de Camp Bartholoméo Griffo, dont j'ai déja parlé, que huit ou dix coquins armez, l'vn d vn poignard, l'autte d'vn grand coûteau, traînoient à terre, & le reste luy tenant les épées à la gorge prests à le tuer de mille coups: Je leur commandai de le laisser, & de se retirer. Mais voyant que malgré ma défense, Ils ne laissoient pas de persister dans leur dessein, je me jettai en bas de cheval l'épée à la main, & entrant dans la maison, je commençai à les charger pour leur faire quitter pr.se. Le pauvre Gentilhomme se jettant à mes genoux, me pria de luy vouloir sauver la vie, je l'embrassai de la main gauche, & parai de l autre main huit ou dix coups d'épée, que ces canailles luy allongeoient entre mes bras, & sans vne fortune extraordinaire, ils m'auroient tué avec luy. Je le poussai dans vne chambre basse, & sortant à la poursuite de ces insolens, je joignis celuy qui avoit allongé le dernier coup, que j'avois paré, & qui m avoit passé deux pieds derriére le corps, je luy donnai vn si grand coup, que je le jettai à deux pas de moy tout étendu, mon épée ayant ployé jusques à la garde, sans entrer, pour avoir rencontré l endroit, heureusement pour luy, ou vne basque de son collet de buffle croisoit sur l'autre, & se relevant à la haste, Il s'enfuit avec ses compagnons, que je suivis à coups d'épée sur les oreilles, jusques à la grande ruë du fauxbourg, où je

trouvai douze ou quinze cens hommes ſous les armes, qui ayant paſſé par les autres portes de la ville avoient accouru au bruit, qui eſtoit parvenu juſques à eux, de ce qui ſe paſſoit dans le fauxbourg. Je les menaçai de les châtier rudement, d eſtre revenus contre la défenſe que j'avois faite; & leur commandant abſolument de rentrer dans la ville dont j'avois fait r'ouvrir la porte, j'eſtois ſurpris de voir qu ils n'oſoient marcher; & leur en ayant demandé la raiſon, ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnaſſe quelque coup de plat d'épée: j'en mis la pointe en terre, & m'appuyant deſſus, je leur donnai parole de ne les point fraper s'ils m'obeïſſoient; ils mirent bas les armes, & ſe jettant tous à genoux, me demandérent pardon. Cette marque de ſoûmiſſion me fit juger que je pouvois encore faire quelque choſe de plus que ce que j'avois fait, & envoyant querir par vn de mes gardes, Gennaro Griffo, je luy mandai qu'il pouvoit venir ſur ma parole, & qu il importoit même à ſa ſeureté. Il ſe rendit auſſi-tôt auprés de moi, & le prenant de la main gauche, je tournai du coſté de cette populace, & luy dis, Vous voyez ce Gentilhomme, je l'aime & le conſidére, & l ai pris ſous ma protection: de-ſorte que ſi pas vn de vous autres le fâche jamais, ou luy perd le reſpect, rien au monde nem'empéchera de le faire pendre. Où ſont ces inſolens qui l'ont tantôt voulu aſſaſſiner, qu'ils s'avancent, je leur pardonne pour l'amour de luy? mais je veux qu'ils luy demandent pardon à genoux, & luy viennent baiſer les pieds. Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance, & de ſoûmiſſion imaginable. Et l'embraſſant, je luy dis devant tout le monde, qu'il pouvoit demeurer en repos chez luy, puiſque je prenois ſa défenſe envers tous, & contre tous, & que ſi deſormais quelqu'vn avoit la

moindre pensée de l'offenser, ou de luy déplaire, j'en ferois vn si sevére châtiment, que cét exemple le feroit respecter de tout le Peuple. Il se retira fort reconnoissant de l'obligation qu'il m'avoit, & fort satisfait d'avoir vn si bon protecteur. Je remontai à cheval, & faisant rentrer tout le monde dans la ville, par la porte de Saint Gennare; je la fis refermer, & aprés avoir fait vne autre ronde par tout le fauxbourg, y laissant toutes choses tranquilles, & dans vn profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capoüanne.

A peine estois-je dans la ville, que jouïs vne allarme à vn des postes, où je courus en diligence. Les Espagnols me croyant fort occupé à remédier à la confusion qu'ils avoient appris estre dans le fauxbourg des Vierges, avoient crû se prévaloir de mon absence, pour entreprendre quelque chose du costé de Sainte Claire. Mais ils furent bien trompez dans leur attente, quand par les cris redoublez de tous les soldats de Vive son Altesse nostre Duc, & nostre Défenseur, ils furent assurez de ma présence; ce qui les obligea de se retirer sans avoir fait le moindre feu depuis.

En arrivant chez moy, je trouvai les sœurs & les femmes de ces miserables que j'avois envoyé prisonniers; qui toutes échevelées, & les larmes aux yeux, me venoient demander leur grace. Cette journée m'avoit esté trop glorieuse, & j'en estois trop satisfait, pour estre en état de rien refuser; je la leur commodai de bon cœur, & envoyai dés l'heure mesme pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils seroient vne autrefois, & plus respectueux, & plus sages. Ayant l'esprit fort satisfait d'vne si belle journée, je me retirai chez moy, pour me délasser de toutes les fatiques qu'elle m'avoit causées, & pour penser la nuit plus en repos, à

toutes les choses que j'avois à faire au lendemain : Ee m'attachant à établir plus de police, & plus de regle dans la ville, je pris vne maniére de vivre, que je crus nécessaire, & que l'on trouvera estre assez raisonnable, quoy que difficile à pratiquer à toute autre personne moins laborieuse, & moins vigoureuse que moy, qui n'y auroit pû resister, à moins que d'avoir le corps aussi bon que la Nature me l'a donné.

Dés que je me levois en m'habillant, l'on me venoit rendre compte de tout ce qui s'éstoit passé la nuit à nos attaques & les gens les plus considérables de la ville m'informoient de tous les desordres où il y avoit à remédier, & donnoient leurs avis sur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée. J'allois ensuite me mettre dans ma salle sous vn dais; appuyé contre vne table, donner audiance particuliére, faisant tenir mes gardes Suisses en haye, pour empécher que l'on n'approchât de moy qu'vne personne à la fois, afin que ceux qui avoient à me parler, ne pussent estre ni interrompus ni écoutez; & tenant vn Gentilhomme à costé de moy, je lüy remettois entre les mains tous les placets qui m'avoient esté donnez, ayant établi l'ordre de négocier par écrit, pour éviter la confusion, & soulager ma memoire; écoutant neantmoins toutes les choses que l'on me vouloit dire, & répondant sur le champ, à tout ce qui estoit de nature à le pouvoir faire. De-là je me mettois en chaise, pour m'en aller entendre la Messe, tous les Mécredis & Samedis, à Nostre-Dame des Carmes, & les autres jours dans les Eglises où l'on faisoit quelque feste particuliére, ou dans les Convents de Religieuses. où il y avoit des personnet de qualité, pour avoir par leur moyen correspondance avec leurs proches, & savoir d'elles tout ce que je pouvois faire pour

leur service, m'acquerir leur amitié, & les engager dans mes intérests par les soins que je prenois de les obliger en toutes sortes de rencontres. Par les chemins je faisois arrester ma chaise pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Les femmes me venoient demander des graces, que je leur accordois, ou refusois sans les amuser, selon qu il estoit raisonnable, & m'apportant la pluspart vne plume,& de l'ancre pour rēpōdre leurs requestes, je le faisois tout autant qu'il estoit possible. J avertissois dés le soir du lieu où je devois aller à la Messe, afin que les Dames de qualité s'y pussent rendre, ne venant point chez moy,pour n'estre pas la coûtume du païs.Dés que je les avois entēduës, je les allois aborder, pour savoir d'elles ce qu'elles pouvoient desirer de moy, & les ayant écoutées toutes les vnes aprés les autres, sur les balustres de l'Autel, je leur expédiois toutes les graces qu'elles prétendoient pour leurs freres, pour leurs maris, & leurs parens. A mon retour attendant que ma viande fût portée, je redonnois encore audiance à tout ce qui se présentoit, & de-là je me mettois à table. Durant mon dîner je faisois venir ma musique, qui estoit des meilleures de l'Europe, pour me divertir; Elle estoit souvent interrompuë par ceux qui avoient, ou quelque avis à me donner, ou quelque chose à me dire, ou par la signature des expéditions que l'on m'apportoit, qui d'ordinaire estoienc de la hauteur de plus de quatre doits. Je demandois mes chevaux au sortir de table, & en attendant que mes gens eussent dîné pour m'accompagner, je passois ce temps-là à donner des audiances: aprés quoy, montant à cheval, je m arrestois à tous les coins des ruës, où je voyois du monde attroupé, pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire,

& m'informer de toutes leurs néceſſitez, pour y pouvoir remedier. Je faiſois de la façon le tour de toute la ville que je trouvois tapiſſée avec les acclamations, & l'encens dont j'ai déja parlé; ce qui a duré de la meſme force, iuſques au jour de ma priſon; & dés que l'on eût eû le temps d'avoir de mes portraits, j'en trouvois à tous les carrefours, ſous des dais avec des caſſolettes devant. J'allois exactement viſiter tous les poſtes, & y donnois les ordres néceſſaires. Aprés quoy, je ſortois de la ville, pour aller prendre l'air, & le plus ſouvent me promener au Poge réal, dont les jardins, & les eaux ſont les plus délicieuſes choſes du monde; Les autres fois je faiſois monter mes chevaux devant moy, & en montois ſouvent moy-meſme. A l'entrée de la nuit je me retirois écoutant, & entretenant par le chemin, tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moy, les audiances recommençoient pour tous ceux qui ſe préſentoient pour en avoir; Et quand elles eſtoient finies, tous les Officiers des poſtes, & de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, & demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois, ſuivant le beſoin que je reconnoiſſois qu'ils en avoient. Le ſieur Chevalier de Fourbin, en qui j'avois vne entiére confiance la leur diſtribuoit, luy ayant donné le ſoin de la garder, aprés avoir reconnû qu'Aniello de Falco, Général de l'Artillerie, en faiſoit vne trop grande diſſipation, n'ayant pas la force d'en refuſer à tous ceux qui luy en demandoient, & y ayant trouvé tant d'abus, que meſme on l'avoit quelquesfois venduë aux ennemis.

Le Corps de Ville & les Ottines ſe rendoiẽt tous les ſoirs chez moy, ſuivant l'ordre que je leur en avois donné, & pour lors, je conferois avec eux de tous les moyens de faire ſubſiſter le Peuple, & de luy

luy faire fournir ſuffiſamment tout ce qui eſtoit neceſſaire à la vie. Le vin que nous avions en quantité, eſtoit à ſi bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux ſols le pot ; ce qui aidoit beaucoup à ſupporter au peuple le manquement des choſes qu'on avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de la boucherie au rabais, ſuivant la coûtume du païs ; & l'adiudication en fut donnée pour vn prix fort modique à vn homme riche, qui avoit eſté Boucher, qui depuis plus de vingt ans, en avoit toûiours pris le parti : C eſtoit vne perſonne de laquelle le peuple avoit autrefois eû quelque ſoupçon ; mais qui eſtant fort agiſſante, fort entenduë & fort zelée pour moy, ne nous laiſſa manquer de rien, & eut tant deſſein de nous en faire venir de la campagne, que la groſſe viande ne nous a jamais coûtée plus de deux ſols la livre, le veau qui eſt en ce lieu-là des plus délicats, ne nous revenoit qu'à trois ſols, non plus que la livre de jambon, de lard & de chairs ſalées. Nous tirions de la campagne ſi grande quantité de volailles, de gibier, & de toute ſorte de chaſſe, que nous l'avions quaſi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus délicats encore que ceux de Rome. Enfin hors le pain, qui eſtoit vn peu cher, toutes les choſes neceſſaires à la vie & à la bonne chere, eſtoient à meilleur marché qu'en lieu du monde ; Nous avions le plus beau & le meilleur poiſſon qu'on eût ſû voir, qui nous coûtoit fort peu de choſe. Je tenois ſi exactement la main à la conſeruation de nos bleds, que ie reſolvois tous les ſoirs avec ces Meſſieurs, de quel poids devoit eſtre le pain, & quel prix l'on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre le bled, & quelle quantité de farine on devoit diſtribuer aux Boulangers, ne ſe tirant rien des greniers

publics, que sur des billets écrits & signez de ma main: Et pour éviter le desordre & la confusion, j'avois reglé combien de fours cuiroient pour la soldatesque, laissant tout le reste pour le service des Bourgeois & de la ville. Le soir l'on retiroit des Boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu, & l'on en conservoit l'argent pour remplacer, par l'achapt d'autres bleds, ce que l'on tiroit des greniers; & l'on m'apportoit des essais du pain que l'on devoit debiter; pour voir s'il estoit du poids, & de la qualité que j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits, de legumes, ni d'herbages, & ayant assez grande quantité de bled d'Inde, l'on en méloit dans le pain des pauvres gens, qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela, les villages de la campagne, depuis que nous en fusmes maistres, apportoient vendre tous les matins du pain dans la ville, de mesme que ceux de Gonnesse en apportent à Paris. Pour l'orge, & le fourrage pour nos chevaux, nous n'en avons jamais esté en trop grande necessité.

Le reglement de toutes ces choses estant de la fonction du Corps de Ville, m'occupoit vne partie du soir avec eux; Aprés je me retirois dans ma chambre, où quelquefois me mettant au lict pour me délasser, j'y faisois trouver vn des Officiers de la Chambre des Comptes, vn Conseiller de la Vicairie Civile, ou de la Criminelle, & vne personne du Conseil de sainte Claire, pour me donner leur avis sur la differente matiére des placets qui m'avoient esté presentez la journée, que je faisois tous lire devant moy; ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures; & n'en laissois pas-vn qui ne fût ou accordé ou refusé, faisant mettre le matin à la porte de ma Secretérerie,

vne liste de tout ce qui m'avoit esté presenté, où chacun alloit voir, si son affaire estoit faite où faillie, avec tant de ponctualité, que je n'en ai jamais remis d'vn jour à l'autre. Mais pour me rafraichir durant vn si grand travail, nous beuvions toutes sortes d'eaux glacées que l'on fait meilleures, & plus delicieuses à Naples, qu'en pas-vn endroit d'Italie. Apres donnant le bon soir à ces Messieurs, je me faisois apporter à souper, & retenois cependant quelques-vns de mes plus confidens, pour me divertir & m'entretenir avec eux. En sortant de table, je me promenois par ma chambre, & me faisois lire toutes mes dépêches que j'avois reçuës du Royaume durant la journée, ordonnant les réponses, & faisant faire des extraits devant moy des principaux points: l'on y travailloit toute la nuit; & dés que j'estois éveillé le matin, l'on m'apportoit toutes ces lettres pour les signer. Mais pour ce qui regardoit mes négociations avec la Noblesse, pour les tenir plus secrettes, je ne montrois à personne les lettres que j'en recevois, & faisois toutes les réponses de ma main. Il estoit toûjours prés de trois heures, quand je me mettois au lict; & j'ordonnois à mes Valets de chambre de me réveiller à quelque heure de la nuit que ce pût estre, pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Ce qui arrivoit ordinairement cinq ou six fois: Mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'état où j'estois, estimant que parmi vn grand nombre de choses inutiles, l'on en pouvoit par hazard apprendre d'importantes. Ainsi de quelque âge, qualité, ou sexe que pussent estre les gens qui me venoient demander, ils estoient aussi-tôt introduits auprés de moy. Voilà la maniére, dont je me suis toûjours gouverné, & puis dire avec verité, qu'en cinq mois de temps, je n'ai

pû prendre celuy ni de manger, ni de dormir à mon aise.

Ie voulu remedier à la confusion que la faineantise des gens qui portoient les armes causoit dans la ville, l'insolence que les soldats attroupez pouvoient faire plus facilement, l'incommodité de voir toûjours de boutiques fermées, la necessité où estoient reduits les gens de mestier faute de travailler, & la tyrannie qu'exerçoient sur les pauvres Bourgeois ceux qui vendoient des denrées estant armez De sorte que je fis publier vn ban, & afficher par tous les carrefours de la ville, portant commandement à tous les artisans de retourner travailler à leur mestier, à tous les Marchands de rouvrir leurs boutiques : défenses à tous les soldats d'aller en troupe, de porter des armes à feu, ni de battre le tambour par la ville, hors l'heure de monter la garde, & à tous Officiers, de se faire suivre par leurs soldats armez, quand ils iroient à leurs affaires particuliéres, achepter quelque chose, & principalement parler aux Magistrats, recevoir ou soliciter leurs payemens : à tous Bouchers, Boulangers, ou autres vendans les choses nécessaires à la vie, d'avoir des armes à feu, ni autres quelconques sur eux, ou sur leurs étaux, lors qu'ils débiteroient leur marchandise, m'ayant esté fait des plaintes, que quelques-vns d'eux avoient esté assez insolens pour rançonner de pauvres gens, & les forcer de prendre des choses qui ne leur plaisoient pas, & pour des prix dont ils n'estoient pas convenus; & généralement de frauder sur les poids, ni sur les mesures, ni altérer les taux qui auroient esté mis sur les denrées : le tout à peine de la vie.

L'exécution de ce ban fut si exact, que depuis

ce jour-là, la ville de Naples fut plus paisible & plus en repos qu'elle n'avoit jamais esté, dans le temps de la plus profonde paix : Toutes les boutiques y furent ouvertes, & garnies de toutes sortes de marchandises ; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance, que de liberté ; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde ; l'on n'y voit point d'armes, & l'on n'y entendoit point de bruit;les artisans y gagnoient leur vie, du travail de leurs mains, comme auparavant les révolutions, & l'on y véqnit avec plus de douceur, & de tranquilité que l'on n'y auoit jamais fait. Cét ordre que les Espagnols n'y ont jamais pû établir, dans le temps de leur autorité la plus absoluë, & que je fis observer à l'heure mesme que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fût possible,& m'attira plus fortement l'amour & l'estime d'vn chacun.

Les choses estoient en cét état, quand les Espagnols qui recherchoient ma perte, & essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeûte, se servirent de la personne du Duc de Tursi, qu'ils croyoient considéré parmi le Peuple, pour y ménager quelque entreprise. Il s'adressa à vn Sergent Major, nommé Alexio, & employant le crédit de l Internonce pour luy gaigner vn Prestre, nommé Joseph Scopa, il leur fit proposer vn abouchement avec luy : dont : m'ayant rendu compte, ie ne pus pas me persuader qu'vn homme de son âge, & de son importance, fût capable de se laisser transporter à vn zéle inconsidéré, pour l'Espagne, jusques au point de faire vne démarche si hazardeuse, qu elle n'auroit pas esté excusable à vn ieune homme. Ces deux personnes me dirent qu'elles estoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec luy, & qu'elles

avoient penetré qu'il avoit dessein de leur proposer vne entreprise sur ma personne, & en mesme temps, de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville; Qu'elles avoient si bien ioüé leur ieu, qu'elles m'assuroient le lendemain quatriéme de Janvier, de m'apporter sa teste. Je leur défendis à peine de la vie de rien entreprendre sur sa personne, dont ie ne voulois point, si elles ne me la livroient en parfaite santé. Mais sur tout, qu'elles prissent bien garde de ne me rien déguiser, & de ne pas engager ma parole, pour assurance au Duc de Tursi, que ie croyois trop prudent pout se venir mettre autrement entre les mains, & se fier à des gens qui n'avoient aucun caractére qui les autorisât à pouvoir donner de seureté. Je leur permis de prendre toutes leurs mesures, pour le lendemain aprés dîner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, & me rendre compte de tout ce qu'ils auroient ménagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, & m'apprirent que le Duc de Tursi, avec l'Internonce, son petit fils le Prince d'Avelle, l'héritier de sa Maison, & le Secretaire de Dom Jüan d'Austriche, se trouveroient sur les trois heures dans l Eglise de li Patri Luchezi, dans le fauxbourg de Chiaye ; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuscade, & qu'ils me répondoient sur leur teste, de me ramener deux heures aprés le petit-fils, & le grand-pére, le Secretaire de Dom Jüan d'Austriche, & sa personne mesme, que l'on leur faisoit esperer qu'il se rendroit à cette conférence. Je leur commandai sur tout, de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la personne de l'Internonce, qui leur devoit estre sacrée, aussi-bien qu'à moy, puisque d'avoir le Pape, ou favorable ou contraire, dépendoit absolument ou la ruine ou l'établissement de nos affaires.

L'heure estant venuë, & le Duc de Tursi s'y estant

trouvé, avec son petit-fils le Prince d'Avelle, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, & Dom Prospero Suardo Cavalier de beaucoup d'esprit, & fort ennemi du Peuple, ils me mandérent que le Secretaire de Dom Jüan estoit allé querir son Maistre, que ces Messieurs leur faisoient espérer de faire venir, afin de leur confirmer toutes les conditions avantageuses qu'ils leurs promettoient pour le Peuple, & que si ie voulois me donner vn peu de patience, ils le prendroient prisonnier avec les autres. Je iugeai que les Espagnols ne consentiroient pas qu ils s'hasbordât si legérement, & que pour faire vn beaucoup ils perdroient celuy qu'ils avoient entre les mains ; de-sorte que ie leur mandai qu'ils se contentassent des personnes du Duc de Tursi, du Prince d'Avelle, & de Dom Prospero Suardo, & craignant l'insolence du Peuple, & qu'il ne se trouvât dans la troupe quelques-vns assez brutaux pour les assommer par les chemins, ie les enuoyai escorter par la Compagnie de mes gardes, fis trouver trois chaises pour les apporter plus commodément, & donnai ordre au Capitaine de mes gardes, de leur aller faire compliment sur leur disgrace, & me les faire conduire aux Carmes, où ie les attendrois. Le Duc de Tursi reçut fort mal ma civilité, plus enragé de son imprudence, de s'estre ainsi livré luy-mesme entre les mains du Peuple, que de sa prison ; Et dit, avec assez d'emportement, à Augustin de Liéto, que s'il avoit crû qu il eut esté engagé dans mon service, quand, avec ses galéres, il l'avoit rencontré passant à Naples, dans vne felouque, qu'il auroit fait pendre à l'antenne de sa Capitane. Et ayant fait éclairer toutes les fenestres des ruës par où il devoit passer, tout le Peuple estant sous les armes, l'on luy fit voir tontes les Boucheries garnies de viande en abondance, quantité de

volailles, de gibier, & de venaison pendant aux Boutiques, & le Marché rempli de tables couvertes de pain, comme si c'eût esté ce qui restoit du debit de la journée ; ce qui luy donna grand mal de cœur, ne voyant que misére du costé des Espagnols. Il trouva vne garde d'Infanterie devant le Conuent des Carmes où je logeois, mes gardes Suisses en haye sur le degré, mes Gardes de mesme dans ma salle, estant revenus de l'accompagner ; & vingt-quatre Estaffiers, avec chacun vn flambeau de cire blanche, mon appartement richement paré, & fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente Gentilshommes, & cinquante Officiers; & je l'attendois dans ma salle avec Gennare, quelques Cavaliers, & tous les Chefs du Peuple, & les principaux Officiers des troupes. Je luy fis toutes les caresses & honneurs possibles, luy offris la main plusieurs fois, qu'il refusoit avec vn abbatement incroyable, je le pris par la main, & le menai dans ma chambre, où nous estant assis, nous entrâmes dans vne fort grande conversation. Elle commença par vn compliment que je luy fis sur son malheur, luy disant, que ceux qui portoient vne épée, étoient sujets à de pareils accidens, qui ne devoient ni estonner ni surprendre vne personne d'esprit & de cœur comme luy ; Que quelque vtilité que je pusse tirer de sa prise, je ne laissois pas de compatir à son affliction, que j'essayerois d'addoucir par toute la courtoisie, & tous les services imaginables ; Et qu'enfin je luy promettois qu'il recevroit de moy le mesme traittement que je voudrois que l'on me fît, si le malheur m'avoit mis à sa place. Mais que si j'osois luy dire mes sentimens, sans le choquer, je luy dirois que je n'aurois jamais crû, qu'vn homme de son âge, & de son experience eût esté capable de se fier à vn Prestre, & à vn soldat de fortune, à

la parole desquels il ne devoit pas avoir pris tant de confiance, puis qu'outre qu'ils n'avoient pas assez d'honneur pour tenir celles qu'ils donneroient, ils n'avoient pas aussi assez de crédit, ni n'estoient en vn poste assez élevé pour la pouvoir garder, ni donner aucune seureté pour l'execution de leurs promesses quand ils en auroient eû l'intention, Qu'il y avoit quelques jours, qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu'ils traittoient avec luy, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission; Et que sans luy vouloir faire considerer l'obligation qu'il m'avoit, je devois l'informer que leur première pensée n'avoit esté que de luy couper la teste pour me l'apporter; Que cette proposition m'ayant fait de l'horreur, je leur avois défendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me répondroit; Mais que s'ils me le pouvoient amener sans luy faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, & les en récompenserois, comme d'vn service signalé; & que quelque profit que mon parti pût recevoir d'ôter à nos ennemis vne teste si propre à donner de bons conseils, & vne personne si capable par sa valeur, & son expérience, de leur rendre des services considérables, j'aimois mieux le souffrir, & me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer pour mes intérests, à quelque peril, vn homme dont le mérite, la naissance la vertu, & la réputation m'avoient donné tant d'estime, & de venération pour luy. Il me remercia d'vn discours si obligeant, & m'avoüa qu'il reconnoissoit qu'il s'estoit bien legérement hazardé, & avoit fait le tour d'vn jeune homme; mais qu'il auroit bien risqué d'avantage pour le service de son Roy, & qu'ayant à traitter avec vn Peuple leger & rebelle, il faloit de necessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de luy donner de

ſeureté, que moy ſeul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à negocier, ne pouvant eſtre que contre moy, comme le plus dangereux ennemi de l'Eſpagne, du malheur ou proſperité duquel dépendoit ſa bonne ou mauvaiſe fortune. Vous voyez, ce luy dis-je, le ſoin particulier que le Ciel prend de ma conſervation, puiſqu'il punit ſevérement les deſſeins que l'on peut avoir contre ma perſonne. Il me dit qu'il s'en appercevoit à ſes dépens; mais que j'eſtois trop genereux, pour luy vouloir mal de tenter toutes ſortes de moyens de conſerver vne Couronne ſur la teſte d'vn Maiſtre, aux intéreſts duquel, ſon honneur, ſon devoir, & ſon inclination l'attachoient ſi puiſſamment? Qu'il me plaignoit de m'eſtre engagé dans vne entrepriſe qui ne pouvoit qu'eſtre ruineuſe à la fin, & qui devoit vrai-ſemblablement me coûter la perte de la reputation & de la vie; Qu'vne perſonne de ma qualité, & de mon mérite, devoit employer ſon courage, & faire les belles actions que je faiſois tous les jours, pour vn ſujet plus juſte, & plus honneſte, & pour vne meilleure cauſe: Qu'il eſtoit honteux qu'vn homme comme moy, qui devoit eſtre à la teſte des armées royales, dont le commandement ne me pouvoit manquer, quelque parti que je vouluſſe ſuivre, ou de France ou d'Eſpagne, fût venu ſe faire le Chef d'vn Peuple revolté; Que cét emploi trop indigne de moy, terniroit toute la gloire que je pourrois acquerir, quelque choſe d'extraordinaire, que je fiſſe, que je n'avois qu'à craindre, & rien du tout à eſpérer dans ce que je tentois; Que la Monarchie d'Eſpagne eſtoit ſi eſtablie, avoit tant de puiſſance, & de ſi grandes reſources, que l'on ne pourroit jamais impunément eſſayer de l'ébranler: Que ſi la ſuite de mon bonheur venoit à luy donner de l'in-

quietude, elle envoyeroit contre moy de telles forces, & de terre & de mer, que je m'en trouverois accablé; Que mon ambition auoit déja donné tant d'ombrages à la France, que je n'en devois attendre aucun secours; Que le départ de son armée navale m'en devoit avoir suffisamment éclairci, qui n'avoit pas voulu me débarquer aucun secours, & avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte d'Espagne, ce qu'elle avoit pû faire avec grande facilité, & sans aucun péril, que de gaigner vne victoire, & faire vne si belle action dont j'aurois pû me servir pour m'establir; Que l'intention de la France n'estant autre que de s'emparer du Royaume de Naples, elle vouloit laisser manquer le Peuple de toute assistance, afin que la nécessité, & le desespoir l'obligeassent à se jetter entre ses bras; Que j'en serois consideré comme son plus grand ennemi, mon intérest particulier m'engageant de m'opposer à ses avantages, & ne croyant pas trouver de plus grand obstacle qu'en ma personne, qu'elle essayeroit de perdre par toutes sortes de voyes, comme j'avois pû reconnoistre par la conspiration qu'avois ménagé contre moy l'vn de ses Ministres; Que le Peuple qui m'obeïssoit avec joye, m'abandonneroit dés que la Fortune cesseroit de m'estre favorable; Que mon bon-heur me faisant aimer, mon malheur me rendroit odieux, & feroit mon crime: Qu'au moindre mauvais succez, il m'en rendroit responsable: Que l'exemple du Prince de Masse me devoit tenir en continuëlle inquiétude: Et qu'enfin j'estois toûjours exposé au poison, à l'assassinat, & aux seditions, & que connoissant mieux que moy leur naturel, défiant, leger, cruel & turbulant, il m'assuroit que je ne pourrois éviter, pour récompense de tous les services que je leur rendois de me voir vn jour déchirer, & traîner

par les ruës : Qu'il croiroit par ce sacrifice sanglant, appaiser le ressentiment de l'Espagne : Qu'il y avoit des gens dans la ville assez éclairez, pour juger qu'il faudroit vn jour retourner sous leur premiere domination : Que le Peuple civil, & les honnestes gens estoient persuadez de cette verité, & que les autres venant à ouvrir les yeux, recourroient à la clemence de leur Roy, & ressentoient les effets de sa bonté, quand ils voudroient, & dont il seroit volontiers la caution, & leur répondroit de sa teste: Que le soin que je prenois d'empêcher les saccagemens, & les brigandages me perdroit, puisque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur revolte, se lasseroit de fatiguer, & de porter les armes, sans prévaloir de leurs peines, & seroit la premiere à recourir au pardon, ne s'imaginant pas avoir rien à craindre, estant vne victime indigne de la colére de son Maistre, qui n'auroit pour elle que du mépris, & s'appaiseroit par le chastiment, & le supplice de quelques-vns de ses Chefs : Que la Noblesse, sans la reünion, de laquelle je ne pourrois jamais rien faire, ayant autant d'honneur que de naissance, ne se separeroit jamais de son devoir, & auroit pour moy vne haine eternelle, me considérant comme le tyran de sa patrie, & vn Prince ambitieux qui vouloit en envahir la souveraineté, & qui l'empêchoit de se vanger sur le menu peuple, du sacagement de ses maisons, du massacre de ses proches, & de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus : Mais que l'amitié qu'il avoit toûjours euë pour feu mon pere, & celle qu'il avoit pour moy, l'obligeoient à me conjurer de prendre garde serieusement à moy, estant plus prés de l'échafaut que du thrône : Que devant estre fort mal satisfait de l'abandon de la France, l'Espagne seule pouvoit satisfaire à mon ambition, si je voulois recourir à elle,

& qu'il me pouvoit répondre, qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma Maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me vanger, comme à dire le vrai, le traittement que j'avois reçu m'y convioit, l'on me me feroit des partis si avantageux, que j'aurois sujet d'estre satisfait.

Je luy repartis que de la maniére que j'avois disposé les choses les Espagnols estoient plus en péril que moy : Que je leur avois déja osté la communication de tout le Royaume, & par conséquent coupé les vivrees : Que je sçavois qu'ils en manquoient, & que nous en aurions dans peu de jours en abondance ; Que les bourasques & les tempestes de la saison, si contraire à la navigation, leur empécheroient d'en tirer par mer ; Qu'ils avoient esté prests d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, & les Châteaux mesme, pour n'avoir pas dequoy les conserver ; Qu'ils s'estoient trouvez en telle extrémité, qu'ils n'avoient que pour vingt-quatre heures de vivres, sans la galére, qui leur en avoit apporté si heureusement ; Que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours ; Que s'ils avoient vne puissante armée, il sçavoit bien qu'elle estoit devenuë invtile, par le manquement de matelots & de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer, & pour garnir leurs postes ; Que leurs galéres, par sa prison, manquant de Chef, & ne s'en rencontrant point d'assez expérimenté pour remplir sa place, elles ne pourroient quasi plus servir ni se rendre considérables ; Que l'armée de France reviendroit bien-tôt ; que ses Officiers auroient des ordres si précis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, & ne laisseroient pas perdre, comme ils avoient fait, l'occasion de ruïner la flotte d'Espagne, ce qu'ils recouvreroient fort aisément, la trouvant encore à leur retour plus foible & plus desarmée;

Que j'avois envoyé vn Gentilhomme en France, pour y apprendre ce que de tout ce qui estoit arrivé, l'on ne savoit que confusément, & rendre compté de toutes choses ; Que j estois assuré de toutes sortes de secours ; Que l armée ne s'estoit retirée que pour aller faire de l'eau, & joindre vn nombre considérable de vaisseaux qui s'armoient en Provence, & qu'il la reverroit bien-tôt paroître plus forte de moitié, qu'il ne l'avoit veuë la premiére fois ; Qu'elle m'amenoit force navires chargez de bleds, dont j'avois nouvelle, & des troupes, que l'on y faisoit embarquer ; Qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions & des gens ; Et qu'avant qu'il fut trois semaines, j'aurois vn Corps fort considérable de François, & les meilleurs Officiers que nous eussions dans le Royaume, pour mettre pied à terre quand je leur prescrirois, & en tel endroit que je le jugerois à propos ; Que la Cour estoit trop persuadée de mon zéle & de ma fidelité envers la Couronne, pour en prendre ombrage ; Que je n'agissois que suivant les instructions que j'en avois reçeuës ; Qu'elle n'avoit nulle pensée d'envahir le Royaume de Naples ; Qu'elle donneroit à ses peuples toute sorte d'assistance, sans autre intérest que celuy de proteger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit si glorieusement témoigné en tant d'endroits de l'Europe ; Qu'elle se contentoit de voir chasser les Espagnols d'vn Royaume tyrannisé par eux depuis tant de temps ; Et qu'elle laisseroit à ceux du païs le choix du gouvernement qu'ils voudroient suivre, & celuy d'vn Maistre, s'ils jugeoient qu'il leur fût nécessaire d'en avoir vn ; reconnoîtroit & appuyeroit de toutes ses forces qui que ce fût qu'ils voulussent élever sur leur Thrône ; Qu'elle ne vouloit point donner de jalousie à l'Italie, n'ayant autre pensée que de la mettre en repos & en liberté;

Que l'abaiſſement de ſes ennemis élevoit ſuffiſamment ſa puiſſance, & qu'elle gagnoit aſſez d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre & de mer, qu'ils perdroient avec le Royaume de Naples, qui eſtoient les plus conſidérables qui ſe fuſſent oppoſées aux cours de ſes victoires; Que ſes galéres trouveroient peu d'oppoſition & de reſiſtance en celles d'Eſpagne, dépourveuës d'vn Chef ſi conſidérable que Monſieur le Duc de Turſi; Et que pour moy, eſtant plus obeïſſant que n'eſtoient anciennement les Bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allaſſe luy porter ma teſte, & rendre compte de mes actions au premier ordre qu'elle m'en envoyeroit; Qu'il ne faloit pas l'accuſer de la méchante conduite de l'Abbé Baſqui, des embarras qu'il m'avoit ſuſcitez, & de la conſpiration qu'il avoit faite contre ma vie; Que iamais l'on ne s'eſtoit ſervi de pareils moyens, qui faiſoient horreur à toute noſtre Nation, & que ſa générofité n'avoit iamais pratiquez; Qu'il ſavoit mieux que moy, par quel eſprit ce galant homme avoit agi, puiſqu'il eſtoit penſionnaire d'Eſpagne, que cette verité ſeroit bien-tôt éclaircie, & que ie ſerois blâmé de ne l'avoir pas puni; ce que i'aurois fait, ſi ie n'avois pas reſpecté ſon caractére; Que la puiſſance de la Monarchie d'Eſpagne, n'eſtoit plus à craindre, comme elle avoit eſté par le paſſé; Qu'elle eſtoit épuiſée, & d'hommes & d'argent, & ne pouvoit que faire foiblement vne guerre défenſive en Flandres, en Catalogne, & dans l'Eſtat de Milan; Qu'elle apprendroit bientôt le ſiége de Crémône, par la déclaration en noſtre faveur de Monſieur le Duc de Modéne, & que l'attaquant vigoureuſement, comme je faiſois dans ce païs, elle ſeroit hors d'état d'y reſiſter; Que j'eſtois déja le maiſtre de la campagne dans tout le Royaume, & le ſerois bien-tôt de cette ville,

& de ses châteaux ; Que j'avois tant de forces dispersées en différens endroits, que quand je voudrois les réünir, je mettrois plus de vingt-cinq mille hommes ensemble ; Que les ennemis n'ozant plus paroître estoient renfermez dans leurs forteresses, qui ne tarderoient gueres à tomber entre mes mains, estant dépourveuës de toutes choses, & n'ayant pas assez de monde pour leur défense ; Que le Peuple de Naples n'estoit plus ni cruel ny turbulant ; Que i'avois sû l'appriuoiser; Qu'il estoit si bien discipliné,& en si bon ordre par mes soins,qu'au lieu d'insolences, & de tumultes, je n'y trouuois que respect, & qu'obeïssance ; Qu'il me craignoit, bien loin que je le deusse craindre, & que les services considérables que je lui avois rendus, m'avoient tellement accrédité, que mon pouvoir n'estoit établi que sur l'amour, & l'estime vniverselle ; Que mon autorité n'estoit plus contestée de personne, & que l'on ne disputoit plus dans Naples, ni il n'y avoit plus de contestation parmi le monde, que celle de me témoigner à l'envi plus de déférence, & de soûmission ; Que la populace estoit desaccoûtumée de ses violences, & de ses brigandages ; Que le Peuple civil reconnoissant tenir de moy, la conservation de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles, & qu'ils avoient plus de zéle, d'affection,& de respect pour moy,que les Lazares ; Et qu'enfin pour la Noblesse, il ne savoit peut-estre pas le fonds de leur pensée, ni ce qu'elle avoit dans le cœur, & que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues, mes négeciations secrettes, & les mesures que j'avois prise avec elle ; Qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Averse, dont la prise seroit suivie du débandement de leurs troupes; Que la plufpart de ces Messieurs prendroient aussi-tôt le chemin de leurs terres, ce qui donneroit assez d'inquiétude à l'humeur défiante

des Espagnols ; Et qu'aprés tout cela , je luy laissois à juger par tout mon discours, si j'estois en état d'esperer , ou de craindre ; Que pour le thrône je n'y avois jamais aspiré , & que pour l'échafaut je n'estois pas prest d'y monter , mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort étonné de tout ce que ie luy venois de dire ; Et retournant sur son sujet , il me demanda ce que ie voulois faire de luy : Vous bien garder ; luy dis-je , & vous traitter auec toute la courtoisie imaginable. Mais à quoy vous peut estre bon , vn homme de quatre-vingts ans , me répondit-il , vne rançon dans la nécessité où vous estes , vous seroit plus profitable que ma personne ; Si vous voulez en traitter , je vous ferai ponctuellement compter à Génes la somme dont nous conviendrons. Il n'y en a point d'assez forte pour faire sortir de mes mains vn homme de vostre portée , repartis-je ; Et j'en puis tirer de si grands avantages , que quelque besoin que j'aye d'argent, il ne faut pas penser de m'en proposer , puisque j'estimerois moins vn million que de vous avoir. Il me conjura du moins d'avoir compassion de la ieunesse de son petit-fils , qui estoit le seul espoir de sa famille , & son vnique héritier. Vous estes vn homme , luy répondis-ie , d'vne fermeté Romaine , ie n'ai reconnu de foible en vous, que celui-là, dont ie veux me prévaloir , & puisque c'est vn dépost si sacré & si considérable , ie ne veux pas m'en désaisir , puisque dans l'âge où vous estes, s'il vous arrivoit vn accident ie perdrois tout , & ie ne pourrois profiter de vostre prison. Il me pria de les laisser aller tous deux sur leur parole ; Ce que ie n'eus garde de luy accorder , leur présence m'estant nécessaire à mille ménagemens : Et comme i'attendois mon frere le Chevalier , en cas que dans son passage il tombast malheureusement au pouvoir des

ennemis ; i'estois bien-aise d'avoir vn échange tout prest, pour l'en retirer. Quel moyen, me dit-il donc en soûpirant, & les larmes aux yeux, puis-ie avoir de me voir, & mon petit-fils, en liberté ? Il n'y en a qu'vn seul, luy repartis-ie, que ie ne vous conseillerois pas, & n'oserois vous proposer, s'il n'y avoit dans vostre famille l'exemple d'vn des plus grands hommes de son siécle ; C'est de faire comme fit André Doria, qui à la veuë de Naples, passa avec toutes ses galéres, du service de France à celuy d'Espagne ; faites auiourd'huy de mesme : Il creut en avoir esté méprisé,& vous auez plus de suiet de vous plaindre avec iustice, de vous avoir si légerement exposé, pour l'intérest de leur Couronne. Ha ! se récria-t-il, que vous me connoissez mal, ie souffrirois plûtôt mille morts, que de faire vne semblable lâcheté ; Et quoy que i'aime tendrement mon petit-fils, ie l'égorgerois de ma main, si ie le croyois capable d'avoir iamais vne pensée pareille, & ie luy donne dés à cette heure ma malédiction, s'il se sépare en toute sa vie, pour quelque raison que ce puisse estre, du service du Roy mon Maistre. Vous m'avez forcé, luy répondis-ie, de vous donner cette douleur ; Mais ie vous ay dit franchement le seul prix que peut avoir la liberté de deux personnes si considérables.

Je me levai aussi-tôt, & croyant qu'il avoit besoin de se reposer, ie luy voulus quitter mon appartement, qu'il ne voulut pas accepter, quelque presse que ie luy en fisse : Mais il me pria qu'il pût aller coucher dans quelque autre Convent, où il fût plus en repos,& hors du tracas de tout le peuple,& des gens de guerre, qui ne bougeoient de chez moy. Je luy envoyai aussi-tôt apprester le logement du Général, dans le Convent de Saint Laurens, & faisant venir vn carrosse pour le conduire, il fut bien-aise de s'al-

ler retirer. Je luy fis porter du linge par deux de mes Valets de chambre, avec ordre de demeurer à le servir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec vn Officier, & commandai à vn Gentilhomme Polonois qui estoit à moy, & qui parloit fort bien Italien & Espagnol, de demeurer auprés de luy, & de veiller continuellement sur ses actions, empécher qu'il ne communiquât avec personne, & qu'on ne luy parlât point, sans mon ordre; Et l'Officier de mes gardes eut celuy de suivre ponctuellement tous ceux que luy donneroit, de ma part, ce Gentilhomme Polonois. Pour la personne de Dom Prospero Suardo, ie le fis conduire à la Vicairie, où il fut resserré, & traitté comme les autres prisonniers, pour avoir voulu dés le soir mesme, négocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le Duc de Tursi ne voulant point que son petit-fils se séparât d'auprés de luy, le fit coucher dans sa chambre, quoy que ie luy en eusse fait préparer vne autre. Mes Officiers furent aussi-tôt pour leur porter à souper; Mais ce bon homme avoit le cœur si serré, qu'il ne mangea qu vn peu de fruit, & vn morceau de confitures, & bût vn verre d'eau glacée; Il ne voulut pas mesme se deshabiller pour se mettre au lict, il ne fit que se coucher dessus, & passa la nuit sans dormir, avec beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain matin i'envoyai le visiter, & apprendre des nouvelles de sa santé, par le sieur Chevalier de Fourbin, & savoir s'il vouloit entendre la Messe, & luy ordonnai, en ce cas, de l y accompagner, & luy dire que si l'apresdînée il vouloit aller à la promenade, ie l'irois prendre dans mon carrosse pour l'y mener & tâcher à le divertir du chagrin de sa prison. Ensuite de ce compliment, il luy présenta de ma part douze bassins de fruits & de confitures, quantité de gibier, & de volailles, vn sanglier, & d'autre

venaiſon qui m'avoit eſté enuoyée de la campagne: Je luy fis dire auſſi que s'il vouloit faire venir de ſes gens pour le ſervir, je luy en donnerois la permiſſion, auſſi-bien que d'écrire pour ſes affaires particuliéres, & que puiſqu'il eſtoit mon priſonnier, ie luy donnerois la mainlevée du revenu de toutes les terres qu'il avoit dans le Royaume, que i'avois fait ſaiſir durant le temps qu'il eſtoit les armes à la main contre moy. Il écrivit quelques lettres à Génes à ſes parens, & vne à ſon Maiſtre-d'hoſtel pour luy envoyer vn Valet de chambre, & vn Cuiſinier, que ie fis tenir auſſi-tôt aprés que ie les eus veuës. Il alla entendre la Meſſe dans l'Egliſe, où au ſortir, voyant beaucoup de peuple attroupé, il commença à leur faire vne exhortation de la fidélité qu'ils devoient avoir pour l'Eſpagne. Elle fut bien-tôt interrompuë par ceux qui eſtoient auprés de luy de ma part, qui le remenérent auſſi-tôt dans ſon appartement, & m'envoyérent rendre compte de ce qui s'eſtoit paſſé. Et comme ie me diſpoſois à l'aller voir, au ſortir de mon dîner; tout le peuple eſtant fort ſcandaliſé de ſon procedé, quelques-vns me demandérent ce que ie voulois aller faire chez luy, & qu'il ne meritoit pas que ie luy fiſſe cét honneur, & me donnaſſe cette peine. Ie luy renuoyai le meſme Chevalier de Fourbin, luy dire, que par ſon zéle indiſcret, il m'avoit oſté la liberté de l'aller voir, & que puiſqu'il abuſoit de celle que ie luy donnois avec tant de courtoiſie, s'il n'eſtoit plus ſage vne autre fois, il me forceroit à ne la plus continuer, & le faire reſſerrer. En effet les perſonnes qui ne m'aimoient pas, & qui ne cherchoient que les occaſions de me nuire, firent malicieuſement ſemer par la ville que ſa priſon n'avoit eſté qu'vn artifice des Eſpagnols, pour me donner le moyen de traitter avec eux ſans ſoupçon. Ce qui fut cauſe que ie ne le vis

point durant tout le temps qu'il demeura mon prisonnier.

Gennare & Vincenze d'Andrée qui ne demandoient qu'à broüiller, firent faire vne émeûte sur le suiet des bruits que i'ai déia dit qu'on avoit fait courir, & dont ils estoient les auteurs. Il s'attroupa quelques gens pour aller au Convent de Saint Laurens luy couper la teste : i'y courus, & ma présence dissipa aussi-tôt cette sédition. Et m'en estant revenu aux Carmes, Gennare me vint faire vne belle proposition ; Qui fut que pour satisfaire aux ombrages que donnoit au Peuple la prison du Duc de Tursi, qu'il croyoit concertée, il le faloit le sacrifier à ses défiances, aussi-bien que le Prince d'Avelle, & Dom Prospero Suardo, & leur faire publiquement couper la teste dans le Marché ; Que ce spectacle le réioüiroit d'avantage, & luy seroit plus agréable, que le retour de l'armée navale de France, & le débarquement de tous les secours qui luy estoient si nécessaires. Je fus surpris de sa brutalité ; & ie luy répondis, que si son ignorance ne luy servoit d'excuse, ie le ferois châtier, d'avoir la hardiesse de me venir proposer vne action si infame; Que s'il n'estoit plus raisonnable vne autrefois, & s'avisois iamais de me parler de choses pareilles, que ie ne luy pardonnesois pas, & luy ferois connoître que ie n'aimois pas à répandre le sang innocent, mais seulement celuy des personnes conuaincuës de crimes ; & que cela eust esté bon à faire à luy, ou à Mazanielle, qui n'agissoient que comme des bestes, sans iustice, & sans raisonnement ni discrétion.

Le lendemain matin, ie renvoyai le Chevalier de Fourbin faire à mon prisonnier vn compliment, & apprendre des nouvelles de sa santé, avec ordre, s'il vouloit se conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le iour précédent, de le mener

à la Messe. Il le promit ; mais ne pouvant s'empécher de haranguer le Peuple, il m'obligea de ne le plus laisser sortir : Et l'apresdînée ie le fis conduire au Palais du Marquis de Terracuse, que ie luy avois fait préparer & meubler fort proprement. Le Prince d'Avelle naturellement plus moderé que son grand pere, luy fit de grandes leçons sur l'indiscrétion de son zéle qui leur faisoit perdre la liberté que ie leur accordois. Le Duc de Tursi m'envoya demander la permission de voir son Maistre-d'hostel pour l envoyer à Génes, pourquoy ie luy fis donner vn passeport, & les Officiers de ses terres, pour régler avec eux quelques affaires domestiques ; à quoy ie consentis, à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut, & en présence du Chévalier de Fourbin, & de celuy qui le gardoit. Il me manda que le Marquis de l'Uaast son neveu luy avoit donné vn coursier pie, le plus beau qui fût dans tout le Royaume, & qui étoit dans l'vne de ses maisons : Je l'envoyai chercher, & luy fis mener, croyant qu il en vouloit faire vn présent à Dom Jüan d'Austriche ; mais il me l'envoya, & me pria de le vouloir garder pour l'amour de luy. Je le reçus de bon cœur, quoy qu'à dire la verité, ce n'estoit que me donner vne chose qui étoit à moy, puisque quand ie donnai l'ordre de le faire venir, il avoit esté pris par des Officiers de mes trouppes qui me l'envoyoient.

Je vis venir, le sixiéme de Janvier au matin, vn Trompette des ennemis, avec vn passepors du Baron de Vuateville, pour me demander qu'il fût permis à Dom Pédro de la Molta Sarmiento, premier Maître d hostel de Dom Jüan, de venir visiter le Duc de Tursi, & le Prince d'Avelle, de la part de son Maître, qui avoit autant d'amitié pour le petit-fils, que d'estime pour le grand pere, que l'on luy avoit donné d'Espagne pour le conseiller, & pour l'instruire,

comme vn homme de beaucoup de confiance, & fort expérimenté. Je donnai les ordres nécessaires pour le faire recevoir, & me le conduire ; luy faisant voir avec soin, que nous ne manquions de rien, mais qu'au contraire nous avions toutes choses en abondance. Il me fit vn remerciement de la part de son Maistre du bon traitement que ie faisois à mes prisonniers, qu'il me prioit de continuer, dont il me seroit fort obligé, leurs personnes luy estant extrémement chéres. Ensuite il me fit force civilitez, & à son particulier, me dit en avoir beaucoup reçû à Bayonne de feu mon pere, de qui il avoit esté toûjours depuis fort serviteur, lors qu'il accompagnoit le Duc d'Uzede au mariage de la Reine Mere, & de la feuë Reine d'Espagne. Il me demanda la permission de s aller acquitter de sa commission, que ie luy donnai, à condition de me venir revoir avant que de partir. Je le fis accompagner par le Chevalier de Fourbin, par Onoffrio Pisacani, & deux autres, des personnes les plus accréditées du Peuple, pour estre témoins de la conversation que l'on auroit dans cette visite, qui ne se passa qu'en public & en complimens de condoleance, sur son malheur, & en offres de toutes sortes de services. Estant ensuite revenu chez moy, ie luy parlai du bon état où nous estions, dont il avoit esté témoin, & que ie le priois de rapporter fidelément. Je l'assurai que j'avois nouvelle du prompt retour de nostre armée, qui feroit mieux son devoir que la premiére fois, en ayant les ordres bien précis, & luy faisant entendre que ie savois la nécessité qu'ils souffroient de leur costé. Je luy dis que si ie ne croyois que son Maistre l'attribuât plûtôt à vne fanfare, qu'à vne civilité, ie luy envoyerois tous les iours de la glace, des fruits, de toutes sortes d herbes, & du gibier, des confitures, du pain frais, de bons vins, & mille au-

tres régales délicieux. Je le renvoyai fort satisfait de toutes les courtoisies qu'il avoit reçeuës de moy, dont i'appris qu'à son retour il s'estoit loüé fort hautement.

Cependant, comme il falois ranimer l'esprit de tout le monde, abattu par la retraitte de l'armée, & par vn si étrange abandonnement de tous les secours que l'on avoit attendus; ie m'appliquai à faire quelque chose d'extraordinaire, & songeai aux moyens de faire entrer des viures dans la ville, la nécessité y augmentant, qui faisois que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits, Du pain, & vive Espagne; Mais ma personne dissipoit ces dispositions, que l'on voyoit à quelque soûleuement, & quand i'avois parlé au Peuple, il se récrioit aussitôt, que puisqu'il m'avoit vû, il ne se soucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que i'avois dans Aversе, i'appris la division qui se mettoit parmi la Noblesse, dont la pluspart ne pensoit qu'à se retirer, lassez de faire la guerre à leurs dépens, & tellement épuisez d'argent, que faute de payement, ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes ensemble, ni les empécher de se débander. Il arriva mesme vn grand démêlé, entre le Comte de Conversano, & Dom Vincense Toutteville commandant le Corps de la Noblesse, qui alla si avant que tout le monde se partial sa; & qu'à la fin ne voulant plus luy obeïr, les Espagnols furent contraints de luy oster le commandement, & de laisser à la Noblesse le choix d'vn Général; ce qui n'arriva neantmoins que quelque temps aprés. Je me servis vtilement de tous ces desordres; & pour donner le prétexte d'abandonner Averse, à ceux qui avoient dessein de se retirer, ie donnai l'ordre au Baron de Modéne d'envoyer cinq cens mousquetaires se saisir de Lusciano, & trois

trois cens de Marcianise, pour les enfermer, & les serrer plus étroitement, & par le poste que je prenois proche du Vulturne, leur oster la communication avec Capouë : j'envoyai aussi cent mousquetaires se saisir de la Tour de Patria, lieu mémorable par la retraitte de Scipion dans sa disgrace: leur commandant de se bien retrancher dans ces trois endroits, pour n'y pouvoir pas estre forcez. Cette marche donna tant d'inquiétude à toute la Noblesse assemblée dans Averse, qu'aprés vn grand conseil, ils resolurent de l'abandonner, & de se retirer à Capouë. Ce fut vn coup mortel pour les Espagnols, puisque je me rendois maistre d'vne ville pleine de bleds ; que je leur ostois les moyens d'en tirer par terre, & que je procurois par cette retraitte, celle de quasi tous les Cavaliers dans leurs maisons, & m'ostois de dessus les bras vn corps d'armée, le seul qui tint la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalousie qu'ils prirent contre toute la Noblesse, n'attribuant pas tant cette action à la nécessité, qu'aux négociations secrettes, & correspondances qu'ils crûrent que j'avois ménagées ; & cette opinion m'estant fort profitable, je tâchai de la confirmer par toutes sortes d'apparences.

Ce coup de miracle que le Ciel fit en ma faveur, qui m'estoit nécessaire pour relever le cœur du Peuple, & le consoler de la retraite de l'armée, m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle sur les dix heures du matin, avec vne joie extréme, & vn applaudissement géneral de toute la ville; Elle fut accõpagnée d'vne circõstance assez satisfaisante pour moi, qui fut que la marche de mes troupes donna vne telle épouvante au corps d'armée que je tenois assiégé, quoique beaucoup plus foibles, qu'il abandonna la place dés la pointe du jour, en tel desordre, qu'il

y laiſſa dix-neuf drapeaux & quelques cornettes, dont j'vſai fort modeſtement, ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples, ni les y faire apporter, non pas tant pour avoir eſté pris ſans combat, que pour eſtre des troupes particuliéres de la Nobleſſe, que je voulois favoriſer en toutes choſes, & obliger par cette modération, n'ayant pas beaucoup gagné d'en vſer autrement, & leur voulant épargner vn peu de chagrin & de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, & qui paroiſtra plus extraordinaire, c'eſt qu'en vingt jours de temps, je me rendis maiſtre d'vne grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis diſſiper vne armée de plus de trois à quatre mille chevaux, & quaſi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans vne place que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mille hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cens deſarmez, cinq ou ſix cens chevaux de méchante cavalerie, quatre piéces de canon, & ne me mis en campagne qu'avec quatre cens livres de poudre; Et ne laiſſai pas en cét état de donner de la terreur, & mettre les Eſpagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai auſſi-tôt au Baron de Modéne ordre de faire publier vn ban, portant défences, à peine de la vie, de piller aucune maiſon dans Averſe, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joye, nous ayant envoyé avertir en diligence de la retraitte des ennemis; de faire viſiter, & dreſſer vn état de tout ce qui ſe trouveroit de bled dans la ville, & faire obſerver vne ſi bonne police, que le ſeptiéme de Janvier que je m'y rendrois au matin, je ne reçuſſe aucune plainte, ne pouvant y aller le ſixiéme, à cauſe de la venuë de Dom Pédro Sarmiento, que ie ne pouvois remettre

pour luy avoir envoyé vn passeport, & desirant me trouver dans la ville, afin qu'il n'y eût point de desordre, & que personne ne pût conférer avec luy.

Je donnai en mesme temps part de cette bonne nouvelle à Monsieur le Cardinal Filomarini, pour en faire chanter le *Te Deum* l'apresdinée dans la grande Eglise, & nostre ioye fut celebrée par toute la ville, au son des cloches; le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon, ni par des salves, & feux d'artifice. La nouvelle dignité que i'avois acquise, m'obligeant à marcher avec vn peu plus d'éclat, ie montai à cheval pour me rendre à l'Eglise, accompagné de la Compagnie de mes gardes, de quelques Cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour, de tous les François qui estoient à ma suite, de tous les Officiers d armée, Capitaines des quartiers, & gens plus considérables de la ville, & précédé de ma Compagnie de Suisses qui devant estre de cent, n'avoit pû estre encore que de cinquante, & fut la premiére fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté, ie m'allai promener par toute la ville, pour me faire voir au Peuple, & luy promettre qu'avant qu'il fût trois ou quatre iours, il verroit arriver quantité de bleds dans la ville, & que ie luy ferois ressentir des effets de mon addresse & de mes négociations; Qu'il nous viendroit bien-tôt de puissans secours; mais quand ils seroient différez, ie les mettrois en état de les attendre avec patience, & reduirois les ennemis au point d'en avoir plus de besoin que nous, qui nous pouvions vanter d'estre à présent les maistres de la campagne, puisque nous n'avions plus d'armée, qui osât y paroistre devant nous. Mes discours furent écoutez avec bien du plaisir; La confiance & l'affection qu'on avoit pour

moy redoubla de telle ſorte, qu'il n'eût pas fait trop ſeur de venir conteſter mon autorité. Je paſſai le reſte de la journée à viſiter tous les poſtes, & le ſoir à faire des dépéches par tout le Royaume, pour me ſervir de la chaleur, que cette bonne nouvelle donneroit à tous les eſprits.

Le jour des Rois je fus averti que mes troupes avoient fait du deſordre dans Averſe, & en ayant reçu des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain, de faire rendre tout ce qui auroit eſté pris, & châtier ſi exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait, que perſonne à l'avenir n'eût plus l'inſolence d'y deſobeïr. Le lendemain matin je partis, pour me rendre de bonne heure à Averſe, où j'arrivai ſur les dix heures; Le Baron de Modéne s'en vint avec la pluſpart des Officiers au devant de moy. Il fut aſſez ſurpris de ce que je luy fis froid à ſon arrivée; Il me dit qu'il paroiſſoit que j'euſſe peu de joie du bon ſuccés d'Averſe, qui me garantiſſoit du danger où m'expoſoit l'abandonnement de l'armée navale, & mettoit mes affaires en vn état avantageux, m'accréditant, & me donnant lieu de bien eſpérer. Je luy répondis, que n'ayant à récompenſer perſonne, pour ne devoir qu'à la Fortune vn événement ſi heureux, je n'en reſſentois qu'vne joie moderée; Mais que j'avois bien de la douleur, de la deſobeïſſance de mes ſoldats, d'avoir malgré le ban que j'avois fait publier, pillé des gens qui m'avoient reçu de ſi bon cœur dans leur ville, & de la négligence de mes Officiers généraux à ne l'avoir pas empeſché, & n'en avoir pas fait de châtiment. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes, & qu'il n'avoit vû perſonne qui ne ſe fût tenu exactement dans le devoir; Je n'aime pas, luy dis-je, que l'on m'excuſe des

coupables, quand leur châtiment est nécessaire à l'établissement de mon crédit, de mon honneur, & de mon autorité; je saurai fort bien découvrir la verité des choses, & devant la justice à ceux qui me la demandent, je me ferai aimer de ceux de cette ville, & craindre des gẽs de guerre; Et par les exemples que je ferai, avant que de partir d'ici, mes ordres seront observez vne autre fois exactement dans mes troupes. Aprés quoy, j'entrai dans la ville assez chagrin, & m'en allai dans la grande Eglise, pour entendre la Messe. Le Chapitre me vint recevoir à la porte, avec les honneurs accoûtumez, & puis l'on chãta le *Te Deum*. En sortant de l'Eglise, aprés la Messe, vn Prestre se vint jetter à mes pieds, pour me demãder justice de ce qu'on avoit pillé le linge de l'hôpital de l'Annonciate. Je luy dis, que sans crainte il me nõmât ceux qui estoient coupables de cette action; ce qu'ayant fait, je les envoyai arréter aussi-tôt, & faisant faire la visite en leur maison, le linge fut retrouvé, que je luy fis rendre à l'heure mesme. Ensuite vne femme fort éplorée se présenta devant moy, s'écriant qu'elle estoit ruinée, & qu'on ne luy avoit rien laissé de ce qu'elle avoit chez elle. Je luy promis que si elle reconnoissoit ses voleurs, ils seroient châtiez à l'heure mesme. Elle m'en montra vn, qui par hazard estoit assez proche de moy, je le pris par le baudrier, & le desarmant, je le mis entre les mains de mes gardes, & l'envoyai prisonnier: Les Chanoines s'y voulurent opposer, disant que l'Eglise devoit donner vn asyle: Je leur répondis que ce n'estoit pas pour de pareilles actions; Que si je souffrois l'insolence des gens de guerre, & que l'on contrevînt impunément à mes défenses, je ne pourrois garentir aucune maison, ni mesme les Eglises d'estre saccagées, & qu'ainsi, il faloit en reserver les immunitez,

& leurs interceſſions pour des ſujets qui en fuſſent plus dignes, & dont la grace ne pût apporter de fâcheuſes conſéquences. De-là, je m'allai promener par toute la ville pour la voir, & ſuivant les plaintes que je reçus, je fis mettre des ſoldats priſonniers. M'en revenant à l'Eveſché, où l'on m'avoit appreſté à dîner ; j'envoyai querir Bernardo Spirito Auditeur général, & luy commandai de faire dreſſer des potences dans les principaux quartiers de la ville, & vne devant la porte de l'hoſpital de l'Annonciate, & faiſant confeſſer cinq ſoldats priſonniers, au nombre deſquels la iuſtice ſe reduiſit, à les faire pendre auſſi-tôt pour l'exemple, n'eſtant pas beſoin de plus de formalité, puiſqu'ils eſtoient condamnez par le ban qu'ils avoient oüy publier. Le Baron de Modéne emmenant dîner avec luy vne partie de ceux de ma ſuite, ie luy dis de tenir la main, à ce que cette exécution fût faite avant que ie montaſſe à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir dîner, que ie careſſai tout autant qu'il me fut poſſible, & principalement la Nobleſſe, dont il y en a beaucoup de Maiſons, & des plus anciennes du Royaume. la coûtume d'Italie étant que les Cavaliers demeurent dans la ville. Aprés dîner, ie me fis apporter l'état de tout le bled qu'on avoit trouvé dans la ville, demandai le nom des propriétaires, & le prix qu'ils le vouloient vendre, dont eſtant convenu je défendis d'en enlever, ſinon pour la ville de Naples, ni d'en vendre à perſonne qu'à moy, promettant de le faire payer ponctuellement : Et pour celuy que les ennemis avoient aſſemblé, pour faire ſubſiſter leurs troupes, faiſant chercher dans tous les villages du voiſinage, ce qu'il y avoit de chevaux, & de mulets, j'ordonnai que dés le l'endemain, l'on en chargeât trois cens, & que l'on me les amenât à Naples.

Aprés avoir ainsi réglé toutes les choses que l'on devoit faire;je commandai qu'on fit venir mes chevaux pour m'en retourner, & descendant, je trouvai sur le degré le Baron de Modéne, qui venoit de dîner, à la teste de beaucoup d'Officiers. Ie luy demandai, si l'exécution que i'avois ordonnée, estoit faite. Il me répondit qu'il n'en savoit rien,& qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres soldats pour si peu de chose, croyant qu'il estoit bon de flatter les gens de guerre, dans le besoin que nous en avions. Surquoy je repartis brusquement, qu'il faloit m'obeïr, plûtôt que d'avoir pour eux tant de clemence, & laisser leurs desordres impunis, me conduisant en cela par vne politique particuliére, sur laquelle il n'avoit pas fait les mesmes refléxions que moy. Il me dit qu'il m'obeïroit toûjours en toutes choses; Mais qu en celle-là, il me prioit de l'en dispenser,& qu'il auroit de la peine à se resoudre à faire châtier ces misérables si legéremēt.Comme je voulois satisfaire les peuples,& n'aimois pas les repliques;Ce n'est pas à vous,luy dis-je, à considérer si j'ai raison ou non;vous devez,sans contester avec moy,faire ce que je vous commande,& si vous y manquez, je saurai fort bien me faire obeïr, & vous apprendre ce qui est du devoir de vostre charge. Il s'y en alla vn peu touché de la rigueur avec laquelle je le traittois, sans neantmoins ni s'en plaindre ni murmurer. Toute la ville d'Averse me donna mille benédictions de cette sevére justice que j'avois fait faire, & en resta tout-à-fait satisfaite, & hors d'appréhension que mes troupes leur fissent des insolences à l'avenir.

Ensuitte, faisant venir le Baron de Modéne, je luy témoignai d'estre fâché d'en avoir vsé si rudement en public, mais qu'il m'y avoit forcé, en se prévalant trop legérement de l'amitié, & de toutes

les bontez que je luy avois toûjours témoignées; Que j'aurois reçu ses remontrances, s'il me les eût faites en particulier; mais que les discours qu'il m'avoit tenus, pouvoient donner trop d'avantage à nos soldats, & mesme, lieu d'en abuser, pour estre faits devant le monde; Qu'vn Mestre de Camp général devoit reprimer leur licence, & non pas l'autoriser, comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire; Que les graces devoient toûjours partir du Général, & non pas des subalternes; Et qu'il faloit vne autrefois être plus considéré, parce qu'estant vn peu chaud de mon naturel, je pourrois quelquefois estre d'humeur à ne pas passer les choses si legérement; Et que c'estoit à luy à montrer l'exemple au reste du monde, de la déférence qu'il faloit rendre à mes volontez; Qu'il savoit bien la confiance que j'avois toûjours prise en luy, & l'affection particuliére que je luy avois fait paroître en toutes sortes de rencontres; Qu'il devoit se conserver avec plus de précaution, & ne me pas forcer malgré moy, par de semblables démarches à le perdre. Je luy ordonnai de tenir la main à ce qu'il ne se fît aucun desordre dans Averse, & de n'y rien innover, sans ma participation, faire conserver soigneusement tous les bleds, ne pas souffrir qu'il s'en transportât, sans mes ordres, qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, aussi-bien qu'en quatre heures de temps, mes sentimens, sur tous les avis qu'il me donneroit, & qu'il fît partir le lendemain à la pointe du jour les trois cens mulets, chargez de bled, que j'avois commandé qu'on m'envoyât. Aprés quoy l'ayant embrassé, aussi-bien que tous les Officiers de l'armée, & tous les principaux de la ville, je montai à cheval pour m'en retourner à Naples.

Cependant, comme il estoit bon, & d'vn temperament doux, il prit trop de créance à des gens

mal affectionnez pour moy, qui tâchérent de l'aigrir, en se servant de son chagrin, pour le détacher de mes intérests. Ils l'engagérent insensiblement à faire des choses qui le perdirent, vû la délicatesse de mon humeur, & sans y avoir en rien contribué, quelque soin que je prisse de me le conserver, dont son malheur l'empécha de profiter. Il avoit auprés de luy vn Secretaire nommé Pepe Caëtane, capable de toutes sortes de friponneries; vn Mestre de Camp nommé Antonio de Calco, homme de service, mais qui ayant appris son métier sous les Espagnols, conservoit toûjours de l'amitié pour eux, & quelque dessein de les servir; vn Colonel de Dragons, appellé Marco Pisano, qui n'oublioit pas les inclinations de piller, & de faire des insolences, à quoy la profession de Bandit qu'il avoit fait assez long-temps, l'avoit accoûtumé; Andrea Rama Capitaine de cavalerie, qui conservoit les sentimens que les Sergens ont accoûtumé d'avoir, ce qu'il avoit esté dans Naples avant les révolutions; & le Cavalier Michellini son Aide de Camp, homme d'esprit & fort intéressé, qui ne pensoit qu'à me perdre, afin de faire prévaloir de ma ruine, Monsieur le Prince Thomas, dans les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples, auquel il avoit de secrets & particuliers attachemens. Le pauvre Baron de Modéne mettant toute sa confiance entre les mains de ces gens dangereux, & ne pensant qu'à se faire aimer, en caressant les gens de guerre, & faisant bonne chére à tous les Officiers, se trouva précipité, sans le vouloir, & sans s'en estre apperçeu, se laissant aller par trop de facilité à leurs conseils, & leur donnant tant de main, que sous son nom il se fit des choses qui m'estoient préjudiciables, aussi-bien qu'à tout le parti, & qui m'obligérent à les en châtier,

ſans qu'il me fût poſſible d'empécher qu'il ne ſe trouvât enveloppé dans leur malheur, quoy qu'en effet il ne fût pas coupable. L'on peut iuger de quelle maniére je fus reçû dans Naples, par l'avantage que nous apportoit la priſe d'Averſe, & par le grand ſecours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente milles charges de bled.

Le huitiéme de Janvier, les trois cens mulets chargez de bled en arrivérent, dont la ioye fut exceſſive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq iours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoi, & le ramener moy-meſme dans la ville; Et revenant de Cappo de Chino, iuſques où ie m'eſtois avancé, il m'arriva vne choſe aſſez extraordinaire, & que plus de trois mille perſonnes virent avec moy. Ce fut ſur les quatre heures du ſoir, qu'il parut vne eſtoille ſur ma gauche, de la grandeur qu'eſt le corps des plus prodigieuſes cometes, qui ne paroiſſoit pas plus élevée qu'elles ont coûtume de l'eſtre; elle demeura vn quart-d'heure ſans mouvement, & tombant du Ciel avec vne vîteſſe extraordinaire, traverſant pour venir ſur ma droite, s'arréta à moitié chemin au deſſus de la teſte de mon cheval, & ſe ſéparant en trois aſſez grands feux, ſe réünit environ à trente pieds de terre, & puis en achevant d'y tomber, diſparut. Ce prodige donna matiére à quantité de diſcours, mais peu de perſonnes expliquérent ce qu'il nous pouvoit ſignifier. J'appris avec chagrin que le Baron de Modéne, par le conſeil des perſonnes que j'ai déja nommées, & par vn zélé vn peu trop emporté, ſans m'en avoir donné avis, avoit chaſſé d'Averſe trente-cinq familles, ſuſpectes d'intelligence avec les ennemis, & la pluſpart de Nobleſſe, ſur les inſtances que le Peuple luy en avoit faites, qu'il croyoit important de contenter, & avoit en meſme

temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux, qui se vinrent jetter à mes pieds, & leur donnai leur restablissement par écrit, & signé de ma main; avec défenses au Baron de Modéne, sous peine de mon indignation, de faire jamais de semblables actions, sans ma participation, & mes ordres particuliers; luy commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnez contre eux, avec les dénonciateurs, pour pouvoir examiner à loisir cette affaire, qui me paroissoit d'vne extréme conséquence. Ils s'en retournérent fort satisfaits de moy, & principalement d'vn ordre que j'y joignis, à tous ceux qui auroient détourné quelque chose de leurs meubles, de les rendre dans vingt-quatre heures, à peine de la vie: & leur dis, que s'il y avoit le moindre retardement à l'exécution, je m'en irois moy-mesme leur faire rendre justice, & en faire vn châtiment exemplaire. La mesme Marquise d'Attaviane, dont j'ay déja parlé, m'enuoya faire des plaintes, que l'on luy avoit pillé sa maison, & en mesme temps, vne liste de ce qui luy avoit esté pris; Je fis pour elle le mesme commandement, & sous les mesmes peines que pour les autres, afin que l'on luy en fît raison. Elle n'y trouva pas la promtitude que je desirois, non plus que les exilez. Et supportant impatiemment ce retardement, & le Baron de Modéne allant lentement dans cette affaire, à cause de l'intérest qu'avoient dans ces pilleries des Officiers, qui pour estre puissans dans nos troupes, il croyoit devoir ménager; Je luy écrivis vne lettre fulminante, par où je luy mandois, que si dans le iour mesme mes volontez n'estoient suivies, j'envoyerois Aniello Porcio que j'avois fait Auditeur général, en la place de Bernardo Spirito, en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur, ni assez de fermeté, pour

faire cette charge, afin d'informer de ce qui se seroit passé ; & que deux jours aprés j'irois en personne faire vn exemple de ceux qui s'en trouvoient convaincus, sans exception ni considération de personne. Ce qui n'avoit pas esté fait au premier ordre, se fit sans delai, par le respect, & par la crainte de mon humeur naturellement impérieuse, & qui ne peut souffrir de retardement dans l'exécution de mes volontez. Et comme je ne fus pas fort satisfait de cette maniére d'agir, je croy qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moy, & qu'on eut de la peine à s'empécher d'en murmurer en secret, puisque l'on m'avoit obeï, sans oser se justifier, ny m'alléguer de raisons.

Peu de temps aprés, je donnay le Gouvernement de Nole, au sieur Antonio Tonti, Gentilhomme Romain ; Il y eut aux enuirons de cette place vne escarmouche entre quelque corps des troupes de la Noblesse, & des nostres, que j'avois fa t fortifier des milices de toutes les terres voisines, où Dom Ferrante Caraciolo, Duc de Castel de Sangre, Cavalier fort acrédité, & fort animé contre le Peuple, qu'il avoit toûjours traitté avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec vn fils du Comte de Conversano, & vn du Prince d Octayanne, de la Maison de Médicis ; ce qui obligea leurs gens à se retirer, & à se débander ensuite. Il nous vint encore d'Averse en cinq oû six jours de temps, mille ou douze cens charges de bled ; Ce qui étonna fort les Espagnols, aussi-bien que les mauvaises nouvelles qu'ils reçûrent de tous costez, que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, & n'en tirant que de la mer, vne tempeste qui dura quelques jours, empéchant la navigation de leurs galéres, & leur en faisant échouër vne, & trois tartanes, chargées de vivres, les avoit réduits à n'en avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils se tenoient entiérement perdus,

quand vne galére chargée de farine leur arrivant comme par miracle, les retira de cette extrémité, où ils retombérent deux autres fois. Toutes ces bonnes fortunes donnérent beaucoup de joie à tout le Peuple, & d'espérance de se voir bien-tôt en liberté.

Gennare qui ne perdoit aucune occasion de travailler à ma perte, ayant sû tout ce qui s'estoit passé entre le Baron de Modéne & moy, & qu'il en estoit sensiblement touché, croyant se pouvoir servir de son mécontentement, envoya vn Prestre nommé Dom Carmine Castelli, en qui il avoit vne confiance entiére, luy offrir son service, & luy proposer, que s'il vouloit prendre des liaisons avec luy, il luy donneroit à commander toutes les armes du Royaume, sous son autorité, ayant résolu de me renvoyer en France, & de reprendre le commandement; ce qu'aisément il exécuteroit au retour de l'armée navale, s'il pouvoit s'assurer de nos troupes, ayant pris pour cela toutes ses mesures avec les Ministres du Roy, qui estoient à Rome. A quoy il ne voulut pas entendre, répondant, que quand je ne serois pas satisfait de sa conduite, il se retireroit chez luy, & m'envoya donner cét avis par Pepe Caëtano son Secretaire. Et Gennare n'ayant pû l'attirer dans ses interests, tâcha de me le rendre suspect, & me fit donner de faux avis, qu'ils avoient pris des mesures ensemble, & avoient des conférences secrettes; Ce qui fut appuyé malicieusement par Augustin de Liéto, qui crut qu'aprés l'avoir ruiné auprés de moy, il auroit ensuite plus de part en ma confiance, n'ayant pas découvert cette pratique. J'entrai en quelques soupçons de luy, qu Aniello Porcio, Auditeur général, tâcha de fortifier autant qu'il put, ne travaillant qu'à me donner des défiances, & des jalousies des

François, eſtant penſionnaire & partiſan d'Eſpagne, comme il l'a luy meſme publié depuis ma priſon, & en a eſté bien récompenſé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de bled d'Averſe, & il nous en vint bien juſques à vingt ou vingt-cinq mille ſeptiers. Et croyant qu'il eſtoit néceſſaire de pourvoir à la charge d'Elû du Peuple, vacãte depuis long-temps, par la retraitte de Cicio d'Arpaya, l'élection fut faite de la perſonne d'Antonio Macella, homme riche, & intelligent, natif de Procita, qui ſe ralliant avec Vincenzo d'Andrée, & Gennare, & ayant vne correſpondance ſecrette avec les ennemis, me cauſa des embarras, que j'eus aſſez de peine à ſurmonter, comme je le ferai connoître en ſon temps Je fis enſuite jetter des billets parmi les ennemis, pour débander leurs troupes, offrant de donner vne piſtole par teſte, à tous les ſoldats qui ſe débanderoient, ſervice à ceux qui voudroient prendre parti, & paſſeport aux autres qui demanderoient à ſe retirer. En huit jours, il en vint bien ſe rendre juſques à deux cens; Ils me rapportérent l'extrémité qu'ils ſouffroient, & vn morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvai fort noir, & fort plain de terre, & enfin ſi mauvais, que je ne comprens pas qu ils en puſſent vivre, ne leur en eſtant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien ſix-vingts, qui me demandérent de ſervir, je les diſtribuai dans tous les corps, pour les ſéparer, à la reſerve de ſoixante Portugais, que je mis dans la Compagnie colonele de mon Régiment, en attendant que j'en puſſe avoir vn nombre ſuffiſant pour en former vn corps. Les Eſpagnols furent fort touchez d'entendre le ſoir dans tous nos poſtes, des gens qui en leur langue, les convioient à deſerter, leur repréſentant la néceſſité qu'ils ſouffroient, & l'abondance où

nous estions de toutes choses, & qui leur chantoient des injures. Ce que je trouvois de plus plaisant, & que quelquefois ils les appelloient rebelles du Peuple de Naples. Leur prodigieuse nécessité m'estoit confirmée tous les jours, de plus en plus, par la prise que nous faisions de six & sept à la fois de ces misérables, qui n'ayant pas figure humaine, sortoient de leurs quartiers pour aller paistre l'herbe cōme des bestes, & dont quelques-vns crevoient, aprés avoir mangé leur soûl, dés qu'ils avoient passé de nostre costé. Le débandement s'en accrut de plus en plus, & tel qu'appréhendant, que l'on ne les retînt en passant, pour fortifier la garnison de Gayette, & les autres du Royaume, je fis enfermer dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas prendre parti. Il y avoit parmi ces rendus, vn Portugais de méchante mine, mais d'assez d'esprit, qui passant par mon ordre aux ennemis; ne revenoit point sans débaucher cinq ou six de ses compagnons, & m'en amena dix-sept pour vne fois; cela luy réüssit huit ou dix voyages: mais venant à la fin à estre découvert, pour s'estre imprudemment fié à vn Sergent qui en avertit, il fut pendu; ce qui interrompit ce petit commerce, & empécha pour quelque temps la grande desertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crûrent perdus, & résolurent d'abandonner les Châteaux, & se retirer dans Gayette, & les autres forteresses du Royaume, pour y attendre des secours d'Espagne, & des rives de Sardaigne, & de Sicile, dont il leur arriva trois tattanes chargées de bled, si à propos, qu'ils n'avoient plus que pour trois ou quatre jours de subsistance. Cette grande nécessité leur fit rechercher tous les moyens de me faire retirer de Naples, croyant que ma seule présence leur causoit tout le mal qu'ils souffroient, & que mon

adresse, ma vigilance, & mes négociations secretres, estoient ce qui les reduisoit dans ce malheureux état. Vn accident qui survint, & que je ménageai adroitement, redoubla les soupçons qu'ils avoient de la Noblesse. Le Duc d'Andria s'estant rendu auprés de Dom Jüan, & du Vice-Roy, pour leur demander congé de se retirer chez luy, envoya vn Prestre de confiance, pour luy rapporter deux mille écus qu'il avoit laissez dans Naples, à vn de ses amis, & quelques étoffes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choses, me fut amené, & l'on m'apporta quelques lettres, dont il estoit chargé. L'ayant fort questionné sur la santé de son Maistre, je luy ordonnai de luy faire force complimens de ma part, & fis retrouver les étoffes, & tout l'argent, sans qu'il y eût rien d'égaré, que je luy fis remettre entre les mains, & luy dis, en présence de quelques gens, afin que la chose se publiast, que je voulois estre le correspondant de son Maistre, & de toutes les personnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville, ou quelque chose à en desirer, & que personne ne s'acquiteroit mieux, ni de meilleur cœur que moy, de toutes leurs commissions, ne desirant que de les servir, & prenant plus de part dans tous leurs interests, que dans les miens propres. Je luy donnai deux de mes gardes, pour l'escorter, & le faire repasser du costé des Espagnols, qui prirent d'étranges soupçons de cette maniére d'agir, s'imaginant que c'estoit vne suite de l'amitié particuliére que j'avois liée avec luy, dans la conférence que nous avions euë ensemble. Il s'en ressentit fort mon obligé, & ne demeura gueres auprés du Vice-Roy, qui balança s'il devoit le faire arréter ; ce qu'il n'osa, appréhendant par le crédit que sa naissance & son mérite luy donnoient dans tout le Corps de la Noblesse,

que sa prison ne fût suivie de sa déclaration générale en ma faveur : mais cela demeura si avant dans l'esprit de cette Nation défiante & vindicative, que sur le soupçon de quelque intelligence avec moy, à mon dernier voyage, peu de jours aprés mon retour, ils le firent malheureusement assassiner.

Vn matin, Dom Carlo Gonsaga qui ne bougeoit de chez moy à chercher de l'emploi, me vint trouver, & me demander, si je luy voulois donner seureté de me parler. Ce que luy ayant promis, il me dit qu'vn fort honneste-homme de ses amis, chargé de bons pouvoirs à n'estre pas desavoüez, l'avoit prié de me venir sonder, si je voudrois recevoir vne proposition de la part des Espagnols, à condition neantmoins, que si je ne l'agréois pas, je ne m'informerois point de son nom; ce qu'il me fit jurer, & que j'observai religieusement. Je voulus l'écouter pour juger par la grandeur de leurs offres, l'extrémité où ils estoient réduits; elle fut de me donner Final, & les places de Toscane en souveraineté, avec la Principauté de Salerne, Piombin, & Portolongone, que l'on me donneroit des forces pour attaquer, outre toûtes celles que par mon crédit je pourrois assembler dans le Royaume de Naples, si je voulois me retirer: Qu'ils me feroient valoir leurs offres 300000. écus de rente; dont j'aurois toutes les cautions & seuretez nécessaires; & que quãd je serois hors de péril de m'exposer, ils me feroient le médiateur de leur accõmodement avec le Peuple: Et que sachant les prétentions que je pouvois avoir par ma Bisayeule, sur le Duché de Modéne, ils m'en feroient venir l'investiture de l'Empereur, feroient descendre vne armée d'Allemagne pour joindre à celle de l'Etat de Milan, & que dans le dessein de se venger du Duc de Modéne,

ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils a-voient ailleurs, & me feroient commander de si grandes forces pour m'en mettre en possession, que je n'y rencontrerois que peu d'obstacles ; l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages, que je ne m'appliquasse à faire valoir le droit que j'avois sur cette Souveraineté.

Je luy répondis, en riant, qu'il m'avoit fait plaisir de m'apprendre par son discours, que les Espagnols estoient si prés de leur perte; que je la poursuivrois avec plus de chaleur, & que quand je verrois la mienne assûrée, je ne manquerois jamais de fidélité à la Couronne de France, n'attaquerois point ses Alliez, & observerois religieusement le serment que j'avois fait au Peuple de Naples, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que je ne l'eusse mis en liberté : Que je ne luy voulois point de mal de la commission qu'il avoit prise, sachant que ce n'estoit que par l'amitié qu'il avoit pour moy ; & qu'estant ennemi des Espagnols, comme j'en estois informé, qui l'avoient toûjours mal-traitté, & tenu si long-temps prisonnier, j'estois assuré que c'estoit à contre-cœur qu'il avoit pris cét emploi, & qu'il estoit trop homme d'honneur, pour me conseiller de manquer à mon devoir, & trahir ceux que j'estois obligé de servir: Qu'il remerciât de ma part son ami de sa bonne volonté, & luy assurât que je ne m'informerois jamais quel il pouvoit estre.

La ville, cependant, estoit divisée en six factions, qui m'obligeoient à me gouverner avec vne delicatesse extréme, de peur, que m'attachant à l'vne, les autres ne se ralliassent avec nos ennemis, ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je ménageai tous ces esprits divisez sans découvrir mes sentimens, & je me maintins si bien avec tout le monde, que je les faisois concourir à l'execution de mon

entreprise ; ce qui n'estoit pas peu difficille. La premiére de ces factions estoit celle de Gennare, & de la canaille, qui aprés avoir eû de la haine pour les Espagnols, s'estoit si fort habituée aux pillages des maisons, & à toutes sortes d'insolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus passer. Ces gens enrageoient contre moy, de ce que par la justice que je faisois faire de semblables actions, ils estoient forcez d'observer les défenses que j'en avois faites, de peur d'estre sevérement châtiez. Mais ils souhaittoient quelque desordre, & quelque révolution, sans se soucier de quel costé elle pût venir, ni qui en pût profiter, pourveu qu'ils pussent voler impunément, & faire des meurtres, estant si fort accoûtumez au sang, qu'ils préferoient le plaisir d'en répandre à toutes sortes d'avantages. Ils conservoient vne haine irréconciliable contre la Noblesse, & le Peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'insultes, qu'ils n'en espéroient point de pardon. Je tenois bas ces sortes de personnes, dont j'estois l'ennemi capital, croyant bien, que si je souffrois des desordres, je ne pourrois pas long-temps me maintenir, & je les appaisois par le soin que j'avois de leur faire avoir à bon marché, toutes les choses nécessaires à la vie.

La seconde, estoit celle qui desiroit se donner à la France, dont la plusparts estoient des Artisans, s'imaginans de faire fortune avec ceux de nostre Nation, & s'enrichir par les dépenses en habits, & en toutes sortes de choses, qu'elle a accoûtumé de faire plus qu'aucune autre, & qui ne prétendans ni à charges ni à emplois, ne se soucioient pas de se voir soûmis à vne autre domination, & souhaitoient celle-là, plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit & d'argent. Je flattois tous ceux qui en estoient, & leur témoignois que je n'avois point d'autre pensée,

& ne travaillois que pour cét effet;Mais qu'il faloit conseruer leur bonne volonté, & la bien déguiser, pour ne pas reünir tous ceux qui estoient de sentiment contraire,avec nos ennemis, qu'il faloit chasser premiérement; aprés quoy, il nous seroit fort aisé de venir à bout de nos desseins.

La troisiéme, estoit composée de Moines, de Prestres, & de quelques autres devots, qui vouloient la réünion de la Couronne de Naples au Saint Siége. Je leur témoignois à tous, que c'estoit ma principale fin; Que j'estois d'vne Maison fort Catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de secrettes mesures, & des liaisons si étroites, qu'il estoit bien persuadé de mes intentions; Qu'ils devoient concourir avec moy, pour chasser les Espagnols, tenir secrettes leurs pensées, de peur que nous n'y trouvassions des obstacles, par la ligue que pourroient faire ensemble tous ceux qui en avoient de contraires,& que je leur promettois, qu'aussi-tôt que nous serions venus à bout de nos ennemis, nous nous rangerions sous l'autorité de l'Eglise.

La quatriéme m'estoit bien plus aisée à gouverner que les autres. Car voulant vn Roy, & me témoignant avoir fait choix de ma personne, elle reconnoissoit bien la necessité du secret, & par l'amitié qu'elle avoit pour moy, elle estoit persuadée de ma reconnoissance, suiuoit mes sentimens, & n'agissoit que par mes ordres. Elle n'estoit que de personnes qui aspiroient aux grandeurs, & aux charges du Royaume, chacun selon sa portée, & qui ne voulant point estre soûmises à aucune domination étrangére,desiroient que leur argent ne sortît point de leur païs,& s'imaginoient que c'estoit le seul moyen de l'enrichir, & y retablir les commerces,& qu'vn Roy qu'ils auroient choisi, par son

intéreſt propre, & pour celuy de ſa conſervation, n'auroit plus d'autre partie que ſon Royaume, ni de confiance, d'amour, & d'inclination que pour ſes ſujets.

La cinquiéme faction eſtoit de ceux qui deſiroient vne Republique, dont la pluſpart ignoroiët ce qu'ils vouloient, s'arrêtant au ſeul nom qu'ils ne ſavoient pas meſme prononcer, s'imaginant qu'ils ne ſeroient ſujets de perſonne, & que le dernier du peuple auroit autant de crédit, & ſeroit auſſi puiſſant que le plus riche, & le plus qualifié. Je leur faiſoit entendre que ſon établiſſement eſtois ma plus forte paſſion, que je regardois cette forme de gouvernement avec amour, comme l'œuvre de mes mains, puiſque j'avois eſté le premier à le propoſer; Et que la dignité de Duc que l'on m'y avoit donnée, m'y faiſoit avoir la premiére place, la principale autorité, & tous les honneurs d'vn Souverain. Je leur faiſois conſidérer combien il faloit nous cacher d'avoir cette viſée, pour ne pas élever contre nous, tout ce qui pouvoit y eſtre contraire; & que dés que les Eſpagnols ſeroient chaſſez; à quoy il faloit employer ſa vie, & tous ſes efforts, cette forme de gouvernement s'établiroit quaſi d'elle-meſme, perſonne n'en eſtant exclus, & tout le monde y pouvant trouver ſa fortune, ſa ſeureté & ſes avantages, de quelque profeſſion & qualité qu'il pût eſtre. Ainſi chacune de ces cinq factions me croyoit de ſon parti, & changeant comme vn Caméléon, ſelon que je parlois aux vns, & aux autres, je découvrois leurs ſentimens, ſans faire paroître les miens, pour en tirer des lumiéres, & prendre de certaines meſures.

La derniére eſtoit celle qui eſtoit affectionnée aux intéreſts d'Eſpagne, par celuy qu'elle avoit

ſur les Gabelles, où eſtoit la meilleure part de ſon bien. Je luy en faiſois eſpérer la conſeruation, en cas d'vne ſubverſion d'Etat; Et luy répréſentois, qu'eſtant plus ſuſpecte que les autres, elle devoit obſerver plus ſoigneuſement ſa conduite, ne pouvant faire de démarche qui ne fût criminelle. Elle m'eſtoit obligée de la conſeruation de ſes biens, & de l'honneur de la famille de chacun d'eux, dont je les aſſurois de prendre vn ſoin particulier, pourveu qu'ils ne fiſſent rien qui m'oſtât les moyens de les protéger. Je loüois leur zéle, & leur fidélité, & leur diſois que je les eſtimois, & aimois plus que les autres, puiſqu'ils eſtoient plus gens d'honneur. Ils veilloient ſoigneuſement à ma ſeureté, qu'ils croyoient néceſſaire à la leur; & comme leur perte eſtoit infaillible à la moindre révolution, eſtant haïs du menu peuple; n'eſtans pas ſuſpects aux Eſpagnols, ils m'avertiſſoient de toutes les conſpirations qui ſe tramoient contre moy, & de toutes les entrepriſes qui ſe faiſoient; craignant que je ne vinſſe à périr, & eux auſſi, ſi le ſuccés en eſtoit incertain. Et ce ſont ceux qui m'ont le plus vtilement ſervi, & que je rẽüniſſois inſenſiblement au quatriéme parti, puiſqu'ils eſtoient réſolus, s'ils perdoient leur ancien Maiſtre, de n'en avoir point d'autre que moy. Ainſi je tirai meſme de l'avantage de la diviſion des eſprits, gouvernant toutes ces cabales, chacune en ſon particulier, avec tant d'adreſſe, que les autres n'en prirent pas ſeulement du ſoupçon.

Cependant, comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroître d'amoureuſe complexion, toutes les belles de la ville, & quelques-vnes des Dames, tâchoient d'embarquer avec moy vn commerce de galanterie; les vnes ſuſcitées par les ennemis, pour avoir quelque priſe ſur moy; les autres

par la Noblesse, pour reconnoistre si elle n'en avoit rien à craindre à l'avenir, la nation estant naturellement jalouse, & appréhendant sur ce sujet, l'humeur de la nostre; & les autres poussées de leur inclination, & des conseils de leurs parens, pour en profiter, entrant dans ma confiance, & prétendant par-là de me gouverner. Mais je fermai les yeux & les oreilles à tant de belles amorces, reconnoissant que pour me justifier du passé, je devois estre plus sur mes gardes qu'vne autre personne, & veiller plus soigneusement sur toutes mes actions, qui estoient éclairées de tout le monde. Ma conduite a bien démenti toutes les fausses accusations que l'on a voulu faire contre moy; car j'ai refusé tous les rendez-vous que l'on m'a donnez, & mesmes de recevoir des visites particuliéres chez moy, de personnes qui vouloient s'exposer, pour me voir à toutes sortes de risques, & que l'on pouvoit assurément nommer de bonnes fortunes. Il m'arriva vne avanture qu'il n'est pas inutile de rapporter: mais je dois dire auparavant, que n'estant plus en inquiétude des tumultes populaires du Marché, je crus en devoir quitter le voisinage, pour m'aller loger plus prés du cœur de la ville, & estre plus en état de courir par tout, où ma présence seroit nécessaire. Je choisis le Palais de Dom Ferranté Caraciolo, l'vn des plus beaux de Naples, que je fis meubler magnifiquement, & où je paroissois avec plus de grandeur, & toute ma Cour, avec plus d'éclat. Il est scitué devant l'Eglise de Saint Jean des Carbonnares, où est la sepulture du Roy Ladislas, & de la Reine Jeanne sa sœur, qui ont fondé ce Convent, qui est vn des plus beaux, & des plus somptueux edifices d'Italie. Il y a devant ce Palais, vne place capable de mettre plus de quatre mille hommes en bataille; C'est où j'ai toûjours fait depuis ma rési-

dence. Le lendemain que j'y fus établi, estant allé entendre la Messe aux Carmes, force Dames s'y trouvérent à l'accoûtumée, & parmi elles, la fille d'vn Auocat avec sa mére, âgée de dix-sept ans, vne des plus belles créatures de la ville. A peine estois-je à genoux sur mon drap de pied, qu'elle se leva, & s'en vint, en rougissant, me faire vne revérence de bonne grace, & me présenter des heures couvertes de broderie, & puis se retira. Aprés la Messe, sa mére me demanda vne grace, que je luy accotdai, en signant son placet sur les balustres de l'autel. Le soir, sur les dix heures, elle se fit porter chez moy en chaise,& en voyãt appeller vn de mes Valets de chambre, elle me fit dire par luy. que la personne qui m'avoit le matin donné des heures, estoit venuë pour me demander vne audiance secrette, comme je luy avois ordonné. Je luy mandai que mes affaires m'occupoiẽt trop pour la pouvoir entretenir à loisir, que je la remerciois de sa bonne volonté, la priant de me la conserver;& de crainte qu'il ne luy arrivât quelque fâcheux accident, en s'en retournant, je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette avanture, pour ne pas faire de tort à sa réputation, & en vsai de mesme, en beaucoup d'autres rencontres, pour ne pas perdre, par vne galanterie, qui n'auroit pas pû demeurer secrette, la bonne opinion que je m'estois acquise avec tant de peine, croyant que je devois donner à tout le monde vn exemple de sagesse, travaillant continuellement à la faire observer aux autres, & les tenir dans l'ordre, & dans le devoir.

Vn matin que je donnois audiance à mon ordinaire, Onofrio Pagano, Capitaine de la Piétra del Pesce, homme fort insolent, grand ami de Gennare, & qui n'a jamais eû d'amitié pour moy, accompagué

compagné d'vn pescheur, de mesme humeur que luy, son Alfiére, se tournant avec chagrin de tous costez, me dit brutalement, qu'il estoit étrange que l'on ne me pût parler, sans estre pressé, & écouté; Ce qui m'obligea de commander à mes gardes Suisses de faire faire place, & de ne laisser approcher personne, afin que les audiances fussent secrettes, & qu'elles ne fussent point interrõpuës; son Enseigne voulut s'avancer, vn de mes Suisses l'en empéchant, il luy donna vn si grand coup de poing dans l'estomach, qu'il l'enuoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colére, & m'en allant à luy, je luy dèchargeai vn si grand coup de canne sur la teste, qu'il avoit quasi rase, qu'il en fut abbattu à mes pieds, tout couvert de sang. Son Capitaine me dit d'vn ton arrogant, que mes gardes commençoient à estre aussi insolens que ceux du Vice-Roy. Je luy répondis fiérement, que je prétendois apprendre le respect qui m'estoit dû; & que l'on en rendit à mes Sûisses, quand ils estoient auprés de moy, autant que l'on en eût jamais porté au Vice-Roy de Naples: & commandant que l'on menât son Enseigne en prison, je jurai sans remission de le faire pendre; leur arrogance se convertit en soûmission, & se jettant à genoux devant moy, ils me demanderent tous deux pardon, & la vie, pour ce miserable, que je refusai, & il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la Messe, sa femme & ses filles èchevelées me vinrent demander grace, que je feignis de ne leur pas accorder; mais ayant recours à des Dames, pour intercéder pour elles; à leurs priéres j'accordai ce que l'on me demandoit, à condition que cét homme que j'envoyai mettre en liberté en méme temps seroit vn autre fois plus respectueux; Ce qu'elles me promirent pour luy, & s'en retournérent fort contentes.

L'apresdinée, comme j'estois devant la porte de mon Palais, attendant dés chevaux pour m'aller promener, l'Elû du Peuple qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embarras, s'en vint fort échauffé, me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge, puisqu il estoit exposé à des insultes, & que mes bans estoient si mal obseruez, qu'vn Chef de Peuple du fauxbourg de Laurette, estoit venu chez luy, accompagné de trente soldats, pour luy parler d affaires, l'avoit outragé de paroles, & que ces soldats l'avoient couché en jouë. Je luy promis de luy en faire justice, & cét homme passant à point nommé avec la mesme suite devant mon logis, je m'enquis d'où il venoit en cét équipage. Il me dit que c'estoit de chez l'Elû du Peuple. Je luy demandai, s'il n'avoit pas connoissance de la défence que j'avois faite à peine de la vie d'aller avec des soldats armez par la ville, hors l'heure de monter la garde, & principalement chez les Magistrats. Il me répondit, qu'oüy ; Mais qu'estant vn homme accredité dans son quartier, il luy estoit libre de faire ce qu'il vouloit. Surquoy l'ayant fait desarmer & mener en prison, je me retirai dans mon logis, pour parler de quelques affaires à l'Elû du Peuple, & pour entretenir Marco Antonio Brancaccio qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine estois-je entré dans ma chambre, qu'ils s'assembla force peuple tumultuairement dans la place ; Et que cent ou six vingts de leurs Chefs montérent en haut, faisant vn grand bruit dans ma salle, & criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis, en leur demandant ce qu'ils desiroient de moy ; Ils me dirent que le Peuple ayãt sû que j'avois fait arréter vn de ses Chefs, me demandoit sa liberté. Ie leur répondis que ce n'estoit pas le moyen d'obtenir des graces de moy, que de venir de la sorte ; que ce procedé estoit bon avec Maza-

nielle, & avec Gennare; mais que je n'estois ni d'humeur, ni de naissance à le souffrir, & qu'il en coûteroit la v e à leur camarade, puisqu'ils la venoient demander de la façon; Qu'il ne se faloit adresser à moy qu'à genoux, & par des supplitations, quand l on en vouloit obtenir quelque chose. Deux ou trois plus insolens, & plus échauffez que les autres, me dirent arrogamment que le Peuple ne vouloit pas qu'il mourût, & qu'il prendroit les armes pour en empécher l'exécution. Je mis l'épée à la main, & m'en allant au plus impudent, pour luy en donner dans le ventre, il se jetta à genoux, & me demanda pardon en pleurant. Je leur dis à tous, que pour leur faire voir que je ne les craignois pas, il seroit pendu sur le champ, & me tournant à vn de mes gardes, je luy commandai d'aller porter l'ordre à l'Auditeur général de le faire mener au supplice à l'heure mesme, & de le faire pendre au milieu du Marché, & dis à tous les mutinez, Vous estes cause de sa mort, car je voulois luy faire grace: & aux trois qui m'avoient parû les plus échauffez; Je veux que vous assistiez à son supplice, & me répondiez qu'il n'y ait aucune sédition; je m'en vais monter à cheval, & si quand j'arriuerai, je n'ai esté obei, & entende le moindre murmure du monde, je vous ferai tous trois, avant que revenir, attacher aux potences que j'ai fait planter dans le Marché. Ils se retirérent fort soûmis, & fort étonnez. Et peu de temps aprés, j'allai voir ce qui s'estoit passé, j'y trouvai toutes choses paisibles, mes ordres exécutez; & ces trois qui avoient paru si animez, s'en vinrent au devant de moy, me disant, Vous voyez comme nous vous avons obeï, il n'y a pas eû le moindre bruit du monde, la chose s'est fort bien passée. Je leur témoignai estre satisfait d'eux, & leur dis: A présent, que vous me connoissez, appre-

nez vne autrefois que je me laiſſe attendrir aux priéres qui me ſont faites avec reſpect, & de bonne grace,& ſuis toûjours inexorable, quand l'on croit me forcer à faire les choſes ; retirez-vous , & vne autre fois ſoyez plus raiſonnables , & connoiſſez mieux ce que vous me devez , & que je ſai fort bien me faire rendre. Aprés j'allai viſiter toute la ville , & tous les poſtes , & retournai chez moy achever la journée , dans mes occupations ordinaires ; & je me conduiſis toûjours de ſorte , que tous les tumultes que l'on me voulut exciter , ne ſervirent qu'à me faire craindre , & à m'autoriſer toûjours de plus en plus.

Gennare , cependant , Vincenſe d'Andrée , & l'Elû du Peuple, travailloient ſecrettement à faire faire des émeûtes , croyant que ſi j en appaiſois beaucoup , il eſtoit impoſſible qu'à la longue je ne ſuccombaſſe à quelqu'vne;& par de nouveaux bruits qu'ils faiſoient ſemer tous les jours, ils échauffoient les eſprits,& animoient la populace contre le Duc de Turſi, publioient que je ne prenois le ſoin de le conſerver , que parce qu'il m'eſtoit néceſſaire pour tenir des correſpondances ſecrettes avec les Eſpagnolss, & négocier avec eux. Il ne ſe paſſoit guéres de jours que je ne fuſſe obligé de m'en aller à ſon Palais, pour chaſſer la canaille qui s'attroupoit autour , à deſſein de luy faire quelque violence. Je me laſſai d'eſtre toûjours dans cette inquiétude,& pour mieux pourvoir à ſa ſeureté , & me mettre l'eſprit en repos ſur ſon ſujet , je le fis venir dans vne maiſon qui eſtoit au derriére de mon Palais, afin que ſi le corps-de-garde qui eſtoit devant ſa porte n'eſtoit pas ſuffiſant pour le garentir de quelque tumulte populaire , je le puſſe renforcer de la garde qui eſtoit devant mon Palais,qui avoit ordre d'y marcher au moindre bruit qu'elle enten-

droit. Vn jour que je l'envoyai visiter par le Chevalier de Fourbin, il me fit faire de grandes plaintes de ce que le Gentilhomme Polonois que j'avois mis auprés de luy, luy perdoit le respect en toutes rencontres, & vivoit avec luy fort insolemment. Ce qui m'estant confirmé par mes gardes, pour le satisfaire, & punir l'imprudence du Polonois, je le fis mettre prisonnier, & mis en sa place le Baron de la Garde, Gentilhomme Provençal, de la sagesse & vigilance duquel, luy & moy eûmes grand sujet de nous louër.

Je veux ici me justifier de l'accusation que l'on m'a faite, de ne m'estre pas prévalu, dans la nécessité où j'estois d'argent, de celuy que j'aurois pû tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empéchérent. La prémiere, que je crûs le devoir garder pour avoir, comme j'ai déja dit, entre les mains, vn échange tout prest pour mon frere le Chevalier, en cas que ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fût assez malheureux pour estre pris par les chemins, en me venant trouver. L'autre est, que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Génes, j'aurois esté assez empéché à me le faire apporter, la navigation estant fort incertaine dans la saison où nous estions, & que n'ayant point de galéres, il n'y avoit point d'apparence d'hazarder vne somme si considérable sur des felouques, & que de plus, il ne vouloit point délivrer d'argent qu'il ne fût arrivé dans Génes, & qu'il estoit homme à m'aposter des brigantins pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blâmé de plus, de ne l'avoir pas envoyé à Portolongone, disant que sa personne & celle de son petit-fils, eussent esté capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux quelque temps aprés d'estre arrété. Mes

ennemis qui n'ont perdu aucune occaſion de me nuire, ont voulu m'accuſer injuſtement, que ne voulant point avoir de dépendance de la France, je n'y prenois pas aſſez de confiance pour luy remettre des priſonniers ſi conſidérables. Ce qui n'auroit pas eſté en mon pouvoir, quand je l'aurois voulu, puis qu'il faloit de nèceſſité que j'attédiſſe l'arrivée des galéres de France, ne pouvant l'envoyer par terre, & le faire conduire par les Etats du Pape, & beaucoup moins l'hazarder ſur des felouques, qui auroient pû aiſément eſtre priſes par celles des ennemis, ou par leurs brigantins, & leurs galéres ; outre que je ne pouvois pas me fier à des Mariniers, qui ſe pouvoient laiſſer gagner par la tentation de faire leur fortune, ou ſuivant le naturel ſanguinaire de la populace de Naples, luy auroient coupé la teſte, & à ſon petit-fils, n'en eſtant plus retenus par le reſpect de ma préſence. Toutes ces raiſons eſtant meurement conſidérées, font aſſez voir, que l'on n'a pas eû plus de ſujet de me blâmer dans cette rencontre, que dans toutes les autres, ſur leſquelles avec auſſi peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Eſpagnols ayant vû que la tentative qu'ils avoient fait faire auprés de moy, leur avoit ſi mal réüſſi, l'extrémité de leurs affaires les fit recourir à toutes ſortes de moyens, pour ſe garentir de leur perte. Ils conſultérent la Nobleſſe pour voir quels remédes ils pourroient apporter à des maux ſi preſſans ; Ils envoyérent auſſi au Cardinal Filomarini pour prendre ſes avis, lequel conférant avec Vincenzo d'Andrea, fit auſſi préſenter Gennare Anneſe, & tous enſemble demeurérent d'accord, que le Peuple ayant conçu vne haine, & vne défiance fort grande du Duc d'Arcos, l'on devoit rejetter ſur luy, toutes les choſes paſſées, & ils crûrent que luy

ostant l'autorité & la remettant entre les mains de Dom Jüan d'Austriche, cela produiroit quelque bon effet ; Que la considération de sa qualité, & de la tendresse que tout le monde savoit qu'avoit pour luy le Roy son pére, feroit que l'on prendroit créance à tout ce qu'il promettoit de sa part, que l'on estimeroit qu'on ne courroit pas fortune d'estre desavoüé, & qu'vn jeune Prince ambitieux, qui recherchoit avec tant de soin d'acquerir de la réputation, seroit religieux observateur de sa parole, & faciliteroit toutes choses afin d'avoir l'honneur de conserver à l Espagne vne couronne que l'on tenoit déja perduë, & qu'il se croiroit trop heureux de la sauver à quelques conditions que ce fût, & pour desavantageuses qu'elles pussent estre ; Les Espagnols espérant, que si vne fois ils avoient desarmé le Peuple, & fait cesser les séditions, ils se fortifieroient de sorte, qu'ils rétabliroient avec le temps leur autorité, remettant toutes choses en leur premier état, & n'observeroient de toutes leurs promesses, que ce qu'il leur plairoit, & principalement aprés la paix avec la France, que leurs Ministres pressoient à Munster de tout leur pouvoir. Et quoy que l'exécution de ce ce dessein fût suivie peu de temps aprés, j ai crû que les projets, & les négociations s'en faisant, il n'y avoit point de mal d'anticiper sur la relation de quelques jours.

La Noblesse ayant chargé de ménager auprés de la personne de Dom Jüan, toutes leurs affaires, le Prieur Gio Baptista Caraciolo, Chevalier de Malte, Dom Diomede Carafa, Dom Giuseppe di Sangré, & Dom Marco Antonio de Gennaro, personnes d'esprit & de crédit, & pour luy représenter que ne pouvant pas estre accusé du desordre du païs, ni de toutes les tyrannies que les Vice-Rois y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaisir l'auto-

rité entre ses mains, que l'on s'attendoit à recevoir toutes sortes de douceurs & de bons traittemens sous le gouverment d'vn jeune Prince liberal, & que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ni de vouloir piller le païs, pour s'enrichir; Que sa personne agréable & caressante, gagneroit le cœur de tout le monde, aussi-bien que sa naissance imprimeroit toute sorte de respect, & que personne n'appréhenderoit les ressentimens de la colére d'vn pére; quand vn fils qui luy estoit si cher, seroit le médiateur de ses affaires, & demanderoit des graces qu'il luy accorderoit avec joie, afin de le faire aimer, & autoriser davantage; Et qu'enfin n'y ayant aucune autre voie de salut pour l'Espagne, leur sentiment estoit que l'on la devoit essayer, afin de ramener tous les esprits dans leur devoir; Que le Duc d'Arcos ayant esté malheureux, seroit facilement crû coupable; Que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit vne fois perduë; Que toute l'indignation du passé tomberoit aysément sur luy, & que sa dépossession, quoy que concertée, passeroit, pour vn châtiment, qui satisferoit les Peuples, & calmeroit la violence de ces ressentimens, qui s'appaisent d'ordinaire, dés que l'on a vn sujet sur qui les rejetter, & qu'infailliblement ils écouteroient plus favorablement vn accord, puisqu'au lieu de parler de châtiment, & de supplices, l'on ne parleroit plus que de graces, de pardons, de clemence, & de bons traittemens.

Vn matin que j'estois à la Messe aux Carmes l'on m'amena vn Prestre, domestique du Cardinal Filomarini que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour son Maistre, & pour d'autres, repassant du quartier des Espagnols. Il me dit qu'il avoit esté envoyé par luy pour des affaires particuliéres, & principalement pour remédier à quelques desordres

arrivez entre des Religieux, & qu'il venoit de trouver l'Internonce, & luy porter quelques dépéches de Rome. Le Peuple ne se paya pas de ces méchantes raisons, & commençant à s'échauffer, s'échappa iusques à dire avec de grands cris, qu'il faloit aller égorger le Cardinal dans son Palais, puisqu'il les trahissoit, & qu'il entretenoit commerce avec les ennemis. Je lus quelques-vnes de ces lettres, & ayant jugé que quelque avantage que je pusse recevoir de laisser agir la fureur du Peuple, & me défaire d'vn ennemy si dangereux, les conséquences en pourroient estre fâcheuses; & que la mort d'vn Cardinal aigrissant contre nous la Cour de Rome, nous attireroit l'indignation du Pape, & à toute la ville, des censures, des excommunications, & vn interdit, qui apportant vn grand desordre dans les consciences assez delicates des gens du païs, en altereroient de sorte les esprits, qu'il seroit beaucoup à craindre que les suites n'en fussent périlleuses; Que nos ennemis s'en pourroient prévaloir, & se réjouïroient mesme de la perte du Cardinal, en qui ils n'avoient pas vne confiance entiére, & dont ils ne se servoient que par pure nécessité. Je résolus de le garentir des violences que l'on luy pouvoit faire, & d'essayer à me le gagner tout-à-fait, par vne obligation si essencielle. Faisant donc signe de la main au Peuple, pour qu'ils eussent à m'écouter, je leur dis: Vous savez, mes enfans, que Monsieur le Cardinal nostre Archevesque nous a toûjours aimez tendrement, comme vn vray & bon pére, Qu'il nous a donné des preuves de son affection en toutes sortes de rencontres; Qu'il a toûjours desaprouvé le tyrannique procedé des Espagnols, qui ne luy ayant jamais pardonné, ne taschent qu'à le perdre, veulent en tirer le profit, & jet-

jetter ſur nous la colére & le reſſentiment du Saint Siége. Tout ceci n'eſt qu'vn de leurs artifices ordinaires, croyant, que ſans faire de reflexion nous nous laiſſerons aller d'vn emportement qui nous ruineroit entiérement : gardons-nous bien de tomber dans ce piége qu'ils nous tendent avec tant d'adreſſe, & de malice. Je connois les ſentimens pour nous de Monſieur le Cardinal, & il s'en eſt aſſez découvert avec moy, aimons-le, & conſidérons-le comme nous devons, défions-nous de la malice de nos ennemis, & faiſons tout le contraire de ce qu'ils attendent de nous: Ils veulent que nous le perdions, ne ſongeons qu'à nous le conſeruer, pour les faire enrager, & luy découvrant tout ce qu'ils entreprennent contre ſa vie, augmentons ſa haine pour eux, & ſon amitié pour nous autres. Je m'en vas l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe, & vous verrez, que de la conduite que je tiendrai avec luy, nous profiterons de l'amitié de Rome, & rejetterons ſur les Eſpagnols, la haine qu'ils prétendoient faire tomber ſur nous. L'affection & le reſpect ayant toûjours eſté extrémes pour luy, je les réchaufai dans le cœur de tout le monde, qui ſe récria tout d'vne voix, Nous le reconnoiſſons pour noſtre pére, & les ennemis ſi méchamment nous le vouloient faire aſſaſſiner, nous l'en voulons aimer davantage : Il nous a toûjours protégez, & nous n'avons jamais eû de ſujet de nous en défier ; aſſurez l'en de noſtre part, & que nous le vengerons de l horrible perfidie des Eſpagnols, auſquels, pour l'amour de luy, nous voulons faire vne guerre ſans quartier, & noſtre reſſentiment ne finira qu'avec la vie du dernier Eſpagnol qui reſtera dans le Royaume.

Laiſſant le Peuple dans le ſentiment que je leur avois inſpiré, je me mis dans vne chaiſe pour l'aller trouver, & pris avec moy toutes les lettres pour

les luy porter. Je luy envoyai vn estaffier l'avertir que je m'en allois chez luy, ayant vne affaire tres-importante à luy communiquer. Je le trouvai qui revenoit de dire la Messe; Et nous estant assis, & fait fermer sur nous la porte de sa chambre, de peur d'estre ou écoutez, ou interrompus, je luy dis: Monsieur, vous pouvez juger si mon amitié vous est vtile, puisque si j'en eusse manqué pour vous, vous ne seriez plus en vie: Je viens d'appaiser le Peuple, tellement animé contre vous, que si par mon crédit, & mes discours, je ne l'eusse adouci, il s'en venoit tumultuairement vous égorger, & vous traîner par les ruës. Vous estes bienheureux que l'autorité dans Naples ne soit plus entre les mains des Mazanielles ni des Gennares; mais dans celle d'vn homme de mon humeur, & de ma condition, qui a toute sorte de respect pour le Saint Siége, de vénération pour la Pourpre, dont vous estes revétu, & d'estime & d'amitié pour vostre personne, & qui souhaittant la vostre avec passion, recherchera tous les moyens de la mériter par ses services. Ce discours le fit trembler, & luy fit venir les larmes aux yeux, & transporté de son appréhension, & de sa reconnoissance, il fut sur le point de se jetter à mes pieds. Vous devez, luy dis-je, vous intéresser à ma conservation, puisque tant que je vivrai, vous n'aurez jamais rien à craindre. J'ai calmé l'orage qui vous menaçoit, & je vous amenerai tantôt les principaux du Peuple vous assurer de l'affection, & du respect général de la ville pour vous. Je vous avouë que je vous ai vû sur le point de vostre perte, & que tout autre que moy ne l'auroit pas détournée, si adroitement ni si facilement que j'ai fait. Vn de vos gens a esté pris chargé des lettres que je vous apporte. Je l'ai fait relâcher à l'heure mesme pour l'amour de vous; Mais il est bien

juste que vous m'éclaircissiez de vos négociations, & il ne seroit pas raisonnable que je demeurasse en péril pour vous avoir sauvé d'vn si grand. Je voy bien que ces lettres traittent d'autres choses que d'affaires des Moines, & que ce jargon de Convent, n'est que pour cacher des correspondances, & des négociations considerables. Ces nòms de *Général*, de *Provincial*. de *Prieur* & de *Procureur* sont appliquez à des personnes plus relevées, & il ne s'agit point ici ni de froc, ni d intrigues de Religieux. Il ne faut point estre surpris ; Mais il faut agir avec moy avec plus de franchise, & de confiance, puisque je suis assez éclairé pour ne me laisser endormir facilement en des matiéres si importantes, qu'il ne s'agit pas moins que de ma réputation, de ma liberté, ou de ma vie.

Ensuitte nous lîmes ensemble toutes les lettres, dont je luy demandai l'explication. Aprés m'avoir long-temps amusé par de legéres justifications, & de frivoles excuses, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire vne confession générale, & de m'instruire qu'il s'agissoit de la renonciation du Duc d Arcors, & de remettre l'autorité entre les mains de Dom Jüan, & que sur ce que l'on en avoit demandé son sentiment, il l'avoit donné avec franchise ; Qu il croyoit estre obligé par le caractére d'Archevesque, d'employer tous ses soins à calmer les desordres de son Diocése; Qu'il avoit eû toûjours autant d'horreur de la tyrannie des Espagnols, que de la brutalité & emportement du Peuple ; Qu'il avoit crû par ce moyen, que le repos se pouvoit rétablir, & que rejettant sur le Duc d'Arcos toute la haine du passé, & luy attribuant la méchante conduite des Espagnols, & la violence de leur gouvernement, l'on pourroit ajoûter plus de créance aux paroles d'vn jeûne

Prince fort autorisé de son pére, capable d'avoir ses ressentimens, & qui s'interesseroit à faire valoir le pardon, & maintenir les graces qu'il promettroit; Que le Royaume de Naples se tenant pour perdu, il voudroit le conserver à quelque prix que ce fût; Que l'on pourroit demander telles conditions que l'on desireroit, que l'on seroit trop heureux d'accorder, pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'avantage; Que je ne le pouvois blâmer de cette conduite, que je prendrois assurément moy-mesme, si j'estois à sa place: & pour ce qui me regardoit, la mienne avoit esté si prudente, & si obligeante, que sa premiére pensée avoit esté de songer à ma seureté; Et qu'il estoit bien raisonnable de veiller à la conservation d'vne personne, à qui toute la ville, & tout le païs, devoient celle des biens des plus considérables, & de l'honneur de toutes les familles, puisque du jour de mon arrivée, l'on avoit vû cesser les incendies, les pillages, & les meurtres, & que j'avois étabIi plus d'ordre & plus de repos que les Espagnols n'avoient pû faire dans leur plus grande prospérité.

Je luy répondis que pour changer de gouvernement, cette nation si vindicative ne changeroit pas de sentimens; Que les lions, quoy qu'aprivoisez, estoient toûjours à craindre; Que l'on ne se fieroit non plus à Dom Jüan d'Austriche qu'au Duc d'Arcos; Que l'on savoit que les résolutions ne venoient pas des personnes particuliéres; Que l'on n'agissoit que par les ordres des Conseils, dont la Politique ne changeoit pas; Que les châtimens, pour estre differez, n'en estoient pas moins à redouter, puisqu'ils ne manquoient jamais d'arriver; Que j'avois trop bien instruit les Napolitains de toutes ces veritez, pour qu'ils se laissassent

endormir, ou ſurprendre ; Qu'ils ne pouvoient jamais eſtre en repos ni en ſeureté, tant qu'il reſteroit vn Eſpagnol dans le Royaume ; Que l'amitié de la patrie luy devoit inſpirer les meſmes ſentimens; Que les ſervices qu'il rendoit ſeroient à l'avenir payez d'ingratitude ; Que l'on ne recouroit à luy que par vne pure néceſſité; Que le crédit qu'il avoit ſur tous les eſprits luy ſeroit imputé à crime capital ; Qu'il en pâtiroit quelque jour, ſans pouvoir jamais s'acquerir vne parfaite confiance, & qu'il n'éviteroit pas, aprés les démarches qu'il avoit faites, la vengeance d'vne nation irritée, cruelle, & ſanguinaire ; Que je luy conſeillois de ne ſe plus mêler, comme il avoit fait juſques-ici, de toutes leurs négociations, où il ne pourroit tenir vn ſi juſte contrepoids, que l'vn ou l'autre parti eſtant mal ſatis-fait de luy, & venant à en prendre du ſoupçon ne le mît en égal péril de la vie, que je luy venois de ſauver ; mais que je ne pourrois peut-eſtre pas le faire d'autres fois de meſme ; Que je le conjurois de ne plus s'expoſer à vn ſi grand danger, qu'il avoit fait, mais de demeurer ſans prendre d'intéreſt, à voir ce que le Ciel reſoudroit des choſes, ne pouvant auſſi-bien s'oppoſer qu'inutilement à ſes decrets.

Il me promit de profiter de mes avis, & de ne jamais perdre la mémoire de l'obligation qu'il reconnoiſſoit m'avoir, & qu'il s'intereſſeroit toute ſa vie à ma ſeureté, & à mes avantages. Je luy répondis qu'il pouvoit fort aiſément m'en donner vne preuve convainquante, en me découvrant qui étoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier, & dont auſſi je me devois garder. Je ne puis, me dit-il, contrevenir au ſerment que j'ai fait de garder le ſecret, & peut-eſtre auriez-vous pour ſuſpect tout ce que je vous pourrois dire. J'avouë, luy

dis-je, que c'est trop vous presser, & je sai aussi-bien sur qui se doivent arréter mes soupçons, & je vous supplie seulement de tout mon cœur, de prendre vne telle conduite, qu'ils ne puissent jamais tomber sur vous. Il m'en donna toutes les assurances possibles; Et je me retirai, croyant avoir assez fait que de l'avoir empesché par la crainte du hazard qu'il avoit couru, de maintenir à l'avenir aucun commerce suspect, dont il s'abstint au moins pour quelque temps, s'il n'observa pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'apresdinée je luy menai les principaux du Peuple, qui l'informant du péril qu'il avoit évité, luy dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer, & l'assurérent que cette rencontre n'avoit servi qu'à augmenter pour luy, la confiance & l'amitié du Peuple, & redoubler sa haine, & son ressentiment contre les Espagnols; Et il reconnut de quelle maniére je savois tourner tous les esprits par mon crédit & mon adresse.

La disette de vivres que souffroiẽt les Espagnols, me fit resoudre à leur oster toutes sortes de moyens d'en recevoir par terre. J'appréhendai toutefois, que le desespoir ne les obligeât à faire vn effort, pour se rendre libre le chemin de Capouë, d'où l'on pouvoit aisément venir jusques à Poussol; Mais de Poussol jusqu'à Naples, le village de Fuor di Grotta que je tenois, leur en coupoit le chemin. Je crus qu'ils pourroient vn jour s'en rendre les maistres, si je n'essayois de m'emparer de la Tour de pied de grotte, & ensuite du fauxbourg de Chiaye, qui estoit le seul de tous ceux de la ville, qui tint encore pour eux. Et pour cét effet, le dixiéme de Janvier, je m'allai promener au Convent des Camaldolis, lieu fort éleué, & dont je pouvois aisément considérer tout ce fauxbourg, &

cette tour, que je prétendois faire attaquer le lendemain. La veuë de ce Convent est vne des plus belles du Monde; Mais ce qui m'y plut d'avantage, fut, qu'ayant observé soigneusement les avenuës & la scituation de la Tour de pied de grotte, passage qui m'estoit nécessaire pour descendre dans le fauxbourg, je reconnus avec plaisir, que mon entreprise étoit facile pourveu que l'on la tentât avec vigueur. Et le soir estant retourné chez moy, j'envoyai chercher Jacomo Rousse, & luy commandai de prendre trois cens hommes de son Régiment, & de s'en aller attaquer la Tour de pied de grotte, qui est vn ancien edifice des Romains, joint à vn Convent de Religieux, & proche du tombeau de Virgile, où l'on voit vne chose assez remarquable; Il est de marbre blanc, fait en petit dôme, sur le haut duquel, le temps immémorial, vn laurier a pris racine dans le marbre, sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver; vn vieux mesme, qui y estoit, estant mort depuis quelques années, la Nature en a repoussé vn nouveau, semblant vouloir eterniser la mémoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont servi de tout temps à couronner les grands Poëtes, aussi-bien que les victorieux.

L'attaque du Convent, & de cette Tour, fut faite vigoureusement & soûtenuë de mesme, depuis les onze heures du matin, jusques à trois heures aprés midy, que la garnison se voyant hors d'apparence de secours, & que l'on mettoit le feu à la porte, avec des fascines poissées, fut contrainte de se rendre à discrétion. Il en sortit dix Espagnols & vingt Napolitains, commandez par vn Capitaine Reformé. Les Espagnols furent conduits prisonniers dans la Vicairie, & les Napolitains prirent parti avec moy. Le lendemain, cette prise m'ayans

facilité l'entrée du fauxbourg de Chiaye, je commandai le Sergent Major Aléxio, qui avoit pris prisonnier le Duc de Tursi, avec trois ou quatre cens hommes tirez de Vomero, & de Lantignane, & renforcé de la Compagnie de Mathéo d'Amore Chef de la Vinara, composée de prés de deux cens bons hommes, d'aller attaquer le Convent de Saint Leonard, où il y avoit plus de six-vingts hommes de garnison, commandez par les Capitaines Joseppe Riva, Paulo Fioretti, qui fut depuis ce fameux Bandit, qui ayant amassé sept à huit mille hommes en mil six cens cinquante-cinq, fit trembler tout le Royaume de Naples, & donna bien de l'inquiétude aux Espagnols, & du Mestre de Camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniâtré, & dura vn jour tout entier : Et craignant que les ennemis ne tentassent de la secourir, avec des felouques, ce poste estant de la derniére importance, & la mer n'ayant pas assez de fond en cét endroit pour que des galéres y pussent aborder ; je commandai douze felouques bien armées, qui repoussant celles qui se présentoient pour y apporter du secours, donnérent vn petit combat naval, dont l'avantage demeura tout entier de nostre costé. J'avois envoyé Pioné, Capitaine des Lazares, avec trente de ses gens pour porter des fascines & servir de travailleurs à ce petit siége, lequel commençant à mettre le feu au Convent de tous costez, les assiégez n'ayans plus d'espérance d'estre secourus ni de se pouvoir défendre davantage, furent contraints de se rendre à discrétion, & ayant esté conduits vers moy, les soldats prirent parti dans mes troupes, & les Officiers demeurérent auprés de moy, en attendant que j'eusse de l'emploi à leur donner.

Par la prise de ce poste considérable, assis sur le bord de la mer, & dont la naturelle scituation est

forte & aiſée à garder, je fus le maiſtre de tout le fauxbourg de Chiaye; & les Eſpagnols tellement ſerrez, qu'ils n'eurent plus de communication par terre, avec tout le reſte du Royaume. Mes gens animez pour ce bon ſuccés avancérent juſques à la porte de Chiaye, où trouvant vne garde aſſez foible, ils la chargérent ſi rudement, qu'ils l'obligérent à ſe retirer, entrant peſle meſle avec eux. Ils eſtoient en état de pouſſer juſques au milieu de tous les quartiers des ennemis, ſi le Baron de Vatteville n'y fût accouru avec vn corps aſſez conſidérable d'infanterie Eſpagnole, & d'Officiers reformez. Il s'y fit vne eſcarmouche qui dura prés de trois quarts-d'heure, l'avantage balançant tantôt d'vn coſté, tantôt d'vn autre; mais à la fin mes gens furent contraints de céder au nombre, & de ſe retirer au Convent de Saint Leonard, & au Palais de Dom Pédro de Tolède, que nous avons toûjours conſervez juſques à la fin. Ce fut vne action des plus opiniâtrées, & des plus remarquables qui ſe ſoient faites dans Naples durant tout le temps des révolutions.

Je fus le lendemain viſiter ces deux poſtes, me promener dans le jardin du Prince de Biſignane, vn des plus agréables d'Italie, pour la quantité d'orangers; & fus fort ſatisfait de l'acquiſition de ce fauxbourg, pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis, & pour y trouver les plus belles & les plus délicieuſes promenades du monde. La garniſon que j'y laiſſai, établit avec les ſoldats des ennemis vn petit commerce, que l'vtilité que i'en tirois me fit autoriſer, & qui dura juſques à tant que le Baron de Vatteville s'en eſtant apperçu l'interrompit, en faiſant pendre deux ou trois des ſiens. C'eſtoit de troquer des raves, & ſemblables racines contre de la poudre; les Eſpagnols dans

leur extréme misére, nous livrant pour ce petit rafraîchissement, toute celle qui leur estoit distribuée pour la garde de leur poste.

Dans ce temps vn Médecin me vint proposer vne entreprise sur celuy de Pitzo Falcone, que j'estime encore plus que les châteaux, puisqu'étant vne colline élevée, escarpée quasi de tous costez, elle commande au Château-neuf, & au Château de l'Oeuf, & peut raser à coups de canon tout le Palais du Vice-Roy. Ce dessein me parut fort beau; mais aprés l'avoir bien examiné, j'en trouvai l'exécution, & si difficile, & si dangereuse, que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le Prince de Cellamare, Achille Minutalo, & Césaré Blanco, le premier Doyen, & les deux autres Conseillers du Collatéral, m'envoyérent demander des sauvegardes pour la conservation des maisons qu'ils avoient dans les quartiers des Espagnols, prévoyant que j'en serois bien-tôt le maistre, & qu'ils ne pourroient plus les défendre, ou seroient contraints de les abandonner, estant dépourveus de vivres, & leurs soldats tellement affoiblis par la misére qu'ils souffroient, qu'ils n'avoient quasi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joye, m'apprenant l'extrémité où je les avois reduits, qui se trouva bien redoublée, quand deux jours aprés, le mesme Prince de Cellamare Génevois, fort attaché à son intérest, & craignant d'avoir mal employé son argent à la charge de grand Maistre des Postes du Royaume, d'vn grandissime revenu, m'en envoya demander la confirmation, que je luy fis espérer, à condition d'estre informé par luy & par ses deux amis, de toutes les résolutions qui se prendroient dans le Conseil Collatéral; Et en effet, il ne s'y passa rien depuis que je n'en fusse averti ponctuellement, soit par eux,

soit par d'autres intelligences secrettes, que j'avois ménagées.

Le corps d'armée de la Noblesse, estant quasi tout dissipé, & le peu de Cavaliers restez ensemble dans Capouë, ne pouvant souffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla, en faisoient des plaintes continuelles, dautant qu'ils avoient pris beaucoup d'aversion pour sa personne. Le Vice-Roy donc, & le Conseil Collatéral résolurent de le rétirer, & de laisser aux Cavaliers le choix d'vn Général qui leur fût agréable, qui par son crédit pût empécher le débandement du reste, & rappeller auprés de luy, vne partie de ceux qui s'estoient retirez dans leurs terres. Ils demeurérent tous d'accord d'obeïr à Dom Louïs Podérico, dont la valeur & la prudence luy avoient acquis vne estime générale. Cette élection reçut l'approbation de tout le monde, & fit fortifier le corps de leurs troupes, qui auparavãt estoit quasi réduit à rien, & n'estoit plus, tant en cavalerie, qu'en infanterie, qu'environ de quinze cens hommes; Il le renforça de telle façon, qu'il mit ensemble, en quinze jours de temps, environ trois mille hommes: Et les Espagnols luy ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des bleds de Capouë, il refusa d'y obeïr pour ne se pas dégarnir du peu qu'il en avoit, qui n'estoit qu'à peine suffisant pour la subsistance de ses troupes. Ce qui les obligea de faire passer auprés de luy le Baron de Goëslan avec la cavalerie Bourguignone, n'ayant plus de fourages ni d'orge pour la nourriture de leurs chevaux, & voulant se décharger d'autãt de gens, estant réduits à la derniére misére. Comme j'estois fort soigneux de me prévaloir de toutes sortes de conjonctures, je ménageai vne intelligence avec vn Sergent & trois Soldats Espagnols, pour me livrer le poste de Dom Aluine. Le traitté fut fait pour cinq

cens écus, dont je leur en fis toucher deux cens d'avance. Le jour que cette entreprise se devoit exécuter, le Sergent se repentant de la trahison qu'il faisoit à sa nation, ou voulant seul profiter de l'argent que ses compagnons avoient partagé avec luy, alla trouver le Baron de Vatteville, & luy déclara tout ce qui s'estoit ménagé, aprés avoir eû l'assurance du pardon, & d'hériter de la dépouïlle de ses camarades. Il se rendit à ce poste le jour qu'il me devoit estre livré; aprés avoir fait pendre les trois coupables, & fait paroître à leur place quatre Officiers reformez, qui parlérent à vne personne que j'envoyai pour recõnoître s'il estoit aisé d'exécuter ce qui avoit esté tramé. Ils luy firent voir le peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les ayãt fait retirer, & se tenãt derriére, avec deux cens Officiers reformez. J'entrai en quelque soupçon de ce que je trouvois la chose si aisée, & tãt de négligence à la garde d'vn poste si cõsidérable. I'y fis marcher les troupes à l'heure concertée, & les quatre soldats traverstis ayant commencé eux-mesmes d'abattre leur retranchemẽt, je les fis observer par celuy qui avoit traitté de ma part avec les premiers. Il me rapporta que ce n'estoient pas les mesmes visages, j'ordonnai, en arrivant, que l'on tirât sur eux, & que par leur mort ils fussent punis de la tromperie qu'ils me vouloiẽt faire. Uatteville accourant à l'alarme, fur reçu de mes gens, par vne grãde salve, & voyant qu'ils n'avançoient pas, & qu'il estoit reconnu, ne pensa qu'à faire relever prõptement sa trãchée, où il y eut vne escarmouche d'vne demie heure, avec peu de perte de leur costé, mais sans aucun avãtage considérable.

Vn frére lay du Convent de Sainte Marie la Nove, vn des plus importans postes des ennemis, me vint proposer de me le faire surprẽdre, en introduisant mes soldats par le Formal: c'est vn certain aque-

duc qui passe par dessous toutes les ruës de la ville, & porte l'eau dans toutes les maisons, & tous les Convents. I'envoyai vne personne de confiance avec luy, pour reconnoître si la chose estoit faisable; il l introduisit sans peine, & luy fit voir qu ayât la clef des eaux, il pouvoit bien y recevoir iusques à deux cens hommes, & le menant jusques au corps-de-garde des Espagnols, ils les trouva si abbatus de la faim, & si rendus & lassez de tant de continuelles fatigues, qu ils n'avoient pas la force de se soûtenir. Le malheur voulut, qu'vn vieux Religieux qui ne dormoit pas, ayant vu par hazard ce petit frére ramener vn inconnu dans les eaux du Convent, en avertit Dom Alvaro de la Torré, Lieutenant de Mestre de Camp général, qui l'ayant fait arréter, luy fit confesser à force de tourmens tout ce qu'il avoit ménagé. Et comme il ne me vint pas trouver le lendemain, & que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles, je reconnus que mon affaire estoit découverte: & ayant fait diligence pour m'en éclaircir, j appris que l'on l'avoit fait mourir, & que j avois manqué vn des plus beaux coups, & des plus importans qui se put faire dans Naples.

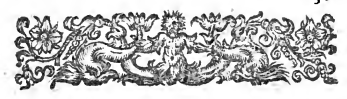
Je me résolus de faire donner des alarmes trois ou quatre fois la nuit de tous costez, pour lasser les Espagnols, que je savois fort affoiblis, & de fatigues, & de misére: ce que je continuai toûjours depuis; ce qui les mit en état de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes, & de ne plus courir aux alarmes. Ce que je faisois, pour pouvoir les surprendre vn jour, me servant de la négligence à quoy je les aurois accoutumez. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville, je me résolus de tenter quelque chose au dehors, & commandai Jacomo Rousso de s'en aller à Poussolo, les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison estoit affoi-

blie, & que pour peu qu'ils fussent soûtenus, ils leur pourroient aisément couper la gorge, & nous livrer l'entrée de leur ville, dont la prise me facilitoit l'attaque du château de Baye, de la dérniére importance, ostant le port à l armée d'Espagne; celuy de Naples estant si découvert, que les vaisseaux n'y peuvent tenir par vn mauvais temps. Il y marcha avec trois mille hommes, & les habitans commençans de venir aux mains, avec leur garnison, le Marquis de Fuscaldo à sa veuë, entra dedans avec vn puissant secours. Ce qui obligea mes gens de se retirer, aprés vne legére escarmouche. Et voyant que les entreprises de guerre ne me reüssissoient pas fort heureusement, les remettant à vn autre temps, j'eus recours à l'adresse, & aux négociations. En effet, je fis sonder le Gouverneur de Baye, vn vieux Espagnol, & fort interéssé, qui connoissant le mauvais estat des affaires de sa nation, presta l'oreille à mes offres, & aprés force allées & venuës qui consumérent bien quinze jours de temps, il convint avec moy de me rendre sa place, moyennant douze cens pistoles & de mesme temps je ménageai pour cent mille francs, de m'emparer de la ville & château de Gayette, où Monsieur de Fontenay avoit déja eu quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entreprises si importantes, je luy en donnai avis, pour faire tenir prestes ces deux sommes; Mais soit qu'il en voulût profiter, ou qu'il crût ses intrigues meilleures que les miennes, il ne me fit point de réponse; & je vis évanouïr de si belles & si grandes espérances.

La prise cependant des lieux les plus considerables de la terre de Labeur, & des confins de l'Estat Ecclesiastique, nous ouvrit le chemin de Rome, & le rendit si libre, que deux fois les Messagers y passé-

rent, & entre autres ils me ramenérent le Chevalier des Essarts, le Baron de Causans, les sieurs de Beauchamp, de la Breche, autrefois Capitaine de cavalérie dans le service du Pape Vrbain, de Miniére, de Graville, le Baron de Rouvrou, le Marquis de Chabans, les sieurs de Canhéron, du Fargis, du Chalar, & sept ou huît autres Officiers, & leurs valets. Cette liberté ne nous dura pas long-temps; Le Papone imprudemment, sans avoir rassemblé toutes ses troupes, vint aux mains avec Dom Baltasar de Capouë, Prince de la Roque Romaine, qui le défit, & reprit ensuite tous les lieux qu'il avoit occupez, à la reserve de Fondi, & de la Tour de Sperlonga, durant qu'il s'employoit à rallier le débris de ses gens, & reformer vn Corps avec ceux qui ne s'estoient pas trouuez au combat.





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE IV.



Es Miniſtres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne ayant eſté conſultez ſur la dépoſſeſſion du Duc d'Arcos, & ſur l'établiſſement de l'authorité en la perſonne de Dom Jüan, jugeant que c'eſtoit le ſeul moyen de rétablir leurs affaires, conſeillérent qu'il ne faloit pas negliger cét expedient, que l'on devoit executer ſans remiſe, l'on commença d'y travailler ſerieuſement; Et peu de jours apres il ſe dépoüilla de la Vice-royauté; Et Dom Jüan en prit poſſeſſion, avec vn applaudiſſement general des Eſpagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre ſe ſacrifiant au bien de l'Eſtat, & ſe reſolvant à ſe charger de la haine publique pour que ſon Maiſtre & ſon Roy en put tirer quelque avantage, diſpoſa toutes choſes

pour son départ, qui fut au vingt-sixiéme de Janvier; les châteaux, les vaisseaux, & les galéres luy rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie, & de mousqueterie, qui durerent tout le jour: le Peuple ne le solemnisa que par des injures & des imprécations contre luy.

Le lendemain Dom Jüan ayant reçu les complimens accoûtumez de tous les Ministres, de la Noblesse, des gens de guerre, & du Peuple qui estoit de son costé; fit vne superbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le suivre, & se fit voir dans tous ses quartiers, visita let châteaux, & tous les postes, dont nous fumes avertis par les salves de réjouïssance, les generales acclamations, & les feux de joie qui durerent toute la nuit. Ensuite, il fit publier vn Manifeste, rejettant toutes les violences passées, & tout le mauvais gouvernement, sur l'humeur altiére, & sur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple vn pardon general de sa rebellion, la conservation de ses priviléges; & non seulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient esté accordées, mais vne augmentation de graces, dont il s'offroit d'estre la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler son esprit. Il écrivit aussi des lettres à Monsieur le Cardinal Filomarini, à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andréa, & à beaucoup d'autres des plus autorisez de la ville. La pluspart m'apportérent leurs lettres toutes fermées: Mais Gennare ne me dit rien de la sienne; Et comme il ne savoit pas lire, celuy à qui il s'estoit confié pour en apprendre le contenu, vint aussi-tôt m'en rendre compte. Je dissimulai quelques jours, pour voir comment il en vseroit, & lassé de son silence, je luy dis vn matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faisoit vn secret d'vne dépéche si importante qu'il

avoit reçuë ; Il me l'alla querir à l heure mesme, & m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plûtôt, quoy qu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuse, & l'observai depuis de plus prés, comme vne personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours aprés, vn Gentilhomme parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Espagne, estoit de mes amis particuliers, ne se mêlant de rien qui pût m'estre contraire, & ayant tant de tendresse & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bon avis, des desseins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois toûjours trouvé veritables ; m'estant venu faire sa cour, me dit, que si je luy voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'écoutai, & aprés m'avoir representé, qu'estant abandonné comme j'estois, il me voyoit en estat de me perdre; Que le peuple prêtoit l'oreille à vn accommodement ; Que s'il avoit à se faire, il valoit mieux que ce fut par moy, puisqu'autrement, s'il venoit à se conclure à mon insû ; la premiere condition seroit ma mort, ne se pouvant faire seurement, tant que je serois en vie ; Mais que si je voulois, j'en serois l'arbitre, & le médiateur, & y trouverois mes avantages; Que si ceux qui m'avoient esté proposez ne flatoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du Duché de Modéne, que l'Empereur me donneroit ; l'Espagne me fourniroit toutes les forces nécessaires pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroiét remises entre les mains, & que j'aurois pour grand, le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement,

& lui témoignai lui estre fort redevable de sa bonne volonté, croyant que cette dissimulation me feroit aisément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville,& ceux qui estoient portez à vn accommodement.

En effet, l'Elu du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la disette recommençoit dans la ville; Que le Peuple estoit las d'estre depuis tant de temps les armes à la main,sans rien avancer;Que les secours de France retardant, & estant incertains,l'armée faisant peut-estre le mesme au second voyage, qu'au premier, il estoit à craindre que les François ne fussent bien aises de nous voir dans la necessité, pour tascher par le desespoir, de nous obliger à nous jetter entre leurs bras, à quoy le Royaume ne consentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoise, que l'Espagnole; Qu'il croyoit avantageux d'écouter les propositions de Dom Jüan d'Austriche; Qu'il estoit assuré qu'il aimeroit mieux traitter avec moy, qu'avec pas vn autre, y trouvant plus de seureté, puisque je pourrois autrement par mon crédit, luy rompre toutes ses mesures; Que le Peuple me remettroit volontiers tous ses intérests, ne pouvant jamais prendre de soupçon de ma conduite; Que je pourrois ménager quelque chose de bon par vn abouchement; Et qu'au moins, si la chose venoit à se rompre, il rallumeroit sa haine contre l'Espagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; Et que je trouverois dans ce traitté, outre la gloire d'avoir vtilement servi le Royaume de Naples, en le garentissant de sa perte, des établissemens capables de contenter mon ambition: Qu'il ne faloit que faire vne tréve de trois jours; & que si je voulois agréer vne conference avec Dom Jüan d'Austriche, il l'accepteroit, la souhaitant avec passion; & qu'é-

tant plus expérimenté & plus habile que luy, tout l'avantage assurément seroit de mon costé dans cette entreveuë.

Sur la fin de cette conversation, Gennare entrant, me proposa la treve, & la conference; Je reconnus par-là le fond de leurs pensées, leurs liaisons secrettes, & jurai en moy-mesme, la mort de l'vn & de l'autre. Je dissimulai neantmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur châtiment. Ie leur répondis, que j'attribuois tous leurs discours au zele qu'ils avoient pour la patrie, plûtôt qu'à aucune amitié pour les Espagnols; Que je voyois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel, aussi arrogant dans leur prosperité, que doux & soûmis dans leurs disgraces; Qu'il ne faloit pas se fier à leurs promesses, ni se laisser endormir à leurs belles paroles; Qu'ils se devoient souvenir, qu'aprés des capitulations si avantageuses, leur flotte estant arrivée, & se sentant fortifier par vn nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification qu'ils avoient tant de fois fait espérer, & dont ils avoient fait de si solénels sermens, ils avoient voulu brûler & sacager toute la ville, & faire passer au fil de l'épée tous ses habitans; Que leurs sentimens n'étoient adoucis que par l'extrémité où ils estoient reduits; Et que ne pouvant remedier par la force, à leur perte, dont ils estoient si proches, & qu'ils voyoyent inévitable, ils avoient recours à l'artifice; Qu'il ne faloit pas s'y fier; Qu'ils ne respiroient que la vengeance, quoy que leur cruauté fût dguisée sous les apparences de douceur, & de clemence; Qu'ils seroient tous deux les premiéres victimes de leurs ressentimens; Que je voulois observer religieusement ce que j'avois si solemnellement promis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes, que je ne les eusse tous chassez

du Royaume, & procuré la liberté dont j'avois esté fait le défenseur ; Que je les exhortois à me suivre dans vn dessein si juste, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne se l'imaginoient pas ; Que je voyois assez clair pour les en assurer, & que les Peuples ne seroient jamais abusez de mon consentement ; Que je leur dessillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur seureté, & pour leur repos ; Et que je leur déclarois, que je tenois pour ennemis de la patrie, tous ceux qui à l'avenir écouteroient aucune proposition de la part des ennemis, dont tout devoit estre suspect, & que je persécuterois à toute outrance, & punirois du dernier supplice, ceux qui desormais me tiendroient des discours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus ; Que je pardonnois à l indiscrétion de leur zéle, de s'estre laissé abuser si lourdement ; Et qu'enfin, s'ils vouloient estre de mes amis, ils devoient se gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidélité & d'amour pour le bien du païs; Que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'étoit passé, mais que ce seroit avec tant de discrétion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient estre soupçonnez de trahison, & d'intelligence. Ils me remerciérent de ma bonne volonté, & m'avoüérent que j'estois bien plus éclairé qu'ils n'estoient pas, & qu'il n'y avoit rien de si juste, ni de si véritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'estant convaincus de mes raisons, ils détestoient de tout leur cœur la malice des Espagnols, dont ils poursuivroient la perte desormais, au péril de leur vie, & seroient toûjours prests de répandre leur sang pour la cause publique, & pour la défense de la liberté.

Dés qu'ils furent sortis j'envoyai querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendit compte de la confe-

rence que j'avois euë avec eux. Ils me parurent aussi satisfait de ma conduite, que l'estre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenzo d'Andréa, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choses : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le Peuple, chacun dans son quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'observer soigneusement toutes les démarches, & les actions des personnes qui nous devoient si justement estre suspectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, sur tout, ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, selon mon avis, demeurer long-temps sans tramer quelque entreprise. Je fis veiller avec soin sur ceux qui passoient de leur part à quelqu'vn de nos postes pour revenir dans la ville. Vn matin je fus averti par quelque correspondance que j'avois parmi les Espagnols, que l'on devoit distribuer à tous les affectionnez à leurs intérests, de petits escussons de leurs armes, afin de se reconnoître entre eux, & que s'estant vnis ensemble les armes à la main, ils vinssent prendre par derriére nos gens, en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer afin de faciliter leur entrée dans la ville, pussent s'en rendre les maistres, & se venger à leur gré, de la sedition & desobeïssance du Peuple.

Vn matin à la pointe du jour, vn Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant vne grande boëtte de sapin sous le bras. Il me fut aussi-tôt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits escussons d'armes d'Espagne, grands cōme la paulme de la main; Et l'ayant questionné sur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en savoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit estre,

& qu'il faloit de necessité que ce fût vne marque, pour qui tous ceux du parti d'Espagne se pussent reconnoître l'vn l'autre, & que c'estoit comme la paille, le jour du feu & du desordre de l'Hostel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai aussi-tôt à l'Auditeur général de s'y rendre, & de luy faire donner la question. Il confessa ce que j'avois soupçonné, & accusa vn Prestre de distribuer des choses pareilles, & deux autres particuliers. Le Prestre fut aussi-tôt arrété: & pour les deux autres, ils s'enfuirent, & retirerent du costé des ennemis; mais l'on ne laissa pas de trouver chez eux grande quantité de ces mesmes armes. C'estoient de ces personnes qui n'estant pas mariées portent de petites soûtannes, & qui se font tonsurer, pour n'estre pas sujets à la Iustice ordinaire, mais seulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs méchantes actions, la Justice Ecclésiastique n'estant pas si fevere que la seculiére. Le Prestre confessa aux tourmens la mesme chose qu'avoit fait l'autre; & comme cette affaire estoit de consequence, je voulus l'examiner, & qu'elle se jugeât devant moy, & fis venir à cét effet pour assister l'Auditeur général, trois des plus habiles Avocats de la ville, & de ceux qui m'étoient les plus confidens, & fis amener chez moy, dans des chaises, ces deux prisonniers; les tourmens qu'ils avoient soufferts, ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moy-mesme, & ils m'avoüérent qu'ils avoient déja distribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il passeroit encore du monde pour en apporter; Qu'il devoit bien y avoir vingt-mille hommes, qui pour se reconnoistre, en attacheroient ou à leur chapeau, ou sur l'estomach, & que le jour nommé, sur les trois heures du matin, les Espagnols devant attaquer

deux ou trois de nos postes des plus importans; ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriére, & faciliteroient par-là, l'étrée, & la prise de la ville. Je leur demandai qui estoient les principaux des Chefs. Ils me répondirent que sachant bien qu'il faloit qu'ils mourussent, ils ne me découvriroient point le détail de l'entreprise, pour ne la pas faire manquer, puisqu'aussi-bien, tout ce qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie, & que cette affaire réüssissant, ils auroient la satisfaction d'estre vengez, & de servir leur Roy, pour lequel ils s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener en prison: & aprés avoir deliberé sur ce que nous aurions à faire, ils furent premiérement condamnez à mort, & l'on résolut que l'Auditeur general tâcheroit à force de tourmens, de tirer plus d'éclaircissement d'vne conjuration si dangereuse, & qu'il faloit les tourmenter comme ils disent dans le païs, *tanquam cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, & jusques au point de les faire mourir dans la question. Ils furent tout brisez, sans vouloir rien déclarer davantage, que ce qu'ils avoient confessé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le marché, avec quelques-vns de ces escussons, attachez au col. Ils commencérent à la potence d'exhorter le Peuple à se remettre en leur devoir; ce qui fit haster leur exécution.

Cependant, comme leur resolution me donnoit, avec raison, de grandes inquiétudes, je fis faire d'exactes perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville, & dans la pluspart des Convents, ne paroissant plus aucun de ces escussons, ni personne n'ayant plus voulu garder chez soy les armes d'Espagne. Cela faillit à causer de grands

defordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller, faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le prétexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les sacager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanita, il y avoit des gens cachez dans les caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Négres du fauxbourg des Vierges, & qu'il faloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'émût à cette nouvelle : Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussi-tôt quelle estoit sa pensée, & le péril qu'il y avoit que l'animosité des Lazares, & des Capes-Négres ne nous rejettât dans le mesme inconvénient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine à remédier. Je me chargeai d'aller moy-mesme aussi-tôt aprés dîné, faire cette diligence, défendant à peine de la vie, à personne d'y aller avant moy, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à Mathéo d'Amoré, avec sa Compagnie, de se saisir de la porte de Saint Gennare, & de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table, je montai à cheval, suivi de mes gardes, & ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Pissacani, Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, tous gens accréditez parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner; Et pris encore en passant avec moy Mathéo d'Amoré à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanita, j'en fis saisir la porte par mes gardes ; & entrant dans le cloistre, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trou-

va pour lors, faisant sa visite, l'avis que Gennare m'étoit venu donner, & l'intention que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, sous ce prétexte, de piller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir en personne, pour empécher qu'il ne s'y fît aucun desordre : Mais que pour les mettre hors de péril à l'avenir de pareilles accusations, que je croyois malicieuses & affectées, il faloit que le Pere Prieur fît voir tous les lieux du Convent, jusques aux caves, & aux gréniers, & autres plus secrets, aux personnes nommées, & que j'avois amenées exprés, que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empécher qu'il ne s'y fît aucune insolence. Il se fit apporter toutes les clefs, & l'on fit vne visite générale, où l'on ne trouva rien de suspect, ni pas vne seule arme à feu. Je m'en retournai fort satisfait, & ordonnai à ceux qui avoient fait la visite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû; & jurai devant eux, que si l'on venoit à l'avenir me faire de fausses dénonciations, je ferois châtier sevérement ceux qui ne pourroient justifier les choses qu'ils m'auroient rapportées; ce qui nous tiendroit autrement toûjours dans vne extréme confusion.

Estant arrivé chez moy, & ayant employé vne partie de ma soirée à mes occupations ordinaires; Grassullo de Roza Carceriéro Major, me vint donner avis que l'on avoit découvert vne grande conjuration, & qu'il venoit d'arréter tous les complices, qui estoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit prisonniers dans la Vicairie. Je pardonne, luy dis-je, à l'indiscrétion de vostre zéle, l'action que vous venez de faire; Mais s'il vous arrive de vostre vie de prendre personne sans mes ordres, vostre teste m'en répondra. Il me répondit qu'il avoit crû la chose si importante, qu'il avoit

apprehendé que les coupables ne s'évadassent, s'il differoit de s'en saisir; Qu'vne autre fois il seroit plus sage, & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puisqu'elle m'estoit desagréable; Qu'au reste il n'y avoit rien de si certain que cette conspiration: Et aprés m'avoir nommé tous les prisonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le dénonciateur. Je fis reflexion sur tous les noms: & ayant remarqué ceux des deux personnes, qui en prenant l'indulte, m'avoient découvert l'entreprise de Tonno Basso sur ma vie; je crus que ces complices que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui estoient encore prisonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cét embarras, & que l'avis que l'on venoit de me donner, estoit vn effet de leur vengeance, & peut-estre de leur argent.

Je me fis amener le dénonciateur, & l'ayant soigneusement observé, je luy trouvai dans l'air quelque chose de fripon, qui me donna méchante opinion de luy; Aussi luy dis-je, de me parler veritablement, & sans me rien déguiser; que je soupçonnois de fausseté son accusation, & qu'il s'estoit laissé corrompre pour de l'argent; que j'en avois des preuves certaines; qu'il prît bien garde à luy, puisqu'il n'avoit jamais esté en si grand péril de sa vie; Que s'il pouvoit me justifier le rapport qu'il me faisoit, il seroit fort bien récompensé, & ceux qu'il accusoit (quoy que je les crusse plus gens de bien que luy) punis sevérement; Mais qu'aussi s'il y avoit de la malice, & de la menterie dans son fait, je le ferois pendre sans remission; Qu'il pensât à luy, durant que sa vie estoit encore entre ses mains, mais que s'il partoit d'auprés de moy sans m'avoir dit la verité, toute la terre ne le pourroit garentir d'estre pendu. Je reconnus qu'il s'estonnoit, & le pressant vivement, je fus surpris de le voir à mes pieds, me

demander la vie, & me promettre qu'il m'avouëroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'vn Greffier, nommé Caldérino, prisonnier dans la Vicairie, pour avoir esté complice de l'attendat que Tonno Basso avoit voulu faire sur ma vie, & vn autre prisonnier, convaincu du mesme crime, luy avoient donné cent écus pour venir dénoncer tous ceux que Grassullo de Roza avoit mis prisonniers, croyant comme du temps de Mazanielle, & de Gennare, que ce seroit assez de les accuser, pour les faire mourir; sans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre, & luy commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire, & le signer; Et luy dis, que s'il vouloit jouïr de la grace que je luy venois d'accorder, il faloit qu'il soûtînt sans se dédire, ni sans balancer, à ceux qui luy avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traitté avec luy. Je le renvoyai en prison, & commandai à l'Auditeur général de le confronter aux deux personnes qu'il avoit chargées, & afin que son témoignage eût plus de force, de le mettre à la corde, sans neantmoins l'élever ni luy faire souffrir de tourment. Caldérino & son compagnon luy estant confrontez, n'eurent aucun reproche à faire, ni aucune cause de recusation à alleguer contre luy; De-sorte qu'aprés avoir oüi son rapport, la peur des tourmens leur fit avouër leur crime; & l'on leur fit signer ensuite leur déposition, qu'ils confirmérent à la question, que l'on ne laissa pas de leur donner. L'Auditeur général vint aussi-tôt m'en rendre compte, & j'envoyai à l'heure mesme faire élargir tous les prisonniers, ne jugeant pas raisonnable, que des gens que je savois innocens, couchassent dans la prison. Pour les deux coupables, je fis instruire leur procés toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnez à mort, & pendus le

lendemain ſur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun vn écriteau au milieu de l'eſtomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public* Cette juſtice ſi prompte m'attira mille benedictions, & empécha depuis que lon ne me vînt faire des fauſſes accuſations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'expoſaſſent plus à l'avenir, la vie des innocens à aucun péril; comme elles avoient fait avant que la ſouveraine autorité fût entre mes mains.

Il ſe fit le lendemain vne autre exécution, que je ne pus empécher, à cauſe des formalitez de la Juſtice, quoy que ne la croyant pas juſte, je ne la ſouffris qu'à contre-cœur, & en ai toûjours eu quelque remord. Ce fut d'vn miſerable, qui vint accuſer le Meſtre Camp Mélonne, & Pepe Palombe, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois toûjours ſoupçonné, & que je verifiai depuis; mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Juſtice; & faute de prouver ce qu il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourveuë de matelots, & ayant beſoin de ſe radouber, & de faire vn nouvel armement, leur Général Pimienta repréſenta que cela ne ſe pouvoit faire à Naples, & qu il faloit de néceſſité la remener en Eſpagne. Les ennemis tinrent vn grand Conſeil, y voyant beaucoup d'inconvénient, quelque parti que l'on pût prendre, puiſque reſtant, elle acheveroit de ſe deſarmer, & leurs vaiſeaux appeſantis par l'ordure dont ils s'eſtoient chargez, faute d'eſtre carenez, leur demeuroient tout-à-fait inutiles; d'autre coſté, leur retraite les réduiroit aux derniéres extrémitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur ſubſiſtance, & vne partie de leurs galéres eſtant allé porter le Duc d'Arcos, ils s'y

trouveroient sans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Messine. Pimienta, au contraire, insistant toûjours pour se retirer en Espagne, la flotte ne se pouvant remettre facilement, ni promptement que là, son opinion prévalût, & Dom Jüan déferant à ses raisons, consentit à son départ; de-sorte que leurs galions se mirent à la voile avec vn fort bon vent, au commencement de Février. Jamais la perte des Espagnols ne fut ni si certaine, ni si proche, puisque leur ayant osté toute communication par terre, avec le reste du Royaume, l'arrivée seulement de douze navires François leur empéchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir par mer, ils eussent esté contraints de songer à leur retraitte, ce qui fut resolu par trois fois dans leur Conseil, & capitulant avec moy, de me demander aprés avoir abandonné les châteaux, la permission de se retirer à Gayette, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps le secours d'Espagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils estoient encore résolus d'exécuter, quand ils reprirent la ville; si le traitté qu'ils firent de l'achapt d'vn poste, ne leur eût pas réüssi, ou qu'ils eussent trouvé de la resistance à leur entrée. Ils presserent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me causa bien de l'embarras, & de la peine.

La Noblesse, cependant, jugeant qu'elle se devoit garder d'estre envelopée dans leur ruine, leur protesta, qu'aprés s'estre consumée à faire la guerre à ses dépens, comme elle avoit fait si long-temps, n'en pouvant plus soûtenir la dépense, elle feroit contrainte de prendre quelque résolution, & resserrer plus étroitement sa correspondance avec moy. Les Espagnols connoissant la justice de sa demande, la prierent d'avoir patience jusques à la fin de

Mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir: Et elle pour témoigner sa fidelité jusques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril ; mais qu'au premier jour de May, estant dispensée par la necessité du serment qui l'engageoit à leur obeïr, & les servir, elle prendroit le parti qu'elle jugeroit nécessaire à sa conservation. J'en fus aussi-tôt averti, & mesme que leur déclaration se feroit en ma faveur ce jour-là précisément, où plûtôt, si je voulois quitter la ville pour me retirer en Poüille, & m'aller mettre à sa teste, ou bien au retour de l'armée de France, ou dés que je serois le maistre des Châteaux. De sorte, que de tous les costez, l'on estoit en extréme impatience de voir quels succés auroient les affaires, & de quel parti le Ciel & la Fortune se voudroient déclarer. Je songeai serieusement à presser le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frére le Chevalier, afin de luy laisser le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de le Noblesse, & retourner achever tout d'vn coup d'opprimer les ennemis.

Cependant, Gennare Anneze, maintenant des correspondances secrettes avec Dom Jüan d'Austriche, faisoit passer quasi toutes les nuits quelqu'vn vers luy, dont j'estois ponctuellement averti, par les gens que j'avois gagnez auprès de luy; qui aprés avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de me rendre compte : & estant assuré, comme je l'estois, de découvrir toutes ses menées, je dissimulois avec luy, attendant à m'en défaire, quand il seroit temps, & que je le verrois sur le point d'exécuter quelque dessein. Il ne concluoit rien dans toutes ses négociations, ayant pris vn tel goust à commander, & son ambition estant tellement accruë, que le premier point de ses capi-

tulations, estoit toûjours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mille écus de rente, avec vn titre de Duché, ou de Principauté, d'estre la seconde personne aprés le Vice-Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour se garentir de ses ennemis, & de conserver sa vie durant cette autorité. Les Espagnols ne le voyant pas assez accrédité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & réduire le Peuple à leur obeïssance, tiroient de longue avec luy, & l'amusoient par de belles espérances, afin de pouvoir s'en servir en quelque occasion, & principalement pout entreprendre sur ma vie, à quoy ils n'épargnoient aucune chose, croyant que tant que je vivrois, je pourroit ruiner tous leurs desseins, & qu'aprés ma mort ils trouveroient toutes choses faciles; leur salut, ou leur perte, n'estant attachées qu'à ma conservation, ou à ma cheute.

J'avois vn sensible déplaisir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, & des Ministres du Roy à Rome, qu'on le croyoit si fort attaché aux intérests de la France, que l'on n'esperoit tirer que de luy seul, tous les avantages que l'on prétendoit de la sédition de Naples. Il tâchoit de persuader, que je m'y opposois par mon ambition particuliére, & que je ne travaillois qu'à mon établissement, & à mon élévation. L'on ajoûtoit vne telle creãce à toutes ses relations, quoy que fabuleuses, que les miennes estoient rejettées comme suspectes. Les Ministres de Rome estant persuadez que les défiances que je prenois de luy, avec tant de justice, n'étoient causées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaisons étroites avec la France, & que par-là il empéchoit que je ne fusse secouru. Cette prévention me faisoit rendre à la Cour tous les méchans offices imaginables, & j'y passois pour vn homme

qui affectoit d'en estre indépendant, qui méprisoit toutes choses, à moins qu'elles ne pussent contribuer à ma fortune, & qui ne songeoit à chasser les Espagnols, que pour monter sur le thrône. Sa puissance n'estoit pas si suspecte que la mienne, puisque l'on se flattoit de pouvoir venir plus aisémét à bout d'vne personne comme luy, que d'vn homme comme moy que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la basse naissance, & le peu d'esprit, ne le faisoient pas juger capable de dissimulation, de malice, & de pensers ambitieux. Vincenzo d'Andréa plus habile que luy, l'obligeoit à donner toûjours des soupçons de moy, pour m'empécher d'estre assisté, & pousser par-là le Peuple par le desespoir de se voir abandonné, à reprendre ses premiers fers. Il débitoit la confiance que la France avoit prise en luy, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy, & tâchoit par cét artifice, de me susciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conspirations contre ma vie.

Plusieurs dépesches venuës de Rome, qui m'étoiét tombées entre les mains, m'éclaircissoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient avec vn si sensible déplaisir que Monsieur de Fontenay en pensant servir la Couronne, travailloit sans s'en appercevoir, à l'avantage des Espagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le dessein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-mesme ses interests. Il se croyoit dans Rome mieux informé que moy de tout, qui voyois les choses de plus prés, qui fatiguois continuellement, & estois exposé à touts les dangers imaginables, sans que l'on me sût gré de toutes mes fatigues, & de tous les périls que je courois à toute heure. Il se faisoit valoir par ses négociations, qui ruinoient toutes choses, & attribuant à l'aversion & animosité des peuples contre leurs anciens ty-

rans, quoy qu'elles fussent si affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuses, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit vn phantôme heurenx, qui ne contribuois que de ma présence à toute ma bonne fortune, & qui ne faisois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place: & Gennare Anneze, tout traistre qu'il estoit, passoit pour fidéle, & bon François; & moy, dont le respect, la passion & la fidelité estoient inébranlables, pour vn traistre, & pour vn ennemy de sa patrie.

A mon retour de prison, je sûs de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, comme toute la Cour avoit ésté ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'estoit passé à Naples. Sur tout il demeura surpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare, quand je luy prouvai par d'irreprochables témoignages sa perfidie. Je luy rapportai d'Espagne le Mémorial du Baron de Vatteville imprimé dans Madrid depuis ma prison; par lequel demandant au Roy Catholique récompense de ses services, il alléguoit pour le plus important, le commerce secret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois demeuré, cottant plusieurs avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le service d Espagne. Et alors Monsieur le Cardinal Mazarin me blâma de ne l'avoir pas châtié quand je l'avois pû, aussi-bien que l'Abbé Basqui; Dequoy je ne me justifiai que par le respect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accusé de sacrifier à mes interests ses creatures, & auroit pris de-là vne occasion de m'abandonner. J'ai crû devoir à mon honneur cette disgression, pour détromper le public, de tous les faux bruits que l'on avoit

peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois déja sacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Caraffe ; Et que, puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabatto Pastore de faire égorger le Prince de Montesarchio & son frere, ce qu'il pouvoit fort aisément, & aux autres Bandits de m'assacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me déclarois par-là leur partial, & par consequent le plus dangereux ennemi du Peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je lui repondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre vne semblable violence; mais que je l'asseurois de châtier ceux qui se trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient nostre parti. Il s'échauffa davantage, & mit la main dans sa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçuë. Je m'apperçus que ce qui estoit dans ma chambre commençoit à s'émouvoir, & causer du tumulte ; & voyant que c'estoit vn complot fait ponr m'assassiner, & qu'on n'en cherchoit qu'vn prétexte, de la main gauche je luy arrétai celle qu'il avoit dans sa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'écriai, Ah ! traître, vous en voulez à ma vie, & attentez sur ma personne ; à moy, Gardes, à moy : Et Augnstin de Lietto s'estant avancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire fouiller, qu'il avoit vn couteau dans sa poche, que je l'avois saisi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait visiter dans mon anti-chambre, l'on luy en trouva vn fort grand dans vne gaisne, avec vn manche rond, & vne petite garde en forme de bayonnette ; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jetter par les fenestres.

Mais je dis qu'il estoit important de le faire interroger, & luy faire son procés, pour savoir de luy ceux qui l'avoient poussé à faire vn coup si temeraire: & prenant vne plume & du papier, j'écrivis vn billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai que ne voulant pas entreprendre sur sa Justice Ecclesiastique, j'envoyois dans ses prisons vn Moine qui m'avoit voulu poignarder; Que je le priois de le faire mettre dans vn cachot, défendre qu'il ne parlât à personne, & que l'on prît soigneusement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'vne action si noire ne demeurât pas impunie, & que l'on en pût découvrir les complices; Que j'attendois ce soin de sa bonté, que méritoit bien le respect que je voulois garder à l'Eglise. Le Cardinal Filomarini fit exécuter exactement ce que je desirois de luy, estant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation si grande, & si recente qu'il m'avoit de l'avoir sauvé de la fureur du Peuple, qui par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moy sa tendresse & son affection: Et mon adresse remplit de confusion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & si bien concerté leur entreprise, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fut possible de m'en garentir.

Cependant, comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à son égard la mesme pensée; & Augustino Mollo qui m'a toûjours bien servi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu soupçonner du contraire, m'ayant debauché le Capitaine de ses gardes, me l'amena pour m'assurer qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ses démarches, & de tous ceux qui négocieroient avec luy; qu'il m'offroit de l'emprisonner quand je voudrois, si je luy fournissois dequoy le faire; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit

pas aisément, parce que ce seroit trop se déclarer, & que cela ne seroit pas honneste à vn Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma seureté; mais je ne voulois pas l'entreprendre, de façon, que j'en pusse paroistre l'auteur, pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui le croyant attaché à elle, l'attribuëroit plûtôt à mon ambition particuliere, comme estant le plus grand obstacle que j'y pusse renconrrer, qu'à vn juste chatiment de ses perfidies.

Le lendemain matin allant à la Messe aux Carmes, je donnai ordre au Chevalier de Fourbin, avec trente Cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux-legers qu'il commandoit, qu'aussi-tôt que je sortirois de l'Eglise & monterois à cheval, comme il me venoit conduire jusques sur la porte, n'osant plus s'écarter du Tourjon des Carmes, & appréhendant la mort, que le remord de sa conscience luy faisoit juger avoir bien meritée, de venir avec ses gens le pousser hors de l'Eglise, où Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Pepe Rico avoient resolu de luy couper la teste, & de me dire quand je serois retourné au bruit que j'entendrois, qu'ils l'avoient puni des trahisons qu'il faisoit au Peuple, & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom Jüan d'Austriche : Ce qui se seroit justifié par ses lettres qu'on auroit trouvées en faisant la visite chez luy; le Capitaine de ses gardes m'ayant averti du lieu, où il les tenoit serrées.

Cette affaire si blen menagée n'auroit pas manqué de reüssir, sans la trahison d'vn François nommé le Baron de Royrou, qui l'alla avertir de prendre garde à luy, estant entré en soupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire, & d'avoir remarqué que quelques-vns de ceux du complot, chuchetoient ensemble. Il est bon que je fasse ici

ſon portrait, afin que l'on connoiſſe que ce qu'il fit, fut vn effet de malice noire, & non pas d'imprudence. C'eſtoit vn Gentilhomme Normand, d'autant d'eſprit, que de peu de jugement, fort emporté, auſſi grand eſcroc de ſon naturel, que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fut, ſon pere ne luy en donnant pas aſſez à ſon gré, n'avoit ni honneur, ni conſcience; du reſte, brave, & determiné de ſa perſōne. Il eſtoit au ſiege d'Aire, Capitaine de Fuſeliers, dans le Régiment de feu Monſieur le Cardinal de Richelieu, où aprés avoir perdu tout ſon équipage, il joüa ſa Compagnie, & craignant le reſſentiment du Mareſchal de la Meilleraye, le ſoir venant viſiter ſa garde avancée, il paſſa du coſté des ennemis, & ſe vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour ſuivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la ſuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le ſervice de la Maiſon d'Auſtriche, en qualité de General des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraitte du Mareſchal de la Meilleraye, qui ayant déja fait abatre ſes lignes, ſe reſolvoit, aprés la priſe de la place, de décamper. Son avis s'eſtant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Eſpagne, & l'Impériale s'eſtoient campées pour empêcher vn convoy, & la jonction d'vn corps conſiderable qu'amenoit le feu Marquis de Geſvre, afin de charger l'arriére-garde des François: ce qui ſe fut aiſément executé, ſans la diligence & precaution des Generaux, qui ſe poſtant ſur vne eminence, firent que toute la journée ſe paſsât en vne eſcarmouche fort chaude, au lieu d'vn combat general que les Eſpagnols ne voulurent par hazarder: Et la maladie ſurvenuë au Cardinal Infant, qui à la fin ſe

trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y ſuivit; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire ſortir. Il paſſa enſuite en Angleterre, où ſa méchante conduite le fit arréter priſonnier, & meſme avec vn fort grand péril de la vie. Vn an aprés, il revint en France, ſans avoir eû d'abolition de ſa trahiſon. Vn jour que durant la Régence, j'eſtois dans le cabinet de la Reine Mére, parlant au Maréchal de la Meilleraye, nous l'y vîmes arriver, & l'ayant reconnu, il réſolut d'en avertir la Reine, pour le faire arréter, & punir. Je le priai pour l'amour de moy, de ne pas pouſſer ce miſérable; ce qu'il m'accorda à condition qu'il ne ſe préſenteroit jamais devant luy. J'allai auſſi-tôt luy en donner avis, & luy conſeillai, ne pouvant trouver de ſeureté dans la Cour, de s'en aller chez luy. Peu de temps aprés ſon retour en Normandie, n'eſtant pas perſonne à demeurer en repos, il s'attira vne méchante affaire, ayant par jalouſie d'vne femme, ſans aucun ſujet d'offenſe, donné des coups de baſton à vne perſonne de qualité de la robbe, à la priére du Comte de Menfreville mon ami particulier, & ſon parent. Je luy donnai retraitte dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris; où ne ſe croyant pas en ſeureté, ſur les grandes pourſuites que l'on faiſoit contre luy, il me demanda des lettres pour mon frére le Chevalier, que la citation générale avoit obligé de ſe rẽdre à Malte, dans l'appréhenſion que les Turcs ne la vinſſent aſſiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arrétant à Rome, il s'en ſervit pour eſcroquer Monſieur le Cardinal de Valencé, & demander vne audience au Comte d'Ognate, Ambaſſadeur d'Eſpagne dans cette Cour, il luy fit entendre qu'il n'oſoit demeurer en France, &

qu'il estoit vagabond depuis trois ans ; Et que la nècessité où il se trouvoit le forçoit d'avoir recours à sa gènérosité. Le Comte estant homme d'ostentation, luy fit aussi-tôt compter mille écus. Il tira aussi des Cardinaux Montalte, Albornos, & autres de la mesme faction quelque secours, persuadez que la misére qu'il souffroit ne venoit que du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. Ayant amassé vne somme assez considérable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ses friponneries ordinaires ; Et sur l'avis qu'il eut que j'estois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & passant par Rome, il concerta avec les Ministres Espagnols, moyennant cinquante pistoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur servir d'espion auprés de moy, leur faisant entendre que je prenois confiance en luy. Ils luy ordonnérent de communiquer avec Gennare, & de se lier avec luy ; ce que pour son bonheur je ne découvris que dans ma prison, d'vn Secrétaire Bourguignon du Comte d'Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant esté pris prisonnier avec moy, il se vanta hautement qu'il seroit bien-tôt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne se cachant plus de sa perfidie, & faisant mal traitter tous les autres prisonniers François : mais n'estant plus en estat de rendre aucun service, il fut, pour estre trop connu, trois ou quatre ans dans la prison, plus resserré, & plus observé que pas vn de tous les autres de ma suite : bien me prit de le connoître, & de me défier de luy, car autrement il m'auroit fait de méchans tours ; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes sortes de rencontres.

Dans ce temps vn Gentilhomme Génevois, appellé Gioan Grilly, riche & puissant, me vint trouver pour me demander vne commission de com-

mander dans le Piano de Sorriento, où il avoit tout ſon bien, & le gouvernement de la ville qui porte le meſme nom, s'il pouvoit la prendre, eſtant vn lieu, dont les ennemis tiroient vne partie de leurs rafraîchiſſemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ſes dépens. C'eſt vne des plus agréables, & des plus délicieuſes contrées du monde, dont la beauté du ſejour, & la douceur de l'air, conviérent Tibére, quand il voulut ſe délaſſer des fatigues des affaires, & du gouvernement de l'Empire, pour s'adonner à ſes plaiſirs, de choiſir cét agréable endroit, ſe retirant la nuit pour ſa ſeureté dans Capri petite iſle, quaſi deſerte, & qui n'eſt recommandable que par la priſe des Cailles, qui ſe fait en ſi grande abondance, qu'elle eſt ſuffiſante à compoſer le revenu d'vn Evéché. Ce qui a fait tant parler des délices de Caprée à tous les Hiſtoriens de ſon temps. Il eut en peu de jours mis enſemble vn corps aſſez conſidérable pour y tenir la campagne, & obliger tous les bourgs & villages voiſins à ſe déclarer pour nous. Il m'en envoya auſſi-tôt donner la nouvelle, avec vn régale compoſé de tout ce que ce païs abondant produit de bonnes & délicates choſes, & principalement des veaux eſtimez les meilleurs & les plus friãs de toutes l'Italie. Il marcha enſuite avec trois piéces de canon pour aſſiéger la ville de Sorriento : Mais comme il n'avoit que des miſices, & de nouvelles troupes, qu'il manquoit d'Officiers, & luy-meſme d'expérience, & de capacité, pour faire la guerre, la place eſtant réduite à la derniére extrémité, ſe trouvant attaqué par trois cens Eſpagnols ſortis de Caſtelamare ſous le commandement du Meſtre de Camp Dom Gaſpar de Sulta', & du Lieutenant du Meſtre de Camp général Dom Miguel d'Almeyda, les aſſiégez à meſme temps faiſant vne ſortie, ſes gens

épouvantez se mirent à fuir, & le siége fut levé, avec perte de son artillerie. Il ne laissa pas de rallier ses troupes, & de demeurer le maistre de la campagne; les Espagnols s'estant retirez dans Castelamare, dans la crainte qu'ils eurent que leur absence n'en facilitât la prise à Cérisantes, que je rappellai, voyant qu'il n entreprenoit rien de considérable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, vne partie à Paul de Naples, & l'autre à Polito Pastena, qui continuant à se faire craindre dans tout le Principato Citra, le réduisit entiérement à nostre obeïssance, & ayant pris vn château du Marquis de la Bella, vn des meilleurs hommes de cheval de toute la Noblesse, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya six coursiers, des plus beaux, & des meilleurs que l'on eût sû voir.

Monsieur de Fontenay ne perdant aucune occasion de négocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y estoient retirez, laplusparr estant de la Province d Abbruze, crut avec raison qu'on y pourroit tenter quelque chose de considérable, & pour cét effet m'envoya demander quantité de commissions que je luy envoyai, pour distribuer aux personnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva nécessaire d'appuyer les naturels du païs, & de soldats & d Officiers expérimentez, il tâcha d'en assembler le plus qu'il luy fut possible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maison de Savelli, & Tobia Pallavicini Gentilhomme Génevois, qui avoit servi de Maréchal de Camp dans les armées du Roy ; leur donnant particuliérement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correspondance avec moy, ni aucune dépendance. Mais, comme ils estoient gens d'honneur, ils m'en donnérent avis, ne croyant pas devoir manquer à déférer toutes choses, & estre

entiérement soûmis à la personne, sous les seules commissions duquel ils avoient à faire la guerre. Il se déclare beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Sisti, Martello & Scoccia Ferro; Et pour la Noblesse, le Duc de Castelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnano, le Baron Laurenzo Alficré avec son frére, & l'Abate Gasparo, Hiéronymo Castiglione, & quelques autres qui firent révolter quasi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & jusqu'à la ville mesme de l'Aquila, à la reserve du château, & de la forteresse de Pescare; Ce qui ne s'exécuta neantmoins qu'avec vn assez long espace de temps. Giulio Pezzola fameux Bandit, qui avoit toûjours esté dans les intérests des Espagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miguel Pignatelli Président de cette Province, eut aussi quelque commerce avec les Ministres du Roy à Rome, desquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par vn exprés, afin que j'y ajoûtasse plus de créance, & m'offrit pour se venger de son ennemi, de le surprendre avec le château de l'Aquila, & que pour luy, il se rendroit auprés de moy, avec trois cens Bandits, gens déterminez, & capables d'entreprendre toutes choses. Mais comme j'estois continuellement en défiance, je crus que son mécontentement pouvoit estre feint; Et que sous ce prétexte les Espagnols le vouloient jetter auprés de moy avec ses gens, pour me faire assassiner. Je caressai fort la personne qu'il m'avoit envoyée, & luy répondis que le crédit qu'il s'estoit acquis dans l'Abbruze, & la connoissance parfaite qu'il avoit de tout le païs me le rendoit plus nécessaire dans cette Province, qu'auprés de moy; Qu'il pensât, sans perdre de temps, à surprendre le château de l'A-

quila ; Et que s'il en pouvoit venir à bout, je luy en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant découvrir par-là le fond de sa pensée ; Et que s'il agissoit avec moy sans dissimulation, sans rien hazarder j'en pourrois tirer des services importans.

Il ne se passoit point de jour cependant, qu'il ne nous vînt d'Averse force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mille charges que les ennemis y avoient amassées pour leur provision, je songeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait, à acheter le reste du bled qui y estoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien surpris, quand m'en faisant envoyer l'estat, je le trouvai diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laissé dans la ville, quand j'y allai deux jours aprés qu'elle se fut remise entre mes mains : Et comme sous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait sortir beaucoup sur des passeports, l'on me voulut faire croire, que puisque je n'en avois pas profité, il avoit esté vendu aux ennemis ; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant sû, quelque soin que je prisse de cacher cette méchante nouvelle. J'envoyai en mesme temps l'ordre au Baron de Modéne de me venir trouver, sous prétexte de luy communiquer quelque chose de conséquence. Il se rendit aussi-tôt auprés de moy ; & le faisant entrer dans mon cabinet pour luy parler en particulier, je l'assurai que le connoissant de longue main, je ne pouvois le soupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'estre capable de me manquer de fidélité ; mais que sur les plaintes & les crieries du Peuple, j'estois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la dissipation de nos bleds, à quoy je ne pou-

vois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puisqu'outre que je le tenois fort homme de bien, je le servirois toûjours de caution, s'il en avoit besoin, & qu'il avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quels périls le manquement de vivres pouvoit exposer, & ma personne, & la sienne. Il me répondit avoir esté surpris luy-mesme', de trouver vne si grande diminution dans les bleds; Qu'il faloit considérer que la ville d'Averse estant assez peuplée, & les troupes que j'y avois dedans, en avoient consumé quelque partie; Que les bourgs & villages voisins luy avoiēt demandé la permission d'en pouvoir faire sortir; Que nous en avions tiré l'avantage, puisque le pain qui s'y faisoit se venoit débiter dans Naples. Je luy répondis que ces deux choses pouvoient bien en partie en causer la diminution, mais non pas si grande qu'elle estoit: Mais que je croyois assurément qu'on avoit abusé de ses passeports, & que les Officiers particuliers en avoient fait sortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit pas permis; Que son Secrétaire estant Napolitain, & en réputation d'estre assez intéressé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie: Que j'estois résolu pour le disculper envers le Peuple, de le faire arréter, & rejetter sur luy tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun, ne suffisant pas dans ce rencontre, que je fusse bien assuré de sa probité; Qu'il faloit de plus empécher le menu Peuple d'en avoir du soupçon, que les honnestes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette proposition luy parut vn peu rude, puisque l'on ne pourroit accuser son Secrétaire, qu'il n'en réjalît quelque chose sur luy. Je luy répondis, que dans les nécessitez pressantes, l'on estoit bien souvent forcé de payer de son infanterie. Ensuite, je luy fis de petits reproches, mais neantmoins obligeans, de quelque chose qui ne m'avoit

pas plû dans sa conduite passée, & que j'attribuai plûtôt à la delicatesse de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; Et que puisqu'il la connoissoit si parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne se passât rien jusques à la moindre chose, sans ma participation, & sans mes ordres; Qu'il pouvoit s'assurer que j'avois pour luy, & la mesme amitié, & la mesme confiance que j'avois toûjours euë, que rien n'altéreroit jamais, pourveu qu'il prît vn peu de soin de son costé, de me ménager: Qu'il s'en retournât à Averse; Qu'il fît toutes les diligences possibles pour s'informer d'où venoit la dissipation de nos bleds; Qu'il estoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir vn peu plus severé, puisque quand on estoit dans le commandement, il ne faloit considérer personne, & faire la justice sans égard d'amitié, ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompense ou châtiment; Qu'il ne faloit jamais souffrir ni négligence, ni replique, aux ordres que l'on donnoit; Que c'estoit mon humeur & mon sentiment, que je croyois fort raisonnable; Qu'il agît sur ce fondement, & qu'il crût que rien ne nous brouïlleroit ensemble, malgré le soin que malicieusement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fussions Gennare & moy, comme je conservois toûjours les apparences, je ne défendois pas de le voir; & comme il ne travailloit, par les conseils de Vincenze d'Andrée, qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachez à moy, ou à m'en donner des soupçons, me croyant naturellement défiant, il me fit adroitement dire que le Baron de Modéne l'avoit visité, qu'il avoit affecté de l entretenir fort long-temps, & luy faire mille caresses, pour me faire croire qu'ils avoient pris des mesures ensemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'estre pas aprés m'en estre éclairci, mais qu'il

l'avoir fait malicieusement débiter, & appuyer par Augustin de Liéto, pour les desseins que j'ai déja remarquez.

Le second de Février, jour de la Purification, ayant donné au Pére Capecé mon Confesseur la charge de Recteur de l'Hôpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Messe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la premiére fois, & d'y faire trouver ma Musique; il y eut vn grand concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrérent. Cette feste fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agréable, ce fut la nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Messe, que la Capitane de Naples, s'estoit venu rendre; Elle estoit fort mal armée, aussi-bien que toutes les autres galéres, & Jannetin Doria Général de l'Escadre de Naples; & qui depuis la prison de son pére, commandoit généralement à toutes les autres qui estoient au service d'Espagne, ayant mis pied à terre à Poussole, avec tous ses camarades, & vne partie des Officiers, pour entendre la Messe à vne Eglise de Nostre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant vne belle occasion de se revolter tua son Comite, & faisant sauter à la mer ce qui estoit resté d'Officiers ou de soldats, pour la garde de la galére, la releva, & s'en vint échouër aux costes de Posilipe, en vn lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai aussi-tôt pour tâcher de la conserver, estant la plus belle, & la meilleure qui fût dans la mer Mediterranée: mais comme elle estoit à demi brisée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laisser rompre, puisqu'aussi-bien elle estoit inutile. Tous les forçats furent déferrez; Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous rassembler, aussi-bien que ceux des deux autres galéres qui s'estoient renduës, pour

les conserver, & m'en servir quand je pourrois estre en estat d'en armer quelqu'vne ; & pour les entretenir cependant, & les pas laisser oisifs, je fis vne Compagnie de cent cinquante Turcs que j'avois ramassez, dont je fis Capitaine, Salem, Espalier de la Capitane. Ils estoient tous robustes, & braves ; & apprehendant, s'ils estoient repris, de retourner à la chaîne, ils combattoient contre les Espagnols avec vne ardeur & vne animosité incroyable. De-sorte que cette Compagnie m'a rendu seule plus de service que quatre des meilleures que j'eusse dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me lassois d'estre inutile & de laisser les ennemis en repos. C'est pourquoy, au lieu de m'amuser à des petites attaques, je me résolus d'en faire vne générale, & de tenter tout d'vn coup de me rendre maistre de tous les postes que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à se renfermer dans les châteaux. Pour cét effet je donnai l'ordre à Paul de Naples de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amasser, à Polito Pastena de son costé d'en faire de mesme, & aux habitans de la Cave, & de Nocére, de me venir joindre au plus grand nombre qu'il seroit possible, & choisis le dixiéme de Février pour le rendez-vous.

Cependant, pour harasser les Espagnols, & les mettre par la fatigue hors d'estat de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils se pouvoient reposer. Ce qui joint à leurs miséres, & à leur manquement de vivres, les mit si bas, que selon toute sorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour

exécuter ce grand dessein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'estant apperçû de mes soupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuser par vne fausse apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert vne entreprise de quelques-vns de ses gens qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Espagnols, & qu'il estoit aprés à s'éclaircir de la verité; Et le lendemain matin, il fit pendre Labati Gennaro, Francesco Giordano, & son frére, quoy que Prestre, nommé Dom Felice Giordano, leur imputant les intelligences dont il estoit le Chef, & par conséquent, le seul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes défiances, estant trop bien informé de tout ce qui se passoit; mais appaisa seulement celles du Peuple, lequel persuadé de ses bonnes intentions, crioit le soir aux Espagnols des postes avancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils estoient attendus, & où l'on leur feroit le mesme traittement qu'à leurs correspondans.

Il arriva à peu prés en mesme temps, vn petit desordre devant mon Palais, où il fut remédié à l'heure mesme. Vn Mestre de Camp, nommé Castaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec vn Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'estant échauffez de paroles ensemble luy donna vn soufflet; ce que le Capitaine qui estoit accompagné d'vn autre, qui estoit son camarade, n'ayant pû souffrir mit l'épée à la main, & blessa le Mestre de Camp d'vn coup mortel dans la cuisse. La garde se mit aussi-tôt en devoir de les arréter, mais la resistance qu'ils firent ayant causé vn grand bruit, je reconnus en mettant la teste a la fenestre de ma chambre ce qui se passoit, & voyant

plus de cent perſonnes l'épée à la main, je deſcendis pour l'y mettre pareillement, & me faiſant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines que je fis deſarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Meſtre-de Camp expirant, ſon coup eſtant dans la vaine crurale: ſa mort ſi prompte le garentit du ſupplice que méritoit ſon inſolence. Je fis confeſſer les deux Capitaines, & dreſſer vn échaffaut, pour leur faire couper la teſte, au meſme lieu où ils m'avoient perdu le reſpect. Force gens me demandérent leur grace, me diſant qu'vn ſoufflet reçû oſtoit toute conſidération à vn homme de cœur: mais croyant qu'vn exemple eſtoit néceſſaire pour tenir tout le monde dans le devoir, & empécher à l'avenir vne pareille temérité, qui par tout ailleurs qu'en préſence du corps-de-garde, auroit eſté pardonnable; Diégo Perez leur Meſtre de Camp, me repréſenta que ces deux Officiers eſtant braves, & expérimentez me pourroient ſervir vtilement à l'attaque des poſtes que je prétendois faire. Je demeurai infléxible, & les fis conduire ſur l'échafaut, & leur bander les yeux. L'exécution eſtant preſte à ſe faire, Maſillo Caraciolo ſe jettant à mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Nobleſſe, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis que ne pouvant rien refuſer à des interceſſions qui m'eſtoient ſi chéres, & ſi conſidérables, je leur pardonnois; & aprés leur avoir fait vne fort grande reprimende, je les envoyai ſe faire ſeigner, dont ils avoient fort grand beſoin.

Le Baron de Modéne, trois ou quatre jours aprés ſon retour à Auerſe, me manda que le deſordre n'eſtoit pas ſi grand que l'on me l'avoit fait entendre; ſoit que ce fût la vérité, ou qu'eſtant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuſer

les principaux Officiers, par la crainte qu'il eût que je ne les fisse châtier, connoissant mon humeur sevére qui ne pardonne pas aisément de pareilles fautes, & principalement, quand elles se font au préjudice de mes défenses, & de mes ordres, & de peur aussi qu'il n'en arrivât vn soulévement dans nostre armée; ce qui l'obligeoit à me dissimuler ce qu'il en avoit peut-estre reconnu. Ie fis dessein de le tirer auprés de moy, afin d'envoyer durant son absence, faire informer de la dissipation de nos bleds, qui faisoit crier hautement toute la ville, qu'il faloit contenter par quelque demonstration de justice. Il se résolut de m'obeïr, & de me venir trouver, & l'on me donna avis qu'Antonio de Calco, Marco Pysano, & Andrea Rama, craignant que si je luy ostoit le commandement, je ne le donnasse à quelque autre qui plus rigoureux, ne leur laisseroit pas tant de licence, furent luy dire adieu, & l'asseurer qu'il reviendroit bien-tôt se remettre à leur teste, puisqu'ils n'obeïroient pas à d'autre Général que luy, & qu'ils avoient assez de crédit parmy les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moy à luy laisser son employ, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à sa fortune, si je m'obstinois a luy vouloir oster le commandement, ils les meneroient aux ennemis, estant assurez qu'elles les suivroient, quelque parti qu'ils vouleussent prendre. Les Officiers prirent bien cette résolution qu'ils avouërent à leur mort, & ils ne la luy voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertît. Mais ayant ajoûté foy au discours que l'on me fit sur des apparences assez grandes que le concert en avoit esté pris au jour de l'attaque des postes, ce qui me choqua sensiblement; je pris, quoy qu'à regret, la résolution de le faire arréter.

Le dixiéme du mois de Février, l'aprésdînée Polito Paſtena, & Paul de Naples ayant-laiſſé leurs troupes en marche, arrivérent auprés de moy; & aprés leur avoir fait cent amitiez, & les avoir aſſuré de la reconnoiſſance que je conſerverois des ſervices importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec moy au Poge Réal, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me préſentérent leurs Officiers principaux, que je pris grand ſoin de careſſer, & m'ayant rendu compte l'vn, & l'autre, de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le deſſein que j'avois de faire vne attaque générale de tous les poſtes des ennemis, afin de me rendre tout d'vn coup maiſtre de toute la ville, & finir vn affaire qu'il y avoit à mon gré trop long-temps qui duroit.

Aprés nous eſtre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy où j'employai la ſoirée, de meſme que je faiſois toutes les autres; & ayant dépéché toutes mes affaires, je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, pour réſoudre de qu'elle façon s'exécuteroit mon entrepriſe, & en mettre tous les ordres par écrit: Qui furent que le Meſtre de Camp Diégo Paſſero, ſortant de la Doüanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, ſoûtenus de pareil nombre de gens de Nocheré, commandez par leurs Officiers ſous la conduite du Meſtre de Camp Landerio; Que Diégo de Sориento ſortant de Porto & Viſita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholoméo, ſalle des Comédies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, ſoûtenus par trois cens hommes deſtinez à la garde de ces deux poſtes, & deux Compagnies de cent hommes chacune, des troupes du

Peuple ; Que le Sergent Major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celuy qui commandoit au Cirillo, feroient deux fausses attaques, pour amuser les ennemis ; Que le Mestre de Camp Pouca attaqueroit le poste de Santa Ghiara, avec son Régiment, soûtenu de six Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes ; Que le Mestre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Alvina, avec trois cens hommes de son Régiment, soûtenus du reste, & de trois compagnies du Peuple ; Que Sainte Marie la Nove seroit attaquée par cinq cens hommes détachez de troupes de Polito Pastena, soûtenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le Melloné Mestre de Camp général par commission, auroit le commandement ; Que Polito Pastena avec quinze cens hommes qui luy restoient, attaqueroit Monte-Olivéto, & deux autres postes voisins, avec tel nombre de ses gens, qu'il jugeroit à propos, les faisant soûtenir par le reste; Que le Mestre de Camp Landi, avec son Régiment, occuperoit les ennemis par deux fausses attaques, du costé de la porte d'Albe, & de celle del Spiritu Santo, Que les Capitaines du Peuple feroient la mesme chose dans tous les postes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Constantinople ; Que le Mestre de Camp Annibal Brancaccio attaqueroit les ennemis du costé de Santo Dominico Soriano, avec son Régiment, & feroit faire le mesme par ma compagnie de Turcs à Sangué de Christo; Qu'a la porte de Médine Matheo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Onoffrio Pissacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner vne escalade avec trente eschelles, les murailles de la ville de ce costé-là n'ayant pas huit pieds de haut ; Que ceux de Lantignane donneroient

l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient ; Que le Mestre de Camp Dom Bernardino Castro Cucco, avec son Régiment, par le costé du Voméro, attaqueroit les dehors du château Saint Elme : Qu'il se feroit trois attaques du costé de Chiaya de cinq cens hommes chacune ; l'vne à Santa Maria Paréde, par des gens détachez du corps de Paul de Naples; l'autre à San-Carlo ele mortellé ; le Mestre de Camp Diégo Perés commandant à toutes les deux; & l'autre à Li-Angeli noviciat des Jesuites, commandée par le Mestre de Camp Aléxio, soûtenuë par mille hommes de mesmes troupes, dont Paul de Naples, & le Mestre de Camp Tita de Fusco son cousin, prendroient soin ; Que je garderois mille hommes pour envoyer du secours où je le jugerois nécessaire, & que je les tiendrois en bataille derriére le Palais de la Duchesse de Gravine, où je me rendrois à la pointe du jour, n'estant pas plus éloigné que d'vne portée de mousquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de dessus la terrasse dudit Palais : Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en escadrons dans vne place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande ruë de Toléde, & venir pousser jusques à la place du Palais, dés que l'entrée en seroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne se devoit opposer à l'exécution d'vn si grand dessein, tout estant si bien concerté ; si mes ordres eussent esté suivis, mes troupes eussent fait leur devoir, ou qu'il n'y eût point eu d'infidelité parmi les Chefs.

Ayant ainsi disposé toutes choses, je m'allay coucher, pour me reposer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levay d'assez bonne heure ; & aprés avoir donné audience, je m'en allai entendre la Messe ; aprés quoy,

montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë estre les plus belles que j'aye jamais veuës; entre autres celles du Paul de Naples. Il avoit bien trois mille cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils estoiét bien faits & de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la plufpart frifez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chausses de drap, & des galons d'or sur le costé, & la plufpart d'écarlate, des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux pistolets de chaque costé, vn couteau pendu à vne bandouliére de mesme parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibeciére hatachée à leur ceinture, & leur fourniment pendu au col avec vn gros cordon de soye; vne partie avoit des fusils, & les autres des mousquetons; il n'y en avoit pas vn qui ne fût bien chaussé, & qui n'eût de bas de soye, & chacun vn bonnet sur la teste de toile d'or, ou de toile d'argent de différentes couleurs, ce qui estoit fort agréable à la veuë. Polito Pastena n'avoit pas plus de deux mille hommes, ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne; ils n'estoient gueres moins bien faits que les autres, quoy qu'ils ne fussent pas si parez. Les gens de Nochére, & de la Cave, qui estoient bien mille où douze cens hommes, ne paroissoient pas si galands, mais ils avoient la mine bien plus soldate; ils estoient en effet fort braves & fort déterminez, & avoient de plus belles, & meilleures armes, chacun ayant son fusil de cinq pieds à cinq pieds & demi, & de bonnes épées dont ils savoient fort bien se servir dans l'occasion. Je fus fort satisfait de cette reveuë, & crus assurément d'estre le lendemain le maistre ab-

ſolu de Naples. Je les envoyai ſe rafraîchir, ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choſes qui leur étoient neceſſaires. Je m'en revins dîner, & remontant à cheval, au ſortir de table, je viſitai tous les poſtes, où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher ſur les deux heures aprés minuit, pour ſe tenir preſtes à donner au ſignal que je ferois faire par le tocſin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez Marco de Laurenzo pour diſpoſer de toutes choſes dans le fauxbourg de Chiaya, & eſtre plus prés du Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je prétendois me rendre deuant le jour.

Le douzième à la pointe du jour, je fis ſonner le tocſin par toute la ville, & fis commencer les attaques. Diégo Paſſaro s'avança à la Doüane des farines, & y entra : mais le canon du Château neuf, & du Mole, faute de s'y eſtre terraſſé, la luy fit abandonner, & l'obligea de ſe retirer. Diégo de Soriento avec les Cavayoles, ſe rendit maiſtre de Saint Bartholoméo, où ſe fait la Comédie Italienne, & le conſerua juſques à tant que je fis ſonner la retraitte, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faiſoient de fauſſes attaques entretenoient toûjours vne eſcarmouche fort chaude, & firent toute la diverſion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant vn peu de reſiſtance ſe retira ſans rien faire. Jüan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y paſſa en vne eſcarmouche fort froide. Mellonné qui trahiſſoit ne voulut pas ſe rendre maiſtre de Santa Maria la Nuova, que les Eſpagnols ébranlez commençoient d'abandonner.

Polito Pastena, aprés avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliuéto ne le conserva pas, ses gens ayant pris l'épouvante, & son Lieutenant, aprés avoir pris vn poste voisin, fut pour s'estre trop avancé, & n'avoir pas esté soûtenu, pris prisonnier & blessé d'vne mousquetade à la jambe, dont il mourut trois jours aprés. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils estoient abandonnez, & qu'Annibal Brancaccio, faute, ou d'expérience, ou de valeur, se retiroit, furent contraints d'en faire de mesme. Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Onofrio Pissacani firent planter leurs échelles, quatre desquelles, pour estre trop chargées de monde, rompirent sous le poids, s'estant trouvées trop foibles, & les autres estant trop courtes, & leur vigueur, & leurs bonnes intentions demeurérent inutiles. Dom Bernardino Castro Cucco emporta vne demie lune du château de saint Elme, du costé de Chiaya. Diégo Perés se rendit maistre de Santa Maria Paréde, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de Paul de Naples, ils se jettérent sur le ventre derriére vne muraille, où j'envoyai le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, mesme aux Officiers, sans qu'il luy fut jamais possible de les pouvoir faire relever. Aléxio prit l'Angeli, qu'il abandonna aprés par vne terreur panique. Le Baron Durand, les sieurs de Glandevez, & de Villepreux gagnerent vn Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois blessez; Villepreux, au dessous de l'œil d'vn éclat de fenestre, Glandevez d'vn coup de mousquet au travers de la cuisse, & Durand à la jambe, qui ne laissérent pas de me ramener deux ou trois prisonniers.

Cependant, je faisois mon devoir, pour faire rafraîchir mes attaques, & faire avancer les trou-

pes qui les devoient soûtenir, & y renvoyant le Chevalier de Fourbin, pour faire marcher Tita de Fusco, jamais il ne luy fut possible, rejettant la chose sur ses Capitaines, les Capitaines sur leurs Alfiéres, & les Alfiéres sur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les soldats, vn à vn, pour s'emparer d'vn Palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint Elme, cependant, tiroit continuellement sur la terrasse, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'estoit possible. Ils tuérent quelques gens autour de moy,& je faillis mesme d'estre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je détachai trois cens hommes, pour en attaquer les dehors. Ils furent aussi-tôt emportez, & mes gens s'avancérent jusques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils se logérent. Les Espagnols se trouvérent tellement fatiguez d'avoir à resister en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ébranler de tous costez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'vn grand secours qui leur vint des gens qui défendoient les postes de la ville. Mellonné, & Polito Pastena, & les autres Chefs s'étant retirez, ou par trahison, ou par poltronnerie, Vatteville aussi-tôt accourut de nostre costé, avec les Officiers reformez, & le corps des Espagnols, pour reprendre les postes que nous auions emportez, sans quoy ils estoient absolument perdus, puisque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme,& que nous estions maistres de tous leurs quartiers, prenant par derriére tous les postes avancez qu'ils avoient du costé de la ville.Le combat se réchauffa plus fortement, & malheureusement Diégo Perés estant blessé d'vn coup de mousquet au travers du col, l'on me le rapporta,& je le fis penser devant moy, & luy fis tirer la balle qui

n'estoit couverte que d'vn peu de peau de l'autre costé de son entrée.

Cérisantes arrivant sur l'heure en riant, fort satisfait de ce que les choses ne me réüssissoient pas, comme je le souhaitois, me dit, Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moy, mais si je vas là-bas, je remettrai toutes choses, & forcerai asseurément tous les retranchemens que les ennemis défendent encore. Ie luy répondis en colére, Souvenez-vous qu'vn homme qui se vante comme vous faites, & qui méprise si fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. Il y courut aussi-tôt, & l'émotion, ou quelque nécessité pressante l'ayant obligé de mettre chausses bas derriére vne muraille, il reçût vne mousquetade qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne se mettant, il mourut trois jous aprés; & pour pousser sa vanité iusques au bout, il fit vn testament, & m'en choisit pour exécuteur, laissant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mille écus, quoy qu'il n'eût pas vn quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'estoient pas en si mauvais état, que si Paul de Naples eût marché avec ses gens, & fait semblant de soûtenir les attaques, les Espagnols ne fussent résolus de tout abandonner, & se retirer dans le Château-neuf, & le poste de Piso Falconé, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoüé depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le sieur de la Botellerie, l'vn de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela, il se renversa sur les Palais de Chiaye, & principalement sur celuy du Prince de Montesarchio, que ses Bandits se mirent à piller: Et comme il luy représenta que je ne souffrirois pas ce desordre, & que je viendrois en personne y remédier, il luy répondit insolemment, Je n'ai pas

amené mes gens pour combatre, mais pour ſaccager Naples ; & le Duc vient pour l'empécher, je luy ferai couper la teſte, & la mettant dans vn baſſin, je l'irai préſenter à Dom Jüan d'Autriche. Outré d'vne réponce ſi teméraire, je ne pus m'empécher de dire que l'on verroit dans vingt-quatre heures, qui tenoit mieux ſur les épaules, de ſa teſte ou de la mienne. Je me repentis de cét emportement, jugeant que je devois encore diſſimuler avec luy. Et apprenant en meſme temps, que les Bandits de Polito Paſtena commençoient à faire des déſordres dans la ville, & à piller de leur coſté, je fis ſonner la retraitte, aprés vn combat fort opiniâtré trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux oux trois cens hommes de tuez, ou de bleſſez de part & d'autre. L'aide Major de Diégo Perés ayant eſté fait priſonnier, l'on le voulut faire pendre ; mais je mandai que je ferois faire la repreſaille ſur celuy du Meſtre de Camp Cicio Podérico, qui avoit eſté pris dans les Chartreux, dont l'échange ſe fit trois jours aprés.

Le malheur du Baron de Modéne voulut que ne m'ayant pas ſuivi, Auguſtin de Liéto, par l'intéreſt que j'ai déja fait connoître, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo d'Andrea, & Gennare. Ce qui me donna du ſoupçon, qui fut redoublé par l'arrivée du Pére Capecé & du Cavalier Michellini, qui venant inſulter à ma diſgrace, me dirent en riant, Voilà ce que c'eſt de ne vous pas ſervir du Baron de Modéne, vous voyez bien que ſans luy, vous ne ſauriez rien faire de bon, & le Peuple en eſt bien perſuadé. Je leur tournai le dos, ſans rien répondre, reſervant à vne autre fois mon reſſentiment. J'enuoyai en meſme temps ordre à Polito Paſtena de faire ſortir ſes Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg

de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit aussi-tôt sans me dire adieu, aprés avoir laissé six vingts Bandits à Gennare, pour sa seureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant persuader que le Peuple me rendant responsable de ce mauvais succés, il n'y auoit point de seureté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples; je méprisai ces vaines terreurs, & résolus d'y retourner comme je fis dés le soir: Et pour faire croire que j'avois vn dessein considérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du soir, tous ceux qui pouvoient porter les armes se rendissent dans la place de mon Palais, & tout du long de la ruë de Saint Iean de Carbonares.

Paul de Naples, cependant, me vint trouuer au Palais de Gravine avec vne extraordinaire effronterie, & me dit que ses gens n'estant pas accoûtumez à combattre dans vne ville, il avoit résolu de les remener à la campagne, pour assujettir toute la Poüille, & tout le reste du Royaume, & qu'à cét effet, il me demandoit vne patente de Vicaire général, avec pouvoir de donner des commissions d'Officiers généraux, les gouvernemens des Provinces, & des places, & de disposer de toutes les confiscations des biens de la Noblesse. Je luy dis, que je la luy accordois de bon cœur, mais qu'il faloit qu'il vînt chez moy, pour y faire expédier tout ce qu'il desiroit; & que pour empécher que ses gens ne fissent du desordre dans la ville, il faloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le soir auparavant, pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçu par le Peuple, de tous les deux sexes, avec plus d'acclamations, & plus de témoignages encore de

respect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les ruës estant éclairées sur mon passage, chacun me criant, que l'on savoit bien que j'avois esté trahi, que je devois bien prendre garde à ma seureté, & faire châtier sevérement tous les traîtres. Voyant par-là que rien ne me pouvoit détruire dans l'esprit du Peuple, mon chagrin cessa, & mes espérances redoublérent; mais me jugeant encore en vn extréme péril, je crus qu'il faloit tâcher avec adresse, de me tirer d'vn pas si glissant & si dangereux.

Paul de Naples, cependant, au lieu d'aller faire rafraîchir ses gens, les fit demeurer sous les armes, les posta dans tous les plus considérables endroits de la ville, & s'en alla tenir vne conférence de deux heures, avec Vincenzo d'Andréa, & Gennare. En arrivant à mon Palais, je trouvay tout le monde alarmé, tant Lazares que Capes-Négres, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes, me représentant, que quelque entreprise que je pusse avoir, si l'on les faisoit combattre la nuit, dans l'animosité qui estoit entre eux, il estoit à craindre qu'ils ne pensassent qu'à se charger les vns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prévaloir. Je témoignai de déférer à leurs raisons, & que j'avois vn extréme regret que par vne complaisance trop grande pour eux, ils me fissent manquer le plus beau, & le plus infaillible dessein que je pusse jamais tenter: Que quand j'avois fait sonner la retraitte, ce n'avoit pas esté par aucun soupçon que j'eusse de la lascheté, ou de l'infidelité de mes gens; mais bien sur l'avis que l'on me devoit livrer sur la minuit, deux postes importans, qui me rendroient facilement maistre de toute la ville; les ennemis abbatus de misères, estant tellement fatiguez

guez d'avoir combattu tout le jour, que ne ſongeant la nuit qu'à ſe repoſer, ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobſtant cela, perſiſtans dans leurs remonſtrances, je leur permis à tous de ſe retirer dans leurs quartiers, avec ordre de paſſer toute la nuit ſous les armes pour reſiſter aux Bandits, qui ſongeroient peut-eſtre à faire du deſordre, & à piller la ville. Je ne gardai auprés de moy de mes gardes, que la brigade qui avoit accoûtumé de paſſer la nuit dans ma ſalle.

Dans ces entrefaites deux Députez de Nole me vinrent demander juſtice du ſaccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçuë de moy, Paul de Naples avoit fait faire, ſans obſeruer aucun des articles que je luy avois accordez, quand elle s'eſtoit renduë de ſi bonne foy, croyant que je leur en pouvois faire raiſon, durant qu'il eſtoit auprés de moy. Vne femme vint auſſi ſe jetter à mes pieds pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé ſa fille à ſon gré, âgée de ſeize ans, vne des plus belles de la ville, en paſſant devant ſa maiſon, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ſes gens, & fait porter à ſon logis, pour la violer. Je luy dis que l'honneur de ſa fille eſtoit en ſeureté, s'il ne couroit fortune que de ſa part; qu'elle ſe mît en repos, & ſe retirât chez elle, & ſe tînt preſte à me venir trouver, quand je l'envoirois querir. Je dis le meſme aux deux Députez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'écrivis trois billets; l'vn à l'Auditeur général de ſe rendre à la Vicairie, avec vn Confeſſeur, & vn Boureau, pour exécuter ce que je luy commanderois; deux autres à Onoffrio Piſſacani, & à Carlo Longobardo, avec ordre de ſe rendre avec cinquante mouſquetaires chacun de leur Compagnie, &

deux chaiſes à la porte de derriére du jardin de mon Palais,où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec ſix cens de ſes meilleurs hommes, dont il en laiſſa trois cens qui ſe rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui ſe ſaiſirent de la cour de mon Palais, & du pied de l'eſcalier, & cent qu'il l'aiſſa dans la ſalle de mes gardes, ayant chacun cinq ou ſix bouches de feu. Vn de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précautîon. Je me mis à ſoûrire,& luy dis que je ne pouvois recevoir vne plus agréable nouvelle. J'appellai à meſme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant inſtruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, ſe ſaiſir du pied d'vn eſcalier ſecret, qui deſcendoit de mon cabinet dans ma Secrétairerie, & de me faire ſigne dés que Piſſacani & Longobardo ſe ſeroient rendus au lieu que je leur avois preſcrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, ſuivi ſeulement de Tita de Fuſco ſon couſin, qu'il vouloit faire ſon Meſtre de Camp général, & m'abordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ai déja parlé, y ajoûtant de plus, la confiſcation du Prince d'Aveline, dont il eſtoit nai ſujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je luy répondis que j'admirois ſa modeſtie, de ſe contenter de ſi peu de choſe, aprés les ſervices importans qu'il m'avoit rendus; Que j'avois tant d'eſtime & tãt d'amitié pour luy,que je ne luy pouvois rien refuſer;Que je luy ferois expédier tout ce qu'il deſiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit:dont il témoigna eſtre fort content,attribuant en luy-meſme, toutes ces obligeantes paroles, à l'excés de l'appréhenſion qu'il m'avoit don-

née. Et Auguſtin de Liéto m'ayant fait ſigne que tout ce que je luy avois ordonné eſtoit preſt, je luy dis qu'afin que les expéditions fuſſent plus à ſon égré, il valoit mieux qu'il les allât ordonner luy-meſme & appellant Innocentio premier Commis de Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, je luy commandai de l'aller avertir de ma part d'obeïr à Paul de Naples, comme à ma prropre perſonne, de luy faire expédier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agréable. Paul de Naples ravi que tout luy réüſſiſſoit ſi bien, deſcendit à ma Secrétairerie, accompagné de Tita de Fuſco ſon couſin, & ſuivi du Capitaine de mes Gardes. A peine furent-ils au bas du degré, quils furent faiſis par les Gardes qui les attendoient. qui leur mettant le poignard à la gorge, les menacérent que s'ils faiſoient le moindre bruit du monde, ils les tuëroient. Ils demanderent que l'on ne les fît pas mourir ſans confeſſion, l'on leur répondit que les châtimens que je faiſois faire, n eſtoient pas ſi prompts, ni ſans les formalitez de Juſtice. Ils ſe l'aiſſérent conduire ſans parler, ni ſans faire de réſiſtance juſques à la porte de derriére de mon Palais, où trouvant les deux chainés, que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans & emportez à la Vicairie, eſcortez des cent mouſquetaires que j'avois fait venir exprés.

J'envoyai auſſi-tôt à la femme dont ils avoit fait enleuer la fille, & aux deux Députez de la ville de Nole de ſe rendre à la Vicairie pour ſervir de témoins contre eux. Dés qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur général les ayant fait dépouïller ſon couſiin & luy, pour les faire appliquer à la queſtion, ils ſe jettént à genoux devant luy demandant par grace de n'eſtre point tourmentez, & confeſſérent plus de crimes, qu'il n'en faloit

pour faire mourir cent hommes A l'abord de cette femme, il avoüa qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez luy : Mais qu'on ne luy avoit point fait jusques-là de violence, remettant à la faire quand il seroit de retour de mon Palais. A la veuë des deux Députez de Nole, il confessa de n'en avoir pas fait observer la capitulation, & d'avoir fait saccager la ville. Son cousin se trouvant complice de toutes ses méchancetez, & les avoüant aussi-bien que luy, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confesseurs ; aprés quoy, s'attendans d'estre exécutez, ils furent surpris de se voir mis à la question que je leur fis donner ordinaire, & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu'ils déclarérent qu'ils n'estoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les postes des ennemis, ne voulant pas voir si-tôt finir les desordres du Royaume: Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teste, & la porter à Dom Jüan d'Austriche, que ç'avoit esté leur intention, en cas que j'empéchasse le butin qu'ils vouloient faire, croyant tirer de ce présent vne somme fort considérable des Espagnols ; Qu'il avoit crû m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oserois luy rien refuser de ce qu'il me demanderoit ; Que l'autorité de Vicaire général qu'il prétendoit ; luy devoit donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des Provinces, & de saccager tout le Royaume; aprés quoy, il pourroit faire au prix de ma teste sa paix quand il voudroit avec les Espagnols, ou bien se retirer avec son butin, dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de seureté; Qu'appréhendant que je ne m'asseurasse de sa personne, il n'avoit pas fait sortir ses gens de la ville, comme je luy avois commandé ; Mais qu'il les avoit retenus

exprés pour m'épouvanter, & s'estoit rendu maistre de mon Palais, pour me forcer à luy donner les expéditions, qu'il connoissoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy; Qu'en cas de refus, il estoit résolu de me poignarder, & en avoit esté prendre le concert, avant que de venir chez moy, avec Gennare, & Vincenze d'Andrée; Qu'auparavant l'attaque des postes, il avoit envoyé vne vieille femme trouuer Dom Jüan d'Austriche, pour savoir combien l'on luy voudroit donner de ma teste. Et l'ayant fait arréter, sur les indices qu'il en donna, elle remit la réponse qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le foüet par tous les carrefours de la ville. Il confessa ensuite des crimes, des sacrileges, & des abominations si étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ses dépositions. Je le fis interroger sur le pillage du Château d'Avelline, fis prendre vn état de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait transporter tout ce butin, & où il avoit fait serrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Prince de Montesarchio, & autres maisons voisines, qu'il déclara avoir fait mettre dans sa maison, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il pretendoit piller avant que de partir : & voyant que l'on n'en pouuoit pas tirer d'avantage, l'Auditeur général le fit exécuter avec son cousin, & m'en envoya aussi-tôt donner avis.

Cependant, le Baron de Modéne m'ayant demandé la permissiou de retourner à l'armée, je luy dis de se donner vn peu de patience, & que je le dépécherois le soir : Et Antonio de Calco, Marco Pisano, & Andrea Rama, estant venus dépu-

tez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Meſtre de Camp géneral dont vn autre à la place ne leur ſeroit pas ſi agréable ; le ſieur de Malet eſtant demeuré cependant à commander : je leur promis de leur faire raiſon ſur leur demande; mais qu'il faloit qu'ils euſſent vn peu de patience. Enſuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous, vne nouvelle fort ſuprenante, qui eſtoit que je venois de faire arréter Paul de Naples, & enſuite luy faire trancher la teſte, leur demandant leur ſentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'euſſe bien fait. Ils me répondirent qu'oüy ; mais ſe regardans les vns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux enſuite par vn Valet de chambre, & m'en allant dans la ſalle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faiſoient ſi tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur Général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celuy que je leur voudrois donner, puiſque je venois de faire couper la teſte à Paul de Naples, pour mille crimes qu'il avoit commis, & que n'eſtans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient appréhender le meſme châtiment ; Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie,, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitterois comme vn bon pére fait ſes enfans. Ils ſe mirent tous à genoux devant moy, & me demandérent pardon ; aprés quoy je leur commandai de ſe retirer, & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, ſur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en reſtât aucun dans la ville, & qu'ils ſe gardaſſent bien d'en emporter quoy que ce pût eſtre. Ce qui fut ſi ponctuellement exécuté, qu'ils laiſſérent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les inté-

reſſez, aprés que chacun eûs reconnu ce qui eſtoit à luy. J'enuoyai en meſme temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit eſté enlevée, entre les mains de ſa mére, ſans qu'il luy eût eſtè fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir ſur le haut de mon eſcalier quantité de chaiſes, pour s'en ſervir, ſuivant que je luy avois ordonné; & r'entrant dans mon cabinet, je dis au Baron de Modéne & à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il eſtoit trop tard pour le dépécher; Mais qu'ils revinſſent le lendemain à mon lever, & que j'avois aſſez fait de choſes pour avoir beſoin de me repoſer. En paſſant dans ma ſalle, il fut arrété par le Lieutenant de mes Gardes, Antonio de Carlo, Marco Piſano, Andrea Rama, le Cavalier Michellini, le ſieur Deſinare & ſon Secrétaire, par les Officiers & autres de mes Gardes, & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire vn billet au Cardinal Filomarini, pour l'avertir, qu'ayant fait arréter le Pere Capecé mon Confeſſeur, comme homme broüillon & ſéditieux, je l'envoyois dans ſes prîſons, ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccléſiaſtique, & le priant de le faire tenir reſſerré, ſans qu'il pût communiquer avec perſonne. J'allai auſſi-tôt dans ma chambre, où trauvant le Pere Capecé, je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris, quand il apprit que le Baron de Modéne eſtoit priſonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en eſtonner, puiſqu il en eſtoit en partie cauſe. Il ſe voulut fonder ſur de beaux raiſonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand beſoin de m'aller coucher. Quand il fut ſur le haut de l'eſcalier, au ſortir de ma ſalle, le Capitaine de mes Gardes l'abordant, s'aſſura de luy, dont il demeura fort

interdit, & le faisant remettre dans vne chaise, le fit porter dans les prisons de l'Archevesché, & accompagner par l'Enseigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois écrit au Cardinal Filomarini.

Ainsi finit la journée de l'attaque des postes, que je puis diré fort grande, & fort extraordinaire, non pas tant parce qu'il y arriva, que par la suitte, & pour avoir échappé par ma résolution, & par mon adresse à tant de sortes de perils differens, & m'estre rendu si finement, & si hardiment le maître d'vn homme, qui croyoit l'estre de ma personne & de ma vie.

Le lendemain matin, les testes de ces deux coupables furent mises sur l'épitaphe du Marché, & leurs corps pendus chacun par vn pied, avec vne inscription qui portoit, Qu'ils avoient esté exécutez pour s'estre trouuez convaincus de meurtres, sacriléges, violemens, & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat sur ma personne, avoir faussé la capitulation faite avec la ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû dessein de piller Naples. Leur trahison ainsi avérée, tout le peuple courut en foule les voir avec vne horreur si grande, que l'on ne put quasi empécher que leurs corps ne fussent déchirez & mis en pieces. Et aprés avoir oüi la Messe, passant par le Marché, je reçus mille benédictious, tout le monde vint me baiser les pieds, & me donna des demonstrations encore plus grandes, s'il est possible, qu'à l'ordinaire, de respect, d'amour, & de tendresse : Si bien que de cette fâcheuse rencontre, & du malheur de l'attaque des postes, je vis l'accroissement de mon autorité, de l'amitié pour moy, & de la haine pour les Espagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle estoit ma bonne fortune,

puisque je tirois mesme de l'avantage de mes disgraces.

Je fis partir en mesme temps, l'Auditeur général, pour aller informer de la dissipation des bleds d'Averse, & de la malversation des Officiers; Et comme il fut nécessaire de pourvoir au gouvernement, sous prétexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ses négociations avec les ennemis me le rendoient suspect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois observer de plus prés sa conduite, ne luy laissant qu'vne ombre d'autorité. Je donnai le Régiment de Calco au sieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Maréchal des logis de mes Gardes, fort brave soldat, & fort fidéle, vne Compagnie dans le mesme Corps; & deux autres à deux François: & laissai ce Régiment que je mis à huit cens hommes, de garnison dans cette place. J'en fis sortir tout le reste de troupes, que j'envoyai sous le sieur de Malet, en qualité de Sergent général de bataille, à Sainte Marie, distante d'vne lieuë de Capouë; Et pour cét effet, je jettai le sieur du Fargis, avec vne garnison suffisante, dans le ville de Cayasse, tenant déja de lautre costé Marcianese, & Lusciano que j'avois fait retrancher, aussi-bien qur la Tour de Patria, n'attendant que l'arriuée des galéres de France, pour me rendre maistre de Castel Vulturne, qui quoy que fort peu fortifié estant l'emboucheure de la riviére, pouvoit estre secoru par mer: mais je faisois faire des courses continuellement pour empécher que l'on ne fit descendre des vivres qui se pouvoient transporter aisément de Capouë par mer aux ennemis. Les Espagnols se trouvoient tous les jours en plus grande nécessité, ne tirant de subsistance que de Castelamare par leurs galéres, qui ne pouvoient

pas naviger par le mauvais temps, & estoient quelquefois quinze jours sans venir; ce qui mettoit les châteaux, & les quartiers des ennemis à la fin: Et quand le temps estoit beau, elles estoient si desarmées, que les faisant toûjours suivre par des brigantins, & des félouques armées, elles ne faisoient aucun voyage sans risque, estant contraints, faute de soldats, de les fortifier de Bourgeois, & la pluspart de gens inutiles; ils pressoient leurs correspondans d'entreprendre sur ma personne, estant la seule voie de salut qui leur estoit ouverte.

La Noblesse, cependant, estoit fort en inquiétude, quelques-vns s'estant jettez dans des places, l'inimitié irréconciliable du Duc de Martina, & du Comte de Conversano les empéchant d'en tirer aucun service, s'attachant plus à se détruire, & s'opposer l'vn à l'autre, qu à rien exécuter pour leur intéreft, & je ne sai, si c'étoit avec quelque raison: Mais ils attribuoient leurs soupçons qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences secrettes, & croyoient que ceux qui se jettoient dans les places fortes, ou qui amassoient des troupes, ne travailloient qu'à se mettre en état de faire avec moy des conditions plus avantageuses; & peut-estre n'estoient-ils pas trop abusez.

Deux jours aprés l'attaque des postes, je m'en allai, suivi seulement de mes gardes, & de mes domestiques, remercier Dieu à Nostre-Dame de l'Arco, lieu d'vne grande devotion, voir le desordre qu'avoit causé le dernier embrasement du Mont Vesuve, & remarquer le miracle du fleuve de flâmes qui en sortoit, & couloit à la mer, & qui s'estant separé en deux, s'estoit rejoint, aprés avoir laissé, comme dans vne isle, cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'eût dû

faire emporter, & consumer. Au retour je me vins divertir dans la maison de Gaspar de Romero, dont le jardin est vn des plus délicieux de tous les environs. Gennare ayant eû avis que j'y estois, s'y rendit aussi-tôt pour me tuer, accompagné de plus de six-vingts Bandits ; Mais soit que mon heure ne fût pas encore venuë, que j'eusse pris trop de précaution, ou qu'il manquât de résolution pour entreprendre vn coup si hardi, je m'en garantis heureusement, & luy n'ayant pas moins de fortune, évita les piéges que je luy avois tendus, ce qu'il ne pouvoit pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyanc venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reste dans la cour, sans les faire paroistre ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maison, fit renfermer la porte sur luy, ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquiéme. J'envoyai, cependant, ordre à Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec leurs Compagnies, de se saisir du Pont de la Magdelaine, par où vrai-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens, ses ennemis particuliers, & les plus accréditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunément, sans que l'on pût croire que ce fût par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore vn autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement Mathéo d'Amoré, & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire vn tour de jardin, & aprés montant tout au haut du logis sur vne terrasse, où la veuë est la plus belle du monde, il pâlit & fut fort étonné de se trouver avec si peu de gens, au milieu

de trente de mes Gentils hommes, & ſe repentir à mon avis de s'eſtre ſi legérement hazardé Je luy dis, voyant tous les ſiens les armes hautes, qu'il n'eſtoit pas bien ſéans qu'il fuſſent de la ſorte devant mes Gardes, & qu'il leur commandât de les mettre bas, & de ſe retirer; la peur où il ſe trouvoit le rendant fort obeïſſant, il leur cria de faire l'vn & l'autre, ce qui fut auſſi-tôt exécuté, Tous ceux de ma ſuite en meſme temps me vinrent demander l'vn aprés l'autre, ſi je voulois que l'on le poignardât, ou qué l'on le jettât du haut en bas, ce qui auroit eſté fait au moindre ſignal que j'en euſſe donné. Je leur défendis expreſſément, & en fus retenu par deux conſidérations; La premiére que paroiſſant l auteur de ſon châtiment, les Miniſtres du Roy perſuadez de ſes bons deſſeins pour la Couronne, auroient crû que c'eſtoit ce qui luy coûtoit la vie, & que je le ſacrifiois à mon ambition, prendroient de-là ſujet de me rendre de méchans offices, d'empécher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnât aucun ſecours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant ſix-vingts Bandits, ſans ſavoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez c'eût eſté trop riſquer; m'imaginant que la choſe ſeroit plus ſecretement, & que ſelon toute raiſon ſa perte eſtoit infaillible, à ſon retour. Aprés deux heures de converſation qu'il voulut abréger autant qu'il luy eſtoit poſſible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les perſonnes que j'avois envoyé ſe poſter ſur ſon chemin, fuſſent aſſeurément arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi de ſe voir hors de mes mains, & bien réſolu, comme il me l a fait voir depuis de ne s'y plus remettre. aprés auoir long-temps balancé ſur la route qu'il devoit prẽdre, allant faire le tour d vn

grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nauales. Je n'eus pas assez de temps, aprés m'en être apperçû, pour y faire avancer du monde, & nous manquâmes de la sorte chacun nostre coup. Et aprés avoir fait reconnoître s'il n'y auoit point d'embuscade, je men révins chez moy par le pont de la Magdelaine, où je trouvai Pissani & Longobardo desesperez d'auoir perdu vne si belle occasion, qu'il faloit remettre à vne autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le soir, pour me dire que le temps estant expiré il faloit procéder à vne nouvelle élection des Capitaines des Ottines, & qu'il estoit important de bien choisir. Je luy répondis que par les capitulations faites auec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien alterer à leurs priviléges, je me reserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroien estre suspects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choisir, & qu'il mapporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois justifier, qu'il en avoit vsé de la sorte, depuis qu'il eût passé les articles, par lesquels il l'avoit déferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres, il ne manqua pas de mettre le lendemain matin entre les mains les, trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reste de la journée à caballer, & échauffer contre moy tous les esprits, leur représentant que j'en vsois tyranniquement, & que m'arrogeant vn pouvoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement sans considérer ni le bien ni les avantages du Peuple, leur ostant mesme ce que les Espagnols leur avoient accordé; croyant que dans vne émeute,

il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeassent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celuy d'vn Vice-Roy. Le soir ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la teste du Corps de Ville, & des Ottines, & levant le masque, il me porta effrontément la parole; Mais de bonne fortune, j'avois auprés de moy tous mes confidens, qui n'estant point suspects, & estant encore plus accréditez que luy, me servirent vtilement dans cette rencontre. Il me dit donc, Que le Peuple estoit fort surpris que je voulusse de mon autorité particuliére faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix luy appartenoit; Que ce seroit le mettre au desespoir, en luy ostant vn privilége, pour la conservation duquel il avoit pris les armes, l'inobservation de ce point si important, estant ce qui avoit le plus aigri; que je devois y prendre garde de bien prés, puisque ce seroit oster la liberté à la Ville, au lieu de la luy procurer, & me déclarer plûtôt son Tyran que son Défenseur. Je reconnus alors son artifice, puisque me relâchant de ma prétention, il en tireroit tout le mérite, & m'y opiniâtrant, il me feroit tuer par vne émotion générale. Je luy répondis froidement que je n'aurois pas crû sa malice si noire, ni son effronterie si grande que je la connoissois; Qu'il se devoit souvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je luy avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclure les suspects, & au lieu d'oster au Peuple ses priviléges, je prétendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la pensée de l'opprimer; Qu'il se souvint qu'il m'avoit représenté de quelle importance il estoit, que je fisse le choix des Capitaines des Ottines pour éviter

le desordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-vns parmi eux, mal intentionnez, & qui eussent commerce avec les ennemis. Et que pour me faire connoître que personne ne pouvoit se scandaliser avec justice, que j'en fisse la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puissance ne devoit pas estre si établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en auoit luy-mesme apporté les trois billets, que prenant dans vn livre où je les avois serrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-là convaincu, & de mon innocence & de sa malice. Tous ceux qui m'estoient affectionnez commencérent à s'écrier qu'il estoit bien rnde que l'on me soupçonnât, & me calomniât sans sujet; Que le Peuple me devoit tenir pour son pere, ne pouvant pas avoir pour luy des sentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'exposant tous les jours à tant de périls, comme je faisois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moy, ni trop de déférence à mes volontez : tous les assistans en demeurérent généralement d'accord. Et Vincenze d'Andrée voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y estoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit esté chargé, & que n'ayant jamais douté de la maniére dont j'en vserois, qu'il se reservoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy déférer vne chose que j'aurois pû prétendre avec raison, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos qu'il m'avoit luy-mesme apportez. Je luy repartis, que je luy estois obligé sensiblement de deux choses; La premiere, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la sincérité de mon procédé; Et la seconde; de m'avoir appris à connoître ses artifices, que je luy pardonnois de bon cœur;

Mais que je l'aſſurois que je ſerois vne autre fois ſur mes gardes, & vſerois de plus de prêcaution; quand il me propoſeroit quelque choſe, ou que j'aurois quelque affaire à traitter avec luy.

Cependant, je priai ceux qui eſtoient aſſemblez, puiſqu'ils eſtoient nombre ſuffiſant pour procéder à cette élection, de la vouloir faire devant moy, afin que je puſſe au moins dire mon ſentiment ſur l'excluſion des perſonnes qui me ſeroient ou ſuſpectes, ou deſagréables. Ils me proteſtérent tous, qu'ils me déféroient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient d'avantage, m'aſſurant qu'ils ſouſcriroient tous à mon ſentiment. Je ne voulus pas abuſer de leur reſpect, & prenans la liſte de tous les prétendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apoſtez excluant les gens qu'ils ſavoient bien que je ne voulois pas, j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvez; tout le monde eſtant demeuré fort ſatisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liſte que j'avois faite comme vn projet des perſonnes que je croyois nous eſtre les plus propres, & leur liſans, elle ſe trouva conforme à ceux que nous venions de choiſir. Surquoy je leur témoignai beaucoup de joie de voir que nous avions tous de ſi bonnes intentions, puiſqu'elles ſe rencontroient ſi conformes. Je leur mis vne des liſtes entre les mains, afin de faire dreſſer l'acte de la nomination dans les formes ordinaires: & les priai tous en ſe retirant de faire entendre au Peuple chacun dans ſon quartier, de quelle façon j'en avois vſé, & le ſujet qu'il avoit de ſe loüer & de mon affection, & de ma conduite.

Cette malicieuſe fineſſe de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner, redoubla mon crédit, & luy fit perdre le ſien; Et depuis ce temps-là, il fut auſſi

suspect à tout le monde qu'il me l'estoit avec justice. Le remord de sa conscience le tint depuis en de continuelles appréhensions. Il n'osa plus sortir le soir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faisoit quelquefois, appréhendant également le fer & le poison connoissant bien qn'il méritoit la mort, de quelque maniére qu'elle luy pût estre donneé. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autãt qu'il lui fut possible, hors de mon Palais, nous gardant également l'vn de l'autre, chacun de son costé ne pensant qu'à se prévenir.

Le lendemain sur le midi, les bourgeois me vinrent faire des plaintes que les Bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes sur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans & leurs faisoient prendre par force celle dont ils se vouloient défaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leurs plaisoit J'envoyai à mesme temps pour en faire arréter vn, qui ayant fait plus d'insolence que les autres, avoit non seulement maltraitté de paroles mais mesme frapé vn artisan qui a voit refusé d'acheter quelque chose qui ne luy plaissoit pas, ou qui luy paroissoir gasté. Tous les autres Bouchers se mutinerent & prirent les armes. Dequoy estant averti, j'envoyai, Mathéo d'Amoré auec sa Compagnie, se saisir d'vne avenuë des boucheries, & de l'autre Onoffrio Pissacani,, & Carlo Longobardo avec deux cens mousquetaires & m'y estant aussi-tôt rendu j'y entrai, suivi de mes gardes, fis desarmer six-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & fis en cét équipage, promener par toute la ville jurant que si je ne les faisois tous pendre, au moins les ferois-je decimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant se jetter à mes pieds & me demander leur grace. Je resistai assez long-temps à la

leur accorder ; & enfin me restreignis à ne faire mourir que celui qui avoit fait la plus grande insolence : Mais je me laissai toucher aux larmes de sa femme & de cinq ou six petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, & me demandant seulement sa vie, & que je le fisse châtier de quelle façon que je le jugerois à propos ; Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, suivi de tous ses camarades liez deux à deux, comme j'ai déja dit Toute sa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clemence que je luy peusse donner ; & cette punition exemplaire fit vn si grand effet, que jamais depuis personne n'eut l'insolence de contrevenir à pas vne de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'aux moyens de me faire péril, eut recours à vn artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini, parent du Cardinal, passionné pour les intérests d'Espagne dans lesquels il ne perdoit aucune occasion d'y servir. Il estoit cette année Grassiéro, qui est vne charge qui luy donnoit l'autorité sur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui est exercée, tous les ans, alternativement, par vn homme de robbe, & par vn Cavalier. Ils me représentérent qu'il se commettoit vn grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité ; Mais qui le tenoient à vn si haut prix, que le Peuple en estoit reduit à la faim. Ils me dirent qu'il estoit nécessaire d'y en mettre vn modéré, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus subsister dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette proposition; puisque, si je refusois de faire vn réglement, je m'attirois la haine publique, & si je le faisois publier,

l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, & leur dõnay charge de dresser l'Edit que je ferois afficher par toute la ville. Dés que la publication eut esté faite l'on n'y apporta plus rien; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou vive Espagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit en desespoir. Je montai aussi-tôt à cheval, & me faisant voir par toutes les ruës, toute cette criérie s'appaisa par ma présence, & je promis à tout le monde, qu'avant le soir, j'en ferois venir en abondance, informant tout le Peuple de la méchanceté que l'on avoit faite pour les affamer; Et envoyans de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les paisans apportassent tout le pain qu'ils pourroient, auec promesse de leur laisser vendre tout ce qu'ils voudroient. En trois heures aprés, l'on en vid arriver en si grande quantité que depuis les premiéres révolutions l'on n'en auoit jamais tãt vû venir. Tout le monde me donna mille benedictions qui furent bien redoublées par l'expedient que je trouvai qui empécha la chéreté: qui fut de défendre qu'il n'en resortît point de la ville; & que le jour l'on en feroit le débit si cher que l'on voudroit, mais que tout celuy qui ne seroit pas vendu à l'entrée de la nuit seroit confisqué. De cette sorte l'espérance du gain en faisoit apporter de tous costez & les Bourgeois ne se pressant pas d'en avoir, & attendant le soir, obligeoient les Marchands à leur donner à prix raisonnable. Je me trouvai si bien de ce réglement, que je l'ai toûjours fait observer

Durant que je fus faire vn tour à la campagne, craignant que les Espagnols bien informez de ce qui se passoit, n'essayassent d'entreprendre quelque chosse durant mon absence, j'ordonnai à Onoffrio

Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les postes, pour renforcer & secourir celuy qui pourroit estre attaqué. Ce dernier passant à la Porte de Médine, trouvant que les ennemis y faisoient vne sortie, les repoussa vertement, & s'étant engagé trop avant, & se voyant coupé, il se jetta avec sa Compagnie dans vne maison assez forte, où il se défendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il se voyoit dans l'impuissance de resister davantage, & résolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti à mon retour, de sa disgrace, & voulant conserver vn homme si brave & si fidéle, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas; Mais le Mestre de Camp Diégo Perés sortant la premiére fois aprés sa blessure, dont il n'estoit pas encore guéri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cause de sa foiblesse, descendit sans me rien dire, & se remettant dans sa chaise, s'y fit porter, & son cœur suppleant au defaut de ses forces, mettant l'épée à la main, & se traînant le mieux qu'il luy fut possible, non seulement il dégagea Mathéo d'Amoré; mais donna vne telle épouvante aux Espagnols, qu'ils abandonnérent tous les postes qu'ils tenoient de ce costé-là, & fuïrent jusques au corps-de-garde du Palais du Vice-Roy; ce que je n'aurois pû croire s'ils ne me l'avoient avoüé eux-mesmes durant ma prison. Ainsi je vis revenir ensemble, deux hommes qui m'estoient aussi chers, que je m'y sentois obligé par leur valeur, & leur zéle à me servir; aussi leur témoignai-je par mes caresses l'estime que je faisois d'eux, & la joie que je ressentois que le Ciel

m'eut conservé des personnes qui m'estoient si nécessaires.

J'estois fort satisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'vn peu cher, au moins en abondance: Vincenzo d'Andrea m'en voulut oster la satisfaction, en me la rendant invtile, & y apporta tous ses soins, en empéchant que la monnoye que j'avois fait battre par son conseil n'eût de cours, & comme il y en couroit déja en assez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, se voyoient en estat de mourir de faim. Il me fut aisé d'y apporter du reméde, en faisant publier par vn Edit que je fis afficher par tout, défense à peine de la vie de la refuser. J'estois si absolu, & si fort craint, que personne n'osoit desobeïr à mes ordonnances; le châtiment sans aucune remission s'en faisant sur l'heure mesme. Ainsi cette méchante intention fut sans effet, le mal estant prévenu, quasi auparavant que d'estre arrivé.

Le desordre estoit tout-à-fait appaisé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ni de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'vne chose qui me paroissoit si peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de presque impossibles. Je voulus rétablir la Justice, & faire voir que je savois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis assembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui estoient personnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours aprés, je rétablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant général Jean Camille Cacalcio, hôme fort experimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Président Francisco de Pati, pour le récompenser de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Basqui: je pourveus tout ce qui estoit nécessaire de

gens pour cette Chambre. Je rétablis le Conseil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile, & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allassent jamais sans leur robbes, & qu'ils se rendissent sans y manquer à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accoûtumé de s'assembler : Et toutes les affaires s'y traittérent avec tant de soin, qu'il s'est plus vuidé de procez en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de justice, & de ponctualité, que toutes les Sentences, & Arrests qui ont esté rendus, durant mon gouvernement, ont esté observez réguliérement depuis, sans que l'on ait pû trouver de prétexte, & beaucoup moins de raison de les casser; ce qui m'acquit vne si grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma mémoire y sera toûjours en venération. Cela m'acquit autant d'estime par toute l'Italie, qu'il donna d'étonnement, d'avoir pû, en vn temps si embarrassé, & dans vn lieu si rempli de confusion, & de desordre, régler si bien les choses, dont je ne tardai guéres à ressentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire si bien leur devoir, fut que tous les Mercredis, & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites; Et quand j'en trouvois quelqu'vne, dont le jugement me paroissoit defectueux, j'en faisois faire la révision devant moy, & il ne s'exécutoit aucun Arrest que je ne l'eusse auparavant approuvé & visé; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit esté fait, & jugeai souverainement. Ce qui se trouva avec tant de justice, & de raison, que personne n'a sû trouver à dire à ce que j'avois prononcé, qui a esté exécuté mesme depuis ma prison. Et pour tirer plus d'éclaircissement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnai à Augustino Mollo, & à deux ou trois de ses amis, dont j'estois

fort aſſuré, d'envoyer demander au Vice-Roy la permiſſion d'accepter les charges que je leur avois données, afin que ménageant par cette conduite, leur confiance, ils me puſſent donner de bons & aſſurez avis;Et meſme par mon ordre,il leur en donnoit ſouvent de quelques réſolutions ſecrettes que je prenois, qu'il m'eſtoit avantageux qu'ils ſuſſent. Cette adreſſe me fut fort vtile, & meſme fit ſoupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la défiance du Peuple;Mais je me ſens obligé de luy rendre ce témoignage,que perſonne dans Naples ne m'a ſervi ſi fidèlement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conſpirations contre ma vie, & fait garentir de beaucoup de perils, que je n'aurois pû éviter ſans ſon conſeil, dont je me ſuis toûjours fort bien trouvé.

Le dix-neufiéme de Février les Eſpagnols reçûrent vne grande mortification, & le Peuple avec moy, vne joie extréme, de l'arrivée de Dom Jüan de Saint Severine,Comte de la Saponare, & depuis Prince de Biſignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maiſon du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la perſécution de pluſieurs Rois, & meſme par celle de Ladiſlas, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laïna, où ils s'eſtoient rendus ſur ſa parole, picqué de ce que pour ſe garentir de ſon oppreſſion, ils avoient mis enſemble en huit jours dix-huit mille hommes ſeulement de leurs ſujets, & ſept mille chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En paſſant dans le Marché tout le monde courut luy baiſer les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta, en effet, les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la Nobleſſe, qui n'attendois que l'exemple de quelqu'vn des principaux de leur Corps pour le

ſuivre ; & peu de perſonnes , ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant diſputer l'avantage du bien, ainſi que la naiſſance, il avoit voulu eſtre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour ſa patrie , & employer ſa vie pour ſeconder mes bons deſſeins, & contribuer à ſon repos, & à ſa liberté. Il me dit, qu'il venoit ſe ranger auprés de moy pour recevoir mes ordres , & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité ; Que ſa Maiſon avoit eſté la derniére à tenir le parti de celle d'Anjou , qu'eſtant bien informé que j'en deſcendois , il venoit reſpecter en ma perſonne le ſang de ſes anciens Rois , depuis leſquels , le Royaume avoit eſté cruellement opprimé par des Tyrans , ce qu'il ne vouloit pas ſouffrir davantage ; Que des perſonnes comme luy , ne devoient jamais perdre l'occaſion de briſer leurs fers quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens ; Que les Eſpagnols avoient pris toute la conduite qu'il faloit pour perdre le Royaume; Qu'il ne les abandonnoit qu'aprés qu'ils s'eſtoient abandonnez eux-meſmes ; & qu'il ne ſeroit ni honneſte, ni raiſonnable, que la Nobleſſe ſe voulût enveloper dans leurs ruines, puiſqu'à bien conſidérer les choſes , ils ne pouvoient paſſer que pour des vſurpateurs , & non pas pour les légitimes Maiſtres; Qu'au reſte , eſtant bien informé de l'eſtat de leurs affaires , il voyoit leur perte indubitable, eſtant dépourveus généralement de toutes choſes, & ne pouvant attendre aucun ſecours de pas vn endroit; Qu'il ne faloit , pour voir finir vne ſi grande entrepriſe que la mienne , que j'avois ménagée avec tant de réſolution & de conduite , qu'outre le retour de l'armée de France , la priſe d'vn des châteaux de Naples , & le premier jour de May , dans lequel tous les Cavaliers dégagez du ſerment de fidélité par la proteſtation qu'ils en avoient faite, ſe décla

déclareroient sans y manquer ; comme il m'en répondoit par la connoissance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Espagnols infaillible. Il y avoit encore vn moyen plus prompt & qui n'estoit pas moins seur, qui estoit qu'abandonnant la ville, je voulusse venir en Poüille, lieu plus propre que tout autre pour se rassembler, pour estre au milieu du Royaume; Et qu'aussi-tôt que j'y serois, toute la Noblesse monteroit à cheval pour se rendre auprés de moy, & me mettre à sa teste, Que j'y aurois bien-tôt mis ensemble vn grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'vn coup les ennemis dans Naples ; Que ce qu'il me disoit, n'estoit pas pour m'en faire sortir, mais seulement pour oster tout scrupule à la Noblesse, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce seroit se réünir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinsse d'elle seule, & mon élevation, & ma fortune ; Que je n'eusse point d'inquiétude des forteresses du Royaume, qu'elles estoient entiérement dégarnies de toutes les choses nécessaires à les défendre, & qu'enfin il n'y en avoit pas vne, où quelque Cavalier n'eût assez de crédit, & d'intelligence pour s'en rendre le maistre à jour nommé ; Que je n'avois qu'à couler vn peu de temps, aprés quoy, je ne manquerois, ni d'argent ni de vivres, ni de troupes; Qu'au vingt-cinquiéme d'Avril la Doüanne de Foggia me feroit toucher six cens mille écus comptant; Que si je le voulois faire Président des deux Calabres, il se faisoit fort de mettre ensemble, en moins de trois semaines, six mille hommes de pied, & deux mille chevaux, & de me rasséblet en soyes, en sel, & en huile, plus d'vn million d'or; Que pour des bleds, j'en trouverois en Poüille & en Basilicate plus qu'il ne seroit nécessaire, pour nourrir deux années la ville de Naples ; Et qu'enfin il me

répondoit que la conqueste du Royaume estoit faite; Qu'il ne faloit qu'vn peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées estoient sur le point de joüer.

I'avouë que son entretien me charma, & que j'employai tous mes efforts pour luy bien témoigner ma reconnoissance, & combien j'avoüois luy estre obligé. Je luy dis que son arrivée m'assuroit de la déclaration de la Noblesse; que je n'avois jamais douté de ses intentions: Mais que j'avois toûjours crû qu'il faloit vn exemple comme le sien pour fortifier ceux qui estoient encore irrésolus; Que je m'assurois de le voir bien-tôt suivi de tout ce qui restoit de gens de qualité, & que ce n'estoit pas d'aujourd'huy, que l'on savoit que la Maison de Saint Severine donnoit le bransle à tout le Royaume; Que j'avois toûjours eû pour elle beaucoup d'estime & de venération, & que je serois indigne du sang d'Anjou dont je descendois, si je n'en avois aussi hérité tous les sentimens pour celuy dont il tiroit sa naissance; Que je m'y sentois encore plus engagé par le galant procedé qu'il tenoit avec moi, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne souhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ses amis, tous les avantages; Que j'estois bien informé de la foiblesse & de l'extrémité où les Espagnols estoient réduits; qu'aprés l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les mépriser, & n'estois plus en estat de les craindre; Que persuadé de toutes les choses qu'il m'avoit apprises, je tenois la conqueste du Royaume plus qu'à demi faite, & voyois avec plaisir, le dessein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement exécuté, sans neantmoins autre intérest, que celuy d'avoir eû la gloire d'y contribuer au péril de ma vie; & qu'aprés cela, je serois fort

content de mourir, croyant que ma mémoire ne se-roit jamais éteinte, m'estant rendu par son moyen l homme le plus illustre de mon siécle; Que j'attendois le retour de l armée de France, avec autant de certitude, que d impatience; aprés quoy la prise des châteaux de la ville,& l expulsion des ennemis ne seroient plus vne affaire; Que mon dessein avoit bien toûjours esté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Poüille rassembler toute la Noblesse, comme il me le conseilloit, ce que je ferois aussitôt, que mon frére le Chevalier seroit arrivé pour le laisser dans Naples, que je perdrois infailliblement, si je l'abandonnois; ce que je ne considérois qu'à cause de la réputation, estant certain de la reprendre sans peine, dés que je paroistrois devant, suivi de toute la Noblesse; Que je luy donnois de bon cœur la charge de Président des deux Calabres, & tout ce que généralement il pourroit desirer de moy, puisque ce n'estoit que luy faire vn présent des choses, dont son crédit, & sa déclaration me mettoient en estat de pouvoir disposer. Il ne demeura que deux jours auprés de moy, tant il avoit d impatience d'aller mettre en exécution, tout ce qu'il m'avoit fait espérer d'avantageux; Il desiroit amener avec luy quelques François, & je luy donnai le Baron Durand, & deux ou trois autres, avec Dom Carlo Gaëtan, pour Commissaire général de sa cavalerie, que l'on a vû depuis ici, avec la Duchesse Gaëtane sa femme.

Durant que nous le laisserons aller travailler en Calabre, il est bon, que pour ne pas interrompre la suite de ce discours, je retourne aux choses qui m'arrivérent cependant, & que je die l'ordre que j'envoyai au sieur de Malet, de prendre vn poste sur le Vultune, pour serrer Capouë, luy oster la navigation de cette riviére, & la communication de

la mer. Il envoya trois cens hommes du costé de Graçanise, se fortifier sur le bord de l'eau ; ils délogérent quelques gens qu'ils y trouvérent : Et Dom Louïs Podérico ayant fait inutilement attaquer les miens, résolut d'y retourner faire vn plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repoussée vigoureusement : Mais feignant de se retirer, il fit recommencer l'attaque vne heure aprés ; & pour luy donner plus de chaleur, fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers, qui aprés vne demie heure d'escarmouche, forcérent mes soldats de se retirer, avec perte de trente à quarante hommes, qui demeurérent sur la place. Ainsi nous perdîmes ce poste que nous avions conservé rrois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher, de sorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la pensée.

Deux jours aprés, il y eut vne furieuse escarmouche auprés de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal avantage de part & d'autre. Le sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel dessein Dom Louïs Podérico l'avoit fait engager, en fut éclairci aussi-tôt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amusoit, il avoit fait brûler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fîmes.

Le lendemain je reçus avis du sieur Malet, que Dom Louïs Podérico luy avoit fait connoistre qu'il seroit bien aise de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permission que je luy accordai, luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy seroit possible, & de tâcher à reconnoître quels étoient ses sentimens, & ceux de la Noblesse retirée avec luy dans Capouë. Chacun de son costé essaya de gagner son compagnon, par mille propositions,

& offres avantageuses; & aprés deux heures de conversation ils se séparérent sans rien faire qu'ajuster vn bon quartier entre nous, & se donner l'vn à l'autre beaucoup de temoignage d'vne estime, & d'vne amitié réciproque.

Cependant, Dom Jüan d'Austriche, voyant ses troupes extraordinairement affoiblies, se résolut de de faire vne reforme; mais il changea de sentimẽt, voyant tous les Officiers sur le point de se mutiner: Et comme l'argent luy manquoit, aussi-bien que les vivres & qu il en faloit dõner à ses soldats pour les empécher de se demander; il fut contraint de faire fondre sa vaisselle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit secours. Le Roy d'Espagne ne sachant pas qu'il eût esté déclaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos qu'il connoissoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, & estre devenu inutile à son service, par le mépris & la défiance que tout le monde avoit generalement de sa personne, luy enuoya ordre de se retirer, & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à sa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais desiré autre chose, il songea à se mettre en estat d'apporter auec luy quelque secours, & de vivres & d argent. Il prit à Génes deux cens mille écus sur son credit, qu'il fit embarquer sur la galére du Capitaine Gioan Andrea Brignolles, & quelque peu de bled sur vne autre; Et s'en venant les joindre, il se mit dessus pour se rendre à Gayette, d'où ils dépécha à Dom Jüan d'Austriche, Dom Antonio de Cabréa, pour luy donner avis de sa venuë, & de l'élection qui avoit esté faite en Espagne de sa personne. Il fut surpris de cette nouvelle, pour ne s y attendre pas: Mais en vsant fort sagement, il déguisa son ressentiment, & le reçût le deuxiéme de Mars à son arrivée, auec autant de demonstration de joie,

que s'il ne fût pas venu le dépoſſeder de ſon autorité. Je m'attendois que la jalouſie du commandement entre eux, y feroit naître quelque diviſion, dont j'eſperois de profiter; mais quelque ſentiment qu'ils en puſſent avoir, ils le conſerverent dans leur ame avec tant de diſſimulation, qu'ils n'en donnérent jamais aucune marque. Le Comte d'Eril Major-dome Major de Dom Jüan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la poſſeſſion qu'il avoit priſe de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy auoit donnée de ſon pouvoir, & vn ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome: Mais luy ayant déja cedé la charge, il ne la voulut pas reprendre, ſe reſervant ſeulement les marques, & l'apparence de l'autorité ſupréme, avec la qualité de Plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Miniſtre me donna de l'inquiétude, me faiſant appréhender ſon eſprit & ſon humeur agiſſante, & connoître, non ſans regret, que le Ciel n'a guéres manqué juſques ici de faire vn miracle en faveur de la Maiſon d'Auſtriche, quand elle eſt ſur le point de ſa perte. En effet la venuë de ces ceux galéres empêcha l'effet du deſepoir, où les Eſpagnols eſtoient réduits, apportant de l'argent pour donner vne montre à leurs troupes & vn peu de bled dont ils n'auoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foibleſſe & extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la Nobleſſe, & de l'établiſſement de mon authorité, fit penſer à tous les Princes qu'il eſtoit temps de perdre quelques meſures: Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus conſidérables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adreſſer à moy pour en obtenir la conſer-

vation, & de me donner de belles paroles & des souhaits ; mais neantmoins, point d'assistance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis, & je reçus d'vne personne puissante & bien informée, celuy de me défaire de Gennare par toutes sortes de moyens, puisqu il me trahissoit, & estoit seul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Génes ayant la plusspart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, témoignans s'intéresser beaucoup dans mes auantages, & m'assurant que je ne pourrois rien prétendre de la République, que je ne fusse en estat de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, poussez par le mesme interest m'envoyoient tous les jours faire des protestations & de service & d'amitié. Il n'i eut pas iusques au Prince Ludovisio, tout zélé qu'il eut toûiours paru pour l'Espagne, qui ne me recherchât appréhendant autrement la perte de sa Principauté de Venoze; ce qui me faisoit juger qu'il reconnoissoit mes affaires en bon estat. Le Connetable Colomne me fit offrir, si je voulois par quelque confiscation le dédommager du bien qu'il auoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monterois à cheval, & faire auprés de moy la charge de Connétable du Royaume. La République de Venise donna ordre à son Resident de me demander audience, que je luy donnai jusques à trois fois, & de me faire compliment sur l'heureux succés de mon entreprise, que je devois achever de pousser à bout en me laissant emporter à ma bonne fortune & m'assurer que sans l'embarras où la jettoit la guerre Turc, elle m'assisteroit aussi-bien d'argent qu'elle faisoit de vœux & de priéres ; & me conjuroit dés que je serois en repos ce qu'elle espéroit de me voir bien-tôt, de luy per-

mettre de lever des troupes dans le païs, pour s'en servir dans leur necessité presente, & garentir la Candie des progrez des Infideles.

Le Pape persuadé que les Espagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, seroient forcez de se retirer ; & estant informé que les ordres en estoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le secours d'Espagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes ; que mesme sa resolution qui en avoit esté prise, avoit esté déja deux fois sur le point de s'executer: apprehendant que la France n'en profitât & s'emparât du Royaume de Naples. Ce qui luy donnant vne furieuse jalousie, fit qu'il tâcha de me flatter, & d'exciter mon ambition, me representant, que si je voulois penser à me mettre sur le trône, où il ne me restoit plus qu'vn degré à monter, toute l'Italie m'y assisteroit : Qu'il feroit faire vne ligue pour ma conservation, & pour sa liberté: Et que pour me témoigner que m'aimant, comme il faisoit, il ne vouloit pas se contēter de me dōner des conseils & des souhaits, si je prenois cette glorieuse pensée, il m'assuroit de m'en donner l'investiture, & m'offroit de me prester trois cens mille écus. Je luy dis sans me laisser transporter à la vanité, que je luy estois infiniment redevable de son affection ; Que le temps m'inspiroit ce que j'aurois à faire quand les Espagnols seroient chassez; mais que cependant, non seulement j'acceptois l'argent qu'il me faisoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant vn extréme besoin, je le suppliois tres-humblement de m'en assister promptement, aprés quoy je l'assurois qu'il verroit bien-tôt achever le dessein que j'avois, entrepris, & si fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ses offres, mais l'argent se fit attendre sans venir, & il me manda seulement de me sou-

venir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir, m'avertissant de me défier de tout le monde, sur tout de craindre également, & la France, & l'Espagne, & de veiller soigneusement à ma seureté. Toutes choses fortifiérent mes espérances, & me firent juger que j'estois plus prés du port que je ne croyois, puisque tout le monde estoit si persuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'eusse des lumiéres suffisantes qui commençoient à me flatter d'vn heureux succés; je crus que des personnes si éclairées, & si bien informées, comme sont tous les Princes d'Italie, ne faisoient point à mon égard, des démarches pareilles, à moins que de voir de dehors, ce que l'embarras où j'estois, m'empéchoit de reconnoître si clairement. Ainsi je crus qu'il faloit observer ma conduite avec plus de soin, & veiller du plus prés à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'estoient suspects, sans négliger les moindres choses, puisque les Espagnols si prés de leur perte n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute sorte de voies.

L'inquiétude que je devois avoir avec raison, des pratiques de Gennare me fit résoudre à m'en défaire à la premiére occasion, & me servir de celle qui se présenteroit, pour m'assurer du Tourjon des Carmes. Et cõme il estoit à craindre que les Espagnols ne pussent à force d'argent, se rendre maistres de quelqu'vn de nos postes, qui estoient depuis cinq mois, gardez par les mesmes personnes, ce qui leur donnoit moyen de connoistre certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner: Je représentai au Peuple la lassitude qu'il devoit avoir d'estre depuis tant de temps les armes à la main; Qu'il estoit juste de les laisser reposer, reservant leur courage & leur fidélité pour des entreprises importantes, sans les entretenir dans vne continuelle fatigue.

Ma proposition fut reçuë avec vn applaudissement incroyable. Il résolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de se fier à moy de leur seureté, & me pressérent de faire vne levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choisir les Officiers, & qu'ils me fourniroiét les armes pour les soldats que j'enrollerois. J'avois déja vn fonds certain pour la subsistance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la lévée, qui ne pouvoit pas estre vne grande somme; J'avois vingt mille écus à Rome, que je me résoulus d'envoyer querir, par Augustin de Liéto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il se prépara à partir, mais le mauvais temps fut cause que ce ne pût estre que le dixiéme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il vouloit emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenteries, & autres choses de prix qu'il avoit amassées, ou qu'on luy avoit données; & comme les gens de peu se laissent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de suite & d'équipage, & mesme vne partie de ma Musique; & au lieu de revenir promptement, il s'amusa à se divertir quelque téps dans Rome, & y faire éclater & sa magnificence, & sa grandeur; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçu promptement mon argent, ma levée estant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, & fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pû prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traitter. Je ne manquois pas de bons Officiers & expérimentez, puisqu'outre quantité de François qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, se débandoient pour me venir trouver; ils arrivoient

tous les jours en grandes bandes, & si je ne me fusse pas perdu si-tôt, il n'en fût pas demeuré dans vn mois vn seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde. Car pour peu de secours qu'elle m'eût donné, l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit là conqueste aisée, durant que j'ostois au Roy d'Espagne la Couronne de Naples, qui seul par son argent, son secours, ses hommes, & ses forces de mer, soûtient la guerre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de la dépense qui se fait en Flandres, comme celle des Ambassades de Rome, d'Allemagne, de Venise & de Génes.

Le neufiéme de Mars, Augustin de Liéto s'estant rendu à Posilippe pour s'embarquer avec mes dépéches, Vincenzo d'Andrea qui ne cherchoit qu'vn prétexte de faire soûlever le Peuple contre moy, appuyé de Gennare, & de l'Elû du Peuple, crut en avoir trouvé le plus spécieux du monde, publiant que je me voulois retirer, aprés avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les felouques prestes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus précieux, de meilleur & de plus rare. Le soir Augustino Mollo m'aména sur les dix heures Ignatio Spagnuollo Capitaine de la Monnoye, pour me donner avis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de se tenir prest avec sa Compagnie, composée de trois cens Ouvriers qui y estoient employez, pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais, dequoy la résolution avoit esté prise, mais il m'assura en mesme temps, de sa fidélité, & qu'il tiendroit tous ses gens sous les armes pour marcher où je luy commanderois.

Le dixiéme au matin, je fus entendre la Messe aux Carmes & visiter toute la ville, pour voir tout

ce qui se ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les esprits, sur l'appréhension que l'on avoit donnée à toute la ville du dessein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, aprés l'avoir fait saccager, & donné les ordres nécessaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de gens de cette fausse opinion, & mandai à Augustin de Liéto de ne pas se mettre à la voile que je ne luy eusse envoyé vne dépéche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler aussi-tôt que je fus sorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville estoit soûlevée, & qu'il y avoit déja plus de quatre mille hommes dans le Marché sous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teste dans mon Palais. Il faillit à se desespérer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cét avis, je ne faisois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Vne autre persõne vint aussi-tôt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquiétude, & d'apprehension que luy. Je commandai pour lors qu'on me fît amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y passoit, observer soigneusement les visages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroissoient à la teste de tous ces revoltez, & quelle parole il leur auroit ouï tenir. Je me fis apporter des bottes, mais mes valets estoient tellement éperdus, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois besoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter, qu'il avoit trouvé cinq ou six mille hommes sous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenzo d'Andréa à leur teste; que tout

le monde y estoit fort émû, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu, & le Peuple. Je me réjouïs de cette nouvelle, jugeant bien, puisque dans leurs cris, le nom d'Espagne n'estoit pas mêlé, que ce n'estoit qu'vne sédition, que ma presence calmeroit aussi-tôt. Il me pressa de descendre promptement & de monter à cheval, pour estre en estat de me faire voir, & de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en mesme temps vn grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la fenestre pour voir ce que c'estoit, j'apperçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais; Je leurs fis signe du chapeau de s'arréter, leur criant que ce n'estoit rien qu'vn petit desordre auquel j'allois remédier à l'heure mesme. Je descendis aussi-tôt, & montant sur vn grand Coursier halesant qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mousquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là estoient du Régiment de Diégo Perés, il se mit à la teste, & je leur commandai de se tenir deuant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à mesme temps à tous nos postes, pour veiller à leur seureté, & faire qu'on s'y tînt sur ses gardes, de peur que les ennemis ne se prévalussent du desordre qu'apparemment il devoit y avoir dans la ville : Aprés quoy je me mis à marcher; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capoüanne, vis à vis d'vne Chapelle nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur vne haquenée isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennare, & luy en mesme posture sur vn coursier noir à la teste des séditieux, criant continuellement Vive Dieu, & le Peuple. Dés qu'ils furent

à trente pas de moy, je fis faire vne décharge sur eux, recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit; dequoy ils s'acquittérent si mal, qu'il n'y eut personne ni de tué ni de blessé. Alors Vincenzo d'Andréa, & Gennare cherchérent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes, où il se renferma tellement épouvanté qu'il n'osa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne; l'autre regagna par la vîtesse de son cheval le Marché, pour de-là prendre vne retraitte asseurée. Je m'avançai aussi-tôt vers tout ce peuple mutiné; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quels sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader, que je songeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Espagnols, aprés avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le temps que j'estois parmi eux, ils avoient pû remarquer que mon foible n'estoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuser; Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ajoûtoient legérement foy aux traîtres qui me vouloient décrier auprés d'eux pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'étoient pas satisfaits de ma conduite & de mes services, qu'il faloit me le témoigner, sans venir tumultuairement pour mégorger, & qu'ayant ces felouques toutes prestes à la pointe de Posilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, si j'estois assez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure mesme, mais qu'ils verroient aprés, si Gennare, & Vincenze d'Andrée, qui avoient eû assez de pouvoir sur eux pour leur faire prendre les armes contre moy, leur seroient & plus vtiles, & plus fidéles, & s'ils pourroient les garentir de la vengeance, & de la cruauté des Espagnols, empé-

cher les saccagemens, & les incendies de leur ville, assurer l'honneur de leurs femmes, conserver leurs biens & leur vie, aussi bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait iusques ici, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils eussent à l'avenir plus de tendresse, & d'amitié pour moy, plus de reconnoissance de mes services, & moins de créance à des traîtres, qui me vouloient faire perir, pour les remettre sous la tyrannie des Espagnols.

Tous ces revoltez furent attendris par mon discours, & se récriérent qu'ils ne meritoient pas l'amour que j'avois pour eux ; Qu'ils vouloient tous mourir, pour moy, & qu'il faloit traîner par les ruës, & pendre par les pieds, tous tous qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuseroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moy appaiser le desordre de la ville ; je veux établir le repos, & employer ce qui me reste de vie pour vous tirer à jamais d'oppression. Je continuay mon chemin vers le Marché, suivi de tout ce monde qui me donnoit mille benédictions, & ne crioit plus que Vive Dieu & son Altesse, sans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il estoit persuadé que mon interest & le sien, estoient la mesme chose. En arrivant dans le marché, je tins à peu prés, à tous ceux que j'y rencontray le mesme discours, que je venois de tenir aux autres, qui fut suivi des mémes demonstrations de respect, & d'amitié. Onoffrio Pagano, vn des plus affectionnez à Gennare, & de ceux aussi qui m'estoient des plus suspects, se trouva envelopé avec sa Compagnie, & me fut amené en luy tenant toûjours vingt pointes d'épée dans l'estomach, ou dans les reins ; l'on fit aussi mettre les armes bas à toute sa Compagnie ; & aprés luy avoir fait vne severe réprimende, de les luy avoir

fait prendre, ſans mon ordre, & d'avoir eſté vn de ceux qui marchoient à la teſte des gens pour venir attenter à ma vie, m'ayant donné des marques de ſon repentir, ou pour mieux dire de ſa peur, je luy pardonnai, en luy ordonnant de ſe retirer en ſon quartier, & de tenir la main que toutes choſes y fuſſent paiſibles.

En ſortant du Marché, je vis venir tout le long d'vne ruë vne grande affluence de peuple, & trouvai que c'eſtoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit pû de gens, s'en venoit joindre Gennare, & Vincenzo d'Andréa. Il ſe faiſoit porter dans vne chaiſe découverte, l'épée à la main, & au lieu d'appaiſer le tumulte, il tâchoit par ſes diſcours, d'émouvoir vne nouvelle ſédition. Il demeura tout interdit à mon abord, & ſa ſurpriſe augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'eſtoient rejoints à ceux de ma ſuite, & ne crioient plus que comme les autres, Vive Dieu, & ſon Alteſſe. Tout le peuple me regardoit, & faiſant ſigne de la main, me demandoit la permiſſion de luy couper la teſte, & de le traîner par les ruës. Je fis ſigne que je ne le voulois pas, & le voyant vn peu remis, je luy demandai ce qu'il prétendoit, & où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du ſoûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, & ſavoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire aſſembler le Corps de Ville dans Saint Auguſtin, pour de-là me venir trouver chez moy, & ſavoir ce que je leur voudrois commander dans cette préſente conjoncture. Vincenzo d'Andréa rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé luy demanda Qui vive, luy tenant le piſtolet dans l'eſtomach, il luy répondit Dieu, & le Peuple,

comme l'on disoit ordinairement de mesme, il n'osa luy lascher son coup, mais voulut seulement me l'amener ; ce que l'autre appréhendant, se sauva devant luy de vîtesse de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'estre expliqué sur ce sujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmasse, s'il eût fait quelque violence sans mon commandement, il manqua à me défaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'eût esté la plus nécessaire.

Je fis ensuite tout le tour de la ville, que ma présence & mes discours mirent en repos ; & repassant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on se retranchoit à la Piétra del Pescé, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyai deux jeunes hommes, nommez les Rigues, qui y estoient fort accréditez, dire de ma part au Capitaine, que si à mon passage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou si j'y voyois la moindre émotion dans les esprits, je le ferois pendre par vn pied. Il obeït ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'vn respect, & d'vne soûmission toute entiére ; Et laissant toutes choses tranquiles dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour savoir de moy ce qu'ils avoient à faire sur vn sujet si dangereux, & si délicat.

Ce grand tumulte se passa cõme vn feu de paille; Et comme il avoit commencé sans raison, il finit aussi sans effusion de sang, quoy que selon toutes les apparences, les suites en dussent estre & fascheuses, & sanglantes. L'Elû du Peuple m'estant venu trouver, suivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je luy fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé plûtôt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiser, & luy dis que

quand il arriveroit de pareilles rumeurs, il faloit venir sçavoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres : Que la chose s'estant si bien passée, je voulois encore vne fois donner des preuves de ma clémence ; Mais que ce seroit pour la derniére, puisqu'à la premiére sédition qui arriveroit, j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria, aprés m'avoir mille fois demandé pardon, de l'accorder à Vincenzo d'Andrea, ce que je fis à la priére des Capitaines des Ottines, & seureté pour venir reconnoître sa faute, & se jetter à mes pieds. Il arriva vn moment aprés, & se mettant à genoux devant moy, il voulut se justifier, & me faire des excuses; me protesta qu'aprés la grace que je luy faisois de la vie, reconnoissant que son crime devoit luy atrirer les plus sevéres punitiōs, il seroit à l'avenir plus fidéle & plus soûmis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour luy, & que je considérois trop, pour luy pouvoir rien refuser; Que l'attentat qu'il avoit voulu faire à ma vie, méritoit les plus cruels supplices; qu'il prît garde de prés à sa conduite, puisqu'il ne pouvoit plus desormais faire de fautes legéres, aprés tant de rechûtes, & qu'il se ressouvint combien de marques il avoit reçu de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnuës, & quelle avoit esté l'opiniâtreté de sa malice ; Que je l observerois de prés, sachant & tous ses sentimens, & toutes ses intrigues, & que j'aurois si bien l'œil sur luy, qu'à la moindre fausse démarche, il se trouveroit puni comme vn perturbateur du repos public, vn traître à sa Patrie, & vn correspondant de ses Tyrans. Ensuite me mettant à le railler, je luy conseillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit son épée de si mauvaise grace, qu'il ne se devoit plus faire voir

en cette posture ridicule, & se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, & qui luy estoit plus séante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare de me venir trouver sur ma parole, & qu'il se rendît promptement chez moy, durant que j'estois en humeur de pardonner. Il se résolut de m'obeïr, mais dans la crainte d'estre déchiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne luy furent pas inutiles; les femmes luy criant mille injures, & le menu Peuple se voulant à tous momens jetter sur luy. En arrivant il se mit à genoux devant moy, & s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, estant naturellement fort peureux. Je le tins assez longtemps en cét estat, ne pouvant me parler, & ne faisant que me conjurer par Nostre-Dame des Carmes, & Saint Cennare de luy donner la vie, m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'avenir il fût plus sage & plus fidéle. Je luy reprochai que sans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deût faire mourir le lendemain; Que c'estoit la troisiéme sédition que je luy pardonnois; Qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, & que je savois à quelle intention il m'estoit venu chercher chez Gaspard de Roméro; Que je n'ignoroit pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez; Que j'estois informé de ses négociations avec la France pour me perdre, & qui avoient empéché que je n'en reçusse des assistances, & le Peuple du secours; Et qu'il jugeât luy-mesme, ce que pou[illegible]ent mériter toutes ses ingratitudes pour moy, & sa perfidie pour son païs. Il ne me répondit que par des larmes, &

ſe rejettant à genoux, me crioit inceſſamment miſéricorde. Je luy dis, A la conſidération du Corps de Ville, je vous l'accorde; Mais ſachez que c'eſt pour la derniére fois, & je veux pour ma ſeureté, mettre garniſon dans le Tourjon des Carmes: Je ne vous en oſterai pas neantmoins le commandement; Vous y demeurerez avec les ſix-vingts hommes que vous y tenez, pour voſtre ſeureté, & voſtre garde;& j'y ferai entrer tous les ſoirs vne des Compagnies du Peuple, qui ſe relévera tour à tour; Et de cette façon je n'aurai plus d'inquiétude que les ennemis y puiſſent rien ménager; Vous en ſerez toûjours le maiſtre,tant que vous ſerez fidéle,& ſi vous ceſſez de l eſtre, je tiendrai, & voſtre place, & voſtre perſonne entre mes mains: Et à meſme temps, je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre,avec ſa Compagnie,& à Gennare d'envoyer l'ordre de l y recevoir,& juſques à tant que j'euſſe eſté obeï, je le retins pour ſeureté auprés de moy. Ainſi je profitai de cette ſédition d'avoir augmenté mon crédit,& de m'eſtre aſſuré du poſte le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant avis que ſes gens avoient eſté reçus, je congediai le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy,m'alléguant pour excuſes qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour luy dans la ville, le Peuple ayant conçu depuis cette derniére émeûte vne ſi grande haine pour luy, qu'il ne pouvoit plus ni le voir, ni ouïr nommer ſon nom qu avec horreur. Je dépéchai toute la nuit à Auguſtin de Liéto, afin qu'il fît le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, apres quoy mes affaires devoient eſtre aſſurées, & mon entrepriſe bien-tôt finie; & pour donner la nouvelle à Rome du bon ſuccés de cette heureuſe journée.

Cependant l'Auditeur général eſtant revenu d'A-

verſe me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procés du Meſtre de Camp Antonio de Calco, & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui ſe trouvant convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes, & les mener aux ennemis, furent condamnez à mort; & voulant s'en racheter pour vingt mille écus, quoy que j'en euſſe grand beſoin, je crus qu vn exemple m'eſtoit encore plus néceſſaire. Marco Piſano me demanda ſon renvoi, dautant qu'il eſtoit tonſuré, devant la Juſtice Eccleſiaſtique, que je luy refuſai, diſant que je ne reconnoiſſois pas pour vn homme d'Egliſe, vn Officier qui eſtoit actuellement les armes à la main, à la teſte des troupes. Le douziéme de Mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu dn Marché, avec vn applaudiſſement general, & leurs biens eſtant confiſquez, je fis d'inutiles diligences, pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui ſe trouva ſi bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'vne haquenée porcelaine fort belle, & fort bonne, que je donnai au Chevalier de Fourbin, qui fut tuée ſous moy le jour que je fus pris priſonnier.

Les Eſpagnols eſtant réduits à la derniére extrémité, & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes, & pour leurs garniſons des châteaux, ſe voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur coſté, de ſe retirer vers le noſtre, & nous en vîmes en deux jours de temps, arriver vne ſi grande quantité, qu'il fut aiſé de s'appercevoir de leurs penſées. Il eût eſté à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laiſſer chargez de leur nourriture : mais aprés deux jours de refus, comme nous n'eſtions pas ſi preſſez qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir périr de faim vn ſi grand nombre de perſonnes, & touché

de compaſſion, je reçus à la priére de leurs parens, & amis tous ceux qui ſe voulurent retirer auprès de nous, puiſque c'eſtoient des gens du païs, pour qu'ils avoient pris tant de haine, qu'ils euſſent bien voulu en exterminer iuſques au dernier. Je ne ſongeois qu'à pouſſer le temps par l'épaule, voyant mes affaires ſi bien diſpoſées, que j'eſtois aſſuré, avec vn peu de patience, de les voir heureuſemeur terminer. Je m'appliquai ſeulement à faire amaſſer des bleds, pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amaſſer tout ce qui s'en pourroit aſſembler, avec promeſſe de le faire payer aux proprietaires, l'on mit enſemble en Poüille, cent cinquante mille charges de bled, & quatre-vingts mille dans la Baſilicate, dont le prix fut arrété à aſſez bon compte: Et comme il ne me pouvoit venir commodément à cauſe de la ville d'Ariane qui en empéchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maiſtre; ce qui ne fut facile, par vne négociation que j'eus avec le Marquis de Buonalbergo, qui à mon grand regret eut pour luy vne ſuite malheureuſe. Il m'envoya vn Religieux, pour m'aſſurer de ſes ſervices, & me propoſer de l'envoyer aſſiéger, afin que me la faiſant remettre entre les mains, il demeurât priſonnier de guerre, & que m'eſtant conduit, & le laiſſant aller enſuite ſur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy, il pût ſans ſoupçon ſe tranſporter en Calabre, y faire déclarer les parens & amis, & s'emparer de la pluſpart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de crédit, eſtant riche, & de la noble & ancienne Maiſon de Spinelli. Je laiſſe à juger de la joie que je reçus de cette agreable nouvelle. J'y fis en meſme temps marcher ſix mille hommes, mille de la

Cave, commandez par Diégo Sorrentino, que j'avois fait Mestre de Camp aprés l'attaque des postes, où il avoit si bien fait son devoir ; autant de Nochére sous leurs Chefs ordinaires ; & le reste de Saint Severin, & des troupes de Paul de Naples, qui obeïrent depuis sa mort à Horatio Vassallo, & Diégo Vassallo son oncle, & fis Général de ce Corps, le sieur de Villepreux à présent Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon dessein. Ariano estant investi, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte, l'Auditeur Carlo Russo qui la vouloit défendre, & le Venerosò, Secrétaire du Duc de Salsa Président de la Province de Monte-Fuscolo, qui s'estoit jetté dedans, aprés avoir abandonné Monte-Fuscolo, quand Piétro Crescentio s'en estoit emparé. Aprés la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane se rendit, sans avoir esté pillée. Le Duc de Salse, & ses deux enfans, le Marquis de Buonalbergo, & son fils Dom Carlo Spinelli, Dom Luigi Cavaniglia, & son frére, se retirérent dans le château qu'ils rendirent à composition, la vie sauve ; à condition de m'estre conduits prisonniers. Mais tous nos gens de guerre s'estant enyvrez pour se réjoüir d'vn si bon succés, ceux de Saint Severin accoûtumez à toutes sortes de méchancetez, de desordres, & de cruautez, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allérent prendre ces Messieurs, & les traînant au milieu de la place, quelque effort que put faire le sieur de Villepreux, pour remédier à ce desordre, que ses canailles desarmérent & liérent, ils tuérent de sang froid entre deux Capucins, qu'il avoit demandez pour se confesser, le Duc de Salse, de trois arquebusades, & luy coupérent la teste, comme ils firent ensuite au Bonito, & au Marquis de Buonalbergo le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands &

considérables services ; & à peine les deux Cavanigles, les enfans du Duc de Salse, âgez de quinze ou seize ans,& Dom Carlo Spinelli,qui n'en avoit que quatorze, purent échaper de la fureur de ces Barbares : qui aprés cette horrible action, vinrent se jetter aux pieds du sieur Villepreux, & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faire, luy protestant de luy obeïr desormais, ne s'estant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empéchât de faire ce massacre qu'ils avoient résolu; aprés quoy, il les congédia, ne reservant que ce qui luy estoit nécessaire de garnison, pour la défense d'Ariane, dont je luy avois donné le Gouvernement, choisissant les meilleurs soldats,& les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cause que je ne pûs ressentir la joie d'vne si importante conqueste, qui me tiroit tout-à-fait de la nécessité, m'assurant des vivres en si grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de-là, les prisonniers me furent amenez, les deux Cavanigles liez, & les autres libres, pour estre des enfans. Ie fis à mesme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Ie renvoyai les enfans du Duc de Salse chez leurs parens, aprés leur avoir témoigné la douleur que j'avois ressentie de la mort de leur pere, & leur avoir fait cent caresses, & promis d'adoucir par mes graces, la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils ressentoient si vivement. Pour Dom Carlo Spinelli, je l'embrassai chérement, donnai des larmes au malheur de son pere, luy promis de luy en servir à l'avenir, & de reconnoistre en sa personne, les obligations que je luy avois, & le retins chez moy jusques à tant que

j'eusse

j'eusse des nouvelles de ses parens, ausquels je témoignai par ces lettres, la part que je prenois à leur affliction, dont j'estois aussi sensiblement touché qu'ils le pouvoient estre. Ce pauvre enfant, fort spirituel & fort bien fait, reçut avec tant de reconnoissance tous les témoignages de mon déplaisir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, & d'estre toute sa vie attaché inséparablement à mes intérests. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grande mére la Princesse de Saint George, qui me l'envoya redemander: Et j avouë qu'vne des choses que j'ai ressenti davantage dans ma prison, fut de n'avoir pas eû le temps de châtier les auteurs d'vne si horrible cruauté, dont je ne me consolerai de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faisant tous les jours de nouveaux embarras, & de semblables actions; je résolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & saccagemens, rendoient inutiles tous les soins que je prenois d'attirer à moy toute la Noblesse, & dés que quelqu'vn me paroissoit effectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traittemens. Polito Pastena estoit le premier à faire de pareilles choses, ne souhaitant pas que les affaires du Royaume se pacifiassent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunémét, ni conserver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit souverainement. J'avois donné des sauvegardes au Duc de la Rocque pour quelques-vnes de ses terres, que ne respectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en écrivis vne lettre fort seche, à laquelle il me fit réponse par vn Prestre, auquel je demandai si j'avois esté obeï: il me répondit

que non, & me voulut faire des excuſes ; je ne les écoutai pas, & déchirai la lettre qu'il m'apportoit ſans la lire, & luy dis en colére, Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils ſoient exécutez ponctuellement & promptement;Polito Paſtena veut faire l'indépendant & le petit Souverain; dites-luy de ma part, que s'il continuë à en vſer de meſme, je luy apprendrai ſon devoir, & le châtierai ſelon ſon mérite;il n'eſt point en ſeureté dans Salerne,ni au milieu de ſes Bandits contre ma puiſſance & mes reſſentimens,& en quelque lieu qu'il ſe retire je ſaurai bien l'attraper, & ſerai auſſi maître de ſa teſte que je l'ai eſté de celle de Paul de Naples ; Mais que s'il change de conduite, & eſt à l'avenir plus ſoûmis,& plus obeïſſant à mes commandemens, je l'aimerai & le conſidérerai comme j'ai fait juſques ici,& luy dõnerai plus de crédit &d'autorité que par le paſſé. Son envoyé luy porta cette réponſe, qui le fit trembler,tout aſſuré qu'il eſtoit; je le reconnus par ſon procedé, faiſant à l heure meſme rendre juſques à la moindre choſe qui avoit eſté priſe,& ſatisfaiſant ſans replique,& ſans remiſe,à tout ce que je luy ordonnai depuis.Son chagrin ne fut pas moindre pour eſtre diſſimulé, & reſſerrant plus étroitement ſes liaiſons avec Gennare, il luy envoya vne dépéche pour les Miniſtres de France, leur offrant, que ſi l'armée navale vouloit venir à Salerne,il la remettroit entre les mains des François ; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave, & de Nocéra,au nombre de ſix mille hommes:Ce qui cauſa l'entrepriſe malheureuſe de Monſieur le Prince Thomas, dont les Eſpagnols eſtant avertis par cette dépéche, qui aprés ma priſon leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée,occuper Angry,qui eſt le paſſage des montagnes, & ayant par-là empéché la

jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, luy fit apprehender quelque trahison, veu que l'on n'executoit rien de ce qu on luy avoit fait esperer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de haste, & peu de réputation:dequoy j'avouë n'avoir pas eû peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pû, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roy, & vn Corps considérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois seul,& sans assistance soûmis vn grand Royaume,& m'y estois maintenu cinq mois, quoy que l'on eût voulu décrier ma conduite, & m'oster l'honneur des choses extraordinaires, & surprenantes que j'avois faites, par ma seule adresse, & ma vigueur.

L'Elû du Peuple continuant toûjours ses commerces avec les ennemis,me fit resoudre à l'en châtier:comme par l'autorité que luy donnoit sa charge,il m'eût esté hazardeux de le faire publiquement & par les voies de la Justice ; je résolus de le faire indirectement, avec tant d'adresse, que je ne pusse en estre soupçonné, & que sa mort fust attribuée à vne émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir qu'ils avoient eû avis par quelques-vnes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'isle de Procetta, dont il estoit, de toutes sortes de rafraîchissemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle sorte contre luy, qu'ils résolurent,sur l'heure mesme,de luy aller couper la teste: je leur défendis expressément de l'entreprédre,leur promettant de le faire arréter le jour mesme,de luy faire faire son procés, & le faire mourir juridiquement, m'estant important de tirer sa confession par les tourmens, & la connoissance de tous ceux de sa cabale, & qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis aprés en leur

recommandant le secret ; & voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, gens fidéles & résolus, & propres à exécuter vne affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier, pour y maintenir les esprits échauffez, & de gens prests pour le suivre à l heure que je le prescrirois. En sortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y prenoit les armes ; Je montai aussi-tôt à cheval & m'y rendis : Et trouvant tout le Peuple émû, je leur en demandai la raison : Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le souffrir, & estoient résolus de s'en aller chez luy luy couper la teste, & faire traîner son corps par les ruës. Je leur défendis d'entreprendre vne pareille violence, ne voulant pas souffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moy, je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fît reprendre, & allât exécuter son dessein, dont je ne pourrois pas estre soupçonné, aprés avoir appaisé le desordre ; Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'Onoffrio Pagano estoit chez luy, qu'il faloit envelopper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Estant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je esté vn quart d'heure en conversation avec luy, que l on me vint dire que l'on entendoit vn grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus aussi-tôt me mettre à la fenestre, où à peine estois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient vne teste au bout d'vne picque, traînoient vn corps attaché par vn pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins déchiré ses habits. Je

fis arréter tout ce monde, & demandai quel ſpectacle c'eſtoit. Ils me répondirent que c'eſtoit le corps d'Antonio Mazella Elû du Peuple, & ſa teſte que l'on portoit au bout d'vne picque; Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchoient des premiers, je leur commandai comment ils avoient eſté aſſez hardis, aprés la défenſe que je leur en avois faite, d'entreprendre vne pareille action; que j'eſtois bien tenté de les faire pendre. Ils ſe mirent à genoux & me demandérent pardon, permiſſion & ſeureté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montérent dans ma ſalle, & m'amenérent liez deux beaux-freres d'Antonio Mazella, & me dirent qu'aprés que j'eus appaiſé le tumulte de Porto, on les eſtoit venu avertir d'vne nouvelle trahiſon de l'Elû du Peuple, & d'vne conſpiration qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit exécuter le lendemain. Ce qui les avoit ſi fort animez, qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure meſme, appréhendant que par trop de bonté, & de clémence, je ne vinſſe à luy pardonner, & que quelque punition que je vouluſſe faire d'eux, ils s'y ſoûmettoient de bon cœur, & mourroient ſatisfaits, d'avoir témoigné leur paſſion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiſcrétion de voſtre zéle: mais ſi jamais vous retournez à faire des choſes ſemblables, j'en ferai vne punition ſi exemplaire, que perſonne deſormais dans Naples n'oſera entreprendre des violences de cette nature. Je commandai que pour l'exemple, l'on allât mettre ſa teſte ſur l'epitaphe du Marché, & que ſon corps y fût pendu par vn pied. Pour ſes deux beaux-freres, j'en fis à meſme temps mettre l'vn en liberté, eſtant aſſuré de ſa fidélité; & pour l'autre, pour l'exempter de la fureur du Peuple, je le fis mener priſonnier dans la Vicairie,

& deux jours aprés, je luy envoyai vn passeport, pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu vn homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieusement alarmé, & de peur d'vne pareille avanture, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors, sur vne felouque, & de se retirer à Venise. Je luy produisis avec adresse, des Patrons de felouques apostez, pour le servir, & qui m'en donnant avis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qu'il m'auroit tiré de la necessité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires;& j'aurois pû le prenant sur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre avec l'applaudissement general de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piége qui luy estoit si finement tendu, si le Baron de Rouvrou qui épioit soigneusement toutes mes actions pour luy en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné vne audience secrette à des Mariniers; ce qui luy ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient estre, qu'il reconnut que c'estoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui luy fit quitter cette pensée qu'il devoit exécuter le lendemain. Le desespoir où il se vid, d'avoir esté découvert, l'obligea d'envoyer vn de ses confidens pour conclure quelque chose avec Dom Jüan d'Autriche, & le Viceroy. Dequoy estant informé par Augustino Mollo, je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût: Ce qui n'estoit pas aisé, ne sortant point de son Tourjon, & ainsi ne pouvant pas luy faire joüer le même tour qu'à l'Elû du Peuple, ni rien entreprendre sur luy, qu'à force ouverte,

& avec grande effusion de sang, puisqu'il avoit autant de gens dedans, que la garnison que j'y avois fait entrer.

Angustino Mollo me voyant dans cét embarras, me vint trouver le soir, & me dit, Je vous apporte dequoy vous oster Gennare de dessus les bras, ses trahisons méritent la mort, il importe fort peu de quelle manière la justice s'en fasse; voyez cette phiole pleine d'vne eau si belle, & si claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ses infidélitez; son Capitaine des Gardes se chargea de luy faire prendre, sans qu'il s'en apperçoive, n'ayant pas le moindre goust du monde. En effet, le lendemain, qui estoit vn Vendredi, il luy fit avaler toute entiére à son dîner, mais soit que la doze en fût trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout son repas que de choux à l'huile, qui est assurément le plus grand de tous les conttepoisons; il luy prit vn vomissement, en sortant de table, qui le garentit d'vn péril si évident, & qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour vn mal de teste, & d'estomach, de quatre ou cinq jours, sans qu'il eût pû prendre aucun soupçon de ce qui luy avoit esté préparé, & qui le devoit emporter sans reméde.

Je m'apperçus qu'il se faisoit quelque friponnerie dans ma Secrétairerie, dont j'avois déja reçu des plaintes; & vne expédition que j'avois refusé trois fois, m'estant présentée jusques à la quatriéme, pour la signer parmi vne grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, & luy ayant fait vne sevére reprimande, je luy dis que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans vne pareille faute. Il s'en excusa sur ses Commis, que je luy fis tous chasser à l heure mesme, à la reserve d Innocentio, en qui j'avois beaucoup de confiance, & luy ordonnai d'en chercher d'autres, l assurant

qu'à l'avenir, je ne m'en prendrois plus à ſes Commis, mais que ſa perſonne m'en répondroit. Et ſachant que depuis que j'eſtois à Naples, il avoit amaſſé plus de quarente mille écus, je luy en demanda vingt mille à emprunter, luy promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'eſtoit vn méchant office qu'on luy rendoit, & qu'il n'en avoit point; ce qui m'eſtoit difficile à juſtifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amaſſé, & la pluſpart dans des Convents de Religieuſes, pour l'envoyer à Rome à la premiére occaſion. Son avarice cauſa ma perte : mais il n'en fut pas quitte à ſi bon marché, car il luy en coûta, & tout ſon bien, & la vie même; les Eſpagnols luy ayant fait trancher la teſte pour avoir découvert durant ſa priſon, qu'il écrivoit à feu Monſieur le Cardinal Mazarin, les lettres ayant eſté arrétées à Rome, & renvoyées au Viceroy par le Cardinal Panſirolle : il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de ſurprendre le Château-neuf, par vne intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procés des priſonniers de l'armée d'Averſe, & du Baron de Modéne, que je laiſſois aller en avant, pour ſatisfaire le Peuple, réſolu neantmoins, quand il ſe rencontreroit vne occaſion ſeure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que ſon malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur, & de bonté naturelle qui luy firent faire des fautes, quoy qu'il eût toûjours eû de bonnes intentions.

Vn Medecin François que j'avois, ſe trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je réſolus, pour eſtre mon domeſtique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville

m'ayant par plusieurs jours opiniâtrément demandé sa grace, je ne pus à la fin la leur refuser, & je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pusse chasser & faire sortir du Royaume par la premiére commodité.

L'amitié du Peuple alloit se fortifiant pour moy tous les jours davantage, aussi-bien que leur joie, & le desespoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Poüille, dont le premier conuoy fut de trois cens mulets, le second trois jours aprés de cinq cens, & continuant toûjours en augmentant, jusques au Jeudi de la semaine de la Passion, qu'il en vint vn de quinze cens; ce qui faisoit, que j'avois résolu le premier jour de May de remettre le pain au mesme prix, qu'il avoit esté dans les meilleurs temps; Je ne l'àvois pas voulu tout d'vn coup mettre à si bon marché, de peur d estre obligé de le rencherir par aprés, afin de gagner quelque chose sur ce que le bled me coûtoit, pour remettre vn fonds de deux cens mille écus dans la Conservation, comme il a accoûtumé d'y avoir, & pour ne pouvoir plus retomber dans la nécessité; toutes les semaines je le faisois baisser de prix. Et comme il faloit vne somme considérable, pour commencer les premiers achats, je m'avisai d'vn expédient, qui fut de me faire donner la liste de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur représentai que la misere, & le manque de vivres nous pouvant rejetter dans l'embarras, ils seroient les premiers à en souffrir, puisqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maisons, & la dissipation de tous leurs biens; Qu'il faloit, pour éviter cét inconvenient, me préter chacun mille écus, & que pour la seureté de leur argét, ils nommassent deux d'entre eux, pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils se rembourseroient de leurs avances, à mesure que le débit se feroit des bleds;

Et qu'ainsi ils n'avoient rien à hazarder ; Que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme,& moy profité de cinquante mille écus,le vendant vn tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cét expedient fut approuvé de tout le monde , & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella , pour Elû du Peuple , la personne de Donato Grimaldo, avec vne generale satisfaction, pour estre vn fort riche Marchand , fort homme de bien,& qui n'estoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis , qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte , dont ils se voyoient si proche, & agissant comme des desesperez , ils s'attachoient à tout ce qui leur estoit présenté. Ils envoyérent des galeres , pour tâcher de reprendre la Tour de de Sperlongue.Ils firent sortir de Gayette Dom Martin de Verrio qui commandoit dans la ville , avec vne partie de sa garnison, firent marcher des troupes de Capouë, envoyérent d'vn costé le Prince de la Rocque Romane,& celuy de Minorvine , & nos Bandits , depuis la defaite du Papone , n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec vne legere resistance , sur la fin de Mars , & Fondi , & Sperlongue.

Du costé de Calabre Dom Jüan de Saint Severin faisoit de grands progrés ; il se rendoit maistre de toute la Province , avoit amassé les troupes qu'il m'avoit promises , mis ensemble en huile , en sel, & en soye,pour vn million d'or d'effets fait grande provision & de poudres,& de salpétres,n'attendant que l'occasion que je vinsse en Poüille pour s'y rendre auprés de moy, & pour me conduire toutes ces choses. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stiliane, le Baron Durand,qui s'y fortifioit tous les jours, & qui avoit pris Tordamare , poste important dans la Basilicate Il m'y arriva vn petit

desordre, où je rémediai à l'heure mesme. Sabbato Pastoré ayant tiré les garnisons de Lucéra, Foggia, & Troya, pour aller tenter vne entreprise considérable, les Princes de Montesarchio, & de Troya, ces trois places estant dégarnies, s'en saisirent, durant son absence; & par l'avis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d y retourner : il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en estant retirez sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défians, ils s'imaginérent qu'ils ne s'en estoient rendus les maistres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par vne pure complaisance pour moy, ils en estoiët sortis à la priére que je leur en avois faite, & sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & sachant que j'avois des intrigues secretes avec la Noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empecher de faire n'étoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moy. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur qui m'estoit avantageuse, les tenant par-là en des inquietudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qui leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs défiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur; J'apprenois à toute heure que quelqu'vn s'estoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l arrivée de nostre armée, ou celle de mon frere le Chevalier, pour terminer en vn jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les desseins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoître la Doüanne de l huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'avisai d'vne invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir vn chemin sous terre, dans vn jardin abandonné

auprés du Convent de Saint Sebaſtien. L'on y travailloit continuellemét, & faiſant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduiſis vne mine de plus de quinze cens pas, capable de paſſer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la ciſterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui eſtant diſſoutes par ce moyen, en grattant tomboient ſans aucun bruit toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverſer ſans faire d'effort. Les choſes eſtant ſi bien diſpoſées pour l exécution de mon entrepriſe, les Eſpagnols n'en ayant eû aucun ſoupçon, ni perſonne connoiſſance, que ceux qui avoient ſoin de ce travail: je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui eſtoit, d'introduire deux cens hommes dans la ciſterne de l huile, les faire ſortir dans la cour de la Doüanne, remplacer la ciſterne d'vn pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les ſoûtenir; & ſortant de la maiſon, venir attaquer par derriére la Porte du Saint Eſprit poſte des Officiers reformez Eſpagnols, & le plus conſidérable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, ſuivis de deux mille hommes de pied, pour entrer par la ruë de Toléde, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit vne alarme generale dans tous leurs quartiers, dont par cette ſurpriſe, je m'emparois ſans aucune réſiſtance. J'eſtois averti tous les jours qu'ils ne ſe doutoient de rien, puiſque l'on ne les entendoit point travailler; que par vn trou, l'on découvroit qu'ils n'envoyoient perſonne dans cette maiſon; & les eſpions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune défiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, vne

jeune Religieuse assez belle, qui avoit son frére de leur costé, s'estant apperçuë que l'on travailloit, sans savoir à quoy, leur en voulut donner avis, & ayant écrit vn petit billet, elle monta sur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebastien, afin de le jetter, & elle y reçut malheureusement vne mousquetade, qu'ill'ayant tuée toute roide, fus trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit presser l'exécution de mon enrreprise. Je choisis la nuit du vingtiéme de Mars tout à propos pour vn affaire semblable, estant fort obscure & fort pluvieuse, & faisant vn si grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les vns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoistre cette cave pour y faire entrer ensuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes vne alarme par le feu qui se prit à la bandouïlliére d'vn soldat, dont toutes les charges brûlant, firent vn assez grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'estoit, ce ne fut qu'vne matiere de risée. J'allai donc iusques au bout de cette mine, & entendant piquer au dessus de moy, je m'arrétai pour écouter, & reconnus bien que nous estions découverts, dequoy je fus éclairci, quand je vis par vn trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la cisterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure mesme, & par quelques trous qu'ils firent ils nous tirérent deux mousquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire estoit découverte, comme j'appris peu de jours aprés; & j'employai le reste de la nuit à faire boucher & terrasser l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne se pussent servir de nostre travail contre nous: & j'eus bien du déplaisir de voir qu'aprés douze jours de peine inutile, j'eusse manqué par la trahison d'vn Capitaine,

à me rendre maiſtre de tous les quartiers des Eſpagnols ; ce qui eſtoit infaillible & aiſé , à ce qu'ils m'ont eux-meſmes avoüez depuis.

Ils recommencérent à former des conjurations contre moy,& par le moyen de Vincenzo d Andrea, ils firent vn deſſein qu ils menagerent ſi adroitement , que je ne pouvois éviter d'eſtre aſſaſſiné , ſi je n'en euſſe eſté averti.Le matin du vingt-troiſiéme de Mars, Auguſtino Mollo me vint trouver ſur les ſix heures , & m'amena vn Gentilhomme Sicilien, homme d'eſprit & de reſolution , que le Duc de Médina de las Torrez , eſtant Viceroy , avoit fait venir exprés à Naples pour luy donner la commiſſion de pourſuivre tous les Bandits du Royaume.Il eſtoit des amis de Vincenzo d'Andrea , qui par la confiance qu'il avoit en ſa perſonne , luy avoit déclaré ſon ſecret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à Dom Jüan, & au Côte d'Ognate pour ajuſter avec eux les conditions , & les récompenſes que l'on donneroit à Cicio de Regina,Capiraine de Régiment de Sebaſtien de Landi Meſtre de Camp de la Porte d Albe , & aux autres coniurez qui me devoient arquebuſer le vingt-cinquiéme de Mars, durant que j'entendrois la Meſſe dans l Egliſe de l'Annonciade ; & que ſi je faiſois obſeruer ſoigneuſement Gennaro Pinto, fils du Maiſtre du Banco de li Poveri,l on le trouveroit ſaiſi de toutes les inſtructions,& de tous les ordres, eſtant celuy qui avoit eſté chargé de cette commiſſion , pour eſtre perſonne ſpirituelle & affidée de Vincenzo d'Andrea : & il m'aſſura de me venir informer de tout ce qu'il apprendrois de plus. Je donnai les ordres neceſſaires, pour attraper ce traître,qui me furent inutiles,puiſqu'au lieu de revenir par terre , il ſe fit rapporter ſur vne felouque , & vint débarquer à vne fauſſe porte qui eſt au pied

de la muraille de la Pietra del Pescé. Ce mesme Gentilhomme me vint avertir de son retour,& que toutes les demandes ayant esté accordées, l'execution se devoit faire dans l'Eglise de l'Annonciade durant la Messe, & que Cicio de Regina en estoit le Chef, comme il me l'avoit déja dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de se tenir prests avec leurs Compagnies pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poster tous ses gens, dont je fus averti, l'ayant fait soigneusement observer, depuis les avis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma chambre, & le regardant fixement pour voir si je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans son visage, je luy demandai s'il ne desiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement vn memorial qu'il me presenta, & luy dis, Vous me demandez vne chose presque impossible, que j'ai refusée à beaucoup de personnes de consideration; mais à vn homme que j'aime comme vous, qui a pour moy tant de zéle,& de fidelité, je ne saurois me rendre difficile: & prenant vne plume & de l'ancre, je luy répondis de ma main favorablement sa requeste: Avez-vous, luy dis-je, quelque chose à desirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me sauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me répondit que non. Je l'embrassai deux ou trois fois, pour voir si le bon traittement que je luy faisois, ne luy donneroit point quelques remords; je ne remarquai en luy aucune alteration: & me demandant si je n'allois pas à l'Annonciade à la Messe, & si je sortirois bien-tôt, je luy répondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaise: & prenant congé de moy, J'y cours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai si je devois

faire investir l'Eglise, & le prendre dedans avec tous les conjurez ; mais ne voulant pas l'ensanglanter, jugeant bien qu'ils ne se laisseroient pas prendre sans défense, je fus entendre la Messe aux Carmes, feignant qu'il m'estoit survenu vne affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commandai à Sebastien de Landi de se tenir tout le jour auprés de luy, me l'amener le soir, & le faisant observer, le faire arrêter, en cas qu'il se voulût échaper. Le soir je fis trouver chez moy l'Auditeur general, & son Mestre de Camp me l'ayant conduit, je l'envoai à la Vicairie, disant que je ne voulois pas voir vn traître, & vn assassin. Je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non; que seulement il s'estoit arreté sous vn portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque chose, & mis le pied dessus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en mesme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris aussi-tôt, & trouvai vne lettre de Dom Jüan d'Austriche, s'adressante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis, estoit prest à Gênes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté; mais que le Roy son pere aimant les Napolitains, comme ses enfans, quoy que rebelles, il ne pouvoit se resoudre à entrer par les deux postes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à sang, ayât ordre exprés de les traitter avec toute sorte de clémence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les soûmettre à son obeïssance, & leur pardonner leur insolente sedition. Et il y en avoit quatre pareilles, distribuées aux conjurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, aprés ma mort,

feignit de la tirer de ma poche, afin d'empécher par cette lecture, le ressentimẽt de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure mesme l'Auditeur general, pour luy faire donner la question, avec ordre dés qu'il commenceroit à parler, de faire sortir tout le monde, & d'écrire luy-mesme sa deposition, jugeant bien, que pour retarder son supplice, il embarrasseroit dans son crime quantité de gens considerables, & peut-estre de la Noblesse: afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'estant le maistre de sa confession, je n'en déclarasse au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choses: mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, & pour tâcher aprés, dans l'étonnement public, de porter tous les esprits en faveur de l'Espagne: Que l'on luy donnoit pour récompense, six mille écus, & vne Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la province de Monte-Fuscolo; Que les billets s'en trouveroient dans vn Convent qu'il nomma, aussi-bien que la Religieuse qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes:

Ie soubsigné Cornelio Spinola, promets de payer au sieur Ciccio de Regina, la somme de six mille Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cét écrit, visé de son Excellence le Comte d'Ognate, nostre Viceroy. En foy dequoy j'ai écrit, & signé le present Billet de ma main. à Naples le 12. Mars 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le sieur Ciccio de Regina.

Son Excellence m'a commandé de vous faire savoir, que pour récompense de service il vous a accordé une Compagnie de la Sachette dãs le départemẽt de Monte-Fusculo ordonnant qu'en vertu du présent Billet

vous en soyez mis en possession, a Naples ce 22. Mars 1648. Diego Romero.

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à-fait de son entreprise, & il conta particuliérement le détail de la maniére dont il la prétendoit exécuter. Les Espagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit quand j'estois prisonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes pour sortir de quelques maisons voisines, où ils estoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont assuré qu'il n'y estoit pas seulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroître zélé pour les Espagnols, & ne pas estre soupçonné d'intelligence avec son frere Dom Jüan de Saint Severin, qui commandoit pour moy dans la Calabre; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano de la Maison de Brancacio, avoit fourni des valets & des armes, ne s'estant pas souvenu qu'à mon arrivée à Naples, je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare; Mais comme ce n'estoit pas vne obligation particuliére, sa liberté luy estant arrivée par la fortune commune de tous les prisonniers, il n'avoit peut-estre pas crû m'en estre fort redevable. Ottaviello Brancacio estoit du nombre des conjurez, & bien d'autres qu'il accusa, entre lesquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois, & que je considérois, qu'il nommoit afin de ratarder le jugement de son procés par l'embarras & la confusion, dans quoy sa déposition me jetteroit. Il devoit y avoir trente personnes dans l'Eglise avec des mousquetons, postez tout autour de la place, qui m'estoit preparée; & afin d'estre moins apperceus, ils devoient tous tirer sur moy, dans le temps de l'élevation, où tout le monde a les yeux attachez sur le Prestre, & le son

de la clochette devoit estre le signal de leur décharge. Ensuite Cicio de Regina, & trois autres qui devoient estre les plus proche de moy, avoient chacun vne lettre, que celuy d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire semblant de tirer de ma poche, & la lisant au Peuple, l'amuser, durant qne les autres conjurez s'évaderoient. Je le fis condamner à mort, & m'estant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio, oncle du Marquis de Monte-Silvano, le Seigneur Josseppe Brancacio, & vn autre de mesme nom, ses cousins, la Signora Cicia Piussa sa mere, & tous les autres Cavaliers que ce traitre avoit accusez; & leur ayant lû ses dépositions, je leur dis à tous, Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'vne action si noire, je ne voulois pas seulement qu'ils en fussent soupçonnez, & que quand mesme ils auroient esté complices de cét attentat, j'aimois trop la Noblesse pour tremper mes mains dans leur sang, & brûlaî ensuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure mesme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte-Silvano, fis retirer tous les mousquetons qui luy appartenoient, & sur la pluspart desquels ses armes estoient gravées, pour étouffer les soupçons que l'on en pourroit avoir contre luy, & priai sa mere & son oncle de me l'amener le soir; ce qu'ils firent: Et je luy dis, que quoy que je le pusse accuser d'ingratitude, aprés luy avoir donné la liberté, & sauvé la vie, que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de luy en faire ce petit reproche, sachant que la honte qu'il en auroit, & le remord de sa conscience estoient le plus grand supplice que l'on pût faire endurer à vn homme genereux comme luy; Que j'oubliois

de bon cœur ce qu'il avoit fait, & luy pardonnois, d'avoir eû part, & contribué de ses armes & de ses gens, à l'assassinat d'vn Prince qui l'aimoit chérement, & qui devoit passer pour son bienfacteur; Que j'attribuois ce procedé à l'indiscrétion de son zéle pour son Roy : Qu'il devoit neantmoins estre vn peu plus reglé, & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance; Que je luy demandois son amitié, dans l'assurance que me l'ayant promise, j'y pourrois faire plus de fondement que sur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma generosité, & venant se jetter à mes pieds, il me protesta de ne jamais perdre la memoire d'vne si grande & si extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute sa vie à rechercher les occasions de la sacrifier, pour me témoigner sa reconnoissance. Je l'embrassai plusieurs fois fort tendrement, & luy dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du passé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'estre acquis vne personne de son cœur, de sa naissance, & de son mérite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprés de moy, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel employ qu'il voudroit, & que si la Fortune me mettoit jamais en puissance de disposer des charges, & des gouvernemens du Royaume, qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accommoderoit davantage, asseuré sur la parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette maniére d'agir si contraire aux maximes de la Politique Espagnole, augmenta l'estime & l'amitié de la Noblesse pour moy, & le toucha si sensiblement, qu'il m'embrassa les genoux, & m'exprima ses ressentimens en des termes si respectueux, & si passionnez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit

point de dissimulation, & que je l'avois entiérement gagné. Mais il me représenta que l'animosité du Peuple le tiendroit dans la ville dans vn péril continuel, & qu'il me supplioit de luy permettre d'en sortir, me jurant, que de sa vie il ne tireroit l'épée contre moy : Et que dés que les gens de qualité monteroient à cheval pour suivre ma fortune, non seulement il seroit des premiers à se rendre à son devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ses parens & amis dans ses obligations, & ses ressentimens. Aprés quoy, je luy donnai quatre de mes gardes, avec vn Officier pour l'accompagner seurement, à vn de nos postes avancez, & le faire passer du costé des ennemis. Ses parens & sa mére me dirent des choses si tendres, & si reconnoissantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer ; & je ne doute pas que, tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il soit, il ne conserve dans son ame beaucoup d'affection, d'estime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio, estant vn homme que les assassinats, & empoisonnemens, dont il s'est mêlé toute sa vie, ont rendu odieux à tous ses proches, (comme estant la honte de sa race) aux Peuples, & généralement à toute sa nation : Je fis tous mes efforts pour le faire attraper, estant vn vrai homme à servir d'exemple, avec vn applaudissement vniversel, les soins que j'en pris furent inutiles, s'estant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt-sixiéme de Mars Cicio de Regina fut la malheureuse victime qui fut immolée à l'expiration d'vne action si noire, & si detestable ; il fut traîné sur vne claye iusques au Marché, où je le fis accompagner par mes Gardes, autrement il eût esté déchiré par les chemins ; il y fut pendu par vn pied, & aprés, sa teste fut coupée,

& mise sur l'epitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans estoit si grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, & les enfans luy alloient succer le sang. Il fut tellement mis en piéces, qu'auparavant que d'estre mort, & d'avoir la teste coupée, il n'en restoit que la carcasse, toute la chair luy ayant esté arrachée, dont les morceaux estoient traînez par les ruës.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les benédictions, & les acclamations pour moy, redoublérent, aussi-bien que les imprécations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent creuës desespérées, estans sans vivres, sans crédit, & quasi sans forces, leurs troupes depérissant tous les jours; vn vaisseau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes commandez par le Mestre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particuliérement Messine & Palerme, m'envoyérent assurer qu'elles estoient résoluës de suivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. Je reçus vne lettre du Roy, par laquelle il se réjouïssoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur République. L'on m'assuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour; l'on me mandoit de plus, que les galéres accompagneroient les vaisseaux: Et enfin je me voyois en estat de n'avoir quasi plus rien à craindre, & toutes choses à espérer; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitiéme de Mars, le Cardinal Filomarini m'envoya demander vne audience. Dés que nous fûmes seuls enfermez dans ma chambre, il me fit vn grand discours sur les malheurs de la guerre civile qui n'estoit pas encore preste à finir,

ſur tous les périls que j'avois courus juſques-ici, & ceux que j'avois encore à courre, ſur la jalouſie que la France avoit priſe de mon élevation, l incertitude de ſes ſecours, & de l'arrivée de ſon armée navale, quoy qu'elle me la fît eſpérer tous les jours ſur l'aſſurance du retour de la flotte d'Eſpagne, avec des forces conſidérables, & ſur l'avantage qu'il y avoit de ſe ſervir bien de l occaſion, & de s'attacher plûtôt à vne fortune glorieuſe, & aſſurée, avec vn peu de modération, qu'à de grandes & hautes eſpérances incertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus ſouvent de peu d'vtilité & de profit. J'écoutai tous ces beaux raiſonnemens ſans l interrompre, pour voir à quoy aboutiroit vn ſi long diſcours, & qui me paroiſſoit fort étudié : Il s'anima par mon ſilence, croyant que j'eſtois ébranlè partout ce qu'il me venoit de repréſenter, & me dît, Vous pouvez, Monſieur, vous faire le plus illuſtre, & le plus heureux homme de voſtre ſiécle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la ſeureté à cette ville, & trouver pour vous, vn établiſſement ſolide, & capable de ſatisfaire voſtre ambition : elle eſt ſi haute, & ſi bien fondée, qu'il ne ſeroit pas juſte d'offrir à vne perſonne de voſtre naiſſance, & de voſtre mérite, quelque choſe de moins qu'vne Couronne; auſſi je viens pour vous en préſenter vne : Ce n'eſt point vne illuſion, ni vn artifice, pour vous tromper ; J'ai pouvoir de vous aſſurer du Pape, de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Eſpagnols vous font l'arbitre de tous les differens de ce Royaume : Ils veulent vous avoir l obligation de leur rendre paiſible, & du rafermiſſement d'vne Couronne qui eſt balançante, depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne :

L'on fera vne suspension d'armes,& cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains: vous demeurerez toûjours ici armé, en attendant: vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume: vous en ferez vous-mesme les conditions, si celles que l'on vous proposera ne vous paroissent pas raisonnables : vous serez toûjours sur vos pieds,& au mesme estat que vous estes à présent ; & quand vous serez en possession de la Sardaigne, si les Espagnols manquent de paroles, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces pour assister les Peuples de ce Royaume;ainsi la seureté est toute entiére,& pour eux,& pour vous,& tout le risque,& le péril est du costé des Espagnols.

Je luy demandai, en riant,s'il seroit bien avoüé de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oüy, & que si je voulois en estre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'estoit pas homme à rien avancer legérement, ni à s'exposer au hazard d'estre desavoüé. J'attendois, Monsieur, luy dis-je,aprés de si belles choses,que vous m'avez dites,que vous me veniez demander vn saufconduit pour les Espagnols, pour se retirer seurement, & demander ma parole, en m'abandonnant le Royaume de Naples qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laisser ceux de Sicile,& de Sardaigne en repos, sans penser à les en chasser ; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y résoudre, estant vne chose surquoy j'aurois bien à balancer ; la proposition auroit esté & honneste, & raisonnable. Mais le change que vous me proposez, ne se prend pas aisément par vn homme comme moy ; Je sai l'extrémité où ils sont réduits ; J'attends l'armée de France dans peu de jours ; J'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans ; La Noblesse est sur le point de se déclarer ; Toutes les Provinces ont

ont suivi mon parti, & eux ne savent pas celuy qu'ils ont à prendre; Dans trois semaines je toucherai six cens mille écus de la Doüanne de Foggia; J'ai pour plus d'vn million d'or d'effets, en soye, en huile, & en sél, amassez en Calabre; J'ai plus de vingt-cinq mille hommes dispersez, que je puis rassembler en huit jours; J'ay grande provision de poudres, & de salpêtre: Et enfin dites leur que la conqueste de ce Royaume s'en va achevée; Que cette campagne me rendra aisément maistre de toutes ses places; que je ne leur laisserai pas vn seul château; qu'il ne m'en faut pas employer vne à les chasser de la Sicile: Qu'aprés je ne me contenterai pas de leur oster la Sardaigne; mais que je ne veux pas, avant qu'il soit deux ans, leur rien laisser dans la mer Mediterranée; & qu'ils doivent tout craindre d'vn homme, qui tout seul, & sans secours, les a pû réduire à vne telle extrémité; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce soit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir; Que rien ne me peut détacher des interests de la France; Que je perirai plûtôt mille fois, que de luy estre jamais infidéle; Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puisse estre blâmé, & suis trop peu interessé, pour me laisser tenter, & que si je suis jamais capable de l'estre, ce ne sera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir si attaché à mes sentimens, appréhendant beaucoup pour moy. Qu'ai-je plus à craindre, luy repartis-je? mes ennemis peuvent-ils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer, & le poison, comme ils ont déja fait vainement tant de fois? Enfin, Monsieur, je ne démords jamais, quand j'ai vne fois fait vne belle entreprise. Je n'y puis que mourir, & je m'y suis résolu. Quand je suis venu

me jetter dans Naples, je me suis attendu à peril, ou à leur oster cette Couronne. Les évenemens sont dans la main de Dieu, il en disposera comme il luy plaira ; & quelque malheureux que puisse estre mon sort, je le verrai venir sans peur, & sans inquiétude: C'est-pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Nostre conversation finit par-là. Il se leva pour s'en retourner chez luy, & je m'en allai entendre la Messe, révant continuellement à achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Le Comte d'Ognate averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y opposer, Il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainsi il devoit s'appliquer soigneusement à la conservation de Poussole, dont dépendoit celle du château de Bayes, & qui ayant vne communication libre avec Capouë, luy pourroit faire venir des rafraîchissemens, si par vn effort il se rendoit maistre du fauxbourg de Chiaye, du fort de Grotte, & de la Tour de pied de Grotte. Il embarqua de l'infanterie sur trois galéres, & menant avec luy le Baron de Vatteville, il visita Poussole, & y renforça la garnison, & passant à Nisita, il y laissa cent hommes, jugeant bien que les galéres de France ne pourroient demeurer seurement dans le Golphe de Naples, dans vne saison si peu avancée, & ne trouveroient d'abri assuré, qu'entre l'isle de Nisita & la pointe de Posilippe. Ce qui me donna dés lors la pensée de la prendre, & je me mis en devoir de l'exécuter peu de jours aprés.

Cependant, le soir du premier d'Avril m'occupant à mon ordinaire, à répondre les Requestes, qui m'avoient esté presentées ce jour-là, mes gens m'ayant averti qu'il paroissoit quelque chose d'extraordinaire autour de la Lune ; la curiosité de voir

ce prodige m'obligea d'aller sur vne terrasse, qui estoit au haut de mon Palais, d'où je découvris, la nuit estant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire sur nostre teste, vn cercle noir, large d'environ vn pied qui l'environnoit, distant également de son corps, & dont la largeur & la circonférence estoit si grande, qu'elle enfermoit generalement tout mon Palais. Quelques-vns des assistans me dirent que cela estoit de mauvais augure, & qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de prison pour moy. J'en eus du soupçon, mais le dissimulant, je dis que ce cercle noir représentoit la Couronne de Naples qui n'estoit plus dans son lustre & sa beauté ordinaire, & que les Espagnols estoient prests de perdre, & qui venant à disparoistre, comme il fit quelque temps aprés, & estant au dessus de ma teste, il signifioit que je profiterois de la perte qu'ils estoient sur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'éveillois l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand Astrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & asseoir au chevet de mon lict, & il me dit, qu'ayant reconnu par les astres, que la fortune que nous avions eû jusqu'ici favorable commençoit à tourner du costé des Espagnols, il me venoit demander vn passeport, & permission de s'y retirer, puisqu'estant homme d'étude, il ne cherchoit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit estre informé, ayant tiré mon horoscope, il me dit, que j'avois vn quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'vn fort grand péril, & que n'estoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle-là estant la plus mé-

chante que je puisse avoir, elle auroit esté directement à ma vie ; mais que le Soleil dans ma révolution, estant dans la dixiéme maison, dans son exaltation, regardant la Lune d'vn trine dans la premiere, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant vn sextil avec Venus dans la huitiéme maison de la mort, me garentissoit d'vne violente; & qu'ainsi, ce ne pouvoit estre qu'vne menace: mais que je n'éviterois pas la prison, puisque Mars dans le temps de ma naissance se rencontroit dans la douziéme maison, qui est celle des prisons. Je luy dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir évité ce danger, & que toute sa malignité estoit passée le dixiéme de Mars ; quand je m'estois garenti de cette grande sédition ; & le vingt-cinquiéme, quand j'avois échapé de la conspiration de l'Annonciade. Je le souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il ; mais je crains bien, qu'avant qu'il soit huit jours, vous ne soyez fait prisonnier, & je le vois si clairement, que j'en gagerois toutes choses. Je croy fort, luy répondis-je, à l'Astrologie ; mais sachant bien qu'elle n'est pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les périls dont l'on me menace: Et puisque la sagesse & la prudence prédominent aux Astres, je croy pouvoir éviter par mes précautions les malheuts dont je suis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me détromper, puisque je veux croire n'avoir plus rien à craindre desormais, & avoir beaucoup à espérer. Si mes souhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la vostre se trouvera véritable. Mais permettez-moi de me retirer, & ayez la bonté de signer ce passeport que je vous présente. Je fis ce qu'il desiroit de moy, & l'ayant embrassé, je luy dis adieu.

Vincenzo d'Andréa, cependant, ne croyant plus éviter sa perte, que par la mienne, y employa toute son adresse, & tous ses soins, n'osant plus paroistre dans la ville, & se cachant continuellement, sachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre mort, ou vif, comme vn des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit suborné, ménagé sa récompense, & engagé à entreprendre sur ma vie. Sebastien de Landi Mestre de Camp de la Porte d'Albe ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroissoit point aprés tant de belles espérances, & se trouvant manquer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, & luy promit de livrer aux Espagnols la Porte d'Albe, moyennant cinq mille écus. Ce coup me surprit, sans l'avoir pû prévoir, estant vn des hommes de Naples, dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toûjours connu plus zélé, plus vigilant & plus soigneux à garder son poste, que pas vn autre, jamais l'on n'avoit reconnu de negligence en luy, & non seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous ses gens si alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, il avoit toûjours deux ou trois cens hommes prests à marcher par tout où j'en avois besoin. Vincenzo d'Andréa ayant résolu toutes choses avec luy, en envoya donner avis à Dom Jüan d'Austriche., & au Comte d'Ognate. Et Augustino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, & fis si soigneusement observer à nos postes, tous ceux qui repassoient du costé des ennemis, que faisant suivre vn nommé Ferraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jetta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par vne porte de derriére: qui fut vn effet de

mon malheur, puiſque s'il eût eſté arrété, je décou-vrois cette entrepriſe, que les Eſpagnols n'avoient faite que par vn coup de deſeſpoir, & je me garentiſſois d'eſtre fait priſonnier, comme le Cucurulle m'en avoit menacé ſi affirmativement.

Le trentiéme de Mars, vn courier envoyé par le Marquis de Velade Gouverneur de Milan au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris ſes dépéches, par leſquelles il luy donnoit avis que toutes les troupes Napolitaines ſe débandoient ſi fort, qu'il ne pouvoit plus en faire eſtat; Qu'il travaillât à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy ſeroit pas poſſible de ſortir en campagne, ni de reſiſter à l'attaque que la France ſe préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de l'argent; Qu'il n'en avoit pas pour payer ſes troupes qui eſtoient toutes preſtes à ſe mutiner; Que depuis la campagne paſſée, il n'avoit rieu reçû des ſix-vingts mille écus par mois, que Naples a accoûtumé de fournir, pour la conſervation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il ſe croyoit perdu, s'il n'y remédioit promptement. J'eus beaucoup de joie de cette bonne nouvelle, & croyant que ce ſeroit vn coup mortel à Dom Jüan d'Auſtriche, & au Viceroy d'apprendre cette extrémité à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour eſtre généralement dépourveus de toutes choſes, je rendis les dépéches au courier, aprés les avois veuës, & le laiſſai paſſer, pour augmenter leur deſeſpoir, par la connoiſſance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du ſecours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empreſſemẽt. Ce fut alors qu'ils ſe crurent perdus ſans reſſource, & que je fus perſuadé que mon entrepriſe ſeroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de noſtre armée, ou par celle de l'argent que

j'avois à Rome, qui m'eût garenti de la trahison qui me fut faite par la vente du poste de la porte d'Albe, que je ne pus empécher n'en ayant eû aucune connoissance. Je ne laissois pas de m'appercevoir qu'il se tramoit quelque chose, & j'employois tous mes soins inutilement à la découvrir. Je savois les allées & venuës que Vincenzo d'Andréa faisoit faire à Gennaro Pinto, & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, aussi-bien que luy qui échapa de mes mains quasi miraculeusement en deux rencontres: Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne se peut parer quand il a résolu les choses.

Les correspondans que j'avois dans le Conseil Collatéral, & les espions que je tenois parmi les ennemis qui me servoient fidélement, m'informérent d'vne Jonte d'Etat & de Guerre, qui s'estoit tenuë; (c'est le nom que les Espagnols donnent à l'assemblée de leurs Conseils) & que se voyant si prés de leur perte, trois expédiens avoient esté proposez comme les seuls que l'on pouvoit suivre. Le premier, de forcer vn des postes de la ville, & tâcher de s'en rendre maistres, ce qui paroissoit impossible sans intelligence, & le Viceroy ne faisoit pas connoistre d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on suivît cét avis, il ne faloit rien hazarder legérement, & que l'on devoit à la premiére resistance se retrancher, & se bien garder d'avancer davantage, pour ne se pas laisser accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber sur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces suffisantes pour resister, & succomberoient infailliblement. Le second, de quitter la ville, laissant fort peu de gens dans les châteaux, afin de se mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de se joindre à eux,

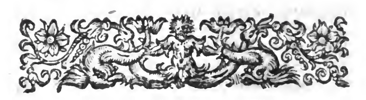
& faire monter à cheval toute la Noblesse, pour me venir couper les vivres ; & m'affamer, en m'ostant toute sorte de communication, & me serrant tous les passages de la Poüille, d'où je tirois seurement & sans besoin d'escorte, tous les bleds dont je pouvois avoir besoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faisois mourir de faim. Ce qui paroissoit fort difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la Noblesse ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant déja protesté de l'impuissance où ils étoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'estre épuisez de tout leur argent & de leur crédit ; sans quoy, cét expédient leur paroissoit, & le meilleur, & le plus assuré, ne croyant pas que je pusse tirer assez de gens ni avoir assez de cavalerie, pour oser sortir de Naples, & leur venir donner bataille ; les habitans estans bons à garder leurs maisons & combattre derriére leurs murailles, mais nullement propres à sortir, ni capables de se résoudre à venir hazarder vn combat à la campagne, contre des troupes reglées. Le troisiéme, qui paroissoit le moins hazardeux, & le plus seur, estoit dans la crainte que nostre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer, n'ayant pas vn assez grand nombre de vaisseaux, ni de galéres, pour oser paroistre devant elle, pendant l'absence de leur flotte, (de laquelle, pour estre dans la derniére extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, sans lequel, aussi-bien, ils ne l'auroient pas pû conserver, & se saisir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Poussole, laquelle place ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de

Sardaigne, de Génes, & de l'Estat Ecclésiastique, abordant à Gayette, & de-là à Capouë, de Capouë à Poussole, & de Poussole par Chiaye dans leurs quartier, sans que nostre armée s'y pût opposer; Que par ce moyen ils luy pourroient empécher de rien entreprendre sur Baye, où ils jetteroient du secours quand ils voudroient; Que de plus, la saison n'estant pas encore propre pour les galéres, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant estre en seureté dans le Golphe, seroient contraintes de se retirer, n'ayant pas ni le port de Baye, ni l'abri de Nisita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient vne fois occupé ces postes. L'on délibéra long-temps sur ces trois partis, sans se résoudre sur aucun. Mais la plufpart des voix inclinérent à ce dernier dessein; Et la seule résolution qui fut prise, fut, qu en cas que celuy des trois que l'on tenteroit, ne vînt pas à réüssir, de faire voler les châteaux sur ce qui leur restoit de vaisseaux & de galéres, & se retirer dans Capouë, Gayette, Ischia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les secours d Espagne, & le retour de la flotte.

Ie reçus cette nouvelle avec vn extréme joie, & répassant dans mon esprit ces trois propositions, je crus la premiére impossible, nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroissant si bien fortifiez, & en si bon estat, qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce costé-là, ne soupçonnant aucune trahison, & n y voyant nulle apparence. Pour la seconde, elle me paroissoit impossible, estant assuré que la Noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moy, croyant les Espagnols ruinez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient att ré la

perte entiére de leurs biens, le facagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les mesures qu'ils avoient prises avec moy; se contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour se déclarer au premier jour de May, comme elle avoit résolu, du parti qu'elle verroit, & le meilleur & le plus assuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la derniére, que je m'étonnois qu'ils eussent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ni rendre inutile nostre armée navale; Et que je devois sans perdre de temps, essayer à prendre Nisita, afin d'oster tout prétexte au retardement de la venuë de nos galéres, ayant vn abri assuré à leur offrir. Ainsi ayant considéré attentivement la nécessité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en estat de l'exécuter.





LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE V.



E Vendredi troisiéme d'Avril, j'allai visiter tous les postes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle défense, que des femmes auroient pû les garder sans péril, contre vne puissance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, je leur fis donner suffisamment de la poudre, & payer trois jours d'avance pour la subsistance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de servir avec la mesme affection, & fidelité, qu'ils m'avoient jusques-là témoignée, je crus pouvoir sortir de Naples sans inquiétude, & sans crainte, qu'il y pût rien arriver durant mon absence; sur tout, le quartier de la Porte d'Albe me

parut si bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque possible. Le Mestre de Camp Landi, que j'avois trouvé toûjours le plus soigneux, le plus fidéle, & le plus zélé de tous mes Officiers, me confirma si bien dans la confiance que j'avois en luy, que je luy ordonnai de tenir des gens prests, comme il avoit accoûtumé de faire, pour secourir tous les autres postes qui auroient besoin d'estre renforcez. Aprés quoy, je me retirai chez moy, fort satisfait de laisser Naples en si grande seureté; Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple estant satisfait, il ne pût arriver ni tumulte, ni sédition; & leur dis de m'avertir promptement sur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onoftrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de visiter deux fois le jour, tous nos postes, & de se tenir prests pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit survenir, & porter du secours en tous les endroits qu'ils jugeroient estre nécessaire. Je chargeai Augustino Mollo de veiller soigneusement sur toutes les actions de Gennare, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du costé des ennemis, & de prendre garde qu'il ne se passât rien dans Naples dont il ne me donnât connoissance; Et comme il m'estoit venu de la poudre de dehors, j'en fis préparer ce qui m'estoit nécessaire pour marcher le lendemain, avec quatre piéces de canon, & cinq ou six cens hommes de pied choisis sur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatriéme d'Avril, aprés avoir entendu la Messe à Nostre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moy, & resortant de mon Palais

auſſi-tôt aprés, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval, ſuivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini, faire mes priéres devant le Chef de Saint Gennare, & baiſer la phiole miraculeuſe de ſon ſang; Et marchant droit à Poſilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoiſtre l'iſle de Niſita. Je remarquai qu'il y avoit vne Tour dans le milieu, où eſtoit la plus grande partie de leur garniſon; Qu'entre cette Iſle, & la terre ferme, il y avoit ſur vne arche de pierre, ou, pour mieux dire, la pointe d'vn rocher, vn logement, nommé le Lazaret, ou lieu, où l'on fait faire la quarantaine aux peſtiferez; Qu'à la deſcente de l'Iſle, il y avoit cinq ou ſix maiſons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mouſquetaires & deux petites piéces de canon pour y empécher le débarquement. Le bras de mer entre Niſita & la pointe de Poſilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'eſt large que d'environ deux cens pas. Je réſolus de mettre à cette pointe deux piéces de canon, pour à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis, qui eſtoient poſtez dans ces petites maiſons, & faire paſſer dans des felouques, les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l'Iſle. Je fis auſſi faire vne batterie en bas, ſur le bord de la mer, de deux piéces de canon, pour battre en flanc ces petites maiſons, & chaſſer les mouſquetaires qui défendoient l'abord de l'Iſle.

Dés que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'vne à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en vn lieu nommé la Gagole, & laiſſant des gens ſuffiſans à la garde de mon canon, la nuit commençant déja de s'avancer, mon attaque ne ſe pouvant faire ſans des felouques, j'ordonnai de les tenir en eſtat

pour le lendemain Dimanche des Rameaux, aprés la Messe, & me contentai pour le premier soir, de déloger les ennemis du Lazaret, & d'y poster trente mousquetaires; aprés quoy je m'en retournai souper, & coucher à Posilippe, commandai à tous les habitans de se tenir prests à marcher avec leurs armes, en cas que nous eussions quelque alarme, estant averti que les ennemis devoient essayer cette mesme nuit de se rendre maistres du Vomero.

Le lendemain, je fis dire la Messe de fort bonne heure, & ayant ensuitte mangé vn morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouër le canon de mes deux batteries, & aprés vne vingtaine de volées, nous démontâmes les deux petites piéces que les ennemis avoient dans l'Isle. Ils se trouverent fort incommodez de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maisons, & renuersa leurs corps-de-garde: Et les voyant dans le desordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le débarquement, favorisez de mon canon, & soûtenus du feu continuel de trente mousquetaires que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repoussez, & mes soldats marchandans d'y retourner, je commandai les sieurs de Saint Amour, & Saint André Clapied, Cornette & Maréchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François, d'aller faire la descente, & les fis suivre par trente ou quarente mousquetaires; Saint Amour y eut le bras droit cassé d'vne mousquetade dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent blessez: mais Saint André Clapied sautant à terre, l'épée à la main, suivi de ses gens, aprés vn combat d'vn demi quart-d'heure, chassa les ennemis de ces maisons.

Alors, me voyant maistre du débarquement, je fis passer environ cent cinquante hommes, qui pous-sant les ennemis, les obligérent de se retirer dans la Tour, qui est au milieu de l'Isle. Ils y avoient fait quelques méchans dehors, qui furent emportez, aprés vne assez legére resistance; I'y fis couler davantage de monde, &, avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis sommer ceux qui estoient dedans de se rendre; Mais croyant de pouvoir estre secourus, ils ne voulurent pas parlementer, & témoignerent estre en estat, & résolus de se bien défendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya vn compliment, & savoir en quel estat estoit mon petit siége, bien moins par cette curiosité, que peut estre assuré si je retournerois la nuit à Naples, pour en avertir les ennemis, avec lesquels estant d'intelligence, il estoit bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer vn poste, & qu'ils essayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les maistres. Ie dis à son Envoyé que j'esperois avoir pris Nisita dans deux heures, & que je faisois estat de m'en retourner. Iean Baptiste Tyradany Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara, que j'avois envoyé aprés la mort de Pietro Crescentio, son parent, pour commander aux Bandits qu'il avoit assemblez dans la Province de Monte-Fusculo, me vint donner avis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient résolu de tenter quelque chose, mais qu'il n'avoit pû savoir distinctement ce que c'estoit : ce qui me persuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit résoudre de demeurer, pour estre plus en estat de m'opposer à leur attaque. Dans le mesme temps, Augustino Mollo m'écriuit vn billet en ces termes; *Naples vous importe plus qu'vn écueil, revenez prom-*

ptement, ou vous le perdrez puisque les ennemis ont resolu cette nuit d'y entreprendre quelque chose. Je luy mandai que je m'en retournerois sans faute, & qu'il en fit courre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la visite de tous les postes, me mander en quel estat il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque chose de nouveau dans la ville, de m'en avertir; Qu il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette espérance, chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris vne telle confiance en moy, qu'il estoit persuadé que ma présence remédioit à toutes sortes de desordres & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux, dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire sapper la Tour, & ayant fait apporter des fascines pour mettre le feu à la porte, ceux de dedans s'en estant apperçus demanderent à capituler, & firent sortir des ostages. Le Comte d'Ognate envoya vne galére pour leur porter du secours, mais voulant débarquer, ils furent repoussez par mes gens, n'entendant plus tirer ils s'en retournérent, croyant que l'Isle s'estoit déja renduë. Les ostages m'ayant esté presentez, me demanderent vne bonne capitulation que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils sortiroient le lendemain matin sur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'estoient secourus dans ce temps-là, par vn corps assez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à se retirer; à quoy cependant ils ne contribuëroient point, puisqu'il ne leur seroit pas permis, ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat: Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viceroy de leur capitulation; que pour cét effet, je ferois passer vers luy,

celuy qui feroit chargé de cette commiſſion; mais je le retins, & l'envoyai paſſer la nuit dans mon logis de Poſilippe.

Je balançai fort alors, ſi, ſur l'avis que j'avois recû d'Auguſtino Mollo, je deuois retourner dans la ville, & laiſſer en cét eſtat les affaires de Niſita. Je ſuſpendis ma réſolution juſques à tant que j'euſſe des nouvelles du Chevalier de Fourbin, croyant que ce pourroit eſtre quelque artifice des ennemis, qui me faiſoient donner de fauſſes alarmes, pour me faire abandonner mon entrepriſe; & je réſolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivât quelque ſecours, qui empéchat l'effet de ma capitulation, & de la priſe de Niſita, que je jugeois m'eſtre d'aſſez grande importance. Je ne ſçai ſi ce fut on mon bonheur, ou mon malheur qui me fit prendre cette réſolution: Mais tant plus je conſidére les choſes, tant moins je me puis déterminer là-deſſus.

Gennare ennuyé d'eſtre dans l'inquiétude de ce que je ferois, me renvoya vne ſeconde fois pour s'en éclaircir: & j'ai appris dans ma priſon, que ſi d'vn coſté il appréhendoit mon retour de peur que ma préſence n'empéchât l'exécution du deſſein que les Eſpagnols avoient pris; de l'autre, il le ſouhaitoit, pour me faire périr certainement, ayant réſolu d'envoyer à la premiére alarme, ſix vingts Bandits, qui ſous prétexte de ſe rallier auprés de moy, me devoient arquebuſer dans le combat. Vne demie heure devant le jour, je vis paroiſtre deux galéres qui venoient à Niſita, que je ſalüai de deux coups de canon, que je pointai, & tirai moy-meſme, ſi heureuſement, qu'vne galére en fut bleſſée à fleur d'eau, & fut contrainte de ſe mettre à la bande, pour ſe racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure même,

& leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me persuada que j'estois le maistre de Nisita, & qu'aprés sa prise, rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuses à m'alléguer pour ses galéres manque de port à cause de l'incommodité de la saison.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos postes au meilleur estat qu'il les eût jamais veus; Que tous nos gens estoient sous les armes & bien résolus, & sur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire; & le Mestre de Camp Sebastien Landi luy avoit paru plus zelé, & plus agissant encore que de coûtume. Les Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Mathéo d'Amoré, & Cicio Batimiello, avoient rodé vne partie de la nuit par toute la ville; ce qui avoit fort embarrassé les ennemis, & fait résoudre, s'ils fussent demeurez vne heure davantage, à remettre l'exécution de leur entreprise à vne autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'estoient retirez, & Fourbin revenu chez moy pour se reposer vne heure, aprés m'avoir donné avis du bon estat où il voyoit toutes choses, dont je me tenois fort en repos, & sans inquiétude, quand ils s'avancérent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement vne muraille de vinaigre, & d'eau de vie, pour la pouvoir renverser tout d'vn coup, comme ils firent, & vne bréche suffisante à passer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé sans bruit; & Landi estant continuellement en cét endroit, & empéchant que ses gens n'en prissent de soupçon, dont je ne pus avoir aucun avis, ils entrérent; & se rendans maistres de trois retranchemens, sans alarme qu'au dernier, qu'vn Capitaine ayant esté tué, les soldats fuyans,

tirérent seulement trois mousquetades, dés qu'ils eurent gagné vne grande ruë, ils formérent leurs bataillons,& marchérent droit à Saint Anielle,dont ils se saisirent. Je ne m'amuserai point à conter l'ordre de leur marche, ni celuy qu'ils tinrent pour se rendre maistres de toute la ville, puisque ce n'est pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop debité dans toutes leurs rélations:Mais je dirai seulement, qu'ils publiérent que j'estois d'accord avec eux, & que j'estois avec Dom Jüan d'Austriche; ce que mon absence persuada à beaucoup de gens, & jetta vne si grande consternation dans tous les esprits, que personne n'eut pensée de se mettre en défense. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Espagne,meure France, & le mauvais gouvernement; & faisant signe avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des fenestres avec des serviettes blanches, & tout le monde ne pensoit qu'à se cacher. Ils distribuérent aprés leurs troupes par tous les quartiers de la ville,& marchérent à la Vicairie pour s'en rendre les maistres.

Vincenzo d'Andréa s'estant mis à leur teste, vn de leurs premiers soins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouvérent quelque resistance par mes domestiques qui s'y rencontrérent. Ie ne puis m'empécher de conter ici l'action résoluë d'vn jeune Tailleur François, qui s'estant fait fort tout seul dans vne chambre, en voyant la porte forcée, tua d'vn coup de fusil le Capitaine Dom Iosseppe Moya qui y entroit le premier,& mettant le feu à vn baril de poudre qu'il y rencontra,en fit voler le plancher avec perte de sept ou huit des ennemis,& se jettant aprés par la fenestre, il se cassa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours aprés, faute d'estre pensé. Tout mon Palais fut saccagé, & le

Chevalier de Fourbin estant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocsin de la cloche de Saint Laurens que les Espagnols envoyérent sonner dés qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour rallier du monde, me dépéchant vn nommé Chutin pour me donner avis de ce qui se passoit, qui fut pris par le chemin, sans pouvoir parvenir jusques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Tursi, qu'ils trouvérent s'en estre déja fuye; & que le Duc de Tursi, & le Prince d'Avelle estans en liberté, estoient allé se rendre auprés de la personne de Dom Jüan, qui les reçut avec beaucoup de joie, & de témoignage d'estime & d'amitié. Batimiello se jetta derriére vne petite muraille en forme de parapet, avec ses gens, poûr faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'estant abattu sous luy, il l'abandonna, & aprés avoir fait cent pas, il trouva vn bataillon d'Espagnols, & vn escadron de cavalerie, qui luy demandérent: Qui vive; Il répondit, le Peuple & Son Altesse; & voulant tirer ses deux pistolets, ils firent faux feu, & l'on luy fit vne décharge de huit ou dix mousquetades, dont l'vne le blessa à la cuisse. Vn Chirurgien qui estoit sorti de son logis pour le suivre, avec assez de résolution, voyant les ennemis en si grand nombre, se retira: Et luy se voyant tout seul, & blessé, se jetta dans l'Archevéché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouïl. Les Espagnols se préparans à y mettre le feu, vn Prestre survint qui leur alla ouvrir, & lors se disposant l'épée à la main à se défendre, les Officiers luy criérent, Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, se voyant cent hommes sur les bras. Mathéo d'Amoré, brave & fidéle, ayant ramassé trente hommes de ses gens, courut vail-

lamment à l alarme, & rencontrant vers le siége de Nido, trois cens Espagnols, il ne répondit à leur Qui vive, que Son Altesse, & le Peuple, & ne voulant point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moy, & pour sa patrie, fut tué en combattanr, de sept ou huit mousquetades; action trop belle, & trop glorieuse pour vn homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'estant par differens endroits réduës au Marché, Dom Jüan, & le Comte d'Ognate priérent le Cardinal Filomarini qui les estoit venu joindre, d'aller trouuer Gennare, & luy porter parole de seureté, & qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choses qu'ils luy avoient promises; & faisant entrer 300. hommes dans le Tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans resistance, & quasi sans effusion de sang, par yn coup de desespoir qui leur fit entreprendre vne chose, dont ils n'attendoient aucun succés, resolus si elle leur manquoit, d'abandonner les châteaux le lendemain, & de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, & n'en esperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoüé plusieurs fois, pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'estois attendant (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortît sur les six heures. L'Aide Major du Régiment de Landi me vint dire que le poste d'Albe avoit esté pris, & que les Espagnols estoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit si hautement & avec tant d effroy, que je faillis à le faire tuer, pour empécher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange, celuy qui luy apporta le matin la nouvelle de la défaite de son avantgarde. Je donnai ordre en

mesme temps au Mestre de Camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'isle de Nisita, & ralliant tous les autres, de me suivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de rémédier à vn malheur si grand, & si impréveu. Je traversai le bourg de Posilippe où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage, & les armes, & passant vers le Vomero, je vis que les soldats avoient abandonné leur poste, & se préparoient à se retirer : ils me parurent mesme balançant s'ils tireroient sur moy, ou s'ils marcheroient. Je poussai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'il ne songeoient qu'à se sauver, les Espagnols s'estant rendus maistres de Naples. Je leur répondis que c'estoit vne fausse nouvelle, qu'ils retournassent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il estoit vrai qu'il estoit arrivé quelque desordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma présence. J'avois envoyé dés la premiére nouvelle, le sieur de la Botelerie l'vn de mes Aides de Camp, pour voir ce qui se passoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes, pour me les dépécher l'vn aprés l'autre, m'avertir de tout durant qu'il iroit voir les choses de plus prés. Il passa auprés des Estudes, & s'avançant jusques à la Porte de Saint Gennare, il y trouva vn bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges estoit déja rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais succés, l'on luy saisit la bride de son cheval, & luy arracha-t-on sa canne, & se faisant jour le pistolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vid que l'on avoit coupé la teste à mes deux gardes, qu'il m'avoit dépéchez. Ayant appris par luy, que je ne pourrois pas entrer par ce costé-là dans la ville, je

rencontrai Marco de Lorenzo, celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moy : Il me cria, Sauuez-vous, pauvre Prince, vous estes perdu, l'on vous a trahi. les Espagnols sont maistres de la ville; je m'en vas chez moy, pour tâcher d'empécher ma maison d'étre pillée; & pleurant à chaudes larmes, me vint embrasser, & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps, le Chevalier des Essarts me vint proposer de retourner à Posilippe, m'embarquer sur des felouques pour me retirer à Rome. Ie le regardai de travers, & luy dis, J'avois toûjours cru jusques ici que vous aviez amitié pour moy : mais je connois bien le contraire : il ne faut aujourd'huy penser qu'à mourir les armes à la main; Et je jure que si quelqu'vn est assez hardi pour me parler de me sauver, je luy passerai mon épée au travers du corps. Ie pris la route de la campagne pour faire le tour du fauxbourg de Vierges, & tâcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane, & me trouvant dans vn chemin creux, je vis vn homme d'assez méchante mine sur le haut avec douze ou quinze mousquetaires, qui me demanda où estoit son Altesse, ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit; il me répondit, Luy rendre mes respects & luy baiser les pieds. Je luy dis qu'il venoit derriére, & continuai de marcher. Et voyant vn Capitaine de cavalerie nommé la Bréche, avec vn collet de buffle, des manches & des chausses en broderie d'or, il fit tirer sur lui cinq ou six mousquetades dont son cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai déja occupée par les ennemis, & tirant vers la teste du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moy, qui me dirent

que non seulement la Porte Capoüane estoit prise ; mais que je trouverois de mousquetaires à la barriére de la teste du fauxbourg. Ie voulus aller reconnoistre si elles m'avoient dit la verité, dont je fus bien-tôt éclairci par vne salve que l'on fit sur moy, dés que je me fus approché. Ie crus que peut-estre ils n'auroient pas avancé jusques au Marché, & que passant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui est au dessous du Tourjon des Carmes, je pourrois en y ralliant le Peuple, ou mourir à leur teste, ou y repousser les ennemis, faisant par ma présence reprendre les armes aux habitans, & cesser, par la confiance qu'ils avoient en moy, la consternation générale, qui estoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis sur le haut de Tourjon des Carmes sept ou huit drapeaux d'Espagne d'arborez, qui me faisant connoistre mon mal irremédiable, je me resolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë, pour dégager le sieur de Mallet, & ralliant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit, aller passer le Vulturne auprés de la ville de Kayazze, où j'avois garnison, pour m'en aller dans l'Abbruzze m'vnir aux troupes qui y faisoient la guerre sous mes commissions.

Quelques Napolitains me proposerent de prendre le chemin de Benevente, d'où aprés je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choisir: Mais je ne fus pas de ce sentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chaussées de la Cerra, puisque vrai-semblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprés de moy, commençoient les vns aprés les autres à se retirer. L'Abbé Laudati songea prudemment d'aller chercher quelque retraitte assurée. Iomo Santa Apollina mon Escuyer s'en retourna

tourna à Naples sur vn fort beau coursier pie qu'il montoit, croyant y trouver sa seureté,& estre bien reçu en le presentant à Dom Jüan d'Austriche. Mes Gardes qui estoient Napolitains, défilérent l'vn aprés l autre, ayant jetté la cornette dans vn fossé; & de six-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieuës,plus de la moitié m'avoit déja quitté.

Comme j'estois à la veuë de Juliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averse, ne me fiant pas à Pepe Palombe qui en estoit Gouverneur; & voulant m'informer où je pourrois passer vn petit ruisseau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Juliane,& m'y en allai tout seul sur vn fort bon coursier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieusement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rousse, il m'apprit que son oncle ennemi juré de Jüan Andréa Curé, & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de résolution, estoit allé avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez pour s'en défaire; s'étant déja revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maisons, où il avoit fait tuer quelques gens,& entre autres fait couper la teste au Capitaine Tullo, beaufrére de Jüan Andréa qu'il tenoit assiégé dans sa maison, se défendant vigoureusement. Je dis à son neveu que j'estois bien aise qu'il exécutât de la sorte, les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puisque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchantes actions qu'il avoit faites,feignant que son oncle n'agissoit que par mes ordres,& que l'autre dont j'estois assuré fût contre moy. Il s'informa de moy s il estoit vrai que les Espagnols fussent les maistres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville qui sonnoient en réjoüissance leur faisoient connoistre. Je luy dis qu'il estoit vrai

qu'ils estoient entrez avec quelque intelligence, par la Porte d'Albe, & s'estoient avancez jusques vers les Estudes. Mais qu'estant arrivé de Posilippe avec des troupes je les avois repoussez, & rechassez de toute la ville avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en réjouïssance de cét heureux succés, j avois commandé qu'on fît sonner toutes les cloches, & que c'estoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy répondis que la plus grande partie de la garnison de Capouë estant sortie pour quelque entreprise, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui restoit, à se retirer dans le château, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner avis aussi-tôt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes en y entrant, ne fissent quelques insolences, ce que ma présence empécheroit: Que c'estoit ce qui m'obligeoit à mener si peu de monde, afin de faire plus de diligence; & ne voulant point entrer dans Aversa, où je serois obligé de se-journer quelques heures, il me feroit plaisir de me dire où je pourrois passer le ruisseau. Il me montra vn petit village sur la droite, où il m'assura que je trouverois vn pont auprés d'vn moulin. Je luy commandai de débiter à son oncle les bonnes nouvelles que je luy avois apprises, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aise de savoir la route que j'avois à tenir.

En passant dans ce petit village vn païsan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe Gouverneur d'Averse, ce qui luy persuada puisque je me retirois, que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Espagnols dans Naples estoit véritable; & aussi-tôt il l'écrivit à Dom Louïs Poderique qui commandoit dans Capouë, luy mandant que s'il envoyoit saisir les passages du Vulturne, il ne pour-

roit manquer de me prendre, puiſque je prenois ce chemin là pour me ſauver. Le tour qu'il me falut faire pour éviter de paſſer dans Averſe, luy donna le loiſir d'envoyer ſa dépéche par vn Officier affidé, accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheual qui marchoient devant moy, je pris les trois mieux montez de ma ſuite, & leur commandant d'obſerver ce que je ferois pour faire la meſme choſe, je pouſſai aprés eux, & les joignis incontinent, & marchant à coſté de l'Officier, chacun de mes gens accoſta ſon homme. Je le queſtionnai de ce que l'on diſoit à Averſe, & aprés vn peu de converſation, le ſurprenant tout d'vn coup, je luy mis le piſtolet à la teſte, & luy commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faiſant de meſme au ſien, & je l'obligeai de m'avouër que Pepe Palombe le dépéchoit à Dom Louïs Podérique,avec des lettres qu'il me remit entre les mains:tous mes gens eſtant arrivez, je les fis foüiller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m avoient données : Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empécher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains enſemble, & les fis jetter dans le foſſé qui eſtoit à coſté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faiſant couper les jarrets à ceux qu ils avoient quittez, je pris ſans inquiétude le chemin de Sainte Marie de Capouë, eſtant aſſuré que la nouvelle de la priſe de Naples n'eſtoit pas encore paſſée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraſſe & je ne fiſſe arréter.

Dés que je fus à vn quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le ſieur de la Botellerie

dire au ſieur de Mallet, de me venir trouver, & que j'avois quelque choſe de preſſant à luy communiquer. Il ne put pas m'obeïr ſi-tôt, à cauſe d'vne eſcarmouche fort chaude qui avoit eſté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le ſieur de Liſola Napolitain qui avoit deſerté de la cavalerie du Royaume qui ſert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir ſon pardon, en portant la nouvelle de ma retraite, eſtant monté ſur vn fort beau courſier bai qui eſtoit à moy, ſauta vn grand foſſé ſur la gauche de noſtre chemin, & me demanda permiſſion d'aller reconnoiſtre deux vedettes des ennemis qui paroiſſoient ſur vne hauteur; ce que je luy accordai, puiſqu'auſſi-bien il auroit eſté inutile de luy défendre. Il fut cauſe, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me ſuivre; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne ſur mon paſſage, de prendre les armes contre moy; & que le Prince de Fouriné fut commandé avec ſa Compagnie d'arquebuſiers à cheval, de s'aller ſaiſir du paſſage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, entra dans Sainte Marie de Capouë ſi effrayé, & tellement hors de luy, qu'il fit bien-tôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le ſieur de Mallet m'eſtant venu trouver, & m'ayant dit que nos troupes eſtant aux mains avec les ennemis, il ſeroit fort difficile de les retirer ſans les engager à me ſuivre, & qu'il valoit mieux durant qu'ils eſtoient occupez, eſſayer de gagner le paſſage de la Barque du Vulturne, avant que l'on eût envoyé s'en ſaiſir. Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies eſtoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval, pour me ſuivre, & le ſieur de Mallet ſe mettant à noſtre teſte, pour nous ſervir

de guide, nous fit prendre le chemin de la riviére. Et comme nous fusmes arrivez proche du château de Casette, je vis sortir d'vn bois, sur nostre gauche, vn escardon de cavalerie: Je fis escadronner à mesme temps ce que j'avois de gens auprés de moy, qui ne pouvoient plus estre que quarente-cinq, ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné; & trouvant que le coursier gris que je montois estois vn peu harassé, & n'estoit pas trop vîte, je le donnai au Baron de Rouvrou, & pris vne haquenée porceline, sur laquelle il estoit, fort bonne, & d'vne extraordinaire vîtesse, & m'en allai reconnoistre l'escadron qui venoit à nous. Comme j'en estois à trente pas, l'Officier se détacha le chapeau à la main pour venir à moy, me disant que c'estoit la Compagnie de Cicio Ferlingére Général de nôtre cavalerie, dont il estoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, suivant mes ordres, & qu'il venoit savoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il eût à me suivre, & faire l'arriére-garde Cette Compagnie estoit déja revoltée; l'Officier ne s'estoit avancé vers moy, que pour m'empécher d'approcher de sa troupe, de peur que je ne reconnusse vn aide de Camp des ennemis nommé Batimielle, qui estoit à la teste, & qui me voyant, s'étoit retiré dans le premier rang.

Aussi-tôt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait vne demie lieuë de chemin, descendant vne montagne assez rude, proche d'vn village nommé Mouronne, j'entendis crier derriére moy, tuë, tuë; & tournant la teste je vis que la Compagnie qui me faisoit l'arriére-garde, me chargeoit l'épée & le pistolet à la main, & apperçus sur le haut de la montagne trois escadrons de cavalerie. Je criai à mes gens, de passer à toute bride le défilé de cette descente, & de gagner vne prairie que je

voyois au pied, où jettant le manteau, dans lequel j'estois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me suivoient en desordre, je les renversai, & durant qu'ils se rallioient ayant reconnu à quelque mille pas de-là vn grand fossé, nous allâmes le passer à toute bride, & nous nous remîmis en corps de l'autre costé, & chargeâmes les ennemis quand ils voulurent passer le fossé devant nous; Et les ayant rompus,nous fîmes la mesme chose que nous avions déja fait; & cette campagne estant coupée de fossez, & de ravins, nous tournions à tous les défilez, & ayant mis les ennemis en desordre,nous nous en allions regagner vn autre,& fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraite. Au bout desquels, trouvant vn rideau à monter garni de quelques broussailles,où il faloit défiler vn à vn,& ayant sur nôtre gauche vne haye garnie d'environ trente mousquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à essuyer leur salve; baissant le bouton des resnes de mon cheval,& prenant mes deux pistolets dans mes deux mains, je poussai droit à eux, pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me rëussit, car tirant tous à la fois, & fort haut,tous les coups passérent pardessus moy, sans me blesser, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & vn cheval de blessé. Nous fîmes bien aprés vne demie lieuë, durant laquelle, les ennemis nous pressant, trois ou quatre fois, nous nous défimes de la mesme maniére, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocsin sonnoit sur nous de tous costez dans les villages, & tous les païsans venans occuper les passages, nous n'approchions d'aucune haye, ni d'aucun buisson, que l'on ne tirast sur nous. Il y avoit vn petit fossé à passer, sur le bord d'vn pré,

garni d'vne haye, & bordé de païſans : ce qui n'étoit pas peu incommode, c'eſtoient des gens, qui eſtant ſous la contribution du ſieur de Mallet, le reconnurent, l'appellérent par ſon nom, le priérent de leur venir parler, & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de paſſer chemin, & d'avancer toûjours, durant qu'il les amuſeroit, & que la jument griſe qu'il montoit eſtant fort bonne & fort vîte, il nous auroit bien-tôt rejoint. La cavalerie qui nous ſuivoit, ayant abordé ces païſans, leur dit, que nous eſtions des traîtres de François, qui nous retirions, aprés avoir ſacagé le païs ; qu'il ne faloit point nous donner de quartier ; & leur commandant de faire leur décharge ſur le ſieur de Mallet, qui s'en revenoit à nous à toute bride, ſa jument en eut la cuiſſe caſſée, & luy tomba deſſous, ſans ſe pouvoir relever. Au bruit de ce feu, je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laiſſer périr vn ſi galand homme, qui s'eſtoit ſacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournaſſent avec moy, pour l'aller dégager ; ce que je fis moy ſixiéme : & eſtant à vingt pas de luy, le Chevalier de la Viſſeclette me dit le voyant étendu par terre ſans remuer, qu'il eſtoit mort, & par conſéquent inutile de nous hazarder, & que cela nous faiſoit perdre bien du temps. Ces païſans ayant eû celuy de recharger, & tirant ſur nous, bleſſérent quelques-vns de nos chevaux ; le mien entre autres, le fut d'vn coup qui entroit au deſſous du mouvement de l'épaule, & luy reſſortoit au poitrail ; je ne ſaurois dire, ſi ce fut d'vn coup de carabine du Viſconti Lieutenant de cuiraſſe de Dom Diégo de Cordoüa, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'vne arquebuſade de ſes païſans.

Je me ſens obligé de faire ſavoir ici, la propoſition qui me fut faite par le Marquis de Chaban, &

le Chevalier de la Vissecletre, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'vn des défilez qui se rencontroient, où l'on ne pouvoit passer qu'vne personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer: quelque presse qu'ils m'en pussent faire, je n'y voulus jamais consentir, & leurs dis, que je n'estimois pas assez ma vie, pour la vouloir conserver aux dépens de celles de deux hommes aussi braves, & aussi généreux qu'ils estoient, & que je voulois, ou mourir avec eux, qu'ils se sauvassent avec moy.

Cependant, le païs estant fort coupé de fossez, & de hayes, bordées de mousquetaires, il nous falut passer par les armes d'vne décharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins cassez, ce qui le força de l'abandonner, & de se jetter dans vne haye, où il se couvrit de feüilles, & s'enterra pour se garentir de la fureur des païsans. Le sieur de Graville reçut vn coup dans l'arçon de derriére de la selle, qui luy fit vn tel effort dans les reins, & vne si grande contusion, qu'il crut longtemps avoir esté blessé. Le cheval du sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans vn fossé, & ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, auec vne si grande frayeur, que l'esprit luy en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en est mort fol: Il me crioit que les ennemis le suivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'vn, pour luy donner son cheval: Je luy répondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, estoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au sieur de Bar; qui estoit monté sur vn grand coursier bai brun de la race des Stilianes. Vn cheval tigre du sieur de la Chaise estant blessé, tomba du coup, mais il le fit relever, luy donnant de l'épée dans la fesse, &

ſautant deſſus, il ſe mit en eſtat de me ſuivre. Alors le ſieur de Mareſts Chanoine de Saint Jean de Liége mon Aumônier, s'approcha de moy, pour me demander ſi je voudrois me confeſſer : Je luy répondis qu'il n'eſtoit pas encore temps, & que j'avois bien d'autres choſes à faire. Vn cheval d Eſpagne noir qu'avoit le Chevalier des Eſſarts, eſtoit déferré des quatre pieds, pour l'avoir toûjours pouſſé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoiſtre les paſſages. Nous commencions à trouver les marais, & n'avions plus qu'vn quart de lieuë à faire pour gagner la riviére, & nous mettre en ſeureté ; Et toute noſtre troupe, par les morts, & ceux qui s'en eſtoient fuis, n'eſtoient plus que de vingt-quatre, ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut bleſſé d'vne mouſquetade dans le corps, qui luy entroit par le coſté, au défaut de l'épaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoir plus ſe soûtenir, ſe traînant ſeulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis: Vous voyez, Meſſieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux ſont ou eſtroupiez ou rendus, mettons-nous en eſcadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons ; nous ſommes ſuivis par cinq ou ſix cens chevaux, tous les chemins ſont bordez d'infanterie, & tous les paſſages nous ſont coupez : & me tournant au ſieur de la Chaiſe, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous ſommes forcez de le prendre, ſinon, faites leur connoiſtre qu'il ne nous tuëront pas à ſi bon marché qu'ils s'imaginent. Dés qu'il leur eut parlé, ils nous criérent, Toute ſorte de courtoiſie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit vn Officier, ne voulant point me rendre à

d'autre. Le Viſcomti Lieutenant de cuiraſſe s'avançant pour me parler, vn païſan me vint tirer de dix pas vn coup de mouſquet, en me diſant: Point de quartier. Je voulus pouſſer, pour luy donner de l'épée: mais mon cheval affoibli comme il eſtoit, s'embourba, & eut bien de la peine à ſe retirer; Il ſe jetta dans vn bois, & le Viſcomti luy tira ſon coup de carabine, dont il le manqua. Eſtant retourné à moy, nous parlions enſemble, quand deux hommes arrivérent, l'vn monté ſur vn cheval gris avuec vn juſte-au-corps de velours noir, & l'autre veſtu de deuïl ſur vn cheval bai, le gris eſtoit de la teſte plus avancé que l'autre. Le Viſcomti me dit que le premier eſtoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, couſin du feu Marquis de Saint Juliane, tuë à l'eſcarmouche d'Averſe, & qu'ils eſtoient tous deux Capitaines, & qu'ainſi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée, mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de reſpect pour moy, pour me vouloir deſarmer, & qui me donneroient les leurs, ſi la mienne eſtoit ou rompuë ou perduë. Je leurs offris mes piſtolets, qu'ils refuſérent, me diſant qu'ils s'en ſaiſiroient quand je deſcendrois de cheval. Mais me demandant chacun vne marque, comme je m'étois rendu à eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'vn vn verd, & à l'autre vn iſabelle; Je les priai d'empécher que ceux qui eſtoient avec moy ne fuſſent ni maltraittez ni dépouïllez, ce qui fut exécuté ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs épées, & ne les ayant point fouïllez, l'on ne leur eût pas oſté leur argent, s'ils ne ſe fuſſent preſſez eux-meſmes de le donner. Le Chevalier des Eſſarts avoit vne croix de diamans qui valoit bien mille écus; il la jetta dans la campagne, dont il eut aprés bien du dé-

plaisir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Gouland Colonel de la cavalerie Bourguignone, arriva aussi-tôt, avec Dom Prospero Tuttavilla, qui commandoit le parti & Dom Giuseppo Caëtano, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner vn autre cheval, le mien ne se pouvant quasi plus soûtenir. Je les en remerciai, leur disant qu'il m'avoit si bien servi, que je serois bien aise de n'en point descendre, & qu'il me mourût entre les jambes, & que pour aller en prison, je n'en avois point tant de haste, qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes, que sur vn cheval qui marchât mieux, pûisqu'aussi-bien, quelque presse qu'ils eussent, j'estois assuré qu'ils m'attendroient, n'estant pas à ce que je croyois résolus de me laisser derriére, & de s'en aller sans moy. Ils ne se purent empécher de rire de ma réponse. Le Chevalier de la Vissecletre monté sur vn coursier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner, & que j'avois refusé, pour estre retif, & ne vouloir point abandonner la compagnie, me vint aborder au milieu de tous ces Messieurs, & me dit, que tant qu'il avoit cru ma vie en péril, il n'avoit pas voulu m'abandonner, & estoit toûjours demeuré pour mourir avec moy; mais que la voyant en seureté, & se croyant plus vtile à mon service, estant en liberté, qu'en prison, il alloit essayer de se sauver; donna des éperons à son cheval, qui contre sa coûtume, partit de la main, d'vne vîtesse incroyable; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le suivissent, il s'en alla devant eux, & mit pied à terre dans vn bois; à vne lieuë de-là, il se coupa les cheveux, & ayant trouvé vn Convent de Cordeliers, il en prit vn habit que l'on luy donna charitablement, & fut

assez heureux pour se retirer à Rome dans cét équipage. Trois personnes qui tentérent la mesme chose, furent assommées par les païsans. Et je fus conduit à Capouë avec le sieur Marsilli, Gentilhomme Bolonnois, & Josepde Scopa, Italien, ce Prestre qui avoit fait prendre le Duc de Tursi, & dix-sept François; à savoir, les sieurs Chevalier des Essarts, Baron de Causans, Marquis de Chabans, de Canherou de la Chaise, d'Heureux, de la Botelerie, de Souïllac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Miniére, Compagnon mon Maistre d'hostel, des Marests mon Aumônier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A vne lieuë de-là, ces Messieurs me demandérent si je voulois bo re & manger vn morceau de pain, & vn peu de fruict; ce que j'acceptai volontiers, mourant de soif. Joseppe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha pour cent sequins qu il avoit sur luy, vn Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à se retirer, fut rauy de cette heureuse rencontre, & l'emmena fidélement à Rome. Nous entendîmes du bruit dans vne étable à porceaux, dont je vis sortir, quand la porte en fut ouverte, auec vne joie extréme, le sieur de Mallet que j'avois regreté sensiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu sauuer & la liberté & la vie. Je l'embrassai plusieurs fois tendrement, & ces Messieurs qui me conduisoient en firent de mesme, ayant lié vne amitié étroite auec luy, dans quelque conférence qu'ils auoient euë ensemble. Je luy demandai des nouuelles de son avanture; Et il me conta qu'estant demeuré pris sous sa jument, qui auoit esté tuée sous luy, pour éviter la fureur des païsans, il avoit fait le mort, jusques à ce qu'ayant

vû paſſer vn Officier de Cavalerie de ſa connoiſſance, il s'eſtoit rendu à luy, qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouvé. Nous achevâmes noſtre chemin dans vne converſation aſſez galante, & aſſez gaye. Dom Joſeppe Caëtano s'en allant deuant l'epeé nuë, & faiſant crier à tous les païſans, Vive Eſpagne; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teſte à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré vne ſomme conſidérable; Ce qui me faiſoit trouuer ma mauuaiſe fortune aſſez douce, d'eſtre tombé entre les mains de ſi honneſtes gens.

La nuit eſtoit venuë, quand j'arrivai à mille pas de Capouë. Je trouvai Dom Louïs Podérico avec des flambeaux, & vn caroſſe s'eſtant avancé pour me receuoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy; & comme je deſcendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'eſtrier, quand il prit vn grand tremblemēt au mien qui tomba mort à la portiére du caroſſe. Il ſe fit beaucoup d'embraſſades de part & d'autre, aprés quoy nous remontâmes dedans: & je fus reçu dans Capouë, non pas comme vn priſonnier, mais avec les meſmes honneurs que ſi j'en euſſe eſté le maiſtre, & que i'y euſſe fait mon entrée. Monſieur de Podérique me conduiſit dans ſon logis, où je trouvai à la porte, vne Compagnie d'infanterie Eſpagnole, il m'en preſenta le Capitaine, & enſuite toute la Nobleſſe, & tous les Officiers de ſes troupes: & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner; me demanda ſi je voulois ſouper en particulier, ou en public; & l'ayant laiſſé à ſon choix, il me dit, que ſi je l'agréois, les principaux de la Nobleſſe ſeroient ravis de m'y tenir compagnie. En-

ſuite, il me dit qu'il croyoit que je ſerois bien aiſe de demeurer vn peu en repos, & me délaſſer, & que ſi je voulois écrire quelques lettres, pour mes affaires, il les envoiroit la nuit meſme, par vn courier exprés au lieu où je voudrois; & s'eſtant retiré, ne laiſſant avec moy que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au ſortir de ma chambre, faire publier vn ban, que l'on amenât à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, ſans les maltraitter ni dépoüiller, à peine de la vie : il fit prendre la liſte de tous les priſonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Nobleſſe, & tous les autres par billet, leur donnant vne ſentinelle à chacun, pour les ſuivre, & commandant qu'ils puſſent aller librement chez eux, & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit ; Et chacun s'attachant à bien traitter ſon hoſte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez, & de careſſes. Dés que je me vis vn peu en liberté, mon premier ſoin fut de brûler vne lettre que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit coûte la vie à pluſieurs perſonnes de qualité, ſi elle eût eſté veuë, & que je n'avois oſé déchirer, de peur que l'on n'en pût ramaſſer les piéces. Enſuite, j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner avis de ma diſgrace, & quelques lettres en France du ſtile du Roy François Premier, aprés ſa priſon de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie, & la réputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Eſſarts à Dom Louïs Podéricor avec mon cachet, pour les faire fermer aprés qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire, & les cachetant devant luy, il les fit partir auſſi-tôt, par vn courier qu'il dépécha exprés à Rome. Nous nous ſervîmes du papier qui

nous restoit, à faire des chansons sur nostre avanture, & sur ceux qui avoient fait paroistre le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuuent témoigner que ni dans ma retraitte, ni dans ma prise, ni dans tout le temps que j'ai esté à Naples, l'on n'a jamais remarqué sur mon visage, ni changement ni altération, & que les differens accidens de ma bonne ou mauuaise fortune, ne m'ont donné ni inquiétude, ni embarras, ayant agi toûjours avec autant de sang froid, que si je n'y eusse eû nul intérest. Ce que l'on doit plûtôt attribuer à vne insensibilité naturelle, que j'ay aux choses, qu'à vne fermeté d'ame qui m'eut fait resoudre à toutes sortes d'évenement.

Ensuite, Dom Louïs Podérico m'enuoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre visite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer suivi de force gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de me rendre ses devoirs dans vne si fâcheuse conjoncture, & qu'il ressentoit mon malheur, autant que je le pouuois faire. Je luy répondis qu'vn homme qui portoit vne épée à son costé, estant sujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laisser surprendre; Que les bons & mauuais succés dépendant plus de la fortune que du mérite, vne personne de cœur, & de naissance, se devoit toûjours mettre au dessus d'elle, & voir d'vn œil indifferent tous ses caprices; Que je n'avois de regret de ma prison que celuy de n'estre plus en estat de pouuoir estre vtile aux interests de la Noblesse de Naples, que je considérois beaucoup plus que les miens propres, & que la seule consolation que je receuois dans mon malheur, estoit les bons traittemens qu'il me faisoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux personnes, pour qui j'avois beaucoup d'estime, &

que je souhaitois passionnément de seruir. Quelques-vns de ces Messieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fusse fort à plaindre, ils l'estoient encore plus que moy, puisque la perte de ma liberté les remettoit à la chaîne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus pesans que ceux qu'ils auoient portez jusques ici. Dom Louïs Podérico, interrompant ce discours, me dit, Que n'ayant point eû l'ordre de Naples de m'arréter, ni mesme appris ce qui y estoit survenu, quand j'estois arrivé à Sainte Marie de Capouë, si je luy eusse envoyé vn trompette, pour luy demander passage pour me retirer, non seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu auec toute la Noblesse, m'accompagner iusques aux confins de l'Etat Ecclésiastique, d'où j'aurois pû me retirer où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, aprés m'avoir donné sa parole, qu'il y eût eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit serui, & nous allâmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gayement; l'on y fronda vn peu le Peuple de Naples. Je l'excusai neátmoins de sa legereté naturelle, & declarant la verité de mes sentimens, je témoignai hautement, que, quoy que j'eusse beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit toûjours esté de remettre les choses dans l'ordre, & le rassujettir à l'autorité de la Noblesse, comme il avoit esté autrefois, & connoissois qu'il estoit juste & raisonnable; que le malheur où j'estois, ne m'estoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers déclarez pour moy; Que j'avois tant d'estime pour ceux de ce Royaume, que j'estois assuré que si j'eusse pû me voir vn jour à leur teste, la puissance d'Espagne ne m'auroit plus esté redoutable; & que je n'aurois pas craint

mesme celle de toute l'Europe jointe ensemble. Tous ces Messieurs se sentans fort obligez de l'estime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remerciérent, aussi-bien que du soin que j'avois pris de conserver leurs biens & leurs maisons du pillage, & des sacagemens, comme leurs personnes, & celles de leurs proches, de l'insolēce des peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et ensuite prenāt des verres, ma santé fut beuë solennellemēt, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table assez long-temps avec beaucoup de réjoüissance, de liberté, & de témoignage d'amitié, & d'estime réciproque. Quelques-vns me disans, que puisque j'avois cōservé la vie, & la réputation, je devois espérer avec le tēps, que la Fortune qui n'estoit ferme que dans son inconstance, m'accorderoit ses faveurs aprés m'avoir fait sentir sa disgrace: Je répondis que ce monde ici n'étant qu'vne comedie, le premier acte de la miēne s'étoit achevé par des coups de bâton, comme fait d'ordinaire celuy des comédies Italiennes; Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir assez, pour remonter de nouveau sur le theatre, avec vn différent succés, prétendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dās l'Europe, & d'y acquerir quelque estime, & peut-estre de l'avātage. Tous ces discours, qui furent tenus sans se trop précautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquāt, suivant leurs humeurs défiantes, redoublérent le soupçon qu'ils avoient eû que j'avois de grandes mesures prises avec la Noblesse, & le portérent mesme si loin, qu'ils crurent qu'elle s'estoit assemblée deux fois, pour délibérer, si l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n estoit pas de leur intéreſt, l'armée navale de France arrivant, de se déclarer, & me laisser monter à cheval,

pour me mettre à leur teste. Ils me l'ont dit souuent pendant ma prison, & à Gayette, & en Espagne; & j'ai vainement fait mes efforts, pour les détromper d'vne imagination aussi ridicule, que peu vraysemblable.

Aprés avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous entrâmes dans vne nouuelle conversation, & je dis en raillant à Dom Louïs Podérico, que j'avois à luy faire bien des excuses d'avoir tardé si long-temps à luy rendre vne dépéche, dont j'estois chargé pour luy, & d'auoir eû mesme l'effronterie de l'ouvrir; ce qui estoit pardonnable à vne personne naturellement aussi curieuse que je l'estois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy écrivoit Pepe Palombe, & que j'avois prises à son courier par les chemins. Il les lut tout haut, & se mettant à soûrire, me dit, qu'il n'auroit pas crû que je dusse estre le porteur d'vne semblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraitte luy auoit esté donnée par vn nommé Lisola, qui crût par-là assurer sa vie qu'il meritoit doublement de perdre, pour n'avoir sû estre fidéle à aucun parti; Qu'il estoit Officier dans ses troupes à Milan; Qu'il avoit deserté, sur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'huy, il m'auoit trahi pour rentrer dans le parti d'Espagne: Mais comme on se servoit des trahisons, sans aimer les traîtres, il auoit reçû l'avis qu'il luy estoit venu donner; ce qui n'empécheroit pas neantmoins qu'il ne le fît pendre, & que par-là nous en serions tous deux vengez, luy comme d'vn deserteur, & moy comme d'vn traître. Cette sentence fut approuvée generalement de tout le monde, & il n'y eut personne dans la compagnie qui n'en demandât l'exécution, au lieu d'interceder pour sa grace.

Il nous arriva ensuite vne chose assez ridicule. Hieronymo Fabrani mon Secretaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n estant pas si touché de la perte de sa liberté, que de celle de son argent, en estant quasi troublé, me pria, en présence de ces Messieurs, de vouloir écrire à Dom Jüan d'Austriche pour luy faire rendre vingt-mille sexins, qui lui avoient esté pris. Je luy répondis, en riant, qu'il faloit auparavant que de hazarder mon crédit, que je l'éprouuasse en quelque chose de moindre importance; parce qu'estant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'exposer à la honte d'vn refus: Mais que pour luy dire la verité, je croyois que la peur qu'il auoit euë lui auoit troublé le jugement, puisqu'il ne se souvenoit pas, qu'il y auoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette somme, qui l'auroit garenti, aussi-bien que moy, de l'estat ou nous estions presentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas osé me mentir, j'estois persuadé que ce qu'il m'en disoit à present, n'estoit qu'vne resverie. Il fit tous ses efforts pour me persuader le contraire, mais je m'opiniâtrai à luy jurer que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il eût esté capable de me dire vne chose pour vne autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ses meubles, & ses tapisseries, puisque je voulois douter qu'il eût de l'argent; Je luy représentai que mon crédit ne pouuoit pas aller jusques-là, puisque les meubles, & les tapisseries venant à estre reconnus par les propriétaires, l'on ne voudroit pas à ma considération, leur faire l'injustice de ne leur pas rendre. Il se retira, en grondant, & fort chagrin; & toutes choses paroissãt disposées à nous faire rire, quoy que vrai-semblablement je n'en dusse pas avoir trop de sujet, nous fûmes tous

surpris de voir sortir d'vne garderobe, le sieur de Miniére, tout nud, ayant les cheveux noüez sur la teste, en aigrette, auec vn ruban couleur de feu, & ses bottes sur l'épaule, en forme de besace, qui s'en vint se jetter à genoux deuant moy; la peur qu'il auoit euë l'apresdinée, comme j'ai déja dit, luy ayant fait tourner l'esprit. Je luy demandai, tout étonné, ce qu'il me vouloit en cét équipage. Il me répondit que voulant estre mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le serment de cette charge, de la maniére que les Romains le faisoient aux anciens Empereurs. Cette avanture, quoy que diuertissante, ne laissa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'apprehension de la mort sur vn esprit foible. Je recommandai en mesme temps que l'on en prît soin, & que l'on le menât coucher. Fabrani, que le déplaisir de la perte n'empécha pas de s'assoupir, se voulant appuyer contre vne petite table, qui estoit au milieu de la chambre, comme il estoit ordinairement endormi le soir, il se laissa tomber dessus si rudement qu'il la rompit, & comme il estoit gros, & pesant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la teste à tout le monde, ne sachant d'où il pouuoit venir; Et comme nous nous en fûmes apperçus, il n'y eut personne qui ne fît de grands éclats de rire, qui durérent assez long-temps. Dom Loüis Podérico me dit qu'estant tard, il craignoit qu'il ne luy en pût arriuer autant, ou à quelqu'vn de ces Messieurs, & qu'ainsi il valoit mieux me donner le bon soir, que d'apprêter à la compagnie vne nouuelle matiére de rire: aprés quoy, il se retira; & tous nos prisonniers s'en allérent chez eux, ne demeurant de mes gens, que ceux qui couchérent dans ma garderobe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Eſpagnol qui eſtoit de garde, demanda à me venir donner le bon ſoir, pour eſtre aſſuré qu'il me laiſſoit dans la chambre, dont il ferma en ſortant la porte à la clef ; & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit précedente, je me récompenſai en celle-ci, & ne me réveillai que le lendemain ſur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon liƈt, aprés quoy, il reſortit, pour me laiſſer en repos toute la journée. Dom Louïs Podérico envoya ſavoir des nouuelles de ma ſanté, & s'il ne m'incommoderoit pas, dés que je ſerois habillé de me venir viſiter; & comme il ſavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter ; & vne caſaque, dautant qu'il faiſoit encore froid, n'ayant ſur le corps qu'vn colet de buſle, avec lequel j'avois eſté pris. Il arriva auſſi-tôt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Sevére ſon neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiuſane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juſeppe Gayëtano, de Dom Ceſar de Capua, & de pluſieurs autres Cavaliers. Il me demanda ſi je voudrois aller à la Meſſe, où ils m'accompagnérent tous, faiſant demeurer au logis la garde Eſpagnole, diſant qu'où eſtoient tous ces Meſſieurs, ils n'en avoient pas de beſoin. Tous les priſonniers François ſe rendirent auprés de moy; Nous fûmes en vne Egliſe voiſine, où je reçus tous les honneurs, & toutes les civilitez que l'on m'auroit pû rendre, ſi j'euſſe eſté en pleine liberté ; & tout ce cortége avoit bien plus l'air de gens qui me faiſoient leur cour, que de perſonnes qui veilloient à ma ſeureté, & qui ſongeoient à me garder.

Au ſortir de la Meſſe, je fis vn tour de prome-

nade, aprés quoy je fus reconduit chez moy.: Et Monsieur de Podérico m'ayant tiré à part, me dit qu'il faloit penser à la conservation de ma vie, tout estant à craindre de l'humeur défiante, & cruelle des Espagnols; Que la Noblesse m'estoit trop obligée, & avoit trop d'estime, & d'amitié pour moy, pour souffrir que je courusse quelque fortune, & qu'ils periroient tous assurément, plûtôt que de me voir en dangers Mais qu'il failoit que je m'aidasse, & que je cherchasse le moyen de gagner du temps, qui estoit le plus grand reméde que l'on pût apporter à des maux de cette nature; Que je devois témoigner vn extréme mécontentement de m'estre vû abandonné de la France, & ne respirer autre chose que le dessein de m'en venger; Qu'il faloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Espagne, & sur tout leur persuader que j'avois des pretentions sur le Duché de Modéne, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'investiture de l'Empereur: Que la haine estant plus grande encore, & l'envie de se venger de ce Duc, que de moy, ils écouteroient les propositions que je ferois, par la grandeur desquelles je devois éblouïr Dom Jüan, jeune Prince ambitieux, & le Viceroy, ami naturellement des négociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue; Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la premiére chaleur de leurs ressentimens, & l'exemple du Maréchal de Strossi dans les Tercéres.

Son avis me parut fort bon, & je le priai d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'vn pour m'écouter, ayant des choses à dire d'vne extraordinaire importance. Il y dépécha aussi-tôt, & nous eûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit

choisi l Evesque d'Averse, homme d'esprit, & de capacité, frére du Prieur de la Rochelle, de la Maison des Carafes, pour venir conférer avec moy. Je dînai tout seul ce matin-là, me faisant des excuses, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cause de la quantité d'affaires, dont il estoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Aprés m'estre reposé quelque temps au sorty de table, toute la Noblesse s'en revint me faire sa cour, & entrant avec moy en vne conversation des choses passées, & de leurs intérests, & des miens : elle s'échauffa de façon, que je commençois à entrer dans vne négociation fort pressante, & dont j'aurois assurément tiré de grands avantages, quand vn Espagnol entra que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte ; vn de ces Messieurs me poussant du pied, je changeai tout d'vn coup de discours ; ce qui ne put estre si adroitement, qu'il n'en eût du soupçonis & sortant à l'heure mesme, il s'en alla écrire au Comte d'Ognate, qu'aprés avoir si long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur débaucher la Noblesse, & qu il estoit à craindre, si l'on n'y apportoit vn prompt remede, que je n'en pusse venir à bout.

Sur le soir, Monsieur le Prince d'Aveline me vint voir, & me remercier du soin que j'avois pris de faire ramasser tout le pillage de son château, & du châtiment de Paul de Naples, qui estant nai son sujet, luy avoit fait toutes les insolences imaginables, & perdu le respect en toutes sortes de maniére. Je luy répondis que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres services plus considérables ; mais qu'en l'estat où j'estois, tout ce qui m'estoit permis de faire pour ses intérests, estoit, de l'avertir d'aller promptement à Naples, pour sauver ses meubles,

qu'ayant fait ramaſſer avec ſoin, & porter dans le garde-meuble de mon Palais, les Eſpagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moy, & que j'avois bien de la douleur, qu'en penſant conſerver tout ce qui luy appartenoit, je l'euſſe fait ſaçager plus aiſément. Il m'en témoigna ſa reconnoiſſance, & ſe ſervant de mon avis, partit auſſi-tôt pour aller donner ordre à ſes affaires.

Enſuitte le Prince de la Rocque Romane me vint voir, dont la converſation me fut fort ennuyeuſe. Car comme il eſt fort grand parleur, elle ne ſe paſſa qu'en des proteſtations de ſa fidélité pour l'Eſpagne, & au récit des ſervices qu'il luy avoit rendus, & de la joie qu'il avoit de voir que le Ciel s'eſtoit déclaré pour elle. Et aprés m'avoir fait vn aſſez léger compliment ſur mon malheur, il ſe retira.

Cependant les Eſpagnols s'aſſemblérent pour délibérer quelle réſolution ils devoient prendre ſur mon ſujet. Les avis furent différens. Tous ceux du Collatéral opinoient à ma mort, alléguant pour raiſon, que je m'eſtois acquis vn ſi grand crédit, & vne eſtime ſi générale, auſſi-bien parmi la Nobleſſe que parmi le Peuple, qu'il y avoit toûjours à craindre tant que je viurois, que le Royaume ne fût jamais en paix, & les affaires ne s'y broüillaſſent de nouveau, ſi par hazard je vonois à recouvrer la liberté; Que les mécontens me conſerveroient toûjours dans leur cœur vne eſpérance ſecrette, qui feroit germer dans leurs eſprits, vne ſemence de revolte, qui viendroit à produire quelque effet à la premiére occaſion; Que connoiſſant la clemence naturelle de leur Roy, c'eſtoit le ſervir vtilement, que de luy oſter le moyen de l'exercer en vn ſujet ſi dangereux, & d'vne ſi périlleuſe conſéquence; Que l'on le délivreroit par-là des importunitez de tous

les

les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats à qui j'estois lié de sang, d'alliāce, & d'amitié, qui intercederoient pour ma vie, & pour ma liberté; Que j'avois esté si prés du trône, que mon ambition ne se pourroit plus laisser flater par aucun établissement qui fût au dessous; Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la mémoire; que tant que je vivrois, je penserois continuellement à la possession d'vne Couronne, que je croirois n'avoir perduë, que par vn pur effet de malheur, & de hazard, & que j avois quasi considérée comme à moy: Qu'il faloit en vser de mesme, qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Tercéres à l égard du Maréchal de Strossi; Que l'on ne devoit pas différer cette exécution, de peur que la France ne la leur rendît impossible, en avoüant mes actions, & me reclamant, comme vne personne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ses pouvoirs, & par ses ordres; Que l'on ne devoit pas balancer à suivre l'exemple de Charles d'Anjou pour Conradin, par le conseil mesme du Pape Clement Quatriéme; Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé, au moins la seureté s'y trouveroit toute entiére; Et que quand il s'agissoit d'affermir vn Royaume, les plus violentes résolutions estoient toûjours les meilleures; Qu'outre cela, ma mort serviroit d'vn grand exemple, pour intimider, & empécher les personnes ambitieuses de venir prendre part & s'intéresser dans les soûlevemens des Provinces, à quoy la Monarchie d'Espagne pouvoit estre plus sujette qu'vne autre, pour avoir tant de Nations differentes à gouverner, & ses Etats si étendus, si séparez, & si éloignez les vns des autres. Le zéle de la Patrie ne les attachoit pas tant à suivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moy, pour la conservation

de leurs charges, & de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correſpondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas toûjours demeurer ſecrettes, & qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, ſe voulant oſter de devant les yeux vn témoin irréprochable de leur perfidie, & de leur infidélité.

D'autre coſté, le Duc de Turſi qui m'avoit obligation de la vie, croyoit eſtre engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me la ſauvant, & alléguoit pour cela toutes les raiſons que la Politique, & la bien-ſéance, pouvoient ſuggérer. Elles eſtoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui eſtant mon parent, décendant par le Duc de Gandie, du Pape Alexandre, & moy par Lucrece de Borgia ſa fille, mariée dans la Maiſon de Ferrare, qui eſtoit ma biſayeule, il ſe croyoit par-là eſtre engagé de réputation à me conſerver: Auſſi n'oublia-t'il aucune choſe pour en venir à bout, prenant mes intereſts avec toute la chaleur poſſible ſuivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit douce, & bien-faiſante. Ces perſonnes eſtoient d'vn poids extraordinaire, & d'vn autre crédit, que celles du Collatéral, pour eſtre tous deux du Conſeil d'Etat d'Eſpagne, & les Miniſtres qui avoient eſté choiſis du Roy Catholique, pour aſſiſter à la jeuneſſe de Dom Juan d'Autriche, par les avis deſquels il avoit ordre de ſe gouverner, & de ne rien faire ſans leur participation, & leur conſeil. Ils adjoûtoiēt de plus, que ſi l'on avoit à ſuivre des exemples, il faloit s'attacher aux plus honneſtes, & mieux reçus généralement de tout le monde; Que le Marquis de Sainte Croix avoit eſté fort blamé, & que ſa précipitation, & ſon emportement auroit pû coûter cher à l'Eſpagne, ſans les embarras qui ſurvinrent fort à propos en France, pour la garentir

de ses ressentimens ; Que la cruauté de Charles d'Anjou, avoit esté fort condamnée, & terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par sa valeur;& qu'il s'en estoit repéti tout à loisir par la sanglante guerre que son action luy avoit attirée, à laquelle il fut sur le point de succomber ; qu'il en perdit ensuite la Sicile, & que son fils avoit failli, s'il ne se fût sauvé miraculeusement, à payer de sa teste, celle de Conradin ; Que l'autorité du conseil du Pape Clement ne se devoit pas alléguer pour excuse, estant ennemi declaré de Conradin, dont il appréhendoit, & les ressentimens,& la puissance,& que ne luy ayant survécu que peu de jours, il sembloit que le Ciel eût voulu le punir d'vn conseil si violent, & si intéressé ; Que l'Histoire d'Angleterre offroit vn autre exemple en la personne du Roy Edoüard Troisiéme,qui par sa clemẽce s'estoït acquis vne réputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Persi, s'estant revolté contre luy, Archambaud de Douglas, de son chef, sans estre autorisé du Roy d'Escosse son Souverain, entra dans son Royaume, les armes à la main, en faveur de son ami révolté, luy donna vne camisade, où il fut contraint de se sauver nuds pieds, & l'ayant renversé de son cheval d'vn coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rafermit ses Etats ; Et aprés avoir puni sevérement tous ses sujets rebelles, qu'il avoit fait prisonniers, son Conseil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme vn particulier, qui sans aveu d'aucune Couronne estoit venu fomenter vne révolte dans son Royaume ; Ce grand & sage Edoüard répondit, Que n'estant pas nai son sujet, il n'avoit pas sur luy d'autorité legitime ; Que sa mort seroit vne foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire

qu'il s'estoit acquise;Et que jugeât par le mal qu'il luy avoit fait,les services qu'il lui pourroit rendre, s il devenoit son ami, il luy vouloit donner la liberté,comme il fit,luy demandant son amitié,l'embrassant chérement, & loüant hautement & sa vertu, & son courage : action certes d'vn genereux Prince, & qui le releva pardessus tous ceux de son siécle. Qu'ils laissoient à juger sans passion, quel de tous ces exemples estoit le plus digne d'imitation, par vn Roy si puissant que celuy d'Espagne, qui n'avoit rien à craindre d'vn particulier, que sa generosité luy attacheroit à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate fin, & habile, inclinoit au premier sentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raisons: mais il ne vouloit pas seul se charger de la chose, qu il eût bien voulu voir passer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à proposer, ce qui ne tireroit pas de longue : & qu aprés avoir examiné, si les offres que je pourrois faire, seroient ou de plus grande, ou de moindre importance pour le service de leur Monarchie, que ma mort;il en seroit le maistre aprés, quand il luy plairoit, puisqu'elle ne dépendroit que de sa volonté,& de son ordre:& se tenoit si glorieux d'avoir repris Naples, & qu'il ne vouloit pas hazarder legérement sa réputation, ni rien faire, dont il pût estre blâmé : Estant la maxime ordinaire des Espagnols, Que le temps & la patience ne gâtent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la précipitation.

Dom Jüan d'Autriche, jeune Prince, brave, & genereux, se laissant emporter aux mouvemens de son cœur, & prenant le parti le plus beau & le plus honorable, fit vn fort grand raisonnement, & fort

delicat, & que l'on n'auroit pas aisément attendu d'vne personne de sou âge, mais qui sentoit plûtôt vn homme consommé dans les affaires, & qui ne pensant qu'à la gloire, veut ménager les avantages de sa nation par des voies hautes, & éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vû faire, m'ayant acquis son estime, il ne se pouuoit aussi défendre de me donner son inclination; qu'il auroit trop de regret de voir périr misérablement vn Prince, le pouvant sauver; Qu'il le croiroit honteux, & à luy & à l'honneur du Roy son pere, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie, que de mon supplice; Qu'il devoit vser de sa clemence, en vne rencontre qui lui attireroit les benédictions, & l'applaudissement de toute l'Europe; qu'il n'en trouveroit jamais de sujet, qui le méritât mieux que moy, & qu'il pouvoit, en ma personne, obliger tous les Princes à qui j'appartenois; Que c'estoit faire tort à la Monarchie d'Espagne, que de faire voir aux yeux de tout le monde, qu'elle sacrifioit ma vie à sa seureté; Qu'elle estoit trop puissamment établie, pour pouvoir estre ébranlée par vn homme seul: Que nous n'estions plus dans le temps des Romans, où vn avanturier estoit capable, par sa seule valeur personnelle, de faire perdre des Royaumes; Que véritablement je serois vn ennemi à redouter, si je pouvois disposer des forces de la France, mais qu'elle avoit assez fait connoistre ne vouloir pas contribuer, ni à l'élevation, ni à l'établissement de ma fortune; Que j'avois esté abandonné dans vn temps, où elle pouvoit sans péril, leur faire perdre vne Couronne, & qu'il estoit aisé de voir, qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ses ennemis, que de souffrir qu'vn autre profitât de leurs dépoüilles; Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette si extraordinaire maxime, puisque ne pouvant faire

feule des conqueftes confidérables, & éloignées, fa nation auffi-bien n'eftât pas propre à les conferver, l'Efpagne ne devoit plus craindre ni les féditions, ni les revoltes de fes Etats, le temps eftoit toûjours en fa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à vne protection, qui avoit paru fi inutile, & fi intéreffée en ce rencontre; & que pas vn Prince, aprés cét exemple, n'embrafferoit le parti d'vne natiõ qui ne voudroit pas fouffrir leur agrandiffement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit acquerir, en la feruant, aux dépens de fes ennemis; Que jugeant de mes fentimens par les fiens, il me croyoit outré de n'avoir pas efté affifté dans vne entreprife fi glorieufe, & fi fort piqué que je ne devois refpirer que la vengeance, ni fouhaitter la confervation de ma vie, que pour me pouuoir fatisfaire, & rechercher les moyens de pouffer à bout mes reffentimens: Qu'il eftoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, & d'acquerir à leurs fervice vne perfõne fi capable de leur en rendre de confidérables; Que plus j'avois témoigné d'ambition, & plus l'on pouuoit prendre en moy de confiance; Et qu'eftant trop bien informé que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inféparablement à l'Efpagne, qui m'affifteroit de toutes les chofes néceffaires pour la pouffer à fes dépens; Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puifqu'il eft bien féant à vn Prince qui a du cœur, de chercher fon avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raifonnablement, ni le rechercher avec plus de juftice, que contre les ennemis de fa nation; Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il eût efté à ma place, & que l'on ne doit qu'eftimer vne perfonne, qui fe veut ac-

querir vne Couronne, aux dépens de la Monarchie opposée à celle dont il est naî sujet; Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particuliéres, qui sont plus glorieuses, devoient passer pour plus criminelles que les generales, servant également, & quelquefois plus vtilement à l'avantage de son parti; Et que celles qu'il m'avoit vû faire, estant si peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, estant juste d'aimer les vertus dans les personnes mesme de ceux, qui nous font la guerre, & que nous haïssons pour ce sujet; Qu'il croyoit de ses intérests de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par son discours, la facilité, & la seureté qu'il y auoit à m'acquerir, il desserveroit le Roy son pere, s'il n'y apportoit tous ses soins; Que par ce que j'avois fait sans secours, & sans assistance, il estoit aisé de juger ce que je pourrois faire dans mon païs, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'vn esprit de vengeance, dans vn Royaume si inquiet, & toûjours prest à remuer: Que son sentiment estoit non seulement de me sauver la vie, mais mesme de me donner la liberté; Qu'estant genereux, je serois assurément toute ma vie fidéle à l'Espagne, en receyant des graces si cōsidérables, sans les avoir meritées, au lieu que la France n'avoit payé mes services que d'ingratitude, & d'abandonnement: Qu'il estoit bien plus juste d'avoir de la haine, & de l'animosité contre le Duc de Modéne, que contre moy, qui aprés auoir esté si bien traitté du Roy son pere, n'ayant aucun sujet de s'en plaindre, ni de dépendance, & d'attachement à aucun parti, luy avoit de gayeté de cœur declaré la guerre, attaqué l'Etat de Milan, prétendant d'accroistre les siens de son débris; Mais que pour moy c'estoit vne chose bien differente, que j'estois nai François, que la guerre estoit declarée

entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais estois venu seulement chercher ma fortune, en assistant des gens qui avoient déja les armes à la main, contre les ennemis déclarez de ma patrie; Qu'il estoit de la Politique de se venger d'vn ennemi, par vn autre; Que j'estois le sujet le plus propre qu'on pût choisir contre le Duc de Modéne; Que l'Empereur avoit assez de sujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Impérial; Qu'il me faloit procurer l'investiture de ses Etats, & me donner les forces dont j'aurois besoin, pour faire vn châtiment qu'il ne pourroit entreprendre, sans s'attirer l'opposition & la jalousie de toute l'Italie; Que cette Politique paroistroit nouvelle à tout le Conseil, mais qu'il en faloit changer, suivant les occurrences, & que quand celle-ci seroit examinée sans préoccupation, il croyoit qu'elle seroit approuvée de tout le monde, & que le Roy son pere ne s'y opposeroit pas. Ce discours suspendit le sentiment de toute l'assistance, mais il ne fut pas suivi, pour m'estre trop favorable; Et aussi n'osa-t-on pas s'attacher à celuy qui estoit tout-à-fait contraire. Deux Conseillers d'Etat ayant opiné pour la conservation de ma vie; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les Cardinaux de la faction d Espagne, & d'en attendre la réponse, avant que de se determiner à rien sur mon sujet.

Marco de Lozenzo, cependant, pour me témoigner son zéle, résolut d hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui se passoit dans Naples; & ayant chargé vn Musicien qu'il avoit, de cette commission, il eut l'adresse, malgré mes gardes, de me venir trouuer dans ma chambre, & me dit que toute la ville n'avoit point fait de resistance à l'Entrée des Espagnols, & n'a-

voit oſé courir aux armes, abuſée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'eſtois d'accord avec eux; Qu'en ayant eſté détrompée par l'avis de ma priſon, il ne ſe pouvoit imaginer quel eſtoit le deſeſpoir, & la douleur que le public en reſſentoit; Que les habitans eſtans encore les armes à la main, l'on avoit penſé de les deſarmer; que l'on les flattoit de cent belles promeſſes, & qu'on leur faiſoit eſpérer la confirmation de leurs priviléges, & l'exemption de toutes les Gabelles: Mais que refuſant tous ces avantages, il avoit eſté répondu d'vne commune voix, Que m'ayant des obligations ſi eſſencielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ni expoſé à vn ſi grand péril de la vie, ſans en eſtre touché ſenſiblement; Qu'ainſi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples ſe ſoûmettoient ſans répugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me mît en liberté, & qu'ils ſacrifieroient volontiers à mes intéreſts, leurs bienss leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon conſolé de ma diſgrace, par cette reconnoiſſance, que la ville de Naples avoit de ma priſon, & de la fidélité que j'avois eue pour ſon ſervice; Et quoy que je cruſſe que ma vie en eſtoit en plus grand danger je ne laiſſai pas d'eſte flatté agréablement de ce recit, & priai cét Envoyé d'aſſurer ſon maiſtre de ma reconnoiſſance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'eſtois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empéchoit de les tirer d'oppreſſion, comme je leur avois promis, & comme je le ſouhaittois ſi ardemment.

L'apreſdînée, Monſieur l'Eveſque d'Averſe me vint voir, conduit par Dom Louïs Podérico, & aprés m'avoir fait le compliment à quoy l'eſtat où j'eſtois, obligeoit vn homme, auſſi généreux que

luy, nous prîmes des chaises; & ayant fait sortir tout le monde, il me dit que sur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'vn, pour écouter les propositions que j'avois à faire, Dom Jüan d'Austriche, & le Viceroy l'avoient chargé de cette commission; Qu'il l'avoit acceptée avec joie, afin d'avoir vne occasion de me servir vtilement, & qu'au moins devois-je estre assuré, qu'elle ne pouvoit tomber entre le mains de personne mieux intentionnée qu'il estoit; & qu'il m'assuroit d'employer, & son adresse, & tous ses soins pour me tirer de mon malheur, ou du moins pour le soulager, & pour faire réüssir toutes les choses à ma satisfaction, à quoy il s employeroit, & de tout son cœur, & de tout son pouvoir.

Je luy contai, Que je n'estois venu à Naples que par la participation de la France, & qu'aprés avoir esté assuré que c'estoit le plus grand service, que je pusse luy rendre; Qu'il avoit esté résolu que je m'embarquerois sur l'armée navale que je commanderois, pour apporter à ses Peuples tous les secours qu'ils luy avoient demandez; Que l'extrémité où ils estoient réduits, ne leur permettant pas de les pouvoir attendre, les Ministres de France à Rome, m'avoient pressé d'azarder le passage, dont j'estois venu à bout avec tant de péril, & de peine, que je m'estois sacrifié sans repugnance, pour la gloire & les interests d'vne Couronne, dont j'estois nai sujet; Que le Roy avoit approuvé, non seulement ma résolution, mais avoit témoigné par ses lettres, m'en avoir vne obligation extréme, m'assurant de m'assister de toutes les choses nécessaires, & de m'envoyer vne puissante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres, & des troupes; Qu'aprés tant d'assurances, la malice & l'envie de mes ennemis, ou pour mieux dire, la

perfidie d'vn homme pensionnaire d'Espagne, m'avoit fait malheureusement abandonner; Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie, que pour les avantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ni la volonté ni le courage; Qu'il pouvoit savoir comme j'avois refusé ceux qui m'avoient esté offerts, n'ayant pas balancé à suivre mon devoir; Que tous mes travaux n'avoient eu qu'vne prison pour récompense; Que par vn si mauvais & injuste traittement, j'estois assez dispensé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidélité; Que les ressentimens que j'en avois, estoient aussi grands que légitimes; Que je me voulois entiérement jetter sous la protection, & dans les intérests de l'Espagne; Que par ce que j'avois fait contre elle, il estoit aisé à juger, quand je serois appuyé de ses forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui estoit sur le point de se soûlever; Que j'y avois des amis, & des parens mal satitsfaits, qui prendroientpart dans les injures que j'avois reçuës, d'avoir vû ma fidélité soupçonnée, & que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui estoit de ses avantages; Qu'il y avoit des Provinces, où j'avois des partis puissans; Que j'avois des places à moy, & pourrois ménager la déclaration de quelques autres considérables, la coûtume y estant établie d'y servir plûtôt ses amis que son Roy; Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens que j'avois entre les mains; Que j'estois l'instrument le plus propre pour châtier le Duc de Modéne, contre qui l'on estoit animé plus justement que contre moy; Et que pour faire voir que je ne prétendois pas m'engager à demi, si l'on vouloit se servir de moy, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je savois les moyens infaillibles; Que la

ſeureté ſe trouvoit toute entiére dans mes offres, puiſqu'eſtant priſonnier, ma vie pouvoit répondre de la verité de ce que je propoſois. Et particulariſant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de ſi grands avantages pour l'Eſpagne, qu'il m'aſſura que j'en ſerois reçu à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute ſorte de ſatisfaction, & meſme la liberté ; Qu'il s'en retournoit y travailler avec vne application, & vne affection incroyable; Qu'il eſpéroit dans trois jours, m'en venir rendre réponſe, ſi j'eſtois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louïs Podérico, ſi la réſolution que l'on avoit priſe de m'y conduire, eſtoit executée.

Comme il eſtoit queſtion de me ſauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Eſpagnols, je leur fis voir la ruine de la France ſi facile, que comme ils ſe perſuadent aiſément ce qu'ils deſirent, y eſtant portez par leur vanité naturelle, & le mépris qu'ils font des autres nations, & de toute autre puiſſance que la leur; je crus que mes propoſitions ſeroient envoyées à Madrid, & que les choſes ne s'y réſoluant pas à la legére, aprés vne infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celuy de faire agir tans de gens pour ma conſeruation, que ma vie ſeroit en ſeureté, ne craignant que la premiére chaleur qu'il faloit laiſſer refroidir, n'ayant pas lieu d'apprehender qu'ils me fiſſent coûper la teſte au bout de trois mois. Ainſi je commençai de bien eſpérer, ayant eû l'adreſſe de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, étant arrivé, les Cardinaux de la fonction d'Eſpagne, & leurs Miniſtres s'aſſemblérent pluſieurs fois, pour délibérer ſur vne affaire ſi importante: Et le Pape qui m'aimoit tendrement, & qui avoit

mesme donné des larmes à ma mauvaise fortune, sachant que le plus grãd péril que je pourrois courre, ne viendroit que du desaveu de la France M. de Fontenay publiant que l'action que j'avois entreprise, estoit bien de sa participation, mais non pas de son ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte, qu'il souhäittoit, pour s'oster de dessus les bras vn ennemi qu'il avoit desobligé par sa conduite, & qui ne luy pardonnerois de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens, qu'à la priere de personnes puissantes, & que je considérois trop pour leur rien refuser, & de plus en veuë de l'alliance qu'il avoit prise dans vne famille, que j'aimois, & estimois particuliérement ; ce qui ne fut pas vn petit effort que je fis sur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dit, qu'il estoit fort surpris d'apprendre qu'aprés avoir esté abandonné de la France, l'on voulût desavouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fût pas pour son service, & par ses ordres, puisque son Ambassadeur le lendemain de mon embarquement, luy estoit venu au nom du Roy, donner part de mon voyage, & assuré que je serois puissamment assisté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, vne armée navalé, qui me porteroit toute sorte de secours; ce qu'il offroit de justifier & de luy soûtenir, puisque l'on n'oseroit luy nier ce que l'on luy estoit venu apprendre, par vne audience extraordinaire que l'on luy avoit demandé exprés ; Qu'il le chargeoit de le mander en Espagne, & de faire savoir qu'il s'intéressoit plus en la conservation de ma vie, que si j'eusse esté son neveu : Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la mesme chose à tous les Cardinaux, & Ministres de la mesme faction, & de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre sur ma personne, sans avoir reçu les ordres du Roy Catho-

lique ; il luy dépécha luy-mesme vn courier, avec des lettres dans les termes, & les plus pressans, & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus sensible qu'il pût jamais recevoir.

La Cour de Rome estant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires se considérent plus attentivement, & où l'on regarde de plus prés aux conséquences ; ces Cardinaux solicitez par tous leurs autres confréres, qui avoient beaucoup d'amitié pour moy, prirent des sentimens modérez, & écrivirent, & en Espagne, & à Naples, de la façon que j'aurois pû le souhaiter. Ce qui donna le temps à la France, non seulement d'avouër tout ce que j'avois fait, mais de menacer de represailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire si l'on songeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'intéressérent pour moy. Et Monsieur le Duc de Lorraine estant averti de mon malheur, dit à Monsieur l'Archiduc, & au Comte de Fuensaldaigne avec la derniére vigueur, qu'il ne serviroit jamais des personnes, dont les mains seroient ensanglantées du sang de sa Maison ; Que les services qu'il avoit rendus à la Maison d'Austriche, méritoient bien que l'on eût assez d'égard à son entremise, pour ne luy pas refuser ma vie, qu'il tiendroit pour récompense de tout ce qu'il pouvoit prétendre : & envoya son Capitaine des Gardes à Madrid représenter la mesme chose.

Toutes ces puissantes intercessions, jointes aux propositions que je fis de servir les Espagnols, produisirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois vsant toûjours de clemence, celuy d'Espagne n'ordonneroit jamais mon

exécution, quand tout le monde verroit qu'elle estoit remise à sa volonté, & ne se pouvoit plus faire que par ses ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'exécution en fut différée, jusques à tant que l'on eût choisi la personne qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on eût fait préparer vne galére pour m'y porter.

Le Mecredi Saint, Dom Louïs Podérico me demanda si je voulois aller entendre Tenébres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des Convens de Religieuses les trois jours de suitte, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empressoient pour me voir, avec des démonstrations extraordinaires, & d'amitié, & de douleur.

Le jour de Pasques, je fus entendre la Messe à la grande Eglise, & faire mes devotions, où il m'arriva vne chose assez plaisante. Je me confessai au sieur des Marests mon Aumônier; & m'accusant d'avoir fait mourir bien du monde, & que je m'estois peut-estre vn peu flatté, en considérant plus l'interest de ma conservation, que le zéle de la justice; il me répondit tout en colére: J'estois à Naples avec vous, vous n'en avez pas assez fait, j'en suis témoin, & si vous n'eussiez pas tant épargné de gens, nous y serions encore, & nous ne serions pas prisonniers. J'avouë que cette réponse que je n'aurois pas attendu d'vn Confesseur, me fit quelque envie de rire, que je contentai, estant de retour à mon logis, l'ayant conté à ces Messieurs, qui aprés s'en estre vn peu divertis, avoüérent qu'il n'avois pas trop de tort, & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Noblesse, & leur amitié qui croissoit tous les jours pour moy, par la fréquentation, fit juger au Comte d'Ognate

qu'elle pourroit avoir quelque ſuite dangereuſe, ne la croyant pas trop affectionnée à ſon parti,& le fit rêſoudre à ne le pas ſouffrir davantage. Il envoya vn ordre portant que les Cavaliers ne me viſſent plus en particulier, ni avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane, en qui il avoit vne extréme confiance, de commander vn petit corps indépendant de Dom Louïs Podérico, dont il s'offenſa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû juſques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'eſtre plus en eſtat de me ſervir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom Céſar de Capua Gouverneur de la ville, duquel il m'aſſuroit neantmoins, eſtant fort galant homme,& ſon ami particulier, dont je recevrois toute ſorte de courtoiſie, & partit pour Naples, afin de faire ſes plaintes du traitement qu'il avoit reçu,dont il paroiſſoit fort picqué. Trois jours aprés, l'on me fit mener, avec tous les priſonniers, à Caſtel Vulturne, où je devois trouver vne galére armée, pour m'embarquer,dans des caroſſes,attelez la pluſpart de bœufs, à cauſe de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par vne Compagnie de cavalerie, avec ordre dés que je ſerois arrivé à Caſtel Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louïs Podérico ayant ajuſté ſes affaires à Naples, & reçu commandement de venir prendre toutes les troupes qu'il avoit laiſſées à Capouë, & de marcher inceſſamment en Abbruze,pour en chaſſer Tobia Palavicini, & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province,pour la remettre dans l'obeïſſance; l'on chargea vn Lieutenant de Meſtre de Camp général Bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galére qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y

rendre à cause du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours aprés : Ainsi je ne fus gardé que par vne Compagnie d'infanterie, composée la pluspart de Bourguignons, Lorrains, & François ; Et ce que je trouvai de plus bizarre c'est que le soldat qui estoit en sentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François m'apprit qu'il estoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui dépendoit de luy pour me sauver, & me dit que la plusspart de la Compagnie estans Lorrains, il estoit assuré qu'ils feroient volontiers la mesme chose, & que tous ses camarades ayant esté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deserter. Je luy donnai l'ordre dés que l'on l'auroit relevé, de sonder les sentimens de tous ses compagnons. Deux heures apré, il vint me rendre réponse, & me dire de leur part, que je pouvois faire estat d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient mesme leurs armes si j'en avois besoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Mestre de Camp général, qui m'avoit accompagné, pestoit continuellement contre les Espagnols, dont il disoit avoir esté mal traité ; Qu'aprés trente ans de service, au lieu de récompense, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occasion de se retirer. Il s'informoit soigneusement si je n'avois point d'argent à Rome, dans la pensée de trouver sa fortune avec moy ; ce qui m'estoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé, puisqu'il fit sauver Compagnon, mon Maistre d'hostel, pour douze ou quinze pistoles de bagatelles qu'il avoit sur luy. Il me laissoit promener sur le bord de la mer, & mesme jusques à vne petite chapelle de Nostre-Dame, pelerinage d'vne grande devotion, qui estoit à vn quart de lieuë de Castel Vulturne, ne me faisant suivre que par qua-

tre mousquetaires, quoy que nous fussions bien trente-deux prisonniers ensemble, tous François, n'y ayant que le sieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'estoit accru durant nostre sejour à Capouë, par les sieurs Baron de Rouvrou, du Fargis Gouverneur de Cayaze, Beauvais Mestre de Camp dans Averse, Saint Maximin Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient esté ramenez en suite du ban dont j'ai parlé, que le sieur Poderico avoit fait publier.

Quelques-vns de nos gens s'estans allez promener sur le port, y trouvérent six felouques armées de voiles, de timons, & de rames, dont ils vinrent aussi-tôt me donner avis. Les sieurs de Mallet & d'Heureux me proposérent de me sauver, & que n'estant besoin que d'embarquer vn peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en vne heure de temps. Le sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galéres de France, en qualité de Lieutenant, m'assura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire sans difficulté, & sans opposition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat Ecclésiastique. Ce dessein me parut trop aisé pour me tenter, & repassant dans mon esprit l'artifice dont les Espagnols s'estoient servi, pour empécher le Peuple de Naples de prendre les armes, & se défendre, le jour qu'ils s'en rendirent maistres; je crus qu'on ne les soupçonneroit jamais d'assez de négligence, pour avoir laissé les choses en estat, que je pusse sortir de leurs mains avec tant de facilité: Et que beaucoup de gens se persuaderoient plûtôt qu'ils auroient par vn concert pris, donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit, de s'en retourner dés qu'elle m'auroit mis à Castel Vulturne, où ils auroient laissé exprés de garnison, vne Compagnie

d'infanterie de Lorrains, Bourguignons, & François afin que je les pusse aisément débaucher, fait trouver des felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galére qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette; & que de mon costé pour courir mon intelligence, je me serois laissé prendre prisonnier, assuré d'avoir les moyens de me sauver quand je voudrois. Ces choses me parurent si vrai-semblables, que je crus que j'aurois peine à m'en justifier, & que ceux qui avoient empéché que je ne fusse assisté, essayeroient de le persuader à tout le monde pour se laver de mon abandonnement, & de leur méchante conduite; Qu'il me seroit quasi impossible d'oster cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la pluspart de l'Italie. Ainsi préferant mon honneur, & la réputation que j'avois acquise, à ma liberté, & à ma vie, quelque péril que j'eusse à courre, j'aimai mieux me résoudre à demeurer prisonnier, qu'à me rendre libre si aisément, & par vne voie qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procédé avec netteté, & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde eussent pris le mesme parti que moy: Mais je suis si chatouilleux sur ces matiéres, que je ne veux pas seulemēt laisser dans les esprits la moindre ombre de soupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de se sauver, & qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'ils souffrissent de mon caprice, & de la délicatesse de mon humeur. Ils eurent la générosité de ne vouloir point m'abandonner: mais ils firent tous leurs efforts inutilement pour me guerir de mon opiniâtreté, me représentant que le temps, & mes actions justifieroient assez ma conduite, & que j'avois acquis assez d'estime, pour ne la pas perdre legérement, & ne rien hazarder, en profitant d'vne occasion favorable que le Ciel, & ma bonne

fortune me faiſoient naître, & qu'ayant vne fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laiſſer perſuader à toutes leurs raiſons. Et quoy que j en aye pati depuis aſſez longtemps, quand j y fais refléxion, je ne puis me repentir d en avoir vſé de la ſorte, & preféré ma gloire à ma liberté, & à ma vie.

Le lendemain matin la galére d'Eſpagne parut; & comme à cauſe du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au l'arge; Et Dom Alvaro de la Torré Lieutenant de Meſtre de Camp général, ſe mettant dans la caïque avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domeſtiques, eurent alors vne ſenſible affliction. On leur avoit fait eſpérer que je pourrois choiſir huit ou dix perſonnes, & les emmener avec moy à Gayette pour me tenir compagnie, & chacun diſputoit à l'envi à qui ſeroit du nombre des élûs. Dom Alvaro de la Torré m'ayant abordé, les mit bien-tôt tous d'accord; Car aprés m'avoir fait vn compliment aſſez ſec de la part du Viceroy, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux perſonnes avec moy; à ſavoir, vn Cuiſinier, & vn Valet de chambre: mais n'ayant pas là de Cuiſinier, la permiſſion eſtant pour deux perſonnes, je le priai d'agréer que ce fût vn Gentilhomme & vn Valet de chambre. Il me répondit rudement que ce ne pouvoit eſtre que l'vn ou l'autre: Et le Chevalier des Eſſarts eſtant entre toûjours devant dans la caïque, je ne voulut pas l'en faire ſortir, & y prenant ma place, l'on ſe mit à ramer, & tous les gens qui demeurérent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, témoignérent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus ſenſiblement touché, que de l'eſtat malheureux où je me

voyois réduit, & en parus fort mal satisfait. L'on plaça vn Cordelier auprés de moy; ce que je trouvai d'assez méchant augure: & j'entendis dire en Espagnol à vn Capitaine reformé nommé Ambrosio Fernandez, qu'il estoit étrange qu'on laissât encore vivre des mal-contens; ce que je ne luy ai jamais pardonné. Je demeurai vn moment sans rien dire, faisant des reflexions sur l'estat present de ma fortune. Et Dom Alvaro de la Torré, naturellement fort mal honneste homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua deslors, comme il a fait toûjours depuis, qu'à me donner tous les dégousts imaginables. Je ne voulus point luy témoigner ni de chagrin, ni d'inquiétude, & commençant vne conversation assez enjoüée, il l'interrompoit, pour me dire, que l'on avoit déja fait deux assemblées pour déliberer sur ma vie; Que sans Dom Jüan d'Austriche qui s'y estoit opposé, ma mort estant nécessaire à la seureté des affaires d'Espagne, & au rétablissement de son autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit déja fait monter sur vn échafaut, pour me punir d'avoir osé prétendre de me mettre sur le trône; mais qu'on avoit remis à se determiner sur ce sujet jusqu'au retour d'vn courier que l'on avoit dépéché à Rome, pour savoir les avis des Ministres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainsi je me devois tenir préparé à toutes choses. Je luy répondis en riant que j'estois bienheureux que l'on ne luy demandât pas son sentiment, puisque je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable: Mais que ma teste tenoit trop bien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le sang des personnes de ma naissance ne se répandoit pas sans la participation, & les ordres bien précis des Testes couronnées.

Cét entretien assez desagréable, ne finit qu'à

l'abord de la galére, qui ne me falüa pas, & où l'on me fit monter fans aucune cerémonie, & mefme avec fort peu de civilité, les Efpagnols ayant accoûtumé de n'en point rendre aux prifonniers, de quelque qualité qu'ils puiffent eftre. Dés que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit affeoir entre deux Capucins, qui fe mirent à m'entretenir de difcours, que l'on tient d'ordinaire à des perfonnes, que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point neantmoins de toutes ces façons que je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis feulement en foûriant, que de l humeur dont j'eftois je recevois toutes chofes avec tant d'indifférence, que j'eftois incapable d'appréhenfion. Que je voulois pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attrifter d'aucune chofe, & que ma vie eftant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de fa durée: Mais bien eftois-je réfolu, tant que je la conferverois, de la paffer le plus doucement, & le plus agréablement qu'il me feroit poffible.

Le Chevalier des Effarts, vn peu plus aifé à ébranler que moy, n'eftoit pas fi à fon aife; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy difant, que c'eftoit fait de ma vie, & que comme il eftoit Suiffe, & qu'il s'en retournoit en fon païs, il fe chargeroit volontiers de paffer en France, pour faire favoir à mes parens mes derniéres volontez. Ce qu'il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion, & me vint rapporter avec affez d'alarme. Je luy répondis avec vn éclat de rire, qu'il eftoit bien fol de contribuer à divertir les gens, qui étudioient toutes nos grimaces pour fe mocquer enfuite des foibleffes qu'ils reconnoiftroient en nous: & me tournant vers Dom Francifco de la Cotéra, Capitaine de la galére, je luy dis: Il me femble Monfieur, que nous nous entretenons bien férieufement, pour

des gens qui n'ont pas dîné; J'ai fait fort méchante chére à Castel Vulturne, je meurs de faim, & vous me ferez plaisir de me faire donner à manger, les gens accoûtumez, comme moy, à courir le monde, ne sont pas honteux, & demandent librement leurs nécessitez. Il en donna les ordres, & incontinent aprés je descendis pour aller dîner dans la chambre de poupe. Comme il estoit honneste homme, il me témoigna avoir pris tant d'estime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte, sans douleur, & que se sentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois euë en Flandres pour son frére, Dom Pédro de la Cotéra, Mestre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir avertir du péril où j'estois, dont je me pouvois aisément garentir, en me montrant fort picqué contre la France, & résolu de me jetter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'vne personne comme moy, dont le courage, & l'adresse pouvoient estre fort vtiles à ses intérests. Je le remerciai d'vn si bon avis, & luy répondis que non seulement c'estoit toute ma passion, mais que j'en avois mesme fait déja parler à Dom Jüan d'Austriche, & au Viceroy. Il en témoigna de là la joie, & m'assura que non seulement il ne doutoit pas, cela estant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'établissement d'vne fortune fort éclatante.

Aprés avoir dîné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus mesme estre le sentiment général de leur nation, puisque tant de gens m'avoient déja dit la mesme chose. Dés que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pût avoir contre moy, le Roy d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, luy ayant

conſervé vne ville ſi floriſſante que celle de Naples, d'incendies, & de ſacagemens, & empeché tout ſon Royaume d'eſtre dépoüillé de toutes ſes richeſſes, à quoy j'avois travaillé plus vtilement que tous ſes Miniſtres ; Que je ne prétendois pas en demeurer là, mais voulois le luy rendre paiſible, ce qui m'étoit fort aiſé par les moyens que j'en avois, & que perſonne que moy ne pouuoit pratiquer; Qu'il étoit auſſi raiſonnable, que pour vn ſervice ſi important, il m'accordât ſa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obſtacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois miſe au point de me rendre le plus glorieux homme de mon ſiecle, pour peu d'aſſiſtance que j'en euſſe reçû ; Qu'ainſi je ne ſouhaitois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu, & le ſoûlévement, ce que je pouvois auſſi facilement que je le deſirois. Mon diſcours fut reçû avec vn applaudiſſement general ; Et comme les Eſpagnols ſont la pluſpart mal inſtruits des affaires du monde, & ſe flattent facilement de ce qui leur eſt avantageux, ils me parurent eſtre tous perſuadez de la ruine de la France, & qu'elle eſtoit entre mes mains. Cette converſation leur fut ſi agréable, que je m'apperçûs bien que l'on commençoit à me traitter vn peu moins incivilement.

Cependant, nous arrivâmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans vne chaiſe, & l'on me porta dans le château, tous mes gardes eſtant à l'entour, & prenant vn ſoin exacte de ne laiſſer approcher perſonne, & d'empécher que je ne puſſe ni voir, ni eſtre vû. Dés que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faiſant monter vn degré, je voulus tourner dans vn appartement, qui eſtoit à main gauche, l'on me dit, que c'eſtoit encore plus haut ; ne voyant plus de degré,

j'entrai

j'entrai ſur vne terraſſe que l'on me fit traverſer,& me faiſant paſſer par vne petite porte, je ſuivis vn eſcalier fort obſcur, au bout duquel je rencontrai vne autre petite terraſſe, large de douze ou quinze pieds,& plus longue de moitié,où l'on mit huit ou dix mouſquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans vn recoin que je n'avois pas apperçu, l'on ouvrit vne groſſe porte de fer, & vne autre grillée enſuite me donna l'entrée dans vne tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt, ou vingt-deux pieds d'épaiſſeur, ſans que l'on pût approcher la feneſtre de plus prés;c'eſtoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée : j'y trouvai vn méchant lict, ſans rideaux, avec des draps, dans leſquels avoit couché deux mois, vn parent de Mazanielle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fît mettre de blancs, ce que l'on me refuſa, me diſant que je n'étois que trop bien,& qu'vn homme qui n'avoit que peu de jours à vivre,ne devoit pas avoir tant de délicateſſe.Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La choſe ſeule qui me parut inſupportable,fut qu'il y avoit au chevet du lict,vn grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé:je priai que l'on le fît emporter,la puâteur en eſtant ſi horrible, que le cœur m'en faiſoit mal. L'on me répondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y toucheroit pas auparavant.Le Cordelier que j'avois vû dans la caïque de la galére,ſe preſenta à la porte de la tour:le Chevalier des Eſſarts alarmé, demanda ce qu'il venoit faire, l'on luy dit que c'eſtoit pour me confeſſer, & le voyant accompagné d'vn Officier Mayorquin, de fort méchante mine, il le prit pour le Bourreau,& me vint crier tout effrayé, C'eſt à ce coup que nous ſommes perdus : Laiſſez-

les, luy dis-je en riant, jouër la comédie, ils n'auront pas le plaisir de me faire peur. L'on me faisoit garder par quatre Capitaines reformez, qui se relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers, & de Sergens : vn Capitaine, deux Alfiérs, dont l'vn estoit valet de Dom Alvaro de la Torré, qu'il m'avoit donné pour me servir, & vn Sergent, ne me perdoient jamais de veuë, & couchoient dans ma chambre. Je dis à Francisco d'Herréra, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que voyāt bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaisir à ceux qui ne m'aimoient pas, de se réjouïr de mon chagrin,& ne voulois songer qu'à me divertir; qu'ainsi l'on me feroit plaisir de me donner quelques livres pour me desennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant répondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Espagnol, je me contenterois d'en avoir en l'vne de ces deux langues; il m'envoya chercher: & le premier qui me fut presenté,fut Espagnol, intitulé *Préparation à bien mourir*. Je le rendis, sans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore besoin, & n'estant pas assez devot pour prendre plaisir à de semblables lectures, & priai qu'on me fit venir quelques livres de Comédies, ou d'Histoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le Sulmonté, & la curiosité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans vn livre, je trouvai,& en dépliant vn feuïllet,vne grāde taille douce de Conradin à qui l'on coupoit la teste, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaisir du monde;Que j'avois ouï parler de sa tragique avanture, mais que n'en sachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joie de les apprendre; je serrai ce livre dans vn

coin de la tour, & fis demander à souper, afin de me coucher, & me reposer ensuite. L on m'en fit apporter vn, le plus méchant du monde, afin que le régal fût entiérement complet; ce fut vn morceau de viande fort sec, & fort brûlé, que je croi que l'on avoit fait exprés traîner dans les cendres, vne salade fort puante, assaisonnée, à mon avis avec l huile de la lampe de la Chapelle; le pain estoit fort sec, & sentoit le relan: l'on me servit pour fruit, deux pommes fort ridées, & des noix; le vin seulement estoit passable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'estomach: mais la mal-propreté du lict ne me permit pas de me deshabiller; je ne fis seulement que me débotter, pour me mettre dedans, & aprés avoir fait apporter vn méchant matelas, pour coucher le Chevalier des Essarts, & le Capitaine qui estoit de garde, l'on ferma sur nous les deux portes de fer, avec vn fort grand bruit de clefs, & de verroux. Je croi que tout autre que moy, auroit eû peine à s'endormir dans vn si mauvais giste, & parmy de si méchantes senteurs; mais la lassitude m'empéchaut d'y faire de grandes reflexions, je m'endormis jusques à tant que le jour venant à donner dans mes feneftres m'eût réveillé.

Le lendemain matin sur les dix heures, Dom Alvaro de la Torré me vint trouver, & me demanda si je voulois aller à la Messe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dés qu'elle fut finie me reconduisit. Je le priai en passant sur la terrasse, que nous pussions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du dîner; ce qu'il me refusa, me permettant seulement de demeurer sur la petite qui estoit devant la port de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bi prés d'vne heure entouré des Officiers de garde

de huit ou dix mousquetaires, aprés quoy il me fit apporter à dîner dans ma chambre, où il resta pour me tenir compagnie, comme il fit toûjours depuis mangeant avec moy, avec le Chevalier des Essarts, & le Capitaine qui estoit de garde; la chére ne fut pas du tout si mauvaise, que celle du souper. Durant le dîner la conversation fut assez divertissante, me faisant reconnoistre son peu d'esprit, son ignorance, & sa vanité insupportable. Il me conta que sa premiére guerre avoit esté à l'escarmouche des Collines d'Orbitelle; Qu'ensuite il avoit vû tout ce qui s'estoit passé à Naples, depuis les premiéres revolutions, jusques à ma prison; Mais qu'il ne se soucioit pas de n'en avoir pas vû davantage, puisqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres, de Milan, ou de Catalogne, & qu'il s'y estoit passé des actions plus extraordinaires, & de plus belles occasions, que l'on n'en lisoit dans toutes les Histoires. Je luy répondis, en soûriant, que je ne m'en estois pas apperçû, quoy que vrai-semblablement j'y dusse avoir vû plus que luy, puisqu'il n'estoit attaché qu'à la garde d'vn poste, & que toutes les choses roulant sur moi dans le parti où j'estois, il faloit de necessité que je fusse par tout; Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le mestier, dans vne guerre si irreguliére, où il ne s'estoit rien pratiqué de nouveau, ni de rare, que de s'y battre sur des goutiéres comme des chats. Il témoigna sur tout d'estre fort aise, d'avoir appris comme l'on faisoit les mines, dont il n'avoit eû jusques-là aucune connoissance. Je luy repliquai, que faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, & que je ne m'estois point apperçû qu'on en eût fait de son costé. Il me dit qu'il avoit perdu vn soldat dont il avoit eû beaucoup de regret, vn des plus grands

mineurs qui fût en Jtalie, qui luy avoit donné le divertissement d'en faire jouër vne devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple se trouvant logez dans vne chambre haute, dont il tenoit le dessous, le soldat y ayant porté vn baril de poudre, & ayant fait vne trînce y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher; Que cela luy avoit paru fort beau, & fort surprenant, & que luy ayant appris qu'on faisoit aussi des mines, en fouïllant sous terre, il en estoit en de telles inquiétudes qu'il se tenoit à lerte jour & nuit, au moindre bruit qu'il entendoit, & estoit si exact, qu'il avoit mesme pris des alarmes, pour avoir oüi gratter des souris; Que sa vigilance, & l'expérience qu'il s'estoit acquise en cinq ou six mois de temps, luy avoit si fort donné la confiance du Viceroy, qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes, où il avoit passé deux ou trois jours avec assez d'inquiétude, de peur de quelque surprise : mais qu'aprés l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je luy demandai quels travaux il y avoit fait faire; que connoissant le fort, & le foible ce poste, j'en pourrois juger aussi-bien que personne. Il me répondit avec le plus grand serieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne pût approcher de la porte. Le reste du repas se passa en niaiseries pareilles, qui peuvent faire connoistre l'incapacité & le talent du personnage.

Aprés que l'on eût desservi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'écouter les propositions que j avois à faire, pour les luy faire savoir. Il demanda du papier, & de l'ancre, & se mit à écrire sous moy toutes les choses, dont je le voulus charger. Ie reconnus alors que j avois trou-

ve le veritable moyen de me sauver la vie,& de tirer mes affaires de lõgue. Je luy fis vn tableau de l'état de la France,non pas tel qu'il estoit,mais tel que les Espagnols l'auroient voulu voir : Je l'assurai du mécontentement général des personnes de qualité, de la préparation de toutes les Provinces à se soûlever ; Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fussent aisez à gagner ; Que beaucoup avoient dépendance de moy ; Que j'en avois en mon particulier, d'importantes ; Que les troupes ne demandoient qu'à se mutiner ; Que les Parlemens jaloux de l'autorité du premier Ministre,souhaitoient de voir quelque nouveauté ; Qu'enfin tout le monde estant au desespoir , on n'avoit besoin que d'vn Chef , pour faire vn bouleversement général ; Que j'estois d'vne Maison fort aimée, fort considérable, & fort puissante , comme l'on l'avoit vû dans les siécles passez ; Qu'estant outré des mauvais traitemens que j'avois reçus, & d'avoir esté abandonné dans l'entreprise de Naples , j'estois résolu de tout entreprendre, assuré d'estre suivi de ce qu'il y avoit de gens , & plus braves , & plus considérables, qui s'intéresseroient volontiers dans mes ressentimens, & aideroient à me venger pour peu qu'ils me vissent assisté. Enfin je luy dis toutes les choses où il pouvoit y avoir quelque vrai-semblance, & les luy fit si faciles , qu'il fut persuadé que j'avois plus de crédit , que n'avoient jamais eû tous mes peres , & que je n'avois besoin , pour exécuter de si grandes choses , que la protection d'Espagne , que je luy particularisai de sorte , qu'il n'eût pas crû estre bon Espagnol , s'il eût esté capable d'en douter. Et de là , venant à parler des affaires de Naples , je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours , de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville , ceux de desar-

mer le Peuple, & de remédier à toutes les intelligences que l'on pourroit avoir avec luy: avec cette restriction neantmoins, de ne découvrir jamais les choses qui m'avoient esté confiées, estant trop homme d honneur, pour le faire, quelque mécontentement que j eusse; mais que pour tout ce que j avois penétré par mon adresse, & dont l on s'estoit caché de moy, je le déclarerois avec joie, pour faire échouër toutes les entreprises qu'on y pouvoit faire, ne pouvant souffrir qu'vn autre pût profiter du débris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir assister des personnes, que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour réüssir dans vne entreprise, dans laquelle je n'avois pas esté assisté. Ensuite, luy faisant voir mes droits sur le Duché de Modéne, je luy fis avouër que j'estois propre à en chasser le Duc, si l'on me faisoit venir l'investiture de l'Empereur, & des forces suffisantes, pour m'en mettre en possession, aprés quoy, je traitterois si l'on vouloit de cét Etat. Il fut ravi d'avoir vne affaire entre les mains de cette importance, & se croyant vn négociateur fort considérable, il me remercia de luy avoir donné vne si belle occasion de faire sa fortune, & aprés mille complimens, il s'en alla pour faire ses dépêches.

Trois ou quatre jours se passérent, durant lesquels il m'entretenoit continuellement des mesmes choses, me faisant bien voir qu'il faisoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir vn jour par les intrigues que je luy mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Espagne. Je l'entretenois toûjours dans cette vanité, puisque j en estois beaucoup mieux traitté, que cela contribuoit à mon divertissement, prenant plaisir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps, me faire vn compliment de la part du Comte d'Ognate, &

Cuisinier, & vn Officier pour me servir, à condition qu'ils demeureroient toûjours en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Vn Valet de chambre nommé Caillet, qui n'étoit pas encore bien remis de l'apprehension qu'il avoit euë le jour que je fus fait prisonnier, ne trouva point de cheval à Posilippe, qu'en j'en partis, & me suivit deux lieuës à pied, au bout desquelles il fut arresté, & tombant entre les mains des païsans, vn Boucher vint pour luy couper la teste, avec vn grand couteau: le Curé du lieu l'estant venu confesser, le Boucher s'ennuyant de la longueur de sa confession, battant de son couteau sur vn bloc, qui s'estoit trouvé là tout exprés, pour faire cette execution, luy crioit de se dépécher, se lassant de tant attendre, quand vn Officier arrivant tout à propos, luy sauva la vie, le tirant d'entre ses mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les prisons du Château-neuf.

Dom Alvaro me vint faire vn compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoyeroit en Espagne mes propositions, dont il me ferois savoir les réponses aussi-tôt qu'il les auroit reçuës. J'aurois eû assez de joie de voir que mes affaires prenoient vn si bon chemin, si elle n'eût esté moderée par le chagrin que je reçus d'apprendre que mes valets, & principalement les estafiers que j'avois amenez de Rome, avoient esté envoyez en galére. Je me plaignis de cét injuste traittement, représentant que si j'estois prisonnier de guerre, mes valets devoient estre renvoyez, puisque je payerois la rançon pour eux ; & que si je l'estois d'Etat, ils ne devoient point souffrir pour moy, puisque ne m'estant point servi de leurs conseils, ils n'estoient pas cause que j'eusse pris les armes pour venir soûtenir le Peuple de Naples, & pour appuyer sa revolte. Ces raisons

quoy que justes, ne furent pas considerées, & la résolution si tyrannique qu'on en avoit prise, fut executée, qui me fit naître le dessein de m'en venger, & que je ressens dans mon cœur plus violent que jamais, toutes les fois que j'y pense: Mais croyant la dissimulation necessaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage; & pour persuader l'attachement que j'avois aux interests d'Espagne, je satisfis à la priére que me fit le Viceroy, de luy donner mes avis sur la maniere, dont il se devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai vn memoire de tout le bled que j'avois fait amasser, luy en mandai le prix, & le lieu où il estoit, & appris l'expedient de faire vn fonds de deux cens mille écus, se faisant prester deux mille écus par cent Marchands, dont je luy envoyai la liste pour l'achapt de celuy qui estoit necessaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de necessité, cessât de s'émouvoir; & songeant à faire mourir ceux qui avoient fait des desseins contre ma vie, qui estoient les plus capables, comme les correspondans de Gennare, pour luy donner de l'embarras, je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarente, l'assurant que s'il les faisoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville: ce qui fut executé ponctuellement, & j'eus la satisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de châtier. Ainsi peu de jours aprés, j'appris avec plaisir l'execution de Gennare, & de tous ses complices. Et comme Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello m'avoient toûjours servi fidélement, je luy mandaï que sur ma parole, il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma teste, qu'ils l'avertiroient de tout ce qui se passeroit

dans la ville, luy découvriroient toutes les intelligences étrangeres, luy faciliteroient les moyens de desarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos; Et pour les engager à le faire de la bonne sorte, je luy envoyai vn billet, par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoy je les avois engagez, puisque ma teste leur servoit de caution, & qu'aussi je leur répondois d'vne seureté toute entiere. Par ce moyen je me défis de mes ennemis, & conservai trois personnes qui m'estoient chéres. Et le Viceroy s'estant servi vtilement de mes avis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, & que ma conservation luy estoit necessaire, luy pouvant estre vtile en plusieurs rencontres. Son humeur altiére, & la déference qu'il vouloit que l'on rendît à toutes ses volontez, ne tarda guéres à nous brouïller ensemble.

L'on m'envoya de Rome, du linge, des habits, & des hardes, dont je pouvois avoir besoin, & deux mille écus d'argent pour remedier à mes necessitez. Il ordonna que le payement de mes gardes se prendroit préalablement sur cette somme, à ma nourriture; ce que Dom Alvaro de la Torré exécuta si ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'vn quartier d'avance, celuy des réparations qu'on avois fait faire au château de Gayette, pour accommoder son logement, & le mien. Il me fit faire des meubles, & consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma dépense. Je luy répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, & qu'ainsi je ne le prétendois point, & que j en serois trop blâmé, puisque cela pourroit tirer à conséquence; Que

les Ambassadeurs de France, & d'Espagne pourroient régler à Rome cette difficulté, & que j'en passerois par ce qu'ils auroient resolu ensemble; Et que cependant, il devoit songer à me faire bonne chére, puisqu'il avoit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne luy en restoit plus, le payement des gardes ayant esté pris, comme il feroit toûjours par preférence, sur tout celuy qui viendroit. Je l'assurai que jusques à tant que cette difficulté fût lévée, je ferois savoir qu'on ne m'envoyât plus d'argent, que celuy seulement qui seroit necessaire pour ma dépense.

Deux jours aprés, ayant reçû des nouvelles du Viceroy, il me dit qu'il ne faloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne; le Comte d'Ognate voulant estre obeï, & ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis qu'il n'estoit point maître de la mienne, & n'en pouvoit disposer à son grè, quoy que ma personne fût entre ses mains; Et que puisqu'il estoit question de faire voir qui seroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne luy cederois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit, de ne voir point ma volonté assujettie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traittemens; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'estoient venus, & je fus trois mois tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles j'avois esté pris, faute de souliers, à ne manger que du pain & vn peu de porc-frais, encore n'étoit-ce pas mon saoul; seulement les jours maigres, le poisson se donnant pour rien, nous y faisions vn peu meilleure chére; s'imaginant me reduire par ce mauvais traittement: Mais me faisant vn point d'honneur de le souffrir avec patience, je le faisois enrager d'en témoigner tant de mépris,

disant qu'au lieu de me desobliger, il me faisoit le plus grand plaisir du monde, puisqu il m'apprenoit à connoître, si j'estois aussi propre à soûtenir vn siége par famine, que je croyois l'estre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par vne avanture assez plaisante. Le Grand Duc envoyant par vn Gentil-homme, vn compliment à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, sur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en mesme temps vne lettre sur ma disgrace; & craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma santé, il m'envoya vne cassette de médicamens de sa fonderie. Dom Alvaro de la Torré eut ordre de me mettre l'vne & l'autre entre les mains, & de tirer ma réponse, pour faire voir que je les avois reçuës; & dés qu'il sut que ce Gentil-homme estoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya vn matin à mon réveil le Capitaine Francisco d'Herréra me demander la cassette pour la garder, dont je pourrois conserver la clef. Je répondis qu'aussi-tôt que j'aurois dîné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au sortir de table, je luy dis : Je vois bien, Monsieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette cassette dequoy endormir ou empoisonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des fenestres : je vous assure qu'il n'y a dedans que des armes défensives, & il eût esté de meilleure grace, si vous aviez quelque soupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de sept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'esprit en repos, comme il est raisonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les cassai tous les vns aprés les autres, autant que j'en trouvai, qui n'estoient que pour les

blessures, la colique, le mal d'estomach, la brûlure & autres choses pareilles, & trouuant vne huile contre les poisons, & vne poudre pour le mesme effet, je luy dis en soûriant, Ceci me peut estre nécessaire, ainsi vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moy que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai vn Confesseur. Il fut surpris de ce discours, & me demanda si je croyois les Espagnols capables de semblables actions. Je luy répondis froidement qu'oüy, & de pis encore; Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire éprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenti. Il me repartit avec emportement : Si le Roy mon Maistre avoit dessein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas besoin de recourir à de semblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit commandé. Le regardant alors avec mépris, je luy dis, Vostre nation ménage trop les apparences pour faire des violences si publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ni vous estime davantage, pour ce que vous me dites : vous me faites connoistre seulement que vous estes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il sortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, ausquelles on ne luy répondit autre chose, sinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir assez de discrétion pour ne me rien dire qui luy pût attirer quelque réponse desagréable.

Il nous arriva vn autre démêlé cinq ou six jours aprés, vn peu plus fort que celuy-là. Comme il avoit esté nourri page du Duc de Médina de las Torres, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût hors des Roys, rien dans l'Europe au dessus de son Maîtres & me dit assez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'estoit que d'estre Prince, & qu'à le bien

confidérer, ce n'estoit qu vne chimére, & vne pure imagination, & que les Grands d'Espagne estoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'étant si ignorant, il me faisoit pitié, & que je le voulois instruire: Que je ne le croyois pas si mal informé, que de ne pas savoir ce que c'estoit d'estre Souverain; Que pour Prince, ce n'estoit pas assez d'estre de Maison Souveraine, & de sortir d'vn Chef Souverain, mais qu'il faloit estre capable d'hériter de la Souveraineté; Qu'il y avoit grande différence entre les Princes, & les Grands d'Espagne, puisque les Rois ne faisoient les Princes que dans le lit; & qu'en Espagne, pour faire vn Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; Qu'aussi ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu on n'avoit point vû jusques ici qu'ils en eussent donné à pas vn Grand. Il s'emporta pour trop s'échauffer sur cette matiére : & voyant qu'il commençoit à parler assez mal-à-propos, je luy dis que le malheur d'vn prisonnier de ma naissance estoit assez grand, sans que l'on le luy accrût en luy perdant le respect; Que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'estois prisonnier, & me feroit souvenir que j'estois Prince, & qu'en quelque état que je fusse réduit, je savois bien me faire rendre ce qui m'estoit dû. Surquoy m'ayant répondu vne insolence, je saisi le chandelier & luy frondai à la teste, que je luy aurois cassée, s'il n'eût esté assez heureux pour la baisser à temps. Il sortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte sur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours sans me revoir, attendant qu'elle réponse il recevroit du Viceroy sur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort satisfaisante à son gré : car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant vn genouïl à terre devant moy,

quand je passai pour aller à la Messe deux jours aprés : Je l'embrassai, en l'assurant que j'avois oublié ce qui s'estoit passé, & que je luy pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'avenir il voulût estre plus sage.

Il ne se passoit jamais cinq ou six jours qu'il ne m'arrivât des demêlez semblables, soit avec luy, soit avec ses Officiers, desquels ayant reconnu l'humeur, je m'estois resolu de n'en rien souffrir, & les tenir au contraire fort soûmis ; estant la genie de la nation Espagnole de se rendre insolens avec ceux qui viuent civilement avec eux, & d'estre rampans, devant les personnes qui les méprisent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arréterai point à raconter toutes les négociations qui se sont faites durant ma prison, n'ayant eû dessein de pousser mes Memoires que jusques-là. Mais je dirai seulement quelques avantures peu communes qui m'y sont survenuës, & qui feront voir pour ma satisfaction particuliere, de qu'elle façon j'y ai esté traitté, l'impertinence de ceux qui me gardoient, & la maniere aussi dont j'vsois avec eux. Trois ou quatre mois aprés, vn nommé Harpin m'ayant esté envoyé par toute ma famille pour me visiter, & savoir de mes nouvelles, il eut permission de me voir, & m'apporta trois cens écus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât d'avantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont aussibien je ne tirois nulle commodité, puisque je ne me promenois pas seulement sur les terrasses du Château, & qu'au lieu de contribuer à mon divertissement, j'avois mesme l'incommodité, tout enfermé que j'estois, d'estre toûjours regardé entre deux yeux, par trois ou quatre hommes fort mal faits, & assez malhonnestes gens. Aprés qu'Harpin m'eût

fait les complimens dont il estoit chargé, Dom Alvaro fort affamé, luy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il répondit trois cens écus seulement, pour ma subsistance de trois mois; le Roy n'approuvant pas que je payasse mes gardes. Il dit qu'il prendroit toûjours à bon compte cette somme pour luy, & pour eux. Je défendis que l'on la laissât, & commandai à cét envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en si grand desordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome Dom Alvaro outré de ne pouvoir contenter son insatiable avarice; se tourna vers le Capitaine Ambrosio Fernandez, qui avoit soin de ma dépense, & luy dit, Que demain il n'y ait pas vn pain seulement pour le Duc de Guise. Je luy repartis que sa nation perdroit trop à la mort d'vn prisonnier de mon importance, & que j'estois assuré qu'il ne me refuseroit par au moins le pain de munition, comme au moindre soldat de la garnison de Gayette. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre, & moy de mõ costé, que je verrois s'il me laisseroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom Alvaro de la Torré d'envoyer aprés luy le Capitaine Ambrosio Fernandez, luy demander les trois cens écus de ma part, luy disant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de sentiment. Ce qui m'ayant esté rapporté par luy-mesme, je le gourmandai de s'estre servi de mon nom contre mon intention: & m'ayant repliqué assez insolemment que je le maltraitois trop pour vn Capitaine reformé, mettant la main sur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas ostée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire sauter les fenestres de la cour. Ce qui luy fit diligem-

ment gagner la porte de ma chambre, n'ofant pas de quelques jours paroiftre devant moy. Je demandai permiffion de mettre mes hardes en gage pour vivre; ce qui me fut permis, & ce que je fis jufques à des bas de foye, des piéces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris prés de trois mois; aprés lefquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adreffer pour mes affaires, m'écrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, aprés quoy il m'affuroit que je ferois mieux traitté, & que mefme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries affez picquantes, pour les faire enrager contre moy. Il me faifoit venir de Naples toutes les femaines des citrons & du fucre dont je faifois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'avifa mefme vne fois de m'envoyer fix chapons, & fix jambons dont je fis fort bonne chére tant qu'ils durérent: Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye efté plufieurs fois, je n'ay jamais pû avoir vn boüillon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de femblables régales. Dona Alvira cependant, femme du Lieutenant du Château, qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compaffion de me voir fi mal traitté, me prêtoit du bled dont mes gens me faifoient d'affez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatre, & quelque plat qu'elle apprétoit fort délicatement; ce que l'on ne voulut pas fouffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garnifon dans le château de Gayette, parmi lefquels il y

avoit quelques Portugais. Ce qui me fit résoudre d'essayer à les gagner, & de voir si je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adresse, & de succés, quoy que je fusse soigneusemẽt gardé, que je m'assurai de neuf soldats, la plus-part Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garnison, qui joints à cinq François que nous estions, pouvoient faire en tout dix-huit personnes. Mon dessein estoit en exécutant la chose, de délivrer cinq ou six prisonniers Napolitains, & attendãt avec impatience le retour de l'armée navale du Roy, qu'on faisoit esperer pour la troisiéme fois, je faisois état d'envoyer vn des Sergens qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner avis à celuy qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant si bien preparé les choses, que rien ne me pouvoit empécher de m'emparer du Château, en coupant la gorge à toute la garnison. Je devois commencer par les quatre Officiers couchez dans ma chambre, que le Chevalier des Essarts, mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant, ayant pour cét effet, fait provision de rasoirs: Mais aprés avoir attendu deux mois, sans en apprendre de nouvelles, le Sergent à qui je me confiois le plus, & qui sorroit avec liberté, pour aller à Naples, appréhendant qu'à la longue l'affaire ne vînt à estre découverte, demanda son congé, & s'en alla se rendre Capucin.

Cette enttreprise si-bien projettée, & que je croyois infaillible, manqua de la sorte, aprés avoir esté conduite avec tant de fidelité & de secret, que jamais on en a eû de connoissance, ni pas mesme le moindre soupçon. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impossible à des gens de résolution; Et que la prison ouvre l'esprit, & fait entreprendre des cho-

l'on ne pourroit pas ſeulement s'imaginer, ſi l'on eſtoit en liberté.

Mes Valets ennuyez de me voir faire ſi méchante chére, ne purent s'empécher d'en murmurer; Et Dom Alvaro, qui ſe traittoit fort bien dās ſa chambre, & qui venoit aprés par forme, manger avec moy, m'en fit des plaintes vn jour en dînant avec moy, & me demanda ſi c'eſtoit par mon ordre que mes gens diſoient qu'il eſtoit impoſſible que ce fût par ceux, ni du Roy d'Eſpagne, ni du Comte d'Ognate, que je fuſſe ſi mal traitté, & qu'il y avoit apparence que c'eſtoit luy, qui me faiſoit jeûner de la ſorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit deſtiné pour ma nourriture. Ie luy répondis que les honneſtes gens ne s'arreſtoient jamais aux diſcours des valets, & qu'il devoit excuſer les miens, ſi le chagrin de la priſon leur faiſoit dire quelques impertinences, avec leſquels il ſavoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainſi je n'eſtois pas reſponſable de leurs diſcours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniâtrant à me rebattre toûjours la meſme choſe, & me demandant avec empreſſement ce que j'en croyois; je luy répondis qu'il me preſſoit trop; & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient ſouvent par imprudence, ce que les Maîtres penſoient avec raiſon, & que la diſcrétion les obligeoit à taire. Il ſortit de ma chambre fort mal ſatisfait, & y revenant vne heure aprés, accompagné de Dom Martin de Verrio Meſtre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garniſon, il me dit les avoir amenez pour eſtre témoins de l'éclairciſſement qu'il me vouloit faire ſur les diſcours que nous avions eus enſemble. Je luy répondis que je n'eſtois ni de condition, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il eſtoit fort mal-ſéant à

luy, dans l'état où j'estois d'avoir vne pareille pensée. Il y va, ce me dit-il, de mon honneur, ainsi je souhaitte de savoir en presence de ces Messieurs, quelle opinion vous avez de moy; Je l'ay trop bonne, luy répondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traittemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les choses nécessaires pour me servir, comme doit estre vn prisonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en détournez le fonds à vostre profit. Outré de ma repartie, il me dit fort brusquement qu'il estoit vn pauvre soldat, mais qu'il faisoit les choses avec honneur: Je croy, luy dis-je, que vous estes pauvre, le procedé que vous tenez estant d'vn homme qui se veut enrichir: pour soldat, Dieu défendant les jugemens temeraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne seroit pas raisonnable que j'en disse aucune chose. Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la reputation, mais si vous estiez en vn autre état, je vous ferois voir que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traitez si mal, luy répondis-je, que je n'ai rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute cōsidération; Mais si vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en état de vous satisfaire, & aprés, j'apprendrai à vos dépens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colere, & s'emporta à dire cent choses hors de propos. Dom Martin de Verrio fort sage, & fort galant hōme luy dit qu'il estoit vn fol de s'attirer par imprudence, des choses fâcheuses; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'il s'échapât comme il faisoit, & me perdît le respect en toutes sortes de rencontres. Je le priai de vouloir témoigner tout ce qui

s'estoit passé, & de considérer, s'il ne deuoit pas m'estre bien rude, d avoir, outre le chagrin de la prison, à essuyer tous les jours de semblables incartades. Ils se retirérent ensuite; Et Dom Alvaro de la Torré dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout desquels, m'estant fort bien passé de sa veuë, sans croire avoir rien perdu d'estre privé de son entretien, Dom Martin de Verrio me l amena comme j'allois à la Messe: il se jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, suivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier son imprudence, & son manque de respect; ce que je luy promis pourveu qu à l'avenir il fût plus considéré.

Quatre ou cinq jours aprés, il me vint trouver, pour me demander conseil, s il ne se feroit point de tort, d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, composée toute d'Officiers reformez, & la pluspart Capitaines de cavalerie. Je luy dis serieusement qu'il se feroit vn grand préjudice, & que ce seroit beaucoup se rabaisser, ne voulant point l'empécher de se précipiter, comme je voyois qu il alloit faire. Il se sentit obligé de mon avis qui luy plût extremément, pour estre conforme à ses sentimens: & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit faire, il le pria de trouver bon avant que de luy répondre, qu il prît le temps de consulter tous ses amis, pour savoir s il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-séance, & sans nuire à sa réputation; mais que s il luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup miéux, & qu'il luy auroit vne obligation infinie s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller jusques à Rome, pour y conférer avec son frére, qui estoit dans cette Cour,

Agent d'Espagne. Cette réponse choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant, préféré à des gens de plus haute importance que luy; qu'il auroit soin de faire vn meilleur choix; Que le Gouvernement de Reggio estant donné, il n'avoit que faire d'y prétendre, ni à d'autres graces, qui dépendissent de luy; Qu'il feroit fort bien d'aller voir son frére, des leçons duquel il avoit besoin pour le rendre à l'avenir & plus consideré & plus sage.

Durant qu'il fit son voyage, l'ordre estant venu d'Espagne de m'y conduire, le Viceroy fit apprêter la galére du Capitaine Jüan Andréa Brignolle, la meilleure de l'escadre du Duc de Tursi; & en attendant qu'elle arrivât à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conseil Collatéral, pour donner tous les ordres nécessaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & caresses possibles, comme il estoit expressément commandé par la dépéche du Roy d'Espagne, témoignant desirer de me voir, pour conférer avec moy sur les propositions que j'avois faites, & qui luy avoient esté envoyées. Il le fit accompagner d'vn sien Secrétaire, Bourguignon, nommé Dom Edoüard de Francalmont, que j'avois autrefois connû en Flandres, qui me fit vn grand compliment de sa part, s'excusant de tous les mauvais traittemens que j'avois reçus, dont il n'avoit pû se dispenser, à cause que j'estois dans vn Royaume, dont j'avois soûtenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos, & l'autorité n'étoient pas tout-à-fait rétablis : Mais que si j'eusse esté en vn autre endroit, il en auroit vsé d'vne maniére bien différente, & m'auroit fait voir par les soins qu'il auroit pris de me servir, & de m'obliger, combien il considéroit vne personne de mon merite, & de ma naissance. Je répondis le plus courtoi-

ſement qu'il me fut poſſible à toutes ces civilitez, luy témoignant avoir toute la reconnoiſſance poſſible pour vn procédé ſi honneſte, & ſi galant. Il me dit enſuite, que ſon Maître ſe ſouvenant de m'avoir vû à Rome, où il avoit pris beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvât les armes à la main ; & qu'il me reconnut pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la Monarchie d'Eſpagne, ce qui lui devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes ſortes de moyens; Il avoit neantmoins pris ſoin de ma conſervation, en refuſant pluſieurs fois les offres qui luy avoient eſté faites, d'attenter ſur ma vie par les poiſons, & les aſſaſſinats.

Comme j'avois ſur moy dequoy prouver le contraire, cette diſſimulation ſi inutile me choqua ; & je luy répondis que j'eſtois fort redevable à Monſieur le Comte d Ognate des bons ſentimens qu'il avoit eus pour moy, d'avoir refuſé ſi ſouvent ma mort, quand elle luy avoit eſté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée, il ne ſe reſſouvenoit peut-eſtre pas d'avoir fait donner par Cornelio Spinola, à Cicio di Regina, vne promeſſe de ſix mille écus; & expédier vn billet pour vne Compagnie de cavalerie, que je luy fis voir, pour m'aſſaſſiner le vingt-cinquiéme de Mars dans l'Egliſe de l'Annonciade; ce que j'avois appris de la confeſſion qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'ils avoit confirmé à ſa mort : Que je ne luy en voulois point de mal, puiſqu'il eſtoit bien juſte qu'il ſervît le Roy ſon Maître, & qu'en l'état où j'avois mis ſes affaires, je ne le pouvois blâmer d'avoir eu recours à toutes ſortes de voies, pour ſe défaire de moy ; Mais que je ne pouvois m'empécher de luy dire que je luy aurois eſté bien plus obligé, de trouver plus de ſincérité dans

les

les civilitez qu'il me faiſoit faire, & de ne les pas porter dans vn ſi grãd excez que j'euſſe malheureuſement entre les mains dequoy les contredire. Frecalmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la mémoire; Mais je luy repliquai que ce ſeroit mal ſervir ſon Maître, & que je voulois les faire voir au Roy d'Eſpagne, & luy témoigner qu'il avoit à Naples vn Viceroy qui avoit mis toutes choſes en œuvre, & navoit rien épargné pour le ſervir, & pour affermir vn trône qui avoit eſté ſi long-temps chancelant.

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traittemens, & de careſſes que je devois recevoir en Eſpagne, où j eſtois attendu avec beaucoup d impatience; Que je n'y ſerois pas long-temps ſans obtenir ma liberté, puiſque dans les deſordres préſens qu'il y avoit en France, l'on faiſoit grand fondement ſur mon crédit, ſur ma valeur, & ſur mes reſſentimens: Que l'on me donneroit toutes les aſſiſtances néceſſaires pour les pouſſer à bout; & que dans la confiance que l'on vouloit prendre en moy, l'Eſpagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y faire auſſi rencontrer mon eſtabliſſement, & ma fortune. Enſuite il me dit, qu'il m'apprenoit à regret la priſon de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eu des liaiſons trop étroittes avec moy, dont je pourrois bien, ſi je voulois, en dire des nouvelles. Je luy repartis avec chagrin; Si le Viceroy a curioſité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la Nobleſſe, Ceſaré Blanco, Achilé Minutulo, & vous, Monſieur, l'en pouvez éclaircir, puiſque je ne les eus que par voſtre moyen, & que vous ſavez bien que je vous avois promis à tous trois, la conſervation de vos

biens, & de vos charges. Il fut saisi d'apprehension, & me conjura de ne le pas perdre, & sur tout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s estoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empécher: Vous me parlez contre mes amis, vous insultez à leur disgrace, & avez mesme vos deux camarades & vous, estant du Conseil Collatéral, opiné à me faire trancher la teste, croyant par ma mort, faire perdre la connoissance de tous les commerces que vous auez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, est malgré vous en seureté: Je vas en Espagne où l'on prendra entiere confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je puis me venger, & vous ruïner: mais je suis trop généreux pour l'entreprendre: mettez-vous l'esprit en repos, vous estes en seureté, si vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; mais aussi je prétends, pour en vser si bien avec vous, que vous employez le crédit que vous avez, pour tirer d embarras les personnes que vous connoissez avoir eû quelque amitié pour moy: car à moins de cela, vous devez appréhender ma vengeance, & mes justes ressentimens. Nous nous donnâmes chacun de nôtre côté, les paroles que nous desirions l'vn de l'autre, & il se rassura des inquiétudes où j'avois pris plaisir de le tenir assez long-temps.

Dom Alvaro de la Torré, ayant sû que l'on me devoit porter en Espagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir, sans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare, je luy dis, que, quelque joie que je reçusse de faire vn voyage, qui devoit vray-semblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec vn homme, qui en avoit si mal vsé avec moy, & qu'il

faudroit me porter lié dans la galére , puiſque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que ſi ſa perſonne ne m'eſtois pa agréable, l'on me feroit accompagner par vn autre , puiſque l'on eſtoit réſolu de me donner toute ſorte de ſatisfaction , & l'on choiſit en ſa place, Dom Antonio d'Arenzano , Commandant par commiſſion dans le château de Gayette, dont il obtint le Gouvernement , vacant par la mort du Prince d'Aſcoli. Et Dom Alvaro de la Torré qui s'étoit par ſa mauvaiſe conduite ruïné avec le Viceroy,& avec moy, demeura avec la derniére doulcur , y ajoûtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu , ni qu il ſe preſentât devant moy quand je partis. Il eſtoit entiérement perdu , & n'avoit rien à prétendre, quand Dom jüan de Margarejo Lieutenant du Château-neuf de Naples , mourut heureuſement pour luy , & le Duc de Médina de las Torrez ſon Maître , qui en eſt le Gouverneur perpetuel luy donna ſa Lieutenance.

Je tirai cét avantage de ma priſon , de faire voir à toute la Chreſtienté , quelque opinion que l on eût eû du contraire , que mon ſeul credi: , & ma conſidération particuliére , maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume , puiſque ſur la nouvelle de la priſe de Naples par les Eſpagnols , perſonne ne perdit courage , mais dés que l'on apprit ma détention , l'on mit bas les armes , en témoignant que mes ſeuls intéreſts,& non la haine publique , y ſoûtenoient la guerre : & dés que je fus hors d'état d'agir, chacun repr t ſes fers, ſans avoir la pensée de s'en délivrer que ſous mon commandement, & mon autorité.

En ſortant du château de Gayette , l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon,qui eſt debout dans vne quaiſſe , vis à vis la Chapelle, appuyé ſur

vn bâton de commandement, avec son chapeau sur sa teste, botté & révestu d'vne casaque de velous ver, avec du galon d'or; il est fort bien conservé. Il estoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de son temps : l'on remarque tous ses traits de son visage, & il paroist d'vne mine fort fiére, & telle que la pouvoit avoir vn homme d'aussi grand mérite, & d'vn courage aussi inébranlable, qu'il le fit paroistre à sa mort. La galére estant preste, &, le vent estant favorable, sur la fin du mois de May le jour de l'Ascension, je m'y allay embarquer, avec la consolation de voir l'amour, que je laissois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les démonstrations, que celuy de Gayette m'en fit paroître (quelque soin que l'on prît de m'en ôter la connoissance) : & la galére ayant sarpé, je m'éloignai de terre au bruit de tout le canon du château, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Espagne, où je dévois trouver la fin de mes disgraces, & ma liberté.

FIN.



cens soixante sept, & de nôtre regne le vingt-quatre Signe par le Roy en son Conseil, BACHELIER, *& seellé du grand seau de cire jaune.*

Je sous-signé reconnois avoir transporté le present Privilege aux Sieur Edme Martin, & Sebastien Mabre-Cramoisy, pour en joüir pleinement, sans que j'y puisse d'oresnavant pretendre aucune chose, suivant l accord fait entre nous. Fait ce 23. de Juillet, 1667. Signé, DE SAINTYON.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, suivant & conformément à l'Arrest du Parlement, du 8. *Avril* 1665. *Fait ce* 13. *Decembre*, 1667.

Signé, THIERRY *Adjoint du Syndic.*

PRIVILEGE DES ESTATS GENERAUX des Provinces Unies des Païs-Bas.

De Staten Generael der Vereenich de Nederlanden

ALLEN den geenen die desen sullen sien ofte hooren lesen: Salut, Doen te Weeten, &c.

TRADUCTION DUDIT PRIVILEGE.

LES ESTAT GENERAUX DES PROVINCES UNIES DES PAÏS-BAS: *A tous ceux qui ces presentes lettres liront ou entendront lire: Salut. Savoir faisons que nous avons consenti, accordé, & octroyé, comme par ces presentes nous consentons, accordons, & octroyons à Sebastien Mabre-Cramoisy, Impri-*

meur du Roy de France, la permission d'imprimer, vendre, & debiter dans ces Provinces unies, Païs, Villes & autres lieux qui en dépendēt, deux livres, dont le premier a pour tiltre : Memoires de feu Monsieur le Duc de Guise ; *& l'autre* : Memoires concernant le Traitté de Monçon, & l'acquisition de Pignerol, *durant l'space de quinze années consecutives, & ce à l'exclusion de tous autres. Dêfendāt à tous & un chacun des habitans desdites Provinces Unies, Païs, Villes, & autres lieux de leur jurisdiction, durant le temps desdites quinze années prochainement venant, d'imprimer lesdits livres, ou quelques parties d'iceux, ou mesme d'apporter dans le ressort desdites Provinces Unies lesdits livres d'autre impression que celle dudit Mabre-Cramoisy pour les vendre & debiter, à peine de confiscation de tous les exemplaires qui seront trouvez contrefaits, & en outre de trois cens livres Carolus d'amende, applicable un tiers aux Officiers qui jugerōt le procez, un tiers pour subvenir à la necessité des pauvres, & l'autre tiers au profit dudit Sebastien Mabre-Cramoisy, &c. Donné à la Haye en nostre assemblée, sous nôtre grand seau, & sous le sein & paraphe ordinaire de nostre Greffier, le* 28. *Novembre* 1667. AB. DE PALLANT. *Et plus bas, Par ordonnāce desdits Seigneurs Estats Généraux,* N. RUYSCH.

PRIVILEGE DU VICE-LEGAT D'AVIGNON.

LAURENS LOMELLINI *Referéndaire de l'une & l'autre signature de Nôtre S. P. Regent de sa Chancélerie, Vice-Legat, & Gouverneur général en la cité & légation d'Avignon, & Sur-intendant des armes de sa Sainteté en cét Etat.* Sur ce qui nous a

PRIUILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: *A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Senéchaux, Prevosts, & autres nos Iusticiers qu'il appartiendra: Salut. Nostre bien amé le Sieur* DE SAINCTYON, *Secretaire de défunt nostre tres-cher & tres-amé Cousin le Duc de Guise, Nous a fait remontrer qu'il a recouvré un Livre intitulé:* Memoires du Duc de Guise, sur la conduite qu'il a tenuë dans son premier voyage de Naples; *lequel Livre l'exposant desireroit faire imprimer, ce qu'il ne peut sans avoir sur ce nos Lettres, humblement requerant icelles:* A CES CAUSES, *desirant favorablement traitter l'exposant: Nous luy avons permis & octroyé par ces presentes, permettons & octroyons de faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, en telle marge, forme & caractére, & autant de fois que bon luy semblera, durant le temps de dix années entiéres & accõplies, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, pendant lequel temps nous faisons tres-expresses inhibitions, & défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelques qualitez & cõditions qu'ils soient, d'imprimer, vẽdre, ni distribuër en aucun endroit de nôtre Royaume ledit Livre, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, divisions, ordre & matiéres, ou fausses marques, en quelque sorte & maniére que ce soit, sans le consentement dudit exposant ou de ceux qui auront charge de luy, sur peine aux contrevenans de dix mille livre d'amẽde, applicable un tiers à nous,*

Bb iij

vn tiers à l'Hospital Général, & l'autre tiers à l'exposant, & de confiscation des exẽplaires contrefaits, & de tous depens, dommages, intérests. Méme si aucuns Libraires & Imprimeurs de nôtre Royaume ou Estrangers trafiquãs en iceluy étoient trouvez saisis d'aucuns exẽplaires contrefaits: Nous voulons qu'ils soient condamnez en pareille amende, dommages & interests, que s'ils les avoient imprimez ou fait imprimer. A la charge toutefois qu'avãt d'exposer ledit Livre en vente, il sera mis deux exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotheque publique, vn en celle de nôtre Château du Louvre, dans nôtre cabinet, & vn autre en celle de nôtre cher amé & feal Chevalier, le Sr. Seguier, Chancelier de France, & à faute de rapporter és mains du Sieur grand Audiãcier de France en quartier, le recepisse de nos Bibliothequaires, & du Sieur Cramoisy commis par ledit Chancelier, vn Acte de la délivrance des exemplaires: Nous avons dés à present declaré ladite permission nulle, & avõs enjoint au Syndic des Libraires & Graveurs de faire saisir tous les exemplaires qui auront esté imprimez, sans avoir satisfait aux clauses portées par les presentes. Du contenu desquelles Nous voulõs & vous mandons, que vous fassiez joüir, & vser plainemẽt & paisiblement ledit Exposant ou ceux qui auront charge de luy: Voulons aussi qu'en mettãt vn brief Extrait des presentes au cõmencemẽt dudit Livre, ou à la fin, elles soient tenuës pour deuëmẽt signifiées, & que foy y soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'executiõ des presentes, tous Exploits necessaires, sans demander autre permissiõ, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & autres Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. *Donné à Paris le sixiéme jour de Iuin, l'an de grace mil six*

esté tres-humblement representé pour la part du Sr. Mabre-Cramoisy Imprimeur du Roy à Paris, d'avoir non sans beaucoup de peine, recouvré deux livres : l'vn intitulé, Les Memoires du Duc de Guise : *& l'autre*, Les Memoires concernant le Traitté de Monçon, & de l'acquisition de Pignerol. *Et desirāt iceluy Cramoisy imprimer lesdits livres, ce qu'il ne peut faire qu'avec vne dépense assez cōsiderable, il craint que quelque personne ne vienne à se servir de son nō pour faire imprimer lesdits livres en cette ville & Etat, dequoy recevroit vn grand prejudice: Nous requerant sur ce vouloir luy expedier nos Lettres de grace & priuilege particulier & privatif. A laquelle priére & requeste inclinant à ses causes agréant & approuuant, comme nous avons aggrée & approuvé l'impression desdits Livres, sous les intitulations susdites : Et desirant gratifier ledit Cramoisy, & luy donner moyen de remboursement de sa dépense: Par ces presentes luy auons permis & permettons de faire imprimer & privativement vendre & distribuer par toutes villes & lieux de cedit Etat, & par tel Libraire qu'il voudra choisir les exemplaires des susdits Liures, autant de fois que bon luy semblera durant l'espace de sept années à compter du jour & dates des presentes : faisans comme nous avons fait & faisons tres-expresses inhibitions & défences à tous Imprimeurs de cettedite ville & Etat, & à tous autres de quelle qualité & condition qu'ils soient d'imprimer extraire, ou contrafaire en aucune façon que ce soit lesdits Liures ou partie d'iceux moins en vendre ni distribuer d'autres que ceux seront imprimez par ledit Cramoisy, ou de ceux qui auront droit de luy mémes sous quel prétexte d'augmentation, correction, changement de titres, ausses marques, ou autrement, en quelle façon & maniére que ce soit, à peine de confiscation des exem-*

plaires contrefaits, caractére, presses & instrumens, qui auront servi ausdites impressions, dé tout dépés, dommages & intérests, & de deux cens écus d'amende ipso facto, *sans autre declaration incroyable pour chacun contrevenant chacune fois qu'ils contreviendront, appliquables un tiers à la Reverende Chambre, un tiers au grand Hospital & l'autre tiers audit Cramoisy: à condition qu'il sera mis un exemplaire dudit Livre qui sera imprimé vendu & debité en, vertu des presentes dans nostre Bibliotheque, avant que de les exposer en v nte, à peine de nullité d'icelles. Du contenu ausquelles mandons & ordonnons à tous Iuges, Magistrats & autres Iusticiers & Officiers de sa Sainteté en cette ville & Estat, qu'il fassent jouïr plainement & paisiblement ledit Cramoisy, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir que leur soit donné aucun trouble ni empéchement, sur peine desobeïssance* VOULONS *aussi que l'extrait des presentes estant mis à la fin ou au commencemẽt desdits Livres, oste tout pretexte, & cause d'ignorance: & soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y soit ajoûtée comme à l'original:* MANDONS *au premier Courrier, Sergent, ou autres Iusticiers ou Officiers de sa Sainteté requis, de faire tous exploits necessaires pour leur exécution: lesquelles avons voulu & ordonné, voulons & ordonnons sortir leur plein & entier effet, toutes choses au contraire, nonobstant ausquelles avons dérogé & dérogeons par cesdites presentes.* DONNÉ *en Avignon au Palais Apostolique ce* 27. *Ianvier* 1668. *Signé,* L LOMELLINVS Vice-Legatus. *Et plus bas,* FLOREN, *Archeviste & Secrétaire, ainsi à l Original.*



